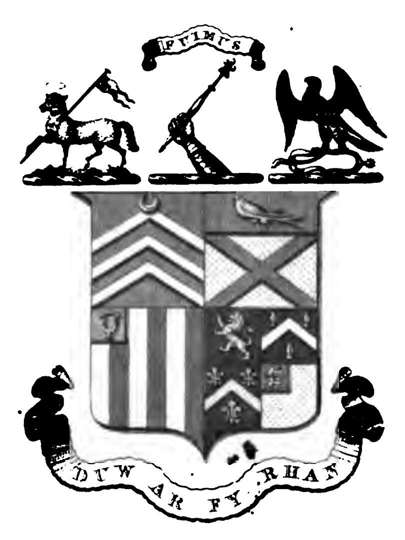
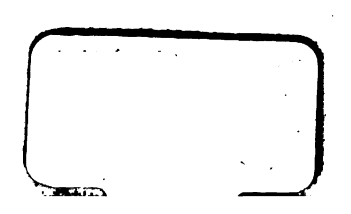
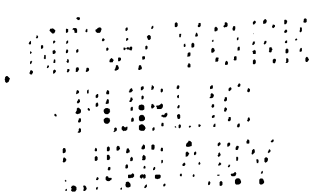


John Wyndham Bruce.

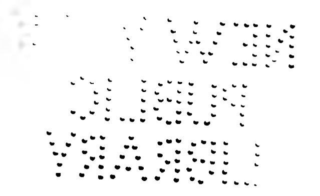


HISTOIRE
DES CROISADES.

QUATRIÈME PARTIE.



DE L'IMPRIMERIE ANTH^e. BOUCHER, RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.



HISTOIRE DES CROISADES,

QUATRIÈME PARTIE,

CONTENANT

LES DEUX EXPÉDITIONS DE ST.-LOUIS, LES GUERRES DES CHRÉTIENS CONTRE LES TURCS, ET DES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES RÉSULTATS DES CROISADES.

PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

QUATRIÈME VOLUME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE,

RUE DE CLÉRY, N°. 13;

ET CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

GALERIE DE BOIS, N°. 122.

M. DCCC. XXII.

A L'ORDRE

DE S.-JEAN DE JÉRUSALEM.

Messieurs les Commandeurs qui représentent en France l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, ont daigné m'accorder la distinction la plus flatteuse que puisse obtenir un historien des croisades, la croix des chevaliers : s'ils ont donné ce précieux encouragement à mon travail, c'est moins sans doute pour le mérite de mon livre, que parce que j'ai passé plusieurs années de ma vie à rechercher les belles actions des preux chevaliers de la Terre-Sainte, et que j'ai, en quelque sorte, vécu long-temps avec Godefroi de Bouillon, Tancrède, Baudouin, Raimond Dupuy, Lavalette, l'Isle-Adam, et tant d'autres héros dont la mémoire vivra toujours parmi les hommes. Si la reconnaissance ne m'avait point inspiré l'idée de dé-

dier mon ouvrage à l'Ordre de Malte, cette idée m'eût été inspirée par tous les souvenirs de l'histoire, et par le grand intérêt que doit inspirer aujourd'hui à l'Europe chrétienne un Ordre qui fut long-temps l'effroi des barbares de l'Orient.

MICHAUD,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM,
ET CHEVALIER DU SAINT-SÉPULCRE.

ERRATUM.

Lorsque j'ai commencé l'impression de cette dernière partie de l'ouvrage, je ne croyais faire que six volumes. La matière m'ayant forcé de dépasser ce nombre, je crois devoir avertir le lecteur que quelques renvois du IVe. volume sont inexacts : j'ai indiqué les auteurs arabes comme étant au sixième tome, tandis qu'ils se trouvent maintenant au septième.

HISTOIRE DES CROISADES.

SEPTIÈME CROISADE.

LIVRE XIII.

En commençant cet ouvrage, j'étais loin de connaître la tâche que je m'étais imposée; animé par l'intérêt de mon sujet, plein d'une trop grande confiance en mes forces, je croyais sans cesse toucher au terme de mon travail, semblable à ces villageois qui, partis pour la première croisade, croyaient, à chaque ville qu'ils rencontraient, être arrivés à Jérusalem. A mesure que je me suis avancé dans la carrière, l'horizon s'est agrandi devant moi, les difficultés se sont multipliées sous mes pas, et, pour soutenir mon courage, j'ai souvent eu besoin de me rappeler la bienveillance avec laquelle les premiers volumes de cette histoire ont été accueillis du public. 1242-1245

La difficulté n'était pas seulement de racon-

1242-1245 ter les événements des croisades, mais de donner des notions exactes sur les mœurs et le caractère des nations qui ont pu y prendre part. Nous avons cherché à faire connaître les peuples qu'on a vus tour-à-tour sur la scène: les Francs, avec leur rudesse guerrière, leur amour de la gloire, leurs passions généreuses; les Turcs et les Sarrasins, avec leur religion belliqueuse et leur valeur barbare; les Grecs, avec leurs mœurs corrompues, leur caractère à-la-fois superstitieux et frivole, et leur vanité qui leur tenait lieu de patriotisme: une nation nouvelle vient s'offrir au pinceau de l'histoire, et se mêler aux événements dont nous retraçons le tableau. Nous allons dire quelques mots sur les mœurs et les conquêtes des Tartares dans le moyen âge.

Les hordes de cette nation, à l'époque de la sixième croisade, avaient fait une invasion dans plusieurs contrées de l'Asie, et les progrès de leurs armes eurent une grande influence sur la politique des puissances musulmanes de la Syrie et de l'Égypte, qui étaient alors en guerre avec les chrétiens. Au temps dont nous parlons, le bruit de leurs victoires ébranlait tout l'Orient, et répandait l'effroi jusque dans les contrées les plus reculées de l'Europe.

Les Tartares habitaient les vastes régions

qui s'étendent entre l'ancien Emaüs, la Sibérie, la Chine et la mer de Kamtchatka; ils étaient divisés en plusieurs nations, qui toutes se vantaient d'avoir la même origine; chacune de ces nations, gouvernée par un kan ou chef suprême, se composait d'un grand nombre de tribus conduites elles-mêmes par un chef particulier, appelé myrza : les produits de la chasse, le lait de leurs juments, la chair de leurs troupeaux suffisaient à tous les besoins des Tartares; ils vivaient sous la tente avec leurs familles; des habitations mobiles, traînées par des bœufs, transportaient d'un lieu à un autre leurs femmes, leurs enfants, tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Dans l'été, toute la tribu se rapprochait des contrées septentrionales, et campait sur les bords d'un lac ou d'un fleuve; en hiver, ils dirigeaient leurs courses vers le midi, et cherchaient l'abri des montagnes qui les défendaient des vents glacés du nord. 1242-1245

Les chefs des hordes tartares se réunissaient chaque année en automne ou au printemps. Dans ces assemblées qu'on appelait *couraltaï*, ils délibéraient à cheval sur la marche des tribus, sur la distribution des pâturages, sur la paix et la guerre. C'est du sein de ces assemblées tumultueuses que naissait la législation des peuples de la Tartarie, législation simple

1242-1245 et laconique comme toutes celles des Barbares, et qui n'avait guère d'autre but que de maintenir la puissance des chefs, d'entretenir la discipline et l'émulation parmi les guerriers.

Les peuples de la Tartarie reconnaissaient un Dieu souverain du ciel, auquel ils n'adressaient ni encens ni prières. Leur culte était réservé pour une foule de génies qu'ils croyaient répandus dans les airs, sur la terre, au milieu des eaux; un grand nombre d'idoles, grossiers ouvrages de leurs mains, remplissaient leurs demeures, les suivaient dans leurs courses, veillaient sur les troupeaux, sur les esclaves, sur la famille. Leurs prêtres, élevés dans les pratiques de la magie, étudiaient le cours des astres, prédisaient l'avenir, s'exerçaient à séduire les esprits par des sortiléges. Leur culte religieux, qui ne leur enseignait point la morale, n'avait point poli leurs mœurs grossières, ni adouci leur caractère âpre et sauvage comme leur climat. Aucun monument élevé sous les auspices de la religion, aucun livre inspiré par elle ne leur rappelait ni les fastes de la gloire, ni les préceptes et les exemples de la vertu. Dans leur vie errante, les morts qu'ils traînaient quelquefois avec eux sur leurs chariots, leur semblaient un fardeau incommode; ils les enterraient à la hâte dans des lieux écar-

tés, et les recouvrant de la poussière du désert, ils se bornaient à les dérober aux regards et aux outrages des vivants. 1242-1245

Tout ce qui pouvait les fixer dans un lieu plutôt que dans un autre, et les détourner de leur manière de vivre, excitait l'animadversion ou le dédain de ces peuples. De toutes les tribus qui habitaient la Tartarie mogole, une seule connaissait l'écriture et cultivait les lettres; tout le reste méprisait le commerce, les arts, les lumières, qui font l'éclat des sociétés policées. Les Tartares dédaignaient de bâtir des villes. Dans le 12e. siècle, leur vaste contrée n'avait qu'une seule cité (1), dont l'étendue, au rapport du moine Rubruquis, n'égalait pas celle de la petite ville de Saint-Denis. Se bornant aux soins de leurs troupeaux, ils regardaient les travaux de l'agriculture comme une occupation vile, et propre seulement à exercer l'industrie des esclaves

(1) Karakoroum, résidence de la branche principale des successeurs de Gengiskan. Ce n'est que tout récemment que le véritable emplacement de cette ville a été fixé par M. Abel-Remusat; elle était située sur la rive gauche de l'Orgon, non loin de la jonction de cette rivière avec le Selinga, au sud du lac de Baïkal, par le 49e. degré de latitude et le 102e. de longitude. La même contrée a depuis servi de résidence au grand Lama.

1242-1245 ou des peuples vaincus. Jamais leurs plaines immenses n'avaient vu jaunir des moissons, ni mûrir des fruits semés par la main de l'homme. Le spectacle le plus agréable pour un Tartare était la vue d'un désert dans lequel l'herbe croît sans culture, ou celle d'un champ de bataille couvert de ruines et de carnage.

Comme rien n'était réglé pour les limites de leurs pâturages, il devait s'élever entre les Tartares de fréquentes querelles; l'esprit de jalousie agitait sans cesse les hordes errantes; les chefs ambitieux ne pouvaient souffrir des voisins ou des rivaux. De là les guerres civiles, et du sein des guerres civiles sortait un despotisme tout armé, au devant duquel les peuples couraient avec joie, parce qu'il leur promettait des conquêtes. Toute la population était guerrière, et les combats lui semblaient être la seule gloire et la plus noble occupation de l'homme. Les campements des Tartares, leurs marches, leurs chasses, ressemblaient à des expéditions militaires; l'habitude leur donnait tant d'aisance et de fermeté sur leurs chevaux, qu'ils prenaient leur nourriture et se livraient au sommeil sans en descendre; leur arc, d'une pesanteur énorme, annonçait leur force et leur vigueur; leurs flèches acérées allaient, à une grande distance,

frapper l'oiseau dans son vol rapide, ou percer 1242-1245
de part en part les ours et les tigres du désert ; ils surpassaient leurs ennemis par la rapidité de leurs évolutions ; ils excellaient dans l'art perfide de combattre en fuyant, et souvent la retraite était pour eux le signal de la victoire. Tous les stratagêmes de la guerre leur semblaient familiers, et comme si un funeste instinct leur eût fait connaître tout ce qui sert à la destruction de l'espèce humaine, les Tartares, qui ne bâtissaient point de villes, savaient construire les machines de guerre les plus formidables, et n'ignoraient aucun moyen de répandre la terreur et la désolation parmi leurs ennemis. Dans leurs expéditions, l'inclémence des saisons, la profondeur des rivières, les montagnes et les précipices ne pouvaient arrêter ou suspendre leur marche. Un peu de lait durci et détrempé dans de l'eau, suffisait à la nourriture d'un cavalier pendant plusieurs jours ; la peau d'un mouton ou d'un ours, quelques lambeaux d'un feutre grossier formaient son vêtement ; les guerriers montraient une obéissance aveugle pour leurs chefs ; au moindre signal, on les voyait braver tous les périls et courir au trépas. Ils étaient divisés par dix, par cent, par mille, par dix mille ; leurs armées se composaient de tous ceux qui

1242-1245 pouvaient manier l'arc et la lance, et ce qui devait causer à leurs ennemis autant de surprise que d'effroi, c'était l'ordre et la discipline qui régnaient dans une multitude que le hasard semblait avoir réunie. D'après leur législation militaire, les Tartares ne pouvaient faire la paix qu'avec un ennemi vaincu; celui qui fuyait au milieu d'un combat ou qui abandonnait ses compagnons dans le péril, était puni de mort; ils répandaient le sang des hommes avec la même indifférence que celui des animaux sauvages, et leur férocité ajoutait encore à la terreur qu'ils inspiraient dans leurs expéditions.

Les Tartares, dans leur orgueil, méprisaient toutes les nations, et croyaient que le monde devait leur être soumis. D'après certaines opinions, transmises d'âge en âge, les hordes mogoles abandonnaient le septentrion aux morts qu'ils avaient laissés dans les déserts, et tournaient sans cesse leurs regards vers le midi, promis à leur valeur. Le territoire et les richesses des autres peuples excitaient leur ambition, et, ne possédant ni richesses, ni territoire, ils n'avaient presque rien à craindre des conquérants. Non-seulement leur éducation guerrière, mais leurs préjugés, leurs usages, l'inconstance de leur caractère, tout

semblait chez eux favoriser les expéditions 1242-1245
lointaines et les guerres d'invasion. Les pays qu'ils abandonnaient ne leur laissaient ni regrets, ni souvenirs; et s'il est vrai de dire que la patrie n'est pas dans les murailles d'une ville, dans les limites d'une province, mais dans les affections et les liens de la famille, dans les lois, les mœurs et les usages d'un peuple, les Tartares, en changeant de climat, avaient toujours avec eux la patrie. La présence de leurs femmes, de leurs enfants, la vue de leurs troupeaux et de leurs idoles devaient partout enflammer leur patriotisme et soutenir leur courage. Accoutumés à consulter leurs penchants et à les prendre pour la seule règle de leur conduite, ils n'étaient jamais retenus ni par les lois de la morale, ni par les sentiments de l'humanité; comme ils avaient une profonde indifférence pour toutes les religions de la terre, cette indifférence même, qui ne réveillait point la haine des autres peuples, facilitait leurs conquêtes, en leur laissant la liberté d'accueillir ou d'embrasser les opinions et les croyances des nations qu'ils avaient vaincues, et qu'ils achevaient ainsi de soumettre à leurs lois.

Dans la plus haute antiquité, les hordes de la Tartarie avaient envahi plusieurs fois les

1242-1245 vastes régions de l'Inde, de la Chine et de la Perse; elles avaient porté leurs ravages jusque dans l'Occident: l'ambition ou le caprice d'un chef habile, l'excès de la population, le manque de pâturages, les prédictions d'un devin suffisaient pour enflammer cette nation tumultueuse, et la précipiter tout entière sur des régions éloignées. Malheur aux peuples que les Tartares rencontraient sur leur passage! A leur approche, les empires s'écroulaient avec un horrible fracas; les nations étaient refoulées les unes sur les autres comme les flots de la mer; le monde était ébranlé et se couvrait de ruines. L'histoire a conservé le souvenir de plusieurs de leurs invasions; la postérité la plus reculée ne prononcera qu'avec une sorte d'effroi les noms des Avares, des Huns, des Hérules, de toutes ces nations errantes qui, les unes venues du fond de la Tartarie, les autres entraînées à la suite des vainqueurs ou chassées devant eux, fondirent sur l'empire chancelant des Romains, et se partagèrent les dépouilles du monde civilisé : on comparait, dans le moyen âge, les guerres des Tartares aux tempêtes, aux inondations, aux irruptions des volcans; et les peuples résignés croyaient que la justice de Dieu tenait en réserve au septentrion ces innombrables essaims de barbares, pour les verser

dans sa colère sur le reste de la terre, et châtier 1242-1245
par leurs mains les nations corrompues.

Jamais les Tartares ne s'étaient montrés plus redoutables que sous le règne de Gengiskan; Temugin, c'est le premier nom du héros barbare, naquit d'un prince qui régnait sur quelques hordes de l'ancien Mogolistan (1). Les traditions rapportaient que le septième de ses ancêtres avait été engendré dans le sein de sa mère par l'influence miraculeuse des rayons du soleil. A la naissance de Temugin, sa famille remarqua, avec joie, du sang caillé dans les mains du nouveau-né, présage sinistre pour l'humanité, et dans lequel la flatterie ou la superstition voyait la gloire future d'un conquérant. Quelques historiens nous apprennent qu'on ne négligea rien pour l'éducation de Temugin; d'autres, plus dignes de foi, affirment

(1) M. Petis de Lacroix a publié une vie de Gengiskan, d'après les auteurs orientaux. Cette histoire, quoique le fabuleux y soit mêlé quelquefois à la vérité, est un des meilleurs ouvrages qu'on puisse consulter. M. Deguignes, dans son *Histoire des Huns*, a parlé longuement des Tartares et de Gengiskan; il annonce qu'il s'est écarté du récit de Petis de Lacroix; mais comme il ne cite pas toujours les sources où il a puisé, il ne peut inspirer pour cette partie de son histoire une entière confiance. On trouve quelques détails sur Gengiskan, dans la bibliothèque orientale de d'Herbelot.

1242-1245 qu'il ne savait point lire; tous s'accordent à dire qu'il était né pour la guerre, et pour commander à un peuple belliqueux. Doué d'une grande pénétration d'esprit et d'une sorte d'éloquence, sachant dissimuler à propos, habile à manier les passions, unissant à la bravoure une ambition sans bornes et qui n'était jamais arrêtée par aucun scrupule, il avait toutes les qualités et tous les vices qui conduisent à l'empire chez les barbares, et même quelquefois chez les nations policées. Ses dispositions naturelles se développèrent au sein de l'adversité, qui endurcit son caractère et lui apprit à tout braver pour parvenir à ses desseins. Dès l'âge de quatorze ans, dépouillé de l'héritage paternel, et réfugié chez le kan des Karaïtes, il sacrifia sans peine les plus saints devoirs de l'hospitalité à sa grandeur future. Le kan des Karaïtes était connu sous le nom du prêtre Jean (1) parmi les chrétiens du moyen âge,

(1) Les chroniques du moyen âge parlent souvent d'un prêtre Jean. On a conservé une lettre écrite par un prince de ce nom à Louis VII. On a compté jusqu'à cinq princes barbares qui ont porté le nom du prêtre Jean. Les recherches qu'on pourrait faire, pour éclaircir la vérité, seraient aujourd'hui sans aucun intérêt. (Voyez le précis de la *Géographie universelle*, par M. Malte-Brun, tome Ier., pag. 441 et suiv.)

qui célébraient sa conversion au christianisme, 1242-1245
et le regardaient comme un des plus fervents apôtres de l'Évangile, qu'il n'avait sans doute jamais connu. Il confia le soin de défendre ses états au jeune Temugin, qui s'empara de l'esprit des soldats, et détrôna son bienfaiteur. Comme il avait outragé toutes les lois de la morale pour usurper l'empire, il viola toutes les lois de l'humanité pour s'y maintenir. Soixante-dix de ses ennemis plongés dans soixante et dix chaudières d'eau bouillante, et le crâne du chef des Karaïtes enchâssé dans une boîte d'or, annoncèrent quel était le maître que la fortune allait donner aux peuples de l'Asie.

La victoire devait achever ce qu'avaient commencé la trahison et la violence; les armes de Temugin et de ses lieutenants subjuguèrent successivement toutes les hordes qui campaient entre la muraille de la Chine et le Volga. Temugin était le chef tout-puissant de plusieurs millions de pâtres et de guerriers, impatients de quitter leurs climats et d'envahir les régions du midi. Pour attacher à sa fortune les compagnons de ses victoires, il voulut régner par leurs suffrages, et fit assembler un couraltaï ou diète générale, où il fut proclamé le souverain des Mogols. L'ambitieux Temugin ne négligea point l'influence de la superstition; il prit le

1242-1245 titre de *Gengis*, *roi des rois ou maître du monde*, et la renommée publia qu'il avait reçu ce titre pompeux d'un prophète descendu du ciel sur un cheval blanc.

Les historiens orientaux ont loué Gengiskan pour avoir donné des lois aux peuples qu'il avait conquis. Ces lois, dont le but était de maintenir la paix des familles et de porter l'esprit des peuples vers la guerre, conservèrent long-temps l'obéissance et le respect des Mogols. Comme dans sa législation Gengis reconnaissait un Dieu souverain de la terre et du ciel, et qu'il admettait toutes les croyances, quelques écrivains modernes en ont pris occasion de vanter sa tolérance religieuse. Mais quelle pouvait être la tolérance d'un conquérant farouche, qui se faisait appeler le fils du soleil, le fils de Dieu; qui ne suivait lui-même aucun culte, et pour lequel toutes les religions étaient également indifférentes, pourvu qu'elles ne contrariassent ni son ambition ni son orgueil.

Les lieutenants et les guerriers de Gengis l'avaient reconnu avec d'autant plus de joie, pour le monarque universel et le maître de la terre, qu'ils espéraient s'enrichir des dépouilles de tous les peuples vaincus par ses armes. Ses premières entreprises furent dirigées contre la

Chine dont il avait été le vassal. Ni la barrière 1242-1245
de la grande muraille, ni l'ascendant des lumières et des arts, ni l'invention de la poudre qu'on dit avoir été connue alors chez les Chinois, ne purent défendre un empire florissant contre les attaques d'une multitude que la soif du butin, un instinct belliqueux, poussaient au devant des périls et rendaient invincible.

Les guerres que nous avons vues de nos jours et dont nous déplorons les calamités, ne donnent qu'une faible idée de ces invasions gigantesques où plusieurs millions d'hommes périrent par le fer ou par la faim. La Chine éprouva deux fois tous les maux inséparables d'une guerre qui semblait dirigée par le génie de la destruction; et, dans l'espace de peu d'années, le royaume le plus ancien et le plus puissant de l'Asie, couvert de sang et de ruines, privé de la moitié de sa population, devint une des provinces du nouvel empire fondé par les pâtres du Mogolistan.

La conquête du Karisme suivit bientôt celle de la Chine; le Karisme touchait aux frontières de l'empire Mogol, et s'étendait, d'un côté, jusqu'au golfe Persique, de l'autre, jusqu'aux limites de l'Inde et du Turquestan. Gengis venait d'apprendre qu'une caravane tartare et trois de ses ambassadeurs avaient été massacrés dans

1242-1245 une ville des Karismiens. On peut juger de l'effet que produisit cette nouvelle sur l'empereur des Mogols, qui lui-même comparait la colère des rois au feu des incendies que peut allumer le plus léger des vents (1). Après avoir jeûné et prié trois jours et trois nuits sur une montagne où un ermite lui annonça une seconde fois la conquête du monde, le terrible Gengis se mit en marche à la tête de sept cent mille Tartares. Cette armée rencontra celle des Karismiens sur les bords du Jaxarte; Mahomet, sultan du Karisme, qui avait plusieurs fois porté ses armes victorieuses dans le Turquestan et dans la Perse, commandait lui-même son armée. La plaine où se livra la bataille était couverte de douze cent mille combattants; le choc fut terrible, le carnage épouvantable; la victoire se décida contre Mahomet, qui, dès-

(1) D'après ce qu'on sait de Gengiskan, on croirait difficilement que parmi les écrivains modernes, ce conquérant barbare ait pu trouver des panégyristes : mais Petis de Lacroix n'a pu s'empêcher de suivre l'exemple de la plupart des biographes, qui se passionnent d'ordinaire pour le héros dont ils écrivent la vie. Un historien arabe raconte qu'en apprenant le massacre de ses ambassadeurs, Gengiskan ne put retenir ses larmes. Ici Petis de Lacroix s'emporte contre cet historien arabe, et lui reproche avec amertume de donner à l'empereur mogol un *caractère de femme*. Tous les autres auteurs, ajoute-t-il, en font un portrait plus digne d'un héros.

lors, tomba avec sa famille et tout son peuple, 1242-1245
dans un abîme de calamités.

Les villes d'Otrar, de Bochara, de Samarcande, de Candahar, de Karisme, assiégées par une innombrable multitude, tombèrent au pouvoir du vainqueur, et virent massacrer leur garnison et leurs habitants. On ne peut se défendre d'un vif sentiment de pitié, lorsque l'histoire nous montre, d'un côté, une population entière fuyant ses foyers dévastés, pour chercher un asile dans les lieux déserts; de l'autre, la famille d'un puissant monarque traînée en captivité ou gémissant dans l'exil, et ce monarque lui-même dont l'Asie avait envié la prospérité, abandonné de tous ses sujets, mourant de misère et de désespoir dans une île de la mer Caspienne.

L'armée de Gengiskan revint en Tartarie, chargée des dépouilles du Karisme : le souverain des Mogols (1) semblait former le desir de gouverner en paix ses conquêtes; mais le monde

(1) On a longuement disputé sur les dénominations de *Mogol et de Tartare*. On croit démêler, à travers beaucoup d'incertitudes, que les Mogols formaient dans l'origine une tribu enclavée dans les vastes contrées de la Tartarie; et que les Tartares étant en majorité dans les armées des conquérants mogols, ils firent oublier le nom de leurs vainqueurs dans les royaumes de l'Asie et de l'Europe où ces armées se répandirent.

1242-1245 ébranlé par ses victoires et toujours prêt à secouer sa domination, et l'esprit belliqueux de sa nation à laquelle il avait montré les richesses des autres peuples, ne lui permettaient plus de repos; il s'occupait d'une troisième expédition contre la Chine rebelle, lorsque la mort vint l'arrêter dans sa course. Quelques historiens ont dit qu'il fut écrasé par la foudre, comme si le ciel eût voulu briser lui-même l'instrument de ses vengeances; d'autres (1), plus dignes de foi, nous apprennent que le héros tartare mourut dans son lit, entouré de ses enfants, auxquels il recommanda de rester unis pour achever la conquête du monde. L'aîné de ses fils, Octaï, lui succéda à l'empire, et, selon la coutume des Mogols, les grands se rassemblèrent et lui dirent: *Nous voulons, nous vous prions, nous vous ordonnons que vous ayez toute puissance sur nous.* Le nouvel empereur répondit par cette formule qui renfermait tout l'esprit des gouvernements despotiques de l'Orient: *Si vous voulez que je sois votre kan, êtes-vous résolus de m'obéir en tout, de venir quand je vous appellerai, d'aller où je voudrai vous envoyer,*

---

(1) Le père Gaubil a traduit une Histoire chinoise de Gengiskan: cette histoire est peu instructive, et ne donne des détails curieux que sur la famille et les successeurs du conquérant.

et de mettre à mort ceux que je vous ordonnerai de faire mourir? Après qu'ils eurent répondu : *Oui*, il leur dit: *Désormais ma simple parole me servira de glaive.* Tel était le gouvernement des Tartares. Octaï devait régner sur un empire composé de plusieurs grands empires ; ses frères, ses neveux commandaient les armées innombrables qui avaient conquis la Chine et le Karisme ; ils gouvernaient en son nom au Midi, au Nord, à l'Orient, des royaumes dont on connaissait à peine l'étendue ; chacun de ses lieutenants était plus puissant que les plus grands rois de la terre, et tous lui obéissaient comme ses esclaves. Pour la première fois peut-être on vit la concorde régner entre des conquérants, et cette union monstrueuse fut la perte de tous les peuples de l'Asie : le Turquestan, la Perse, l'Inde, les provinces méridionales de la Chine, qui avaient échappé aux ravages d'une première invasion, ce qui restait de l'empire des Abbassides et de celui des Seljoucides, tout succomba, tout périt sous les coups de la redoutable postérité de Gengiskan. Plusieurs des souverains que, dans ces jours de désordre et de calamité, le sort des armes renversa du trône, avaient invoqué le secours des Mogols et favorisé les entreprises de cette nation belliqueuse contre des puissances voisines 1242-1245

1242-1245 ou rivales. La fortune les enveloppa dans la même ruine, et l'histoire orientale les a comparés à ces trois derviches dont les vœux et les prières indiscrètes ranimèrent dans le désert les ossements d'un lion qui, du sein de la poussière, s'éleva contre eux et les dévora.

La conquête des plus riches contrées de l'Asie avait tellement enflammé l'enthousiasme des Tartares, qu'il eût été impossible à leurs chefs de les retenir dans les limites de leur territoire, et de les rendre aux paisibles travaux de la vie pastorale. Octaï, soit qu'il voulût obéir aux instructions paternelles, soit qu'il sentît la nécessité d'occuper l'activité inquiète et turbulente des Mogols, résolut de porter ses armes jusqu'aux extrémités de l'Occident. Quinze cent mille pâtres ou guerriers inscrivirent leurs noms sur le registre militaire; cinq cent mille des plus braves et des plus robustes furent choisis pour la grande expédition; les autres devaient rester en Asie pour maintenir la soumission des peuples vaincus, et achever les conquêtes commencées par Gengiskan. Des réjouissances, qui durèrent quarante jours, précédèrent le départ des conquérants mogols, et furent comme le signal de la désolation qu'ils allaient répandre chez les peuples de l'Europe.

Dans leur course rapide, les Tartares traversèrent le Volga, et pénétrèrent presque sans obstacles dans la Moscovie, alors livrée à la fureur des guerres civiles. La dévastation des campagnes, l'incendie de Kiow et de Moscou, le joug honteux qui pesa long-temps sur ces contrées du Nord, punirent la faible résistance des Moscovites. Après la conquête de la Russie, la multitude des Mogols, conduite par Batou, fils de Tuli, dirigea sa course victorieuse vers la Pologne et les frontières de l'Allemagne, et renouvela partout les fureurs des Huns et d'Attila. Les villes de Lublin et de Varsovie disparurent sur leur passage; ils ravagèrent les deux rives de la Baltique : en vain le duc de Silésie, les palatins polonais et le grand-maître de l'ordre Teutonique réunirent leurs forces pour arrêter le nouveau fléau de Dieu (1); les généreux défenseurs de l'Europe succombèrent dans les plaines de Lignitz, et neuf sacs, remplis d'oreilles, servirent de trophée à la victoire des barbares. Les monts Crapatz n'offrirent qu'une faible barrière à ces hordes invincibles, et bientôt on vit les Tartares fondre, 1242-1245

(1) Mathieu Pâris parle de la terreur que les Mogols répandirent en Europe; son Histoire renferme une exhortation à tous les peuples de l'Occident de prendre les armes : chaque nation y est caractérisée par une épithète honorable et flatteuse.

1242-1245 comme un épouvantable orage, sur le territoire de ces Hongrois qui, deux siècles auparavant, avaient quitté comme eux les déserts de la Scythie, et conquis les rives fertiles du Danube. Le roi de Hongrie, Bela, venait d'attirer dans ses états quarante mille familles de Comans, qui le trahirent; les palatins et les grands du royaume étaient divisés entre eux, et l'aspect du danger ne put ni les réunir ni les soumettre aux lois du monarque. La désobéissance, la trahison, la discorde, livrèrent tout le royaume aux fureurs d'un ennemi sans pitié; les troupeaux, les moissons, toutes les richesses du pays devinrent la proie des Mogols; la moitié de la population fut exterminée. De toutes les villes de Hongrie, trois seulement opposèrent une véritable résistance, et se préservèrent ainsi des scènes du carnage et de la destruction. Les pâtres de la Scythie, qui ne savaient point lire, ont laissé aux peuples vaincus le soin de décrire leurs conquêtes, et l'on a peine à croire les récits des vieilles chroniques des Hongrois, lorsqu'elles racontent les cruautés inouïes dont se souillèrent les vainqueurs (1); mais plu-

(1) On peut consulter Thurocsius, 1er. vol., *Rerum hungaricarum*, et surtout le *Carmen miserabile* de Roger de Hongrie, chanoine de Varadin, qui a décrit, en prose poétique, les désastres dont il fut lui-même témoin.

sieurs provinces dépeuplées et changées en dé- 1242-1245
serts, les ruines de deux mille églises, cinquante villes détruites, les traditions de ces grands désastres transmises d'âge en âge, la terreur qui se répandit en Europe, sont des témoignages dignes de foi et qu'on ne peut récuser.

Dans la consternation générale, on s'étonne que les Mogols n'aient point porté leurs armes contre l'empire latin de Constantinople, menacé par les Grecs et déjà tout couvert de ruines; mais les pâtres du désert ne s'occupaient point de connaître les révolutions intérieures des états et les signes de leur décadence; ils conservaient, comme tous les peuples de l'Asie, une idée vague et confuse de la force et des armées de l'ancienne Byzance, et s'inquiétaient peu de savoir si le moment était venu de l'attaquer et de la soumettre à leurs armes. Les grands avantages que recueillait la ville impériale de sa position entre l'Europe et l'Asie, ne frappaient point les Tartares, qui ne connaissaient ni la navigation ni le commerce, et qui préféraient d'ailleurs de riches pâturages aux édifices somptueux d'une grande capitale. Ainsi nous pouvons croire également, ou que la ville de Constantin fut protégée en cette occasion par les souvenirs de sa grandeur passée, ou qu'elle dut son salut au mépris et à l'indifférence des barbares.

1242-1245 Les Francs, établis en Syrie, eurent alors le même bonheur que les Grecs de Byzance. Les armées des Mogols n'avaient point encore traversé l'Euphrate.

Tandis que le fracas de la guerre et la chute des empires retentissaient depuis la rivière Jaune jusqu'au Danube, les chrétiens de la Palestine, protégés par les discordes des Sarrasins, venaient de rentrer à Jérusalem; ils s'occupaient de relever les murailles de la ville sainte, de rebâtir leurs églises, et remerciaient en paix le ciel de les avoir délivrés des fléaux qui ravageaient le reste du monde. Les Tartares connaissaient à peine l'existence et le nom d'une contrée pour laquelle on avait versé tant de sang, et ne pouvaient être appelés sur les bords révérés mais stériles du Jourdain, ni par l'espoir d'un riche butin, ni par les souvenirs qui excitaient l'enthousiasme guerrier des peuples de l'Occident. Heureuses les colonies chrétiennes, si un peuple, vaincu par les Mogols, chassé de son territoire, et qui cherchait partout un asile, n'était venu troubler leur sécurité passagère, et plonger la cité de Jésus-Christ dans de nouvelles calamités.

Après la mort de Mahomet, sultan du Karisme, son fils Gelaleddin avait rassemblé une armée. La bravoure qu'il déploya dans plu-

sieurs combats étonna ses ennemis, et remit 1242-1245
un moment sous ses lois les tristes débris de son empire; la fortune favorisa son expédition dans la Géorgie et dans l'Inde; mais à la fin il oublia dans l'ivresse des plaisirs les leçons de l'adversité; il perdit toutes ses conquêtes, et périt misérablement chez les Curdes, où il avait cherché un refuge. Alors les guerriers Karismiens, poursuivis sans relâche par les Tartares, abandonnèrent un pays qu'ils ne pouvaient plus défendre, et, sous la conduite d'un de leurs chefs nommé Barbakan, ils se répandirent dans l'Asie mineure et dans la Syrie.

Ces hordes, bannies de leurs pays, marchaient le fer et la torche à la main, et, dans leur désespoir, semblaient vouloir se venger sur toutes les nations des maux que leur avaient faits les Tartares. L'histoire nous représente ces bandes furieuses, errant sur les bords de l'Oronte et de l'Euphrate, emmenant avec elles une multitude d'hommes et de femmes tombés entre leurs mains; un grand nombre de chariots traînaient à leur suite les dépouilles des provinces ravagées. Les plus braves portaient à leurs lances la chevelure de ceux qu'ils avaient immolés dans les combats. Vêtue des produits du pillage, leur armée présentait à-la-fois un spectacle effrayant et bizarre. Les

1242-1245 guerriers karismiens n'avaient point d'autre ressource que la victoire, et toutes les harangues de leurs chefs consistaient dans ces mots : *Vous vaincrez ou vous mourrez*; ils ne faisaient point de grâce à leurs ennemis sur le champ de bataille; vaincus, ils recevaient la mort sans se plaindre. Leur fureur n'épargnait ni les chrétiens ni les musulmans; tous ceux qu'ils rencontraient sur leur passage étaient leurs ennemis; leur approche répandait au loin la terreur, mettait en fuite les peuples éperdus, et changeait en déserts les bourgs et les cités.

Les puissances musulmanes de la Syrie s'étaient liguées contre les Karismiens, et les avaient repoussés plusieurs fois jusqu'au-delà de l'Euphrate. Mais l'esprit de rivalité qui divisait sans cesse les princes de la famille de Saladin, rappela bientôt un ennemi toujours redoutable malgré ses défaites. A l'époque dont nous parlons, les princes de Damas, de Carac, d'Emesse, venaient de contracter une alliance avec les chrétiens de la Palestine; non-seulement ils leur avaient rendu Jérusalem, Tibériade, la principauté de Galilée, mais ils leur promettaient de les associer à la conquête de l'Égypte, conquête pour laquelle toute la Syrie faisait des préparatifs. Le sultan du Caire, pour

se venger des chrétiens qui avaient rompu les traités conclus avec lui, pour punir leurs nouveaux alliés, et se mettre à l'abri de leur invasion, résolut d'appeler à son secours les hordes du Karisme; il envoya des députés aux chefs de ces barbares, et leur promit de leur abandonner la Palestine, s'ils la soumettaient à leurs armes. 1242-1245

Cette proposition fut acceptée avec joie, et vingt mille cavaliers animés de la soif du butin et du carnage, accoururent du fond de la Mésopotamie, disposés à servir la vengeance et la colère du monarque égyptien. Ils ravagèrent en passant le territoire de Tripoli, la principauté de Galilée, et bientôt les flammes qui s'élevaient partout sur leurs pas, annoncèrent leur arrivée aux habitants de Jérusalem.

Des fortifications à peine commencées, et le petit nombre de guerriers enfermés dans la ville sainte, ne laissaient aucun espoir de repousser les attaques imprévues d'un ennemi formidable. Toute la population de Jérusalem résolut de fuir sous la conduite des chevaliers de l'Hôpital et du Temple. Il ne resta dans la ville que les malades et quelques habitants qui n'avaient pu se résoudre à abandonner leur maison et leurs parents infirmes. Bientôt les Karismiens arrivent, abattent les faibles re-

1242-1245 tranchements qu'on avait élevés sur leur passage, entrent dans Jérusalem l'épée à la main, massacrent tout ce qu'ils rencontrent, et, comme au milieu d'une ville presque déserte, les victimes manquaient à la rage des vainqueurs, ils emploient le stratagême le plus odieux pour rappeler les habitants qui venaient de prendre la fuite. Ils élèvent sur le haut des tours les étendards de la croix, et font retentir les cloches des églises. La foule des chrétiens qui se retirait alors vers Jaffa, marchait en silence, et s'avançait lentement, espérant toujours que le ciel serait touché de leur misère, et qu'un miracle les ramènerait dans les demeures qu'ils venaient de quitter; quelques-uns d'entre eux ne pouvaient détacher leurs yeux de la ville sainte. Tout-à-coup les drapeaux de la croix frappent leurs regards; ils entendent retentir l'airain sacré qui chaque jour les appelait à la prière; la nouvelle se répand aussitôt que les barbares ont tourné leurs armes d'un autre côté, ou qu'ils ont été repoussés par les chrétiens restés dans la ville. Bientôt on se persuade que Dieu a pris pitié de son peuple, et n'a pas permis que la présence d'une horde sacrilége souillât plus long-temps la cité de Jésus-Christ. Sept mille fugitifs, trompés par cet espoir, re-

tournent à Jérusalem, et se livrent eux-mêmes 1242-1245
à la fureur des Karismiens qui les passent tous au fil de l'épée. Des torrents de sang coulaient dans les rues et sur les chemins; une troupe de religieuses, d'enfants et de vieillards qui avaient cherché un asile dans l'église du Saint-Sépulcre, furent massacrés au pied des autels. Les Karismiens ne trouvant plus rien parmi les vivants pour assouvir leur fureur, ouvrirent les sépulcres, et livrèrent aux flammes les cercueils et les ossements des morts; le tombeau de Jésus-Christ, celui de Godefroi de Bouillon, les saintes reliques des martyrs et des héros de la foi, rien ne fut respecté, et Jérusalem vit alors dans ses murs des cruautés et des profanations qu'elle n'avait point vues au milieu des guerres les plus barbares et dans les jours marqués par la colère du ciel (1).

Cependant le grand-maître des Templiers et celui des Hospitaliers réunis, dans la ville de Ptolémaïs, au patriarche de Jérusalem et aux grands du royaume, s'occupaient des moyens de repousser les Karismiens et de sauver la Palestine. Tous les habitants de Tyr,

(1) Voyez au tome suivant, dans la *Bibliographie des Croisades*, les détails que plusieurs chroniques donnent sur les ravages des Karismiens en Palestine.

1242-1245 de Sidon, de Ptolémaïs et des autres villes chrétiennes, qui pouvaient porter les armes, accoururent sous les drapeaux. Les princes de Damas, d'Emesse, de Carac, dont les chrétiens avaient imploré les secours, réunissaient leurs forces et rassemblaient une armée pour arrêter les progrès de la dévastation générale. Cette armée musulmane s'étant mise en marche, arriva bientôt dans la Palestine. Son arrivée devant les murs de Ptolémaïs releva le courage des Francs, qui, dans un si pressant danger, semblaient n'avoir plus de répugnance à combattre avec des infidèles. Almansor, prince d'Emesse, qui commandait les guerriers musulmans, avait naguère signalé sa valeur contre les hordes du Karisme. Les chrétiens se plaisaient à raconter ses victoires récentes dans les plaines d'Alep et sur les rives de l'Euphrate. Il fut reçu dans Ptolémaïs comme un libérateur; on étendit sur son passage des tapis brodés d'or et de soie. Le peuple, dit Joinville, le regardait comme un des *meilleurs barons du payénisme.*

Les préparatifs des chrétiens, le zèle et l'ardeur que montraient les ordres militaires, les barons et les prélats, l'union qui subsistait entre les Francs et leurs nouveaux auxiliaires, tout semblait présager des succès dans une

guerre entreprise au nom de la religion, de 1242-1245
l'humanité et de la patrie. L'armée chrétienne et l'armée musulmane, réunies sous les mêmes drapeaux, partirent de Ptolémaïs, et vinrent camper dans les plaines d'Ascalon. L'armée des Karismiens s'était avancée vers Gaza, où elle devait recevoir des vivres et des renforts envoyés par le sultan d'Egypte. Les Francs se montraient impatients de rejoindre leurs ennemis, et de venger la mort de leurs compagnons et de leurs frères massacrés à Jérusalem. On délibéra dans un conseil sur le parti qu'on avait à prendre. Le prince d'Emesse et les plus sages parmi les barons pensaient qu'on ne devait point exposer le salut des chrétiens et de leurs alliés aux hasards d'une bataille. Il leur paraissait plus prudent d'occuper une position avantageuse, et d'attendre, sans livrer de combat, que l'inconstance naturelle aux Karismiens, que la disette et la discorde vinssent dissiper cette multitude vagabonde, ou l'entraîner dans d'autres contrées.

La plupart des autres chefs, parmi lesquels on remarquait le patriarche de Jérusalem, ne partageaient point cet avis, et ne voyaient dans les Karismiens qu'une horde indisciplinée qu'il était facile de vaincre et de mettre en fuite : le retard qu'on mettrait à les attaquer ne ferait

1242-1245 qu'enfler leur orgueil et redoubler leur audace. Chaque jour voyait s'accroître les maux de la guerre; l'humanité et le salut des colonies chrétiennes exigeaient qu'on mît promptement un terme à tant de dévastations, et qu'on se hâtât de châtier des brigands dont la présence était à-la-fois un opprobre et une calamité pour les chrétiens et pour tous les alliés des chrétiens.

Cette opinion, trop conforme à la valeur impatiente des Francs, l'emporta dans le conseil. On résolut d'aller au devant de l'ennemi et de lui présenter le combat.

Les deux armées se rencontrèrent dans le pays des anciens Philistins. Quelques années auparavant, le duc de Bourgogne et le roi de Navarre, surpris dans les plaines sablonneuses de Gaza, avaient perdu l'élite de leurs chevaliers et de leurs soldats. La vue des lieux où les croisés avaient été défaits, le souvenir d'un désastre récent, ne ralentirent point l'imprudente ardeur des guerriers chrétiens; dès qu'ils aperçurent l'ennemi, ils ne songèrent plus qu'à commencer l'attaque. L'armée chrétienne fut divisée en trois corps: l'aile gauche, où se trouvaient les chevaliers de Saint-Jean, était commandée par Gauthier de Brienne, comte de Jaffa, neveu du roi Jean, et fils de ce Gauthier

mort à la conquête de Naples. Les troupes musulmanes, sous les ordres du prince d'Emesse, formaient l'aile droite. Le patriarche de Jérusalem, entouré de son clergé, et faisant porter devant lui le bois de la vraie croix, le grand-maître du Temple avec ses chevaliers, les barons de la Palestine, avec leurs vassaux, occupaient le centre de l'armée. 1242-1245

Les Karismiens se rangeaient lentement en bataille, et l'on remarquait quelque désordre dans leurs rangs; Gauthier de Brienne voulait profiter de cette circonstance pour les attaquer avec avantage; mais le patriarche enchaîna sa valeur par une sévérité non moins contraire à l'intérêt des chrétiens qu'à l'esprit de l'Évangile (1).

Le comte de Jaffa, excommunié pour avoir retenu entre ses mains un château que le prélat prétendait lui appartenir, demande, avant de courir à la mort, d'être relevé de son excommunication. Deux fois le patriarche rejeta sa

(1) Joinville donne sur cette guerre des détails qu'il avait appris pendant son séjour en Palestine. On peut aussi consulter le continuateur de Guillaume de Tyr. Mathieu Pâris nous a conservé deux lettres, l'une du patriarche de Jérusalem, l'autre du grand-maître des Hospitaliers, qui donnent le récit de cette bataille.

1242-1245 prière et refusa de l'absoudre. L'armée, qui avait reçu à genoux la bénédiction des prêtres et des évêques, attendait dans le silence qu'on lui donnât le signal du combat. Les Karismiens avaient pris leurs rangs et s'avançaient en ordre de bataille, jetant des cris affreux et lançant une nuée de flèches. Alors l'évêque de Rama, couvert de ses armes, impatient de signaler sa bravoure contre les ennemis des chrétiens, s'approcha du comte de Jaffa, et lui dit : *Marchons, le patriarche a tort ; je vous absous au nom du père, du fils et du saint-esprit.* Après avoir prononcé ces paroles, l'intrépide évêque de Rama, et Gauthier de Brienne, suivi de ses compagnons d'armes, se précipitent dans les rangs ennemis, brûlant d'obtenir la victoire ou la couronne du martyre.

Bientôt les deux armées sont aux prises, se mêlent et se confondent sur le champ de bataille. De part et d'autre, l'ardeur de vaincre est égale ; les chrétiens et leurs ennemis ne pouvaient ignorer qu'une seule défaite devait causer leur ruine, et que la victoire était leur seul refuge. Aussi les annales de la guerre n'offrent-elles point d'exemple d'un combat plus opiniâtre et plus meurtrier ; la bataille commença dès le lever du jour, et se prolongea jusqu'au cou-

cher du soleil. Le lendemain on combattit encore avec la même fureur; le prince d'Emesse, après avoir perdu deux mille de ses cavaliers, abandonna le champ de bataille et s'enfuit à Damas. Cette retraite des musulmans décida la victoire en faveur des Karismiens; les chrétiens soutinrent long-temps le choc de l'ennemi; enfin épuisés de fatigue, accablés par la multitude, presque tous furent tués ou faits prisonniers. Cette bataille sanglante coûta la vie ou la liberté à plus de trente mille guerriers chrétiens et musulmans; le prince de Tyr, le patriarche de Jérusalem et quelques prélats échappèrent avec peine au carnage, et se retirèrent à Ptolémaïs. Parmi les guerriers qui revinrent dans les villes chrétiennes, il ne se trouva que trente-trois chevaliers du Temple, vingt-six Hospitaliers, et trois chevaliers teutoniques. 1242-1245

Lorsque la nouvelle de cette victoire parvint en Égypte, elle y causa une joie universelle; elle fut annoncée au peuple au son des tambours et des trompettes; le sultan ordonna des réjouissances publiques dans toutes les provinces; on illumina pendant trois nuits tous les édifices de la capitale. Bientôt les prisonniers arrivèrent au Caire, montés sur des chameaux, et poursuivis par les clameurs insolentes de la

1242-1245 multitude. Avant leur arrivée, on avait exposé, sur les portes de la ville, les têtes de leurs compagnons et de leurs frères tués à la bataille de Gaza. Cet horrible monument de leur défaite leur apprenait d'avance tout ce qu'ils devaient craindre pour eux-mêmes de la barbarie du vainqueur. Ils furent jetés dans des cachots, où ils restèrent abandonnés à de cruels gardiens, et dans lesquels ils eurent la douloureuse consolation d'embrasser les barons et les chevaliers faits prisonniers à la dernière croisade.

Tandis que toute l'Égypte célébrait la victoire de Gaza, les habitants de la Palestine déploraient la mort et la captivité de leurs plus braves guerriers. Tant qu'on eut l'espoir de vaincre les Karismiens avec le secours des Musulmans de la Syrie, leur alliance n'avait inspiré ni défiance ni scrupule : mais les revers ramenèrent bientôt les préventions; on attribua les derniers malheurs à la justice divine, irritée de voir les drapeaux de Jésus-Christ confondus avec ceux de Mahomet. D'un autre côté, les Musulmans croyaient avoir trahi la cause de l'islamisme en s'alliant aux chrétiens; l'aspect de la croix sur le champ de bataille réveilla leur fanatisme et ralentit leur zèle pour une cause qui semblait être celle de leurs

ennemis. Au moment du combat, on avait entendu le prince d'Emesse prononcer ces paroles : *Je suis armé pour combattre, et cependant Dieu me dit, au fond du cœur, que nous ne serons point victorieux, parce que nous avons recherché l'amitié des Francs.* 1242-1245

La victoire des Karismiens livrait la plus grande partie de la Palestine aux plus redoutables ennemis des colonies chrétiennes. Les Égyptiens prirent possession de Jérusalem, de Tibériade et des villes cédées aux Francs par le prince de Damas. Les hordes du Karisme ravagèrent toutes les rives du Jourdain, le territoire d'Ascalon et de Ptolémaïs, et vinrent mettre le siége devant Jaffa. Elles traînaient à leur suite l'infortuné Gauthier de Brienne, espérant qu'il leur ferait ouvrir les portes d'une ville qui lui appartenait : ce modèle des héros chrétiens fut attaché à une croix devant les murailles. Pendant qu'il était ainsi exposé aux regards de ses fidèles vassaux, les Karismiens l'accablaient d'outrages, et le menaçaient de la mort, si la ville de Jaffa opposait la moindre résistance. Gauthier bravant le trépas, exhorta à haute voix les habitants et la garnison à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. « Votre devoir, leur criait-il, est de défendre une ville chrétienne ; le mien est de mourir pour vous et

1242-1245 pour Jésus-Christ.» La ville de Jaffa ne tomba point au pouvoir des Karismiens, et Gauthier reçut bientôt le prix de son généreux dévouement. Envoyé au sultan du Caire, il périt sous les coups d'une multitude furieuse, et recueillit ainsi la palme du martyre qu'il avait souhaitée.

Cependant la fortune ou plutôt l'inconstance des barbares vint au secours des Francs, et délivra la Palestine de la présence d'un ennemi auquel rien ne pouvait plus résister. Le sultan du Caire avait envoyé des robes d'honneur et de magnifiques présents aux chefs de la horde victorieuse, leur proposant, pour couronner leurs exploits, de diriger leurs armes contre la ville de Damas. Les Karismiens coururent aussitôt mettre le siége devant la capitale de la Syrie. Damas, qu'on avait fortifiée à la hâte, ne pouvait résister à leur attaque impétueuse. N'ayant aucun espoir d'être secourue, elle ouvrit ses portes, et reconnut la domination du sultan d'Égypte. Ce fut alors que les Karismiens, enflés de leurs victoires, demandèrent, d'un ton menaçant, les terres qu'on leur avait promises dans la Palestine. Le sultan du Caire qui redoutait leur voisinage, différa de remplir sa promesse. Dans la fureur que leur causa ce refus, les barbares offrirent leurs services au prince qu'ils venaient de dépouiller de ses états,

et revinrent assiéger Damas pour l'enlever aux 1242-1245
Égyptiens. La garnison et les habitants se défendirent avec opiniâtreté; la crainte de tomber entre les mains d'un ennemi sans pitié leur tenait lieu de courage. Tous les maux que la guerre entraîne après elle, la famine elle-même, leur paraissaient un fléau moins redoutable que les hordes accourues sous leurs remparts.

Cependant le sultan d'Égypte envoya une armée pour secourir la ville; les troupes d'Alep et celles de plusieurs principautés de la Syrie se réunirent à l'armée égyptienne: les Karismiens furent vaincus dans deux batailles. Après cette double défaite, l'histoire orientale prononce à peine leur nom, et ne nous permet plus de suivre leurs traces. La plupart de ceux qui échappèrent au glaive du vainqueur, périrent de faim et de misère dans les campagnes qu'ils avaient dévastées; les plus intrépides et les mieux disciplinés allèrent chercher un asile dans les états du sultan d'Iconium; et si l'on ajoute foi aux conjectures de quelques historiens (1), ils furent l'obscure origine de la puissante dynastie des Ottomans.

Les chrétiens de la Palestine durent rendre

---

(1) C'est l'opinion de M. Deguignes, dans son *Histoire des Huns*.

1242-1245 grâce au ciel de la destruction des Karismiens; mais la perte de Jérusalem, la défaite de Gaza ne leur permettaient point de se livrer à la joie. Ils venaient de perdre leurs alliés, et ne comptaient plus que des ennemis parmi les Musulmans. Le sultan d'Égypte, dont ils avaient rejeté l'alliance, étendait sa domination en Syrie, et sa puissance devenait tous les jours plus formidable. Les villes qui restaient aux chrétiens sur les côtes de la mer, étaient presque sans défenseurs. Les ordres de Saint-Jean et du Temple avaient offert au sultan du Caire une somme considérable pour la rançon de leurs prisonniers; mais le sultan refusait d'écouter leurs ambassadeurs et les menaçait de toute sa colère : ces deux milices, naguère si redoutées des Musulmans, ne pouvaient plus servir avec avantage la cause des chrétiens, et se trouvaient forcées d'attendre dans l'inaction que la noblesse belliqueuse de l'Europe vînt remplacer leurs chevaliers tombés dans les mains des infidèles ou moissonnés sur le champ de bataille. L'empereur d'Allemagne, qui portait encore le titre de roi de Jérusalem, ne faisait aucun effort pour sauver les débris de ce faible royaume; il avait envoyé plusieurs de ses guerriers à Ptolémaïs, pour défendre ses droits; mais comme ces

droits étaient méconnus, la présence des troupes impériales ne fit qu'ajouter à tous les fléaux qui désolaient la Terre-Sainte, celui de la discorde et de la guerre civile. 1242-1245

La Palestine, menacée chaque jour d'une invasion nouvelle, n'avait point l'espoir d'être secourue par les autres états chretiens de l'Orient. Les Comans, peuple barbare venu des confins de la Tartarie, et qui surpassait en férocité les hordes du Karisme, ravageaient les bords de l'Oronte, et mettaient tout à feu et à sang dans la principauté d'Antioche; le roi d'Arménie redoutait à-la-fois les ravages des Tartares et l'agression des Turcs de l'Asie mineure; le royaume de Chypre, en proie aux factions, venait d'être le théâtre d'une guerre civile, et pouvait craindre les excursions des peuples musulmans de la Syrie et de l'Égypte. Dans cette déplorable situation, on devait croire que le royaume de Godefroi allait périr de fond en comble, et que ce qui restait de chrétiens dans la Terre-Sainte aurait bientôt le sort des Karismiens. Mais, en portant leurs regards vers l'Occident, les Francs de la Palestine sentaient encore se ranimer leur espérance et leur courage; plus d'une fois les états chrétiens de Syrie avaient dû leur salut et même quelques jours de prospérité et de gloire à l'excès même de leur abaissement et de leur

1242-1245 misère. Leurs gémissements et leurs plaintes ne retentissaient jamais en vain parmi les peuples guerriers de l'Europe, et leur extrême détresse devenait presque toujours le signal d'une nouvelle croisade dont la seule pensée faisait trembler les Sarrasins.

Valeran, évêque de Bérythe, avait été envoyé en Occident pour solliciter la protection du pape et le secours des princes et des guerriers. Le souverain pontife accueillit l'envoyé des chrétiens d'Orient, et lui promit de secourir la Terre-Sainte. Mais alors l'Occident était rempli de troubles; la querelle élevée entre le Saint-Siége et l'empereur d'Allemagne, se poursuivait avec un acharnement que réprouvaient à-la-fois la religion et l'humanité. Frédéric II exerçait toutes sortes de violences contre la cour de Rome et les partisans du souverain pontife; le pape, chaque jour plus irrité, invoquait les armes des chrétiens contre son ennemi, et promettait les indulgences de la croisade à tous ceux qui serviraient sa colère.

D'un autre côté, les Latins, établis à Constantinople, se trouvaient environnés des plus grands périls. L'empereur Baudouin II, après avoir conduit un faible renfort dans sa capitale, était revenu en Occident et sollicitait, pour la seconde fois, les aumônes et les secours des fidèles, pour soutenir les restes dé-

plorables de son empire, exposés, presque sans 1242-1245
défense, aux attaques des Grecs et des Bulgares. Dans le même temps, les Tartares continuaient à ravager les bords du Danube, et menaçaient l'Allemagne; leurs barbares exploits avaient répandu la terreur jusqu'aux extrémités de l'Europe; partout l'imagination effrayée des peuples, se représentait ces terribles conquérants, comme des monstres vomis par l'enfer, revêtus de formes hideuses et doués d'une force à laquelle l'homme ne pouvait résister. Le défaut de communication qui ne permettait pas d'avoir des informations exactes sur leur marche, accréditait les rumeurs les plus effrayantes. La renommée les montrait tantôt envahissant l'Italie, tantôt portant leurs ravages sur les bords du Rhin; chaque peuple redoutait leur prochaine arrivée, chaque cité croyait les voir à ses portes.

C'est au milieu du désordre et de la consternation générale qu'Innocent IV, réfugié à Lyon, résolut de convoquer dans cette ville un concile écuménique, pour remédier aux maux qui désolaient la chrétienté en Orient et en Occident (1). Le souverain pontife, dans

(1) Voyez au VIe. volume de cet ouvrage, dans l'analyse des *Annales ecclésiastiques*, à la date de 1245, quelques détails sur le concile de Lyon. Il faut aussi consulter Mathieu Pâris,

1242-1245 ses lettres adressées aux fidèles, exposait la situation déplorable de l'église romaine, et conjurait les évêques de venir auprès de lui pour l'éclairer de leurs conseils. Les patriarches de Constantinople, d'Antioche et d'Aquilée, un grand nombre de prélats et de docteurs, plusieurs princes séculiers se rendirent à l'invitation du chef de l'église. Dans la foule des évêques, un seul semblait attirer tous les regards : c'était l'évêque de Bérythe; sa présence, et la douleur empreinte sur son front, rappelaient tous les malheurs de la Terre-Sainte. Baudouin II, empereur de Byzance, n'attirait pas moins l'attention, et son attitude suppliante montrait assez ce qu'était devenu cet empire latin, fondé par la sixième croisade.

La plupart des monarques de l'Occident avaient envoyé leurs ambassadeurs à cette assemblée, dans laquelle on allait s'occuper du salut et des plus grands intérêts du monde chrétien. Frédéric surtout, qui depuis longtemps se trouvait en butte à la colère du souverain pontife, ne négligea rien pour détourner les foudres suspendues sur sa tête, et des ministres, revêtus de sa confiance, étaient chargés de le défendre auprès des pères du concile. Parmi les députés de l'empereur d'Allemagne, l'histoire nomme Pierre Desvignes, qui avait écrit au nom de Frédéric des

lettres éloquentes à tous les souverains de l'Europe, pour se plaindre de la tyrannie exercée par le Saint-Siége, et Thadée de Suesse, à qui le métier des armes ne faisait point négliger l'art de la parole et l'étude approfondie des lois. Ce dernier avait souvent servi son maître avec gloire au milieu des périls de la guerre; mais il n'eut jamais une occasion de montrer autant de fermeté, de courage, de dévouement, que dans cette assemblée, où la cour de Rome allait déployer toute sa puissance, et réaliser toutes ses menaces. 1242-1245

Avant l'ouverture du concile, le pape tint une congrégation au monastère de Saint-Just, où il avait choisi sa demeure. Le patriarche de Constantinople exposa le déplorable état de son église : l'hérésie avait repris son empire dans une grande partie de la Grèce, et les ennemis de l'église latine s'avançaient jusqu'aux portes de Byzance; l'évêque de Bérythe lut une lettre, dans laquelle le patriarche de Jérusalem, les barons et les prélats de la Palestine, racontaient les ravages des Karismiens, et montraient l'héritage de Jésus-Christ prêt à devenir la proie des barbares, si l'Occident ne prenait les armes pour sa défense. Les dangers et les malheurs des chrétiens en Orient touchèrent vivement les pères du concile; Thadée de

1242-1245 Suesse, profitant de leur émotion, annonça que l'empereur son maître partageait leur profonde douleur, et qu'il était prêt à employer toutes ses forces pour défendre la chrétienté. Frédéric promettait d'arrêter l'irruption des Tartares, de rétablir dans la Grèce la domination des Latins, d'aller en personne à la Terre-Sainte, et de délivrer le royaume de Jérusalem; il promettait encore, pour faire cesser toutes les divisions, de restituer au Saint-Siége tout ce qu'il lui avait enlevé, et de réparer tous ses torts envers le souverain pontife. De si hautes promesses faites par le plus puissant monarque de la chrétienté, causèrent autant de joie que de surprise à la plupart des évêques : toute l'assemblée paraissait impatiente de savoir quelle serait la réponse d'Innocent. Le pape se montrant inflexible, rejeta avec dureté des propositions déjà faites plusieurs fois, et qui n'avaient d'autre garantie que la loyauté trop suspecte de Frédéric. Il ne voulut voir dans les protestations de l'empereur qu'un nouvel artifice pour tromper l'église et détourner le cours de la justice. *La coignée*, ajouta-t il, *est déjà levée, et prête à trancher les racines de l'arbre :* paroles peu conformes à la charité évangélique, et qui montraient assez qu'Innocent avait déployé l'appareil d'un concile, moins pour

combattre les ennemis de la chrétienté, que pour préparer la chute et consommer la ruine de son ennemi personnel. 1242-1245

Le pape avait tenu cette séance préparatoire pour faire l'essai de ses forces et connaître les dispositions des évêques. Peu de jours après, l'ouverture du concile se fit avec une grande solennité dans la métropole de St.-Jean; le souverain pontife, revêtu de la tiare et des habits pontificaux, était placé sur un siége élevé, ayant à sa droite l'empereur de Constantinople, à sa gauche le comte de Provence et le comte de Toulouse. Après avoir entonné le *Veni Creator*, et invoqué les lumières du Saint-Esprit, il prononça un discours, dont il prit pour sujet les cinq douleurs dont il était affligé, comparées aux cinq plaies du Sauveur du monde sur la croix. La première était l'irruption des Tartares; la seconde, le schisme des Grecs; la troisième, l'invasion des Karismiens dans la Terre-Sainte; la quatrième, le relâchement de la discipline ecclésiastique et les progrès de l'hérésie; la cinquième enfin, la persécution de Frédéric.

Le pontife, en parlant des malheurs de la chrétienté, ne put retenir ses larmes. Sa voix, si on en croit un historien contemporain, fut

1242-1245 souvent étouffée par des sanglots; il fit passer dans tous les cœurs les sentiments dont il était pénétré; mais il quitta bientôt le langage de la compassion et du désespoir pour prendre le ton menaçant de la colère. Les Tartares, les Karismiens, les Musulmans lui inspiraient moins de haine que l'empereur d'Allemagne, et c'est contre ce prince qu'il réservait les foudres de son éloquence. Il lui reprocha, dans les expressions les plus véhémentes, tous les crimes qui pouvaient attirer sur sa tête les malédictions de son siècle et la haine de ses contemporains. Lorsque le pape eut prononcé son discours, un profond silence régnait dans l'auditoire; il semblait, à la plupart des évêques saisis d'effroi, que la voix du ciel venait de se faire entendre pour condamner Frédéric: tous les regards se portèrent vers les députés de l'empereur; on ne pouvait croire qu'aucun d'eux osât répondre à l'interprète de la colère céleste. Tout-à-coup Thadée de Suesse se lève et prend la parole; attestant le Dieu qui sonde les replis des consciences, il déclare que l'empereur est resté fidèle à toutes ses promesses, et n'a cessé de servir la cause des chrétiens. Il combat toutes les accusations du souverain pontife; et, dans sa réponse, il ne craint

point d'alléguer de nombreux griefs contre la cour de Rome. Le pape (1), irrité, répond du haut de son trône; il accuse de nouveau l'empereur, et ne montre que trop le desir de le trouver coupable: la première séance du concile, tout entière employée à ces violents débats, offrit le spectacle peu édifiant d'une lutte entre le chef des fidèles qui accusait un prince chrétien de parjure, de félonie, d'hérésie, de sacrilége, et le ministre d'un empereur qui reprochait à la cour de Rome d'avoir exercé un despotisme odieux et commis de révoltantes iniquités. 1242-1245

Cette lutte, dont les suites devaient être également funestes pour le chef de l'Eglise et pour le chef de l'empire, se prolongea plusieurs jours; elle scandalisa sans doute tous ceux que le pape n'avait point associés à ses ressentiments; et la plupart des évêques durent s'affliger d'être détournés ainsi du principal objet de leur convocation.

Cependant les calamités des chrétiens en Orient, la captivité de Jérusalem, les dangers de Byzance occupèrent enfin l'attention des pères du concile. Le pape et l'assemblée des

(1) Mathieu Pâris donne des détails curieux sur ce concile de Lyon; on peut aussi consulter le père Labbe.

1242-1245 prélats décidèrent qu'on prêcherait une nouvelle croisade pour la délivrance de la Terre-Sainte et de l'empire latin de Constantinople. On renouvela tous les privileges accordés aux croisés par les papes et les conciles précédents, et toutes les peines portées contre ceux qui favoriseraient les pirates et les Sarrasins: pendant trois ans, ceux qui avaient pris la croix, étaient exempts de toute espèce d'impôts et de charges publiques; mais s'ils n'accomplissaient point leur vœu, ils encouraient l'excommunication. Le concile invita les barons et les chevaliers à réformer le luxe de leur table et de leurs habits; il recommanda à tous les fidèles, et surtout aux ecclésiastiques, de pratiquer les œuvres de la charité, et de s'armer de toutes les austérités de la pénitence contre les ennemis de Dieu. Afin d'obtenir la protection du ciel par l'intercession de la Vierge, le pape et les pères du concile ordonnèrent qu'on célébrerait dans l'Eglise l'octave de la Nativité. Dans plusieurs conciles, on avait interdit aux chevaliers chrétiens les solennités profanes des tournois; le concile de Lyon renouvela cette défense, persuadé que ces fêtes militaires pouvaient détourner l'esprit des guerriers de la pieuse pensée des croisades, et que les dépenses qu'elles occasionnaient devaient mettre les

plus braves des seigneurs et des barons dans 1242-1245
l'impossibilité de faire les préparatifs nécessaires pour le pélerinage d'outre-mer. Le concile ordonna que le clergé paierait le vingtième de ses revenus; le souverain pontife et les cardinaux, le dixième, pour subvenir aux dépenses de la guerre sainte. La moitié des revenus de tous les bénéfices sans résidence, fut spécialement réservée pour secourir l'empire de Constantinople. Les décrets du concile ordonnaient à tous ceux qui avaient la mission de prêcher la parole de Dieu, d'inviter les princes, les comtes, les barons et les communautés des villes à contribuer de tout leur pouvoir au succès de la guerre sainte: les mêmes statuts recommandaient au clergé de présenter aux fidèles les sacrifices faits à la croisade comme le plus sûr moyen de racheter leurs péchés; ils lui recommandaient surtout d'exciter, dans le tribunal de la pénitence, tous les fidèles à multiplier leurs offrandes, ou tout au moins à léguer dans leurs testaments quelques sommes pour le secours des chrétiens d'Orient.

C'est ainsi que le concile déclarait la guerre aux peuples ennemis des chrétiens, et qu'il préparait les moyens d'assurer le triomphe des soldats de Jésus-Christ. Toutefois on s'étonne que le pape n'ait point proposé de prêcher une

1242-1245 croisade contre les Tartares, dont il avait comparé l'invasion à l'une des cinq plaies du Sauveur sur la croix. Dans l'état de désolation où se trouvait le royaume de Hongrie, aucun des évêques de ce malheureux royaume n'avait pu se rendre au concile, et personne n'éleva la voix en faveur de la nation hongroise. Les Tartares, il est vrai, repoussés par le duc de Neustadt, s'étaient éloignés des rives du Danube; mais on pouvait craindre leur retour : pour prévenir de nouvelles invasions, on se contenta d'inviter les peuples de l'Allemagne à creuser des fossés, à élever des murailles sur les chemins que devaient suivre les hordes de la Tartarie. Ces mesures, que dès-lors on devait juger insuffisantes, servent aujourd'hui à nous faire connaître l'esprit d'imprévoyance et d'aveuglement qui présidait alors aux conseils de la politique. Qui pourrait en effet n'être point surpris en voyant que dans une assemblée aussi grave qu'un concile, on invitait l'Europe à prodiguer ses trésors et ses armées pour délivrer Constantinople et Jérusalem, tandis que les plus redoutables des barbares étaient à ses portes, et menaçaient d'envahir son propre territoire.

On doit, au reste, remarquer que Frédéric lui-même avait sollicité les secours de l'Europe contre les Tartares, et que le pape s'occupait

bien moins de secourir l'empire d'Allemagne 1242-1245
que de l'arracher à Frédéric. Innocent semblait peu disposé à donner l'exemple de cet esprit de concorde et de charité que le concile venait de recommander aux princes chrétiens; l'histoire doit déplorer le zèle et l'ardeur qu'il mit à poursuivre ses projets de vengeance contre l'empereur d'Allemagne, au risque d'éveiller les plus funestes passions, de perpétuer les discordes, et de livrer ainsi l'Occident à l'invasion des barbares. Dans la seconde séance du concile, il se préparait à écraser la tête de son ennemi, et à l'accabler sous le poids des foudres évangéliques, lorsque Thadée de Suesse demanda un délai de quelques jours, pour que l'empereur pût venir lui-même justifier sa croyance et sa conduite. Le défenseur de Frédéric espérait que la présence d'un puissant monarque, en réveillant dans les esprits le respect dû à la majesté des rois, ferait triompher la justice. Le pape consentit, quoiqu'avec peine, à différer l'accomplissement de ses menaces; mais l'empereur ne put se résoudre à paraître en suppliant devant une assemblée convoquée par le plus implacable de ses ennemis; il ne vint point au concile, et quand le délai qu'on lui avait accordé fut expiré, le souverain pontife profita de son absence pour lui reprocher de nouveau sa

1242-1245 mauvaise foi et sa résistance aux lois de l'Eglise.

Au moment où l'assemblée des évêques attendait dans la crainte la terrible sentence, des ambassadeurs anglais se levèrent pour se plaindre des agents de la cour de Rome, dont l'ambition et l'avarice ruinaient le royaume d'Angleterre; ils protestèrent en même temps contre la suprématie féodale que le pape, d'après une cession du roi Jean, prétendait exercer sur la monarchie et la nation anglaise. Ces réclamations ne purent retenir la colère toujours prête à éclater du souverain pontife. En vain Thadée de Suesse se leva encore pour dire qu'un grand nombre d'evêques étaient absents, que plusieurs princes n'avaient point envoyé leurs ambassadeurs au concile; en vain il déclara qu'il en appelait à un concile plus nombreux et plus solennel; rien ne put détourner l'orage et retarder l'heure de la vengeance. Innocent répondit d'abord avec modération aux députés de l'Angleterre, et à ceux de Frédéric; prenant ensuite le ton d'un juge et d'un maître : « Je suis, dit-il, » le vicaire de Jésus-Christ; tout ce que je lierai » sur la terre sera lié dans le ciel, suivant la » promesse du fils de Dieu au prince des » apôtres; c'est pourquoi, après en avoir dé- » libéré avec nos frères les cardinaux et avec » le concile, je déclare Frédéric atteint et con-

» vaincu de sacrilége et d'hérésie, excommu- 1242-1245
» nié et déchu de l'empire; j'absous pour tou-
» jours de leur serment ceux qui lui ont juré
» fidélité; je défends, sous peine d'excommu-
» nication, encourue par ce seul fait, de lui
» obéir désormais; j'ordonne enfin aux élec-
» teurs d'élire un autre empereur, et je me
» réserve le droit de disposer du royaume de
» Sicile. »

Pendant la lecture de cette sentence, le pape et les prélats tenaient à la main des cierges allumés, et les abaissaient vers la terre en signe de malédiction et d'anathème. Les envoyés de Frédéric se retirèrent pleins de confusion et de désespoir; on entendit alors Thadée de Suesse prononcer ces paroles de l'Ecriture : *O jour terrible! ô jour de colère et de calamité!* Un morne silence régnait dans cette assemblée au sein de laquelle il semblait que la foudre du ciel venait de tomber en éclats. Le pape seul montrait la joie peinte sur son visage; il entonna le *Te Deum*, comme s'il eût remporté une victoire sur les infidèles, et déclara que le concile avait terminé ses travaux.

Tel fut le concile de Lyon, trop célèbre dans les Annales du moyen âge, et qui a souvent servi de prétexte aux ennemis de la religion pour attaquer les jugements de l'Eglise. Le pape,

1242-1245 dans son discours d'ouverture, avait déploré les progrès de l'hérésie; mais toujours plus empressé de combattre les ennemis de sa puissance que ceux de la religion, il ne proposa aucune mesure pour arrêter la contagion des erreurs nouvelles. Dans ce concile, qui ne servit point à éclairer les fidèles, la majesté des rois fut violemment outragée; on y foula aux pieds toutes les maximes du droit des gens et tous les préceptes de la charité évangélique. Lorsqu'Innocent annonça l'intention de déposer l'empereur, aucun des évêques n'éleva la voix pour détourner le souverain pontife de cet usage révoltant de sa puissance. Les torts réels que Frédéric avait envers l'Eglise, le souvenir des persécutions qu'il avait exercées contre plusieurs évêques, l'intention qu'on lui supposait de dépouiller le clergé, le langage et le ton menaçant du pape, cet entraînement invincible qu'on éprouve souvent dans une nombreuse assemblée, ne permirent à aucun des prélats de plaider la cause de la raison et de rappeler les maximes de l'Evangile. Néanmoins les pères du concile, quels que fussent leurs préventions et leurs ressentiments, ne partagèrent pas toutes les fureurs d'Innocent, et ne prirent point une part active aux actes de l'injustice et de la violence. Le pape ne consulta point leurs lumières, et craignit de recueillir

leurs opinions. Sans répéter ici ce qui a été 1242-1245
dit souvent dans les écoles de théologie (1), l'histoire impartiale doit désapprouver la neu-

(1) On trouve dans la grande théologie de Tournely (*Traité de l'Église*, tom. II), une savante dissertation sur cette déposition de l'empereur Frédéric II, au premier concile de Lyon.

Ce théologien prétend que le concile resta tout-à-fait étranger à ce grand acte d'autorité d'Innocent IV, et il en apporte plusieurs raisons. Nous en citerons quelques-unes, laissant à nos lecteurs le soin de les apprécier.

Tandis que toutes les bulles du pape, publiées au concile, commencent par ces mots : « Nous avons arrêté, avec l'approbation du concile, de l'avis du sacré concile... etc., *sacro approbante concilio... ex communi concilii approbatione, statuimus,* » on lit en tête de la bulle en question : « Sentence rendue contre l'empereur Frédéric par le pape Innocent IV, en présence du concile, *sacro præsente concilio;* » différence essentielle qui se fait remarquer également dans le corps de la bulle, où le souverain pontife ne parle qu'en son nom, et comme tenant la place de Jésus-Christ sur la terre. Tous les pères du concile, dit Mathieu Pâris, en entendant la sentence, furent *saisis de surprise et d'horreur*, sentiments qu'ils n'auraient certainement pas éprouvés, s'ils eussent participé au jugement.

Tous les historiens du temps attribuent ce coup d'autorité au pape, sans parler même du concile; et Frédéric II, en accusant l'incompétence du juge, sa partialité, son aveuglement, son ingratitude, en écrivant à ce sujet aux rois de France et d'Angleterre, et aux barons des deux royaumes, ne se plaint

1242-1245 tralité silencieuse du concile ; mais elle doit dire en même temps que l'arrêt odieux porté

---

que du pontife, et n'adresse pas le plus léger reproche aux prélats qui composaient l'assemblée. La sentence fut tellement regardée comme l'œuvre du pape, que l'Église, qui reçut les décisions du concile, n'attacha pas une grande importance à la bulle, et que cette bulle devint absolument une affaire de parti. Elle fut rejetée par une grande partie des églises d'Allemagne et d'Italie. Les rois de France et d'Angleterre la trouvèrent injurieuse à la majesté souveraine, et continuèrent de traiter Frédéric comme légitime empereur. Elle ne rendit que plus vive et plus animée la guerre entre les Guelfes et les Gibelins.

Le pape dit bien qu'il a délibéré avec les pères du concile, mais il ajoute que la délibération n'avait pour objet que l'excommunication de l'empereur, qu'il ne s'était pas expliqué sur l'article de la déposition, et c'est de là que vinrent *la surprise et l'horreur* que manifestèrent les prélats.

On objecte cependant que le pape et les pères du concile, après la lecture du jugement, renversèrent les cierges qu'ils tenaient allumés, les éteignirent, et qu'ensuite le souverain pontife entonna le *Te Deum*, auquel les prélats assistèrent : mais Mathieu Pâris croit qu'ici les circonstances ne sont pas exactes. Il pense que quelques évêques seulement, attachés à la cour de Rome, se prêtèrent à la passion du pape contre Frédéric, et firent la cérémonie des cierges, qui pouvait encore ne se rapporter qu'à l'excommunication : autrement comment concilier ce passage de l'historien avec la *surprise et l'horreur* qui éclatèrent, selon lui, dans l'assemblée, à la lecture de la sentence ?

Le pape ne cherchait même pas à persuader qu'il était sou-

contre Frédéric, n'est point un acte de l'église, 1242-1245
que les évêques et les prélats n'y donnèrent

---

tenu par l'autorité du concile. Il déclara qu'il saurait maintenir irrévocablement *tout ce qu'il avait fait* relativement à Frédéric.

Après avoir discuté tous ces points, Tournely élève des doutes sur l'écuménicité même du premier concile de Lyon.

Le concile de Florence, dit ce théologien, qui fait l'énumération des conciles généraux tenus jusqu'alors, passe celui de Lyon sous silence, et en effet plusieurs contrées, telles que l'Allemagne, l'Italie, la Bretagne, l'Espagne, la Suède, la Pologne, n'y avaient point d'évêque; il y avait peu de prélats de France et d'Angleterre.

De même le concile de Constance énumérant dans une formule que devait souscrire le pape qui allait être élu, tous les conciles écuméniques qui ont précédé, ne cite qu'un concile de Lyon. Or, ce ne peut être que le second, car celui-ci fut très solennel. Il s'y trouvait plus de 500 évêques, tant d'Orient que d'Occident, et les Grecs y reconnurent *la filiation divine*.

Thadée de Suesse, représentant de l'empereur Frédéric II au concile de Lyon, et zélé défenseur des droits de ce prince, appela publiquement de ce concile à un futur concile *général et écuménique*.

Une des causes qui a pu, suivant Tournely, induire plusieurs prélats en erreur, mais qui paraîtra bien étrange aujourd'hui, c'est qu'ils s'imaginaient que l'empire était réellement feudataire de la cour de Rome. C'est le souverain pontife, disait-on, qui sacre l'empereur; il a donc un droit particulier et spécial sur l'empire, il peut donc en déposer le chef pour matière grave. Frédéric, dans ses lettres aux rois de France et

1242-1245 point leur approbation formelle, et que la honte de cette grande iniquité retombe tout entière sur la mémoire d'Innocent.

C'est à cette époque déplorable que les cardinaux, par ordre du pape, se revêtirent pour la première fois de l'habit rouge, symbole de la persécution, et triste présage du sang qui allait couler. Frédéric était à Turin lorsqu'il apprit sa condamnation ; à cette nouvelle, il demande sa couronne impériale, et la mettant sur sa tête : « *La voilà*, dit-il d'une voix terrible ; » *avant qu'elle me soit arrachée, mes enne-* » *mis connaîtront la terreur de mes armes* ; » *qu'il tremble ce pontife qui vient de briser* » *tous les liens qui m'unissaient à lui, et me* » *permet enfin de n'écouter désormais que* » *ma juste colère.* » Ces paroles menaçantes

---

d'Angleterre, rapporte et combat avec force ce ridicule préjugé, et la folle prétention des papes. Grégoire IX, dans une lettre adressée à Étienne, archevêque de Cantorbéry, lui mande que Frédéric s'est engagé par serment à aller en Terre-Sainte, abandonnant, s'il manquait à sa promesse, ses états et sa personne au jugement du souverain pontife. D'après cela, les pères ont encore pu croire que la déposition du prince était une suite de la peine qu'il avait encourue comme parjure. Il faut se reporter aux siècles où ces questions ont été agitées, pour apprécier l'influence qu'elles ont pu avoir sur les événements.

annonçaient une lutte formidable, et tous les 1242-1245
amis de la paix durent être saisis d'effroi : la fureur qui animait l'empereur et le pape, passa dans l'esprit des peuples; on courut aux armes dans toutes les provinces de l'Allemagne et de l'Italie. Au milieu de l'agitation où se trouvait alors l'Occident, il est probable qu'on aurait oublié Jérusalem et la Terre-Sainte, si un monarque puissant et révéré ne se fût mis lui-même à la tête de la croisade qu'on venait de proclamer dans le concile de Lyon.

L'année précédente, au moment même où l'Occident venait d'apprendre les derniers malheurs de la Palestine, Louis IX, roi de France, était tombé dangereusement malade. Tous les peuples du royaume adressaient au ciel des prières pour la conservation de leur vertueux monarque. La maladie, dont les accès redoublaient chaque jour, donna enfin les plus vives alarmes. Louis tomba dans un assoupissement mortel, et bientôt le bruit se répandit qu'il venait d'expirer. La cour, la capitale, les provinces étaient plongées dans la douleur; cependant le roi de France, comme si le ciel n'avait pu résister aux prières et aux larmes de tout un peuple, revint des portes du tombeau. Le premier usage qu'il fit de la parole, après avoir revu la lumière, fut de demander la

1242-1245 croix et d'annoncer sa résolution de délivrer la Terre-Sainte.

Ceux qui l'entouraient regardèrent son retour à la vie comme un miracle opéré par la couronne d'épines de Jésus-Christ et par la protection des apôtres de la France ; ils se jetèrent à genoux pour remercier le ciel, et, dans la joie qu'ils ressentaient, ils firent à peine attention au vœu que Louis avait formé de quitter son royaume pour aller combattre les infidèles dans l'Orient. Lorsque ce prince commença à reprendre ses forces, il réitéra son serment et demanda de nouveau *la croix d'outre-mer*. Alors sa mère la reine Blanche, les princes de sa famille, Pierre d'Auvergne, évêque de Paris, cherchèrent à le détourner de son dessein, et le conjurèrent, les larmes aux yeux, d'attendre son entière guérison pour arrêter ses pensées sur une entreprise aussi périlleuse ; mais Louis croyait obéir à la volonté du ciel : son imagination avait été frappée des calamités de la Terre-Sainte : Jérusalem livrée au pillage, le tombeau de Jésus-Christ profané, étaient sans cesse présents à son esprit. Au milieu des transports d'une fièvre ardente, il avait cru entendre une voix qui partait de l'Orient et lui adressait ces paroles : *Roi de France, tu vois les outrages faits à la*

cité de Jésus-Christ! c'est toi que le ciel a 1242-1245
choisi pour les venger! Cette voix céleste retentissait encore à son oreille et ne lui permettait point d'entendre ni les prières de l'amitié, ni les conseils de la sagesse humaine : inébranlable dans sa résolution, il reçut la croix des mains de Pierre d'Auvergne, et fit annoncer aux chrétiens de la Palestine, en leur envoyant des secours en hommes et en argent, qu'il traverserait la mer lorsqu'il aurait rassemblé une armée et rétabli la paix dans son royaume.

Cette nouvelle qui devait porter la joie parmi les colonies chrétiennes d'Orient, répandit le deuil dans toutes les provinces de la France. Le sire de Joinville exprime vivement la douleur de la famille royale, et surtout le désespoir de la reine-mère, en disant que lorsque cette princesse vit son fils croisé, *elle fut aussi transie comme si elle l'eût vu mort.* Les derniers malheurs de Jérusalem avaient arraché des larmes à tous les chrétiens de l'Occident, sans leur inspirer, comme dans le siècle précédent, le vif desir de combattre les infidèles. On ne voyait plus dans ces expéditions lointaines que de grands périls, que des revers inévitables; et le projet de recouvrer la cité de Dieu réveillait plus d'alarmes que d'enthousiasme.

Cependant le souverain pontife avait envoyé

1242-1245 dans tous les états chrétiens des ecclésiastiques chargés de prêcher la guerre sainte. Le cardinal Eudes de Châteauroux arriva en France avec la mission expresse de publier et de faire exécuter les décrets du concile de Lyon sur la croisade. On prêcha la sainte expédition dans toutes les églises du royaume. L'histoire contemporaine parle à peine de l'effet de ces prédications, et tout nous porte à croire que ceux qui firent alors le serment de combattre les Sarrasins, furent plus entraînés par l'exemple du roi que par l'éloquence des orateurs sacrés.

Afin de donner plus de solennité à la publication de la croisade, et d'exciter l'ardeur des guerriers pour la délivrance des saints lieux, Louis IX convoqua dans sa capitale un parlement où se trouvèrent les prélats et les grands du royaume. Le cardinal-légat y renouvela les exhortations adressées par le chef de l'église à tous les fidèles. Louis IX parla après Eudes de Châteauroux, et retraça le tableau des désastres de la Palestine. « Selon » l'expression de David, une nation impie était » entrée dans le temple du Seigneur; le sang » coulait comme l'eau autour de Jérusalem; » les serviteurs de Dieu avaient été massacrés » dans le sanctuaire; leurs dépouilles, privées » de sépulture, restaient abandonnées aux oi-

» seaux du ciel. » Après avoir déploré les malheurs de Sion, Louis IX rappela à ses barons et à ses chevaliers l'exemple de Louis-le-Jeune, de Philippe-Auguste ; il exhorta tous les guerriers qui l'écoutaient à prendre les armes pour aller au-delà des mers combattre les infidèles, et défendre la gloire de Dieu et celle du nom Français en Orient. Louis IX, invoquant tour-à-tour la charité et les vertus belliqueuses de son auditoire, cherchait à réveiller dans tous les cœurs, tantôt les inspirations de la piété, tantôt les sentiments de la chevalerie. On n'a pas besoin de dire quel fut l'effet des exhortations et des prières d'un roi de France, qui s'adressait à l'honneur et sollicitait la bravoure de ses sujets. A peine avait-il cessé de parler, que ses trois frères, Robert, comte d'Artois, Alphonse, duc de Poitiers, Charles, duc d'Anjou, firent le serment d'aller défendre l'héritage de Jésus-Christ et les colonies françaises en Asie. La reine Marguerite, la comtesse d'Artois, la duchesse de Poitiers, prirent aussi la croix et résolurent d'accompagner leurs époux au-delà des mers. La plupart des évêques et des prélats qui se trouvaient réunis dans cette assemblée, entraînés par les discours du roi et l'exemple du cardi- 1242-1245

1242-1245 nal-légat, n'hésitèrent point à s'enrôler dans une guerre pour laquelle on faisait éclater, il est vrai, moins d'enthousiasme qu'au siècle précédent, mais qu'on appelait encore *la guerre de Dieu.* Parmi les grands vassaux de la couronne qui jurèrent alors de quitter la France pour aller combattre les Sarrasins en Asie, les amis de la monarchie française durent remarquer avec joie Pierre de Dreux, duc de Bretagne, Hugues, comte de la Marche, et plusieurs autres seigneurs dont l'ambition jalouse avait si long-temps troublé le royaume; on voyait sur leurs traces le duc de Bourgogne, Hugues de Châtillon, comte de Saint-Paul, les comtes de Dreux, de Bar, de Soissons, de Blois, de Rhetel, de Montfort et de Vendôme, le seigneur de Beaujeu, connétable de France, et Jean de Beaumont, grand amiral et grand chambellan, Philippe de Courtenay, Guyon de Flandres, Archambaud de Bourbon, le jeune Raoul de Coucy, Jean de Barres, Giles de Mailly, Robert de Béthune, Olivier de Thermes. Le royaume n'avait pas une illustre famille qui ne fournît un héros à la croix. Dans la foule de ces nobles croisés, l'histoire se plaît à remarquer le célèbre Boilève, qui fut

dans la suite prévôt des marchands de Paris, et 1242-1245
le sire de Joinville, dont le nom sera toujours placé dans l'histoire de France à côté de celui de Louis IX.

Dans l'assemblée des prélats et des barons, on arrêta plusieurs mesures qui avaient pour objet le maintien de la paix publique et les préparatifs de la guerre sainte. Une foule de procès troublaient la tranquillité des familles, et ces procès, dont plusieurs se décidaient par le glaive, étaient souvent de véritables guerres. On enjoignit aux tribunaux de terminer toutes les affaires portées devant eux, et, dans le cas où ils ne pourraient obliger les parties d'acquiescer à un jugement définitif, on prescrivit aux juges de leur faire jurer une trève de cinq ans. D'après l'autorisation du pape et les décrets du concile de Lyon, il fut décidé que les ecclésiastiques paieraient au roi le dixième de leurs revenus, ce qui causa dans le clergé un mécontentement que Louis eut quelque peine à calmer. Une ordonnance rendue par l'autorité royale, de concert avec le pape, portait que les croisés seraient pendant trois ans à l'abri des poursuites de leurs créanciers, à compter du jour de leur départ pour la Terre-Sainte; cette ordonnance, qui excita aussi

1242-1245 beaucoup de réclamations, devait déterminer un grand nombre de barons et de chevaliers à quitter l'Occident.

Louis IX s'occupait sans cesse de poursuivre l'exécution de son dessein, et ne négligeait aucun moyen pour entraîner avec lui toute la noblesse de son royaume; sa piété ne dédaigna point d'employer, pour une cause sacrée, tout l'empire que les rois ont d'ordinaire sur leurs courtisans; il s'abaissa quelquefois jusqu'à la séduction, jusqu'à la ruse, persuadé que la sainteté de la croisade devait tout excuser. D'après une ancienne coutume, les rois de France, dans les grandes solennités, donnaient à ceux de leurs sujets qui se trouvaient à la cour, certaines capes ou manteaux fourrés, dont ceux-ci se revêtaient sur-le-champ et avant de sortir du palais. Dans les anciens *comptes*, ces capes s'appelaient *livrées*, parce que le souverain les donnait et les *livrait* lui-même. Louis ordonna qu'on en préparât pour la veille de Noël un grand nombre, sur lesquelles on fit appliquer des croix en broderies d'or et de soie : le moment venu, chacun se couvrit du manteau que le prince lui avait donné, et sans s'être aperçu de la pieuse fraude, suivit le monarque à la chapelle. Quel fut leur étonnement, lorsqu'à la lueur des cierges, ils aperçurent d'abord

sur ceux qui étaient devant eux, ensuite sur eux-mêmes, le signe d'un engagement qu'ils n'avaient point contracté. Tel était cependant le caractère des chevaliers français, qu'ils se crurent tous obligés de répondre à cet appel fait à leur bravoure; tous les courtisans, après l'office divin, se mirent à rire avec *l'adroit pêcheur d'hommes*, et firent le serment de l'accompagner en Asie (1).

Cependant la publication de la guerre sainte causait dans la nation plus de tristesse que d'ardeur belliqueuse, et toute la France s'affligeait du départ prochain de son monarque. La reine Blanche et les plus sages d'entre les ministres qui avaient d'abord entrepris de détourner Louis IX de la croisade, renouvelèrent plusieurs fois leurs tentatives; résolus de faire enfin un dernier effort, ils se rendirent tous ensemble auprès du roi. L'évêque de Paris était à leur tête et portait la parole: ce vertueux prélat représenta à Louis qu'un voeu fait dans les accès de la maladie ne pouvait le lier d'une manière irrévocable, si surtout l'intérêt de son royaume lui imposait l'obligation 1245-1250

(1) Voyez au tome suivant de la Bibliographie, ce fait rapporté par Mathieu Pâris.

1245-1250 de s'en affranchir: « Tout demandait la pré-
» sence du monarque dans ses états; les Poi-
» tevins menaçaient de reprendre les armes;
» la guerre des Albigeois était prête à se rallu-
» mer; on devait sans cesse redouter l'animo-
» sité de l'Angleterre, accoutumée à se jouer
» des traités; la guerre occasionnée par les pré-
» tentions du pape et de l'empereur embrasait
» tous les états voisins de la France, et l'incen-
» die pouvait se communiquer au royaume. »
Plusieurs des grands auxquels Louis avait confié les fonctions les plus importantes dans l'État, parlèrent après l'évêque de Paris, et représentèrent au monarque que toutes les institutions fondées par sa sagesse allaient périr en son absence; que la France perdrait par son départ le fruit des victoires de Saintes, de Taillebourg, et toutes les espérances que lui donnaient les vertus d'un grand prince. La reine Blanche parla la dernière: « Mon fils,
» lui dit-elle, si la Providence s'est servi de
» moi pour veiller sur votre enfance et vous
» conserver la couronne, j'ai peut-être le droit
» de vous rappeler les devoirs d'un monarque
» et les obligations que vous impose le salut du
» royaume à la tête duquel Dieu vous a placé;
» mais j'aime mieux faire parler devant vous la

» tendresse d'une mère. Vous le savez, mon fils, 1245-1250
» il ne me reste que peu de jours à vivre, et vo-
» tre départ ne me laisse que la pensée d'une
» séparation éternelle : heureuse encore si je
» meurs avant que la renommée ait apporté
» en Occident la nouvelle de quelques grands
» désastres. Jusqu'à ce jour vous avez dédaigné
» mes conseils et mes prières; mais si vous ne pre-
» nez pitié de mes chagrins, songez du moins à
» vos enfants que vous abandonnez au berceau;
» ils ont besoin de vos leçons et de vos secours;
» que deviendront-ils en votre absence? ne vous
» sont-ils pas aussi chers que les chrétiens d'O-
» rient! Si vous étiez maintenant en Asie, et
» qu'on vînt vous apprendre que votre famille
» délaissée est le jouet et la proie dès factions,
» vous ne manqueriez pas d'accourir au milieu
» de nous. Eh! bien, tous ces maux que ma ten-
» dresse redoute, votre départ peut les faire
» naître. Restez donc en Europe où vous au-
» rez tant d'occasions de montrer les vertus
» d'un bon roi, d'un roi le père de ses sujets,
» le modèle et l'appui des princes de sa maison.
» Si Jésus-Christ exige que son héritage soit
» délivré, envoyez en Orient vos trésors et vos
» armées; Dieu bénira une guerre entreprise
» pour la gloire de son nom. Mais ce Dieu

1245-1250 » qui m'entend, croyez-moi, n'ordonne point
» qu'on accomplisse un vœu qui contrarie les
» grands desseins de sa providence. Non, ce
» Dieu de miséricorde qui ne permit point
» qu'Abraham achevât son sacrifice, ne vous
» permet point d'achever le vôtre, et d'exposer
» une vie à laquelle sont attachés le sort de
» votre famille et le salut de votre royaume. »

En achevant ces paroles, la reine Blanche ne put retenir ses larmes: Louis fut vivement ému et se jeta dans les bras de sa mère; puis reprenant un visage calme et serein : « Mes
» chers amis, dit-il, vous savez que ma réso-
» lution est connue de toute la chrétienté;
» depuis plusieurs mois les préparatifs de la
» croisade se font par mes ordres. J'ai écrit à
» tous les rois de l'Europe que j'allais quitter
» mes états pour me rendre en Asie; j'ai an-
» noncé aux chrétiens de la Palestine que
» j'allais les secourir en personne; j'ai moi-
» même prêché la croisade dans mon royaume;
» une foule de barons et de chevaliers ont
» obéi à ma voix, ont suivi mon exemple, et
» juré de m'accompagner en Orient. Que me
» proposez-vous maintenant? de changer des
» projets hautement proclamés, de ne rien
» faire de ce que j'ai promis et de ce que l'Eu-

» rope attend de moi, de tromper tout-à-la-fois 1245-1250
» les espérances de l'église, des chrétiens de
» la Palestine et de ma fidèle noblesse.

» Cependant, comme vous pensez que je » n'avais point ma raison quand j'ai pris la » croix d'outre-mer; hé bien, je vous la rends; » la voilà cette croix qui vous cause tant d'a» larmes, et que je n'ai prise, dites-vous, que » dans un moment de délire. Mais aujourd'hui » que je jouis de toute ma raison, je vous la » redemande de nouveau, et je vous déclare » que je ne prendrai aucune nourriture avant » qu'elle me soit rendue; vos reproches, vos » plaintes me pénètrent d'une vive douleur; » mais connaissez mieux mes devoirs et les » vôtres; aidez-moi à chercher la véritable » gloire, secondez-moi dans la carrière péni» ble où je suis engagé, et ne vous alarmez » plus ni sur mon sort, ni sur celui de ma fa» mille et de mon peuple. Le Dieu qui m'a » fait vaincre à Taillebourg, veillera sur les » desseins et les complots de nos ennemis; » oui, le Dieu qui m'envoie en Asie pour dé» fendre son héritage, défendra celui de mes » enfants, et répandra ses bénédictions sur la » France. N'avons-nous pas encore celle qui » fut l'appui de mon enfance et le guide de » ma jeunesse, celle dont la sagesse sauva

1245-1250 » l'État de tant de périls, et qui, dans mon » absence, ne manquera ni de courage, ni » d'habileté pour combattre les factions. Lais- » sez-moi donc tenir toutes les promesses que » j'ai faites devant Dieu et devant les hommes; » et n'oubliez pas qu'il y a des obligations qui » sont sacrées pour moi, qui doivent être » sacrées pour vous, c'est le serment d'un » chrétien et la parole d'un roi. »

Ainsi parla Louis IX. La reine Blanche, l'évêque de Paris, et les autres conseillers du roi (1) gardèrent un religieux silence, et ne songèrent plus qu'à seconder les soins que prenait le monarque pour hâter l'exécution d'un dessein qui paraissait venir de Dieu.

On prêchait alors la croisade dans toutes les contrées de l'Europe; mais comme la plupart des états de l'Occident étaient remplis de troubles, la voix des orateurs sacrés se perdit dans le choc des factions et le tumulte des ar-

(1) C'est Mathieu Pâris qui nous a fourni des renseignements sur cette tentative faite auprès de St. Louis. Ce chroniqueur est celui qui jette le plus de lumières sur les événements de cette époque, tels que le concile de Lyon, la querelle de Frédéric et du pape, et la croisade du roi de France; on trouve aussi quelques détails dans Guillaume de Nangis, dans Joinville et dans les Annales ecclésiastiques de Raynaldi.

mes. Lorsque l'évêque de Bérythe se rendit en 1245-1250
Angleterre pour conjurer le monarque anglais de secourir les chrétiens d'Orient, Henri III était alors occupé de repousser les agressions du roi d'Écosse, et d'appaiser les troubles du pays de Galles. Les barons menaçaient son autorité, et ne lui permettaient pas de s'engager dans une guerre lointaine. Non-seulement ce prince refusa de prendre la croix, mais il défendit qu'on prêchât la croisade dans son royaume.

Toute l'Allemagne était en feu par une suite de la guerre entre le sacerdoce et l'empire. Après avoir déposé l'empereur au concile de Lyon, Innocent offrit la couronne impériale à tous ceux qui prendraient les armes contre un prince excommunié, et feraient triompher la cause du Saint-Siége. Henri, landgrave de Thuringe, se laissa entraîner aux promesses du souverain pontife, et fut couronné empereur par les archevêques de Mayence, de Cologne, et quelques autres électeurs ecclésiastiques. Dès-lors la guerre civile éclata de toutes parts; l'Allemagne se trouva remplie de missionnaires du pape, qui s'armaient de la parole évangélique contre Frédéric, qu'ils appelaient le plus redoutable des infidèles. Les trésors amassés pour les préparatifs de la guerre sainte, furent

1245-1250 employés à corrompre la fidélité, à provoquer des complots et des trahisons, à entretenir des troubles et des discordes, au milieu desquelles on oublia bientôt la cause de Jésus-Christ et la délivrance de Jérusalem.

L'Italie n'était pas moins agitée que l'Allemagne : les foudres de Rome si souvent lancées contre Frédéric, avaient redoublé la fureur des Guelfes et des Gibelins. Toutes les républiques de la Lombardie s'étaient liguées pour combattre les partisans de l'empereur; les menaces, les manifestes du pape ne permettaient pas qu'une seule ville restât neutre, et que la paix pût trouver un asile dans les contrées situées entre les Alpes et la Sicile. Les missionnaires d'Innocent employaient tour-à-tour les armes de la religion et de la politique; après avoir montré l'empereur comme un hérétique, comme un ennemi de l'église, ils le représentaient comme un mauvais prince, comme un tyran, et faisaient briller aux yeux de la multitude les charmes de la liberté, mobile toujours si puissant sur l'esprit des peuples. Le souverain pontife envoya deux légats dans le royaume de Sicile avec des lettres pour le clergé, la noblesse et le peuple des villes et des campagnes. « On n'a pu voir sans quelque » surprise, écrivait Innocent, qu'accablés

» comme vous l'êtes, sous l'opprobre de la 1245-1250
» servitude, opprimés dans vos personnes et
» vos biens, vous ayez négligé jusqu'à ce
» jour les moyens de vous assurer les dou-
» ceurs de la liberté. Plusieurs autres nations
» vous en avaient donné l'exemple; mais le
» Saint-Siége, loin de vous accuser, se borne
» à vous plaindre, et trouve votre excuse dans
» la crainte qui a dû s'emparer de vos cœurs
» sous le joug d'un nouveau Néron. » En terminant sa lettre aux Siciliens, le pape cherchait à leur faire entendre que Dieu ne les avait point placés dans une région fertile, sous un ciel riant, pour porter des chaînes honteuses, et qu'en secouant le joug de l'empereur d'Allemagne, ils ne feraient que seconder les vues de la Providence.

Frédéric qui avait d'abord bravé les foudres de Rome, fut effrayé de la nouvelle guerre que lui déclarait le pape. L'interdiction jetée sur ses états, le terrible appareil des malédictions de l'église, frappaient vivement l'esprit de la multitude, et pouvaient à la longue ébranler la fidélité des peuples; lui-même sentit à la fin son courage l'abandonner; son parti s'affaiblissait chaque jour en Italie; ses armées avaient éprouvé des revers en Allemagne; plusieurs complots se formèrent contre sa vie,

1245-1250 et, parmi les coupables, il eut la douleur de trouver plusieurs de ses serviteurs qu'il avait comblés de bienfaits. Ce monarque si fier ne songea plus qu'à se réconcilier avec l'église, et s'adressa à Louis IX, que sa sagesse et sa piété rendaient l'arbitre des peuples et des souverains. Frédéric dans ses lettres promettait de s'en rapporter à la décision du roi de France et de ses barons, et prenait d'avance l'engagement d'aller lui-même à la conquête de la Terre-Sainte, ou d'y envoyer son fils le roi des Romains. L'empereur, afin d'intéresser Louis IX à sa cause, offrait de lui fournir pour l'expédition d'Orient, des vivres, des vaisseaux et tous les secours dont il aurait besoin.

Louis saisit ardemment cette occasion de rétablir la paix en Europe et d'assurer le succès de la croisade. Plusieurs ambassadeurs envoyés à Lyon auprès du pape, allèrent conjurer le père des fidèles d'écouter sa miséricorde plutôt que sa colère. Le roi de France eut dans le monastère de Cluni deux longues conférences avec Innocent, qu'il supplia de nouveau d'appaiser par sa clémence les troubles du monde chrétien; mais l'inimitié avait été poussée trop loin pour qu'on pût espérer le retour de la paix; Innocent et Frédéric ne pouvaient plus se pardonner sincèrement les ou-

trages qu'ils s'étaient faits l'un à l'autre. L'empereur n'avait épargné ni les menaces ni les violences contre les papes; il ne les haïssait pas moins pour les injures qu'il en avait reçues que pour celles qu'il leur avait faites. D'un autre côté on avait résolu depuis long-temps, dans les conseils de Rome, de renverser la maison de Souabe, à laquelle on supposait, avec raison, le projet d'envahir l'Italie et d'établir le siége de la domination impériale dans la ville de St.-Pierre. Cette politique embrassée avec ardeur, avait pris dans l'âme d'Innocent toute l'animosité d'une vengeance personnelle. Le triomphe même du pontife, en flattant son orgueil et son ambition, semblait redoubler sa haine, et l'espoir d'achever la ruine de son ennemi le rendait implacable. 1245-1250

En vain l'empereur d'Allemagne, vaincu par la crainte, plutôt qu'entraîné par l'amour de la paix, promettait de descendre du trône, et de passer le reste de ses jours dans la Palestine, à la seule condition qu'il recevrait la bénédiction du pape, et que son fils Conrad serait élevé à l'empire. Cette entière abnégation de la puissance, cet étrange abaissement de la majesté royale, ne purent toucher Innocent, qui ne croyait point ou feignait de ne point croire aux promesses de Frédéric; en vain

1245-1250 Louis IX, dont l'âme ne pouvait soupçonner l'imposture, représenta au pape les avantages que l'Europe, la chrétienté et la cour de Rome elle-même pouvaient tirer du repentir et des offres de l'empereur; en vain il lui parla des vœux et du salut des pélerins, de la gloire et de la paix de l'église; les discours du saint roi furent à peine entendus, et son âme pieuse ne put voir sans être troublée jusqu'au scandale, cette inflexible rigueur dans le cœur du père des chrétiens.

Tandis que le bruit de ces discordes, porté jusqu'en Orient, répandait la joie parmi les infidèles, les malheureux habitants de la Palestine se livraient au désespoir, en apprenant les troubles de l'Occident et tant d'événements déplorables qui retardaient les préparatifs de la croisade. Plusieurs messages des chrétiens d'outre-mer intercédèrent auprès du souverain pontife en faveur d'un prince dont on attendait de puissants secours. Le patriarche d'Arménie écrivit à la cour de Rome, pour demander la grâce de Frédéric; il la demandait au nom des colonies chrétiennes menacées, au nom de la cité de Dieu tombée en ruines, au nom du sépulcre de Jésus-Christ profané par le fer des barbares. Le pape ne fit point de réponse au patriarche des Arméniens, et paraissant

avoir oublié Jérusalem, le saint sépulcre, et 1245-1250
les chrétiens de Syrie, il n'avait plus qu'une pensée, celle de faire la guerre à Frédéric. Innocent poursuivit son redoutable ennemi jusqu'en Orient, et s'adressa au sultan du Caire pour engager ce prince musulman à rompre son alliance avec l'empereur d'Allemagne. Le sultan du Caire dut sans doute recevoir avec autant de joie que de surprise un message qui lui annonçait les divisions des princes chrétiens : il répondit au pape avec une amertume pleine de mépris; plus on le pressait d'être infidèle aux traités conclus avec Frédéric, plus il affecta de montrer une fidélité dont il espérait tirer avantage contre l'église chrétienne.

Ce fut alors que l'empereur d'Allemagne, poussé au désespoir, justifia en quelque sorte par sa conduite les procédés les plus violents de la cour de Rome. Il ne pouvait pardonner à Louis IX d'être resté neutre dans la querelle qui troublait toute la chrétienté, et si on en croit l'historien arabe Yafey (1), il envoya secrètement un ambassadeur en Asie pour avertir les puissances musulmanes de l'expédition du roi de France. Quittant ensuite le ton de la soumission envers le pape, il résolut d'opposer la

(1) Voyez l'extrait arabe de Yafey, tome VI.

1245-1250 force à la force et la violence à la violence. Quelques succès qu'il obtint en Allemagne, relevèrent son courage, et achevèrent de dissiper tous ses scrupules. A la tête d'une armée formidable, il alla mettre le siége devant la ville de Parme; d'horribles cruautés signalèrent ses premiers triomphes: l'evêque d'Arezzo, tombé entre ses mains, et plusieurs autres prisonniers de guerre, furent chargés de fers, et livrés aux bourreaux, sans qu'on leur eût donné des juges.

Dans l'ivresse de ses succès, Frédéric menaçait de traverser les Alpes, et de venir attaquer Innocent dans les murs de Lyon. Cependant le ciel ne permit point l'exécution d'un projet formé par la haine et par la vengeance. Les Guelfes battirent et dispersèrent l'armée impériale. La fortune changea, et le caractère irrésolu de Frédéric changea tout-à-coup avec elle. La victoire avait irrité son orgueil et redoublé sa fureur; une seule défaite le jeta dans l'abattement, et le rendit de nouveau accessible à la crainte. Dès-lors il reprit le rôle de suppliant envers le pape: dès-lors les protestations et les prières ne coûtèrent plus rien à son âme consternée.

Comme l'étendue de son empire causait de l'ombrage à la cour de Rome, Frédéric promit de partager ses états, et de donner la Si-

cile à son fils Henri, l'Allemagne à son fils 1245-1250
Conrad. Il soumit sa croyance religieuse à l'examen de plusieurs évêques, et fit parvenir au pape leur décision. Il alla enfin jusqu'à promettre de venir en personne solliciter la clémence d'Innocent. Le souverain pontife venait de faire nommer à l'empire le comte de Hollande, à la place du landgrave de Thuringe, mort sur le champ de bataille. Dans cet état des choses, il redoutait moins les hostilités et les emportements de Frédéric, que ses protestations de soumission et de repentir. Les supplications des princes et des peuples qui demandaient grâce pour une puissance qu'il voulait détruire, importunaient Innocent; elles accusaient aux yeux de la chrétienté l'obstination de ses refus, et sans le forcer de renoncer à sa politique, ne faisaient que l'embarrasser dans l'exécution de ses desseins.

Le pape restait toujours inflexible; mais l'Europe étonnée commençait à se demander quel intérêt puissant commandait toutes ces rigueurs. Frédéric, poursuivi avec tant d'acharnement, vit s'accroître enfin le nombre et le zèle de ses partisans et de ses amis. En Allemagne, Cologne et plusieurs autres villes se soulevèrent contre les décisions du Saint-Siége, et se portèrent aux plus violents excès. Le pape irrité lan-

1245-1250 ça toutes ses foudres contre les coupables, et par une injustice qui caractérise ces temps de discorde et de vengeance, plusieurs des peines qu'il prononça devaient s'étendre jusqu'à la quatrième génération. Cette rage insensée acheva de soulever les esprits, et le fanatisme de l'hérésie se joignit à toutes les fureurs de la guerre civile.

Comme la cour de Rome, sous le prétexte imposant de la croisade, levait dans tous les états de l'Europe des tributs pour entretenir le feu de la sédition et de la révolte, tant de violences, tant d'injustices portèrent partout le mécontentement, et firent naître l'esprit d'opposition chez les nations même qui étaient restées étrangères à la terrible querelle. Les commissaires du Saint-Siége ruinaient les provinces de France; ils parcouraient les villes et les campagnes, faisaient vendre les meubles des curés et des chapelains des seigneurs; ils demandaient aux fabriques et aux communautés religieuses, tantôt le vingtième pour la croisade de Constantinople, tantôt le dixième pour celle de la Palestine, tantôt enfin une contribution pour soutenir la guerre contre l'empereur. La noblesse française, poussée par un sentiment de patriotisme, par cet esprit de chevalerie qui portait les preux de ce

temps-là à combattre l'iniquité, et peut-être 1245-1250
aussi par la crainte d'être opprimée à son tour, se déclara pour la cause de Frédéric, et se plaignit de voir le royaume de France en proie aux agents du pape : on fit d'abord de justes réclamations; bientôt on ne garda plus de mesure; on alla jusqu'à agiter la question de savoir si on devait regarder comme vicaire de Jésus-Christ un pontife dont la conduite paraissait si contraire au véritable esprit de l'Evangile; il se forma enfin une confédération des principaux seigneurs français contre les entreprises du pape et du clergé. Au milieu de cette lutte nouvelle, Louis IX, également éloigné de cette impiété sacrilége qui prétend tout braver, et de cette superstitieuse pusillanimité qui se croit obligée de tout souffrir, sut contenir les exagérations des deux partis et maintenir la paix; la ligue qui se forma alors, sans aigrir les esprits, parvint à les éclairer; elle servit pendant l'absence du roi à réprimer les entreprises du Saint-Siége, et plusieurs écrivains font remonter à cette époque l'origine de ces libertés gallicanes qui ont fait la gloire du clergé français jusque dans les temps modernes.

Cependant Louis IX s'occupait sans cesse des préparatifs de son départ. Comme on ne

1245-1250 connaissait plus d'autre route que celle de la mer pour aller en Orient, et que le royaume de France n'avait point de port sur la Méditerranée, Saint Louis fit l'acquisition du territoire d'Aigues-Mortes en Provence; le port encombré par les sables fut nettoyé ; on bâtit sur le rivage une ville assez vaste pour recevoir la foule des pélerins. Louis s'occupa en même temps d'approvisionner son armée et de faire préparer des magasins dans l'île de Chypre, où il devait débarquer : Thibault, comte de Bar, et le sire de Beaujeu, envoyés en Italie, trouvèrent tout ce qui était nécessaire pour l'approvisionnement et le transport d'une armée, soit dans la république de Venise, soit dans les riches provinces de la Pouille et de la Sicile, où les ordres et les recommandations de l'empereur Frédéric les avaient précédés.

Le bruit de ces préparatifs était parvenu jusqu'en Syrie ; les auteurs du temps rapportent que les puissances musulmanes furent frappées de terreur, et qu'elles ne s'occupèrent plus que de fortifier leurs villes et leurs frontières contre la prochaine invasion des Francs. Les rumeurs populaires qui circulèrent alors et que l'histoire a daigné recueillir, accusèrent les Sarrasins d'avoir employé des moyens perfides et d'odieux stratagêmes pour se venger des peuples

chrétiens et faire échouer leurs entreprises. On publia que la vie de Louis IX était menacée par les émissaires du Vieux de la Montagne; on répétait dans les villes, et la multitude ne manquait point d'y ajouter foi, que le poivre qui venait d'Orient était empoisonné; et Mathieu Pâris, historien grave, ne craint point d'affirmer qu'un grand nombre de personnes en moururent, avant que cet horrible complot fût dévoilé. On peut croire que la politique du temps inventait elle-même ces fables grossières pour rendre plus odieux les ennemis qu'on allait combattre, et pour que l'indignation vînt échauffer le courage des guerriers. Il est naturel aussi de penser que de pareilles rumeurs avaient leur source dans l'ignorance des peuples, et qu'elles étaient accréditées par l'opinion qu'on se formait alors des mœurs et du caractère des nations infidèles. 1245-1250

Trois ans s'étaient écoulés depuis que le roi de France avait pris la croix. Il convoqua à Paris un nouveau parlement, dans lequel il fixa enfin le départ de la sainte expédition pour le mois de juin de l'année suivante (1248). Les barons et les prélats renouvelèrent avec lui la promesse de combattre les infidèles, et s'engagèrent à partir à l'époque désignée, sous peine d'encourir les censures ecclésiastiques. Louis

1245-1250 profita du moment où les grands du royaume étaient assemblés au nom de la religion, pour exiger qu'ils prêtassent serment de foi et hommage à ses enfants, et pour leur faire jurer (ce sont les expressions de Joinville), *que loyauté ils porteraient à sa famille, si aucune malle chose avenait de sa personne au saint veage d'outre-mer.*

Ce fut alors que le pape adressa à la noblesse et au peuple de France, une lettre dans laquelle il célébrait en termes solennels la bravoure et les vertus guerrières de la nation française et de son pieux monarque. Le souverain pontife donnait sa bénédiction aux croisés français, et menaçait des foudres de l'église tous ceux qui, après avoir fait le vœu du pélerinage, différeraient leur départ. Louis IX, qui avait sans doute provoqué cet avertissement du pape, voyait toute la noblesse du royaume accourir sous ses drapeaux; plusieurs seigneurs dont il avait réprimé l'ambition, étaient les premiers à donner l'exemple, dans la crainte de réveiller d'anciennes défiances, et d'encourir des disgrâces nouvelles; d'autres, entraînés par l'esprit habituel des cours, se déclaraient avec ardeur les champions de la croix, dans l'espoir d'obtenir, non les récompenses du ciel, mais celles de la terre. Le caractère de Louis IX

inspirait la plus grande confiance à tous les guerriers chrétiens : « Si jusque-là, disaient- » ils, Dieu avait permis que les croisades » ne fussent qu'une longue suite de revers et » de calamités, c'est que l'imprudence des » chefs avait compromis le salut des armées » chrétiennes, c'est que la discorde et la » licence des mœurs avaient régné trop long- » temps parmi les défenseurs de la croix; mais » quels malheurs pouvait-on redouter sous un » prince à qui le ciel semblait avoir inspiré » sa propre sagesse, sous un prince qui, par » sa fermeté, venait d'étouffer toute espèce de » division dans son royaume, et devait bientôt » montrer à l'Orient l'exemple de toutes les » vertus. » 1245-1250

Plusieurs seigneurs d'Angleterre, parmi lesquels on remarquait les comtes de Salisbury et de Leicester, résolurent d'accompagner le roi de France et de partager avec lui les périls et les travaux de la croisade : le comte de Salisbury, petit-fils de la belle Rosamonde, que ses exploits firent surnommer *Longue-Epée*, venait d'être dépouillé de tous ses biens par Henri III. Pour se mettre en état de faire les préparatifs nécessaires à son voyage, il s'adressa au pape, et lui dit : « Tout misérable que je suis, » je viens de me vouer au pélerinage de la

1245-1250 » Terre-Sainte. Si le prince Richard, frère du » roi d'Angleterre, a obtenu, sans prendre la » croix, le privilége de percevoir un droit sur » ceux qui veulent la quitter, j'ai cru que je » pouvais obtenir aussi cette grâce, moi qui » n'ai plus de ressources que dans la charité » des fidèles. » Ce discours, qui nous apprend un fait assez curieux, fit sourire le souverain pontife; le comte de Salisbury obtint la grâce qu'il demandait, et se mit en devoir de partir pour l'Orient.

Les prédications de la guerre sainte, qui étaient restées sans effet en Italie et en Allemagne, avaient cependant obtenu quelques succès dans les provinces de la Frise et de la Hollande, et dans quelques royaumes du Nord. Hacon, roi de Norvège, célèbre par sa bravoure et ses exploits, fit le serment de combattre les infidèles; les Norvégiens qui s'étaient plusieurs fois signalés dans les guerres saintes, avaient suivi l'exemple de leur monarque. Hacon, après avoir fait les préparatifs de son expédition, écrivit à Louis IX pour lui annoncer son prochain départ. Il lui demandait la permission de débarquer sur les côtes de France, et de s'y pourvoir des vivres nécessaires pour son armée. Louis, dans une réponse affectueuse, offrit au prince norvégien de partager avec

lui le commandement de la croisade. Mathieu Pâris, qui fut chargé de porter le message de Louis IX, nous apprend dans son histoire que le roi de Norvège rejeta l'offre généreuse du roi de France, persuadé, disait-il, que l'harmonie ne pourrait subsister long-temps entre les Norvégiens et les Français; les premiers, d'un caractère impétueux, inquiet et jaloux; les autres, pleins de fierté et de hauteur (1). 1245-1250

Hacon, après avoir fait cette réponse, ne songea plus à s'embarquer et resta dans son royaume, sans que l'histoire ait pu en connaître le motif. On doit croire qu'à l'exemple de plusieurs autres monarques chrétiens, ce prince s'était servi de la croisade pour cacher les desseins de sa politique. En levant le tiers des revenus du clergé, il avait amassé des trésors qu'il pouvait employer à l'affermissement de sa puissance. L'armée qu'il venait de lever au nom de Jésus-Christ, pouvait servir son ambition en Europe beaucoup plus utilement que dans les plaines de l'Asie. Le pape, dont il avait reçu le titre de roi, l'exhorta d'abord à prendre le signe des croisés; tout nous porte à penser qu'il lui conseilla ensuite de rester en

(1) Voyez au tome suivant de la *Bibliographie*, l'analyse de l'histoire de Mathieu Pâris.

1245-1250 Occident, lorsqu'il espéra susciter en lui un rival ou un ennemi de plus à l'empereur d'Allemagne; ainsi le roi de Norvège avait promis d'aller en Orient, dans l'espérance d'obtenir la faveur et la protection de la cour de Rome; et pour conserver cette faveur et cet appui, il n'eut qu'une chose à faire, ce fut d'oublier ses promesses.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le pape ne mettait alors qu'un faible intérêt aux succès de la croisade d'outre-mer. On en peut juger par la facilité avec laquelle il dégageait de leur serment tous ceux qui avaient juré de combattre les infidèles : il alla même jusqu'à défendre aux croisés de Frise et de Hollande, de s'embarquer pour l'Orient; en vain Louis IX lui fit à ce sujet de sérieuses représentations, Innocent ne l'écouta point; dans la passion qui l'animait, il trouvait trop d'avantage à accorder des dispenses pour le voyage de Syrie; car, d'une part, ces dispenses qui étaient achetées à prix d'argent, contribuaient à remplir son trésor, et de l'autre, elles laissaient en Europe des soldats qu'il pouvait armer contre ses ennemis personnels.

Ainsi la France était le seul pays où l'on s'occupât sérieusement de la croisade; la piété et le zèle de Louis IX ranimèrent tous ceux que

l'indifférence du pape avait refroidis ; et l'a- 1245-1250
mour des Français pour leur roi, remplaçant l'enthousiasme religieux, suffit pour aplanir tous les obtacles ; les villes dont le monarque avait protégé les libertés, s'empressèrent de lui envoyer des sommes considérables. Les fermiers des domaines royaux, qui étaient alors très étendus, lui avancèrent les revenus d'une année. Les riches s'imposaient eux-mêmes, et versaient le fruit de leurs épargnes dans les coffres du roi ; la pauvreté portait ses dons dans les troncs des églises ; ajoutez à cela qu'il ne se faisait pas alors dans tout le royaume un testament qui ne renfermât quelque legs pour les frais de la sainte expédition. Le clergé ne se contenta point d'adresser au ciel des prières pour la croisade ; il paya le dixième de ses revenus, pour l'entretien des soldats de la croix.

Les barons, les seigneurs et les princes qui faisaient la guerre à leurs frais, imposaient des tributs à leurs vassaux, et trouvaient, à l'exemple du roi de France, dans les revenus de leurs domaines et dans la pieuse générosité des bourgs et des villes, l'argent nécessaire pour fournir aux dépenses de leur voyage. Plusieurs, comme dans les croisades précédentes, engageaient leurs terres, vendaient leurs meubles, se ruinaient pour l'entretien de leurs soldats et de

1245-1250 leurs chevaliers. Ils oubliaient leurs familles, ils s'oubliaient eux-mêmes dans les tristes apprêts du départ, et ne paraissaient point songer à leur retour. Plusieurs se préparaient au voyage d'outre-mer, comme on se prépare à l'exil ou à la mort; les plus pieux des croisés, comme s'ils n'eussent été en Orient que pour y trouver un tombeau, s'occupaient surtout de paraître devant Dieu en état de grâce; ils expiaient leurs péchés par la pénitence; ils pardonnaient les offenses, réparaient le mal qu'ils avaient fait, disposaient de leurs biens, les donnaient aux pauvres, ou les partageaient entre leurs héritiers naturels.

Cette disposition des esprits tournait au profit de l'humanité et de la justice; elle donnait aux gens de bien des sentiments généreux; aux méchants, des remords qui ressemblaient à la vertu. Au milieu des guerres civiles et de l'anarchie féodale, une foule d'hommes s'étaient enrichis par la concussion, la rapine et le brigandage; la religion leur inspira alors un repentir salutaire, et ce temps de pénitence fut marqué par un grand nombre de restitutions qui firent oublier un moment les triomphes de l'iniquité. Le fameux comte de la Marche donna l'exemple; ses complots, ses révoltes, ses entreprises injustes avaient souvent troublé

le royaume et ruiné un grand nombre de familles; il voulut expier ses fautes, et pour appaiser la juste colère de Dieu, il ordonna par son testament de restituer tous les biens qu'il aurait acquis par l'injustice et la violence. Le sire de Joinville nous dit naïvement dans son histoire, que sa conscience ne lui faisait aucun reproche grave, mais que néanmoins il assembla ses vassaux et ses voisins pour leur offrir la réparation des torts qu'il pouvait avoir eus envers eux sans le savoir. 1245-1250

Dans ces jours consacrés au repentir, on fondait des monastères, on prodiguait des trésors aux églises : le plus sûr moyen, disait Louis IX, de ne pas périr comme les impies, c'est d'aimer et d'enrichir le lieu où réside la gloire du Seigneur. La piété des croisés n'oubliait point les pauvres et les infirmes; leurs nombreuses offrandes dotaient les cloîtres, asile de la misère, les hospices destinés à recevoir les pélerins, et surtout ces léproseries établies dans toutes les provinces, demeures lugubres où gémissaient les victimes des voyages d'Orient.

Louis IX se distingua par ses libéralités envers les églises et les monastères; mais ce qui dut surtout lui attirer les bénédictions des peuples, c'est le soin qu'il prit de réparer

1245-1250 toutes les injustices commises dans l'administration du royaume. Le saint monarque savait que si les rois sont les images de Dieu sur la terre, c'est surtout lorsque la justice est assise avec eux sur le trône. Des bureaux de restitution établis par ses ordres dans les domaines royaux, furent chargés de réparer tous les torts qui pouvaient avoir été commis par les agents ou les fermiers du roi. Dans la plupart des grandes villes, deux commissaires, l'un ecclésiastique, l'autre laïc, devaient entendre et juger les plaintes contre ses ministres et contre ses officiers : noble exercice de l'autorité suprême, qui cherche non des coupables à punir, mais des malheurs à réparer ; qui épie les murmures du pauvre, encourage le faible, et se défère elle-même au tribunal des lois. Ce n'était point assez pour Louis d'avoir établi des règlements pour la justice ; leur exécution excitait toute sa sollicitude. Des prédicateurs annonçaient dans toutes les églises les intentions du roi, et comme s'il eût dû être responsable devant Dieu de tous les jugements qu'on allait rendre en son nom, le monarque envoya secrètement de saints ecclésiastiques et de bons religieux, pour prendre de nouvelles informations, et savoir, par des rapports fidèles, si les juges qu'il croyait hommes de bien, n'étaient

pas eux-mêmes corrompus. L'historien s'arrête avec complaisance sur ce tableau touchant; un si bel exemple donné aux rois de la terre devait attirer les bénédictions du ciel sur les armes de Saint Louis, et lorsqu'on songe aux déplorables suites de cette croisade, on s'étonne avec les chroniqueurs des vieux âges que tant de calamités aient été le prix d'une si haute vertu. 1245-1250

Cependant les croisés redoublaient de zèle et d'activité pour les préparatifs de la guerre sainte. Toutes les provinces de la France semblaient se lever en armes; le peuple des villes et des campagnes n'avait plus qu'une seule pensée, celle de la croisade. Les grands vassaux rassemblaient leurs chevaliers et leurs soldats; les seigneurs et les barons se visitaient entre eux, ou s'envoyaient des députés, pour convenir du jour de leur départ. Les parents et les amis s'engageaient à réunir leurs bannières, et à mettre tout en commun, l'argent, la gloire et les périls. Les pratiques de la dévotion se mêlaient aux préparatifs militaires. On voyait des guerriers déposant leur cuirasse et leur épée, marcher nu-pieds, en chemise, et visiter les monastères et les églises où les reliques des saints attiraient le concours des fidèles. Dans chaque paroisse on faisait des processions; tous les croisés se présentaient au pied des

1245-1250 autels, et recevaient des mains du clergé les symboles du pélerinage. Dans toutes les églises on adressait à Dieu des prières pour le succès de leur expédition. Dans les familles on versait des larmes sur leur départ. La plupart des pélerins, en recevant les adieux de leurs amis et de leurs proches, semblaient sentir plus que jamais le prix de tous les biens qu'ils allaient quitter. L'historien de Saint Louis nous dit qu'après avoir visité Blanchicourt et Saint-Urbain, où étaient déposées de saintes reliques, il ne *voulut oncques retourner ses yeux vers Joinville, pour ce que le cœur lui attendrit du biau chastel qu'il laissait et de ses deux enfants.* Les chefs de la croisade entraînaient avec eux toute la jeunesse belliqueuse, et ne laissaient dans plusieurs contrées qu'une population faible et désarmée; beaucoup de châteaux, de forteresses abandonnées devaient tomber en ruines, beaucoup de terres devaient se changer en déserts, beaucoup de familles rester sans appui. Le peuple dut regretter sans doute les seigneurs dont l'autorité s'appuyait sur des bienfaits, et qui, à l'exemple de Saint Louis, cherchaient la vérité et la justice, protégeaient la faiblesse et l'innocence. Mais il y en avait aussi qu'on voyait partir avec joie, et plus d'un bourg,

plus d'un village se réjouit de voir sans habi- 1245-1250
tants le donjon d'où lui venaient toutes les misères de la servitude.

Un spectacle attendrissant, c'était de voir les familles des artisans et des pauvres villageois, conduire elles-mêmes leurs enfants aux barons et aux chevaliers, et dire à ceux-ci : *vous serez leurs pères; vous veillerez sur eux au milieu des périls de la guerre et de la mer*. Les barons et les chevaliers promettaient de ramener leurs soldats en Occident, ou de périr avec eux dans les combats. L'opinion du peuple, de la noblesse, du clergé, dévouait d'avance à la colère de Dieu, au mépris des hommes, tous ceux qui manqueraient à une promesse si sacrée.

Au milieu de ces préparatifs, le calme le plus profond régnait dans le royaume; dans toutes les croisades précédentes, la multitude avait exercé des violences contre les Juifs; par la fermeté et la sagesse de Saint Louis, les Juifs dépositaires d'immenses trésors, et toujours habiles à profiter des circonstances pour s'enrichir, furent respectés au milieu d'une nation qu'ils avaient dépouillée, et qui achevait de se ruiner pour la guerre sainte : les aventuriers et les vagabonds n'étaient point admis sous les drapeaux de la croix; et sur la

1245-1250 demande de Louis IX, le pape défendit à tous ceux qui avaient commis de grands crimes, de prendre les armes pour la cause de Jésus-Christ. Ces précautions, qu'on n'avait point prises dans les premières guerres saintes, devaient assurer le maintien de l'ordre et de la discipline dans l'armée chrétienne : dans la foule de ceux qui se présentaient pour aller en Asie combattre les infidèles, on accueillait surtout les artisans et les laboureurs, circonstance remarquable, qui prouve clairement que les vues d'une sage politique se mêlaient aux sentiments de la dévotion, et qu'en s'occupant de délivrer Jérusalem, on avait l'espoir de fonder d'utiles colonies en Orient.

A l'époque qu'il avait marquée, Louis IX, accompagné de ses frères, le duc d'Anjou et le comte d'Artois, se rendit à l'abbaye de Saint-Denis (1). Après avoir imploré l'appui des apôtres de la France, il reçut des mains du légat le bourdon et la pannetière, et cet oriflamme que ses prédécesseurs avaient déjà montré deux fois aux peuples d'Orient.

(1) On peut consulter sur ce départ de St. Louis et sur les faits qui suivent, Guillaume de Nangis, Guillaume de Puits, Mathieu Pàris, Sanuti, etc., dont l'analyse se trouve au volume suivant de la *Bibliographie*.

Louis revint ensuite à Paris, où il entendit 1245-1250.
la messe dans l'église de Notre-Dame. Le même jour il quitta sa capitale, pour ne plus y rentrer qu'à son retour de la Terre-Sainte. Le peuple et le clergé fondant en larmes, et chantant des psaumes, l'accompagnèrent jusqu'à l'abbaye de Saint-Antoine. C'est là qu'il monta à cheval pour se rendre à Corbeil, où devaient le rejoindre la reine Blanche et la reine Marguerite.

Le roi donna encore deux jours aux affaires de son royaume, et confia la régence à sa mère, dont la fermeté et la sagesse avaient défendu et sauvé la couronne pendant les troubles de sa minorité. Si quelque chose pouvait excuser Louis IX et justifier sa pieuse obstination, c'était de voir qu'il laissait ses états dans une profonde paix. Il avait renouvelé la trève faite avec le roi d'Angleterre; l'Allemagne et l'Italie, occupées de leurs discordes intérieures, ne pouvaient donner à la France aucun sujet d'alarmes. Louis, après avoir pris toutes les mesures pour étouffer l'esprit de rébellion, emmenait avec lui dans la Terre-Sainte la plupart des grands qui avaient troublé le royaume. Le comté de Mâcon vendu à la suite de la précédente croisade, venait d'être réuni à la couronne; la Normandie échappait au joug des

1245-1250 Anglais, les comtés de Toulouse et de Provence, par le mariage des comtes d'Anjou et de Poitiers, allaient entrer dans l'apanage des princes de la famille royale. Louis IX, depuis qu'il avait pris la croix, n'avait cessé de faire tous ses efforts pour conserver les nouvelles conquêtes de la France, pour appaiser les murmures des peuples, pour ôter tout prétexte de révolte. L'esprit de justice qu'on remarquait dans toutes ses institutions, le souvenir de ses vertus qu'on admirait encore davantage au milieu de la désolation générale causée par son départ, la religion qu'il avait fait fleurir par son exemple, suffisaient pour maintenir l'ordre et la paix pendant son absence.

Dès que Louis eut remis en d'autres mains l'administration de son royaume, il se livra tout entier aux exercices de la piété, et l'on ne vit plus en lui que le plus modeste des chrétiens. L'habit et les attributs des pélerins furent dès-lors toute la parure d'un puissant monarque. On ne lui vit plus d'étoffe éclatante, plus de fourrures de prix; ses armes même et les harnois de ses chevaux n'éclataient que par le poli du fer et de l'acier. Son exemple eut tant de force, dit Joinville, *qu'en la voie d'outre-mer on ne remarqua une seule cotte brodée, ni celle du roi, ni celle d'autrui.* En

réformant la somptuosité de ses équipages et 1245-1250
de ses habits, Louis IX faisait distribuer aux pauvres l'argent qu'il avait coutume d'employer à cet usage. Ainsi la magnificence royale n'était plus en lui que le luxe de la charité.

La reine Blanche l'accompagna jusqu'à Cluny; cette princesse était persuadée qu'elle ne reverrait son fils que dans le ciel; elle lui fit les adieux les plus touchants, et versa un torrent de larmes. A son passage à Lyon, Louis vit le pape, et le conjura pour la dernière fois d'écouter favorablement Frédéric, que les revers avaient humilié, et qui demandait grâce. Après avoir représenté les grands intérêts de la croisade, après avoir parlé au nom des nombreux pèlerins qui abandonnaient tout pour la cause de Jésus-Christ, l'âme pieuse du roi s'étonna de trouver encore le pontife inexorable. Dès-lors il ne songea plus qu'à poursuivre son voyage; Innocent lui promit de protéger le royaume contre l'hérétique Frédéric, contre le roi d'Angleterre qu'il appelait toujours son vassal; il voyait partir sans peine un prince connu par sa justice, et dont la présence en Europe pouvait être un obstacle aux desseins de sa politique. Au reste le souverain pontife n'eut point de peine à tenir la promesse qu'il avait faite de défendre l'in-

1245-1250 dépendance et la paix du royaume, et les troubles même qu'il excitait dans les autres états, furent cause que la France ne fut point menacée pendant la croisade.

La flotte qui attendait Louis IX à Aigues-Mortes, était composée de vingt-huit vaisseaux, sans compter les navires qui devaient transporter les chevaux et les vivres. Le roi s'embarqua suivi de ses deux frères, Charles, duc d'Anjou, Robert, comte d'Artois, et de la reine Marguerite, qui ne redoutait pas moins de rester avec sa belle-mère que de vivre loin de son époux. Alphonse, comte de Poitiers, remit son départ à l'année suivante, et revint à Paris pour aider la régente de ses conseils et de son autorité. Quand toute l'armée des croisés fut embarquée, on donna le signal du départ; les prêtres, selon l'usage établi dans les voyages maritimes, chantèrent en chœur le *Veni Creator*, et la flotte mit à la voile.

La France n'avait point alors de marine; les matelots et les pilotes étaient presque tous des Espagnols ou des Italiens. Deux Génois remplissaient les fonctions de commandants ou d'amiraux : la plupart des barons et des chevaliers n'avaient jamais vu la mer; tout ce qu'ils voyaient les remplissait de surprise et de crainte; ils invoquaient tous les saints du para-

dis, et recommandaient leur âme à Dieu; le bon Joinville ne dissimule point son effroi, et ne peut s'empêcher de dire que *bien fou celui qui ayant quelque péché sur son âme, se met en un tel danger; car si on s'endort au soir, on ne sait si on se trouvera le matin au fond de la mer.* 1245-1250

Louis IX s'étant embarqué à Aigues-Mortes, le 25 août, arriva en Chypre le 21 septembre. Henri, petit-fils de Guy de Lusignan, qui avait obtenu le royaume de Chypre dans la troisième croisade, reçut le roi de France à Limisso, et le conduisit dans sa capitale de Nicosie, au milieu des acclamations du peuple, de la noblesse et du clergé.

Peu de temps après l'arrivée des croisés, on arrêta dans un conseil que les armes des chrétiens seraient d'abord dirigées contre l'Égypte. Les revers éprouvés dans les guerres précédentes sur les bords du Nil, n'effrayèrent point le roi de France et ses barons; il est probable même que Louis IX, avant de quitter son royaume, avait formé le dessein de porter la guerre dans une contrée d'où les Musulmans tiraient leur richesse et leur force. Le roi de Chypre, qui venait de recevoir du pape le titre de roi de Jérusalem, applaudissait d'autant plus à cette détermination, qu'elle lui donnait

1245-1250 l'espoir d'être délivré du plus formidable de ses voisins, et du plus cruel ennemi des colonies chrétiennes en Syrie. Ce prince faisait alors prêcher une croisade dans son royaume, pour se mettre en état d'accompagner les croisés français, et de s'associer utilement à leurs conquêtes. Il proposa au roi de France et aux barons, d'attendre, pour poursuivre leur expédition, qu'il eût achevé ses préparatifs: « Les » seigneurs et les prélats de Chypre, dit Guil- » laume de Naugis, prirent tous la croix, vin- » rent devant le roi Louis, et lui dirent qu'ils » iraient avec lui partout où il voudrait les » mener, quand l'hiver serait passé. » Comme Louis IX et les principaux seigneurs français se montrèrent peu disposés à retarder leur marche, les protestations d'amitié, les caresses, les prières, rien ne fut épargné pour les retenir. C'était chaque jour des réjouissances et des fêtes où la noblesse et les grands du royaume étalaient la magnificence des cours d'Orient. L'aspect enchanteur de l'île, un pays fertile en toutes sortes de productions, et surtout le vin de Chypre que Salomon n'avait point dédaigné de célébrer, secondèrent puissamment les instances et les séductions de la cour de Nicosie. Il fut décidé que l'armée chrétienne ne partirait qu'au printemps suivant.

On ne tarda pas à s'apercevoir de la faute 1245-1250.
qu'on avait faite. Au milieu de l'abondance excessive qui régnait dans leur camp, les croisés se livrèrent à l'intempérance; dans une contrée où les fables païennes avaient placé les autels de la volupté, la vertu des pélerins devait être exposée chaque jour à de nouvelles épreuves; une longue oisiveté relâcha la discipline dans l'armée, et pour comble de malheur, une maladie pestilentielle exerça de grands ravages parmi les défenseurs de la croix: dans cette calamité, les pélerins eurent à pleurer la mort de plus de deux cent cinquante chevaliers. Les chroniques contemporaines citent parmi les seigneurs et les prélats qui succombèrent, les comtes de Dreux, de Vendôme, Robert, évêque de Beauvais, le brave Guillaume-des-Barres; on eut encore à regretter le dernier de la race des Archambault de Bourbon, dont le comté devint dans la suite l'héritage des enfants de Saint Louis, et donna à la famille royale de France un nom qu'elle devait rendre à jamais illustre dans nos annales.

Un grand nombre de barons et de chevaliers manquaient d'argent pour entretenir leurs soldats; Louis IX leur ouvrit son trésor; le sire de Joinville, à qui il ne restait plus que *six vingts*

1245-1250 *livres tournois*, reçut du monarque huit cents livres, somme alors considérable. Beaucoup de seigneurs se plaignaient d'avoir vendu leurs terres, et de s'être ruinés pour suivre le roi à la croisade. Les libéralités de Louis ne suffisaient point pour appaiser toutes les plaintes. Plusieurs chevaliers, après s'être ruinés dans l'île de Chypre, ne pouvaient plus supporter le repos, et brûlaient de partir pour les côtes de Syrie ou d'Egypte, espérant qu'ils feraient payer aux Sarrasins les frais de la guerre. Louis eut beaucoup de peine à les retenir; les historiens s'accordent à dire qu'on ne lui *obéissait qu'à demi*; aussi eut-il plus souvent à montrer sa patience et sa douceur évangéliques, qu'il ne déploya son autorité, et s'il vint à bout d'appaiser toutes les discordes, d'étouffer tous les murmures, ce fut moins par l'ascendant du pouvoir que par celui de la vertu.

Des différends s'étaient élevés entre le clergé grec et le clergé latin de l'île de Chypre; Louis IX parvint à les terminer. Les Templiers et les Hospitaliers l'ayant pris pour juge de leurs querelles toujours renaissantes, il leur fit jurer de se rapprocher, et de n'avoir plus d'autres ennemis que ceux de Jésus-Christ. Les Génois et les Pisans établis à Ptolémaïs, avaient eu entre eux de longs débats; les deux

partis étaient toujours sous les armes, et rien 1245-1250
ne pouvait arrêter la fureur et le scandale d'une guerre civile au milieu d'une ville chrétienne. La sage médiation de Louis rétablit la paix. Aithon, roi d'Arménie, et Bohémond, prince d'Antioche et de Tripoli, ennemis implacables, envoyèrent l'un et l'autre des ambassadeurs au roi de France, qui les détermina à conclure une trève : ainsi Louis IX paraissait au milieu des peuples d'Orient comme l'ange de la paix et de la concorde.

A cette époque le territoire d'Antioche était ravagé par les bandes vagabondes des Turcomans; Louis envoya à Bohémond cinq cents arbalétriers. Aithon venait de faire une alliance avec les Tartares, et se disposait à envahir les états du sultan d'Iconium dans l'Asie mineure. Comme le prince arménien avait en Orient une grande réputation de bravoure et d'habileté, plusieurs chevaliers français, impatients d'exercer leur valeur, partirent de Chypre pour aller combattre sous ses drapeaux et partager le fruit de ses victoires. Joinville, après avoir parlé de leur départ, ne dit rien de leurs exploits, et fait connaître leur malheureuse destinée par ces seules paroles; *oncques nul d'eux ne revint.*

La renommée avait annoncé dans tout l'O-

1245-1250 rient l'arrivée de Louis IX, et cette nouvelle produisait la plus vive sensation parmi les musulmans et les chrétiens. Une prédiction qui s'était accréditée dans les régions les plus éloignées, et que les missionnaires trouvèrent alors répandue jusque dans la Perse, annonçait qu'un roi des Francs devait bientôt disperser tous les infidèles et délivrer l'Asie du culte et des lois sacriléges de Mahomet. On crut alors que le moment était venu de voir cette prédiction accomplie. Une foule de chrétiens accoururent de la Syrie, de l'Egypte et de tous les pays de l'Orient pour saluer celui que Dieu avait envoyé pour remplir ses divines promesses.

Ce fut à cette époque que Louis reçut une ambassade qui excita au plus haut degré la curiosité et l'attention des croisés, et dont le récit merveilleux occupe une très grande place dans les chroniques du moyen âge (1). Cette ambassade venait de la part d'un prince tartare, nommé Ecalthaï (2), lequel se disait converti à

(1) Mathieu Pâris, Guillaume de Nangis, Zanfliet, se sont étendus sur cette ambassade. Voyez au tome suivant, la *Bibliographie des Croisades*, et l'*Analyse des Annales ecclésiastiques*, au tome VIe.

(2) Deguignes nous apprend que le prince Ecalthaï était le lieutenant du kan des Tartares, dans l'Asie Mineure.

la foi chrétienne, et faisait paraître le zèle le plus ardent pour le triomphe de l'Evangile. Le chef de cette députation, appelé David, remit au roi une lettre pleine de sentiments exprimés avec une exagération qui devait les rendre suspects; il lui annonça que le grand kan avait reçu le baptême depuis trois ans, et qu'il était prêt à favoriser de tout son pouvoir l'expédition des croisés français. La nouvelle de cette ambassade se répandit bientôt dans l'armée; dès-lors on ne parla plus que des secours promis par le grand kan ou empereur des Tartares; les chefs et les soldats accouraient pour voir les ambassadeurs du prince Ecalthaï, qu'ils regardaient *comme un des premiers barons de la Tartarie.* 1245-1250

Le roi de France interrogea plusieurs fois les députés sur leur voyage, sur leur pays, sur le caractère et les dispositions de leur souverain; comme tout ce qu'il entendait flattait ses plus chères pensées, il ne conçut aucune défiance et ne démêla aucune imposture dans leurs réponses. Les ambassadeurs tartares furent reçus à sa cour, admis à sa table; il les conduisit lui-même à la célébration des offices divins dans la métropole de Nicosie, où tout le peuple était édifié de leur dévotion.

1245-1250 A leur départ, le roi de France et le légat du pape les chargèrent de plusieurs lettres (1) pour le prince Ecalthaï et le grand kan des Tartares. On joignit à ces lettres de magnifiques présents, parmi lesquels on remarquait une tente d'écarlate, où Louis avait fait *entailler et enlever par image l'annonciation de la vierge Marie, mère de Dieu, avec tous les autres points de la foi.* Le roi écrivit à la reine Blanche, le légat au souverain pontife, pour leur annoncer l'ambassade extraordinaire arrivée des régions les plus lointaines de l'Orient. L'heureuse nouvelle d'une alliance avec les Tartares, qu'on regardait alors comme la plus formidable de toutes les nations, répandit la joie parmi les peuples de l'Occident, et donna les plus grandes espérances pour le succès de la croisade.

Des missionnaires, envoyés alors en Tartarie par Louis IX, s'assurèrent, dans leur voyage, que la conversion du grand kan n'était qu'une

(1) La plupart des pièces qui forment la Correspondance entre la chrétienté et les Tartares, se trouvent recueillies dans le livre de *Moshemius*, intitulé : *Historia Tartarorum ecclesiastica* : les lettres de cette Correspondance ne méritent pas toutes la même attention ni la même confiance.

fable. Les ambassadeurs mogols avaient avancé 1245-1250
dans leurs récits plusieurs autres impostures, ce qui a donné lieu à quelques savants modernes de penser que cette grande ambassade (1) n'était qu'une supercherie dont ils ont soupçonné des moines arméniens. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que les Mogols, qui faisaient la guerre aux Musulmans, n'eussent quelque intérêt à se rapprocher des chrétiens, et ne fussent portés, dès-lors, à regarder les Francs comme d'utiles auxiliaires.

Cependant l'hiver touchait à sa fin, et l'on approchait de l'époque fixée pour le départ

(1) M. Abel-Rémusat, dans un savant Mémoire sur les Tartares, explique plusieurs circonstances douteuses de cette ambassade; il examine les versions opposées, et n'adopte point l'opinion de M. Deguignes, qui ne voit que des imposteurs dans les ambassadeurs mogols. S'il m'était permis, après ces deux grandes autorités, d'avoir une opinion, je dirais que l'arrivée de Saint Louis ayant fait une vive sensation en Orient, Ecalthaï, gouverneur de toutes les provinces de l'Asie mineure, dut envoyer des émissaires pour savoir quels étaient les desseins et les forces des Francs, et l'on doit croire que ces émissaires, pour remplir leur mission, avec plus de succès, imaginèrent plusieurs circonstances propres à leur donner du crédit sur l'esprit des chrétiens. Il nous semble que cette opinion peut concilier ce qu'il y a d'opposé dans les deux savants que nous avons cités.

1245-1250 des croisés français; le roi de France faisait construire une grande quantité de bateaux plats, propres à faciliter la descente de l'armée chrétienne sur les côtes de l'Egypte. Comme la flotte génoise, sur laquelle les Français s'étaient embarqués à Aigues-Mortes, avait quitté le port de Limisso, on s'occupa de rassembler de toutes parts des vaisseaux, pour transporter l'armée et les nombreux magasins formés dans l'île de Chypre. Louis IX s'adressa aux Génois et aux Vénitiens établis sur les côtes de Syrie, qui, au grand scandale des chevaliers et des barons, montrèrent dans cette circonstance plus de cupidité que de dévotion, et mirent un prix excessif au service qu'on leur demandait au nom de Jésus-Christ.

Ce fut alors que Saint Louis reçut des nouvelles de l'empereur d'Allemagne, toujours poursuivi par les foudres de Rome; ce prince envoyait des vivres aux croisés, et s'affligeait dans ces lettres de ne point partager les périls de la guerre sainte. Le roi de France remercia Frédéric, et gémit sur l'obstination du pape qui privait les défenseurs de la croix d'un si puissant auxiliaire.

Les préparatifs du départ se poursuivaient toujours avec la plus grande activité; il arrivait chaque jour de nouveaux croisés, qui ve-

naient des ports de l'Occident, ou qui avaient 1245-1250
passé l'hiver dans les îles de l'Archipel et sur les côtes de la Grèce. Toute la noblesse de Chypre avait pris la croix, et se disposait à combattre les infidèles. La plus grande harmonie régnait entre les deux nations; dans les églises grecques comme dans les églises latines, on adressait au ciel des prières pour le succès des armées chrétiennes; on ne s'entretenait plus parmi les croisés que des merveilles de l'Orient, et des richesses de l'Egypte qu'on allait conquérir.

Tandis que l'enthousiasme et la joie éclataient ainsi de toutes parts parmi les guerriers chrétiens, les grands-maîtres de Saint-Jean et du Temple écrivaient à Louis IX pour le pressentir sur la possibilité d'une négociation avec le sultan du Caire. Les chefs de ces deux ordres desiraient vivement briser les fers de leurs chevaliers retenus en captivité depuis la défaite de Gaza; ils ne partageaient point d'ailleurs l'aveugle confiance des croisés dans la victoire; l'expérience des autres croisades leur avait appris que les guerriers de l'Occident, d'abord très redoutables, commençaient presque toujours la guerre avec éclat, mais qu'ensuite affaiblis par la discorde, épuisés par les

1245-1250 travaux d'une expédition lointaine, quelquefois entraînés par leur inconstance naturelle, ils ne songeaient plus qu'à retourner en Europe, abandonnant les colonies chrétiennes à toutes les fureurs d'un ennemi qu'avaient irrité ses premières défaites. D'après ces considérations, les deux grands-maîtres auraient voulu profiter des puissants secours de l'Occident, pour faire une paix utile et durable. La voie des négociations leur offrait pour l'avenir plus d'avantages qu'une guerre qui n'avait que des chances douteuses, et dont tous les périls pouvaient à la fin retomber sur eux.

Leur message pacifique arriva au moment où l'on ne parlait dans l'armée chrétienne que des conquêtes qu'on allait faire, où tous les esprits étaient échauffés par l'enthousiasme de la gloire et l'espoir d'un riche butin. La seule proposition d'une paix avec les infidèles, fut un véritable sujet de scandale pour ces guerriers qui se croyaient appelés à détruire dans l'Orient la domination et la puissance de tous les ennemis de Jésus-Christ. La surprise et l'indignation qui furent générales, accréditèrent dans l'armée chrétienne les plus noires calomnies contre le grand-maître du Temple, qu'on accusait hautement d'entretenir des intelligences secrètes avec le sultan d'Egypte,

et d'avoir invoqué les cérémonies des barbares 1245-1250
pour resserrer cette union impie. Louis IX, qui n'arrivait pas en Orient avec une armée, pour signer un traité de paix et délivrer seulement quelques prisonniers, partagea l'indignation de ses compagnons d'armes, et défendit aux grands-maîtres du Temple et de Saint Jean, de réitérer des propositions injurieuses pour les guerriers chrétiens, injurieuses pour lui-même.

Les croisés, enivrés de leurs succès futurs, ne connaissaient point tous les obstacles qu'ils allaient rencontrer ; ils étaient plus occupés des richesses que des forces de leurs ennemis; ne connaissant ni le climat ni le pays où se dirigeaient tous leurs vœux, leur ignorance même redoublait leur sécurité, et nourrissait en eux des espérances qui devaient bientôt s'évanouir.

Les chefs de la croisade fondaient surtout leur espoir sur les divisions des princes musulmans qui se disputaient les provinces de la Syrie et de l'Egypte; en effet, depuis la mort de Saladin, la discorde avait rarement cessé de troubler la famille des Ayoubites. Mais comme leurs dissensions éclataient par des guerres civiles, et que les guerres civiles rendaient la population plus belliqueuse, leur empire qui

1245-1250 s'affaiblissait chaque jour au dedans, n'en devenait souvent que plus formidable au dehors; lorsque le danger commun réunissait les puissances musulmanes, ou que l'une de ces puissances asservissait toutes les autres, on avait tout à craindre d'un empire toujours chancelant dans la paix, et qui semblait prendre de nouvelles forces dans l'animosité et les périls d'une guerre contre les chrétiens.

Malek Saleh Negmeddin, qui régnait alors en Egypte, était le fils du sultan Camel, célèbre par la victoire remportée à Mansourah sur l'armée de Jean de Brienne et du légat Pélage. Eloigné du trône par un complot, il essaya de le reconquérir par les armes; vaincu, il tomba dans les fers de ses rivaux, et profita des leçons de l'adversité. Bientôt l'estime qu'on avait pour son habileté, la haine qu'inspirait le prince qui régnait à sa place, le besoin de changement, et peut-être un certain attrait pour la révolte et la trahison, le rappelèrent à l'empire. Le nouveau souverain se montra plus habile, et fut plus heureux que ses prédécesseurs; il sut maintenir les provinces dans l'obéissance, l'armée dans la discipline, tous ses ennemis dans la crainte. Il avait profité des armes des Karismiens pour s'emparer de Damas, pour accabler les chrétiens et leurs alliés. Depuis cette épo-

que, Negmeddin étendit ses conquêtes sur les bords de l'Euphrate, et réunit enfin sous ses lois la plus grande partie de l'empire de Saladin. 1245-1250

Au moment où Saint Louis débarqua dans l'île de Chypre, le sultan du Caire se trouvait en Syrie, où il faisait la guerre au prince d'Alep, et tenait assiégée la ville d'Emesse. Il connut alors tous les projets des chrétiens, et donna des ordres pour défendre les avenues de l'Egypte. Lorsqu'il apprit que l'armée chrétienne allait s'embarquer, il abandonna aussitôt le siége d'Emesse, et conclut une trève avec des ennemis qu'il redoutait peu, pour revenir dans ses états menacés d'une invasion.

Les Orientaux regardaient les Français comme les plus braves de la race des Francs, et le roi de France comme le plus redoutable des monarques de l'Occident. Les préparatifs de Negmeddin furent proportionnés à la crainte que lui inspiraient ses nouveaux ennemis. Il ne négligea rien pour fortifier les côtes, et pour approvisionner Damiette, qui devait être l'objet des premières hostilités. Une flotte nombreuse fut équipée, descendit le Nil, et se plaça à l'embouchure du fleuve; une armée commandée par Fakreddin, le plus habile des émirs, vint camper sur la côte de la mer, à l'ouest de l'embouchure du fleuve, dans le lieu

1245-1250 même où, trente-trois ans auparavant, l'armée de Jean de Brienne avait débarqué.

Tous ces préparatifs étaient suffisants sans doute pour arrêter les premières attaques des croisés, si le sultan du Caire avait pu les diriger lui-même et se mettre à la tête de ses troupes : mais il était atteint d'une maladie que les médecins avaient déclarée mortelle. Dans un état de choses où tout roulait sur la personne et la vie du prince, la certitude de sa fin prochaine devait affaiblir la confiance et le zèle, ébranler les courages, et nuire à l'exécution de toutes les mesures prises pour la défense du pays.

Telle était la situation militaire et politique de l'Égypte au moment où St. Louis s'embarquait dans les ports de l'île de Chypre. Plusieurs historiens disent qu'avant son départ, il envoya, selon la coutume de la chevalerie, un hérault d'armes au sultan Negmeddin pour lui déclarer la guerre. Dans les premières croisades on avait vu plusieurs princes chrétiens adresser ainsi des messages chevaleresques aux princes musulmans qu'ils allaient combattre : il est possible que St. Louis eût imité leur exemple; mais la lettre qu'on lui attribue en cette occasion ne porte point le caractère de la vérité. Les mêmes historiens ajoutent que le sultan du

Caire ne put retenir ses larmes en lisant la lettre 1245-1250
de St. Louis. Sa réponse, citée dans Makrisy, est au moins conforme à son caractère connu, et à l'esprit des princes musulmans. Il affectait de braver les menaces et les attaques imprévues des disciples du Christ; il rappelait avec orgueil les victoires des Musulmans sur les chrétiens, et reprochant au roi de France l'injustice de ses agressions, il citait dans sa lettre ce passage de l'Alcoran : *Ceux qui combattent injustement, périront.*

Ce message contenait de tristes prédictions, qui ne se réalisèrent que trop dans la suite. Tout nous porte cependant à croire qu'aucune correspondance ne s'établit alors entre St. Louis et le sultan du Caire. La prudence exigeait au moins que le roi de France envoyât en Egypte des messagers et des émissaires pour reconnaître l'état et les forces du pays. Il est probable que dans les croisades précédentes ce n'était pas seulement pour obéir à l'esprit de la chevalerie, mais pour connaître la position des ennemis qu'on leur envoyait des ambassadeurs; nous ne voyons néanmoins dans aucune chronique du temps qu'en cette circonstance on eût pris les moindres précautions. Une prévoyance qui semblait tenir de la timidité ou de la ruse, ne s'accordait point avec le caractère de Louis et de

1245-1250 ses chevaliers. L'histoire ne craint point d'affirmer que les croisés, prêts à s'embarquer pour l'Égypte, ne savaient, sur les contrées où ils portaient leurs armes, que ce que leur avaient appris les récits incertains de la renommée.

On donna le signal du départ le vendredi avant la Pentecôte; une flotte nombreuse, sur laquelle s'étaient embarqués avec les guerriers français les croisés de l'île de Chypre (1), sortit du port de Limisso. « Ce fut une chose moult » belle à voir, dit Joinville, car il semblait que » toute la mer, tant qu'on pouvait voir à l'œil, » fût couverte de voiles de vaisseaux qui furent » nombrés à dix-huit cents, tant grands que pe- » tits. » Tout-à-coup un vent parti des côtes d'Égypte, fit naître une violente tempête qui dispersa la flotte : Louis IX, forcé de rentrer dans le port, vit avec douleur que la moitié de ses vaisseaux avaient été entraînés par les vents sur les côtes de Syrie; ce fut alors qu'on vit arriver le duc de Bourgogne, qui avait passé l'hiver en Morée, Guillaume de Salisbury, à la tête de deux cents chevaliers anglais, et Guillaume de Vil-

(1) Aucune chronique ne dit que le roi de Chypre fût parti avec St. Louis, quoiqu'il eût pris la croix. Il n'est plus question de ce prince dans tous les événements de cette guerre.

lhardouin, prince d'Achaïe, qui oubliait les dangers de l'empire latin de Constantinople, pour aller combattre les infidèles sur les bords du Nil et du Jourdain : ces renforts inattendus rendirent l'espérance à Louis IX et aux chefs de l'armée chrétienne ; sans attendre les vaisseaux que la tempête avait dispersés, on remit à la voile, et la flotte, poussée par un vent favorable, se dirigea vers l'Égypte. Le quatrième jour, au lever du soleil, ceux qui veillaient sur le tillac crièrent : *Terre! terre!* Un matelot qui servait de guide, monta sur la hune du premier vaisseau, et tel était le sentiment de crainte qu'inspirait aux chrétiens la seule vue de la terre des infidèles, que le pilote s'écria : *Nous n'avons qu'à nous recommander à Dieu; nous voilà devant Damiette!* Aussitôt ces paroles se répètent de rang en rang ; toute la flotte s'approche du vaisseau de Louis IX. Les principaux chefs s'empressent d'y monter ; le roi les attendait dans une attitude guerrière ; il les exhorta à remercier Dieu de les avoir amenés en présence des ennemis de Jésus-Christ. Comme la plupart des seigneurs paraissaient craindre qu'il n'exposât sa vie au milieu d'une guerre qui devait être terrible : « Suivez » mon exemple, leur dit il, laissez-moi braver » les périls, et dans la chaleur des combats, 1245-1250

1245-1250 » gardez-vous de croire que le salut de l'Église
» et de l'État réside dans ma personne ; vous
» êtes vous-mêmes l'État et l'Église, et vous ne
» devez voir en moi qu'un homme dont la vie,
» comme celle de toute autre, peut se dissiper
» comme l'ombre, quand il plaira au Dieu pour
» qui nous combattons. » Ainsi Louis s'oubliait lui-même, et devant les infidèles le roi de France n'était plus qu'un soldat de Jésus-Christ.

Ce discours enflamma le courage des barons et des chevaliers ; des ordres furent donnés sur toute la flotte pour se préparer au combat. Dans chaque navire les guerriers s'embrassaient de joie à l'approche du péril ; ceux que des querelles avaient éloignés les uns des autres, juraient d'oublier leurs injures et de vaincre ou de mourir ensemble. Joinville raconte qu'il força alors deux chevaliers, ennemis irréconciliables, à faire la paix, en leur disant que leurs discordes pouvaient attirer les malédictions du ciel, et que l'union des soldats chrétiens pouvait seule leur ouvrir le chemin de l'Égypte.

Tandis que les croisés se préparaient ainsi, les Musulmans ne négligeaient rien pour leur défense ; leurs sentinelles avaient aperçu des remparts de Damiette la flotte des chrétiens ;

la nouvelle s'en répandit bientôt dans la ville ; 1245-1250
une cloche, qui était restée dans la grande mosquée depuis la conquête de Jean de Brienne, donna le signal du péril, et se fit entendre sur les deux rives du fleuve. Quatre galères musulmanes s'avancèrent pour reconnaître les forces des croisés : trois furent coulées à fond ; la quatrième, rentrant dans le fleuve du Nil, revint annoncer aux infidèles quels ennemis ils avaient à combattre.

Cependant la flotte chrétienne s'avançait en ordre de bataille et vint jeter l'ancre à un quart de lieue de la côte, au moment où le soleil était à la moitié de son cours : alors le rivage et la mer présentèrent le plus imposant spectacle : la côte d'Égypte se trouvait *bordée de toute la puissance du soudan, qui étaient de très belles gens à regarder*. Toute la mer parut couverte de navires sur lesquels on voyait flotter l'étendard de la croix. La flotte musulmane, composée d'un nombre infini de vaisseaux, chargée de soldats et de machines de guerre, défendait l'entrée du Nil. Fakreddin, le chef de l'armée des infidèles, paraissait au milieu des rangs avec un appareil si éclatant, que Joinville, dans sa surprise, le compare au soleil. Le ciel et la terre retentissaient du bruit des cors recourbés et des

1245-1250 naccaires (1), espèce de timbales énormes, *chose épouvantable à ouïr et moult étrange aux Français.*

Tous les chefs s'assemblèrent en conseil dans le vaisseau du roi ; plusieurs proposèrent de remettre la descente au moment où les vaisseaux, écartés par la tempête, auraient rejoint la flotte : « Attaquer les infidèles, sans avoir » toutes ses forces, c'était leur donner un avan» tage qui enflerait leur orgueil ; lors même » que le succès serait certain, il paraissait » juste d'attendre que tous les croisés pus» sent avoir part à la gloire qu'ils venaient » chercher si loin. » Quelques-uns parlèrent encore de l'embarras et des périls d'une descente dans un pays inconnu, des désordres qui devaient accompagner une première attaque, de la difficulté de rallier l'armée et la flotte, si on rencontrait des obstacles invincibles. Louis IX ne partagea point cet avis. « Nous ne » sommes pas venus jusqu'ici, leur dit-il, pour » entendre de sang-froid les menaces de nos » ennemis, et pour être pendant plusieurs » jours immobiles spectateurs de leurs prépa» ratifs. Temporiser, c'est relever leur cou-

(1) Ce mot nous est venu des Arabes avec l'instrument qu'il désigne; les Arabes prononcent *Nakarah.*

» rage, et risquer d'affaiblir l'ardeur des 1245-1250
» guerriers français. Nous n'avons ni rade ni
» port pour nous mettre à l'abri des vents et
» des attaques imprévues des Sarrasins; une
» seconde tempête peut dissiper encore ce qui
» reste de la flotte, et nous ôter les moyens de
» commencer la guerre avec succès. Aujour-
» d'hui Dieu nous envoie la victoire; plus
» tard il nous punira d'avoir négligé l'occasion
» de vaincre. »

Le plus grand nombre des seigneurs et des barons se rangèrent à l'avis de Louis IX. La descente fut résolue pour le lendemain. On se tint en garde toute la nuit; on alluma sur la flotte une grande quantité de flambeaux; des vaisseaux s'avancèrent vers l'embouchure du Nil pour surveiller les entreprises des Sarrasins.

Au lever du jour toute la flotte leva l'ancre; les Musulmans se mirent sous les armes; leur infanterie et leur cavalerie occupèrent tout le rivage où l'on présumait que les croisés allaient descendre.

Lorsque les vaisseaux s'approchèrent de la côte, les guerriers chrétiens descendirent dans les barques qui suivaient la flotte, et se rangèrent sur deux lignes. Louis IX se plaça à la pointe droite, accompagné des deux princes

1245-1250 ses frères, et de l'élite de ses chevaliers. Il avait à ses côtés le cardinal-légat qui portait dans ses mains la croix du Sauveur; devant lui s'avançait une barque où flottait l'étendard de la France.

Le comte de Jaffa, de l'illustre famille de Brienne, était à la pointe gauche vers l'embouchure du Nil; il paraissait à la tête des chevaliers de l'île de Chypre et des barons de la Palestine. Il montait le bateau le plus léger de la flotte. Ce bateau portait les armes des comtes de Jaffa peintes sur la poupe et sur la proue. Autour de son pavillon flottaient des banderoles de mille couleurs, et trois cents rameurs le faisaient voler sur les eaux. Erard de Brienne, entouré d'une troupe choisie, occupait le centre de la ligne, avec Baudouin de Reims, qui commandait mille guerriers. Les chevaliers et les barons étaient debout sur les bateaux, regardant le rivage, la lance à la main et leurs chevaux à côté d'eux. Sur le front et sur les ailes de l'armée, une foule d'arbalétriers avaient été placés dans des barques pour écarter les ennemis.

Aussitôt qu'on fut à portée de l'arc, il partit en même temps du rivage et de la ligne des croisés une nuée de pierres, de traits et de javelots. Les rangs des chrétiens parurent un

moment ébranlés. Le roi ordonna de redoubler d'efforts pour arriver à terre. Lui-même donne l'exemple; malgré le légat qui voulait le retenir, il s'élance au milieu des vagues, couvert de ses armes, le bouclier sur sa poitrine et l'épée à la main; il avait de l'eau jusqu'aux épaules; toute l'armée chrétienne, à l'exemple du roi, s'était jetée à la mer, en criant: *Montjoie-St.-Denis*. Cette multitude d'hommes et de chevaux, s'efforçant de gagner le bord, soulevaient les flots qui allaient se briser aux pieds des Sarrasins; les guerriers se pressaient, se heurtaient dans leur marche; on n'entendait que le bruit des vagues et des rames, les cris des soldats et des matelots, le choc tumultueux des barques et des navires qui s'avançaient en désordre. 1248-1250

Les bâtaillons musulmans assemblés sur la rive, ne purent arrêter les guerriers français. Joinville et Baudouin de Reims abordèrent des premiers; après eux le comte de Jaffa: ils se rangeaient en bataille avec leurs chevaliers, lorsque la cavalerie des Sarrasins vint fondre sur eux; les croisés, couverts de leurs boucliers, pressent leurs rangs, et présentant la pointe de leurs lances, arrêtent l'impétuosité de l'ennemi. Derrière leur bataillon viennent se ranger tous ceux de leurs compagnons qui ont atteint le rivage.

1248-1250 Déjà l'oriflamme était arborée sur la côte; Louis avait gagné la rive. Sans songer au péril, il se jette à genoux pour remercier le ciel, et se relevant plein d'une nouvelle ardeur, il appelle autour de lui ses plus braves chevaliers. Un historien arabe rapporte que le roi des Francs fit alors déployer sa tente, et que cette tente, d'un rouge éclatant, attirait tous les regards. Enfin toute l'armée arrive; sur tous les points de la côte un combat sanglant s'est engagé; partout les Francs et les Sarrasins se cherchent, s'attaquent, se confondent. Personne ne restait dans l'inaction; les deux flottes étaient aux prises vers l'embouchure du Nil. Tandis que le rivage et la mer retentissaient ainsi du choc des armes, restées à l'écart sur un navire, la reine Marguerite, la duchesse d'Anjou, attendaient dans la crainte l'issue de cette bataille générale; elles adressaient au ciel de ferventes prières, et de pieux ecclésiastiques réunis autour d'elles, chantaient des psaumes pour obtenir la protection du Dieu des armées.

La flotte des Sarrasins fut dispersée; plusieurs de leurs vaisseaux furent coulés à fond, les autres remontèrent le fleuve: dans le même temps les troupes de Fakreddin, de toutes parts ébranlées, se retiraient en désordre; les Fran-

çais les poursuivent jusque dans leurs retranchements ; un dernier combat s'engage ; les Musulmans, après une vive résistance, abandonnent leur camp et la rive occidentale du Nil, et laissent plusieurs de leurs émirs sur le champ de bataille : rien ne pouvait résister aux Français, animés par la présence et l'exemple de leur roi. 1248-1250

Pendant le combat, on avait envoyé plusieurs colombes messagères au sultan du Caire, que sa maladie retenait dans un bourg situé entre Damiette et Mansourah : comme on ne reçut point de réponse, le bruit de son trépas acheva de jeter le découragement parmi les troupes égyptiennes ; la plupart des émirs étaient impatients de savoir quel sort les attendait sous un règne nouveau. Plusieurs désertèrent les drapeaux ; leur retraite augmenta encore le désordre : vers le soir toute l'armée se débanda, et les soldats, abandonnés de leurs chefs, ne songèrent plus qu'à fuir (1).

(1) Sur les combats qui précédèrent la prise de Damiette, et sur la prise de cette ville, on peut consulter Joinville, celui de tous les historiens qui offre le plus de détails. On doit lire aussi Guillaume de Nangis, Mathieu Pâris, et surtout la correspondance de Guy de Melun, que nous donnerons dans les pièces justificatives. Nous avons cité dans notre récit les auteurs

1248-1250 Les croisés restèrent maîtres des bords de la mer et des deux rives du Nil; une si belle victoire ne fut point achetée par le sang chrétien; deux ou trois chevaliers seulement périrent dans cette journée glorieuse: parmi les seigneurs français, on n'eut à pleurer que le comte de la Marche, qui chercha la mort, et mourant ainsi à côté de son roi, expia, disent nos historiens, ses nombreuses félonies.

Vers la fin du jour on dressa les tentes sur le champ de bataille; le clergé chanta le *Te Deum*; la nuit se passa au milieu des réjouissances. Pendant que l'armée victorieuse se livrait à la joie, la plus grande confusion régnait dans Damiette; les fuyards avaient traversé la ville, semant partout la terreur qui les poursuivait; Fakreddin lui-même ne donna point d'ordre pour la sûreté de la place: les habitants croyaient voir à chaque instant arriver les Français; les uns redoutaient une surprise, les autres craignaient un siége; personne ne songeait à les rassurer; les ténèbres de la nuit ajoutaient à leur effroi.

La crainte les rendit barbares; ils massa-

---

arabes qui ont parlé de ces événements; on trouvera des détails plus étendus dans les extraits des manuscrits arabes, à la fin du VIe. volume.

crèrent impitoyablement tous les chrétiens qui 1248-1250
se trouvaient dans la ville ; les troupes, en se retirant, pillaient les maisons, mettaient le feu aux édifices ; des familles entières fuyaient, emportant leurs meubles et leurs richesses. La garnison était composée des plus braves de la tribu arabe des *Benou-Kenaneh* (1) ; la peur les gagna comme les autres ; ils abandonnèrent les tours et les remparts confiés à leur garde, et s'enfuirent avec l'armée de Fakreddin. Vers la fin de la nuit, la ville était sans défenseurs et sans habitants.

On aperçut bientôt du camp des chrétiens des tourbillons de flammes qui s'élevaient au-

(1) A cette époque, les nationaux n'avaient pas le courage et la constance qu'exigent les travaux de la guerre. Les Arabes qui étaient entrés en vainqueurs en Égypte avec Amrou-Ben-al-As, avaient disparu sans laisser des successeurs dignes de rappeler leur ardeur première. Il ne restait plus aux armées d'autre ressource pour se recruter, que les esclaves achetés dans le nord de l'Asie et de l'Europe, ou les Arabes nomades qui, habitués à une vie dure et active, montraient encore quelque énergie. Cette mesure offrait un autre avantage. En réduisant ces nomades sous le joug de la discipline militaire, on délivrait les peuples des violences des hommes de guerre. C'est dans un motif pareil que le pacha actuel d'Égypte a enrôlé les Arabes de ses États dans ses armées. (*Voyez* le *Voyage de Belzoni en Égypte et en Nubie.*

1248-1250 dessus de Damiette ; tout l'horizon était en feu. Le lendemain au lever du jour des soldats s'avancèrent vers la ville ; ils en virent les portes ouvertes ; ils ne trouvèrent dans les rues que les cadavres des victimes immolées par le désespoir et le fanatisme des infidèles, et quelques chrétiens vivants qui, s'étant dérobés à la poursuite des meurtriers et des bourreaux, avaient massacré à leur tour les Musulmans que l'âge et les infirmités retardaient dans leur fuite. Les soldats revinrent annoncer au camp ce qu'ils avaient vu. On eut d'abord quelque peine à les croire : l'armée s'avança en ordre de bataille. Lorsqu'on se fût assuré que la ville était déserte, les croisés en prirent possession. Ils s'occupèrent d'abord d'arrêter les progrès de l'incendie ; puis les soldats se répandirent dans la ville pour la piller, et tout ce qui avait échappé aux flammes devint le prix de la victoire.

Dans le même temps le roi de France, le légat du pape, le patriarche de Jérusalem, suivis d'une foule de prélats et d'ecclésiastiques, entraient en procession dans Damiette, et se rendaient à la grande mosquée, qui fut de nouveau convertie en église, et consacrée à la Vierge, mère de Jésus-Christ. Le monarque français, le clergé, tous les chefs de l'armée

marchaient la tête découverte, les pieds nus, 1248-1250
chantant des psaumes pour remercier Dieu, et lui attribuer toute la gloire d'une conquête miraculeuse.

La nouvelle de cette victoire se répandit bientôt dans toutes les provinces égyptiennes. Le continuateur de Tabary, qui se trouvait alors au Caire, nous apprend dans son histoire que cet événement fut regardé comme une des plus grandes calamités. Tous les Musulmans étaient dans la crainte et dans l'affliction; les plus braves désespéraient du salut de l'Égypte.

Negmeddin était toujours malade, et ne pouvait monter à cheval; la défaite de son armée et les victoires des chrétiens lui furent annoncées par les soldats et les habitants qui avaient pris la fuite. Il entra dans une grande colère contre la garnison de Damiette; une sentence de mort fut à l'instant portée contre cinquante-quatre des plus coupables: en vain alléguèrent-ils pour leur excuse la retraite de l'émir Fakreddin; le sultan répondit qu'ils méritaient la mort pour avoir redouté les armes de l'ennemi plus que le courroux de leur maître. L'un d'eux condamné avec son fils, jeune homme d'une rare beauté, demanda à mourir le premier; le sultan lui refusa cette grâce, et le malheureux père eut

1248-1250 la douleur de voir expirer son fils sous ses yeux, avant d'être lui-même livré au supplice. A la vue de cette barbare exécution, on dut s'étonner qu'un prince qui n'avait plus d'armée, trouvât encore des bourreaux pour punir les déserteurs et les lâches : cet appareil des supplices, en faisant croire à la puissance du maître, frappait vivement les esprits de la multitude, et suffisait pour ramener à la discipline la foule grossière des soldats musulmans ; mais il n'en était pas de même des principaux émirs peu disposés à trembler devant un souverain qu'ils regardaient comme leur ouvrage, et qui avait besoin de leur appui. Le sultan aurait voulu punir Fakreddin ; mais le temps, dit un historien arabe, ne permettait que la patience. Il se contenta de lui adresser quelques reproches : « La présence des Francs, » lui dit-il, doit avoir quelque chose de bien » terrible, puisque des hommes comme vous » n'ont pu la supporter un jour entier. » Ces paroles réveillèrent plus d'indignation que de crainte parmi les émirs qui étaient présents ; quelques-uns regardèrent alors Fakreddin comme pour lui dire qu'ils étaient prêts à massacrer le sultan ; mais le sultan avait sur le front la pâleur de la mort, et la vue d'un mourant leur ôta la pensée de commettre un

crime inutile: déplorable situation d'un prince 1248-1250
qui avait à quelques lieues de lui un ennemi formidable qu'il ne pouvait combattre, près de lui des traîtres qu'il n'osait punir, et qui voyant chaque jour s'affaiblir son autorité, chaque jour se sentant mourir, semblait n'avoir plus de salut à espérer ni pour son empire ni pour lui-même.

Pendant ce temps-là les croisés s'établissaient sans obstacles dans Damiette; la reine Marguerite et les autres princesses, le légat, le clergé, occupaient les palais et les maisons les plus commodes; le reste de la ville fut abandonné aux pélerins qui ne portaient point les armes: on confia la garde des tours et des remparts à cinq cents chevaliers, et l'armée chrétienne campa dans la plaine sur les rives du Nil. Dans cette situation, les croisés ne songeaient qu'à jouir en paix de leur victoire, et paraissaient avoir oublié qu'ils avaient encore des ennemis à combattre.

Le sultan du Caire s'était fait transporter à Mansourah, où il s'efforçait de rallier son armée et de rétablir la discipline parmi ses troupes. Soit qu'il fût revenu de son effroi, ou qu'il voulût cacher ses alarmes et les progrès de sa maladie, il adressa plusieurs messages à Louis IX. Dans une de ses lettres, Neg-

1248-1250 meddin, joignant la menace à l'ironie, félicitait le roi de France de son arrivée en Égypte, et lui demandait quelle serait l'époque de son départ. Le prince musulman ajoutait, entre autres choses, que cette quantité de vivres et d'instruments d'agriculture, dont les croisés avaient chargé leurs vaisseaux, lui paraissait une précaution inutile, et pour remplir envers les Francs les devoirs de l'hospitalité d'une manière digne d'eux et de lui, il s'engageait à leur fournir assez de blé pour le séjour qu'ils feraient dans ses états. Negmeddin, dans un autre message, proposait au roi de France une bataille générale, pour le vingt-cinquième jour de juin, dans le lieu qui serait déterminé. Louis IX répondit à la première lettre du sultan, qu'il était descendu en Égypte au jour qu'il avait marqué, et que pour son départ, il s'en occuperait à loisir. Quant à la bataille proposée, le roi se contenta de répondre qu'il ne voulait ni accepter le jour, ni choisir le lieu, parce que tous les lieux et tous les jours étaient également bons pour combattre les infidèles. Le monarque français ajoutait qu'il attaquerait le sultan partout où il le rencontrerait, qu'il le poursuivrait en tout temps et sans relâche, qu'il le traiterait en ennemi jusqu'à

ce que Dieu l'eût touché, et que les chrétiens 1248-1250
pussent le regarder comme leur frère.

La fortune offrait à Louis IX l'occasion et les moyens d'accomplir ses menaces. Les croisés, que la tempête avait séparés de la flotte, arrivaient chaque jour ; les chevaliers du Temple et de St.-Jean, qu'on avait accusés de rechercher la paix, venaient de rejoindre les drapeaux de l'armée et ne respiraient que la guerre. Ils connaissaient le pays et la manière de combattre les infidèles; avec cet utile renfort, on pouvait tenter une expédition contre Alexandrie, ou s'emparer de Mansourah et se rendre maître de la route du Caire. Après la prise de Damiette, plusieurs des chefs avaient proposé de poursuivre les Musulmans et de profiter de la terreur que leur inspirait la première victoire des chrétiens. Mais on touchait à l'époque où les eaux du Nil commencent à s'élever, et le souvenir de la déroute de Pélage et de Jean de Brienne, éloignait la pensée de marcher contre la capitale de l'Égypte. Louis IX voulut attendre, pour poursuivre ses conquêtes, l'arrivée de son frère, le comte de Poitiers, qui avait dû s'embarquer avec l'arrière-ban du royaume de France. La plupart des historiens ont vu, dans cette résolution, la cause de tous les malheurs qui arrivè-

1248-1250 rent dans la suite. Nous n'avons point assez de documents positifs pour apprécier ce qu'il y a de vrai dans leur opinion ; mais on peut dire avec certitude que l'inaction de l'armée chrétienne devint dès-lors la source des plus funestes désordres.

Ces désordres commencèrent à éclater lorsqu'on partagea le butin fait à la prise de Damiette. Pour animer le courage des croisés, on leur avait souvent parlé des trésors de cette ville, entrepôt des marchandises de l'Orient ; mais comme les plus riches quartiers avaient été livrés aux flammes, comme les habitants dans leur fuite avaient emporté leurs effets les plus précieux, les dépouilles conquises sur l'ennemi se trouvèrent loin de répondre aux espérances de l'armée victorieuse. Malgré les menaces du légat, plusieurs croisés n'avaient point remis en commun ce qui était tombé entre leurs mains. Tout le butin fait dans la ville ne produisit qu'une somme de six mille livres tournois, à partager entre les croisés, dont la surprise et l'indignation éclatèrent en violents murmures.

Comme on avait décidé dans un conseil qu'on ne ferait point le partage des vivres, et qu'on les conserverait dans les magasins du roi, pour l'entretien de l'armée, cette résolu-

tion, contraire aux anciens usages, fit naître de vives réclamations. Joinville nous apprend que le *prud'homme* Jean de Valery, dont l'armée admirait l'austère probité autant que la bravoure, adressa à ce sujet des représentations au roi de France. Jean de Valery allégua les lois de la Terre-Sainte, et les coutumes suivies jusqu'alors dans les croisades; il rappela l'exemple de Jean de Brienne, qui, dans la première conquête de Damiette, n'avait gardé qu'un tiers des richesses et des provisions trouvées dans la ville, abandonnant le reste aux croisés. Cette coutume était moins encore consacrée par les guerres saintes que par les lois de la féodalité, d'après lesquelles chaque seigneur faisait la guerre à ses frais, et devait obtenir sa part de toutes les dépouilles de l'ennemi; mais on pouvait objecter que Louis IX fournissait de l'argent à la plupart des chefs de l'armée, et que par-là, les comtes et les barons avaient renoncé aux conditions du pacte féodal. Cette loi du partage des provisions, qui était en effet observée dans les croisades précédentes, explique assez les disettes qui avaient si souvent désolé les armées chrétiennes. Le pieux monarque voulut éviter des malheurs, fruit de l'imprévoyance, et refusa de faire droit aux plaintes de la plupart des seigneurs

1248-1250

1248-1250 français : *ainsi demoura la besongne*, dit Joinville, *dont maintes gens se tinrent mal satisfaits*.

Bientôt à cet esprit de mécontentement se joignirent d'autres désordres dont les suites devaient être encore plus déplorables. Les chevaliers oubliaient, dans une funeste oisiveté, leurs vertus belliqueuses et l'objet de la guerre sainte. Comme on leur promettait les richesses de l'Égypte et de l'Orient, les seigneurs et les barons se hâtaient de consumer en festins l'argent qu'ils tenaient des libéralités du roi, ou qu'ils avaient amassé en vendant leurs terres et leurs châteaux. La passion du jeu s'était emparée des chefs et des soldats; après avoir perdu leur fortune, ils jouaient jusqu'à leurs chevaux et leurs armes; à l'ombre même des étendards de Jésus-Christ, les croisés se livraient à tous les excès de la débauche; la contagion des vices les plus honteux s'étendait partout, et l'on trouvait des lieux de prostitution jusque dans le voisinage du pavillon qu'habitait le pieux monarque des Français.

Pour satisfaire le goût effréné du luxe et des plaisirs, on avait recours à toutes sortes de moyens violents. Les chefs de l'armée pillaient les marchands qui approvisionnaient le camp et la ville; ils leur imposaient d'énormes tri-

buts : ce qui amena la disette. Les plus ardents 1248-1250 faisaient au loin des excursions, surprenaient les caravanes, dévastaient les bourgs et les campagnes, enlevaient les femmes des musulmans, qu'ils amenaient en triomphe à Damiette; souvent le partage du butin enfantait de vives querelles, et le camp retentissait de plaintes et de menaces.

Un des traits les plus affligeants de ce tableau, c'est que l'autorité du roi était chaque jour moins respectée; à mesure que la corruption faisait des progrès, on perdait l'habitude de l'obéissance; les lois étaient sans force, la vertu n'avait plus d'empire. Louis IX trouvait de l'opposition à ses volontés jusque dans les princes de sa famille. Le comte d'Artois, jeune prince ardent et présomptueux, ne pouvant supporter ni rivaux ni contradicteurs, fier de sa renommée militaire, et jaloux jusqu'à l'excès de celle des autres, provoquait souvent les autres chefs, et les accablait sans motifs des plus sanglants outrages. Le comte de Salisbury qu'il avait maltraité, porta ses plaintes à Louis IX, et n'ayant pu obtenir la satisfaction qu'il demandait, fit entendre dans sa colère ces paroles mémorables : *Vous n'êtes donc point roi, puisque vous ne pouvez rendre justice.* Cette indocilité des princes, cette licence

1248-1250 des grands, mirent le comble au désordre; chaque jour on remarquait du relâchement dans la discipline; on veillait à peine à la garde du camp qui s'étendait dans la plaine et sur la rive orientale du Nil; les avant-postes de l'armée chrétienne étaient sans cesse exposés à l'attaque des ennemis, sans qu'on opposât d'autre moyen de résistance qu'une bravoure imprudente et téméraire qui ne faisait qu'accroître les périls.

Parmi les soldats musulmans envoyés pour harceler les croisés, on remarquait les Arabes-Bedouins, guerriers intrépides, cavaliers infatigables, qui n'avaient d'autre patrie que le désert, d'autre bien que leurs chevaux et leurs armes, à qui l'espoir du butin faisait supporter tous les travaux et braver tous les dangers. Aux Arabes du désert, s'étaient réunis quelques cavaliers karismiens échappés à la ruine de leur nation belliqueuse; accoutumés à vivre de brigandages, les uns et les autres veillaient nuit et jour pour épier les soldats chrétiens, et semblaient avoir l'activité et l'instinct de ces animaux sauvages qui rôdent sans cesse autour des demeures de l'homme pour chercher leur proie. Le sultan du Caire avait promis un besant d'or pour chaque tête de chrétien qu'on apporterait dans

sa tente; quelquefois les Arabes et les Karis- 1248-1250
miens surprenaient les croisés qui s'écartaient de l'armée ; souvent ils profitaient des ténèbres de la nuit pour pénétrer dans le camp : des sentinelles endormies, des chevaliers couchés dans leurs tentes, étaient frappés par une main invisible, et quand le jour venait éclairer le carnage de la nuit, les barbares fuyaient le long du Nil, et couraient demander leur salaire au sultan d'Égypte.

Ces surprises, ces attaques nocturnes servaient surtout à ranimer le courage des Musulmans. Pour relever la confiance de la multitude et de l'armée, on affectait de leur montrer les têtes des chrétiens ; on promenait en triomphe les captifs ; le moindre avantage remporté sur les Francs, était célébré dans toute l'Égypte. Les historiens contemporains, entraînés par l'exagération commune, racontent les plus petits combats comme de mémorables victoires, et l'on s'étonne aujourd'hui de lire dans l'histoire d'une époque si féconde en grands événements militaires, qu'au mois de *ramadan* il arriva au Caire trente-sept chrétiens chargés de chaînes, qu'ils furent suivis quelques jours après par trente-huit autres captifs, parmi lesquels on remarquait cinq chevaliers.

Negmeddin semblait redoubler d'activité

1248-1250 à mesure que sa fin approchait. Il s'occupait de réunir ses troupes, toujours attentif à surveiller les mouvements des croisés, et à tirer parti de leurs fautes. On travaillait jour et nuit à réparer les tours et les fortifications de Mansourah ; la flotte musulmane qui avait remonté le Nil, était venue jeter l'ancre devant la ville. Au milieu de ces préparatifs, on apporta la nouvelle que la garnison de Damas s'était emparée de la ville de Sidon appartenant aux Francs, et que la place importante de Carac venait de se déclarer pour Negmeddin. Cette nouvelle inattendue, la vue des prisonniers, et surtout l'inaction de l'armée chrétienne qu'on ne manqua pas d'attribuer à la crainte, achevèrent de dissiper l'effroi des Musulmans. Tandis que chaque jour il arrivait de nouveaux renforts à l'armée du sultan, le peuple se portait en foule dans les mosquées du Caire et des autres villes de l'Égypte, pour invoquer la protection du ciel, et remercier le Dieu de Mahomet de n'avoir pas permis aux chrétiens de profiter de leurs victoires.

HISTOIRE DES CROISADES.

SUITE DE LA VIIe. CROISADE.

LIVRE XIV.

TANDIS que l'armée chrétienne oubliait dans le séjour de Damiette les lois de la discipline et l'objet de la guerre sainte, Alphonse, comte de Poitiers, se préparait à partir pour l'Orient. Toutes les églises de France retentissaient encore d'exhortations pathétiques, adressées aux guerriers chrétiens; les évêques, au nom du souverain pontife, conjuraient les fidèles de seconder par les secours de la charité, l'entreprise contre les Sarrasins; un bref apostolique accordait au frère de Saint Louis, non-seulement le tribut imposé aux croisés qui rachetaient leur vœu, mais toutes les sommes destinées par testament à des œuvres de piété, et dont l'objet n'était point déterminé d'une manière précise. Ces sommes devaient être 1248-1250

1248-1250 considérables, mais elles pouvaient à peine suffire aux dépenses d'une expédition, qui s'annonçait comme une autre croisade. Les chevaliers et les barons que n'avaient point touché l'exemple et les discours de Louis IX, montraient peu d'enthousiasme, ou manquaient d'argent pour un si long voyage. La piété ou l'amour de la gloire ne suffisait plus pour les entraîner sous les drapeaux de la guerre sainte. L'histoire nous a conservé un traité, par lequel Hugues Lebrun, comte d'Angoulême, ne consentit à partir pour la croisade avec douze chevaliers, qu'à la condition expresse que le comte de Poitiers les nourrirait à sa table pendant la durée de l'expédition, qu'il avancerait au seigneur Hugues Lebrun une somme de quatre mille livres, et lui paierait à perpétuité une pension de six cents livres tournois. Ce traité, et plusieurs autres semblables, étaient une innovation dans les usages militaires de la féodalité, et même dans les usages consacrés par les guerres saintes.

Cependant la noblesse d'Angleterre se montrait impatiente d'imiter la noblesse française, qui avait accompagné St. Louis. On lit dans Mathieu Pâris, que les seigneurs et les chevaliers anglais avaient déjà vendu ou engagé

leurs terres, et s'étaient mis à la discrétion des juifs : ce qui semblait être le préliminaire d'un départ pour la croisade. Il n'est pas inutile d'ajouter ici que cette impatience de partir pour l'Orient, tenait moins à l'enthousiasme religieux qu'à un esprit d'opposition qui animait les barons contre leur monarque. Henri III, qu'on accusait de vouloir profiter de l'absence de Louis IX, fit tous ses efforts pour retenir les barons et les seigneurs de son royaume; et comme ceux-ci résistèrent avec mépris à ses sollicitations, il résolut d'employer l'influence de l'Église; de même, dit Mathieu Pâris, qu'un jeune enfant qu'on a maltraité va se plaindre à sa mère, ainsi le roi d'Angleterre porta ses plaintes au souverain pontife, ajoutant qu'il se proposait de partir lui-même, et de conduire plus tard ses barons à la Terre-Sainte. Le pape, dans ses réponses, défendit à Henri III de rien entreprendre contre le royaume de France; mais en même temps il menaça des foudres de l'Église les chevaliers et les seigneurs anglais qui sortiraient du royaume contre la volonté du roi. Henri, appuyé de l'autorité pontificale, ordonna aux commandants de Douvres et des autres ports, de prendre des mesures pour qu'aucun croisé ne pût s'embarquer. Ainsi la cour de Rome, 1248-1250

1248-1250 d'un côté prêchait la croisade, et de l'autre elle retardait le départ des soldats de la croix : ce qui devait achever de dissiper toutes les illusions et d'anéantir l'esprit de la guerre sainte.

Raymond, comte de Toulouse, avait fait aussi le serment de combattre les infidèles; mais l'inconstance de son caractère, et la politique du pape, l'entraînèrent bientôt dans d'autres entreprises: son siècle l'avait vu tour-à-tour plein de zèle pour l'Église, ardent à la persécuter, l'apôtre de l'hérésie et l'effroi des hérétiques; tantôt livré à toutes les fureurs de la révolte, tantôt soumis jusqu'à la servitude, bravant les foudres de la cour de Rome, recherchant ensuite la faveur des pontifes, poursuivi par des guerres injustes, déclarant lui-même la guerre sans motifs. A l'époque dont nous parlons, le comte de Toulouse ne songeait plus à combattre les infidèles, mais il se préparait à servir la vengeance personnelle d'Innocent, en tournant ses armes contre Thomas de Savoie, qui venait, malgré la volonté du pape, d'épouser une fille de Frédéric. Il avait déjà reçu du souverain pontife l'argent nécessaire pour ses préparatifs; il avait fait ses adieux à sa fille la comtesse de Poitiers, prête à s'embarquer pour l'Orient, lorsqu'il tomba

malade à Milhau. Dès-lors tous les projets de son ambition s'évanouirent, et, pour nous servir des expressions d'un historien moderne, il alla dans un autre monde, apprendre le *dénoûment des incompréhensibles variétés de sa vie.* 1248-1250

En lui s'éteignit la maison des comtes de Toulouse, dont plusieurs princes furent les héros des guerres saintes; d'autres, les déplorables victimes de l'esprit des croisades. Le comté de Toulouse entra ainsi dans la famille des rois de France, et tandis que Louis IX allait dissiper ses armées et ses trésors, pour faire des conquêtes en Orient, des conquêtes moins brillantes, mais aussi moins dispendieuses, plus utiles et plus durables, accroissaient la puissance de la monarchie et reculaient les limites du royaume.

L'Allemagne, la Hollande, l'Italie, remplies de troubles, occupaient alors toute l'attention de Frédéric II, et ne lui permettaient point de diriger ses pensées vers l'Orient. Il envoya au comte de Poitiers cinquante chevaux et des vivres, charmé, disait-il, de pouvoir s'acquitter des obligations qu'il avait à la France; il formait des vœux pour le succès de la croisade, et regrettait toujours de ne pouvoir y prendre part. Frédéric avait vécu comme le

1248-1250 comte de Toulouse, et, comme lui, il devait bientôt, dans une autre vie, voir le terme de son ambition, de l'inconstance de ses desseins et des vicissitudes de la fortune.

Quoique le comte de Poitiers fût peu favorisé par les circonstances, il avait achevé ses préparatifs et rassemblé une armée. Les nouveaux croisés s'embarquèrent à Aigues-Mortes, au moment même où la nouvelle de la prise de Damiette arrivait en Occident. L'armée chrétienne les attendait en Égypte avec d'autant plus d'inquiétude, que, pendant plus d'un mois, la mer de Damiette fut sans cesse agitée par une furieuse tempête. Trois semaines avant leur arrivée, tous les pèlerins s'étaient mis en prières; le samedi de chaque semaine ils allaient en procession jusqu'au rivage de la mer, pour implorer la protection du ciel en faveur des guerriers qui devaient rejoindre l'armée chrétienne. Enfin après une navigation de deux mois, le comte de Poitiers débarqua devant Damiette. Son arrivée répandit la joie, ranima l'espérance parmi les croisés, et leur permit de sortir d'un funeste repos.

Louis IX assembla le conseil des princes et des barons pour les consulter sur la marche qu'on devait suivre, et sur les mesures à prendre pour la conquête de l'Égypte; plusieurs

des chefs proposèrent d'aller mettre le siége devant Alexandrie ; ils représentaient que cette ville avait un port commode, que la flotte chrétienne y serait à l'abri, et qu'on s'y procurerait facilement des munitions et des vivres : c'était l'avis de tous ceux qui avaient l'expérience de la guerre. Une jeunesse bouillante, persuadée qu'on avait fait assez pour la prudence, en restant plusieurs mois dans l'inaction, soutenait qu'il fallait marcher sur le Caire ; elle ne songeait point aux dangers que pouvait courir l'armée chrétienne au milieu d'un pays inconnu, où l'on ne devait trouver que des ennemis irrités par le fanatisme et le désespoir. Le comte d'Artois se faisait remarquer parmi ceux qui voulaient qu'on attaquât la capitale de l'Égypte : « Lors» qu'on voulait tuer le serpent, s'écriait-il, on » devait d'abord lui écraser la tête. » Cette opinion, exprimée avec chaleur, l'emporta dans le conseil ; St. Louis partagea lui-même l'ardeur et les espérances d'une jeunesse imprévoyante, et l'ordre fut donné de marcher sur le Caire. 1248-1250

L'armée des croisés était composée de soixante mille combattants, parmi lesquels on comptait plus de vingt mille cavaliers. Une nombreuse flotte remonta le Nil, portant les

1248-1250 provisions, les bagages et les machines de guerre. La reine Marguerite, les comtesses d'Artois, d'Anjou et de Poitiers, restèrent à Damiette, où le roi avait laissé une garnison sous les ordres d'Olivier de Thermes.

Les croisés allèrent camper à Pharescour le 7 décembre. La terreur précédait leur marche triomphante; tout semblait favoriser leur entreprise. Une circonstance, qu'on ignorait alors, aurait pu accroître la sécurité et la joie des chevaliers chrétiens. Negmeddin, après avoir lutté long-temps contre une cruelle maladie, venait enfin de succomber: cette mort pouvait jeter le trouble parmi le peuple et dans l'armée égyptienne, si on n'eût pris soin de la cacher pendant quelques jours. Lorsque le sultan eut rendu le dernier soupir, les mameluks gardaient la porte de son palais comme s'il eût été vivant; on faisait la prière, on donnait les ordres en son nom: rien n'interrompit parmi les Musulmans les préparatifs de défense et les soins de la guerre contre les chrétiens. Toutes ces précautions étaient l'ouvrage d'une femme, achetée d'abord comme esclave, et devenue ensuite l'épouse favorite de Negmeddin. Les historiens arabes célèbrent le courage, l'habileté de Chegger-Eddur, et s'accordent à dire qu'aucune femme ne la

surpassait en beauté, aucun homme en génie. 1248-1250

Après la mort de Negmeddin, la sultane avait assemblé les principaux émirs: dans cette assemblée on donna le commandement de l'Égypte à l'émir Fakreddin, et l'on reconnut comme sultan Almoadam Touranschah, que son père avait relégué en Mésopotamie : quelques auteurs assurent que dans ce conseil on résolut d'envoyer des ambassadeurs au roi des Francs pour lui proposer la paix au nom du prince dont la mort était encore ignorée. Les ambassadeurs, pour obtenir une trève, devaient offrir aux chrétiens Damiette avec son territoire, Jérusalem et plusieurs autres villes de la Palestine. Cette négociation ne pouvait réussir; les croisés étaient trop avancés, ils avaient trop de confiance dans leurs armes pour écouter aucune proposition.

L'armée chrétienne poursuivant sa marche sur les bords du Nil, entra dans le bourg de Scharmesah, sans avoir rencontré d'autres ennemis que cinq cents cavaliers musulmans; ces cavaliers n'annoncèrent d'abord que des intentions pacifiques, leur petit nombre ne pouvait inspirer aucune crainte (1). Louis IX,

(1) Il y a ici une contradiction apparente entre la version de Ducange et celle de MM. Melot, Sallier et Caperonier;

1248-1250 dont ils semblaient implorer la protection, défendit aux croisés de les attaquer; mais les mamelucks abusant de la confiance qu'on leur montrait, et profitant d'une occasion favorable, tombèrent tout-à-coup sur les Templiers, et tuèrent un chevalier du Temple. Aussitôt on crie aux armes dans l'armée française; le bataillon des musulmans est assailli de toutes parts; ceux qui ne tombèrent pas sous le fer des croisés, se noyèrent dans le Nil. A mesure que les chrétiens approchaient de

dans celle-ci on voit que les cinq cents cavaliers musulmans avaient été envoyés pour harceler l'armée française, mais il n'y est point question d'une tromperie ou ruse de guerre; dans celle de Ducange, au contraire, on trouve cette phrase : « Il (le soudan) envoya devers le roy, cuidant le faire par » cautelle, cinq cents de ses cavaliers des mieux montés, qu'il » sceut choisir, disant au roy qu'ils étaient venus pour le » secourir, lui et tout son host. » On ne trouve rien de semblable dans l'édition de MM. Melot, Sallier et Caperonier; il est probable que cette phrase a été interpollée dans le manuscrit, car on ne peut croire que cinq cents cavaliers musulmans aient été reçus comme amis dans l'armée chrétienne, qui n'avait point alors besoin d'auxiliaires, et qui n'espérait pas en trouver dans les Sarrasins. Nous saisissons cette occasion pour avertir de nouveau le lecteur que les diverses éditions de Joinville diffèrent souvent entre elles dans des choses importantes, et qu'elles ont quelquefois besoin d'être soumises aux règles d'une sévère critique.

Mansourah, les musulmans redoublaient d'inquiétude et d'effroi : l'émir Fakreddin exposa les dangers de la patrie dans une lettre qui fut lue à l'heure de la prière dans la grande mosquée de la capitale. Après la formule, *au nom de Dieu et de Mahomet son prophète*, la lettre de Fakreddin commençait par ces mots du Coran : « *Accourez, grands et petits, la* 1248-1250
» *cause de Dieu a besoin de vos armes et de*
» *vos richesses.* Les Francs, ajoutait l'émir,
» les Francs (*que le Ciel les maudisse*) sont
» arrivés dans notre pays avec leurs étendards
» et leurs épées ; ils veulent s'emparer de nos
» cités et ravager nos provinces : quel Musul-
» man peut refuser de marcher contre eux et
» de venger la gloire de l'islamisme. »

A la lecture de cette lettre, tout le peuple fondit en larmes ; la plus grande agitation régnait dans la ville du Caire; la mort du sultan, dont la nouvelle commençait à se répandre, ajoutait à la consternation générale ; on envoya des ordres pour lever des troupes dans toutes les provinces égyptiennes ; on prêchait la guerre dans toutes les mosquées, et les imans cherchaient à réveiller le fanatisme pour l'opposer à l'abattement du désespoir.

L'armée chrétienne arriva devant le canal

1248-1250 d'Aschmoum-Thenah (1) le 19 décembre. L'armée musulmane campait sur la rive opposée, ayant à sa gauche le Nil, derrière elle la ville de Mansourah ; près de là, en remontant vers le Caire, les Sarrasins avaient sur le fleuve une flotte nombreuse. Celle des chrétiens s'était avancée jusqu'à la tête du canal. Tout semblait annoncer qu'en ce lieu devait se décider le sort de la guerre. Les croisés tracèrent leur camp dans l'endroit même où l'armée du roi Jean de Brienne avait campé trente ans auparavant. Le souvenir d'un grand désastre aurait pu leur servir de leçon, et tempérer au moins l'excessive confiance que la trop facile conquête de Damiette leur avait donnée.

Le canal d'Aschmoum avait la largeur de la Seine, son lit était profond et ses bords escarpés. Pour le traverser, il fallait construire une digue : on se mit au travail ; mais à mesure qu'on entassait le sable et les pierres, les Sarrasins creusaient la terre en face de la digue, et reculaient ainsi la rive opposée du canal ; en vain la chaussée s'avançait, il restait toujours aux croisés le même espace à franchir,

(1) Ainsi appelé de la ville de ce nom qui était située sur le canal. C'est par erreur que les historiens occidentaux ont appelé ce canal *Thanis*.

et chacune des tranchées que creusait l'ennemi 1248-1250
rendait tous leurs efforts inutiles. Ils étaient d'ailleurs nuit et jour troublés dans leurs travaux, et sans cesse exposés aux traits et aux javelots lancés par les Sarrasins.

Quoique le chef des Musulmans eût fui sans combattre à la première apparition des Francs, les chroniques du temps vantent sa bravoure et ses talents militaires. Elles ajoutent qu'il avait été reçu chevalier par Frédéric II, et que sur ses écussons il portait les armes des empereurs d'Allemagne avec celles des sultans du Caire et de Damas; ces distinctions pouvaient attirer l'attention de la multitude; mais ce qui était pour Fakreddin un véritable titre de gloire, c'est qu'il avait ranimé par ses discours et par son exemple le courage et la confiance d'une armée vaincue.

A peine les croisés avaient-ils assis leur camp, et commencé les travaux nécessaires pour le passage de l'Aschmoum, que Fakreddin envoya une partie de ses troupes à Scharmesah pour attaquer les derrières de l'armée chrétienne. Les Sarrasins, par cette attaque imprévue, répandirent le désordre et l'effroi dans le camp de leurs ennemis. Ce premier avantage redoubla leur audace, et bientôt un nouvel assaut fut livré au camp des chrétiens sur

1248-1250 toute la ligne, qui s'étendait depuis le canal jusqu'au Nil. Les Musulmans pénétrèrent plusieurs fois dans les retranchements des croisés; le duc d'Anjou, Guy, comte de Forest, le sire de Joinville, plusieurs autres chefs, eurent besoin de déployer toute leur bravoure pour repousser hors du camp un ennemi à qui chaque nouveau combat apprenait que les Francs n'étaient point invincibles, et qu'on pouvait du moins les arrêter dans leur marche.

Tous les jours on se battait dans la plaine et sur le fleuve. Plusieurs navires des chrétiens étaient tombés entre les mains des Musulmans; les Arabes, rôdant sans cesse autour du camp, enlevaient tous ceux qui s'écartaient des drapeaux. Comme l'émir Fakreddin ne pouvait connaître que par le rapport des prisonniers l'état et les dispositions de l'armée chrétienne, il promit une récompense pour chaque captif qu'on emmènerait dans sa tente : tous les moyens que peut suggérer l'audace ou la ruse étaient employés pour surprendre les croisés. On raconte qu'un soldat musulman ayant enfoncé sa tête dans un melon creusé, se jeta ainsi à la nage dans le Nil. Le melon, qui paraissait flotter sur l'eau, frappa les regards d'un guerrier chrétien; celui-ci s'élance dans le fleuve, et comme il tendait la main pour

saisir le melon flottant, il est saisi lui-même, 1248-1250
et traîné dans le camp des musulmans. Cette particularité, plus bizarre qu'instructive, est rapportée par plusieurs historiens arabes, qui parlent à peine des combats précédents. Tel est l'esprit et le caractère de la plupart des histoires orientales, où les détails les plus frivoles tiennent souvent la place des vérités les plus utiles et des événements les plus importants.

Pendant que les armées étaient ainsi en présence, les croisés poursuivaient le travail qu'ils avaient commencé sur l'Aschmoum. On avait construit des tours de bois et dressé des machines pour protéger les ouvriers employés à construire la digue sur laquelle l'armée chrétienne devait traverser le canal. De leur côté, les musulmans redoublaient d'efforts pour empêcher les chrétiens d'achever leur ouvrage. La digue s'avançait lentement, et les tours de bois qu'on avait construites en avant de la chaussée ne pouvaient défendre ni les ouvriers ni les soldats contre les flèches, les pierres et les traits enflammés qu'on lançait du camp des ennemis. Rien n'égale la surprise et la terreur que la seule vue du feu grégeois causait à l'armée chrétienne. D'après les relations des témoins oculaires, ce feu redoutable, lancé tantôt par un tube d'airain, tantôt par un ins-

1248-1250 trument qu'on appelait la perrière, avait la grosseur d'un tonneau; la queue flamboyante qu'il traînait après lui était longue de plusieurs pieds; les croisés croyaient voir dans l'air un dragon volant; le bruit de son explosion ressemblait à celui de la foudre qui tombe en éclats. Lorsqu'il était lancé pendant la nuit, il répandait une lueur sinistre qui éclairait tout le camp. A la vue de ce feu terrible, les chevaliers préposés à la garde des tours couraient çà et là tout éperdus; les uns appelaient à leur secours leurs compagnons; les autres se précipitaient à terre, et tombaient à genoux, invoquant les puissances célestes. Joinville ne pouvait dissimuler son effroi, et remerciait Dieu de tout son cœur, lorsque le feu grégeois tombait loin de lui. Louis IX n'était pas moins désolé que les barons et les chevaliers, et lorsqu'il entendait la détonnation du feu, il s'écriait, *pleurant à grant larmes*: *Beau sire, Dieu Jesus-Christ, garde moi et toute ma gent.*

Les bonnes prières et oraisons du roi, dit son historien, *nous eurent bon mestier*: cependant elles ne purent sauver les tours et les ouvrages de bois construits par les croisés: tout fut consumé par les flammes à la vue de l'armée chrétienne, qui ne put l'empêcher. Ce malheur était une leçon dont on pouvait pro-

ter. Les chrétiens auraient dû apprendre 1248-1250
enfin qu'ils avaient tenté une entreprise impossible, et qu'il leur fallait chercher un autre moyen plus facile et plus sûr de passer le canal. Malheureusement les chefs s'obstinèrent à faire d'autres constructions qui eurent le même sort que les premières. Ils perdirent ainsi beaucoup de temps, et l'inutilité de leurs tentatives acheva de relever l'orgueil des Sarrasins.

Les mamelucks apprirent alors que leur nouveau sultan venait d'arriver à Damas, et qu'il était attendu dans sa capitale. Cette arrivée leur donnait de nouvelles espérances; ils se montraient à leur tour pleins de confiance dans la victoire. Pour redoubler l'ardeur de ses soldats, Fakreddin répétait souvent avec un ton d'assurance qu'il irait bientôt coucher dans la tente du roi des Francs.

Les chrétiens étaient depuis un mois devant l'Aschmoum, s'épuisant en efforts inutiles. Leurs chefs ne s'inquiétaient point de savoir s'il était possible de traverser le canal à pied ou à la nage, comme l'avait fait la cavalerie égyptienne. Ils commençaient à désespérer, lorsque le hasard leur découvrit un moyen de sortir d'embarras, moyen qu'ils auraient connu plus tôt s'ils avaient eu moins d'obstination et plus de prévoyance. Un Arabe bedouin

1248-1250 vint proposer à Imbert de Beaujeu, connétable de France, de lui montrer à une demi-lieue du camp un gué par lequel les croisés pourraient passer sans danger et sans obstacles sur l'autre rive de l'Aschmoum. Après s'être assuré que l'Arabe avait dit la vérité, on lui compta une somme de cinq cents besans d'or qu'il avait demandée, et l'armée chrétienne fit des dispositions pour profiter de cette heureuse et tardive découverte.

Le roi et les princes ses frères, avec toute la cavalerie, se mirent en marche au milieu de la nuit; le duc de Bourgogne resta dans le camp avec l'infanterie, pour observer l'ennemi et garder les machines et les bagages. Au lever du jour, tous les escadrons qui devaient traverser le canal, attendaient le signal sur la rive. Le comte d'Artois voulut passer le premier; le roi, qui connaissait l'impétueuse ardeur de son frère, voulut d'abord le retenir; Robert insista vivement, et jura sur les Évangiles que, parvenu à l'autre rive, il attendrait que l'armée chrétienne eût passé. Louis crut imprudemment à la promesse que faisait un jeune guerrier, bouillant et fier, de maîtriser ses transports belliqueux, et de résister sur le champ de bataille à toutes les tentations de la gloire. Le comte d'Artois se mit à la tête de l'avant-garde,

dans laquelle se trouvaient les Hospitaliers, les Templiers et les Anglais. Cette avant-garde traverse l'Aschmoum et met en fuite trois cents cavaliers sarrasins. A la vue des musulmans qui fuient, le jeune Robert brûle de les poursuivre. En vain les deux grands-maîtres lui disent que la fuite de l'ennemi n'est peut-être qu'une ruse de guerre ; qu'il faut attendre l'armée, et suivre les ordres du roi. Robert craint de perdre l'occasion de triompher des infidèles, et n'écoute que son ardeur de vaincre. Il s'élance dans la plaine l'épée à la main, entraîne tout avec lui, et poursuit les Sarrasins jusque dans leur camp, où il pénètre avec eux. 1248-1250

Fakreddin, le chef de l'armée musulmane, était alors au bain, et selon la coutume des Orientaux, se faisait peindre la barbe. Il monte à cheval presque nu, rallie ses troupes, et résiste quelque temps; bientôt resté seul sur le champ de bataille, il est enveloppé; il tombe et meurt percé de mille coups.

Toute l'armée musulmane fuyait en désordre vers Mansourah. Comment résister à l'envie de voler à sa poursuite? Qu'avait-on à craindre d'un ennemi qui abandonnait son camp? Ne pouvait-on pas croire que les Sarrasins fuyaient comme à Damiette, et que la terreur les empêcherait de se rallier? Toutes ces pensées se

1248-1250 présentaient à l'esprit du comte d'Artois, et ne lui permettaient plus d'attendre le reste de l'armée pour achever sa victoire. Vainement le grand-maître du Temple renouvelle ses représentations; le jeune prince répond avec emportement aux conseils de l'expérience. Dans sa colère, il accuse les Templiers et les Hospitaliers d'être d'intelligence avec les infidèles, et de vouloir perpétuer une guerre dont ils profitaient pour leur ambition. « Ainsi » donc, répliquèrent les deux grands-maîtres, » nous et nos chevaliers, nous aurions abandonné nos familles et notre patrie, nous » passerions nos jours sur une terre étrangère, » au milieu des fatigues et des périls de la » guerre, pour trahir la cause de l'Église chrétienne! » En achevant ces paroles, le grand-maître du Temple commanda à celui qui portait l'étendard de son ordre, de déployer la bannière du combat. Le comte de Salisbury qui conduisait les Anglais, voulut parler du danger auquel pouvait être exposée l'armée chrétienne, séparée de son avant-garde. Le comte d'Artois l'interrompit brusquement; *les timides conseils*, lui dit-il, *ne sont point faits pour nous*. Alors se renouvelèrent les querelles qui avaient plusieurs fois éclaté, et la chaleur du débat ne permit plus d'écouter

la prudence. Tandis qu'on s'échauffait ainsi, 1248-1250
l'ancien gouverneur du comte d'Artois, Foucault de Nesle, qui était sourd, et qui croyait qu'on s'apprêtait au combat, ne cessait de crier : *ores* (1) *à eux*, *ores à eux*. Ces mots deviennent un funeste signal pour des guerriers poussés à-la-fois par la colère et par l'impatience de la victoire. Les Templiers, les Anglais, les Français, tous partent ensemble, tous volent vers Mansourah, et pénètrent dans la ville abandonnée par l'ennemi; les uns s'arrêtent au pillage, les autres poursuivent les Sarrasins sur la route du Caire.

Si toutes les troupes chrétiennes se fussent trouvées au-delà du canal, dans le moment où le comte d'Artois entrait dans Mansourah, la défaite des ennemis était complète. Mais le passage se faisait avec beaucoup de difficulté et de confusion ; lorsque l'armée française traversait l'Aschmoum, un espace de deux lieues la séparait de son avant-garde.

---

(1) Ce mot *ores*, qu'on employait pour animer le courage des combattants, et qui est encore en usage parmi le peuple dans plusieurs provinces de France, ne viendrait-il pas du mot *houra* qu'emploient les Russes? n'aurait il pas été apporté par les Francs et les autres Barbares qui ont conquis les Gaules?

1248-1250 Les musulmans chassés de leur camp, crurent d'abord avoir à combattre toutes les forces des croisés commandées par le roi de France; mais bientôt ils reconnaissent le petit nombre de leurs ennemis, et s'étonnent d'avoir pris la fuite. Du sein même du péril et du désordre il s'était élevé parmi eux un chef habile dont la présence d'esprit ranima tout-à-coup leur courage. Bibars Bondocdar (1), que les mameluks venaient de mettre à leur tête, s'étant aperçu de l'imprudence des chrétiens, rallie les musulmans, dirige une partie de son armée entre le canal et Mansourah, s'empare des portes de la ville, et fond avec l'élite de ses soldats sur les croisés qui pillaient le palais du sultan. « *Les mameluks, lions des combats*, c'est ainsi que s'exprime un historien arabe, *se précipitèrent sur les Francs comme une furieuse tempête; leurs terribles massues répandaient partout le meurtre et les blessures.* Les chrétiens dispersés dans la ville eurent à peine le temps de se rallier; resserrés dans des rues

(1) C'est le même qui, plus tard, se rendit si redoutable aux chrétiens, lorsqu'il eut réuni l'Égypte et la Syrie sous sa puissance; il avait conservé le nom de Bondocdar, du nom de son ancien maître, ainsi appelé parce qu'il était le *bondocdar* ou général des arbalétriers, sous le règne de Malek-Saleh.

étroites, ils ne pouvaient ni combattre à cheval 1248-1250
ni se servir de leurs épées. Du haut des toits et des fenêtres, on leur lançait des pierres, on faisait pleuvoir sur eux du sable embrasé et de l'eau bouillante. Les portes de la ville étaient fermées; la multitude des musulmans occupait tous les chemins; il ne restait plus aucun espoir de salut à des guerriers qui venaient de mettre en fuite toute une armée.

Ce premier désastre en amena plusieurs autres; bientôt l'armée chrétienne, qui venait de passer le canal, se trouva dans le plus grand péril; à mesure que les croisés arrivaient au-delà de l'Aschmoum, ils apprenaient les uns, que le comte d'Artois poursuivait l'ennemi, les autres, qu'il était enfermé dans Mansourah; la plupart des barons et des chevaliers brûlent de partager sa gloire ou ses périls, et sans attendre ceux qui les suivent, volent vers le camp des Sarrasins, puis vers la ville.

Le comte de Bretagne fut un des premiers qui se mit en mouvement; il est bientôt suivi de Guy de Malvoisin, du sire de Joinville, et des plus braves chevaliers de l'armée. Ils s'avançaient à la hâte et sans précautions au milieu d'une campagne couverte d'ennemis; ils ne tardèrent pas à être séparés les uns des autres; quelques-uns revinrent sur leurs pas;

1248-1250 la plupart se trouvèrent enveloppés par les Sarrasins. Mille combats se livraient à-la-fois dans la plaine; ici les chrétiens étaient vainqueurs, plus loin vaincus; partout on les voyait attaquant, se défendant tour-à-tour, mettant l'ennemi en fuite, fuyant eux-mêmes.

Tout-à-coup on aperçoit du côté de l'Aschmoum un nuage de poussière; on entend le son des trompettes et des clairons mêlé aux hennissements des chevaux et aux cris de guerre; c'était l'armée chrétienne qui s'avançait. St. Louis, marchant à la tête de la cavalerie, s'arrêta sur une hauteur où tous les regards se portèrent vers lui. Les chevaliers, dispersés au bas de la colline, et qui ne pouvaient plus résister aux Sarrasins, crurent voir l'ange des combats qui venait à leur secours; Joinville surtout, que pressaient vivement les ennemis, ne pouvait se lasser d'admirer le port majestueux du monarque. Louis portait sur sa tête un casque doré; il tenait dans sa main une épée d'Allemagne; ses armes étaient resplendissantes; sa fière contenance animait tous ses guerriers; enfin, dit le naïf sénéchal, en qui le sentiment du péril redoublait celui de l'admiration : *je vous prommets que oncques plus bel homme armé ne vis.*

Plusieurs des chevaliers qui accompagnaient

Louis, voyant de toutes parts les guerriers 1248-1250
français aux prises avec les Sarrasins, sortent des rangs et volent dans la mêlée ; alors la confusion ne fait que s'accroître ; chacun court sans savoir où est l'armée ennemie ; bientôt on ne sait plus où est l'armée chrétienne, où est le roi ; personne ne donne d'ordre ; on ne reçoit le signal que du péril : dans cet horrible tumulte, la prudence et l'habileté sont inutiles ; la force et l'adresse triomphent seules ; la masse et la hache d'armes font voler en éclats les casques et les boucliers ; les uns tombent couverts de blessures ; les autres sont foulés sous les pieds des chevaux ; le cri des Français, *Montjoie, St.-Denis* ; celui des musulmans, *Islam, Islam*, retentissent ensemble, et se confondent avec les voix plaintives de ceux qui succombent, les clameurs menaçantes de ceux qui triomphent, avec le choc bruyant des cuirasses, des lances et des épées nues ; depuis le canal jusqu'à Mansourah, et depuis le Nil jusqu'à la rive où les croisés venaient d'aborder, la campagne n'offre qu'un vaste champ de carnage, où la fureur, le désespoir, animent tour-à-tour les combattants, où des torrents de sang coulent de toutes parts, sans que la victoire se décide, ni pour les musulmans, ni pour les chrétiens.

1248-1250 Les croisés avaient eu quelques avantages dans tous ces combats; mais leur armée se trouvait en grande partie dispersée: dans ce moment, Bibars avait laissé dans Mansourah assez de troupes pour triompher de la résistance du comte d'Artois et de ses chevaliers. Il se mettait en marche avec toutes ses forces, et se dirigeait du côté du canal, soit pour soutenir les musulmans qui commençaient à fuir, soit pour livrer une bataille décisive. Louis et les chefs qui l'accompagnaient, s'aperçoivent du mouvement et des projets de l'ennemi : on décide aussitôt que l'armée chrétienne se rapprochera du canal pour n'être pas enveloppée, et pour conserver quelques communications avec le duc de Bourgogne, resté sur l'autre rive. Déjà l'oriflamme, portée à la tête des bataillons, leur marquait la route qu'ils devaient suivre, lorsque les comtes de Poitiers et de Flandre, qui s'étaient avancés dans la plaine, envoyèrent dire au roi qu'ils allaient succomber, si on ne se hâtait de les secourir; d'un autre côté, Imbert de Beaujeu venait annoncer que Robert allait périr dans Mansourah. Louis s'arrêta un moment; une foule de chevaliers, sans attendre ses ordres, courent, les uns, au secours des Poitevins et des Flamands, les autres, au secours du comte d'Artois; les Sarrasins couvraient la campa-

gne ; les guerriers français qui se trouvaient séparés du roi, ne peuvent résister à la multitude des ennemis, et se replient sur l'armée chrétienne, où ils portent le désordre et la terreur. 1248-1250

Dans la confusion générale, le bruit se répand que les musulmans sont partout victorieux, et que le roi vient d'ordonner la retraite. Plusieurs escadrons se débandent et se précipitent vers le canal. Dans un instant les eaux parurent couvertes de chevaux et de cavaliers qui se noyaient. En vain, dans ce péril extrême, Louis cherche à rallier ses troupes. Sa voix est à peine entendue; il donne des ordres qu'on n'exécute point; alors il se précipite au milieu du danger, et son ardeur l'entraîne si loin que ses écuyers ont peine à le suivre : à la fin il se trouva entouré de toutes parts par les Sarrasins. Resté seul, il eut à se défendre contre six cavaliers musulmans qui se disposaient à l'emmener prisonnier. Louis leur résiste, parvient à se dégager de leurs mains, et les met en fuite. Cette bravoure éclatante ranime les croisés qui fuyaient; les guerriers français se précipitent sur les pas du roi, recommencent le combat et dispersent à leur tour les bataillons musulmans.

Tandis que toute l'armée chrétienne combattait ainsi pour réparer la faute et sauver la vie du comte d'Artois, ce malheureux prince

1248-1250 se défendait avec une bravoure héroïque; mais tant de combats hors des murs et dans les murs de Mansourah, ne pouvaient le dérober à la foule des Sarrasins qu'avait bravés son ardeur imprudente. Robert avec ses chevaliers, les Templiers et les Anglais, oubliant leurs funestes querelles, ne songeaient plus qu'à mourir ensemble. Le combat dura depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures du soir; les plus braves, couverts de blessures, tout souillés de poussière et de sang, n'ayant plus qu'un reste de vie, menaçaient encore leurs ennemis. Ils tombèrent presque tous à-la-fois; Salisbury fut tué à la tête des guerriers qu'il commandait. Robert de Vair, qui portait la bannière anglaise, s'en enveloppa avant de tomber. Raoul de Coucy expira sur un monceau de morts; le comte d'Artois, retranché dans une maison, se défendit long-temps, et tomba enfin au milieu du carnage et des ruines. Les guerriers chrétiens étaient entrés dans Mansourah au nombre de quinze cents; presque tous y trouvèrent la mort. Le grand-maître des hospitaliers, resté seul sur le champ de bataille, fut fait prisonnier; celui du Temple échappa par miracle, et revint le soir à l'armée chrétienne, blessé au visage, ses vêtements déchirés, et sa

cuirasse percée de coups. Il avait vu tomber à 1248-1250
ses côtés deux cent quatre-vingts de ses chevaliers.

La plupart de ceux qui s'étaient avancés vers Mansourah pour secourir le comte d'Artois, périrent victimes de leur zèle intrépide. Le brave Guy de Malvoisin parvint jusqu'aux murailles, et ne put pénétrer dans la place. Le duc de Bretagne fit d'incroyables efforts pour arriver jusqu'au lieu du combat; il entendit les menaces, les cris, le tumulte dont retentissait la ville, sans pouvoir forcer les portes ni escalader les remparts. On ne le vit revenir que vers l'approche de la nuit; il vomissait le sang à gros bouillons: son cheval, hérissé de flèches, avait perdu sa bride et ses harnois; tous les guerriers qui le suivaient étaient blessés. Dans cet état, il se montrait encore terrible aux ennemis, tuant ou écartant à grands coups de lance ceux qui osaient le poursuivre, et *leur disant paroles en signe de mocquerie.*

Lorsque la nuit eut séparé les combattants, le prieur de l'hôpital de Rosnay vint baiser la main du roi, et lui demanda s'il avait des nouvelles du comte d'Artois: « Tout ce que je sais, répondit le saint monarque, c'est qu'il est maintenant en paradis. » Le bon chevalier, pour lui ôter une pensée si triste, allait s'étendre sur

1248-1250 les avantages qu'on venait de remporter. Alors Louis leva vers le ciel ses yeux mouillés de larmes. Le prieur de Rosnay se tut; les barons et les seigneurs rassemblés auprès du roi, gardèrent un morne silence, et *tous furent moult oppressés d'angoisse, de compassion et de pitié de le voir ainsi plorer.*

L'armée, quoiqu'elle eût à reprocher au comte d'Artois les malheurs de cette journée, partagea les regrets de Louis. Tel était parmi les guerriers français l'ascendant de la bravoure, que les plus grandes fautes leur semblaient expiées par une mort glorieuse. On sait d'ailleurs que dans toutes les croisades, ceux qui mouraient les armes à la main, étaient placés au rang des martyrs. Les guerriers chrétiens ne voyaient plus dans le comte d'Artois qu'un soldat de Jésus-Christ, que Dieu avait rappelé dans son sein; c'est ainsi que la piété s'accordait avec la gloire, et qu'on honorait comme des saints ceux qu'on admirait comme des héros. Mathieu Pâris rapporte dans son histoire que la mère de Salisbury vit son fils monter au ciel le jour même de la bataille de Mansourah: la même opinion se trouvait établie parmi les Sarrasins; ceux qui mouraient sur le champ de bataille dans les guerres contre les chrétiens, passaient pour des martyrs de l'islamisme.

« Les Francs, dit le continuateur de Tabary, 1248-1250
» envoyèrent Fakreddin sur les bords du
» fleuve céleste, et sa fin fut une belle fin. »

L'histoire n'a pas conservé tous les noms des guerriers qui signalèrent leur valeur à la bataille de Mansourah; le sénéchal de Champagne ne fut pas un de ceux qui coururent le moins de dangers, et montrèrent le moins de bravoure; lui sixième, il défendit un pont contre une multitude de Sarrasins; il fut deux fois renversé de cheval. Dans une si grande détresse, le pieux chevalier se souvint de *Monseigneur* St.-Jacques, et lui dit : *Beau sire St.-Jacques, je te supplie, aide-moi et me secoure à ce besoing.*

Joinville combattit toute la journée; son cheval reçut quinze blessures, et lui-même fut atteint de cinq flèches.

Le sénéchal nous apprend qu'au milieu des combats de cette journée, il vit quelques hommes du haut parage qui fuyaient dans la confusion générale : il ne nomme personne, parce qu'au moment où il écrivait, les hommes dont il parle étaient morts, et qu'il ne lui paraît point convenable de *médire des trépassés*. La réserve avec laquelle s'exprime ici l'historien, annonce assez quel était l'esprit général de l'armée française, où l'on regardait comme

1248-1250 une honte ineffaçable et comme le plus grand de tous les malheurs, d'avoir connu un moment la crainte.

La plupart des guerriers français, en présence des périls, ne perdirent jamais ce sentiment d'honneur qui formait l'esprit et le caractère de la chevalerie. Errard de Severey, en combattant vaillamment avec un petit nombre de chevaliers, reçut un coup de sabre sur le visage; il perdait tout son sang et semblait ne pouvoir survivre à sa blessure, lorsque s'adressant aux chevaliers qui combattaient près de lui: « Si vous m'assurez, leur dit-il, que moi » et mes enfants nous serons à couvert de tout » blâme, j'irai demander pour vous du secours » au duc d'Anjou que je vois là-bas dans la » plaine. » Tous donnèrent de grands éloges à sa résolution; aussitôt il monte à cheval, traverse les escadrons ennemis, arrive jusqu'au duc d'Anjou, et revient avec lui délivrer ses compagnons qui allaient périr. Errard de Severey expira peu de temps après cette action héroïque; il mourut, emportant avec lui, non le sentiment d'une vaine gloire, mais la certitude consolante qu'aucun blâme, comme il l'avait desiré, n'atteindrait son nom et celui de ses enfants.

Ce qui nous étonne et nous charme à-la-fois

dans le récit des anciennes chroniques qui ont parlé de cette bataille de Mansourah, c'est de retrouver, au milieu des scènes du carnage, des traces de la gaîté française, de cette gaîté qui dédaigne la mort et se joue du péril : nous avons parlé de six chevaliers qui défendaient le passage d'un pont contre un grand nombre de Sarrasins ; tandis que ces preux chevaliers, entourés d'ennemis, gardaient un poste si périlleux, le comte de Soissons s'adressant à Joinville, s'écriait : « Sénéchal, laissons crier et » braire cette canaille, et par la greffe-dieu, » parlerons-nous encore, vous et moi, de » cette journée en chambre devant les da- » mes. » 1248-1250

Les musulmans s'étant retirés, l'armée chrétienne vint occuper leur camp, dont l'avant-garde s'était emparée le matin, et que les Arabes Bedouins avaient pillé pendant le combat. Le camp des ennemis et les machines de guerre qu'ils y avaient laissées, furent le seul fruit des exploits de cette journée. Les croisés avaient montré tout ce que peut la valeur ; leur triomphe eût été plus complet s'ils avaient pu se rallier et combattre ensemble. Leurs chefs n'eurent point assez d'habileté ou assez d'ascendant pour réparer la faute du comte d'Artois ; les chefs des musulmans qui s'étaient montrés plus

1248-1250 habiles, avaient été aussi mieux secondés par la discipline et l'obéissance des mamelucks.

En reconnaissant les pertes qu'ils avaient faites, les chrétiens ne songèrent point à célébrer leurs victoires. Pour apprécier le résultat de tant de combats sanglants, il suffisait de voir le contraste des sentiments qui animaient alors les deux armées. Une sombre tristesse régnait parmi les vainqueurs; les Sarrasins, au contraire, quoique chassés de leur camp et repoussés vers Mansourah, regardaient comme un triomphe d'avoir arrêté la marche de leurs ennemis, et rassurés sur l'issue de la guerre, ils se livraient d'autant plus à la joie, qu'avant la bataille leurs craintes avaient été plus vives.

En effet, rien ne peut peindre la consternation que la première attaque du comte d'Artois avait répandue parmi les infidèles. Au commencement de la journée, un pigeon envoyé au Caire, y porta un message conçu en ces termes: « Au moment où l'oiseau est expédié, » l'ennemi attaque Mansourah; une bataille » terrible est livrée par les chrétiens aux mu- » sulmans. » A cette nouvelle, le peuple du Caire fut saisi d'effroi. Bientôt des bruits sinistres vinrent augmenter les alarmes. Les portes de la ville furent ouvertes toute la nuit pour recevoir ceux qui avaient pris la fuite; tous exagé-

raient le péril pour excuser leur désertion. On croyait que l'islamisme touchait à son dernier jour; plusieurs abandonnaient déjà la capitale pour aller chercher un asile dans la Haute-Egypte : le lendemain, tout changea de face; une autre colombe arriva portant des nouvelles propres à rassurer les musulmans. Le nouveau message annonçait que le Dieu de Mahomet s'était déclaré contre les chrétiens; alors toutes les craintes furent dissipées, et l'issue du combat de Mansourah, dit un auteur arabe, *fut la clef de la joie pour tous les vrais croyants.* 1248-1250

Dans la nuit même qui suivit la bataille, l'armée musulmane fit plusieurs tentatives pour reprendre son camp et ses machines de guerre restées au pouvoir des Français. Les guerriers chrétiens, accablés de fatigues, entendaient sans cesse crier aux armes; les attaques continuelles de l'ennemi ne leur permettaient point de réparer leurs forces par le sommeil; plusieurs d'entre eux étaient affaiblis par leurs blessures, et pouvaient à peine revêtir leurs cuirasses : cependant ils se défendaient avec leur bravoure accoutumée.

Le lendemain, c'était le mercredi des cendres, les prêtres célébrèrent les cérémonies ordonnées par la religion pour l'ouverture du carême. L'armée chrétienne passa une partie

1248-1250 de la journée en prières, le reste en préparatifs de défense. Tandis que les soldats de la croix se prosternaient au pied des autels, et s'apprêtaient à repousser les infidèles, des images de deuil se mêlaient dans leurs cœurs aux sentiments de la bravoure et de la piété. Tout en se ressouvenant de leurs victoires passées, ils ne pouvaient s'empêcher de redouter l'avenir, et le symbole des fragilités humaines que l'Église offre à chacun de ses enfants dans ce jour solennel, devait entretenir leurs tristes pressentiments.

Le même jour, on s'occupa de jeter un pont sur l'Aschmoum, afin de communiquer avec le camp du duc de Bourgogne. Les chefs et les soldats mirent la main à l'ouvrage; dans l'espace de quelques heures, tout fut achevé. L'infanterie qu'on avait laissée de l'autre côté du canal vint renforcer l'armée, qui bientôt devait se trouver engagée dans de nouveaux combats.

Bibars, qui avait pris le commandement des mamelucks, ne songeait qu'à profiter de ses premiers avantages. Lorsqu'on eut trouvé le corps du comte d'Artois, les mamelucks montrèrent sa cuirasse semée de fleurs de lis, en disant que c'était la dépouille du roi de France. On porta en triomphe les têtes de plusieurs chevaliers, et des hérauts-d'armes

répétèrent à haute voix : *L'armée chrétienne n'est plus qu'un tronc sans vie comme les têtes que vous voyez au bout de ces lances.* 1248-1250

Ce spectacle acheva d'enflammer l'ardeur des musulmans. Les chefs et les soldats demandaient à grands cris qu'on attaquât les chrétiens. L'armée musulmane eut ordre de se tenir prête à combattre pour le surlendemain, premier vendredi du carême.

Louis IX fut averti du projet des Sarrasins; il ordonna aux principaux chefs de fortifier le camp, et de disposer leurs troupes pour le combat. Le vendredi, au lever du jour, les chrétiens étaient sous les armes; dans le même temps, le chef des musulmans parut dans la plaine, rangeant ses troupes en bataille. Il plaça la cavalerie aux premiers rangs, l'infanterie derrière, plus loin un corps de réserve. Il étendait ou renforçait ses lignes, d'après les dispositions qu'il voyait prendre à ses ennemis. Son armée couvrait la plaine depuis le canal jusqu'au fleuve. A midi, il fit déployer les drapeaux et sonner la charge.

Le duc d'Anjou se trouvait à la tête du camp du côté du Nil; il fut le premier attaqué. L'infanterie des Sarrasins se présenta d'abord, lançant le feu grégeois. Ce feu s'attachait aux vêtements des soldats, aux caparaçons des

1248-1250 chevaux. Les soldats, atteints par les flammes qu'ils ne pouvaient éteindre, couraient çà et là, en poussant des cris affreux; les chevaux s'emportaient et jetaient la confusion dans les rangs. A l'aide de ce désordre, la cavalerie ennemie s'ouvrait un passage, dispersait ceux qui combattaient encore, et pénétrait dans les retranchements. Le duc d'Anjou ne put résister aux attaques multipliées des Sarrasins; son cheval ayant été tué, il combattait à pied, et près d'être accablé par le nombre, il fit demander du secours à Louis IX.

Le roi, aux prises lui-même avec les musulmans, redouble d'ardeur et d'efforts, repousse l'ennemi dans la plaine, et vole où l'appellent d'autres périls. Les chevaliers qui le suivent se précipitent sur les bataillons musulmans qui attaquaient le quartier du duc d'Anjou; Louis n'est arrêté ni par les traits lancés de toutes parts contre lui, ni par le feu grégeois qui couvrait ses armes et les harnois de son cheval. Dans le récit de ce combat, Joinville s'étonne que le roi de France ait échappé au trépas, et ne peut s'expliquer cette espèce de miracle, qu'en l'attribuant à la puissance de Dieu. « Alors » était bon à croire (nous laisserons parler » le sénéchal de Champagne) que bien avait » le saint roi son Dieu en souvenance et desir :

» car à la vérité lui fut notre Seigneur à ce 1248-1250
» besoing grant ami, et tellement lui aida,
» que par celle pointe qu'il fit, fut délivré
» son frère le duc d'Anjou, et chassèrent en-
» core les Turcs de leur host et bataille. »

A la gauche du duc d'Anjou campaient les croisés de l'île de Chypre et de la Palestine, commandés par Guy d'Ibelin et Baudouin son frère. Ces croisés ne s'étaient point trouvés à la dernière bataille, et n'avaient perdu ni leurs chevaux ni leurs armes. Auprès d'eux combattait le brave Gauthier de Chatillon, à la tête d'une troupe d'élite. Ces intrépides guerriers résistèrent à tous les assauts, et demeurant immobiles au poste confié à leur valeur, contribuèrent beaucoup à sauver le camp et l'armée.

Les Templiers ayant perdu la plus grande partie de leurs chevaliers dans Mansourah, avaient élevé devant eux un retranchement de bois composé de machines enlevées aux Sarrasins; ce faible retranchement ne put résister à l'action du feu grégeois: l'ennemi se précipite dans le camp à travers les flammes; les Templiers forment de leurs corps un rempart impénétrable, et soutiennent pendant plusieurs heures le choc des assaillants: le combat fut si vif sur ce point que derrière la place occupée

1248-1250 par la milice du Temple, on apercevait à peine la terre, tant elle était couverte de flèches et de javelots. Le grand-maître des Templiers perdit la vie dans la mêlée; un grand nombre de chevaliers se firent tuer pour le défendre ou pour le venger; les prodiges de leur bravoure arrêtèrent enfin les efforts de l'ennemi, et les derniers qui périrent dans ce combat opiniâtre, eurent en mourant la consolation de voir fuir les Sarrasins.

Guy de Malvoisin se trouvait placé près du poste que défendaient les chevaliers du Temple: le bataillon qu'il commandait était presque tout composé de ses parents, et présentait dans les combats une famille de guerriers toujours unis et toujours invincibles: Guy courut les plus grands périls; il fut blessé plusieurs fois, sans qu'il songeât à s'éloigner du combat. Son exemple et la vue de ses blessures redoublèrent le courage de ses compagnons qui repoussèrent enfin les musulmans. Non loin de Guy de Malvoisin, en descendant vers le canal, on remarquait les croisés flamands. Leur comte Guillaume était à leur tête; il soutint sans s'ébranler le choc furieux des mamelucks: à sa gauche combattait Joinville avec quelques chevaliers; le sénéchal dut en cette occasion son salut aux guerriers de la Flandre;

aussi leur donne-t-il les plus grands éloges. 1248-1250
Les Flamands réunis aux Champenois mirent en fuite l'infanterie et la cavalerie musulmane, les poursuivirent hors du camp, et revinrent chargés des boucliers et des cuirasses qu'ils avaient enlevés à leurs ennemis.

Le comte de Poitiers occupait l'aile gauche de l'armée ; comme ce prince n'avait que de l'infanterie, il ne pouvait résister à la cavalerie des Sarrasins. Tels étaient les guerriers de ces temps reculés, que lorsqu'ils n'étaient point à cheval, ils semblaient être désarmés et ne savaient plus combattre, même pour défendre des retranchements. Lè quartier confié à la garde des Poitevins ne tarda pas à être envahi par les troupes musulmanes; les mamelucks pillèrent les tentes des chrétiens; le frère du roi fut traîné hors du camp par des cavaliers sarrasins qui l'emmenaient prisonnier. Dans ce péril extrême, le comte de Poitiers ne pouvait attendre aucun secours de Louis IX qui avait volé à la défense du comte d'Anjou, ni des autres chefs de l'armée chrétienne, pressés eux-mêmes par l'ennemi. Ce prince était adoré du peuple pour sa bonté; il reçut en cette occasion le prix de ses vertus, et dut sa délivrance à l'amour qu'il inspirait à tous les croisés : lorsqu'on le vit prisonnier, les ou-

1248-1250 vriers, les vivandiers, les femmes qui suivaient l'armée, se rassemblèrent en tumulte, et s'armant de haches, de bâtons, de tout ce que le hasard mettait sous leurs mains, ils volèrent à la poursuite des musulmans. Le comte de Poitiers fut ainsi délivré et ramené en triomphe.

A l'extrémité du camp et près du quartier des Poitevins, combattaient Josserant de Brançon avec son fils et ses chevaliers. Les compagnons d'armes de Josserant étaient partis d'Europe, tous bien montés, équipés magnifiquement; maintenant ils combattaient à pied et n'avaient conservé que leur lance et leur épée. Leur chef seul se montrait à cheval, parcourant les rangs, excitant les soldats, volant partout où l'appelait le danger. Cette faible troupe aurait péri tout entière, si Henri de Brienne, resté dans le camp du duc de Bourgogne, n'eût fait tirer ses arbalétriers à travers le bras du fleuve, toutes les fois que l'ennemi renouvelait ses attaques. Sur vingt chevaliers qui accompagnaient Josserant, douze restèrent sur le champ de bataille. Ce vieux guerrier s'était trouvé à trente-six combats dont il avait remporté le prix d'armes. Joinville, en racontant les exploits de cette journée, se souvient qu'il avait vu autrefois Josserant de

Brançon, au sortir d'un combat contre les Allemands qui pillaient l'église de Mâcon; il l'avait vu prosterné au pied des autels, et demandant avec ardeur la grâce de mourir en combattant les ennemis de Jésus-Christ. Josserant obtint en cette circonstance la grâce qu'il avait demandée à Dieu; car peu de jours après le combat il mourut de ses blessures. 1248-1250

Telle fut la bataille dont Louis IX, dans la relation qu'il envoya en France, parle avec cette simplicité admirable (1). « Le premier vendredi » du carême, le camp ayant été attaqué par » toutes les forces des Sarrasins, Dieu se dé- » clara pour les Français, et les infidèles fu- » rent repoussés avec beaucoup de perte. »

Dans cette journée, comme dans la précédente, les chrétiens avaient eu toute la gloire, les Sarrasins tout l'avantage. L'armée chrétienne venait de perdre un grand nombre de ses guerriers, presque tous ses chevaux. Les ennemis se renforçaient tous les jours; on ne pouvait plus songer à marcher sur le Caire, et la prudence semblait exiger qu'on reprît le chemin de Damiette. La retraite facile encore offrait un moyen de sauver l'armée pour un temps plus favorable : mais ce parti ne pouvait

(1) Voyez les pièces justificatives.

1284-1250 être conseillé que par le désespoir, et le désespoir entre difficilement dans le cœur des braves. Rien ne paraissait plus honteux à des Français que de fuir ou d'avoir l'air de fuir devant un ennemi vaincu : on résolut de rester.

Vers la fin de février, Almoadam, que Chegger-Eddour et les principaux chefs des mamelucks avaient appelé au trône de son père, arriva en Egypte; il fut reçu au milieu des acclamations du peuple, toujours avide de changements et toujours charmé d'un règne nouveau. Les émirs et les grands firent aussi éclater leur joie; mais leurs démonstrations étaient moins sincères; ils attendaient le successeur de Negmeddin avec plus d'inquiétude que d'impatience; mettant un très haut prix à ce qu'ils avaient fait pour lui, ils redoutaient d'avance son ingratitude : d'un autre côté, le jeune prince était jaloux de son autorité, et la puissance des émirs, la nature même de leurs services, lui donnaient des alarmes qu'il n'eut point la prudence de dissimuler. Almoadam et les chefs de l'armée musulmane ne tardèrent pas à s'inspirer une défiance, un éloignement réciproque; ceux ci, se repentant d'avoir élevé à l'empire un prince qui voulait régner seul; celui-là, déterminé à défendre son pouvoir contre ceux-mêmes qui le lui avaient donné.

Cet état des choses, cette disposition des esprits 1248-1250
semblait annoncer à l'Egypte des révolutions nouvelles; malheureusement ces révolutions éclatèrent trop tard pour que les chrétiens pussent en profiter.

Les croisés d'ailleurs allaient se trouver en butte à des fléaux plus redoutables pour eux que la puissance et les armes des musulmans: une maladie contagieuse se déclara dans l'armée chrétienne. Après les deux derniers combats, on avait négligé d'enterrer les morts; les cadavres jetés pêle-mêle dans l'Aschmoum, et flottant sur les eaux, s'étaient arrêtés devant le pont de bateaux construit par les croisés, et couvraient la surface du canal d'une rive à l'autre. De cet amas de cadavres s'échappaient des exhalaisons pestilentielles. Louis IX ordonna d'enterrer les corps des chrétiens dans des fosses creusées sur le rivage: ces dépouilles de la mort remuées et transportées sans précautions, ne firent qu'accroître les progrès de l'épidémie. Le spectacle qui s'offrait alors aux yeux des croisés répandait dans leur camp une profonde tristesse, et renouvelait le douloureux sentiment de leurs pertes. Parmi ces corps, que les blessures, la pâleur de la mort, l'action du soleil et de l'air avaient défigurés, on voyait des soldats chrétiens chercher les déplorables restes

1248-1250 de leurs amis ou de leurs proches. Plusieurs de ceux à qui l'amitié imposait ce pieux devoir, tombèrent malades et moururent presque subitement. On remarqua surtout le dévouement et la douleur d'un des chevaliers de Robert, comte d'Artois. Ce chevalier inconsolable passait les jours et les nuits sur les bords du canal, les yeux sans cesse attachés sur les cadavres qu'on tirait de l'eau, et bravant la contagion et la mort, dans l'espoir de retrouver et d'ensevelir le corps du jeune prince dont l'armée française déplorait la perte.

Les fatigues de la guerre n'empêchaient point les plus pieux des guerriers de suivre les abstinences du carême; les privations et les austérités de la pénitence achevaient d'épuiser leurs forces. La contagion atteignit les plus robustes comme les plus faibles (1); leur chair se dessé-

(1) Cette maladie était le *scorbut*; « elle étoit telle, dit Joinville, que la char des jambes nous déséchoit jusqu'à l'os, et le cuir nous devenoit tanné de noir et de terre, à ressemblance d'une vieille houze (botte) qui a été long-temps nancée (cachée) derrière les coffres; et oultre à nous autres, qui avions cette maladie, nous venoit une autre persécution de maladie de la bouche, de ce que avions mengié de ces poissons, et nous pourissoit la char d'entre les gencives, dont chascun étoit orriblement puant de la bouche. » Joinville parle ici d'un poisson du Nil appelé *Burbotte*, qui est *poisson*

chait, leur peau livide se couvrait de taches 1248-1250
noires; leurs gencives s'enflaient et fermaient le passage aux aliments : l'écoulement du sang par le nez était le signe d'une mort prochaine. La plupart des malades voyaient le trépas sans effroi, et le regardaient comme le terme desiré de leurs souffrances.

A cette maladie se joignaient la dyssenterie et les fièvres les plus dangereuses; on n'entendait dans le camp des chrétiens que des prières pour les mourants ou pour les morts; on ne voyait que des visages pâles et languissants, que des malheureux qui accompagnaient à la tombe leurs compagnons, et que le trépas devait bientôt moissonner à leur tour. Les soldats qui restaient debout ne suffisaient plus à défendre les avenues du camp. Chose inouïe dans les armées françaises, on vit les valets des

---

glout, et se rendent toujours a:: corps morts et les mengeoient; le sénéchal ajoute dans un autre passage de ses Mémoires, « que la maladie *s'étant renfoncée en l'ost,* il fallait que les barbiers arrachassent et coupassent aux malades de cette maladie de grosse char qui surmontoit sur les gencives, en manière qu'on ne povoit mengier. Grand pitié étoit là de oyr crier et braire par tous les lieux er l'ost ceulx à qui on coupoit cette char morte. Il me ressembloit pauvres femmes qui travaillent de leurs enfants quant ils viennent sur terre : et ne sauroit dire la pitié que c'étoit. »

1248-1250 chevaliers se revêtir des armes de leurs maîtres et les remplacer au poste du péril. Le clergé, qui assistait les malades et enterrait les morts, souffrit beaucoup de l'épidémie : bientôt il n'y eut plus assez d'ecclésiastiques pour desservir les autels et célébrer les cérémonies chrétiennes. Un jour le sire de Joinville, malade lui-même, et entendant la messe de son lit, fut obligé de se lever et de soutenir son aumônier prêt à s'évanouir sur les marches de l'autel. *Ainsi soutenu*, ajoute le naïf historien, *il acheva son sacrement, parchanta la messe tout entièrement, ne oncques plus ne chanta.*

Nous avons vu dans les premières guerres saintes la multitude des croisés livrés aux plus cruels fléaux : souvent alors les plus braves des guerriers désespéraient de la cause des pélerins et désertaient les drapeaux de la croisade; plusieurs fois même l'excès de leur misère leur arracha des imprécations et des blasphèmes. On doit remarquer ici que les soldats et les compagnons de Louis IX supportèrent leurs maux avec plus de patience et de résignation. Aucun des chevaliers ne songea à quitter les drapeaux de la croisade; on n'entendait dans l'armée aucune plainte séditieuse ou sacrilége; l'exemple du saint roi fortifia sans doute le courage des croisés, et les préserva des excès du

désespoir. Louis IX, vivement affligé des maux qui désolaient son armée, faisait tous ses efforts pour les adoucir ou pour y mettre un terme. Si quelque chose pouvait consoler de l'état déplorable où se trouvaient les croisés, c'était de voir un roi de France, soignant lui-même les malades, leur prodiguant des secours, les préparant à la mort. En vain on le conjurait de ne point s'exposer à des périls plus grands que ceux du champ de bataille; rien ne pouvait ébranler son courage, ni arrêter l'ardeur de sa charité; il regardait comme un devoir (c'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même) d'exposer ses jours pour ceux qui exposaient sans cesse leur vie pour lui. Un de ses serviteurs, Gangelme, homme de bien, étant exhorté à mourir par un prêtre, lui dit : *Je ne mourrai point que je n'aie vu le Roi.* Le roi se rendit à sa prière, et le malade expira consolé par la présence et les paroles d'un si bon prince. A la fin celui qui consolait tous les autres tomba malade lui-même. Le roi ne sortait plus de sa tente; la désolation devint plus vive et plus générale; ceux qui souffraient perdirent toute espérance; il leur semblait que la Providence les avait abandonnés, et que le ciel ne protégeait plus les soldats de la croix. 1248-1250

Les Sarrasins restaient immobiles dans leur

1248-1250 camp et laissaient faire les maladies, leurs redoutables auxiliaires : cependant Almoadam, pour ajouter la disette à tous les maux que souffraient ses ennemis, résolut d'interrompre toute communication des chrétiens avec Damiette, d'où ils recevaient des vivres par la voie du Nil. Ayant rassemblé un grand nombre de bateaux, le sultan les fit démonter; on les transporta ensuite à l'embouchure du canal de Méhalleh (1). Une flotille française remontait le fleuve sans défiance, et portait des vivres au camp; elle approchait d'une île derrière laquelle les galères du sultan s'étaient placées en embuscade. Tout-à-coup les ennemis paraissent, surprennent les chrétiens, les attaquent avec furie, leur tuent mille soldats, et s'emparent de cinquante navires chargés de provisions. Peu de jours après, d'autres vaisseaux qui remontaient vers Mansourah éprouvèrent le même sort. Il n'arrivait plus personne au camp; on ne recevait plus de nouvelles de Damiette; l'armée chrétienne se livrait aux plus tristes pressentiments, lorsqu'un navire du comte de Flandre, échappé comme par miracle à la poursuite de l'ennemi, annonça

(1) Voyez l'*Extrait arabe* de Tabary, tome VI.

que tous les vaisseaux des croisés avaient été 1248-1250
pris, et que le pavillon musulman dominait sur tout le cours du fleuve.

Bientôt la disette fit d'affreux ravages dans l'armée, où ceux qu'avaient épargnés la maladie, expiraient de misère et de faim. Le découragement s'empara des chefs et des soldats. Alors le roi songea à faire une trève avec les musulmans. Philippe de Montfort fut envoyé au sultan d'Egypte: on nomma de part et d'autre des commissaires chargés de conclure un traité. Ceux du roi de France proposèrent d'abord de rendre au sultan la ville de Damiette, à condition qu'on rendrait aux chrétiens Jérusalem et toutes les places de la Palestine tombées au pouvoir des musulmans dans les dernières guerres. Le sultan, qui redoutait la bravoure et le désespoir des croisés, qui d'ailleurs pouvait craindre que ses ennemis ne reçussent des renforts, et que Damiette ne résistât longtemps à ses armes, accepta les conditions proposées. Lorsqu'il fut question de livrer des otages, le roi offrit ses deux frères; mais le sultan, soit qu'il ne crût point à la bonne foi de ses ennemis, soit qu'il ne fût point lui-même de bonne foi, exigea que le roi de France se remît dans ses mains pour garant du traité. Sergines, l'un des commissaires, ne put entendre

1248-1250 cette proposition sans colère : « Vous devez assez connaître les Français, s'écria-t-il, pour » savoir qu'ils ne souffriront jamais que leur » roi soit prisonnier des musulmans. » On tint conseil dans l'armée chrétienne : le roi consentait à tout ; mais les seigneurs et les barons s'élevèrent avec véhémence contre cette résignation de leur souverain. On voyait, d'un côté, le monarque qui voulait racheter la vie des siens par ses propres dangers ; de l'autre, une foule de guerriers qui répétaient tous ensemble qu'ils ne pouvaient souffrir tant de honte, et qu'ils se feraient plutôt tuer tous *que de bâiller leur roi en gage*. Plus Louis était aimé de ses guerriers, moins il fut le maître en cette circonstance ; et chacun se faisant une gloire et presqu'un devoir de lui désobéir, on renonça à toute négociation.

Pour peindre l'affreuse disette qui désolait le camp des chrétiens, les chroniques contemporaines racontent, comme une chose extraordinaire, qu'un mouton se vendait jusqu'à dix écus, un bœuf quatre-vingts livres, un œuf douze deniers. Un prix si excessif surpassait les facultés du plus grand nombre des pélerins, qui se nourrissaient, les uns, de quelques poissons pris dans le Nil, les autres, d'herbes et de racines.

Louis IX, conservant son courage et sa tranquillité d'âme au milieu du deuil et de l'abattement général, s'occupa de sauver les déplorables restes de son armée, et résolut de repasser sur la rive opposée de l'Aschmoum. Tandis que l'armée chrétienne traversait le pont de bois jeté sur le canal, elle fut vivement attaquée par les musulmans. Gaucher de Châtillon, qui commandait l'arrière-garde, repoussa d'abord leurs attaques; mais comme les ennemis revinrent plusieurs fois à la charge, et qu'ils avaient l'avantage du nombre, la victoire était sur le point de se déclarer contre les chrétiens. La valeur brillante du comte d'Anjou contint l'impétuosité musulmane. Erard et Jean de Valeri firent des prodiges de bravoure : Jeffroi de Hussembourg se distingua par des actions héroïques, et mérita la palme de cette journée. Ainsi toujours quelque gloire se mêlait aux infortunes des croisés français : mais la victoire ne leur procurait aucun avantage, et les laissait toujours en butte aux mêmes périls, en proie aux mêmes calamités. Ils ne furent pas moins malheureux en-deçà qu'au-delà de l'Aschmoum, et lorsqu'ils eurent resté quelques jours dans leur ancien camp, il leur fallut prendre enfin la triste résolution de retourner à Damiette. 1248-1250

Almoadam, dès qu'il fut averti des dernières

1248-1250 dispositions des chrétiens, harangua lui-même ses troupes, leur fit distribuer des vivres et de l'argent, les renforça d'un grand nombre d'Arabes attirés par l'espoir du butin. Par son ordre des bateaux chargés de soldats descendirent le Nil et se réunirent à la flotte musulmane qui avait intercepté les convois des croisés. Des corps de cavalerie légère furent envoyés sur tous les chemins que devait suivre l'armée française dans sa retraite.

Dans la journée du cinq avril (1), le mardi après l'Octave de Pâques, Louis IX fit tout préparer pour le départ de son armée : on embarqua sur le Nil les femmes, les enfants, les malades; on avait attendu l'entrée de la nuit pour dérober à l'ennemi ces tristes préparatifs. Le rivage du Nil offrait un spectacle déchirant; on ne voyait que des croisés accablés par leurs souffrances, et se séparant, les larmes aux yeux, de leurs amis qu'ils ne devaient plus revoir. Au milieu de ces scènes douloureuses, les Arabes profi-

(1) Bernard Thésaurarius, auteur de la continuation de l'histoire de Guillaume de Tyr, a fixé l'époque précise de chaque fait. On peut voir l'analyse que nous avons faite de cet historien au tome suivant : *Bibliographie des Croisades*; et dans le tome VIe., l'analyse des *Annales ecclésiastiques*, aux années 1249-50-51.

tant des ténèbres de la nuit, pénètrent dans le camp, pillent les bagages, égorgent tous ceux qu'ils rencontrent. Une foule éperdue fuit de tous côtés, et des cris d'alarmes retentissent sur la rive du fleuve. Les mariniers s'aperçoivent de cet effroyable désordre à la lueur des feux qu'on avait allumés; et voyant qu'on massacre les chrétiens, craignant pour eux-mêmes, se disposent à s'éloigner. Le roi qui, malgré son extrême faiblesse, était partout présent, et veillait à tout, fait repousser les infidèles hors du camp, rassure la multitude des croisés, et commande aux navires qui s'éloignaient de la rive, de revenir et de prendre à leur bord le reste des malades. 1248-1250

Le légat du pape et plusieurs seigneurs français montèrent dans un gros vaisseau. On pressa le roi de suivre cet exemple; mais il ne pouvait se résoudre à abandonner son armée: en vain on lui représenta que son état de faiblesse et de maladie ne lui permettait point de combattre, et l'exposait à tomber entre les mains des Sarrasins; en vain on ajoutait qu'en exposant sa vie il compromettait le salut de l'armée; ces raisons et plusieurs autres, dictées par un sincère attachement pour sa personne, ne purent le faire changer de résolution. Il répondait qu'aucun danger ne pourrait le séparer de ses

1248-1250 fidèles guerriers; qu'il les avait amenés avec lui, qu'il voulait repartir avec eux, et mourir, s'il le fallait, au milieu d'eux. Cette héroïque détermination, dont on prévoyait les suites inévitables, plongeait tous les chevaliers dans la consternation et la douleur. Les soldats, partageant les sentiments des chevaliers, couraient sur les bords du Nil, et s'adressant à tous ceux qui descendaient le fleuve, criaient de toute leur force : *Attendez le roi, attendez le roi!* Les flèches et les javelots volaient contre les vaisseaux qui continuaient à descendre. Plusieurs s'arrêtèrent; mais Louis leur ordonna de poursuivre leur route (1).

La plupart des guerriers français étaient ac-

---

(1) Ce trait généreux de St. Louis, qui refusa de quitter son armée, est attesté par les historiens français et par les chroniques orientales; Joinville s'exprime ainsi : « Et voyant » le roy qui avoit la maladie de l'ost et la menoison comme » les autres, que nous le laissions; et si se fust bien garanty, » s'il eût voulu ès grans gallées; mais il disoit *qu'il aymoit* » *mieux mourir que laisser son peuple.* » Geoffroi de Beaulieu, également témoin oculaire, atteste le même fait; on peut joindre au témoignage de ces deux historiens, celui de l'historien arabe *Aboul-Mahassen.* « *Le roi de France*, dit-il, *eût* » *pu échapper aux mains des Egyptiens, soit à cheval,* » *soit dans un bateau; mais ce prince généreux ne voulut* » *jamais abandonner ses troupes.* »

cablés par la maladie, exténués par la faim. 1248-1250
Les fatigues, les nouveaux périls qu'ils allaient essuyer, n'effrayaient point leur courage; mais ils ne pouvaient supporter la pensée d'abandonner des lieux remplis encore du souvenir de leurs victoires. Le duc de Bourgogne se mit en marche dès le soir; peu de temps après, le reste des troupes quitta le camp, emportant les tentes et les bagages. Louis, qui ne voulut partir qu'avec l'arrière-garde, n'avait retenu auprès de lui, de ses gendarmes, que le brave Sergines et quelques-uns des chevaliers et des barons qui conservaient encore leurs chevaux. Le roi, se soutenant à peine, paraissait au milieu d'eux monté sur un cheval arabe; il ne portait ni casque, ni cuirasse, et n'avait pour arme que son épée. Les guerriers restés auprès de sa personne le suivaient en silence; et dans l'état déplorable où ils étaient réduits, ils montraient encore quelque joie d'avoir été choisis pour défendre leur roi et mourir à ses côtés.

Déjà la retraite de l'armée chrétienne était connue des Sarrasins. Le roi avait ordonné de rompre le pont de l'Aschmoum; mais on n'avait point exécuté ses ordres, ce qui donna aux musulmans un moyen facile de traverser le canal. En un moment toute la plaine qui s'étendait du côté de Damiette, se trouva couverte d'ennemis.

1248-1250 L'arrière-garde des chrétiens était arrêtée à chaque pas dans sa retraite, tantôt par le passage d'un ruisseau, tantôt par une charge de cavalerie musulmane. Au milieu des ténèbres de la nuit, les croisés ne savaient où diriger leurs coups, et lorsqu'ils avaient quelque avantage, ils n'osaient s'abandonner à la poursuite de l'ennemi : ils s'avançaient et combattaient en désordre; craignant de s'égarer, ceux qui étaient loin les uns des autres, s'appelaient par leur nom; ceux qui restaient sous les drapeaux se heurtaient entre eux et s'embarrassaient dans leur marche : on n'entendait dans la plaine que les hennissements des chevaux, le bruit des armes, des cris de rage et de désespoir; mais ce qu'il y avait de plus déplorable dans cette retraite, c'était de voir les blessés étendus sur les chemins, tendant leurs bras à leurs compagnons, et les conjurant par leurs pleurs de ne pas les laisser exposés à la fureur des Sarrasins. On attendait le jour avec impatience; mais le jour redoubla la confiance des musulmans en leur découvrant le petit nombre des chrétiens : il remplit ceux-ci d'un nouvel effroi, en leur montrant la multitude de leurs ennemis.

Menacés et poursuivis de toutes parts, les chevaliers qui avaient pris la route de terre, por-

tèrent envie à ceux qui s'étaient embarqués 1248-1250
sur le Nil; mais ces derniers ne couraient pas moins de dangers que leurs malheureux compagnons. Peu de temps après leur départ, un grand vent s'était élevé et les repoussait vers Mansourah : quelques-uns de leurs navires avaient échoué sur la rive; plusieurs, poussés violemment les uns contre les autres, étaient prêts à être submergés. Vers l'aube du jour, leur flotille arriva près de Méhalleh, lieu funeste aux chrétiens; la flotte musulmane les y attendait. Les archers, chargés de les escorter en suivant le rivage, avaient pris la fuite : à leur place se montrèrent une multitude de cavaliers musulmans, lançant une si grande quantité de flèches armées de feux grégeois, qu'on aurait pu croire, dit Joinville, que *toutes les étoiles du ciel tombaient.*

Le vent contrariait toutes les manœuvres des mariniers. Les croisés, entassés pêle-mêle sur les navires, pouvaient à peine se tenir debout; la plupart étaient sans armes. Portant leurs regards, tantôt vers le rivage où l'on apercevait au loin des tourbillons de poussière, tantôt vers le ciel dont ils imploraient l'appui, ils croyaient encore qu'un événement inattendu pourrait les délivrer, ou bien que l'armée qui s'avançait vers Damiette viendrait à leur secours, mettant ainsi leur dernier espoir dans les miracles

1248-1250 de la Providence et dans ceux de la bravoure. Trompeuses illusions! une partie des troupes chrétiennes avait été dispersée; l'arrière-garde, encouragée par la présence du roi, faisait d'incroyables et d'inutiles efforts pour repousser la foule des Sarrasins qui se grossissait de moment en moment; le désespoir des guerriers français enfanta mille actions glorieuses; mais tant d'héroïsme ne pouvait leur obtenir que les palmes du martyre. Guy du Châtel, évêque de Soissons, n'espérant plus atteindre Damiette et revoir la France, résolut de chercher la mort, et se précipita, suivi de quelques chevaliers, dans les rangs des Sarrasins, qui, selon l'expression de Joinville, *l'occirent et l'envoyèrent en la compagnie de Dieu.* Gaucher de Châtillon et Sergines combattaient encore pour sauver la vie du roi de France. Sergines, se tenant à côté du roi, chassait les ennemis à grands coups d'épée; le danger semblait avoir redoublé ses forces. L'histoire contemporaine, qui nous le montre dissipant autour de Louis la foule innombrable des Sarrasins, le compare au *vigilant serviteur qui écarte avec soin les mouches de la coupe de son maître.*

Cependant l'espoir de la victoire enflammait l'enthousiasme et le fanatisme des musulmans; ils étaient persuadés qu'ils combattaient pour la cause de leur prophète: leurs derviches et leurs

imams, qui avaient prêché la guerre dans les 1248-1250
mosquées, les suivaient sur le champ de bataille, parcouraient les rangs de l'armée et les excitaient au carnage. Un historien arabe (1), mêlant le merveilleux à son récit, rapporte que le scheikh Ezzeddin, voyant que la victoire se déclarait un moment pour les chrétiens, parce que des tourbillons de poussière, poussés par la tempête, couvraient l'armée musulmane et l'empêchaient de combattre, adressa la parole au vent, et lui dit : *O vent! dirige ton souffle contre nos ennemis!* La tempête, ajoute le même historien, obéit à la voix du saint personnage, et la victoire se déclara pour les soldats de l'islamisme. On ne rapporte ici cette circonstance que pour faire connaître l'esprit qui animait les musulmans dans leurs guerres contre les chrétiens. Les Sarrasins n'avaient pas besoin d'un miracle pour triompher d'une armée dispersée et réduite à un si petit nombre de combattants. L'arrière-garde des chrétiens, toujours poursuivie, sans cesse attaquée, arriva avec beaucoup de peine devant le bourg de Minieh (2). Le roi, escorté par quel-

(1) Voyez l'extrait de Soyouti, au tome VIe.

(2) C'est le Minieh d'Aboul-Abdallah. Voyez l'extrait d'Aboul-Mahassen, au tome VIe.

1248-1250 ques chevaliers, précéda les troupes dans la ville, où *il fut descendu*, dit Joinville, *au giron d'une bourgeoise de Paris*. La fatigue, la maladie, la douleur que lui causait un si grand désastre, l'avaient tellement accablé, que *tous cuidèrent* (nous citons toujours le même historien) *qu'il allait passer le pas de la mort*.

L'intrépide Gaucher de Châtillon veillait à sa sûreté; seul il défendit long-temps l'entrée d'une rue étroite qui conduisait à la maison où de fidèles serviteurs cherchaient à rappeler le monarque à la vie. On le voyait tantôt fondre comme un éclair sur les infidèles, les disperser, les abattre; tantôt se retirer pour arracher de sa cuirasse et même de son corps les flèches et les dards dont il était hérissé. Il retournait ensuite au combat, et se dressant de temps en temps sur ses étriers, il criait de toute sa force : *A Châtillon, chevaliers, à Châtillon! où sont mes prud'hommes!* Le reste de l'arrière-garde était encore à quelque distance; personne ne paraissait; les Sarrasins, au contraire, accouraient en foule : enfin accablé par le nombre, tout couvert de traits, percé de coups, il tomba; aucun des croisés ne put le secourir, ni être témoin de sa fin héroïque; son cheval tout sanglant resta aux infidèles, et ses derniers exploits furent racontés par un

guerrier musulman, qui montrait son épée et 1248-1250
se vantait d'avoir tué le plus brave des chrétiens.

L'arrière-garde, retirée sur une colline, se défendait encore avec avantage. Philippe de Montfort, qui la commandait, vint dire au roi qu'il venait de voir l'émir avec lequel on avait traité d'une suspension d'armes au camp de Mansourah, et que *si c'était son bon plaisir, derechef il lui en irait parler*. Le monarque y consentit, promettant de se soumettre aux conditions que le sultan avait d'abord exigées. Dans le malheureux état où se trouvaient les croisés, ils inspiraient encore quelque crainte à leurs ennemis. Cinq cents chevaliers restaient sous les armes; beaucoup de ceux qui avaient dépassé Minich revenaient sur leurs pas pour disputer la victoire aux Sarrasins. L'émir accepta la proposition d'une trêve. Montfort, pour gage de sa parole, lui donna un anneau qu'il portait à son doigt. Déjà ils se touchaient dans la main, lorsqu'un *traître, mauvais huissier*, nommé Marcel, commença à crier : *Seigneurs chevaliers français, rendez-vous tous, le roi vous le mande de par moi, ne le faites pas tuer.* A ces derniers mots, la consternation est générale; on crut que le monarque courait les plus grands dangers pour sa vie; les chefs, les officiers, les soldats, tout le monde met bas les armes.

1248-1250 L'émir, qui avait commencé à traiter de la paix, s'aperçut de ce changement; il rompit aussitôt la négociation en disant : *On ne fait point de trève avec des vaincus.* Bientôt après, un des principaux émirs, Djemal-eddin, entra dans Minieh. Trouvant le roi environné de ses serviteurs désolés, il s'empara de sa personne; et, sans égard pour la majesté royale, sans respect pour la plus haute des infortunes, lui fit mettre des chaînes aux pieds et aux mains; dès-lors il n'y eut plus de salut pour les croisés. Les deux frères du roi tombèrent aux mains des infidèles : ceux qui étaient parvenus jusqu'à Pharescour, furent atteints et perdirent tous la vie ou la liberté. Plusieurs d'entre eux auraient pu arriver jusqu'à Damiette; mais en apprenant la captivité du roi, ils ne se sentirent plus la force ni de continuer leur route ni de se défendre. Ces chevaliers, naguère si intrépides, restaient immobiles sur les chemins, et se laissaient égorger ou enchaîner sans proférer la moindre plainte, sans opposer la moindre résistance. L'oriflamme, les drapeaux, les bagages, tout devint la proie des Sarrasins. Au milieu des scènes du carnage, les guerriers musulmans faisaient entendre d'horribles imprécations contre Jésus-Christ et ses défenseurs : ils foulaient aux pieds, ils profanaient par leurs outrages,

les croix, les images sacrées; dernier sujet de scandale et de désespoir pour les croisés qui venaient de voir leur roi couvert de chaînes, et voyaient leur Dieu lui-même livré aux insultes du vainqueur. 1248-1250

Les croisés, embarqués sur le Nil, n'eurent pas un meilleur sort; tous les navires des chrétiens, excepté celui du légat, furent submergés par la tempête, consumés par le feu grégeois, ou pris par les musulmans. La foule des Sarrasins, assemblée sur la rive ou montée sur des barques, immolait tout ce qui s'offrait à ses coups. Elle n'épargna ni les femmes ni les malades. L'avarice, au défaut d'humanité, sauva ceux dont on espérait une rançon. Le sire de Joinville, souffrant toujours de ses blessures et de la maladie qui avait régné au camp de Mansourah, s'était embarqué avec les deux chevaliers qui lui restaient et quelques-uns de ses serviteurs. Quatre galères musulmanes s'approchèrent de son navire qui venait de jeter l'ancre au milieu du fleuve. On le menaçait de la mort s'il ne se rendait sur l'heure. Le sénéchal délibéra avec les personnes de sa suite sur ce qu'il y avait à faire dans un si pressant danger: tous convinrent qu'il fallait se rendre, *excepté un sien clerc qui voulait qu'on se fît tuer pour aller droit en paradis*; *ce qu'ils ne voulurent*

1248-1250 *croire.* Joinville prit alors un petit coffre, en tira ses joyaux et ses reliques qu'il jeta dans l'eau, et se rendit à discrétion. Malgré les lois de la guerre, le sénéchal allait être tué, si un renégat qui le connaissait, ne l'eût couvert de son corps en criant : *C'est le cousin du roi!* Joinville pouvant à peine se soutenir, fut traîné dans une galère musulmane, et de là transporté dans une maison voisine du rivage. Comme on lui avait ôté son haubert, et qu'il restait presque sans vêtements, les Sarrasins, qui le tenaient prisonnier, lui donnèrent *un chaperonnet qu'il mit sur sa tête*, et lui jetèrent sur les épaules *une sienne couverture d'écarlate fourrée de menu ver, que lui avait donnée Madame sa mère*; il était tout tremblant *de sa maladie et de la grant peur qu'il avait.* Comme il ne put avaler un verre d'eau qu'on lui donna, il se crut mort, et fit venir auprès de lui ses serviteurs, qui se mirent tous à pleurer. Parmi ceux qui pleuraient, on remarquait un jeune enfant, fils naturel du seigneur de Montfaucon: cet enfant avait vu périr les personnes chargées de le conduire, et s'était jeté tout éperdu dans les bras et sous la protection de Joinville. Le spectacle de l'enfance abandonnée, le désespoir du bon sénéchal, excitèrent la compassion des émirs qui étaient présents; l'un d'entre

eux, que Joinville appelle tantôt le *bon Sarrasin*, tantôt le *pauvre Sarrasin*, avait soin du jeune enfant, et lorsqu'il se sépara du sénéchal, il lui dit : *Tenez toujours ce petit enfant par la main, ou aultrement je suis sûr que les Sarrasins le tueront.* 1248-1250

Le carnage se prolongea long-temps après le combat ; il dura plusieurs jours : on fit descendre à terre les captifs qui avaient échappé à la première fureur des soldats musulmans : malheur à ceux que la maladie avait affaiblis et qu'on trouvait avec les marques de la pauvreté ! plus les victimes étaient dignes de pitié, plus elles irritaient la barbarie du vainqueur. Des soldats armés d'épées et de massues, et chargés d'exécuter les terribles sentences de la victoire, attendaient les prisonniers sur le rivage. Le prêtre Jean de Vaissy, et quelques-uns des serviteurs de Joinville, sortirent mourants de leurs navires ; on les acheva sous les yeux de leur maître, en disant que ces malheureux n'étaient bons à rien, et qu'ils ne pouvaient payer ni leur liberté ni leur vie.

Dans ces jours de désastres et de calamités, plus de trente mille chrétiens perdirent la vie, tués sur le champ de bataille, noyés dans le Nil, ou massacrés après le combat. La nouvelle de cette victoire des musulmans se répandit bientôt dans toute l'Egypte. Le sultan du Caire

1248-1250 écrivit au gouverneur de Damas pour lui annoncer les derniers triomphes de l'islamisme. « Grâces soient rendues, disait-il dans sa lettre, » au Tout-Puissant qui a changé notre tristesse » en joie ; c'est à lui seul que nous devons la » gloire de nos armes ; les faveurs dont il a » daigné nous combler sont innombrables, et » la dernière est la plus précieuse de toutes. » Vous annoncerez au peuple de Damas, ou » plutôt à tous les musulmans, que Dieu nous » a fait remporter une victoire complète sur » les chrétiens, au moment où ils avaient con- » juré notre perte. »

Le lendemain du jour où l'armée chrétienne avait mis bas les armes, le roi de France fut conduit à Mansourah dans un bateau de guerre; il était escorté par un grand nombre de barques égyptiennes. Les tambours et les timbales se faisaient entendre au loin. L'armée égyptienne était en ordre de bataille sur la rive orientale du Nil, et marchait à mesure que la flotte avançait. Tous les prisonniers, que la fureur de l'ennemi avait épargnés, suivaient les troupes musulmanes, les mains liées derrière le dos. Les Arabes étaient en armes sur la rive opposée, et de toutes parts la multitude accourait pour être témoin de cet étrange spectacle. Louis IX, arrivé à Mansourah, fut enfermé dans la maison de Fakreddin ben Lokman,

secrétaire du sultan, et confié à la garde de 1248-1250
l'eunuque Sabyh. Une vaste enceinte, environnée de murailles de terre et gardée par les plus farouches des guerriers musulmans, reçut les autres prisonniers de guerre.

La nouvelle de ces désastres avait porté la consternation et le désespoir dans la ville de Damiette, où flottait encore l'étendard des Français. D'abord il circula des bruits confus; bientôt quelques croisés, échappés au carnage, annoncèrent que toute l'armée chrétienne avait péri. La reine Marguerite était sur le point d'accoucher : son imagination effrayée lui représentait tantôt son époux immolé par les Sarrasins, tantôt l'ennemi aux portes de la ville. Ses agitations devinrent si violentes, qu'on la crut près d'expirer. Un chevalier, âgé de plus de quatre-vingts ans, lui servait d'écuyer, et ne la quittait ni le jour ni la nuit. Cette malheureuse princesse, lorsqu'elle était un moment assoupie par la douleur, se réveillait en sursaut, s'imaginant que *toute sa chambre était pleine de Sarrasins, pour la occir*. Le vieux chevalier qui lui tenait la main pendant qu'elle dormait, la lui serrait alors et lui disait : *Madame, je suis avec vous, n'ayez pas peur*. Un instant après qu'elle avait fermé les yeux, elle se réveillait encore et poussait

1248-1250 des cris effrayants; le grave écuyer la rassurait de nouveau : enfin pour se délivrer de ses alarmes cruelles, la reine fit sortir tout le monde de sa chambre, excepté son chevalier; puis se jetant à ses genoux, elle lui dit : « Sire chevalier, promettez-moi que vous m'accorderez » la grâce que je vais vous demander. » Il le promit par serment; Marguerite continua ainsi : « Je vous requiers sur la foi que vous » m'avez donnée, que si les Sarrasins prennent » cette ville, vous me couperez la tête avant » qu'ils puissent me prendre. » *Très volontiers le ferai*, répliqua le vieux chevalier, *et si ai-je eu en pensée d'ainsi faire, si le cas y échéait.*

Le lendemain, la reine accoucha d'un fils qu'on nomma Jean Tristan, à cause des circonstances douloureuses au milieu desquelles il était né. Le même jour on vint l'avertir que les Génois, les Pisans, et plusieurs croisés des villes maritimes de l'Europe, voulaient abandonner Damiette et prendre la fuite. Marguerite fit venir devant son lit les principaux d'entre eux, et leur dit : « Seigneurs, pour l'amour de » Dieu, ne quittez pas cette ville; sa perte » entraînerait celle du roi et celle de toute » l'armée chrétienne. Soyez touchés de mes » larmes, ayez pitié du faible enfant que vous » voyez couché près de moi. »

Les marchands de Gènes et de Pise furent d'abord peu attendris par ces paroles. Joinville leur reproche avec amertume leur peu d'empressement pour la cause de Jésus-Christ et celle du malheur. Comme ils répondirent à la reine qu'ils n'avaient plus de vivres, cette princesse donna ordre qu'on achetât sur le champ toutes les provisions qui se trouvaient dans la ville, et fit annoncer aux Génois et aux Pisans que désormais ils seraient entretenus aux frais du roi. Par ce moyen, la ville de Damiette conserva une garnison et des défenseurs, dont la présence, plus encore que la valeur, imposa aux Sarrasins. On assure même que les musulmans, après la victoire de Minieh, avaient voulu surprendre la place et s'étaient présentés devant les murailles avec les étendards et les armes des vaincus; on les reconnut à leur langage étranger, à leurs longues barbes, à leurs visages basanés; comme les chrétiens se montrèrent en grand nombre sur les remparts, les ennemis s'éloignèrent à la hâte d'une ville qu'ils croyaient disposée à se défendre, et dans laquelle régnaient le découragement et la crainte. 1248-1250

Pendant ce temps-là, Louis IX était plus calme à Mansourah qu'on ne l'était à Damiette. Ce que la misère et l'infortune ont de

1248-1250 plus amer pour les grands de la terre, ne servait qu'à faire éclater en lui la vertu d'un héros chrétien et le caractère d'un grand roi. Il n'avait pour se couvrir la nuit qu'une casaque grossière qu'il tenait de la charité d'un prisonnier. Un seul de ses domestiques le servait et le soignait dans sa maladie. Dans cet état, il n'adressa jamais une prière à ses ennemis, et sa fierté ne s'abaissa point au langage de la soumission et de la crainte. Un de ses aumôniers attesta dans la suite par serment, que Louis ne laissa jamais échapper ni un mot de désespoir ni un mouvement d'impatience. Les musulmans s'étonnaient de cette résignation, et disaient entre eux, que si jamais leur prophète les laissait en proie à de si grandes adversités, ils abandonneraient son culte et sa foi. De toutes ses richesses, Louis n'avait sauvé que le livre des psaumes, stérile dépouille pour les Sarrasins; lorsque tout le monde l'abandonnait, ce livre seul consola son infortune. Chaque jour il récitait ces hymmes des prophètes où Dieu lui-même parle de sa justice et de sa miséricorde, rassure la vertu qui souffre en son nom, menace de sa colère ceux qu'enivre la prospérité et qui abusent de leur triomphe.

Ainsi les sentiments et les souvenirs reli-

gieux soutenaient dans les fers le courage de 1248-1250
Louis, et le pieux monarque, entouré chaque jour de nouveaux périls, au milieu d'une armée musulmane qu'il avait irritée par ses victoires, pouvait encore s'écrier avec le prophète-roi: *Appuyé sur le Dieu vivant, qui est mon bouclier et ma gloire, je ne craindrai pas la foule des ennemis campés autour de moi.*

Cependant le sultan du Caire paraissant adoucir les rigueurs de sa politique, envoya à Louis IX cinquante habits magnifiques pour lui et les seigneurs de sa suite. Louis refusa de s'en vêtir, en disant qu'il était le souverain d'un royaume plus grand que l'Égypte, et qu'il ne porterait jamais l'habit d'un prince étranger. Almoadam fit préparer un grand festin auquel le roi fut invité. Louis ne se rendit point à cette invitation, persuadé qu'on voulait le donner en spectacle à l'armée musulmane. Enfin le sultan lui envoya ses plus habiles médecins, et fit tout pour conserver un prince qu'il destinait à orner son triomphe, et dont il espérait obtenir les avantages attachés à sa dernière victoire. On ne tarda pas à proposer au roi de briser ses fers, à condition qu'il rendrait Damiette et les villes de la Palestine qui se trouvaient encore au pouvoir des Francs. Louis répondit que les villes chré-

1248-1250 tiennes de la Palestine ne lui appartenaient point; que Dieu avait remis récemment la place de Damiette entre les mains des chrétiens, et qu'aucune puissance humaine ne pouvait en disposer. Le sultan, irrité de ce refus, résolut d'employer la violence. Tantôt il menaçait Louis IX de l'envoyer au calife de Bagdad, qui le ferait mourir en prison; tantôt il annonçait le projet de promener son illustre captif en Orient, et de montrer à toute l'Asie un roi des chrétiens réduit en servitude. Enfin il alla jusqu'à le menacer de le faire mettre aux bernicles, supplice affreux, et réservé aux plus grands criminels. Louis se montrait inébranlable, et se contentait de répondre à toutes ces menaces: *Je suis prisonnier du sultan, il peut faire de moi ce qu'il voudra.*

Le roi de France souffrait toujours sans se plaindre, il ne craignait rien pour lui-même; mais lorsqu'il songeait à sa fidèle armée, au sort des autres captifs, son âme était saisie d'une profonde douleur. Les prisonniers chrétiens se trouvaient entassés pêle-mêle dans une cour, les uns malades, les autres blessés, la plupart presque nus, tous exposés à la faim, aux injures de l'air, aux outrages de leurs impitoyables gardiens. Un musulman fut chargé d'écrire le nom de tous ces mal-

heureux captifs, dont le nombre s'élevait à plus de dix mille. On conduisit dans un vaste pavillon tous ceux qui pouvaient racheter leur liberté ; les autres restèrent dans le lieu où on les avait jetés comme un vil troupeau, destinés à périr misérablement. Chaque jour un émir chargé des ordres du sultan, entrait dans cet asile du désespoir, et faisait traîner hors de l'enceinte deux ou trois cents prisonniers. On leur demandait s'ils voulaient abjurer la religion de Jésus-Christ ; ceux à qui la crainte de la mort faisait renier leur foi, recevaient la liberté ; les autres tombaient sous le glaive, et leurs corps étaient jetés dans le Nil. On les égorgeait pendant la nuit ; le silence et l'obscurité des ténèbres ajoutaient à l'horreur de l'exécution. Pendant plusieurs jours le fer des bourreaux décima ainsi les malheureux prisonniers. On ne voyait jamais revenir ceux qui sortaient de l'enceinte. Leurs tristes compagnons, en recevant leurs adieux, pleuraient d'avance leur fin tragique, et vivaient dans l'attente d'un sort semblable. A la fin, la lassitude du carnage fit épargner ceux qui restaient. La foule des captifs fut traînée au Caire, et la capitale de l'Égypte, dans laquelle ils s'étaient flattés d'entrer en triomphe, les vit arriver couverts de haillons et chargés de chaînes. On les 1248-1250

1248-1250. jeta dans des prisons, où plusieurs moururent de faim et de douleur; les autres, condamnés à être esclaves sur une terre étrangère, privés de tout secours, de toute communication avec leurs chefs, sans savoir ce qu'était devenu leur roi, n'espéraient plus ni recouvrer leur liberté, ni revoir l'Occident.

Les historiens orientaux racontent avec indifférence les scènes que nous venons de décrire; plusieurs même semblent ne voir qu'une seconde victoire dans le massacre des prisonniers de guerre; et comme si l'infortune et le meurtre d'un ennemi désarmé eussent pu rehausser la gloire du vainqueur, ils exagèrent dans leurs récits les misères des vaincus, et surtout le nombre des victimes immolées à l'islamisme.

Les barons et les chevaliers qu'on avait enfermés dans un pavillon, n'ignoraient point le sort de leurs compagnons d'armes; ils passaient les jours et les nuits dans des terreurs continuelles. Le sultan voulut obtenir d'eux ce qu'il n'avait pu obtenir de Louis IX. Il leur envoya un émir pour leur annoncer qu'on les mettrait en liberté, si Damiette et les villes chrétiennes de la Palestine étaient rendues aux musulmans. Le comte de Bretagne répondit au nom des autres prisonniers, que ce qu'on leur

demandait n'était point en leur puissance, et que les guerriers français n'avaient d'autre volonté que celle de leur roi. « On voit assez, » dit l'envoyé d'Almoadam, que vous ne te- » nez ni à la liberté, ni à la vie. *Vous allez* » *voir des hommes accoutumés à jouer du* » *glaive.* » L'émir se retira, laissant les prisonniers dans l'attente d'une mort prochaine. On déploya devant eux l'appareil des supplices. Le glaive resta plusieurs jours suspendu sur leurs têtes; mais Almoadam ne put ébranler leur fermeté. Ainsi la captivité d'une armée entière, les supplices, la mort d'un grand nombre de guerriers, n'avaient pu enlever aux chrétiens une seule de leurs conquêtes, et l'un des boulevards de l'Égypte était encore entre leurs mains. Les vainqueurs priaient, menaçaient tour-à-tour; les vaincus résistaient à tout et paraissaient toujours les maîtres. 1248-1250

Cependant quelques seigneurs français offrirent de payer leur rançon. Louis le sut; et comme il craignait que plusieurs n'ayant pas de quoi se racheter, restassent dans les fers, il défendit tout traité particulier. Les comtes et les barons, naguère si peu dociles, ne savaient plus résister aux volontés d'un roi malheureux. On renonça sur-le-champ à toute négociation séparée. Le roi avait dit qu'il voulait payer

1248-1250 pour tout le monde, et qu'il ne s'occuperait de sa propre liberté qu'après avoir assuré celle de tous les autres.

Tandis que le sultan du Caire faisait ainsi de vaines tentatives pour dompter la fierté ou amollir le courage de Louis IX et de ses chevaliers, les favoris qu'il avait amenés de la Mésopotamie pressaient leur maître de conclure promptement la paix. « Vous avez, lui di- » saient-ils, des ennemis plus dangereux que » les chrétiens ; ce sont les émirs qui veulent » régner à votre place, et qui ne cessent » de vanter leurs victoires, comme si vous » n'aviez pas vaincu vous-même les Francs, » comme si le Dieu de Mahomet n'avait pas en- » voyé la peste et la famine pour vous aider à » triompher des défenseurs du Christ : hâtez- » vous donc de terminer la guerre, pour » affermir au dedans votre pouvoir et com- » mencer votre règne. » Ces discours, qui flattaient l'orgueil d'Almoadam, le décidèrent à faire à ses ennemis des propositions plus raisonnables. Le sultan se borna à demander au roi de France un million de besans d'or et la reddition de Damiette. St. Louis, averti que la ville de Damiette ne pouvait résister, consentit aux propositions qui lui étaient faites, *si la reine les approuvait*. Comme les musulmans

témoignèrent quelque surprise, le roi ajouta : *La reine est ma dame, je ne puis rien faire sans son aveu.* Les ministres du sultan revinrent une seconde fois, et dirent au monarque français que si la reine voulait payer la somme demandée, il serait libre. « Un roi de France, » leur répondit-il, ne se rachète point pour » de l'argent; on donnera la ville de Damiette » pour ma délivrance, et le million (1) de » besans d'or pour celle de mon armée. » Le sultan accepta tout; et soit qu'il fût charmé d'avoir terminé les négociations, soit qu'il fût touché du grand caractère qu'avait déployé le monarque captif, il réduisit d'un cinquième la somme dont on était convenu pour la rançon des soldats chrétiens. 1248-1250

Les chevaliers et les barons ignoraient encore la conclusion du traité, et roulaient dans leur esprit les plus tristes pensées, lorsqu'ils virent entrer un vieillard sarrasin dans leur pavillon. Sa figure vénérable, la gravité de son maintien, inspiraient le respect. Son cortége, composé d'hommes armés, inspirait la crainte.

(1) Joinville parle d'une somme de cinq cent mille livres. Ducange a fait sur ce point une dissertation qui donne peu d'éclaircissements : il faudrait avant tout déterminer ce que valaient alors cinq cent mille livres de notre monnaie.

1248-1250 Le vieillard, sans autre discours, fit demander aux prisonniers, par un interprète, s'il était vrai qu'ils crussent en un seul Dieu, né d'une femme, crucifié pour le salut du genre humain et ressuscité le troisième jour. Tous ayant répondu à-la-fois que c'était leur croyance : « En » ce cas, ajouta-t-il, félicitez-vous de souffrir » pour votre Dieu; vous êtes bien loin encore de » souffrir pour lui autant qu'il a souffert pour » vous. Placez votre espérance en lui, et s'il a pu » lui-même se rappeler à la vie, il ne manquera » pas de puissance pour mettre un terme aux » maux qui vous accablent maintenant. »

En achevant ces paroles, le vieillard musulman se retira, laissant les croisés partagés entre la surprise, la crainte et l'espérance. Le lendemain, on vint leur annoncer que le roi avait arrêté une trève, et qu'il voulait prendre conseil de ses barons. Jean de Vallery, Philippe de Montfort, Guy et Baudouin d'Ibelin furent nommés pour se rendre auprès de Louis. Les croisés ne tardèrent pas à apprendre que leur captivité allait finir, et que le roi avait payé la rançon des pauvres comme des riches. Ces preux chevaliers, lorsqu'ils portaient leurs pensées sur leurs victoires, ne concevaient point comment ils étaient tombés entre les mains des infidèles, et lorsqu'ils songeaient à

leurs dernières infortunes, leur délivrance 1248-1250
leur paraissait miraculeuse. Tous élevèrent la voix pour louer Dieu et bénir le roi de France.

Dans le traité furent comprises toutes les villes de la Palestine qui appartenaient aux chrétiens à l'arrivée des croisés en Orient. De part et d'autre, on devait rendre les prisonniers de guerre faits depuis la trève conclue entre l'empereur Frédéric et le sultan Mélec-Camel. Il fut convenu aussi que les munitions et les machines de guerre de l'armée chrétienne resteraient provisoirement à Damiette sous la sauve-garde du sultan d'Égypte.

On ne songea plus alors qu'à remplir les conditions du traité de paix. Quatre grandes galères furent préparées pour transporter les principaux prisonniers jusqu'à l'embouchure du Nil. Le sultan partit de Mansourah et se rendit par terre à Pharescour.

Depuis la bataille de Minieh, on avait élevé dans cette ville un vaste palais construit en bois de sapin, dont les chroniques du temps nous ont laissé une description pompeuse. Ce fut dans ce palais qu'Almoadam reçut les félicitations des Musulmans sur l'heureuse issue d'une guerre contre les ennemis de l'islamisme. Toutes les villes, toutes les principautés de Syrie firent partir leurs ambassadeurs pour

1248-1250 venir saluer le vainqueur des chrétiens. Le gouverneur de Damas, à qui il avait envoyé un casque du roi de France trouvé sur le champ de bataille, lui répondit : « Dieu, sans doute, » vous destine à la conquête de l'univers, et » vous allez marcher de victoire en victoire ; » qui peut en douter, puisque vos esclaves se » couvrent déjà des dépouilles que vous avez » conquises sur les rois. » Ainsi le jeune sultan s'enivrait de louanges, il passait son temps au milieu des fêtes et des plaisirs de la paix, oubliant les soins de son empire, et ne prévoyant pas les dangers qui le menaçaient au milieu de ses triomphes.

Almoadam avait disgracié et dépouillé de leurs emplois plusieurs des ministres et des serviteurs de son père ; la plupart des émirs étaient dans la crainte d'une pareille disgrâce, et cette crainte même les portait à tout braver pour conserver leur fortune et leur vie. Parmi les mécontents, on remarquait surtout les mamelucks et leur chef, milice dont l'origine remontait à Saladin, et qui avait obtenu les plus grands priviléges sous le règne précédent. Ils reprochaient au sultan de préférer de jeunes favoris à de vieux guerriers, soutiens du trône et sauveurs de l'Égypte. Ils lui reprochaient d'avoir conclu la paix, sans

consulter ceux qui avaient supporté le poids de la guerre ; d'avoir distribué les dépouilles des vaincus à des courtisans qui n'avaient pris d'autre peine que celle de venir des bords de l'Euphrate sur les bords du Nil. Pour justifier d'avance tout ce qu'on pouvait tenter contre le prince, on lui supposait à lui-même les projets les plus sinistres, et la rébellion naissante s'échauffait au récit des persécutions futures. On citait les émirs qui devaient mourir ; les instruments du supplice, le jour de l'exécution, tout était marqué, tout était prêt. On avait vu le sultan au milieu d'une orgie nocturne, trancher les flambeaux de son appartement avec son sabre, et s'écrier qu'il ferait ainsi voler la tête à tous les mamelucks. Une femme animait l'esprit des guerriers par ses discours : c'était la sultane Chegger-Eddour, qui avait un moment disposé de l'empire, et ne pouvait supporter les dédains du nouveau sultan. Des plaintes on passa bientôt à la révolte ouverte ; car il était moins périlleux d'attaquer le prince l'épée à la main, que de déclamer plus long-temps contre lui. Un complot se forma, dans lequel entrèrent les mamelucks et tous les émirs qui avaient des outrages à venger ou à craindre. Les conjurés étaient impatients d'exécuter leur projet, et craignant que le sultan une fois arrivé à Da- 1248-1250

1248-1250 miette ne pût échapper à leurs coups, ils résolurent d'éclater à Pharescour.

Les galères qui transportaient les prisonniers chrétiens arrivèrent devant cette ville. Le roi descendit à terre avec les princes, ses frères, et fut reçu dans un pavillon où il eut une entrevue avec le sultan. L'histoire ne dit rien de cette conférence entre deux princes qui fixaient également l'attention et dont la position était si différente; l'un, enivré de ses victoires, aveuglé par ses prospérités; l'autre, vainqueur de la mauvaise fortune, sortant plus grand de l'épreuve de l'adversité.

Les deux souverains avaient désigné le samedi veille de l'Ascension pour la reddition de Damiette. D'après cette convention, les croisés retenus depuis plus d'un mois dans les fers, n'avaient plus que trois jours à souffrir les angoisses de leur captivité; mais de nouveaux malheurs les attendaient, et devaient encore éprouver leur courage et leur résignation. Le lendemain de leur arrivée devant Pharescour, le sultan du Caire, en réjouissance de la paix, voulut donner un festin aux principaux officiers de l'armée musulmane. Les conjurés profitèrent de cette occasion; vers la fin du repas, ils fondirent sur lui l'épée à la main. Bondocdar lui porta le premier coup. Almoa-

dam n'ayant été blessé qu'à la main, se lève 1248-1250
tout éperdu, s'échappe à travers sa garde immobile, se réfugie dans une tour, en ferme la porte, et paraît ensuite à une fenêtre, tantôt implorant des secours, tantôt demandant aux conjurés ce qu'ils exigeaient de lui. L'envoyé du calife de Bagdad se trouvait alors à Pharescour. Il montait à cheval, lorsque les mamelucks le menacent de la mort s'il ne rentre dans sa tente. Dans le même temps quelques tambours se faisaient entendre et donnaient le signal pour rassembler les troupes; mais les chefs du complot disent aux soldats que Damiette est prise, et toute l'armée se précipite vers cette ville; le sultan reste seul aux prises avec ceux qui en voulaient à sa vie. Les mamelucks l'accusent et le menacent. Il veut se justifier; ses paroles se perdent dans le tumulte. Mille voix lui crient de descendre; il hésite, il gémit, il pleure; les flèches volent contre la tour; le feu grégeois lancé de tous côtés allume un incendie. Almoadam, près d'être atteint par les flammes, se précipite de la fenêtre; un clou le retient par son manteau, et il reste un moment suspendu. Enfin il tombe à terre; les sabres, les épées nues, sont levés sur lui; il se jette aux genoux d'Octaï, l'un des principaux officiers de sa garde, qui le repousse avec colère. Le

1248-1250 malheureux prince se relève, tendant la main à tout le monde, disant qu'il abandonnait le trône d'Égypte, et qu'il voulait retourner dans la Mésopotamie. Ces supplications, indignes d'un prince, inspiraient plus de mépris que de pitié; cependant la foule des conjurés hésitait; mais les chefs savaient trop bien qu'il n'y avait pour eux de salut qu'en achevant le crime commencé. Bondocdar, qui avait porté le premier coup au sultan, le frappe une seconde fois de son sabre; Almoadam s'échappe tout sanglant, se jette dans le Nil, et cherche à gagner quelques navires qui semblaient s'approcher de la rive pour le recevoir; neuf mamelucks le suivent dans l'eau et le percent de mille coups à la vue de la galère où se trouvait Joinville (1).

Telle fut la fin d'Almoadam, qui ne sut ni régner ni mourir. Les auteurs arabes remarquent comme une chose singulière qu'il périt à-la-fois par le fer, le feu et l'eau. Les mêmes auteurs s'accordent à dire qu'il provoqua lui-même sa ruine par son imprudence et son injustice. Au reste, l'histoire orientale, accoutu-

---

(1) Voyez, sur cet événement, l'*Extrait du continuateur de Tabary*, tome VI, ainsi que l'*Histoire de St. Louis* par Joinville. Les détails que fournissent ces deux auteurs sont entièrement conformes.

mée à louer le succès, à blâmer tous ceux qui 1248-1250
succombent, rapporte les plaintes des mamelucks sans les examiner; et passant légèrement sur cette révolution, se contente de dire: *Lorsque Dieu veut un événement, il en prépare d'avance les causes.*

Le Nil et son rivage offraient alors deux spectacles bien différents : d'un côté, on voyait un prince au milieu de toutes les pompes de la grandeur, dans tout l'appareil de la victoire, massacré par ses propres gardes; de l'autre, un prince malheureux, entouré de ses chevaliers malheureux comme lui, leur inspirant plus de respect dans son adversité que lorsqu'il était environné de tout l'éclat de la prospérité et de la puissance. Les chevaliers et les barons français, quoiqu'ils eussent été victimes de la barbarie du sultan, éprouvèrent à la vue de sa mort tragique plus d'étonnement que de joie; ils ne pouvaient s'expliquer l'attentat des mamelucks, et ces révolutions du despotisme militaire aux prises avec lui-même, les remplissaient d'effroi.

Après cette scène sanglante, trente officiers sarrasins, l'épée à la main et portant au cou des haches d'armes, entrèrent dans la galère où se trouvaient les comtes de Bretagne, de Montfort, Baudouin et Guy d'Ibelin, et le sire de

1248-1250 Joinville. Ces furieux, vomissant des imprécations et menaçant de la voix et du geste, firent croire aux prisonniers que leur dernière heure était venue. Déjà les guerriers chrétiens se préparaient à la mort, et se jetant à genoux devant un religieux de la Trinité, ils lui demandaient l'absolution de leurs péchés; comme le prêtre ne pouvait les entendre tous à-la-fois, ils se confessèrent les uns aux autres; Guy d'Ibelin, connétable de Chypre, se confessa à Joinville, qui lui donna *telle absolution comme Dieu lui en avait donné le pouvoir*. C'est ainsi que dans la suite l'histoire nous représente le chevalier Bayard, blessé à mort et près d'expirer, se confessant au pied d'un chêne à l'un de ses fidèles compagnons d'armes.

Au reste ces menaces, ces violences des émirs, pouvaient avoir un but politique. A la suite d'un complot qui devait diviser les esprits, réveiller des passions nouvelles, il importait aux chefs d'exciter le fanatisme de la multitude et de diriger toutes ses fureurs contre les chrétiens. Il leur importait de faire croire, ils pouvaient croire eux-mêmes qu'Almoadam, tué devant les galères chrétiennes, avait cherché un asile parmi les ennemis de l'islamisme.

Les seigneurs et les barons n'éprouvèrent point le sort qu'ils redoutaient; cependant

comme si on avait craint leurs entreprises, ils furent jetés à fond de cale, où ils passèrent la nuit, ayant toujours sous les yeux les terribles images de la mort. 1248-1250

Louis, enfermé dans sa tente avec ses frères, avait entendu le tumulte. Ne sachant rien, il crut ou qu'on massacrait les prisonniers français, ou que les musulmans avaient pris Damiette. Il était en proie à mille terreurs, lorsqu'il vit entrer dans sa tente le chef des mamelucks, Octaï. Cet émir fit retirer les gardes du roi, et montrant un glaive ensanglanté : « Almoadam n'est plus, dit-il ; que me donneras-tu pour t'avoir délivré d'un ennemi qui » méditait ta perte et la nôtre » ? Louis ne répondit rien. Alors présentant la pointe de son épée : « Est-ce que tu ne sais pas, ajouta l'émir » furieux, que je suis maître de ta personne ? » Fais-moi chevalier, ou tu es mort. — Fais-» toi chrétien, répliqua le monarque, et je te » ferai chevalier. » Sans insister davantage, Octaï se retira, et, peu de temps après, la tente du roi fut remplie de guerriers sarrasins armés de sabres et d'épées. Leur démarche, leurs cris, la fureur peinte sur leur visage, annonçaient assez qu'ils venaient de commettre un grand crime, et qu'ils étaient prêts à en commettre d'autres; mais par une espèce

1248-1250 de prodige, changeant tout-à-coup de contenance et de langage à la vue du monarque, ils s'approchèrent de lui avec respect; puis, comme s'ils avaient éprouvé en présence de Louis le besoin de se justifier, ils lui dirent qu'ils avaient été forcés de tuer un tyran qui voulait les perdre, qui voulait perdre les chrétiens; il fallait, ajoutaient-ils, oublier le passé: tout ce qu'ils demandaient pour l'avenir, c'était la fidèle exécution du traité conclu avec Almoadam. Puis portant la main à leur turban, inclinant leur front jusqu'à terre, ils se retirèrent en silence, et laissèrent le monarque dans l'étonnement de les voir passer ainsi tout-à-coup des emportements de la licence à des sentiments respectueux.

Cette scène singulière a fait dire à quelques historiens que les mamelucks avaient proposé le trône d'Egypte à St. Louis. Cette opinion s'est accréditée de nos jours, tant il nous est facile de croire tout ce qui semble favorable à la gloire du nom français. Le sire de Joinville, qu'on a cité pour appuyer cette assertion, se contente de rapporter une conversation qu'il eut avec St. Louis. Le roi l'interrogeait sur ce qu'il aurait dû faire dans le cas où les émirs seraient venus lui offrir l'autorité suprême. Comme le bon sénéchal ne concevait point

qu'on pût accepter une couronne de la main 1248-1250
de ces émirs séditieux qui avaient leur seigneur occis, Louis ne partagea point cet avis, et dit que *vraiment*, si on lui eût proposé de succéder au sultan, *il ne l'eût mie refusé.* Ces seules paroles (1) prouvent assez qu'on n'avait rien proposé au monarque captif. Joinville, il est vrai, ajoute à son récit, d'après des bruits qui circulèrent dans l'armée chrétienne, que les émirs avaient fait battre les tambours et sonner les trompettes devant la tente du roi de France, et qu'en même temps ils délibérèrent entre eux pour savoir s'ils ne briseraient point les fers de leur prisonnier pour en faire leur souverain. Le sire de Joinville rapporte ce fait sans l'affirmer; et comme l'histoire orientale garde sur ce fait même le silence le plus profond, un historien ne peut l'adopter aujourd'hui sans compromettre sa véracité. Il est possible sans doute que les émirs eussent exprimé le desir de trouver parmi eux un prince

(1) Nous avions d'abord consulté l'édition de Ducange; nous avons été surpris de trouver un récit et des expressions différentes dans l'édition de Caperonier, autrement appelée l'édition du Louvre : quoi qu'il en soit, on ne peut conclure ni de l'une ni de l'autre version qu'on ait fait aucune proposition à Louis IX.

1248-1250 qui eût la fermeté, la bravoure et les vertus de Louis IX ; mais comment croire que des musulmans, animés du double fanatisme de la religion et de la guerre, aient pu s'arrêter un moment à la pensée de choisir un maître absolu parmi les chrétiens, qu'ils venaient de traiter avec une barbarie sans exemple, et de remettre ainsi leurs biens, leur liberté, leur vie, entre les mains des plus implacables ennemis de leur pays, de leurs lois et de leur croyance.

Au reste, le pouvoir suprême dont les émirs s'étaient montrés si jaloux, et qu'ils avaient arraché avec tant de violence des mains d'Almoadam, parut d'abord effrayer leur ambition, lorsqu'ils furent les maîtres d'en disposer. Dans un conseil réuni pour nommer un sultan, les plus sages refusèrent le dangereux honneur de régner sur un pays rempli de troubles, et de commander à une armée livrée à l'esprit de sédition. Sur leur refus, on donna la couronne à Chegger-Eddour, qui avait eu tant de part à l'élévation, puis à la chute d'Almoadam. Pour gouverner avec elle, en qualité d'atabec, on choisit *Ezz-eddin Aybek*, qui avait été amené comme esclave en Égypte, et que son origine barbare faisait surnommer le *turcoman*.

La nouvelle sultane arriva bientôt à Phares-

cour, et fut proclamée sous le nom de *Mostassemieh Salehieh*, *reine des Musulmans*, *mère de Malek-Almansor Khalil*. Almansor Khalil, jeune prince, fils de Negmeddin, avait précédé son père au tombeau. Ainsi finit la puissante dynastie des Ayoubites, dynastie fondée par la victoire et renversée par une armée que l'orgueil de la victoire avait rendue séditieuse. Tandis qu'on formait ainsi un gouvernement nouveau, le corps d'Almoadam était abandonné sur les bords du Nil, où il resta deux jours sans sépulture. L'envoyé du calife de Bagdad obtint la permission de l'ensevelir, et déposa dans un lieu écarté les tristes restes du dernier des successeurs de Saladin. 1248-1250

L'élévation de Chegger-Eddour étonna les musulmans; on n'avait point encore vu le nom d'une femme et d'une esclave, gravé sur les monnaies et prononcé dans les prières publiques. Le calife de Bagdad s'éleva contre le scandale de cette innovation; et lorsqu'il écrivit dans la suite aux émirs, il leur demanda s'ils n'avaient pas trouvé dans toute l'Égypte un seul homme pour les gouverner. L'autorité suprême, remise entre les mains d'une femme, ne pouvait contenir les passions qui troublaient l'empire, ni faire respecter les traités, ce qui devint très funeste aux chrétiens condamnés à souffrir

1248-1250 tour-à-tour de la révolte et de la soumission, de l'union et de la discorde de leurs ennemis.

Parmi les émirs, les uns voulaient qu'on exécutât la trève conclue avec le sultan; les autres, qu'on fît un traité nouveau; quelques-uns s'indignaient qu'on négociât avec des infidèles. Après de longs débats, on en revint à ce qui avait été décidé, en y ajoutant la condition que le roi de France rendrait Damiette avant d'être mis en liberté, et qu'avant de quitter les rives du Nil il paierait la moitié de la somme fixée pour sa rançon et celle de son armée. Ces dernières conditions annonçaient la défiance des émirs, et pouvaient faire craindre que le jour de la délivrance ne fût point encore arrivé pour les prisonniers chrétiens.

Lorsqu'on en vint à jurer l'observation du traité, on proposa de part et d'autre des formules de serment. Les émirs jurèrent que s'ils manquaient à leurs promesses, « ils consen- » taient à être bafoués comme le pélerin qui » fait le voyage de la Mecque la tête décou- » verte, ou bien à être aussi méprisés que » celui qui reprend ses femmes après les avoir » quittées. » Les musulmans, d'après leurs mœurs et leurs usages, n'avaient point d'expressions plus solennelles pour garantir la

foi jurée. On proposa à Louis IX la formule 1248-1250
suivante : « Si je manque à mon serment, je » serai semblable à celui qui renie son Dieu, » qui crache sur la croix et la foule aux » pieds. » Cette formule de serment qu'on imposait au roi, lui semblait une injure à Dieu et à lui-même. Il refusa de la prononcer. En vain les émirs firent éclater leur colère, il brava leurs menaces. Cette résistance de St. Louis, célébrée par les contemporains, n'obtiendra peut-être pas les mêmes éloges dans le siècle où nous vivons. Cependant il faut considérer que le roi n'était pas seulement retenu en cette occasion par les scrupules d'une dévotion exagérée, mais par le sentiment de la dignité royale. On se rappelle que dans la troisième croisade, Richard et Saladin avaient jugé indigne de la majesté des rois d'asservir leur parole à la formule d'un serment; ils se contentèrent, pour cimenter la paix, de se toucher la main. Des émirs séditieux et couverts encore du sang de leur maître, devaient méconnaître la dignité du rang suprême; mais Louis n'oublia jamais, dans les occasions importantes, qu'il était un grand monarque; et la supposition d'un parjure, la seule pensée d'un blasphème, ne pouvaient s'allier dans son esprit

1248-1250 avec le caractère d'un prince chrétien et d'un roi de France.

Les musulmans, irrités de voir un roi dans les fers, leur dicter des lois et résister à toutes leurs demandes, parlaient déjà de faire mourir Louis IX au milieu des supplices : « Vous » êtes maîtres de mon corps, leur dit-il, mais » vous ne pouvez rien sur ma volonté. » Les princes, ses frères, le conjurèrent de prononcer la formule exigée ; il résista aux prières de l'amitié, comme il avait résisté aux menaces de ses ennemis. Les exhortations des prélats n'eurent pas plus de succès. Enfin les mamelucks attribuant une résistance si opiniâtre au patriarche de Jérusalem, s'emparèrent de ce prélat, âgé de plus de 80 ans, l'attachèrent à un poteau, et lui lièrent les mains si étroitement, que le sang en jaillissait. Le patriarche, pressé par la douleur, criait : *Sire, sire, jurez, je prends le péché sur moi.* Louis, toujours persuadé qu'on faisait outrage à sa bonne foi, qu'on lui demandait une chose injuste et déshonorante, resta inébranlable. A la fin les émirs, vaincus par tant de fermeté, se contentèrent de la simple parole du roi, et se retirèrent en disant que *ce prince franc était le plus fier chrétien qu'on eût jamais vu en Orient.*

On ne s'occupa plus dès-lors que de l'exécution du traité. Les galères qui portaient les prisonniers levèrent l'ancre et descendirent vers l'embouchure du Nil, tandis que l'armée musulmane s'avançait par terre. Les chrétiens devaient livrer Damiette le lendemain au lever du jour. On ne peut peindre le trouble, la consternation, le désespoir qui régnèrent dans la ville pendant toute la nuit. Les malheureux habitants parcouraient les rues, s'interrogeaient avec inquiétude. Les nouvelles les plus sinistres se répandaient; on disait que toute l'armée chrétienne avait été massacrée par les musulmans, que le roi de France était empoisonné. Lorsqu'on reçut l'ordre d'évacuer la place, la plupart des guerriers déclarèrent hautement qu'ils n'obéiraient point, et qu'ils aimaient mieux mourir sur les remparts que d'être égorgés comme prisonniers de guerre. 1248-1250

En même temps les esprits s'échauffaient dans l'armée musulmane. On répétait que le roi de France refusait d'exécuter le traité, et qu'il avait ordonné à la garnison de Damiette de se défendre. Les soldats et leurs chefs se repentaient d'avoir fait une trève avec les Francs, et paraissaient décidés à profiter du moindre prétexte pour la rompre.

Cependant les commissaires de Louis IX

1248-1250 persuadèrent aux chrétiens renfermés dans Damiette d'évacuer la ville. La reine Marguerite, à peine relevée de couches, se fit transporter dans un vaisseau génois. Elle était accompagnée de la duchesse d'Anjou, de la comtesse de Poitiers et de la veuve infortunée du comte d'Artois, qui, au milieu des calamités présentes, pleurait encore sur le premier malheur de cette guerre. Vers la fin de la nuit, Olivier de Thermes, qui commandait la garnison, le duc de Bourgogne, le légat du pape, et tous les Francs, excepté les malades restés dans la ville, s'embarquèrent sur le Nil.

Geoffroi de Sergines étant entré dans la place, en remit les clefs aux émirs, et dès le lever du jour on vit flotter les étendards musulmans sur les tours et les remparts. A cette vue, toute l'armée égyptienne se précipita en tumulte dans la ville. Les nouvelles répandues dans la nuit avaient excité la fureur des soldats; ils entrèrent dans Damiette, comme si un combat sanglant leur en eût ouvert les portes; ils massacrèrent les malades qu'ils y trouvèrent, pillèrent les maisons et livrèrent aux flammes les machines de guerre, les armes, toutes les munitions qui appartenaient aux chrétiens.

Cette première violation des traités, l'ivresse du carnage, l'impunité de la licence, ne firent

qu'enflammer davantage l'esprit des musulmans, et les porter à de plus grands excès. Les émirs partageant la fureur des soldats, eurent la pensée de faire périr tous les prisonniers chrétiens. Déjà les galères où se trouvaient entassés les barons et les chevaliers français, avaient reçu l'ordre de remonter vers Pharescour, *dont fut parmi nous grand deuil*, dit Joinville, *et maintes larmes issirent des yeux; car nous croyons tous qu'on dût nous tuer.* 1248-1250

Tandis que les galères remontaient le Nil, les chefs de l'armée musulmane délibéraient en conseil sur le sort du roi de France et de tous les guerriers français. « Nous voilà maîtres » de Damiette, disait l'un des émirs; un puis- » sant monarque des Francs, et ses plus braves » guerriers peuvent recevoir de nous la mort » ou la liberté. La fortune nous offre une oc- » casion d'assurer à jamais la paix de l'Égypte » et le triomphe de l'islamisme; nous avons » versé sans scrupule le sang des princes mu- » sulmans; respecterons-nous celui des princes » chrétiens, venus en Orient pour incendier » nos cités et réduire nos provinces en servi- » tude? » Cette opinion était celle du peuple et de l'armée, et la plupart des émirs, entraînés par l'esprit général, tenaient le même langage. Un émir de la Mauritanie, dont Joinville

1248-1250 nous a conservé le nom, s'éleva presque seul contre cette violation des lois de la guerre et de la paix. « Vous avez fait mourir, dit-il, » votre prince, que le Coran vous ordonnait » *de garder comme la prunelle de votre œil.* » Cette mort était sans doute nécessaire à » votre propre sécurité; mais que pouvez-vous » attendre de l'action qu'on vous propose, si » ce n'est la colère de Dieu et la malédiction » des hommes? » Ce discours fut interrompu par des murmures; le langage de la raison ne faisait qu'aigrir la haine et le fanatisme. Comme les passions violentes ne manquent jamais de motifs pour se justifier à elles-mêmes leurs propres excès, on accusa les croisés de perfidie, de trahison et de tous les crimes qu'on méditait contre eux. Il n'était point d'accusation qui ne parût vraisemblable, point de violence qui ne parût juste. « Si le Coran » ordonnait aux musulmans de veiller sur la » vie de leurs princes, il leur ordonnait aus- » si de veiller au maintien de la foi musul- » mane; la mort devait être le prix de ceux qui » avaient apporté la mort, et leurs ossements » devaient blanchir dans les mêmes plaines » qu'ils avaient ravagées. Ainsi l'exigeaient le » salut de l'Égypte et les lois du prophète. »

Après une délibération très orageuse, la

terrible sentence des captifs allait être prononcée; mais la cupidité vint à la fin au secours de l'humanité et de la justice; l'émir qui parlait en faveur des prisonniers chrétiens, avait dit plusieurs fois *que les morts ne payaient point de rançon :* on reconnut enfin que le glaive, en immolant les croisés, ne ferait que dépouiller la victoire, et priverait les vainqueurs du fruit de leurs travaux. Cette observation calma les esprits, et changea les opinions. La crainte de perdre huit cent mille besans d'or, fit respecter les traités, et sauva la vie du roi de France et de ses compagnons d'infortune. 1248-1250

Les émirs donnèrent l'ordre de ramener les galères vers Damiette. Les mamelucks prirent tout-à-coup des sentiments plus pacifiques; et comme il est naturel à la multitude de passer d'un extrême à l'autre, on traita avec tous les égards de l'hospitalité ceux que, peu d'heures auparavant, on voulait livrer à la mort. A leur arrivée devant la ville, on distribua aux prisonniers des beignets cuits au soleil, et des oeufs durcis que *pour l'honneur de nos personnes*, dit Joinville, *on avait peints de diverses couleurs.*

Les chevaliers et les barons eurent enfin la permission de sortir des vaisseaux qui leur servaient de prison, pour aller rejoindre le roi, que plusieurs d'entre eux n'avaient point vu de-

1248-1250 puis le désastre de Minieh. Lorsqu'ils sortaient de leurs navires, Louis marchait vers l'embouchure du Nil, escorté par des guerriers musulmans; une multitude innombrable le suivait, et contemplait en silence, les armes, les traits, la démarche du monarque chrétien. Une galère génoise l'attendait; dès qu'il y fut monté, quatre-vingts archers, les arbalètes tendues, parurent tout-à-coup sur le tillac: aussitôt la foule des Égyptiens se dissipe, et la galère s'éloigne du rivage. Louis avait avec lui le comte d'Anjou, le comte de Soissons, Geoffroi de Sergines, Philippe de Nemours, le sénéchal de Joinville. Le comte de Poitiers était resté en otage à Damiette jusqu'à l'entier paiement de quatre cent mille besans d'or, que le roi devait compter aux émirs avant de se mettre en mer. Il manquait à Louis IX trente mille livres: on les demanda aux Templiers; ceux-ci, au grand scandale des chevaliers et des barons, les refusèrent d'abord. On menaça d'employer la force; ils obéirent. La somme exigée par le traité fut payée aux Sarrasins. Le comte de Poitiers quitta Damiette, et tout était prêt pour le départ, lorsque Philippe de Montfort, chargé de faire le paiement, vint rendre compte de sa mission, et dit au roi qu'on avait trompé les émirs d'une somme de dix mille livres; Louis

en témoigna son mécontentement, et renvoya Philippe de Montfort à Damiette pour restituer cette somme, leçon de justice qu'il voulut à-la-fois donner à ses ennemis et à ses serviteurs. Cette dernière mission se trouve rapportée dans un auteur arabe qui lui suppose un motif singulier et bizarre. Il raconte que Philippe de Montfort fut envoyé aux émirs pour leur dire qu'ils manquaient de religion et de bon sens; de religion, parce qu'ils avaient massacré leur souverain; de bon sens, parce qu'ils avaient relâché, pour une somme modique, un prince puissant qui aurait donné la moitié de son royaume pour racheter sa liberté. Cette explication peu vraisemblable sert du moins à nous faire connaître l'opinion, alors répandue dans l'Orient, où l'on reprochait aux émirs égyptiens d'avoir égorgé leur sultan, et laissé échapper leur ennemi.

Bientôt Louis IX, avec les tristes débris de son armée, quitta l'embouchure du Nil, et peu de jours après son départ, arriva à Ptolémaïs, où le peuple et le clergé faisaient encore des prières pour sa délivrance.

L'Égypte célébra la reddition de Damiette par des réjouissances publiques. L'armée musulmane quitta son camp, et retourna vers la capitale : la sultane Chegger-Eddour fit dis-

1250-1255 tribuer aux chefs des vestes d'or et d'argent; ses libéralités s'étendirent jusqu'aux soldats. Un poète arabe composa en cette occasion des vers que l'histoire nous a conservés, et dans lesquels on remarque le passage qui suit :

« *Quand tu verras ce Français* (le roi de France), *dis-lui ces* » *paroles d'un ami sincère :*

» *Tu venais en Egypte; tu en convoitais les richesses; tu* » *croyais que ses forces se réduiraient en fumée.*

» *Vois maintenant ton armée; vois comme ton imprudente* » *conduite l'a précipitée dans le sein du tombeau*

» *Cinquante mille hommes! et pas un qui ne soit tué, pri-* » *sonnier ou criblé de blessures!*

» *Et s'il était tenté de venir venger sa défaite; si quelque* » *motif le ramenait en ces lieux;*

» *Dis-lui qu'on lui réserve la maison du fils de Lokman;* » *qu'il y trouvera encore et ses chaînes et l'eunuque Sabyh* (1).»

Tandis que Louis IX débarquait sur les côtes de la Palestine, la consternation était générale en Occident; comme il arrive dans les guerres lointaines, la renommée avait d'abord publié les nouvelles les plus extraordinaires sur l'expédition des croisés. Déjà on croyait voir flotter les étendards des chrétiens sur les murs du Caire et d'Alexandrie; à ces nouvelles succédèrent bientôt d'autres bruits, annonçant de grands désastres. Les récits les plus mer-

(1) Ces vers arabes ont été traduits par M. l'abbé Reinaud. Voyez l'*Extrait d'Abulféda*, tome VI.

veilleux n'avaient trouvé en France que des 1250-1255
esprits crédules; on refusa de croire à des revers, et les premiers qui en parlèrent furent livrés à la justice comme des ennemis de la religion et du royaume. Cependant les bruits sinistres ne tardèrent pas à se confirmer; on passa des excès de la joie aux excès de la douleur; le royaume ne comptait pas une famille qui n'eût une perte à déplorer dans les désastres dont on venait d'acquérir la douloureuse certitude. Mais pour tous les Français, la plus cruelle des infortunes, celle qui rendait tant de malheurs irréparables, et dont personne ne pouvait se consoler, c'était la captivité du roi; les danses, les fêtes, les spectacles (1), tout ce qui avait l'air de la joie, fut interdit: le royaume, plongé dans la tristesse et l'abattement, parut tout-à-coup semblable à ces villes dont parle l'Écriture, qui, menacées de la colère du ciel, se livraient à la douleur et se couvraient du deuil de la pénitence.

L'Église tout entière déplora un si grand malheur par des torrents de larmes; le père des fidèles fut sur le point de désespérer du

(1) Mathieu Pâris donne des détails curieux sur l'effet que produisit la nouvelle de la captivité du roi. *Voy.* l'analyse de Mathieu Pâris, au cinquième vol.

1250-1255 salut de la chrétienté. Il adressa des lettres pleines d'affliction à tous les princes, à tous les prélats de l'Occident. Il ordonnait au clergé de faire des prières publiques ; il exhortait les fidèles à prendre les armes. Innocent écrivit à Blanche pour la consoler, à Louis IX pour le soutenir dans ses revers. En s'adressant au roi de France, il s'étonnait de voir dans un seul homme tant de malheurs et tant de vertus, et demandait à Dieu ce que sa justice avait pu trouver dans le plus chrétien des rois, qui méritât d'être expié par de si grandes infortunes.

L'Angleterre s'affligea aussi de la captivité du monarque français ; les barons et les chevaliers s'indignèrent contre leur roi, qui les avait empêchés d'aller en Orient partager les périls des croisés. Le roi de Castille, alors en guerre avec les Sarrasins, ne vit plus que les malheurs des chrétiens au-delà des mers, et jura d'aller combattre les infidèles victorieux sur les bords du Nil ou du Jourdain : aucun des monarques de l'Occident ne fit paraître plus de douleur que Frédéric II, empereur d'Allemagne ; dans ses lettres, il parlait du roi de France comme de son meilleur ami, il déplorait avec amertume les désastres de la croisade. L'empereur, toujours irrité contre le St.-Siége, ne négligeait point cette occasion d'ac-

cuser Innocent, auquel il reprochait la ruine 1250-1255
des chrétiens. Frédéric se rendit en Sicile pour faire armer une flotte qui pût porter de prompts secours aux croisés ; en attendant que ses vaisseaux fussent prêts à partir, il envoya en Orient une ambassade, chargée de solliciter, auprès du sultan d'Égypte, la délivrance de Louis IX et de son armée.

Au milieu de la désolation universelle, une seule ville chrétienne fit éclater quelque joie ; Florence (1), au rapport de Villani, célébra par des fêtes les revers des croisés français. Quelques pirates de Gènes, de Pise, de Venise, profitèrent du désastre de Louis IX pour courir la mer, et piller les croisés qui revenaient en Europe. La joie des Florentins et les brigandages des pirates d'Italie, furent un grand sujet de scandale pour toute la chrétienté.

Louis IX, arrivé à Ptolémaïs, ne conservait avec lui qu'un petit nombre de fidèles chevaliers ; plusieurs des seigneurs français, compagnons de sa captivité, au lieu de le suivre en Palestine, étaient retournés en Occident. Parmi ceux qui avaient quitté les drapeaux de la croisade, on doit citer le duc de Bourgogne et le brave comte de Bretagne : ce dernier,

(1) *Voyez* l'extrait de Villani, dans le cinquième vol.

1250-1255 accablé de maladies et couvert de blessures, mourut dans la traversée; ses dépouilles mortelles, recueillies par ses chevaliers, furent transportées dans l'abbaye de Villeneuve, près de Nantes, où, plusieurs siècles après, on voyait encore son tombeau.

Les tristes débris de l'armée chrétienne durent émouvoir la charité des habitants de Ptolémaïs. Les chevaliers et les soldats étaient presque nus; le sénéchal de Champagne, pour paraître à la table du roi, fut réduit à se faire un vêtement avec les lambeaux d'une couverture. Une maladie épidémique, fruit d'une longue misère, et de tous les genres de privations, se manifesta parmi les croisés, et porta ses ravages dans la ville. Joinville qui était logé dans la maison du curé de Ptolémaïs, nous rapporte qu'il voyait chaque jour vingt convois passer sous ses fenêtres; chaque fois qu'il entendait ces funèbres paroles, *libera me*, *Domine*, il se mettait à pleurer, et s'adressait à Dieu en lui criant *mercy*.

Cependant le roi de France s'occupait de délivrer les captifs qui restaient en Égypte. Ces captifs étaient au nombre de douze mille; la plupart d'entre eux pouvaient reprendre les armes, et servir sous les drapeaux de la croisade. Louis fit partir des ambassadeurs pour

payer les quatre cent mille francs qu'il devait 1250-1255
encore aux Sarrasins, et pour presser l'exécution des derniers traités. Ces ambassadeurs trouvèrent l'Égypte remplie de troubles; les émirs partagés en plusieurs factions qui se disputaient la puissance; le fanatisme animait leurs divisions; ils s'accusaient réciproquement d'avoir favorisé ou épargné les chrétiens. Au milieu de ces débats, plusieurs captifs avaient été massacrés, quelques-uns forcés de renier la foi de Jésus-Christ: les envoyés de Louis IX furent à peine écoutés; on répondit à leurs demandes que le roi de France devait s'estimer heureux d'avoir recouvré sa liberté, et que les mamelucks iraient bientôt l'assiéger dans Ptolémaïs. Enfin les ambassadeurs chrétiens furent obligés de quitter l'Égypte sans avoir rien obtenu, et ne ramenèrent en Palestine que quatre cents prisonniers dont la plupart avaient eux-mêmes payé leur rançon.

A leur retour, Louis IX fut plongé dans une profonde tristesse; il venait de recevoir une lettre de la reine Blanche, qui l'exhortait à quitter l'Orient: il eut alors la pensée de retourner en France; mais comment se résoudre à laisser douze mille chrétiens dans la servitude, et la Terre-Sainte menacée d'une invasion! Les trois ordres militaires, les barons et

1250-1255 les seigneurs de la Palestine, conjuraient Louis de ne pas les abandonner, répétant avec l'accent du désespoir que s'ils étaient privés de son appui, les chrétiens de la Syrie n'auraient plus d'autre ressource que de le suivre en Occident.

Louis fut touché de leurs prières; mais avant de prendre une résolution, il voulut consulter ses deux frères, et les principaux seigneurs qui étaient restés auprès de lui. Il leur exposa les raisons qu'il avait de retourner en France, et celles qui pouvaient le retenir en Palestine: d'une part, son royaume menacé par le roi d'Angleterre, l'impossibilité où il était alors de rien entreprendre contre les infidèles, devaient le déterminer à quitter l'Orient; de l'autre côté, l'infidélité des émirs qui manquaient aux premières conditions des traités, les périls où se trouvait exposée la Terre-Sainte par son départ, l'espoir enfin de recevoir quelques secours et d'en profiter pour briser les fers des prisonniers chrétiens, pour délivrer Jérusalem, lui imposaient en quelque sorte l'obligation de différer son retour.

Après avoir exposé ainsi l'état des choses, et sans rien dire qui pût faire connaître son opinion, il invita les chevaliers et les barons à réfléchir sur le parti qu'on avait à prendre; le dimanche suivant, il les convoqua de nouveau,

et leur demanda leur avis. Le premier qui parla fut Guy de Malvoisin, dont les croisés admiraient la bravoure dans les combats et la sagesse dans les conseils. « Sire, dit-il en s'adressant à Louis IX, lorsque je considère l'hon- 1250-1255
» neur de votre personne et la gloire de votre
» règne, je ne crois point que vous puissiez
» rester dans ce pays; rappelez-vous cette
» armée florissante qui partit des ports de
» l'île de Chypre, et voyez ce qui vous reste
» de guerriers : on comptait alors dans l'armée
» chrétienne deux mille huit cents chevaliers
» avec bannières; aujourd'hui cent chevaliers
» composent toutes vos forces; la plupart sont
» malades; ils n'ont ni armes ni chevaux,
» aucun moyen de s'en procurer; ils ne peu-
» vent plus vous servir avec honneur et avec
» avantage. Vous ne possédez pas une ville de
» guerre en Orient; celle où vous êtes appar-
» tient à plusieurs nations différentes; en res-
» tant ici vous n'inspirerez aucune crainte aux
» infidèles, et vous laisserez croître l'audace
» de vos ennemis en Europe; vous vous expo-
» serez à perdre à la fois le royaume de France,
» où votre absence peut enhardir des voisins
» ambitieux, et le royaume de Jésus-Christ, où
» votre présence attirera les coups des musul-
» mans. Nous sommes tous persuadés qu'il faut

1250-1255 » punir l'orgueil des Sarrasins; mais ce n'est » point sur une terre lointaine qu'on peut achever les préparatifs d'une guerre décisive et » glorieuse. Ainsi donc, nous vous conseillons » de retourner en Occident, où vous veillerez » à la sûreté de vos états, où vous obtiendrez » au milieu de la paix, qui sera votre ouvrage, » les secours nécessaires pour venger nos défaites, et réparer un jour les revers que nous » venons d'éprouver. »

Le duc d'Anjou, le duc de Poitiers et la plupart des seigneurs français qui parlèrent après Guy de Malvoisin, exprimèrent la même opinion; lorsqu'on en vint au comte de Jaffa, il refusa de parler, en disant qu'il possédait plusieurs châteaux dans la Palestine, et qu'on pourrait l'accuser de défendre ses intérêts personnels. Le roi l'ayant invité à donner son avis comme tous les autres, il se contenta de dire que la gloire des armes chrétiennes, que le salut de la terre de Jésus-Christ, exigeaient que les croisés ne retournassent point en Europe. Lorsque le tour de Joinville arriva, le bon sénéchal se rappela le conseil que lui avait donné le seigneur de Bollaincourt, son cousin, à son départ pour la croisade. « Vous allez » outre-mer, c'est ainsi que s'était exprimé » le seigneur de Bollaincourt; mais prenez

» garde au revenir ; nul chevalier, ni pauvre, 1250-1253
» ni riche, ne peut retourner sans être honni,
» s'il laisse entre les mains des Sarrasins, le
» menu peuple en quelle compagnie il est
» allé. » Joinville, tout plein du souvenir de ces paroles, exposa qu'on ne pouvait abandonner, sans honte, la foule des prisonniers chrétiens. « Ces malheureux captifs, ajoutait-» il, étaient au service du roi comme au ser-» vice de Dieu, et *jamais ils ne s'en iront, si* » *le roi s'en va.* » Il n'était aucun des chevaliers et des barons qui n'eût des parents ou des amis parmi les prisonniers. Aussi plusieurs ne purent retenir leurs larmes, en écoutant Joinville; mais cette vive impression ne suffisait point pour étouffer dans leurs cœurs l'extrême desir de revoir la patrie. En vain le sénéchal ajouta que le roi avait encore une partie de son trésor, qu'il pouvait lever des troupes en Morée et dans d'autres pays, qu'avec les secours qui viendraient d'Europe on serait bientôt en état de recommencer la guerre : ces raisons et plusieurs autres ne pouvaient convaincre la plupart des seigneurs, qui ne regardaient plus la croisade que comme un long exil. Le sire de Chastenai et Beaumont, maréchal de France, furent les seuls qui partagèrent l'opinion de Joinville. « Que répon-

1250-1255 » drons-nous, disaient-ils, à ceux qui, à notre
» retour, nous demanderont ce que nous
» avons fait de l'héritage et des soldats de
» Jésus-Christ. Écoutez les malheureux habi-
» tants de la Palestine, ils nous accusent de
» leur avoir apporté la guerre, et nous repro-
» chent déjà de préparer leur ruine par notre
» départ. Si nous ne recevons point de secours,
» nous serons toujours à temps de partir; mais
» pourquoi hâter les jours du désespoir! Les
» croisés, il est vrai, ne sont point en grand
» nombre, mais a-t-on oublié que leur chef,
» dans les fers, se fit respecter des Sarrasins.
» La renommée d'ailleurs vient de nous ap-
» prendre que la discorde est parmi nos en-
» nemis, et que le sultan de Damas a déclaré
» la guerre aux mamelucks d'Égypte.... » Les deux chevaliers parlaient au milieu des murmures; plus les motifs qu'ils alléguaient paraissaient raisonnables, plus ils étaient écoutés avec impatience. Le seigneur de Beaumont allait continuer, mais il fut vivement interrompu par Jean de Beaumont, son oncle, qui lui adressa les reproches les plus amers: en vain le roi voulait que chacun eût la liberté d'exprimer son avis, l'autorité de la famille l'emporta sur l'autorité du prince; le sévère vieillard continua d'élever la voix, et contraignit son neveu au silence.

Lorsqu'il eut recueilli les avis de l'assemblée, le roi renvoya les barons et les convoqua de nouveau pour le dimanche suivant. Au sortir du conseil, Joinville se trouva en butte aux railleries et aux outrages des chevaliers, pour avoir ouvert un avis contraire à l'opinion générale. Pour comble de chagrin, il craignait d'avoir encouru la disgrâce du roi; dans son désespoir, il formait le projet de se retirer auprès du prince d'Antioche, son parent. Comme il roulait dans son esprit les plus tristes pensées, le monarque le prit à part, et lui ouvrant son cœur, lui déclara que son dessein était de rester encore quelque temps en Palestine: alors Joinville oublia les injures des barons et des chevaliers; il était si joyeux de ce que le roi lui avait dit, *que nul mal ne le grévait plus*. Le dimanche arrivé, les barons se rassemblèrent pour la troisième fois. Le roi de France invoqua les lumières du Saint-Esprit par un signe de croix, et prononça ce discours: « Seigneurs, » je remercie également ceux qui m'ont » conseillé de rester en Asie, et ceux qui » m'ont conseillé de retourner en Occident. » Les uns et les autres, je n'en doute point, » n'ont en vue que l'intérêt de mon royaume » et la gloire de Jésus-Christ. Après avoir » réfléchi long-temps, j'ai pensé que je pouvais 1250-1255

1250-1255 » sans dommage et sans péril pour mes états,
» prolonger encore mon séjour dans ce pays.
» La reine ma mère a défendu l'honneur de
» ma couronne dans des jours malheureux ;
» elle montrera aujourd'hui la même fermeté,
» et trouvera moins d'obstacles : non, mon
» royaume ne souffrira point de mon absence ;
» mais si je quitte cette terre pour laquelle
» l'Europe a fait tant de sacrifices, qui la dé-
» fendra contre ses ennemis ? qui osera y rester
» après moi ? voudrait-on qu'étant venu ici
» pour défendre le royaume de Jérusalem, on
» pût un jour me reprocher sa ruine ? Je de-
» meure donc pour sauver ce qui nous reste,
» pour délivrer nos prisonniers, et profiter, s'il
» se peut, de la discorde des Sarrasins. Je ne
» veux d'ailleurs contraindre personne ; ceux
» qui veulent quitter l'Orient sont libres de par-
» tir ; quant à ceux qui resteront sous les dra-
» peaux de la croisade, je déclare que rien ne
» leur manquera, et que je partagerai toujours
» avec eux la bonne et la mauvaise fortune. »

Après ces paroles, dit Joinville, *plusieurs y en eut d'esbahis, et commencèrent à pleurer à chaudes larmes*. Dès-lors, les ducs d'Anjou et de Poitiers, avec un grand nombre de seigneurs, firent les préparatifs de leur départ. Le roi les chargea d'emporter une lettre

adressée au clergé, à la noblesse et au peuple 1250-1255
de son royaume. Dans cette lettre, Louis racontait, avec une noble simplicité, les victoires des chevaliers chrétiens, leurs défaites, leur captivité, et conjurait ses sujets de toutes les classes de prendre les armes pour secourir la Terre-Sainte.

Quand les deux frères du roi furent partis, on s'occupa de lever des soldats, et de mettre la Palestine en état de défense. Ce qui favorisait surtout les croisés, et donnait quelque sécurité aux colonies chrétiennes, c'était la division qui régnait alors parmi les Sarrasins. Après le meurtre d'Almoadam, les musulmans de Syrie avaient refusé de reconnaître l'autorité des mamelucks. La principauté et la ville de Damas venaient d'être livrées à Nasser, sultan d'Alep, qui se disposait à marcher contre le Caire à la tête d'une armée; la plus vive agitation régnait parmi les mamelucks d'Égypte, en qui le remords semblait être venu avec la crainte. La sultane Chegger-Eddour avait été forcée de descendre du trône, et de céder l'autorité suprême au turcoman Ezz-Eddin, dont elle était devenue l'épouse. Ce changement appaisa un moment les esprits; mais, dans l'état des choses, une révolution en appelait sans cesse une autre. La milice turbulente et

1250-1255 inquiète, qui avait renversé l'empire des Ayoubites, ne pouvait supporter ni ce qui était ancien, ni ce qui était nouveau; pour prévenir les séditions, les chefs montrèrent d'abord à la multitude un enfant de cette famille, qu'ils avaient proscrite, et le décorèrent du vain titre de sultan. Ils déclarèrent ensuite que l'Égypte appartenait au calife de Bagdad, et qu'ils la gouvernaient en son nom.

Ce fut alors que le sultan d'Alep et de Damas envoya à Louis IX des ambassadeurs, afin d'inviter le monarque français à se joindre à lui pour châtier l'orgueil et la révolte de la milice du Caire. Il promettait aux chrétiens de partager avec eux les dépouilles des vaincus, et de leur rendre le royaume de Jérusalem. Ces brillantes promesses devaient séduire le roi de France et méritaient du moins toute son attention. Les émirs d'Égypte sollicitaient également l'alliance des chrétiens, et proposaient des conditions avantageuses; Louis IX pouvait choisir, et de puissants motifs devaient le faire pencher vers le sultan de Damas: il s'agissait de traiter, d'un côté, avec des émirs, dont la volonté était incertaine, la fortune passagère, l'autorité toujours menacée et chancelante; de l'autre, avec un prince tout-puissant, et dont le pouvoir mieux affermi offrait une garantie

plus sûre à ses alliés. Un autre motif, qui ne pouvait être une chose indifférente aux yeux d'un vertueux monarque, c'est que toute la politique des mamelucks n'avait pour but que de leur assurer l'impunité d'un grand crime, et que le souverain de Damas s'armait pour venger la cause des princes. Toutes ces considérations furent sans doute présentées dans le conseil de Louis IX, et durent laisser le monarque indécis sur le parti qu'il avait à prendre. Cependant il n'oubliait point qu'il avait signé un traité avec les émirs, et que rien ne pouvait le dégager de son serment; il n'oubliait point surtout que les mamelucks tenaient encore dans leurs mains le sort de douze mille prisonniers chrétiens, et qu'en rompant avec eux, il renonçait à l'espoir de délivrer les malheureux compagnons de sa captivité. Louis répondit aux ambassadeurs syriens, qu'il joindrait volontiers ses armes à celles du sultan de Damas, si les mamelucks n'exécutaient point les traités. En même temps, il envoya au Caire Jean de Valence, chargé d'offrir aux émirs la paix ou la guerre; ceux-ci promirent de remplir enfin toutes les conditions du traité, si Louis IX consentait à devenir leur allié et leur auxiliaire : plus de deux cents chevaliers furent aussitôt remis en liberté. 1250-1253

1250-1255 Ces malheureuses victimes de la croisade arrivèrent à Ptolémaïs vers le mois d'octobre (1251) : le peuple accourut en foule pour les voir débarquer; tous portaient encore les marques de leur captivité ; le souvenir de leurs maux passés, leur misère présente, arrachaient à tous les spectateurs des larmes de compassion : au milieu de ces prisonniers, dont Louis venait de briser les chaînes, on portait en triomphe dans un cercueil, les ossements de Gauthier de Brienne, tombé aux mains des infidèles à la bataille de Gaza, et massacré au Caire par une multitude en furie. Le clergé accompagna à l'église des Hospitaliers les restes du héros chrétien ; les compagnons d'armes de Gauthier rappelaient ses exploits et la mort glorieuse qu'il avait subie pour la cause de Jésus-Christ : la religion déploya toutes ses pompes, et célébra dans ses cantiques la gloire d'un martyr et le dévouement qu'elle seule semblait avoir inspiré. La charité des fidèles accueillit et consola la misère des captifs, et Louis prit à son service tous ceux que leur âge ou leurs infirmités ne rendaient point incapables de porter les armes.

Le roi apprit avec peine que beaucoup de prisonniers chrétiens restaient encore en Égypte. Comme les ambassadeurs égyptiens arri-

vèrent alors à Ptolémaïs, Louis IX leur déclara 1250-1253
qu'ils ne devaient point compter sur l'alliance qu'ils sollicitaient, si les émirs ne se hâtaient de renvoyer tous les captifs, tous les enfants des chrétiens élevés dans la foi musulmane, et même les têtes des croisés qu'on avait exposées sur les murailles du Caire.

Ainsi la position des chrétiens s'améliorait chaque jour au milieu des divisions de leurs ennemis. Le roi de France dictait des conditions aux émirs, et s'il avait eu quelques troupes, il aurait pu réparer les revers qu'il venait d'essuyer en Égypte; mais l'Orient ne lui fournissait qu'un petit nombre de soldats, et l'Occident ne se disposait point à lui envoyer des secours.

Le roi de Castille qui avait pris la croix, mourut au moment où il se disposait à partir. En Angleterre, Henri III, qui s'était croisé, obtint du pape et du parlement la permission de lever un décime sur le peuple et sur le clergé; il imposa d'énormes taxes aux juifs du royaume. Les prédicateurs de la croisade furent chargés d'annoncer son prochain départ pour l'Orient; lui-même, en présence du peuple et des barons assemblés, jura sur les évangiles qu'il partirait pour la Terre-Sainte à la tête de son armée; mais après avoir obtenu

1250-1255 ce qu'il demandait, il oublia toutes ses promesses.

Frédéric II, au moment où il s'occupait de secourir Louis IX, était mort dans le royaume de Naples; son trépas fut une nouvelle source de troubles et d'agitation pour la chrétienté. Quoiqu'il eût légué en mourant cent mille onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte, et qu'il eût ordonné par son testament de rendre à l'église tout ce qui appartenait à l'église, Innocent reçut la nouvelle de sa mort avec une joie qu'il ne chercha point à dissimuler: *que les cieux se réjouissent*, écrivait-il au clergé et au peuple de Sicile, *que la terre soit dans l'allégresse*; il poursuivit par ses anathêmes la mémoire d'un prince qui avait porté pendant trente-huit ans le titre de roi de Jérusalem; il excommunia Conrad, que Frédéric avait désigné pour son successeur à l'empire: des émissaires furent envoyés dans le royaume de Naples, pour y corrompre la fidélité des peuples; des prédicateurs reçurent en Allemagne la mission de prêcher une croisade contre tous les princes de la famille de Souabe.

La France n'était pas moins agitée; au retour des ducs d'Anjou et de Poitiers, on lut dans les églises la lettre que Louis avait adressée à ses sujets. Cette lettre renouvela

toutes les douleurs qui avaient éclaté lorsque 1250-1255
la renommée annonça la captivité du roi et de son armée; les exhortations que Louis adressait aux Français pour obtenir des secours, et les nouvelles qui arrivaient chaque jour d'Orient émurent vivement tous les cœurs; et comme le peuple ne sait se modérer ni dans sa douleur ni dans sa joie, un esprit de sédition mêlé à l'enthousiasme de la croisade, agita les cités, parcourut les provinces, et mit un moment le royaume en péril.

Les princes et les seigneurs ayant échoué dans leur entreprise, la multitude fut portée à croire que Jésus-Christ rejetait de son service les grands de la terre, et qu'il ne voulait pour défenseurs que des hommes simples, des bergers et des laboureurs. Un homme se rencontra, qui entreprit, à l'aide de cette opinion populaire, d'échauffer les esprits, et de les entraîner dans un mouvement général. Cet homme, appelé Jacob, né en Hongrie et très avancé en âge, passait pour avoir prêché cette croisade d'enfants, dont nous avons parlé dans le douzième livre de cette histoire. Une longue barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture, un visage pâle, son langage mystérieux, lui donnaient l'air d'un prophète. Il allait de bourgade en bourgade, et se disait envoyé du

1250-1255 ciel pour délivrer la cité de Dieu et venger le roi de France. Les bergers quittaient leurs troupeaux, les laboureurs leurs charrues, pour s'attacher à ses pas. Jacob, qu'on appelait le *Maître de Hongrie*, faisait porter devant lui un étendard sur lequel était peint un agneau, symbole du sauveur du monde; de toutes parts on lui apportait des vivres, et ses disciples disaient qu'il avait comme Jésus-Christ, le don de la multiplication des pains.

On donna le nom de pastoureaux à ces croisés villageois; leurs premiers rassemblements, auxquels on fit d'abord peu d'attention, se formèrent dans les provinces de Flandre et de Picardie; ils se dirigèrent vers Amiens, ensuite vers la capitale, se grossissant sur la route d'une foule de vagabonds, d'aventuriers et de femmes prostituées. Quoiqu'ils eussent commis quelques désordres, la reine Blanche les toléra, espérant qu'elle en tirerait quelque secours pour le roi. La protection de la régente enflamma leur orgueil, l'impunité accrut parmi eux la licence et redoubla leur audace; l'imposteur Jacob et les autres chefs que le hasard ou la corruption lui avait associés, déclamaient avec véhémence contre la richesse et la suprématie du clergé, ce qui flattait la multitude qu'ils entraînaient à leur

suite ; au grand scandale des hommes pieux, 1250-1255
ils remplissaient eux-mêmes les fonctions du sacerdoce, et remplaçaient dans les chaires des églises les orateurs sacrés, employant la violence contre les ministres des autels, cherchant à remuer toutes les passions parmi le peuple. Rassemblés enfin au nombre de plus de cent mille, ces redoutables pélerins sortirent de Paris, et se divisèrent en plusieurs troupes pour se rendre sur les côtes de la mer, où ils devaient s'embarquer pour l'Orient. La ville d'Orléans, qui se trouvait sur leur passage, devint le théâtre des plus violents désordres. Les progrès de la licence donnèrent enfin au gouvernement et aux magistrats de sérieuses alarmes ; on ordonna dans toutes les provinces de poursuivre et de dissiper ces bandes turbulentes et séditieuses. Le plus nombreux rassemblement des pastoureaux se rendit à Bourges, où le *maître de Hongrie* devait opérer des miracles et faire entendre la volonté du ciel. Leur arrivée dans cette ville fut signalée par le meurtre, l'incendie et le pillage. Le peuple irrité prit les armes, et marcha contre ces perturbateurs ; on les atteignit entre Mortemer et Villeneuve-sur-le-Cher, où, malgré leur nombre, ils furent mis en déroute, et reçurent la punition de leurs brigandages. Jacob

1250-1255 eut la tête abattue d'un coup de hache ; plusieurs de ses disciples et de ses compagnons trouvèrent la mort sur le champ de bataille, ou furent envoyés au supplice ; le reste prit la fuite (1).

Ainsi cet orage formé subitement, se dissipa de même ; une autre bande qui s'était dirigée vers Bordeaux fut dispersée ; quelques-uns des pastoureaux parvenus jusqu'en Angleterre, éprouvèrent le même sort. Le bruit se répandit qu'on avait trouvé sur les chefs des correspondances avec les Sarrasins ; on les accusa d'avoir eu le projet de livrer le peuple chrétien au glaive des infidèles ; cette accusation, quoique invraisemblable, acheva de les rendre odieux. Le gouvernement, qui n'avait point d'abord de force à leur opposer, s'arma contre eux des passions de la multitude, et la tranquillité fut enfin rétablie dans le royaume.

Cependant on prêchait la croisade d'outremer dans la plupart des contrées de l'Europe ; on ajouta de nouvelles indulgences à celles qui

---

(1) Parmi le grand nombre d'historiens qui ont parlé de ce mouvement des pastoureaux, on peut consulter surtout Bernard de Guy, Mathieu Pâris, Guillaume de Nangis, les annales de Waverleïe, etc. Voyez l'*Analyse de ces auteurs*, au tome suivant.

avaient été jusqu'alors accordées aux soldats 1250-1255
de la croix ; l'évêque d'Avignon reçut le pouvoir d'absoudre ceux qui avaient frappé les clercs, brûlé les églises ; le même évêque eut la faculté de convertir en vœu pour la croisade, tous les autres vœux, excepté celui de religion ; de semblables pouvoirs furent donnés au prieur des Jacobins de Paris. Ces nouveaux encouragements auraient pu réveiller un moment l'ardeur des fidèles, si la cour de Rome n'avait pas été sans cesse détournée des soins d'une croisade en Orient, par la guerre qu'elle avait déclarée à la famille de Frédéric. Le St.-Siége accordait volontiers des dispenses aux croisés qui prenaient parti dans sa cause, ou qui lui payaient un tribut ; aussi le vertueux évêque de Lincoln accusait-il Innocent d'échanger les trésors du ciel contre ceux de la terre, et de vendre les croisés comme on vendait autrefois dans le Temple les genisses et les béliers des sacrifices. A la fin ne cachant plus son ambition ni sa haine, le souverain pontife chargea les Frères mineurs de prêcher une croisade contre l'héritier et le successeur de Frédéric ; l'indulgence pour ceux qui prenaient la croix, s'étendait au père et à la mère du croisé, ce qu'on n'avait vu dans aucune croisade. Dans un moment où Louis IX de-

1250-1255 mandait des secours pour lui-même, la prédication de cette croisade impie excita un grand scandale parmi toute la noblesse française; on traita les nouveaux croisés comme des rebelles; la reine Blanche fit saisir leurs terres; les seigneurs suivirent dans leurs domaines l'exemple de la reine. Les Frères prêcheurs furent sévèrement réprimandés, et leurs prédications restèrent sans effet.

Lorsqu'on arrêtait ainsi la publication d'une croisade contre Conrad, on n'en montrait pas plus de zèle pour la guerre d'Orient. Ceux qui avaient le plus d'attachement pour Louis IX, pouvaient craindre, en lui envoyant des secours, de prolonger son absence; ainsi malgré les prières réitérées du roi, la France, qui avait donné tant de larmes à sa captivité, ne put se résoudre à prendre les armes pour le secourir, et se contenta de former des vœux pour son retour.

Tout ce que put faire la reine Blanche pour son fils, ce fut de lui envoyer un vaisseau chargé d'argent, qui périt en abordant sur les côtes de Syrie. Un petit nombre de ceux qui avaient pris la croix en Occident, se décidèrent à traverser la mer; le jeune comte d'Eu, Raymond, vicomte de Turenne, que la régente avait condamné à partir pour la

Palestine, furent presque les seuls seigneurs français qui allèrent alors en Orient. La plupart des chevaliers et des barons qui étaient restés en Palestine avec le roi, dépouillés de tout, ruinés de fond en comble, mettaient leurs services à si haut prix, et, selon l'expression des commissaires de Louis IX, *se faisaient si chiers*, que le trésor du monarque n'aurait point suffi pour les enrôler. On fit des levées en Grèce, en Chypre, et dans les villes chrétiennes de la Syrie; mais ces levées n'amenèrent sous les drapeaux de la croisade que des aventuriers peu propres à partager les travaux et les dangers d'une grande entreprise. 1250-1255

Parmi les guerriers que l'amour des périls et des aventures lointaines, conduisit alors dans la Terre-Sainte, l'histoire remarque Alemar de Sélingan. Ce chevalier était parti d'un pays d'Occident (1), où l'été, disait-il, n'avait presque point de nuits; Selingan et ses compagnons cherchaient partout l'occasion de signaler leur adresse et leur audace romanesque. En attendant l'heureux moment de combattre les Sarrasins, ils faisaient la guerre aux lions, qu'ils poursuivaient à cheval dans les déserts, et qu'ils tuaient à coups de flèches,

(1) Norwège.

1250-1255 ce qui était un grand sujet de surprise et d'admiration pour les guerriers français.

On vit aussi arriver, dit Joinville, un autre *chevalier moult noble, qui se disait entre ceux de Toucy.* Le chevalier de Toucy avait été régent de l'empire latin de Constantinople en l'absence de Baudouin, et se glorifiait d'appartenir à la famille des rois de France. Il abandonnait avec neuf autres chevaliers un empire qui tombait en ruines, pour défendre les tristes débris du royaume de Jérusalem. Toucy racontait les malheurs de Baudouin, et les circonstances déplorables qui avaient forcé un empereur chrétien de s'allier au chef des Comans. Suivant la coutume des barbares, le prince des Comans et l'empereur de Constantinople, s'étaient fait tirer du sang, et le mêlant dans une coupe, en avaient bu l'un et l'autre en signe d'alliance et de fraternité. Les chevaliers qui accompagnaient le seigneur de Toucy, avaient emprunté cet usage aux barbares; les guerriers français en furent d'abord révoltés; mais bientôt entraînés par l'attrait de la nouveauté, ils mêlèrent eux-mêmes leur sang à celui de leurs nouveaux compagnons, et l'arrosant de flots de vin, les uns et les autres s'enivrèrent ensemble en disant qu'ils étaient frères.

Les mœurs et les usages des peuples de

l'Orient frappaient vivement l'attention des croisés. Quand les missionnaires que Louis IX avait envoyés en Tartarie, revinrent à Ptolémaïs, les guerriers français ne se lassaient point de les interroger et de les entendre. André de Lonjumeau, à la tête de la mission, était parti d'Antioche, et faisant dix lieues par jour, il avait marché pendant une année, avant d'arriver au lieu qu'habitait le grand kan des Tartares. Les missionnaires traversèrent des déserts, où ils aperçurent d'énormes amas d'ossements humains, tristes monuments des victoires d'un peuple barbare; ils racontaient des choses merveilleuses sur la cour du monarque des Mogols, sur les mœurs et les usages des pays qu'ils avaient parcourus, sur les conquêtes et la législation de Gengiskan, sur les prodiges qui avaient préparé la puissance et la grandeur du conquérant de l'Asie. Parmi leurs récits extraordinaires et remplis de circonstances fabuleuses, les croisés remarquaient avec joie que la religion du Christ étendait son empire chez les peuples les plus éloignés; les missionnaires attestaient avoir vu, dans une seule horde de Tartares, plus de huit cents chapelles, où l'on célébrait les louanges du vrai Dieu. Louis IX espérait que les Mogols deviendraient un jour les auxiliaires des chré- 1250-1255

1250-1255 tiens contre les infidèles; cette espérance le détermina à envoyer de nouveaux missionnaires dans la Tartarie.

Au reste, si les croisés s'étonnaient ainsi de tout ce qu'ils apprenaient des régions les plus lointaines de l'Asie, ils avaient près d'eux une peuplade barbare qui devait bien plus encore exciter leur surprise. Quelques mois après son arrivée, Louis IX reçut une ambassade du Vieux de la Montagne, qui, comme nous l'avons dit, régnait sur une trentaine de villages ou bourgades, bâtis au revers méridional du Liban. Les envoyés du prince des *Assassins*, admis en présence du roi de France, lui demandèrent s'il connaissait leur maître. « J'ai entendu parler de lui, répondit le mo- » narque. — Pourquoi donc, ajouta l'un des » ambassadeurs, n'avez-vous pas recherché » son amitié, en lui envoyant des présents, » comme l'ont fait l'empereur d'Allemagne, » le roi de Hongrie, le sultan du Caire, et tant » d'autres grands princes? » Le roi écouta sans colère cet étrange langage, et renvoya les ambassadeurs à une autre audience, à laquelle assistèrent les grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital. Le nom seul des deux ordres militaires que le poignard des assassins ne pouvait atteindre, inspirait quelque effroi au Vieux de

la Montagne, qui avait été contraint de leur payer un tribut. Dans la seconde audience, les deux grands-maîtres réprimandèrent vivement les ambassadeurs, et leur dirent que si le seigneur de la Montagne n'envoyait des présents au roi de France, son insolence lui attirerait bientôt un juste châtiment. Les envoyés reportèrent ces paroles menaçantes à leur maître, qui éprouva lui-même la crainte qu'il voulait inspirer, et les renvoya auprès de Louis IX, pour lui exprimer des dispositions et des sentiments plus pacifiques. Parmi les présents qu'ils étaient chargés d'offrir au roi des Francs, on remarquait plusieurs vases, un jeu d'échecs, un éléphant en cristal de roche; le seigneur de la Montagne avait joint à ces présents une chemise et un anneau, symboles d'alliance, d'après lesquels, dirent ses envoyés au monarque Français, « vous et notre maître, » vous devez rester unis comme les doigts de la » main, et comme la chemise l'est au corps. » 1250-1255

Louis IX accueillit avec distinction cette nouvelle ambassade, et chargea les envoyés du prince des Assassins de porter à leur maître des vases d'or et d'argent, des étoffes d'écarlate et de soie; il les fit accompagner par le frère Yves, savant dans la langue arabe. Celui-ci, qui séjourna quelque temps à la cour du

1250-1255 Vieux de la Montagne, raconta à son retour plusieurs particularités curieuses que l'histoire n'a point négligées. Le prince des Assassins appartenait à la secte d'Aly, et professait quelque admiration pour l'évangile. Il avait surtout une grande vénération pour *monseigneur St. Pierre*, qui, selon lui, vivait encore, et dont l'âme, disait-il, avait été successivement celle d'Abel, de Noé, d'Abraham. Le frère Yves parlait surtout de la terreur que le Vieux de la Montagne inspirait à ses sujets. Un silence effrayant régnait autour de son palais, et lorsqu'il se montrait en public, il était précédé d'un hérault d'armes, qui disait à haute voix : « Qui que vous soyez, craignez » de paraître devant celui qui tient la vie et » la mort des rois dans sa main. »

Tandis que ces récits merveilleux occupaient l'oisiveté des croisés, la guerre était déclarée entre le sultan de Damas et celui du Caire. Les guerriers chrétiens, impatients de combattre, gémissaient d'être ainsi condamnés à rester dans un triste repos. On comptait à peine sept cents chevaliers sous les drapeaux de la croix, et leur petit nombre ne permettait point à Louis IX de tenter une expédition importante.

En attendant les périls et les hasards de la

guerre, le saint monarque s'occupait sans cesse 1250-1255
d'adoucir le sort et de briser les fers des captifs qui restaient encore entre les mains des musulmans. Mais la captivité des guerriers chrétiens n'était pas le seul malheur dont son cœur fût affligé : ce qui ajoutait à son chagrin, c'était de savoir que plusieurs de ses compagnons d'armes avaient embrassé l'islamisme. Une remarque qui paraîtra singulière, c'est que les croisades, dont le but fut toujours de faire triompher la cause du christianisme, nous offrent de fréquents exemples d'apostasie, et l'histoire ne craint point d'affirmer que pendant le cours des guerres saintes, il y eut plus de chrétiens qui se firent musulmans, que de musulmans qui se firent chrétiens. Joinville nous apprend dans ses mémoires que la plupart des mariniers qui montaient la flotte chrétienne dans la retraite de Mansourah, renoncèrent à leur foi pour sauver leur vie : dans ces jours désastreux, beaucoup de guerriers ne purent résister aux menaces des Sarrasins, et la crainte de la mort leur fit oublier une religion pour laquelle ils avaient pris les armes. On a vu quels maux les croisés avaient à souffrir dans les expéditions en Orient ; parmi la foule des pélerins, il s'en trouvait toujours qui n'avaient pas assez de vertu pour résister à

1250-1255 l'épreuve des grandes infortunes: à l'arrivée de Louis IX en Égypte, ce pays renfermait déjà beaucoup de ces chrétiens parjures et infidèles, qui, dans les périls et les calamités des guerres précédentes, avaient renié le Dieu de leurs pères. Tous ces renégats étaient méprisés des Sarrasins. Les auteurs orientaux citent à ce sujet un mot de Saladin qui exprime une opinion généralement établie, et qui s'était conservée jusque dans les derniers temps des croisades: il disait *que jamais on ne fit un bon chrétien avec un mauvais musulman, ni un bon musulman avec un mauvais chrétien*. L'histoire donne peu de détails sur la vie que menaient ces francs dégénérés qui avaient renoncé à leur religion et à leur pays; plusieurs se livraient à l'agriculture, aux arts mécaniques; un grand nombre s'enrôlait dans les armées musulmanes; quelques-uns obtenaient des emplois et parvenaient à amasser de grandes richesses. On doit croire néanmoins que le remords empoisonnait tous les moments de leur vie, et ne leur permettait point de jouir des biens qu'ils avaient acquis parmi les infidèles (1): cette religion qu'ils avaient quittée leur inspirait encore du respect;

(1) M. Ancelot, dans sa tragédie de Louis IX, a retracé avec beaucoup de vérité le caractère d'un renégat.

la présence et le langage des Francs, qui avaient 1250-1255
été autrefois leurs frères, leur rappelaient des souvenirs douloureux; mais retenus je ne sais par quelle fausse honte, et comme si Dieu les eût frappés d'une réprobation éternelle, ils restaient enchaînés à l'erreur par un lien invincible, et quoiqu'ils sentissent le malheur de vivre sur une terre étrangère, ils n'osaient s'arrêter à la pensée de revoir leur patrie.

L'un de ces renégats, né à Provins, et qui avait combattu sous les drapeaux de Jean de Brienne, vint saluer Louis IX et lui apporter des présents au moment où le monarque s'embarquait sur le Nil pour se rendre en Palestine: comme Joinville lui dit que s'il persistait dans la religion de Mahomet il *irait droit en enfer* après sa mort, celui-ci répondit qu'il croyait la religion de Jésus-Christ meilleure que celle du prophète de la Mecque; mais il ajoutait, que s'il revenait à la foi des chrétiens, il tomberait dans la pauvreté, et qu'on *lui donnerait tout le long de sa vie d'infâmes reproches, en l'appelant renégat, renégat.* Ainsi la crainte de la misère, la crainte des jugements du monde, retenaient les déserteurs de la foi chrétienne, et les empêchaient de revenir à la croyance qu'ils avaient abandonnée. Louis IX ne négligea rien pour les ramener; ses libéralités allèrent

1250-1255 au devant de tous ceux qui revenaient au christianisme, et pour leur épargner jusqu'au mépris des hommes, il défendit par une ordonnance, de leur rappeler la honte de leur apostasie.

Le roi de France employa des sommes considérables à mettre plusieurs villes chrétiennes en état de défense; Césarée, comme Ptolémaïs, vit s'élever et s'agrandir ses tours et ses murailles; Louis fit relever aussi les fortifications de Jaffa et de Caïpha qui tombaient en ruines. Au milieu de ces travaux poursuivis dans la paix, les guerriers restaient oisifs, et plusieurs commencèrent à oublier la sévérité de la discipline militaire et les préceptes de la morale évangélique. La précaution qu'avait prise le sire de Joinville de placer son lit de manière à *oster toutes mécréances de femmes*, prouve que les mœurs des chevaliers de la croix n'étaient point à l'abri du soupçon; Louis se montra beaucoup plus sévère contre la licence des mœurs, qu'il ne l'avait fait au séjour de Damiette. L'histoire cite plusieurs exemples de sa sévérité; et telle était la bizarrerie des lois pénales chargées de protéger la décence et la morale publique, que l'excès même du libertinage paraîtrait aujourd'hui moins scandaleux que la punition infligée alors aux coupables.

Cependant le clergé ne cessait de rappeler 1250-1255
aux croisés les préceptes de la religion chrétienne, et ses prédications ne restaient pas sans fruit. La Palestine n'avait pas une ville, pas un lieu qui ne rappelât à des guerriers chrétiens les saintes traditions de l'Écriture, la miséricorde et la justice de Dieu. Plusieurs des seigneurs et des barons français, qui avaient été les modèles du courage, donnaient l'exemple de la dévotion et de la piété; on voyait des chevaliers déposant les armes, et reprenant la panetière et le bourdon de pélerin, se rendre dans les lieux consacrés par les miracles et la présence de Jésus-Christ et des saints personnages, dont la religion conservait la mémoire. Louis IX visita plusieurs fois la montagne du Thabor, le village de Cana, se rendit en pélerinage à Nazareth. Le sultan de Damas, qui recherchait toujours son alliance, l'invita à venir jusqu'à Jérusalem: ce pélerinage aurait comblé les voeux du pieux monarque; mais les barons et surtout les évêques lui représentèrent qu'il ne lui convenait point d'entrer à Jérusalem comme simple pélerin, et qu'il était venu en Orient non pas seulement pour visiter, mais pour délivrer le saint tombeau. Ils ajoutaient que les princes de l'Occident qui à l'avenir prendraient la croix, croiraient, à son

1250-1255 exemple, avoir rempli leur serment, en visitant la ville sainte, et qu'ainsi la dévotion des croisades n'aurait plus pour objet la délivrance du sépulcre de Jésus-Christ. Louis IX se rendit aux représentations des prélats, et consentit à ne point voir alors Jérusalem, dans l'espoir d'y entrer un jour les armes à la main. Mais cette espérance allait bientôt s'évanouir, et Dieu ne devait plus permettre que la ville sainte fût arrachée au joug des infidèles.

Les sultans du Caire et de Damas entretenaient toujours des négociations avec le monarque des Francs. Chacun de ces princes musulmans espérait avoir les chrétiens pour alliés, et craignait surtout de les avoir pour ennemis. Toutes les fois qu'ils redoutaient d'être vaincus, les émirs d'Égypte renouvelaient leurs propositions; ils acceptèrent enfin toutes les conditions qui leur étaient imposées: un traité fut conclu, par lequel les mamelucks s'engageaient à rendre tous les captifs qui restaient en Égypte, les enfants des chrétiens élevés dans la foi musulmane, et ce qui avait été demandé plusieurs fois par Louis IX, les têtes des martyrs de la croix, exposées sur les murailles du Caire. Jérusalem et toutes les villes de la Palestine, à la réserve de Gaza, de Daroum et de deux autres forteresses, devaient

être remises entre les mains des Francs. Le 1250-1255
traité portait encore que, pendant quinze années, le royaume de Jérusalem n'aurait point de guerre avec l'Égypte, que les deux états réuniraient leurs forces, et que toutes les conquêtes seraient partagées entre les chrétiens et les mamelucks. Quelques ecclésiastiques exprimèrent leurs doutes et leurs scrupules sur une alliance avec les ennemis de Jésus-Christ ; le pieux monarque dédaigna leurs représentations ; jamais traité n'avait offert plus d'avantages à la cause des chrétiens, si la bonne foi eût présidé à son exécution ; mais la généreuse loyauté de Louis IX ne lui permettait point de soupçonner la fraude et la perfidie dans ses alliés, ni même dans ses ennemis.

Les chefs des mamelucks devaient se rendre à Gaza, et de là à Jaffa, pour confirmer l'alliance qu'ils venaient de contracter, et s'entendre avec Louis IX sur les moyens de poursuivre la guerre. Quand le sultan de Damas eut connaissance du traité qu'on venait de faire, il envoya une armée de vingt mille hommes entre Gaza et Daroum, pour empêcher la jonction des Égyptiens et des Francs. Soit que les mamelucks fussent retenus par leurs divisions intérieures, soit qu'ils n'osassent point

1250-1255 braver les troupes de Damas, ils ne se rendirent point à Jaffa à l'époque convenue. Cependant ils avaient rempli toutes les autres conditions du traité; ils ajoutèrent à l'envoi des captifs et des funèbres dépouilles des guerriers chrétiens, le don d'un éléphant, que Louis IX envoya au roi d'Angleterre. Comme ils renouvelaient souvent leur promesse de venir à Joppé, Louis les attendait toujours; il les attendit pendant une année. Le monarque français, trompé ainsi dans ses espérances, pouvait sans injustice renoncer à un traité qu'on n'exécutait pas; il pouvait encore se rapprocher du sultan de Damas qui offrait les mêmes avantages, et dont les promesses devaient inspirer plus de confiance. Les émirs d'Égypte avaient recherché l'alliance des croisés, dans des circonstances où leur situation paraissait désespérée, et lorsqu'ils pouvaient croire que le roi de France recevrait des secours de l'Occident; voyant enfin que Louis n'avait point d'armée, et que toutes les forces qu'il pouvait réunir, se réduisaient à 700 chevaliers, ils craignirent de s'engager plus avant dans des relations qui les exposaient à la haine des musulmans, et ne leur présentaient aucun appui véritable contre leurs ennemis. Tous ces émirs d'ailleurs ne combattaient que pour s'as-

surer l'impunité de leur crime, et conserver les fruits de la révolte. Ils étaient toujours prêts à mettre bas les armes, si on leur pardonnait le passé, et si on leur abandonnait l'Égypte. Le calife de Bagdad cherchait alors à rétablir la paix entre les puissances musulmanes; il engagea le sultan de Damas et d'Alep à oublier ses ressentiments, les émirs, à témoigner leur repentir et leur desir de la paix. Il s'était livré plusieurs combats qui n'avaient eu aucun résultat décisif; dans l'un de ces combats, une partie des troupes syriennes avait été enfoncée par les mamelucks, et s'était enfui sur la route de Damas, tandis que plusieurs corps de mamelucks avaient été battus et poursuivis par les Syriens jusqu'aux portes du Caire. Une guerre où la victoire restait toujours incertaine, devait lasser la patience et le courage des deux partis; de part et d'autre on prit pour arbitre le père spirituel des musulmans: les sultans de Syrie et d'Égypte conclurent enfin la paix et résolurent d'unir leurs armes contre les chrétiens. Dès-lors toutes les espérances des croisés s'évanouirent; le roi de France, pour avoir différé trop long-temps, et négligé l'occasion favorable, eut tout-à-coup deux ennemis à redouter. Il faudrait connaître à fond la situation 1250-1255

1250-1255 et la politique des puissances musulmanes pour savoir jusqu'à quel point l'histoire peut blâmer l'indécision et la lenteur de Louis IX ; le père Maimbourg n'hésite point à le censurer avec amertume, et déclare naïvement, que *pour être saint, on n'est point infaillible, particulièrement dans les affaires politiques, et surtout dans celles de la guerre.*

Le traité conclu entre les mamelucks et les Syriens, fut le signal de la guerre ; le sultan de Damas, à la tête d'une armée, vint jusque sous les murs de Ptolémaïs, et menaça de ravager les jardins et les campagnes qui approvisionnaient la ville, si on ne lui payait une contribution de cinquante mille besans d'or : les chrétiens n'étaient point en état de résister à leurs ennemis, si ceux-ci avaient alors eu le projet de les attaquer sérieusement ; mais les Syriens, accablés de fatigues, manquant de vivres, retournèrent à Damas, tandis que les mamelucks reprenaient la route du Caire ; les uns et les autres s'éloignaient avec le dessein de revenir, et de profiter d'une occasion favorable pour envahir ou désoler la Palestine.

Les menaces des musulmans devaient engager Louis IX à redoubler de zèle et d'efforts pour mettre les villes chrétiennes en état de défense ; il résolut de rétablir les fortifications de

Sidon, démolies par les Sarrasins de Damas, dans le temps où les croisés abordaient en Égypte. Il avait envoyé dans cette ville un grand nombre d'ouvriers; déjà les travaux s'avançaient, lorsqu'ils furent tout-à-coup interrompus par l'accident le plus déplorable : comme la place n'avait qu'une faible garnison, elle fut surprise, et tout ce qu'elle renfermait de chrétiens fut massacré par les Turcomans, peuplade errante et féroce, accoutumée à vivre de meurtre et de brigandage. Louis apprit ce désastre dans la ville de Tyr, lorsqu'il se rendait à Sidon. Quelques-uns de ceux qui avaient échappé au carnage, lui racontèrent les cruautés inouïes des barbares; la fureur des Turcomans n'avait épargné ni l'âge ni le sexe, et dans leur retraite ils avaient égorgé deux mille prisonniers. Louis, vivement affligé de tout ce qu'il entendait, forma sur-le-champ le projet d'aller attaquer les Turcomans dans Bélinas où ils s'étaient retirés. Au premier signal, tous les guerriers qui l'accompagnaient se couvrent de leurs armes; le roi voulait se mettre à leur tête, mais ses barons s'y opposèrent, disant qu'il ne pouvait, dans une pareille expédition, exposer sa vie si nécessaire au salut de la Terre-Sainte. Les guerriers chrétiens se mirent en marche. Bélinas ou Césarée de Philippe était 1250-1255

1250-1255 bâtie sur le penchant du Liban, près des sources du Jourdain; on ne pouvait y arriver que par des sentiers étroits et des lieux escarpés; rien n'arrête les croisés français, impatients de venger la mort de leurs frères immolés par les Turcomans: on arrive devant Bélinas; l'ennemi fuit de toutes parts; la ville est prise: cette victoire eût été complète, si les guerriers chrétiens avaient observé les lois de la discipline et suivi les ordres de leurs chefs. Tandis que les croisés français prenaient possession de Bélinas, les chevaliers Teutoniques allèrent attaquer un château musulman bâti sur les hauteurs voisines, et dont les tours s'élevaient parmi les pics du Liban. Les Sarrasins qui s'étaient ralliés dans ce lieu, et commençaient à reprendre courage, repoussèrent les assaillants, et les poursuivirent à travers les rochers et les précipices. La retraite précipitée des chevaliers Teutoniques jeta la confusion parmi les autres guerriers chrétiens, réunis sur un terrain montueux, où ils ne pouvaient ni combattre à cheval ni se ranger en bataille: le sire de Joinville qui conduisait les gendarmes du roi, fut plus d'une fois sur le point de perdre la vie ou de tomber entre les mains des Turcomans. Enfin les guerriers français, à force de bravoure,

réparèrent la faute des Allemands; Olivier de Thermes et les guerriers qu'il commandait, parvinrent à repousser les musulmans. Les croisés abandonnèrent Bélinas, après l'avoir mise au pillage, et reprirent la route de Sidon. 1250-1255

Louis IX y était arrivé avant eux; à son approche de la ville, quelle avait été la douleur de ce prince (1) en voyant sur sa route la terre couverte de cadavres dépouillés et sanglants; c'étaient les tristes restes des chrétiens immolés par les Turcomans. Ils tombaient en putréfaction, et personne ne songeait à les ense-

(1) Ici le récit de Joinville est très confus, et presque inintelligible. Il dit d'abord que le roi était à Sidon, et qu'il se retira dans le château, à l'arrivée des Sarrasins. Deux pages plus loin il dit : « Quand le roi eut parachevé de fermer et » clore Japhe, il lui prit envie de faire à Saigette (Sidon) comme » il avait fait à Japhe. » On ne peut s'empêcher d'apercevoir ici une contradiction. On pourrait supposer que Louis IX, après avoir été à Sidon, en était sorti, et qu'il y était ensuite revenu : mais une circonstance prouve le contraire. L'histoire rapporte que deux mille chrétiens furent tués à Sidon ou dans le voisinage de la ville : si Louis IX s'était trouvé alors sur les lieux, il est probable qu'il aurait fait enterrer les morts avant de s'éloigner, et qu'il n'aurait pas attendu son retour pour remplir ce pieux devoir. Tout annonce que la Relation de Joinville a été altérée dans cette partie : malheureusement cette altération n'est pas la seule qu'ait subie ce précieux monument historique.

1250-1255 velir. A ce spectacle, Louis s'arrête, invite le légat à bénir un cimetière, puis il ordonne d'enterrer les morts qui couvraient les chemins : au lieu d'obéir, chacun détourne les yeux et recule d'effroi ; alors Louis descend de cheval, et prenant entre ses mains un des cadavres duquel s'exhalait une odeur infecte : *Allons, mes amis*, s'écrie-t-il, *allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ.* L'exemple du roi ranime le courage et la charité des personnes de sa suite ; tous s'empressent de l'imiter, et les chrétiens, que les barbares avaient égorgés, reçurent ainsi les honneurs de la sépulture. Ce pieux dévouement de Louis IX, à la mémoire de ses compagnons d'armes, a été célébré par tous les historiens ; il présente un étrange contraste avec l'insensibilité d'un héros des temps modernes, qui, dans une circonstance presque semblable, et dans la même contrée, fit empoisonner les blessés restés sur le champ de bataille.

Le roi resta plusieurs mois à Sidon, occupé de faire fortifier la ville. Cependant la reine Blanche lui écrivait souvent, et l'exhortait à revenir en France, craignant toujours de ne plus revoir son fils.

Ses pressentiments ne se réalisèrent que trop ; Louis était encore à Sidon, lorsqu'un

message arriva en Palestine, annonçant que la régente n'était plus. Ce fut le légat du pape qui reçut le premier cette triste nouvelle; il vint chez le roi, accompagné de l'archevêque de Tyr, et de Geoffroi de Beaulieu, confesseur de Louis. Comme le prélat annonça qu'il avait quelque chose d'important à dire, comme il montrait une grande tristesse sur son visage, le monarque le fit passer dans sa chapelle, qui, selon un vieil auteur, *était son arsenal contre toutes les traverses du monde*. Le légat commença par rappeler au roi que tout ce que l'homme aimait sur la terre était périssable; « remerciez Dieu, ajouta-t-il, de vous avoir » donné une mère qui a veillé avec tant de » soins et d'habileté sur votre famille et sur » votre royaume.... » Le légat s'arrêta un moment, puis il continua en poussant un profond soupir : « Cette tendre mère, cette ver- » tueuse princesse est maintenant dans le » ciel. » A ces mots, Louis jeta un grand cri et versa un torrent de larmes; revenu ensuite à un sentiment plus calme, il se mit à genoux devant l'autel, et s'écria les mains jointes : « Je vous rends grâce, ô mon Dieu, de m'avoir » donné une si bonne mère; c'était un présent » de votre miséricorde; vous le reprenez au- » jourd'hui comme votre bien; vous savez que 1250-1255

1250-1255 » je l'aimais pardessus toutes les créatures; » mais puisqu'il faut, avant tout, que vos décrets s'accomplissent, Seigneur, que votre » nom soit béni dans les siècles des siècles. » Louis renvoya le légat et l'archevêque de Tyr, et resté seul avec son confesseur, il récita l'office des morts : deux jours s'écoulèrent sans qu'il voulût voir personne. Alors il fit appeler Joinville, et lui dit en le voyant : « Ah! sénéchal, » j'ai perdu ma mère.—Sire, lui répondit Join- » ville, je ne m'en esbahis, vous savez qu'elle » avait une fois à mourir; mais je m'émer- » veille du grand et outrageux deuil que vous » en menez, vous qui êtes tant sage prince » tenu. » Lorsque Joinville eut quitté le roi, Madame *Marie de bonnes vertus* vint le prier de se rendre auprès de la reine pour la consoler. Le bon sénéchal trouva Marguerite tout en larmes, et ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise, en lui disant, « qu'on ne » devait mie croire femme à son plorer, car » le deuil qu'elle menait était pour la femme » qu'elle haïssoit plus en ce monde. » Marguerite répondit que ce n'était point en effet pour la mort de Blanche qu'elle pleurait, « mais » pour le grand mésaise en quoi le roi était, et » aussi pour leur fille qui était restée en la » garde des hommes. »

Louis IX assistait chaque jour à un service funèbre, célébré à l'intention de sa mère. Il envoya en Occident une grande quantité de joyaux et de pierres précieuses, pour être distribués aux principales églises de France; il exhortait en même temps le clergé à faire des prières pour lui et pour le repos de la reine Blanche. A mesure que Louis faisait ainsi prier Dieu pour sa mère, sa douleur cédait à l'espérance de la revoir dans le ciel, et son âme résignée trouvait ses plus douces consolations dans ce lien mystérieux qui nous réunit avec ceux que nous avons perdus, dans ce sentiment religieux qui se mêle à nos affections pour les épurer, à nos regrets pour les adoucir. 1250-1255

La mort de la reine Blanche semblait imposer à Louis IX l'obligation de revenir dans ses états: les nouvelles qu'il recevait de l'Occident annonçaient que sa présence y devenait chaque jour plus nécessaire. La guerre pour la succession de Flandre s'était rallumée; la trève avec l'Angleterre venait d'expirer; les peuples murmuraient; d'un autre côté, Louis IX n'avait plus rien à entreprendre dans la Palestine. Dès-lors son retour dans son royaume occupa toutes ses pensées, et comme s'il se fût défié, en cette occasion, de ses propres lumières, il voulut, avant de prendre

1250-1255 une résolution définitive, consulter la volonté de Dieu. On fit des processions et des prières dans les villes chrétiennes de la Palestine, pour que le ciel daignât éclairer ceux qu'il avait chargés de diriger une guerre entreprise en son nom. Le clergé et les barons du royaume de Jérusalem, persuadés que la présence de Louis ne leur était plus nécessaire, et que son retour en Occident pourrait réveiller l'enthousiasme des guerriers français pour une nouvelle croisade, lui conseillèrent de s'embarquer pour l'Europe, et lui exprimèrent leur vive reconnaissance pour tous les services qu'il avait rendus depuis cinq ans à la cause de Jésus-Christ. Louis, préparant son départ, laissa dans la Terre-Sainte cent chevaliers sous le commandement de Geoffroi de Sergines, qui combattit pendant trente années les Sarrasins, et devint, dans sa vieillesse, vice-roi du royaume de Jérusalem. Louis quitta Sidon, et se rendit, dans le printemps de l'année 1254, à Ptolémaïs avec la reine et trois enfants qu'il avait eus en Orient. Une flotte de 14 vaisseaux était prête à le recevoir avec ce qui restait des guerriers de la croisade; le jour du départ arrivé (24 avril), le roi marchant à pied, suivi du légat, du patriarche de Jérusalem, et de tous les seigneurs et chevaliers de la Palestine,

prit le chemin du port au milieu d'une foule 1250-1255
immense accourue sur son passage. On se rappelait alors les vertus dont il avait donné l'exemple, et sur-tout sa bonté envers les habitants de la Palestine, qu'il avait traités comme ses propres sujets. Les uns exprimaient leur reconnaissance par de vives acclamations, les autres par un morne silence; tout le peuple, qu'affligeait son départ, le proclamait *le père des chrétiens*, et conjurait le ciel de répandre ses bénédictions sur la famille du vertueux monarque et sur le royaume de France. Louis montrait sur son visage qu'il partageait les regrets des chrétiens de la Terre-Sainte; il leur adressait des paroles consolantes, leur donnait d'utiles conseils, se reprochait de n'avoir point assez fait pour leur cause, et témoignait le vif desir qu'un jour Dieu le jugeât digne d'achever l'ouvrage de leur délivrance.

Enfin la flotte mit à la voile; Louis IX avait obtenu du légat la permission de porter avec lui, dans son vaisseau, le St.-Sacrement pour assister les mourants et les malades. Ainsi en voyant des autels élevés sur la flotte, en voyant des prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, célébrer le service divin, et invoquer à chaque heure du jour la protection du ciel, on pouvait

1250-1255 reconnaître les pieux débris d'une croisade, et les derniers trophées de la guerre de Jésus-Christ. Comme la flotte approchait de l'île de Chypre, le vaisseau sur lequel le roi était monté, heurta violemment contre un banc de sable; tout l'équipage fut saisi d'effroi; la reine et ses enfants jetaient des cris lamentables; mais Louis se prosterna au pied de l'autel, et s'adressa à celui qui commande à la mer. Lorsqu'on examina le vaisseau, on reconnut qu'il avait été endommagé; les pilotes pressèrent le roi d'en sortir : voyant qu'eux-mêmes ne jugeaient pas à propos d'abandonner le navire, il résolut d'y rester. « Il n'y » a personne céans, leur dit-il, qui n'aime » autant son corps comme je fais le mien; » si une fois je descends, ils descendront » aussi, et de long-temps ne reverront leur » pays; j'aime mieux mettre, moi, la reine et » mes enfants en la main de Dieu, que de » faire tel dommage à un si grand peuple » comme il y a céans. » Ces paroles, inspirées par une charité héroïque, ranimèrent le courage des matelots et des pélerins, et l'on se remit en mer. La flotte, en s'éloignant de la Sicile, craignit de s'approcher des côtes de Tunis, comme si un secret pressentiment eût averti les croisés français des malheurs qui les

attendaient sur cette rive dans une autre expé- 1250-1255
dition plus désastreuse. Une tempête mit la flotte en danger de périr; la reine Marguerite fit alors le vœu d'offrir un navire d'argent à St.-Nicolas de Lorraine, et pria Joinville d'être *sa caution auprès du patron des naufragés.* Tandis que tout le monde se désolait, Louis trouvait sa sécurité dans une philosophie toute religieuse, et lorsque le danger fut passé, il disait à ses compagnons : « Regardez si Dieu » ne nous a pas montré son grand pouvoir, » quand par un seul des quatre vents de mer, » le roi de France, la reine, ses enfants et » tant d'autres personnages, ont cuidé être » noyés. » La navigation dura plus de deux mois, pendant lesquels il arriva aux pélerins plusieurs aventures et accidents merveilleux dont l'histoire nous a conservé le récit, et qui ne seraient point indignes de figurer dans une odyssée chrétienne.

La flotte aborda enfin aux îles d'Hières. Louis IX traversa la Provence, et passant par l'Auvergne, arriva à Vincennes le 5 septembre 1254: la foule accourait de toutes parts sur son passage; plus on oubliait ses revers, plus Louis se rappelait le sort de ses compagnons; et la tristesse qu'il montrait sur son visage formait un douloureux contraste avec

1250-1255 l'allégresse publique. Son premier soin fut d'aller à St.-Denis se prosterner aux pieds des apôtres de la France; le lendemain, il fit son entrée dans la capitale, précédé du clergé, de la noblesse et du peuple. Il portait toujours la croix sur l'épaule, et cette vue, en rappelant les motifs de sa longue absence, faisait craindre qu'il n'eût point encore abandonné son entreprise de la croisade. Le plus grand nombre des barons et des chevaliers qui étaient partis avec Louis IX, avaient trouvé leur tombeau en Syrie ou en Égypte. Ceux qui avaient survécu à tant de désastres, rentrèrent dans leurs châteaux, qu'ils retrouvèrent déserts et tombant en ruines. Le bon sénéchal, après avoir revu ses foyers, se rendit, les pieds nus, à l'église de St.-Nicolas en Lorraine, pour acquitter le vœu de la reine Marguerite. Il ne s'occupa plus ensuite que de réparer les maux que son absence avait causés à ses vassaux, et jura de ne plus quitter le château de Joinville pour aller en Asie.

Ainsi se termina cette guerre sainte, dont les commencements avaient rempli de joie les peuples chrétiens, et qui plongea ensuite tout l'Occident dans le deuil. Dans les événements que je viens de décrire, c'est le sénéchal de Joinville qui m'a servi de guide, et je ne puis

terminer mon récit, sans lui payer le juste 1250-1253
tribut de ma reconnaissance. La simplicité de sa narration, la naïveté de son style, l'enjouement de son caractère, ont été pour moi une heureuse distraction au milieu d'un travail toujours aride et quelquefois rebutant. Je me plais à le voir intrépide sur le champ de bataille, conservant sa gaîté au milieu des malheurs de la guerre, plein de résignation dans sa captivité, et dans toutes ses actions nous rappelant le véritable esprit de la chevalerie : comme son compatriote Villhardouin, il fait souvent pleurer ses héros, il pleure souvent lui-même. Il brave le danger, lorsque le danger est présent ; mais il remercie Dieu de tout son cœur, lorsqu'il n'a plus rien à craindre.

Quand je lis ses mémoires, je me transporte dans le XIIIe. siècle ; il me semble entendre un chevalier qui revient de la croisade, et qui me raconte ce qu'il a fait et ce qu'il a vu. Il n'a point de méthode ni de règle, il quitte et reprend, étend ou abrège sa narration, selon que son imagination est plus ou moins frappée de ce qu'il nous rapporte. Lorsqu'on a lu les récits de Joinville, on ne s'étonne point que St. Louis ait pris tant de charme à sa conversation ; il n'est point de ses lecteurs qui n'ait pour lui l'amitié et la confiance que lui ac-

1250-1255 cordait le vertueux monarque, et l'histoire adopte sans peine tout ce qu'il affirme *sur son honneur*, persuadée que celui qui disait la vérité à la cour des rois, ne peut tromper la postérité.

La croisade de St. Louis fut comme celle qui l'avait immédiatement précédée. L'enthousiasme de ces expéditions lointaines perdait chaque jour de sa vivacité et de son énergie: la croisade ne paraissait plus pour les chevaliers qu'une guerre ordinaire, dans laquelle l'esprit de la chevalerie était un mobile plus puissant que la religion. Elle ne fut une affaire religieuse que pour Louis IX.

La manière dont on prêcha cette croisade en Europe, les troubles au milieu desquels se faisait entendre la voix des prédicateurs, les moyens surtout qu'on employa pour lever des tributs dans tout l'Occident, étaient faits pour détourner les esprits du but qu'on devait se proposer dans une sainte expédition.

Cependant Louis IX prit des précautions qu'on avait négligées dans les guerres précédentes. Trois ans furent employés à préparer cette grande entreprise; les chevaliers arrivés dans l'île de Chypre, ne pouvaient assez s'étonner de voir des tonneaux de vin rangés les uns sur les autres, si haut qu'ils *paraissaient des mai-*

sons, et des monceaux de froment, d'orge 1250-1255
et autres blés, si considérables, qu'on aurait pu croire que ce *fussent montagnes*. Sans doute que les princes et les seigneurs qui accompagnaient St. Louis, avaient imité son exemple : heureux les croisés si leurs chefs eussent mis dans la guerre la même prudence et la même sagesse que dans les préparatifs de leur expédition !

Les guerriers français montrèrent partout leur bravoure accoutumée; mais dans toute la croisade on ne vit point se déployer le génie des grands capitaines, et Louis IX lui-même dans les périls ne put donner à ses troupes que l'exemple du courage et de l'intrépidité. Nous avons raconté les prodiges de la valeur française sur le champ de bataille, les prodiges d'une héroïque résignation dans les revers; les croisés et leurs chefs méritèrent, dans leurs désastres et dans l'excès de leurs misères, l'estime et l'admiration de leurs ennemis, et c'est ici que l'histoire nous offre le plus beau spectacle qu'elle puisse présenter aux hommes : *La gloire, fidèle compagne du malheur*.

Nous avons eu occasion, dans le cours de notre récit, de remarquer que la gaîté française n'abandonna jamais les chevaliers croisés dans leurs expéditions lointaines. Cette gaîté se

1250-1255 mêlait souvent aux images les plus tristes, et même elle ne respecta pas toujours la sévère bienséance. Qu'il nous soit permis de répéter à ce sujet une particularité singulière rapportée par Joinville : la veille du combat de Mansourah, mourut un des chevaliers du sénéchal de Champagne, nommé Landricourt ; comme on lui rendait les honneurs funèbres, six de ses compagnons d'armes parlaient si haut que leur conversation interrompit le prêtre qui chantait la messe. Joinville leur adressa de vifs reproches ; alors se mettant tous à rire, ils répondirent qu'ils parlaient entre eux de remarier la femme de *messire Hugues de Landricourt qui était là en bière*. Le bon Joinville fut très scandalisé de pareils discours, et leur ordonna de garder le silence. En parlant de cette gaîté indiscrète de ses chevaliers, le naïf sénéchal a soin d'ajouter que Dieu les punit le jour de la bataille ; *car de tous les six, dit-il, n'en eschappa pas ung qu'ils ne fussent tués et non pas enterrés, et à la fin a convenu à leurs femmes de se remarier toutes six.*

Les mœurs des chevaliers formaient un très grand contraste avec celles des musulmans, toujours graves, toujours sérieux, même au milieu des fêtes dans lesquelles ils célébraient la délivrance de leur pays et les défaites des chrétiens.

Nous avons parlé plusieurs fois de l'indiscipline des croisés ; les Sarrasins n'étaient guère plus disciplinés ; mais outre qu'ils avaient l'avantage de combattre sur leur propre territoire, la fortune leur donna, au milieu de leurs plus grands dangers, des chefs habiles et expérimentés, qui surent profiter de toutes les fautes des chrétiens, et ramener la victoire sous leurs drapeaux. 1250-1253

A la première apparition des croisés, l'histoire nous représente tout le peuple égyptien frappé de terreur; mais les musulmans, rassurés par leurs chefs, eurent bientôt autant de sécurité et de confiance qu'ils avaient eu d'alarmes, et comme il n'y a rien que les hommes oublient plus facilement que le danger, un an après la prise de Damiette, ils ne pouvaient concevoir l'espèce de délire qui avait conduit un roi des Francs sur les bords du Nil. Le continuateur de Tabary rapporte à ce sujet un trait qui peint à-la-fois l'opinion et le caractère des musulmans; l'émir Hossam-eddin ayant eu une conférence avec le monarque captif, lui dit : « Comment est-il venu à l'esprit du roi, avec » ce que je vois en lui de sagesse et de bonnes » qualités, comment lui est-il venu en la » pensée de se confier à un bois fragile, de » braver les écueils de la mer, de se hasarder

1250-1255 » dans un pays rempli de guerriers impatients » de combattre pour la foi musulmane; comment a-t-il pu croire qu'il s'emparerait de » l'Égypte, et qu'il débarquerait sur cette » terre sans s'exposer lui et les siens aux plus » grands dangers? » Le roi de France se mit à rire et ne répondit rien. L'émir continua ainsi: « Quelques-uns des docteurs de notre loi » ont décidé que celui qui s'embarque sur » cette mer deux fois de suite, en exposant sa » fortune et sa vie, ne peut faire recevoir » son témoignage en justice, parce qu'une si » grande imprudence prouve suffisamment la » faiblesse de sa raison et l'altération de son » jugement. » Louis IX se mit encore à rire, et répondit à l'émir: « Celui qui a dit cela » ne s'est point trompé, et cette décision est » sage (1). »

Nous avons transcrit le récit de l'historien arabe, sans lui donner plus de confiance qu'il n'en mérite; des auteurs chrétiens ne se sont pas montrés moins sévères envers St. Louis, et ne lui pardonnent pas son expédition au-delà

(1) La suite de la conversation de St. Louis avec l'émir, a pour objet la manière dont les docteurs musulmans interprètent le précepte du pélerinage à la Mekque. Nous l'avons renvoyée au tome VI, à l'extrait de la continuation de Tabary, par M. Reinaud.

des mers. Sans chercher à justifier cette croi- 1250-1255
sade, nous nous contenterons de dire ici que Louis IX n'avait pas seulement pour but de défendre les états chrétiens de Syrie et de combattre les ennemis de la foi; mais de fonder une colonie qui eût réuni l'Orient à l'Occident par l'heureux échange des productions et des lumières. Nous avons fait connaître, dans le XIIIe. livre de cette histoire, une lettre du sultan du Caire, d'après laquelle il est facile de voir que le roi de France avait d'autres desseins que ceux d'un conquérant. L'historien Mézerai dit formellement que le projet du roi de France était d'établir une colonie en Égypte, projet dont l'exécution a été tentée dans les temps modernes. « Pour cela, ajoute encore Mézerai, il emmenait avec lui grand nombre de laboureurs et d'artisans, capables néanmoins de porter les armes et de combattre en cas de besoin. » Pour appuyer notre opinion, nous pourrions ajouter à l'autorité de Mézerai celle de Leibnitz, qui, dans un mémoire adressé à Louis XIV, ne craignait point d'affirmer que les motifs qui avaient déterminé St. Louis à entreprendre la conquête de l'Égypte, étaient inspirés par une profonde sagesse, et méritaient l'attention des hommes

1250-1255 d'état les plus habiles, et des publicistes les plus éclairés.

On peut croire cependant que Louis IX ne voyait pas dans toute leur étendue les avantages qu'on pouvait recueillir de son expédition, et qu'on a remarqués dans notre siècle. Toute la politique de ces temps reculés était dans les idées religieuses, qui s'introduisaient dans les affaires humaines, et qui les dirigeaient souvent vers un but que n'apercevaient point les lumières de l'homme. Ce qu'on fait aujourd'hui dans les intérêts du commerce, dans ceux de la civilisation, on le faisait alors dans les intérêts du christianisme, et les résultats étaient souvent les mêmes. La religion, dans ces temps de barbarie et d'ignorance, était comme une raison mystérieuse, comme un sublime instinct donné aux hommes pour les aider à la recherche de tout ce qui devait leur être bon et utile. Il ne faut point oublier que la religion chrétienne dirigea toujours la conduite de Louis IX, et que ce fut aux inspirations religieuses de son monarque, que la France dut alors ces traités où présidaient la franchise et la bonne foi, ces institutions qui consacraient les principes de la justice, tous ces monuments d'une sage politique, auxquels

la philosophie moderne n'a pu refuser son admiration. 1250-1255

L'expédition de Louis IX eut pour l'Égypte deux résultats auxquels on ne devait point s'attendre. Deux ans après la délivrance de St. Louis, lorsque ce prince était encore en Palestine, les mamelucks craignirent une nouvelle invasion des Francs, et pour que leurs ennemis ne pussent s'emparer de Damiette et se fortifier dans cette ville, ils détruisirent la place de fond en comble. Quelques années après, comme leurs craintes n'étaient point encore calmées, et que la seconde croisade de St. Louis répandait de nouvelles alarmes en Orient, on jeta de grands amas de pierres dans l'embouchure du Nil, afin que les flottes chrétiennes ne pussent remonter le fleuve. Depuis cette époque, une nouvelle Damiette a été bâtie à peu de distance de la première ; mais l'entrée du Nil est encore de nos jours fermée à tous les vaisseaux, triste et déplorable témoignage de la terreur qu'inspirèrent autrefois les armes des Francs.

L'histoire a bien plus à gémir sur le second résultat de cette croisade. Il est bien certain qu'elle contribua beaucoup à changer la forme du gouvernement égyptien, et à remplir ce malheureux pays de tous les fléaux qu'entraîne

1250-1255 à sa suite le despotisme militaire. Ce fut un spectacle digne à-la-fois de toute notre attention et de notre pitié, que de voir, après une sanglante révolution, une riche et vaste contrée, abandonnée tout-à-coup à des esclaves achetés dans les régions les plus barbares de l'Asie. Le despotisme qui se défie toujours de tout ce qui l'approche, craignit les défenseurs naturels de l'Égypte, et voulut confier le soin de le défendre à des hommes sans patrie et sans famille, à ces hommes qui, selon l'expression de Tacite en parlant des gardes d'Artaban, n'ont pas la moindre idée de la vertu, sont incapables de remords, instruments toujours prêts pour le crime, ne connaissant que la main qui les paie. La plupart des dynasties de la Syrie avaient déjà péri victimes de leur confiance imprudente en des soldats étrangers. Celle de Saladin eut le même sort, et fut renversée, comme toutes les autres, par les barbares qu'elle avait chargés de sa défense. La dynastie des mamelucks baharites qui succéda à celle d'Ayoub, ne devait pas avoir une plus longue durée, et des esclaves achetés en Circassie s'emparèrent à leur tour du pouvoir qui les avait armés. Deux siècles après, l'empire ottoman abattit la seconde dynastie des mamelucks; mais leur gouvernement militaire,

au milieu des crimes de la tyrannie et des 1250-1255
excès de la licence, brava long-temps la puissance du vainqueur, et subsista jusqu'à la fin du XVIIIe. siècle, époque où la présence d'une armée française acheva de les anéantir. Ainsi deux expéditions des Français en Égypte, furent marquées, l'une par la révolte et l'élévation des mamelucks, l'autre par leur destruction.

La philosophie et l'humanité retirèrent néanmoins de l'expédition de St. Louis quelques avantages que l'histoire ne conteste point. Le monarque français avait entendu dire en Syrie qu'un puissant émir faisait rassembler un grand nombre de livres, et qu'il en formait une bibliothèque ouverte à tous les savants. Il voulut imiter ce noble exemple, et donna l'ordre de transcrire tous les manuscrits qui se trouvaient dans les monastères. Ce trésor littéraire confié à Vincent de Beauvais fut transporté dans une salle voisine de la sainte chapelle, et devint le premier modèle de ces établissements bibliographiques, de ces précieux dépôts des lettres et des sciences dont s'enorgueillit aujourd'hui la capitale.

On a dit souvent que l'hospice des Quinze-Vingts fut établi par St. Louis, pour donner un asile à trois cents gentilshommes revenus

1250-1255 aveugles de la guerre sainte. L'ordonnance par laquelle Louis IX fonda cet hospice, ne dit rien qui puisse accréditer l'opinion répandue d'abord par quelques écrivains, et devenue aujourd'hui comme une tradition populaire. Joinville parle de l'institution des Quinze-Vingts; mais il ne dit rien des motifs qui avaient pu engager le saint monarque à fonder cet établissement. D'ailleurs nous devons ajouter que l'origine des Quinze-Vingts est postérieure de plusieurs années au retour de la croisade. Mézerai rapporte dans son histoire, qu'au milieu du XIIe. siècle on avait établi à Rouen un hospice pour les aveugles; et que cet ancien monument de la charité avait pu donner à Louis IX la pensée de fonder une semblable institution dans sa capitale.

Avant cette croisade, la Tartarie n'était connue que par les formidables émigrations des Mogols; cette vaste région fut en quelque sorte révélée à l'Occident par des missionnaires qu'avait envoyés le roi de France. Guillaume de Longjumeaux, parti de l'île de Chypre, recueillit dans son voyage beaucoup de traditions fabuleuses, mais il rapporta aussi des notions curieuses et des observations exactes. Rubruquis qui partit pendant le séjour du roi en Palestine, et revint après le départ des croisés,

ne réussit point dans sa mission auprès du puissant empereur des Mogols; mais, comme voyageur, il observa avec sagacité le pays, les mœurs, les lois des Tartares, et sa relation est encore un monument précieux que des voyages récents n'ont pu faire oublier. 1250-1255.

Les chroniqueurs du temps, et Joinville lui-même, qui ne portaient leur attention que sur les événements de la guerre, et qui n'étaient guère frappés des progrès de la civilisation, n'ont presque rien dit des lumières que put acquérir St. Louis sur la législation de l'Orient. Quel intérêt n'auraient pas pour nous les vieilles chroniques, si elles avaient rapporté les conversations du monarque législateur avec les chrétiens orientaux versés dans l'étude des lois et des coutumes qui régissaient les colonies des Francs! Ce fut pendant le séjour du roi en Syrie que le chancelier du royaume de Chypre recueillit toutes les lois qui formaient les *assises de Jérusalem*; ne serait-il pas vrai de dire qu'on dut alors ce précieux recueil aux conseils et surtout aux encouragements de Louis IX? Ce qu'il y a de certain, c'est que le pieux monarque ne négligea rien pour connaître les usages et les coutumes des contrées qu'il visitait, et que les assises du royaume de Jérusalem lui servirent de modèle pour le monument de légis-

1250-1255 lation qui fit dans la suite la plus belle gloire de son règne.

Un avantage de cette croisade, et le plus grand de tous sans doute, c'est que Louis IX revint encore meilleur qu'il n'était parti, et que l'adversité développa et perfectionna en lui toutes les qualités dont ses sujets pouvaient attendre leur future prospérité. Un historien protestant dit à ce sujet ces paroles remarquables : « Le fruit de son voyage et de son » affliction, fut qu'il en revint plus homme » de bien, ayant crû en zèle, modestie, pru- » dence, diligence, et qu'il fut plus aimé et » honoré des siens qu'il n'avait oncques été » avant son départ, et par la terre universelle » en singulière admiration, pour sa bonne vie » et constance au milieu des plus grands dan- » gers, comme un miracle entre des rois (1). »

Loin de chercher à oublier ses malheurs, Louis les rappelait sans cesse, comme un grand exemple que Dieu avait voulu donner au monde. Il les attribuait surtout à ses fautes, et les austérités auxquelles il se condamna le reste de sa vie, étaient, dit le père Daniel, comme une espèce de deuil qu'il porta toujours pour tant de

(1) *Vérit. invent. de l'Hist. de France*, par Jean de Serres, pag. 152.

braves gens qui avaient péri dans la croisade. 1250-1253
A son retour il fit réformer la monnaie, et, par son ordre, on frappa des parisis d'argent et de gros tournois, sur lesquels on voyait des chaînes, afin de conserver la mémoire de sa captivité. Ces souvenirs le rendaient plus cher à ses peuples, plus grand aux yeux des chrétiens. Heureux les princes pour qui les leçons du malheur ne sont point perdues! heureux aussi le siècle où l'on ne juge point les hommes d'après les faveurs de la fortune, où l'adversité des grands de la terre a quelque chose de respectable et de sacré!

Les malheurs du temps, comme nous l'avons dit, avaient ruiné un grand nombre des plus illustres familles du royaume. On sait que plusieurs seigneurs avaient vendu leurs terres pour se préparer à la croisade. L'histoire nous a conservé des actes passés dans le camp même de Mansourah, par lesquels plusieurs gentilshommes vendaient leurs domaines à la couronne. Louis ne voulut point que ses compagnons d'armes fussent condamnés à la pauvreté, pour l'avoir suivi en Orient, et pour avoir partagé avec lui les périls et les travaux de la guerre sainte; il fit faire un dénombrement de la noblesse indigente, et trouva dans ses propres revenus des fonds pour la secourir;

1250-1255 il accueillait avec une bonté affectueuse les veuves et les enfants de ces braves chevaliers qu'il avait vus périr à ses côtés ; sa sollicitude s'étendait aussi sur les pauvres laboureurs qui pouvaient avoir souffert, soit dans la guerre des pastoureaux, soit par son absence, ou par le silence des lois. « Les serfs, disait-il, » appartiennent à Jésus-Christ comme nous, » et dans un royaume chrétien nous ne devons » pas oublier qu'ils sont nos frères. »

Depuis qu'il avait fait la guerre aux musulmans, il ne pouvait plus souffrir qu'on versât, dans des combats, le sang des chrétiens. Ses ordonnances défendirent les guerres entre particuliers, dans tous les domaines de la couronne, et l'autorité de son exemple contribua à maintenir l'ordre et la paix dans toutes les provinces.

Avant son départ, Louis avait envoyé des commissaires pour réparer les iniquités commises dans l'administration de son royaume. A son retour, il voulut tout voir par lui-même, et parcourut les provinces, persuadé que Dieu ne pardonne point aux rois d'avoir négligé l'occasion et les moyens de connaître la vérité. Quel spectacle touchant que celui de voir un roi s'inquiéter des injustices faites en son nom, comme les autres hommes s'inquiètent des in-

justices qu'on leur fait à eux-mêmes. Enfin sa vigilance paternelle parvint à détruire tous les abus, à réparer toutes les fautes; « et finablement, dit le noble confident de ses pensées, » par laps de temps, le royaume de France se » multiplia tellement par la bonne justice et » droiture qui y régnait, que le domaine, » censifs, rentes et revenus croissaient d'an » en an de moitié, et en amenda moult le » royaume de France. » 1250-1253

Nous n'achèverons point le récit de cette croisade, sans parler de l'empereur Frédéric II et d'Innocent IV, qui eurent une si grande influence sur les événements que nous avons racontés. On peut dire de Frédéric que sa gloire éprouva les mêmes vicissitudes que sa fortune. Tantôt il est loué avec exagération, tantôt blâmé sans mesure par les chroniques contemporaines. Tel est le sort des princes qui ont vécu dans la violence des partis. L'esprit de parti qui les a jugés de leur vivant, ne laisse à l'histoire que des incertitudes, et semble vivre encore pour eux dans la postérité. Aucun historien n'a contesté l'habileté, le génie de Frédéric; il fut un des plus illustres capitaines de son temps; il est placé parmi les princes qui ont encouragé par leur exemple et par leurs bienfaits, la renaissance des lettres au

1250-1255 moyen âge. Il fit briller sur le trône de grandes qualités; mais il ne sut point se mettre en harmonie avec l'esprit de ses contemporains (1); il n'eut ni les défauts ni les vertus de son siècle, et c'est pour cela qu'il succomba dans sa lutte opiniâtre contre les papes. Si cette lutte n'eût point troublé et divisé l'Europe, et si Frédéric avait été animé des mêmes sentiments que St. Louis, on ne peut douter que la chrétienté n'eût triomphé des infidèles, et que les croisades n'eussent soumis une grande partie de l'Orient.

La mémoire d'Innocent IV a été jugée diversement comme celle de son redoutable adversaire. En voyant ses manifestes, ses entreprises belliqueuses, ses triomphes spirituels et temporels, on pourrait croire que le plus habile et le plus ambitieux des conquérants s'était assis sur la chaire de St. Pierre. Les événements auxquels il a attaché son nom, et qu'il a dirigés par sa politique, ne nous laissent rien à dire sur son génie et sur son caractère. Ce pontife,

---

(1) Une chose digne de remarque, c'est que l'empereur Frédéric ressemblait tout-à-fait, pour le caractère et pour la politique, à Frédéric II, roi de Prusse. Ce dernier était en harmonie avec son siècle, et son siècle l'a surnommé le *grand Frédéric*.

après la mort de Frédéric, revint en Italie, qu'il 1250-1255
traversa en triomphe; mais par un singulier contraste, celui qui avait ébranlé la puissance des empereurs, ne rentra dans Rome qu'en tremblant. Les Romains lui avaient envoyé des députés pour lui exprimer leur surprise de le voir mener une vie errante, loin de sa capitale et de son troupeau dont il devait rendre compte au souverain juge.

Tout en obéissant aux volontés du peuple de Rome, Innocent poursuivait ses projets contre les restes de la famille impériale, et la mort le surprit dans le royaume de Naples dont il prenait possession au nom de l'Église, ne s'occupant plus du sort des colonies chrétiennes d'Orient. Le pontife qui lui succéda, quoiqu'il n'eût ni son ambition, ni son activité, ni son génie, n'en suivit pas moins la carrière qui lui était tracée. Il voulut accomplir toutes les menaces du St.-Siége, et les foudres de Rome ne se reposèrent pas plus dans les mains d'Alexandre IV que dans celles de ses prédécesseurs.

Ce qui pourrait justifier l'opiniâtre ardeur avec laquelle les papes poursuivirent la postérité de Frédéric, c'est qu'ils affranchirent par-là l'Italie du joug des empereurs d'Allemagne, et que cette riche contrée resta soixante

1250-1255 ans sans voir les armées de l'empire germanique. Mais, d'un autre côté, cet avantage fut acheté par tant de violences, par tant de calamités, que les peuples ne purent jamais ni en jouir ni en connaître le prix. Les papes, qui n'étaient pas toujours assez forts pour maintenir l'ouvrage de leur politique, se trouvèrent quelquefois obligés d'appeler à leur aide des princes étrangers, qui apportèrent en Italie de nouveaux sujets de discordes. La guerre appela sans cesse la guerre; les conquérants furent chassés par d'autres conquérants; cette révolution dura plusieurs siècles, et devint funeste, non-seulement à l'Italie, mais à l'Allemagne, à la France, à l'Espagne, à tous ceux qui voulurent se partager les dépouilles de la maison de Souabe.

Nous n'avons point à décrire ces scènes affligeantes; pour rentrer dans ce qui appartient plus particulièrement à notre sujet, nous nous arrêterons, en terminant ces considérations générales, sur la croisade qui fut prêchée alors dans toutes les cités italiennes contre Eccelino de Romano, que la voix du peuple et la voix de l'église avaient déclaré l'ennemi de Dieu et des hommes.

Ce seigneur italien avait profité du désordre des guerres civiles, pour usurper une domina-

tion tyrannique sur plusieurs villes de la Lombardie et de la Marche Trévisanne. Tout ce qu'on nous rapporte des tyrans de l'antiquité fabuleuse, n'approche point des cruautés d'Eccelino. L'histoire contemporaine compare son règne barbare à la peste, aux inondations, aux incendies, aux plus redoutables fléaux de la nature. Le pape excommunia d'abord Eccelino, dans lequel il ne voyait *qu'une bête féroce sous une face humaine*; peu de temps après il publia une croisade contre ce fléau de Dieu et de l'humanité. Jean de Vicence, qui avait prêché la paix publique vingt ans auparavant, fut un des prédicateurs de cette guerre sainte. On promettait aux fidèles qui prendraient les armes contre Eccelino, les mêmes indulgences qu'à ceux qui partaient pour la Palestine. Cette croisade, entreprise pour la cause de l'humanité et de la liberté, fut proclamée dans toutes les républiques d'Italie : l'éloquence des orateurs sacrés entraîna facilement la multitude; mais ce qui enflammait surtout le zèle et l'ardeur du peuple, c'était la vue des malheureux qu'Eccelino avait fait mutiler au milieu des tortures, c'étaient les gémissements et les plaintes des familles où le tyran avait choisi ses victimes. Dans plusieurs provinces d'Italie, les habitants des villes et des 1250-1255

1250-1255 campagnes prirent les armes pour défendre la cause de la religion et de la patrie, impatients d'obtenir la couronne civique, s'ils triomphaient de la tyrannie, la couronne du martyr, s'ils venaient à succomber.

L'étendard de la croix fut déployé à la tête de l'armée; la foule des croisés marcha contre Eccelino, en chantant cette hymne de l'église:

Vexilla regis prodeunt,
Fulget crucis mysterium.

L'armée des fidèles obtint d'abord de rapides succès; mais comme l'archevêque de Ravenne, qui la commandait, manquait d'habileté, comme les croisés de chaque ville n'avaient pour chefs que des moines et des religieux, ils ne profitèrent point de leurs premiers avantages. Les intrigues de la politique, l'esprit de rivalité ralentirent l'ardeur des combattants; la victoire fut quelquefois balancée par des revers: quatre années de travaux et de périls suffirent à peine pour abattre une domination impie, et venger l'humanité par la défaite et la mort d'Eccelino.

Je regrette que le plan de cet ouvrage ne me permette point de parler en détail de cette guerre, où la religion servit si heureusement la cause de la liberté, et qui forme un si grand contraste avec la plupart des événements contem-

porains. A cette époque on prêcha un si grand 1250-1255
nombre de croisades, que l'histoire peut à peine les suivre, et l'on s'étonne que la population de l'Occident ait pu suffire à tant de guerres malheureuses. Tandis que Louis IX revenait de l'Orient, où il avait laissé son armée, et qu'une sainte ligue se formait en Italie contre le tyran Eccelino, soixante mille croisés, commandés par un roi de Bohème, marchaient contre les peuples de la Lithuanie, livrés encore au culte des idoles; une autre armée de croisés partait des rives de l'Oder et de la Vistule pour combattre les païens de la Prusse, plusieurs fois attaqués et vaincus par les chevaliers Teutoniques. L'histoire se plaît à remarquer que dans cette dernière expédition, on fonda les villes de Brunsbad et de Konisberg; mais la fondation de deux cités florissantes ne saurait faire oublier la désolation de plusieurs provinces. Si quelques avantages pouvaient naître de ces sanglantes expéditions, c'étaient sans doute les progrès du christianisme qui rapprochait plusieurs peuples, jusque-là séparés par la différence des mœurs et des croyances religieuses; c'étaient les leçons du malheur et les fruits de l'expérience, qui devaient à la fin éclairer l'Europe, et donner à l'esprit humain une nouvelle direction plus conforme aux lois

1250-1255 de la justice et de la raison, plus favorable aux intérêts de l'humanité. C'est ainsi que la Providence, mêlant toujours le bien avec le mal, renouvelle les sociétés humaines, et jette les semences fécondes de la civilisation au sein même des désordres de la barbarie.

HISTOIRE DES CROISADES.

HUITIÈME CROISADE.

LIVRE XV.

Louis IX, pendant son séjour en Palestine, 1255-1270
ne s'était pas seulement occupé de fortifier les villes chrétiennes, il n'avait rien négligé pour rétablir parmi les chrétiens l'union et l'harmonie, moyen plus sûr encore de repousser les attaques des musulmans : malheureusement pour ce peuple, qu'il aurait voulu sauver au péril de sa vie, ses conseils ne tardèrent pas à être oubliés, et l'esprit de discorde remplaça bientôt les sentiments généreux qu'avaient fait naître ses discours et l'exemple de ses vertus.

On a pu voir dans le cours de cette histoire, que plusieurs peuples maritimes avaient des comptoirs et des établissements considérables à

1255-1270 Ptolémaïs, devenue la capitale de la Palestine. Parmi ces peuples, Gênes et Venise occupaient le premier rang: chacune de ces deux colonies habitait un quartier séparé, avait des lois différentes et des intérêts qui les divisaient sans cesse; la seule chose qu'elles possédassent en commun (1), c'était l'église de St.-Sabbas, dans laquelle les Vénitiens et les Génois assistaient ensemble aux cérémonies de la religion.

Cette possession commune avait été souvent un sujet de querelle entre les deux nations; peu de temps après le départ de St. Louis, la discorde éclata de nouveau, et s'enflamma de tous les ressentiments que pouvait inspirer l'esprit de rivalité et de jalousie à deux peuples qui depuis long-temps se disputaient l'empire de la mer et les avantages du commerce d'Orient. Au milieu de cette lutte, où l'objet même de la contestation aurait dû rappeler dans les cœurs des sentiments de paix et de charité, les Génois et les Vénitiens en vinrent souvent aux mains dans la ville de Ptolémaïs, et plus d'une fois le sanctuaire, que les deux partis avaient fortifié comme une place de guerre, retentit du bruit de leurs combats sacriléges.

---

(1) On trouve dans Sanuti beaucoup de détails sur ces démêlés et sur leur origine; nous avons cru devoir les abréger.

Bientôt la discorde passa les mers, et vint 1255-1270
jeter de nouveaux troubles en Occident. Gênes intéressa les Pisans à sa cause, et chercha des alliés et des auxiliaires jusque chez les Grecs, alors impatients de rentrer à Constantinople. Venise, pour venger ses injures, sollicita l'alliance de Mainfroi, excommunié par le chef de l'église. On leva des troupes, on arma des flottes, on s'attaqua sur terre et sur mer; cette guerre, que ne put appaiser le souverain pontife, dura plus de vingt années, favorable tantôt aux Vénitiens, tantôt aux Génois, mais toujours funeste aux colonies chrétiennes d'Orient.

Cet esprit de discorde s'empara aussi des ordres rivaux de St.-Jean et du Temple; le sang de ces courageux défenseurs de la Terre-Sainte coula par torrent dans ces villes qu'ils étaient chargés de défendre; les Hospitaliers et les Templiers se poursuivaient, s'attaquaient avec une fureur que rien ne pouvait appaiser ni distraire, et chacun des deux ordres invoquait le secours des chevaliers restés en Occident. Ainsi les plus nobles familles de la chrétienté se trouvaient entraînées dans ces sanglantes querelles, et l'on ne se demandait plus en Europe si les Francs avaient vaincu les Sarrasins, mais si la victoire était restée

1255-1270 aux chevaliers du Temple ou à ceux de l'Hôpital.

Le brave Sergines, que Louis IX à son départ laissa à Ptolémaïs, et les plus sages des autres chefs de la Terre-Sainte, n'avaient ni assez d'autorité pour rétablir le calme, ni assez de troupes pour résister aux attaques des musulmans. Le seul espoir de salut qui semblait rester aux chrétiens de la Palestine, c'est que la discorde troublait aussi l'empire des Sarrasins; chaque jour il éclatait de nouvelles révolutions parmi les mamelucks; mais, par un contraste singulier, les divisions qui affaiblissaient la puissance des Francs, ne faisaient souvent qu'accroître celle de leurs ennemis. Si du faible royaume de Jérusalem nous passons en Égypte, c'est là que nous trouvons l'étrange spectacle d'un gouvernement fondé par la révolte et se fortifiant au milieu des orages politiques. Les colonies chrétiennes, depuis la prise de Jérusalem par Saladin, n'avaient plus de centre commun ni de lien entre elles; les rois de Jérusalem, en perdant leur capitale, perdirent leur autorité qui servait du moins à rallier les esprits. On n'avait conservé de la royauté que le nom, on n'avait pris de la république que la licence. Quant aux mamelucks, ils étaient moins une nation qu'une

armée, où l'on se divisait d'abord pour un chef, où l'on obéissait ensuite aveuglément; du sein de chacune de leurs révolutions sortait le despotisme militaire, armé de toutes les passions qui l'avaient enfanté, et, ce qui devait redoubler les alarmes des chrétiens, ce despotisme ne respirait que la guerre et les conquêtes. 1255-1270

Nous avons dit dans le livre précédent que Aibek, après avoir épousé la sultane Chegger-Eddour, était monté sur le trône de Saladin; son règne ne tarda pas à être troublé par les rivalités des émirs: la mort de Phares-Eddin Okthai, l'un des chefs les plus opposés au nouveau sultan, dissipa les projets des factieux; mais la jalousie d'une femme fit ce que n'avaient pu faire la licence et la discorde. Chegger-Eddour ne put pardonner à Aibek d'avoir demandé la main d'une fille du prince de Mossoul, et l'infidèle époux fut assassiné dans le bain par des esclaves. La sultane, après avoir satisfait la vengeance d'une femme, appela à son secours l'ambition des émirs et les crimes de la politique (1). Elle manda l'émir

(1) Nous avons adopté ici la version de M. Deguignes comme la plus vraisemblable. (*Voy.* l'*Hist. des Huns*, IVe. vol., pag. 126 et 127.)

1255-1270 Saif-eddin, pour prendre ses conseils, et lui proposer sa main et l'empire. Saif-eddin, introduit dans le palais, trouva la sultane assise, ayant à ses pieds le corps sanglant de son époux : à cet aspect, l'émir fut saisi d'horreur; et le calme que la sultane faisait paraître, la vue du trône ensanglanté sur lequel elle lui proposait de s'asseoir avec elle, ajoutèrent encore à son effroi. Chegger-Eddour appela deux autres émirs qui ne purent supporter sa présence, et s'enfuirent effrayés de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Cette scène s'était passée pendant la nuit. Au lever du jour, la nouvelle s'en répandit dans le Caire; l'indignation fut générale dans le peuple et dans l'armée : la mère d'Aibek vengea cruellement la mort de son fils; Chegger-Eddour périt à son tour immolée par des esclaves, et son corps jeté tout nu dans les fossés du château, put apprendre à tous les ambitieux qui se disputaient l'empire, que les révolutions ont aussi leur justice.

Au milieu du tumulte, un fils d'Aibek, âgé de quinze ans, est élevé à l'empire; mais l'approche d'une guerre devait bientôt faire éclater une sédition nouvelle, et précipiter un enfant du trône : de grands événements se prépa-

raient en Asie, et du côté de la Perse (1) il se formait un orage prêt à éclater sur la Syrie et sur l'Égypte. 1255-1270

Les Mogols, sous la conduite d'Oulagou, étaient venus mettre le siége devant Bagdad; la ville se trouvait divisée en plusieurs sectes, plus occupées de se combattre entre elles que de repousser un ennemi formidable. Le calife, ainsi que son peuple, était plongé dans la mollesse, et l'orgueil que lui donnaient les vains respects des musulmans, lui fit négliger les véritables moyens de défense. Les Tartares prirent la ville d'assaut et la livrèrent à tous les fléaux de la guerre. Le dernier et le 37e. des successeurs d'Abbas, traîné comme un vil captif, perdit la vie au milieu du tumulte et du désordre, sans que l'histoire (2) puisse dire

(1) Une des plus grandes difficultés qu'éprouve l'historien de cette époque, c'est de mettre de la liaison dans ses récits, ayant à parler à-la-fois de l'Occident, de l'Orient, des chrétiens, des mamelucks, des Tartares: ici un peuple qui arrive sur la scène, là un empire qui tombe; tous les événements se précipitent, se confondent, et la marche de l'histoire est embarrassée au milieu de tant de ruines. Nous desirons que le lecteur s'aperçoive du soin que nous avons pris d'être clair et méthodique dans des tableaux composés de matériaux dispersés dans les chroniques orientales et dans celles d'Occident.

(2) Beaucoup de chroniques disent qu'Oulagou fit enfermer

1255-1270 s'il mourut de désespoir ou s'il tomba sous le glaive de ses ennemis.

Cette violence commise envers le chef de la religion musulmane, et la marche des Mogols vers la Syrie, jetèrent l'effroi parmi les mamelucks. Ce fut alors qu'ils remplacèrent le fils d'Aibek par un chef qui pût les défendre dans un si grand péril, et leur choix tomba sur Koutouz, le plus brave et le plus habile des émirs.

Tandis que tout se préparait en Égypte pour résister aux Mogols, les chrétiens semblaient attendre leur délivrance de cette guerre déclarée aux musulmans; le kan des Tartares avait promis au roi d'Arménie de porter ses conquêtes jusqu'aux rives du Nil, et les chroniques orientales (1) rapportent que les trou-

---

le calife au milieu de ses trésors et le laissa mourir de faim: cette circonstance est peu vraisemblable, et n'a point été recueillie par M. Deguignes.

(1) La plupart des historiens ont parlé de cette guerre des Mogols, d'après un ouvrage estimé, intitulé : *Fragmentum de statu Saracœnorum;* il renferme cependant beaucoup d'erreurs, et doit être rectifié en plusieurs endroits par l'étude des auteurs orientaux. On trouve aussi dans l'Arménien Hayton et dans Sanuti quelques renseignements précieux sur cette guerre des Tartares; mais ces auteurs doivent être lus avec précaution et défiance.

pes arméniennes s'étaient réunies à l'armée 1255-1270
des Mogols. Ceux-ci, après avoir traversé l'Euphrate, s'emparèrent d'Alep, de Damas et des principales villes de la Syrie. De toutes parts les musulmans fuyaient devant les Tartares, et les disciples du Christ étaient protégés par les hordes victorieuses; dès-lors les chrétiens ne virent plus dans ces redoutables conquérants que des libérateurs. Dans les églises, et sur le tombeau même de Jésus-Christ, on fit des prières pour le triomphe des Mogols, et dans l'excès de leur joie, les chrétiens de la Palestine ne songeaient plus à implorer les secours de l'Europe.

Dans le même temps l'Europe offrait un autre spectacle; les victoires des Mogols remplissaient tous les peuples d'effroi: non-seulement on redoutait leurs armes pour les colonies chrétiennes d'Orient (1), l'Occident tremblait

(1) Le roi de Hongrie, Bela IV, écrivit au pape que, s'il n'était pas secouru, il allait contracter une alliance avec les Tartares. Le pape le réprimanda vivement. Alexandre IV écrivit à tous les princes chrétiens, aux prélats et aux communautés, pour aviser aux moyens de résister aux barbares, tant en Orient qu'en Occident. On peut voir sa lettre, où il entre dans beaucoup de détails sur la levée des soldats et des subsides, dans Raynaldi, année 1262, nos. 29 et 30. Cette lettre a été recueillie par Mathieu Pâris, qui parle des conciles tenus à ce

1255-1270 pour lui-même; car, tandis que les hordes d'Oulagou ravageaient la Syrie, d'autres armées de la même nation désolaient les rives du Niester et du Danube. Le pape Alexandre s'adressa aux princes, aux prélats, à tous les fidèles, les exhortant à se réunir contre les barbares. On assembla des conciles en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne, pour délibérer sur les dangers de la chrétienté; le chef de l'église ordonna de faire des prières et des processions, de punir les blasphèmes, de réprimer le luxe de la table et des habits, mesures qui sans doute pouvaient appaiser la colère du ciel, mais qu'on devait regarder comme insuffisantes pour arrêter l'invasion des Mogols.

Cependant les hordes qui ravageaient la Hongrie et la Pologne furent dissipées, et la terreur passa bientôt aux chrétiens d'Orient, jusque-là remplis d'espérances. Oulagou, rappelé dans la Perse par des guerres civiles, avait laissé en Syrie son lieutenant Ketboga, chargé de poursuivre ses conquêtes. Les chrétiens applaudissaient encore aux victoires des Mogols,

---

sujet; on trouve aussi quelques faits relatifs à l'invasion des Tartares dans Guillaume de Nangis et dans Mathieu de Westminster, ainsi que dans le recueil des conciles.

lorsqu'une querelle, suscitée par des croisés allemands, changea tout-à-coup l'état des choses, et montra des ennemis dans ceux qu'on avait pris pour des auxiliaires. Quelques villages musulmans qui payaient tribut aux Tartares, ayant été livrés au pillage, Ketboga envoya demander aux chrétiens une réparation qu'ils refusèrent. Au milieu de la contestation élevée à ce sujet, le neveu du commandant mogol fut tué. Dès-lors ce chef des Tartares déclara la guerre aux chrétiens, ravagea le territoire de Sidon, et menaça celui de Ptolémaïs. A l'aspect de leurs campagnes désolées, toutes les illusions des chrétiens s'évanouirent; ils n'avaient point eu de mesure dans leurs espérances et dans leur joie, ils n'en eurent point dans leur douleur et dans leurs craintes. Les alarmes que leur donnait un peuple barbare, leur firent oublier que tous leurs maux venaient de l'Égypte, et comme on n'attendait point de secours de l'Occident, plusieurs mirent leur espoir dans les armes des mamelucks. 1255-1270

Déjà une grande partie de la Palestine était envahie par les Mogols, lorsque le sultan du Caire vint au devant d'eux avec son armée; il resta trois jours dans le voisinage de Ptolémaïs, où il renouvela une trève avec les chrétiens. Bientôt une bataille fut livrée dans la plaine de

1255-1270 Tibériade; Ketboga perdit la vie au milieu du combat, et l'armée des Tartares, battue et dispersée, abandonna la Syrie.

De quelque côté qu'eût penché la victoire, les chrétiens n'avaient rien à espérer du vainqueur; les musulmans ne pouvaient leur pardonner d'avoir recherché l'appui des Mogols victorieux, et profité de la désolation de la Syrie, pour insulter aux disciples de Mahomet. A Damas on démolit les églises (1); les chrétiens furent persécutés dans toutes les villes musulmanes, et ces persécutions étaient le présage d'une guerre où le fanatisme devait exercer toutes ses fureurs. De toutes parts il s'élevait des plaintes et des menaces contre les Francs de la Palestine; le cri de *guerre aux chrétiens* retentissait dans toutes les provinces soumises aux mamelucks; l'animosité était si grande que le sultan du Caire, qui venait de triompher des Tartares, fut victime de sa fidélité à observer la dernière trève conclue avec les Francs. Bibars, qui avait tué le dernier sultan de la famille de Saladin, profita de cette effervescence des esprits, et s'efforça de se faire un parti contre Koutouz, en affectant une grande haine contre les chrétiens, en re-

(1) Voyez l'extrait arabe d'Alboufeda, tome VI.

prochant au sultan une criminelle modération 1255-1270
pour les ennemis de l'islamisme.

Quand la fermentation des esprits fut portée à son comble, Bibars ayant rassemblé ses complices, surprit le sultan à la chasse, le frappa de plusieurs coups mortels, puis, tout couvert encore du sang de son maître, il courut à l'armée des mamelucks, alors réunie à Salehié; il se présenta à l'atabek, ou lieutenant du prince, en annonçant la mort de Koutouz. Comme on lui demanda qui avait tué le sultan: « C'est » moi, répondit-il. — En ce cas, reprit l'a- » tabek (1), *règne donc à sa place*; » étranges paroles qui caractérisent d'un seul trait l'esprit des mamelucks et celui du gouvernement qu'ils avaient fondé. L'armée proclama Bibars comme sultan d'Égypte, et les cérémonies préparées au Caire pour recevoir le vainqueur des Tartares, servirent au couronnement de son meurtrier.

Cette révolution donna aux musulmans le souverain le plus redoutable pour les chrétiens. Bibars fut surnommé *la colonne de la religion musulmane et le père des victoires*. Il devait

(1) Ce trait singulier est rapporté par l'historien arabe Aboulféda, et répété par M. Deguignes, tom IV, pag. 133. (Voyez au tome VI.)

1255-1270 mériter ces deux titres en achevant la ruine des Francs. A peine était-il monté sur le trône qu'il donna le signal de la guerre.

Les chrétiens de la Palestine, sans moyens de résister aux forces des mamelucks, envoyèrent des députés en Occident pour solliciter de prompts secours. Le souverain pontife parut touché des périls de la Terre-Sainte; il exhorta les fidèles à prendre la croix; mais le ton de ses exhortations et les motifs qu'il donnait dans ses circulaires, ne montraient que trop son desir de voir l'Europe s'armer contre d'autres ennemis que les musulmans. « Les Sarrasins, disait il, savent qu'il sera » impossible à aucun prince chrétien de faire » un long séjour en Orient (1), et que la » Terre-Sainte n'aura jamais que des secours » passagers et venus de loin. »

Alexandre IV était beaucoup plus sincère et plus éloquent dans ses manifestes contre la maison de Souabe; et la guerre qu'il poursuivait dans le royaume de Naples, ne pouvait s'allier dans sa pensée avec l'entreprise d'une

---

(1) Cette circulaire d'Alexandre est rapportée par Raynaldi, n°s. 68 et 69. Les motifs qu'allègue le pape dans sa lettre, étonnent le sage Fleuri, qui y remarque l'esprit de contradiction que nous venons de relever.

guerre sainte. Clément IV, qui lui succéda, 1255-1270
fit quelques démonstrations de zèle pour engager les peuples à prendre les armes contre les musulmans; mais la politique de ses prédécesseurs avait laissé en Italie trop de germes de discorde et de trouble, pour qu'il pût porter toute son attention sur l'Orient. D'un autre côté, l'Allemagne, toujours sans empereur, avait alors trois prétendants à l'empire, et ne pouvait envoyer ses guerriers à la Terre-Sainte. L'Angleterre était en proie à une guerre civile, dans laquelle les barons prirent une croix blanche pour combattre leur roi; des prêtres les exhortaient au combat, et leur montraient le ciel comme la récompense de leur bravoure et de leur rébellion. Cette étrange croisade ne permettait guère qu'on s'occupât de celle d'outre-mer. La France fut le seul royaume où l'on ne repoussa pas tout-à-fait les prières des chrétiens de la Palestine. Quelques chevaliers français prirent la croix, et choisirent pour leur chef Eudes, comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne. Ce furent là tous les secours que l'Europe put envoyer en Orient.

En même temps qu'on recevait des nouvelles affligeantes de la Terre-Sainte, on apprenait un événement qui aurait plongé tout l'Oc-

1255-1270 cident dans la douleur, si on eût mis alors aux conquêtes des croisés un intérêt aussi vif que dans les siècles précédents. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de déplorer la rapide décadence de l'empire latin de Constantinople; depuis long-temps Baudouin n'avait plus, pour soutenir la dignité impériale et pour payer le petit nombre de ses soldats, que les aumônes de la chrétienté, et quelques emprunts faits à Venise, pour lesquels il fut obligé de donner son propre fils en otage. Dans les besoins pressants, on vendait les reliques, on arrachait le plomb du toit des églises; la charpente des édifices publics était employée à chauffer les cuisines de l'empereur. Des tours à moitié démolies, des remparts sans défenseurs, des palais enfumés et déserts, des maisons, des rues entières abandonnées, tel était le spectacle qu'offrait la reine des cités de l'Orient.

Baudouin avait cependant conclu une trève avec Michel Paléologue; la facilité avec laquelle cette trève fut accordée, aurait dû inspirer aux Latins quelques défiances; mais l'état déplorable des Francs ne les empêchait pas de mépriser leurs ennemis, et de songer à de nouvelles conquêtes. Dans l'espoir du pillage, oubliant la perfidie des Grecs, une flotte vénitienne conduisit ce qui restait des

défenseurs de Bysance dans une expédition 1255-1270
contre Daphnusie, située à l'embouchure de la mer Noire. Les Grecs de Nicée, avertis par quelques paysans des rives du Bosphore, n'hésitèrent point à profiter de cette occasion que leur offrait la fortune. Ces paysans enseignèrent au général de Michel Paléologue, qui allait faire la guerre en Épire, une ouverture pratiquée sous les remparts de Constantinople, près de la Porte-Dorée, et par laquelle on pouvait introduire dans la ville plus de troupes qu'il n'en fallait pour la conquérir. Baudouin n'avait alors autour de lui que des enfants, des vieillards, des femmes et des marchands, parmi lesquels se trouvaient les Génois nouvellement alliés des Grecs. Quand les soldats de Michel eurent pénétré dans la ville, ils durent s'étonner de ne trouver aucun ennemi à combattre; tandis qu'ils se rangeaient en bataille et s'avançaient avec précaution, une troupe de Comans, que l'empereur grec avait à sa solde, parcourut la ville, le fer et la flamme à la main : la foule éperdue des Latins fuyait vers le port; les habitants grecs accouraient au devant du vainqueur, et faisaient entendre les cris de *vive Michel Paléologue, empereur des Romains*. Baudouin, éveillé par ces cris et par le tumulte qui s'approchait de son palais, se hâta de

1255-1270 quitter une ville qui n'était plus à lui. La flotte vénitienne, revenant de l'expédition de Daphnusie, arriva assez à temps pour recueillir l'empereur fugitif et tout ce qui restait de l'empire des Francs sur le Bosphore. Ainsi fut enlevée aux Latins cette ville dont la conquête avait coûté des prodiges de valeur, et dans laquelle les Grecs rentrèrent sans combat, secondés par la trahison de quelques paysans, et par les ténèbres et le silence de la nuit. Baudouin II, après avoir régné 37 ans dans Bysance, se mit à parcourir l'Europe comme il l'avait fait dans sa jeunesse, en mendiant le secours des chrétiens. Le pape Urbain IV l'accueillit avec un mélange de mépris et de compassion. Dans une lettre adressée à Louis IX, le pontife déplorait la perte de Constantinople, et gémissait amèrement sur la gloire obscurcie de l'Église latine. Urbain exprima le desir qu'on entreprît une croisade pour reconquérir Bysance; mais il trouva les esprits peu disposés à cette entreprise: le clergé d'Angleterre et le clergé de France refusèrent des subsides pour une expédition qu'ils jugeaient inutile. Le pape fut obligé de se contenter des soumissions et des présents de Michel Paléologue, qui, effrayé au sein de sa nouvelle conquête, promettait, pour appaiser le Saint-Siége, de reconnaître

l'église romaine et de secourir les saints lieux. 1255-1270

Cependant la situation des chrétiens dans la Palestine devenait chaque jour plus alarmante, et plus digne de la compassion des peuples et des princes de l'Occident. Le nouveau sultan du Caire, après avoir ravagé le pays des Francs, était revenu une seconde fois sur leur territoire avec une armée plus formidable que la première. Les Francs, alarmés de ses progrès, lui envoyèrent demander la paix; pour toute réponse le sultan fit livrer aux flammes l'église de Nasareth; les musulmans ravagèrent ensuite tout le pays situé entre Naïn et le Mont-Thabor, et vinrent camper à la vue de Ptolémaïs.

L'élite des guerriers chrétiens avait tenté une expédition vers Tibéirade; cette troupe, dernière ressource des Francs, venait d'être défaite et dispersée par les infidèles; cinquante chevaliers étaient arrivés dans la Palestine avec le duc de Nevers: mais que pouvait ce faible renfort pour arrêter un ennemi victorieux?

Toutes les campagnes étaient ravagées; les habitants des villes se tenaient enfermés dans leurs remparts; chaque cité croyait sans cesse voir arriver l'ennemi sous ses murs. Après avoir menacé Ptolémaïs, Bibars alla se jeter sur la ville de Césarée; les chrétiens, après une vive résistance, abandonnèrent la place, pour se retirer

1255-1270 dans le château, environné des eaux de la mer. Cette forteresse qui paraissait inaccessible, ne put résister que quelques jours aux attaques des musulmans (1). Bientôt la ville d'Arsouf vit les mamelucks sous ses remparts ; les habitants se défendirent avec une bravoure sans exemple ; plusieurs fois les machines des assiégeants et les amas de bois qu'ils élevaient au niveau des murailles, furent livrés aux flammes. Après s'être battus au pied des remparts, les assiégeants et les assiégés creusèrent la terre sous les murailles de la ville ; on se chercha, on se battit dans des mines et des souterrains ; rien ne pouvait ralentir l'ardeur des chrétiens ni l'impatiente activité de Bibars. Le fanatisme religieux animait le courage des mamelucks ; les imams et les docteurs de la loi étaient accourus au siége d'Arsouf, pour assister au triomphe de l'islamisme : le sultan planta enfin l'étendard du prophète sur les tours de la ville,

(1) Toutes ces expéditions de Bibars sont racontées très en détail dans la chronique d'Ibn-Ferat et dans Makrizi (Voyez les extraits de ces auteurs au tome VI). Quoique nous ayons beaucoup abrégé leur récit, nous craignons cependant que l'on ne nous reproche quelques longueurs : nous avons cédé à l'envie de remplir les lacunes qui se trouvent pour cette époque dans toutes les chroniques d'Occident. La Vie de Bibars nous a été aussi d'un grand secours.

et les musulmans furent appelés à la prière 1255-1270
dans les églises converties en mosquées. Les mamelucks massacrèrent une grande partie des habitants; le reste fut condamné à la servitude; Bibars distribua les captifs aux chefs de son armée; il ordonna ensuite la destruction d'Arsouf; les prisonniers chrétiens furent condamnés à démolir leurs propres demeures; le territoire conquis fut divisé et partagé entre les principaux émirs, d'après un ordre du sultan, que les chroniques arabes nous ont conservé comme un monument historique. Cette libéralité envers les vainqueurs des chrétiens, paraissait aux musulmans digne des plus grands éloges, et l'un des historiens de Bibars s'écrie dans son enthousiasme : « Qu'une si belle action était écrite dans le livre de Dieu, avant » d'être inscrite sur le livre de vie du sultan. »

De si grands encouragements donnés aux émirs, annonçaient que Bibars avait encore besoin de leur valeur pour accomplir d'autres desseins. Le sultan retourna en Egypte pour faire de nouveaux préparatifs, et renouveler son armée. Pendant son séjour au Caire, il reçut les ambassadeurs de plusieurs rois des Francs, d'Alphonse, roi d'Aragon, du roi d'Arménie, et de quelques princes de la Palestine: tous ces ambassadeurs demandaient

1255-1270 la paix pour les chrétiens ; mais leurs pressantes sollicitations ne faisaient que fortifier le sultan dans son projet de continuer la guerre; plus on avait recours à la prière, plus il devait croire qu'on n'avait rien autre à lui opposer. Il répondit aux envoyés du prince de Jaffa : « Le temps est venu où nous ne souffrirons » plus d'injures ; lorsqu'on nous enlevera une » chaumière, nous enleverons un château ; » lorsque vous nous prendrez un laboureur, » nous donnerons des fers à mille de vos » guerriers. »

Bibars ne tarda pas à réaliser ses menaces ; il revint dans la Palestine et fit un pélerinage à Jérusalem, où il implora la protection de Mahomet pour ses armes. Bientôt son armée reçut le signal de la guerre, et ravagea le territoire de Tripoli : si on en croit quelques chroniques orientales, le projet de Bibars était alors d'attaquer Ptolémaïs, et dans une si grande entreprise, il n'avait pas dédaigné les secours de la trahison. Le prince de Tyr, dit Ibn-Ferat, réuni aux Génois, devait, avec une flotte nombreuse, attaquer Ptolémaïs par mer, tandis que les mamelucks l'attaqueraient par terre : Bibars se présenta en effet devant Ptolémaïs ; mais ses nouveaux auxiliaires s'étaient repentis sans doute des promesses qu'ils lui

avaient faites; ils ne parurent point pour seconder ses desseins. Le sultan se retira plein de fureur, et menaça de se venger sur tous les chrétiens que la guerre mettrait en son pouvoir. 1255-1270

Il alla d'abord décharger sa colère sur la forteresse de Sefed; cette forteresse était bâtie dans la basse Galilée, à quinze lieues de Ptolémaïs. Elle eut à se défendre contre toutes les forces que le sultan avait réunies pour une plus grande entreprise. Quand le siége fut commencé, Bibars ne négligea rien pour forcer la garnison à se rendre; on le voyait sans cesse à la tête de ses soldats, et dans une rencontre, toute son armée jeta un grand cri, comme pour l'avertir du danger qu'il courait. Pour enflammer l'ardeur des mamelucks, il faisait distribuer des robes d'honneur et des bourses d'argent sur le champ de bataille; le grand cadi de Damas était venu au siége de Sefed pour animer les combattants par sa présence, et les promesses qu'il adressait, au nom du prophète, à tous les soldats musulmans, devaient encore ajouter à leur enthousiasme belliqueux.

Cependant les chrétiens se défendirent vaillamment : cette résistance étonna d'abord leurs ennemis; elle les jeta bientôt dans le dé-

couragement ; en vain le sultan cherchait à ra-
1255-1270 nimer ses soldats, en vain il ordonna qu'on prît des massues pour frapper ceux qui fuyaient, et fit charger de fers plusieurs émirs qui abandonnaient leurs postes ; ni la crainte des châtiments, ni l'espoir des récompenses, ne pouvaient relever le courage des musulmans. Bibars aurait été obligé de lever le siége, si la discorde n'était venue à son secours. Il eut soin lui-même de la faire naître parmi les chrétiens ; dans de fréquents messages envoyés à la garnison, de perfides promesses et d'adroites menaces semèrent les soupçons et les défiances : enfin la division éclata ; les uns voulaient qu'on se rendît, les autres qu'on se défendît jusqu'à la mort : dès-lors les musulmans trouvèrent dans les assiégés une résistance moins opiniâtre et mirent plus d'ardeur dans leurs attaques ; tandis que les chrétiens s'accusaient entre eux et se reprochaient des trahisons, les machines de guerre ébranlaient les murailles ; les mamelucks, après plusieurs assauts, étaient près de s'ouvrir un chemin dans la place. Enfin un vendredi (nous citons une chronique arabe), le cadi de Damas priait pour les combattants, lorsqu'on entendit les Francs crier du haut de leurs tours à moitié renversées : *ô musulmans, épargnez-nous, épargnez-nous !* Les

assiégés avaient déposé leurs armes, on ne combattait plus; bientôt les portes s'ouvrent, et l'étendard des musulmans flotte sur les murs de Sefed. 1255-1270

Une capitulation accordait aux chrétiens la permission de se retirer où ils voudraient, à condition qu'ils n'emporteraient avec eux que leurs vêtements. Bibars, en les voyant défiler devant lui, cherche un prétexte pour les retenir en son pouvoir. On en arrête plusieurs par ses ordres, on les accuse d'emporter des trésors et des armes; l'ordre est donné de les arrêter tous. On leur reproche d'avoir violé le traité; on les menace de la mort s'ils n'embrassent l'islamisme. Ils sont chargés de chaînes; on les entasse ensuite pêle-mêle sur une colline, où ils n'attendent plus que le trépas (1). Un commandeur du Temple et deux Frères mineurs exhortèrent leurs compagnons d'infortune à mourir en héros chrétiens. Tous ces guerriers, que la discorde avait divisés, maintenant

(1) Les chroniques arabes s'expriment sur cet événement d'une manière fort obscure et fort équivoque; elles parlent à peine du massacre des prisonniers, et s'étendent fort peu sur la capitulation; elles accusent les Francs d'avoir voulu emmener avec eux des prisonniers musulmans, ce qui est invraisemblable.

1255-1270 réunis par le malheur, n'ont plus qu'un sentiment et qu'une pensée; ils s'embrassent en pleurant, ils s'encouragent à mourir; ils passent la nuit à confesser leurs offenses envers Dieu, à déplorer leurs erreurs et leurs discordes; le lendemain deux seuls de ces captifs furent mis en liberté; l'un était un frère hospitalier, que Bibars envoyait à Ptolémaïs pour annoncer aux chrétiens la prise de Séfed; l'autre un Templier, qui abandonna la foi de Jésus-Christ et s'attacha au service du sultan; tous les autres, au nombre de six cents, tombèrent sous le glaive des mamelucks. Cette barbarie, commise au nom de la religion musulmane, paraît d'autant plus révoltante, que les Francs n'en avaient point donné l'exemple, et qu'au milieu des fureurs de la guerre on ne les vit jamais exiger, le glaive à la main, la conversion des infidèles.

On ne peut décrire le désespoir et la consternation des chrétiens de la Palestine, lorsqu'ils apprirent la fin tragique des défenseurs de Sefed. Leur douleur superstitieuse inventa ou accueillit des récits merveilleux, que les chroniques de l'Occident n'ont point dédaignés; on racontait qu'une lumière céleste brillait toutes les nuits sur les cadavres des guerriers

chrétiens (1) restés sans sépulture. On ajoutait que le sultan, importuné de ce prodige qui se renouvelait chaque jour sous ses yeux, donna ordre qu'on ensevelît les martyrs de la foi chrétienne, et qu'autour de leur sépulture on élevât de hautes murailles, afin que personne ne fût témoin des miracles opérés en faveur des victimes immolées à sa vengeance. 1255-1270

Après la prise de Safet, Bibars retourna en Égypte : les Francs crurent avoir quelques jours de repos et de sécurité ; mais l'infatigable sultan ne donnait jamais à ses ennemis le temps de se réjouir de son absence. Il ne resta en Égypte que le temps nécessaire pour rassembler de nouvelles troupes, et bientôt il reporta la désolation sur les terres des chrétiens. Dans cette campagne, ce fut l'Arménie qui attira sa colère et ses armes victorieuses ; il reprochait au monarque arménien d'interdire aux marchands égyptiens l'entrée de ses états, et ne lui pardonnait point la défense faite à ses sujets de tirer des marchandises de l'Égypte. Ces plaintes ne tardèrent pas à être jugées sur

(1) Sanuti est presque le seul des auteurs chrétiens qui nous donne quelques détails sur la prise de Safet, sur le sort de la garnison, et sur les bruits miraculeux qui se répandirent parmi les Francs.

1255-1270 le champ de bataille; l'un des fils du roi d'Arménie perdit la liberté, l'autre la vie; l'armée de Bibars revint chargé de butin et suivie d'une multitude innombrable de captifs.

A chacune de ses victoires, le sultan se présentait devant Ptolémaïs, la capitale des états chrétiens; il ne manqua point à son retour de montrer à cette ville les dépouilles des peuples d'Arménie, et les machines de guerre furent déployées devant les murailles; mais le moment n'était point encore venu d'entreprendre une si grande conquête. Après avoir jeté l'effroi parmi les habitants, il s'éloigna tout-à-coup pour surprendre Jaffa. Cette ville, dont les fortifications avaient coûté (1) à Louis IX des sommes considérables, tomba, après quelque résis-

---

(1) « Les grans deniers, dit Joinville, que le roi mist à fermer Jaffe, ne convient-il pas parler que c'est sans nombre, car il ferma le bourc dès l'une des mers jusques à l'autre; là il ot bien vingt-quatre tours; et furent les fossés curés de l'un dehors et dedans. Trois portes y avoient, dont le légat en fist l'une et un pan de mur; et pour vous montrer le coustage que le roi y mist, vous fais-je à sçavoir que je demandai au légat combien cette porte et ce pan de mur li avoient cousté; et je esmai (j'estimai) que il avoit fet faire li avoit bien cousté cinq cents livres, et le pan de mur trois cents livres; et il me dit que, si Dieu le aidast, que la porte, que le pan li avoient bien cousté trente mille livres.

tance, au pouvoir de Bibars, qui fit abattre ses murailles. Dans cette excursion, le sultan du Caire s'empara du château de Crac, de plusieurs autres forts, puis s'avança vers Tripoli. Bohémond lui ayant envoyé demander ce qu'il venait faire : « Je viens, répondit-il, moissonner vos terres ; la campagne prochaine » j'assiégerai votre capitale. » Cependant, au milieu de ces hostilités, il conclut une trève avec Tripoli, prévoyant qu'un traité de paix servirait à voiler le projet d'une autre guerre, et qu'il trouverait bientôt l'occasion de violer la trève avec avantage. 1255-1270

L'auteur de la vie de Bibars, qui fut envoyé auprès de Bohémond, comte de Tripoli et prince d'Antioche (1), rapporte que le sultan se mêla parmi l'ambassade en qualité de hérant d'armes. Son projet était d'examiner les fortifications et les moyens de défense de Tripoli. Dans la rédaction du traité, les députés musulmans ne donnaient à Bohémond que le titre de comte ; celui-ci réclamait le titre de prince ; la discussion s'échauffa, les envoyés de Bibars tournèrent les yeux vers leur maître, qui leur fit signe de céder. Le sultan revenu dans son armée, riait de cette aventure avec

(1) *Voy.* Vie de Bibars, dans les Extraits arabes, tome VI.

1255-1270 ses émirs, et leur disait : *Voici le moment où Dieu maudira le prince et le comte.*

Bibars faisait ainsi allusion à son projet de conquérir et de ruiner la principauté d'Antioche. L'armée égyptienne reçut l'ordre de marcher vers les bords de l'Oronte ; quelques jours étaient à peine écoulés, que cette armée campait devant la ville d'Antioche, mal défendue par son patriarche, et qu'une grande partie de ses habitants avaient abandonnée. Les historiens parlent peu de ce siége, où les chrétiens n'opposèrent qu'une faible résistance, et se montrèrent moins en guerriers qu'en suppliants ; leurs soumissions, leurs larmes, leurs prières, ne fléchirent point un conquérant, dont toute la politique était la destruction des villes chrétiennes.

Comme les musulmans entrèrent dans Antioche sans capitulation, ils s'y livrèrent à tous les excès de la licence et de la victoire. Dans une lettre qu'adressa Bibars au comte de Tripoli, le barbare vainqueur se plaît à décrire la désolation de la ville conquise et tous les maux que sa fureur avait fait souffrir aux chrétiens (1). « La mort, s'écrie-t-il, est venue

(1) Cette lettre de Bibars, qui avait été écrite par son secrétaire, auteur de la vie que nous avons de ce sultan, ne parle

» aux assiégés de tous les côtés et par tous les 1255-1270
» chemins ; nous avons tué tous ceux que tu
» avais choisis pour garder la ville et en dé-
» fendre les approches. Si tu eusses vu tes
» chevaliers foulés aux pieds des chevaux, tes
» provinces abandonnées au pillage, tes ri-
» chesses pesées au canthar, les femmes de
» tes sujets vendues à l'encan ; si tu eusses vu
» les chaires et les croix renversées, les feuilles
» de l'Évangile dispersées et jetées aux vents,
» les sépulcres des patriarches profanés ; si
» tu eusses vu tes ennemis, les musulmans,
» marchant sur le tabernacle, immolant dans
» le sanctuaire le moine, le prêtre, le diacre ;
» si tu eusses vu enfin tes palais livrés aux
» flammes, les morts dévorés par le feu de
» ce monde, l'église de St.-Paul, celle de
» St.-Pierre détruites de fond en comble, certes
» tu te serais écrié : plût au ciel que je fusse
» devenu poussière ! »

Bibars distribua le butin à ses soldats ; les mamelucks se partagèrent les femmes, les filles et les enfants ; il n'y eut pas alors, dit une

pas seulement de la prise et de la destruction d'Antioche, mais des ravages exercés par les mamelucks dans le territoire de Tripoli. Cette lettre est fort étendue, mais on y trouve moins de faits que de phrases déclamatoires et de figures orientales.

1255-1270 chronique arabe, *un esclave d'un esclave qui n'eût un esclave.* Un petit garçon se vendait douze dirhems, une petite fille cinq dirhems. Dans un seul jour la ville d'Antioche avait perdu tous ses habitants; un incendie allumé, par ordre de Bibars, acheva l'ouvrage des barbares; la plupart des historiens s'accordent à dire que dix-sept mille chrétiens furent égorgés, cent mille traînés en servitude.

Lorsqu'on se rappelle le premier siége de cette ville par les croisés, les travaux et les exploits de Bohémond, de Godefroy, de Tancrède, qui fondèrent la principauté d'Antioche, on s'afflige de voir le terme où vient d'ordinaire aboutir tout ce qu'a produit la gloire des conquérants. Lorsque d'un autre côté on voit une population nombreuse, enfermée dans des remparts, n'opposer aucune résistance à l'ennemi, et se laisser égorger sans défense, on se demande ce qu'était devenue la postérité de tant de braves guerriers qui avaient défendu Antioche pendant près de deux siècles contre toutes les puissances musulmanes.

Des plaintes s'élevèrent parmi les chrétiens contre le patriarche Guillaume, qu'on accusait d'avoir favorisé, au moins par une faiblesse pusillanime, l'invasion et la conquête des musulmans. Sans juger cette accusation, nous

nous contenterons de dire ici que le timide 1255-1270
prélat ne jouit pas long-temps du fruit de sa lâche conduite ; car les mameluks, après lui avoir permis de se retirer à Cosseïr avec tous ses trésors, l'arrachèrent par la violence à sa retraite ; et l'infidèle pasteur, dépouillé de ses richesses, plongé dans l'ignominie, subit enfin une mort bien plus cruelle que celle qu'il aurait dû attendre au milieu de son troupeau et sur les remparts d'une cité chrétienne.

Après la prise d'Antioche, il ne restait plus aux chrétiens, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, que les villes de Tripoli et de Ptolémaïs. Bibars était impatient d'attaquer ces derniers boulevards des Francs; mais il n'osait croire à sa fortune, et porter le coup fatal à cette puissance devant laquelle tremblaient naguère les nations musulmanes. Le sultan du Caire ne pouvait oublier que les dangers des chrétiens avaient souvent armé tout l'Occident, et cette seule pensée le retenait dans l'inaction et dans la crainte. Ainsi les tristes débris des colonies chrétiennes en Orient, étaient encore défendus par la réputation guerrière des peuples de l'Europe, et par le souvenir des premières croisades.

La renommée avait porté au-delà des mers la nouvelle de tant de désastres. L'archevêque

1255-1270 de Tyr, les grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital, étaient venus en Occident faire entendre les gémissements des villes chrétiennes de la Syrie; mais à leur arrivée, l'Europe paraissait peu disposée à écouter leurs plaintes. En vain on prêcha une croisade en Allemagne, en Pologne, et dans les contrées les plus reculées du Nord; les habitants du Nord de l'Europe ne montrèrent que de l'indifférence pour des événements qui se passaient si loin d'eux. Le roi de Bohème, le marquis de Brandebourg, et quelques seigneurs qui avaient pris la croix, ne s'empressèrent point d'accomplir leur serment. Aucune armée ne se mettait en marche; tout se réduisait à des prédications et à de vains préparatifs.

Dans le royaume de France, on avait vivement déploré les malheurs de la Terre-Sainte; dans un sirvente, composé à ce sujet, un troubadour contemporain semblait reprocher à la Providence les défaites des chrétiens de la Palestine, et s'abandonnait, dans son délire poétique, à un désespoir impie: « La tristesse et la douleur, » s'écriait-il, se sont emparées de mon âme, » tellement qu'il s'en faut de peu que je n'en » meure sur-le-champ; car la croix est abat» tue, cette croix que nous avions prise en » l'honneur de celui qui mourut en croix. La

» croix, la foi, ne nous protègent plus, ne nous 1255-1270
» guident plus contre les cruels Turcs, que
» Dieu maudisse; mais il semble, autant que
» l'homme peut en juger, que Dieu veuille les
» maintenir pour notre perte.....

» Et ne pensez pas que jamais l'ennemi
» s'arrête après de tels succès; au contraire il a
» juré et annoncé publiquement qu'il ne res-
» tera plus en Syrie un seul homme qui croie
» en Jésus-Christ; que même le temple de
» Sainte-Marie sera converti en mosquée.
» *Puisque le fils de Marie, que cet affront*
» *devrait affliger, le veut; puisque cela lui*
» *plaît, faut-il bien que cela nous plaise aussi*
» *à nous?*

» Celui-là est donc bien fou qui cherche
» querelle aux Sarrasins, quand Jésus-Christ
» ne leur conteste rien, puisqu'ils ont rem-
» porté la victoire, et la remportent encore
» (ce qui me désole) sur les Francs et sur
» les Tartares, sur les Arméniens et sur les
» Persans. Chaque jour nous sommes vain-
» cus; car il dort, ce Dieu qui avait coutume
» de veiller (1): Mahomet agit de toute sa

---

(1) Ce sirvente, qu'on attribue à un chevalier du Temple, a été traduit par l'abbé Millot, qui paraît en avoir altéré le sens. Il se trouve imprimé au tome IV, page 131 du *Choix*

1255-1270 » puissance, et fait agir le farouche Bibars. »

Ces exclamations si singulières n'exprimaient point sans doute les véritables sentiments des fidèles; mais dans un temps où les poètes parlaient de la sorte, on doit penser que les esprits étaient peu disposés à la croisade. Le troubadour que nous venons de citer ne conseille point de faire la guerre aux Sarrasins, et déclame avec amertume contre le pape qui vendait *Dieu et les indulgences*, pour armer les Français contre la maison de Souabe. En effet les débats élevés pour la succession du royaume de Naples et de Sicile, occupaient alors toute l'attention du St.-Siége, et la France n'y resta point étrangère.

On se rappelle les excommunications et les foudres ecclésiastiques lancées si souvent contre Frédéric et contre sa famille; les souverains pontifes voulurent joindre la force des armes à l'autorité que leur donnait l'église, et le droit des conquérants à tous ceux qu'ils croyaient avoir sur un royaume si voisin de leur capitale. Comme ils n'avaient point l'expérience de la

---

des poésies des Troubadours, par M. Raynouard, secrétaire-perpétuel de l'académie française. Nous nous servons, dans la citation que nous avons faite, d'une traduction littérale que M. Raynouard nous a communiquée.

guerre, et que leurs lieutenants manquaient 1255-1270
également de capacité et de courage, leurs armées furent défaites. La cour de Rome, vaincue ainsi sur le champ de bataille, fut obligée de reconnaître l'ascendant de la victoire, et dans cette lutte profane elle perdit même quelque chose de cette puissance spirituelle qui la rendait si formidable.

Il ne restait de la famille de Souabe que Mainfroi, fils naturel de Frédéric, et Conradin son petit-fils, encore enfant. Mainfroi, qui avait l'habileté et la valeur de son père, venait de relever la puissance germanique en Italie, et bravait le pouvoir et les armes des pontifes. Alors la cour de Rome ne pouvant conserver pour elle le royaume de Sicile, le promit à ceux qui entreprendraient de le conquérir. La couronne de Mainfroi fut d'abord offerte à Richard de Cornouaille, puis au prince Edmond, fils du roi d'Angleterre, à qui le parlement anglais refusa les subsides nécessaires pour exécuter une si grande entreprise; on l'offrit ensuite à Louis IX pour son frère Charles d'Anjou; les scrupules du saint monarque arrêtèrent pour un moment les projets du pape Urbain. Mais Clément IV fit de nouvelles tentatives; Louis IX se laissa enfin entraîner par les

1255-1270 prières de Charles, et surtout par l'espoir que la conquête de la Sicile ne serait pas inutile un jour à la défense de la Terre-Sainte.

Charles, après avoir été couronné par le pape dans l'église de St.-Jean de Latran, entra dans le royaume de Naples, accompagné d'une force considérable, et précédé des foudres lancées par la cour de Rome. Les soldats de Charles portaient une croix et se battaient au nom de l'église; des prêtres exhortaient les combattants et leur promettaient la protection du ciel. Mainfroi succomba dans cette guerre, qu'on appelait une guerre sainte, et perdit la couronne et la vie à la bataille de Cozence.

Cependant le pape délivré des soins de cette croisade, s'occupa de celle d'outre-mer; ses légats sollicitèrent les princes, les uns de prendre la croix, les autres d'accomplir leur serment. Clément ne négligea point de presser Michel Paléologue de montrer enfin la sincérité de ses promesses. Charles, qui s'était déclaré le vassal du pape et qui lui devait son royaume, reçut plusieurs messages dans lesquels on lui représentait les dangers de la Terre-Sainte, et ce qu'il devait à Jésus-Christ, outragé par les victoires des musulmans. Le nouveau roi de Sicile se contenta d'envoyer une ambassade au

sultan du Caire (1), et de recommander à Bibars les malheureux habitants de la Palestine. Le sultan répondit à Charles, qu'il ne rejetait point son intercession, mais que les chrétiens se détruisaient par leurs propres mains ; que personne parmi eux n'avait assez de pouvoir pour faire respecter les traités, et que *le plus petit d'entre eux défaisait sans cesse ce qu'avait fait le plus grand.* Bibars envoya à son tour des ambassadeurs auprès de Charles, moins pour suivre des négociations, que pour connaître l'état et les dispositions de la chrétienté. 1255-1270.

Le jeune Conradin s'apprêtait à disputer à Charles d'Anjou la couronne de Sicile; pour se ménager tous les appuis, il envoya, comme roi de Jérusalem, des députés au sultan d'Égypte, et le conjura de protéger ses droits contre son rival. Bibars chercha dans sa réponse à consoler Conradin, et vit sans doute avec joie la division parmi les princes de l'Occident.

Dans l'état où se trouvait l'Europe, un seul monarque s'occupait sérieusement du sort des

(1) Ces détails, comme la plupart de ceux qui précèdent, concernant les musulmans, sont tirés de la précieuse chronique d'Ibn-Férat. (*Voy.* au tom. VI, *Extraits arabes.*)

1255-1270 colonies chrétiennes en Asie. Le souvenir d'une terre qu'il avait habitée (1), et l'espoir de venger l'honneur des armées françaises en Égypte, dirigeaient toutes les pensées de Louis IX vers une nouvelle croisade. Cependant il cachait encore son dessein, et ce grand projet, dit un de ses historiens (2), se formait pour ainsi dire entre Dieu et lui. Louis consulta le pape, qui hésita à lui répondre, réfléchissant sur les dangers de son absence pour la France et même pour l'Europe. La première lettre de Clément (3) avait pour but de détourner le monarque français d'une si périlleuse entreprise; consulté de nouveau, le souverain pontife n'eut plus les mêmes scrupules, et crut devoir encourager Louis IX dans son dessein, persuadé, disait-il, que ce dessein venait de Dieu.

Cependant le but de cette négociation restait toujours enseveli dans le plus profond mystère. Louis IX craignait sans doute que s'il annon-

---

(1) « Il lui était avis, dit Guillaume de Nangis, qu'en le » premier pélérinage avoit grande honte et grande opprobre » au royaume de France. » Le père Maimbourg s'exprime ainsi sur la détermination du Roi : « St.-Louis, tout grand saint » qu'il étoit, ne pouvoit empêcher qu'il lui en restât bien du » déplaisir d'avoir si mal réussi en Egypte. »

(2) *Hist. de St. Louis*, par Filleau de la Chaise.

(3) *Voy.* les lettres de Clément dans Duchesne, épist. 269.

çait d'avance ses desseins, la réflexion ne 1255-1270
nuisît à l'enthousiasme dont il avait besoin pour réussir, et qu'il ne se formât, dans sa cour et dans le royaume, une opposition puissante contre l'entreprise d'une croisade; il pensait qu'en annonçant tout-à-coup son projet au moment de l'exécution, il frapperait davantage les esprits, et les entraînerait plus facilement à suivre son exemple. Une assemblée des barons, des seigneurs et des prélats du royaume fut convoquée solennellement à Paris vers le milieu du carême: on n'avait point oublié dans cette convocation le fidèle Joinville; le sénéchal pressentait, dit-il dans ses mémoires, que Louis allait se croiser, et ce qui lui donnait ce pressentiment, c'est qu'il avait vu en songe le roi de France revêtu *d'une chasuble vermeille de sarge de Rheims, ce qui signifiait la croix.* Son aumônier, en lui expliquant ce songe, avait ajouté que la chasuble étant de *sarge de Rheims*, annonçait que *la croiserie serait de petit exploit.*

Le 23e. jour de mars, le grand parlement du royaume s'étant assemblé dans une salle du Louvre, le roi entra, portant à la main la couronne d'épines de Jésus-Christ. A cet aspect, toute l'assemblée put juger des intentions du monarque. Louis, dans un discours

1255-1270 prononcé avec onction, représenta les malheurs de la Terre-Sainte, déclara qu'il était résolu d'aller la secourir; il exhorta ensuite tous ceux qui l'écoutaient à prendre la croix. Lorsqu'il eut cessé de parler, un morne et profond silence exprima tout-à-la-fois la surprise, la douleur des prélats et des barons, et leur respect pour les volontés du saint monarque.

Le légat du pape, cardinal de Ste.-Cécile, parla après Louis IX, et dans une exhortation pathétique, appela les guerriers français à prendre les armes contre les infidèles. Louis reçut la croix des mains du cardinal; son exemple fut suivi par trois de ses fils. Parmi ces jeunes princes on remarquait avec attendrissement, Jean, comte de Nevers, né à Damiette au milieu des calamités de la croisade précédente; dans la même assemblée, le légat du pape reçut le serment de Jean, comte de Bretagne, d'Alphonse de Brienne, comte d'Eu, de Marguerite, l'ancienne comtesse de Flandre, d'un grand nombre de prélats, de seigneurs et de chevaliers.

La détermination de St.-Louis, dont on avait déjà le triste pressentiment, répandit le deuil dans tout le royaume; on ne pouvait voir sans une vive affliction le départ d'un prince dont

la seule présence entretenait la paix et maintenait partout l'ordre et la justice. La santé du roi était très affaiblie, et l'on devait craindre qu'il ne pût supporter les périls et les fatigues d'une croisade; il partait avec ses enfants, et cette circonstance ajoutait encore à la douleur publique; les désastres de la première expédition en Egypte se représentaient à la pensée. On se rappelait la captivité de toute la famille royale; on redoutait de plus grands malheurs pour l'avenir. Joinville ne craint pas de dire que *ceux qui avaient conseillé au roi le voyage d'outremer, avaient péché mortellement.* 1255-1270

Cependant il n'échappait ni plaintes ni murmures contre Louis IX; l'esprit de résignation, qui était une des vertus du monarque, semblait avoir passé dans l'âme de tous ses sujets, et pour nous servir des expressions mêmes de la bulle du pape, les Français ne voyaient dans le dévouement du roi qu'un noble et douloureux sacrifice à la cause des chrétiens, à cette cause pour *laquelle Dieu n'avait pas épargné son fils unique.*

Plus on avait d'affection pour le roi, plus on était triste, mais plus aussi on montrait de zèle à partager ses périls (1). Louis seul songeait

(1) Joinville assistant à la messe dans la chapelle, entendit

1255-1270 à délivrer le tombeau de Jésus-Christ et les colonies chrétiennes ; la noblesse belliqueuse du royaume ne songeait qu'à suivre son roi dans une expédition qu'on regardait déjà comme malheureuse.

L'histoire cite parmi ceux qui prirent la croix après l'assemblée du Louvre, Thibault, roi de Navarre, Henri, comte de Champagne, son frère, le comte d'Artois, fils de ce Robert tué à Mansourah, les comtes de Flandre, de St.-Pol, de la Marche, de Soissons, les seigneurs de Montmorency, de Nemours, de Pienne, etc. : le sire de Joinville fut vivement pressé de prendre la croix ; mais il résista à toutes les instances qu'on lui fit, alléguant les grands dommages que ses vassaux avaient soufferts pendant la première expédition. Le bon sénéchal se rappelait aussi les prédictions de son aumônier ; il aurait voulu accompagner le roi qu'il aimait sincèrement ; mais il n'était point encore revenu des frayeurs qu'il avait eues en Égypte, et rien au monde ne pouvait le faire retourner dans le pays des Sarrasins.

---

deux chevaliers de son conseil ; l'un disait, que si le roi se croisait, ce serait une des douloureuses *journées qui oncques fust en France ; car si nous nous croisons*, ajoutait-il, *nous perdrons le roi ; et si nous nous croisons, nous perdrons Dieu, parce que nous ne nous croiserons pas pour lui.*

La résolution du roi de France produisit une vive sensation en Europe, et ranima ce qui restait encore dans les esprits du vieil enthousiasme pour les croisades; comme il était le chef de l'entreprise, la plupart des guerriers se faisaient une gloire de combattre sous ses drapeaux; la confiance qu'on avait dans sa sagesse et dans ses vertus, rassurait en quelque sorte les esprits contre les dangers des expéditions lointaines, et rendait aux peuples chrétiens des espérances qu'ils semblaient avoir perdues. Le souvenir même des malheurs du premier voyage, ajoutait à la sécurité de l'avenir, et faisait croire à plusieurs que le triomphe des armées chrétiennes serait enfin la récompense des travaux et des calamités passées, et le fruit d'une salutaire expérience. 1255-1270

Clément IV écrivit au roi d'Arménie, pour le consoler des maux qu'il avait soufferts dans l'invasion des mamelucks, et lui annoncer que les chrétiens d'Orient allaient recevoir de puissants secours. Abaga, kan des Tartares, qui poursuivait alors une guerre contre les Turcs de l'Asie Mineure, avait envoyé des ambassadeurs à la cour de Rome et à plusieurs princes de l'Occident; il proposait d'attaquer les mamelucks de concert avec les Francs, et de les chasser de la Syrie et de

1255-1270 l'Égypte ; le pape accueillit solennellement les ambassadeurs mogols ; il leur dit qu'une armée conduite par un grand monarque allait s'embarquer pour l'Orient, que l'heure fatale aux musulmans était arrivée, et que Dieu bénirait son peuple et tous les alliés de son peuple.

Louis, sans cesse occupé de son expédition, avait fixé l'époque de son départ à l'année 1270. Près de trois années devaient s'écouler avant que les secours annoncés par le souverain pontife pussent arriver en Orient. On demanda des vaisseaux pour le transport des croisés aux républiques de Gènes et de Venise ; les Vénitiens refusèrent d'abord, et voyant ensuite qu'on allait traiter avec les Génois, ils envoyèrent des ambassadeurs pour offrir une flotte. Après de longues négociations, où Venise montra plus de jalousie contre Gènes que de zèle pour la croisade, elle refusa encore de concourir à l'embarquement de l'armée chrétienne, redoutant moins la colère de Louis IX que celle du sultan du Caire, qui pouvait ruiner ses comptoirs d'Orient. Enfin les Génois s'engagèrent à fournir les vaisseaux pour l'expédition.

La plus grande difficulté était de trouver l'argent nécessaire pour les préparatifs de la guerre. Jusqu'alors les décimes levées sur le

clergé avaient fourni aux dépenses des croi- 1255-1270
sades; l'opinion s'était généralement établie qu'une guerre sainte devait être payée par les hommes attachés à l'église et voués aux autels de Jésus-Christ. Déjà Urbain IV, prédécesseur de Clément, avait ordonné, dans tout l'Occident, la levée d'un centième sur les revenus du clergé, et ce qui pouvait ressembler à un trafic des choses saintes, la cour de Rome permettait de distribuer des indulgences, qu'on accordait à proportion de ce qui était donné au-delà du tribut exigé. Le clergé de France avait adressé au pape plusieurs réclamations, mais ces réclamations étaient restées sans effet.

Lorsqu'on connut la dernière résolution de Louis IX, le St.-Siége eut recours aux moyens accoutumés, et, sans égard pour des plaintes qui n'étaient pas sans fondement, l'ordre fut envoyé de lever encore une décime pendant trois années. Ce fut alors que le clergé redoubla d'opposition, et qu'il songea plus à la défense de ses revenus qu'à la défense de la Terre-Sainte. Il se plaignit au roi, il envoya à Rome des députés chargés d'exposer la profonde misère où l'église de France se trouvait réduite par les charges qui pesaient sur elle (1);

(1) Tous ces détails sur les décimes sont d'une très grande

1255-1270 ces députés représentèrent au souverain pontife que les exactions des derniers temps devenaient tous les jours plus intolérables, et que les biens du clergé ne suffisaient plus pour entretenir les autels et nourrir les pauvres de Jésus-Christ. Ils ajoutaient que l'injustice et la violence avaient autrefois séparé l'église grecque de l'église romaine, faisant entendre que de nouvelles rigueurs ne manqueraient pas de produire de nouveaux schismes. Ils disaient encore que si la plupart des croisades, et surtout l'expédition de St. Louis en Égypte, avaient été malheureuses, c'était sans doute parce qu'on avait dépouillé le sanctuaire et ruiné les églises; pour dernière raison, ils annonçaient dans l'avenir des calamités plus grandes que celles qu'on avait vues.

Un pareil discours devait enflammer la colère du souverain pontife. Clément, dans sa réponse, reprocha aux députés et à ceux qui les envoyaient, leur indifférence pour la cause des chrétiens, et leur avarice qui leur faisait refuser leur superflu pour une guerre où tant de

importance pour l'histoire des croisades : pour cette négociation, on peut consulter Raynaldi, n°. 59; le *Spicilége*, tom. 13, pag. 211; le supplément de Raynaldi, liv. LXIX, n°. 42; l'*Histoire ecclésiastique* de Fleuri et les *Actes de Rymer*.

princes, tant de guerriers illustres sacrifiaient 1255-1270
leur vie. Il leur montra l'excommunication prête à tomber sur eux, et ce qui devait les effrayer encore davantage, il les menaça de les priver de leurs biens et de leurs bénéfices.

Telle était alors cette puissance de Rome, qu'on ne pouvait rien posséder sans sa volonté; le clergé fut obligé d'obéir, et condamné à payer la décime pendant quatre ans. Le pape permit encore au roi de disposer de toutes les sommes léguées par testament pour le secours de la Terre-Sainte; il lui abandonna également l'argent qu'on pourrait tirer de ceux qui s'étaient croisés, et qui demandaient à se racheter de leurs voeux; ce qui dut produire une somme considérable, car on donnait la croix à tout le monde, et on ne refusait la dispense à personne.

Louis IX ne négligea point les ressources qu'il avait comme roi de France; à cette époque on ne connaissait point d'impôt régulier, et les rois n'avaient, pour soutenir l'éclat du trône, que les revenus de leurs domaines. Afin de subvenir à toutes les dépenses qu'il était obligé de faire en cette occasion, le roi eut recours à l'impôt qu'on appelait la capitation, et que les seigneurs suzerains, d'après les coutumes féodales, exigeaient de chacun de leurs

1255-1270 vassaux dans des circonstances extraordinaires. L'usage ne l'autorisait pas seulement à lever cette contribution par rapport à la croisade; mais il en avait aussi le droit, à l'occasion d'une cérémonie, alors très importante, dans laquelle son fils aîné, Philippe, devait être reçu chevalier. Ainsi l'impôt fut exigé au nom de la chevalerie et au nom de la religion; on le paya sans murmurer, parce que Louis en avait confié la perception à des hommes réputés pour leur droiture.

Lorsque Philippe reçut l'épée de chevalier, les Français, et surtout les Parisiens, exprimèrent leur amour pour Louis IX et pour sa famille par des réjouissances publiques; toute la noblesse accourut des provinces pour assister aux spectacles et aux fêtes qu'on célébrait alors dans la capitale. Au milieu des tournois, des combats de barrières et des jeux où éclatait l'adresse des preux et des paladins, la croisade ne fut point oubliée. Le légat du pape prononça dans l'île de St.-Louis un discours sur les malheurs de la Terre-Sainte; tout le peuple parut vivement ému des exhortations du prélat; une foule de chevaliers et de guerriers de toutes les classes prirent la croix; ainsi Louis IX trouvait dans cette circonstance l'occasion de lever à-la-fois de l'argent pour

l'entretien de son armée, et des soldats pour la guerre sainte. 1255-1270

Tandis que toute la France s'occupait de l'expédition d'outre-mer, on prêchait la croisade dans les autres contrées de l'Europe; il se tint à Northampton, en Angleterre, un concile où le légat du pape, Ottobon, exhorta les fidèles à s'armer pour sauver ce qui restait du royaume de Jérusalem; le prince Édouard prit la croix pour acquitter le vœu que son père Henri III avait fait, lorsqu'on apprit en Europe la captivité de Louis IX en Egypte. A l'exemple d'Édouard, le prince Edmond, les comtes de Warwik et de Pembroke, plusieurs barons et chevaliers s'engagèrent à prendre les armes contre les infidèles. Le même zèle se manifesta pour la délivrance des saints lieux, dans le royaume d'Écosse, où Jean de Bailleul et plusieurs seigneurs s'enrôlèrent sous les bannières de la croisade.

La Catalogne et la Castille fournirent un grand nombre de croisés. Le roi de Portugal et Jacques, roi d'Aragon, prirent la croix. Déjà l'une des filles du prince aragonais, Dona Sancha, ayant fait un pélerinage à Jérusalem, était morte à l'hôpital de St.-Jean, après s'être dévouée pendant plusieurs années au service des malades et des pélerins. Jacques avait plu-

1255-1270 sieurs fois vaincu les Maures; mais ses exploits contre les infidèles, et le souvenir d'une fille martyre de la charité chrétienne, ne soutenaient point sa piété contre les passions mondaines, et ses honteuses liaisons avec Bérengère scandalisaient la chrétienté.

Le pape, à qui il communiqua son dessein d'aller dans la Terre-Sainte, lui répondit que Jésus-Christ ne pouvait agréer les services d'un prince *qui le crucifiait tous les jours par ses péchés*. Le roi d'Aragon, par une étrange réunion de sentiments opposés, ne voulut ni renoncer à Bérengère, ni abandonner son projet de combattre les infidèles en Orient. Il renouvela son serment à Tolède dans une grande assemblée, à laquelle assistaient des ambassadeurs du kan des Tartares et du roi d'Arménie. Nous lisons dans une dissertation (1) espagnole sur les croisades, qu'Alphonse-le-

---

(1) Cette dissertation, qui nous a été adressée par l'auteur, a pour titre : *Dissertation historique sur la part que prirent les Espagnols aux guerres d'outre-mer, et sur l'influence qu'eurent ces expéditions depuis le* XIe. *jusqu'au* XVe. *siècle*, par dom Fernandès de Crevarette. Cet ouvrage, où règnent une sage critique, une saine érudition, renferme beaucoup de pièces et de documents précieux; nous aurons occasion de le citer plusieurs fois.

Sage, qui ne put partir lui-même pour l'Orient, 1255-1270
fournit au roi d'Aragon un secours de cent hommes et de cent mille maravedis en or; l'ordre de St.-Jacques et d'autres ordres de chevalerie qui avaient souvent accompagné le vainqueur des Maures dans ses batailles, lui fournirent aussi de l'argent et des hommes. La ville de Barcelonne lui offrit 80000 sols barcelonnais, Majorque 50000 sols d'argent avec deux navires équipés. La flotte composée de trente gros vaisseaux et d'un grand nombre de navires, sur lesquels étaient embarqués 800 gens-d'armes et 20000 fantassins, partit de Barcelonne le 4 septembre 1268. Arrivée à la hauteur de Majorque, elle fut dispersée par une tempête; une partie des vaisseaux arriva en Asie, une autre entra dans les ports de Sardaigne; le vaisseau que montait le roi d'Aragon fut jeté sur les côtes du Languedoc.

L'arrivée, à Ptolémaïs, des croisés aragonais, commandés par un fils naturel de Jacques, rendit quelque espoir aux Francs de la Palestine. Un envoyé du roi d'Aragon, au rapport des chroniques orientales, se rendit auprès du kan des Tartares pour lui annoncer que le monarque espagnol allait arriver avec une armée; mais Jacques n'arriva point, soit qu'il fût retenu par les charmes de Bérengère, soit que la

1255-1270 tempête qui avait dispersé sa flotte lui eût fait croire que le ciel s'opposait à son pélerinage. On avait blâmé son départ, dans lequel il semblait mépriser les conseils du St.-Siége; on blâma son retour, qu'on attribua à ses honteux penchants. Des murmures s'élevèrent aussi contre le roi de Portugal qui avait levé des décimes, et ne quittait point son royaume.

Tous ceux qui s'intéressaient en Europe au succès de la croisade, avaient alors les yeux sur le royaume de Naples, où Charles d'Anjou faisait de grands préparatifs pour accompagner son frère dans l'Orient; mais ce royaume, récemment conquis, devait être encore le théâtre d'une guerre allumée par la vengeance et l'ambition. Il arriva dans l'état de Naples et de Sicile, qui avait si souvent changé de maître, ce qui arrive presque toujours après une révolution : les espérances trompées se changeaient en haines: les excès inséparables d'une conquête, la présence d'une armée fière de ses victoires, le gouvernement trop violent de Charles, animèrent les peuples contre le nouveau roi. Clément IV crut devoir lui donner un avertissement salutaire. « Votre royaume, lui écrivait- » il, épuisé d'abord par les agents de votre » autorité, est déchiré maintenant par vos » ennemis; ainsi la chenille détruit ce qui a

» échappé à la sauterelle. Le royaume de 1255-1270
» Naples et de Sicile n'a pas manqué de gens
» qui le désolaient : où sont maintenant ceux
» qui le défendront? » Cette lettre du pape annonçait les orages prêts à éclater; beaucoup de ceux qui avaient appelé Charles par leurs vœux, regrettèrent la maison de Souabe, et portèrent leurs nouvelles espérances vers Conradin, héritier de Frédéric et de Conrad. Ce jeune prince quitta l'Allemagne avec une armée, et s'avança dans l'Italie, se fortifiant dans sa marche du parti des Gibelins et de tous ceux que la domination de Charles avait irrités. Toute l'Italie était en feu, et le pape, protecteur de Charles, retiré à Viterbe, n'avait plus pour sa défense que les foudres de l'Église.

Cependant Charles d'Anjou rassembla des troupes et vint au-devant de son rival; les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de St.-Valentin, près d'Aquila; l'armée de Conradin fut taillée en pièces, et le jeune prince tomba au pouvoir du vainqueur. La postérité n'a point pardonné à Charles d'avoir abusé de sa victoire (1), jusqu'au point de faire con-

(1) Mézeray explique ainsi le meurtre de Conradin. « Comme
» Charles eut résolu de passer en Afrique avec le roi St. Louis,
» ne sachant que faire de Conradin et de Frédéric, qu'il était

1255-1270 damner et décapiter son ennemi vaincu et désarmé. Après cette exécution, la Sicile et le pays de Naples furent livrés à toutes les fureurs d'une tyrannie jalouse et soupçonneuse; car la violence appelle la violence, et les grands crimes de la politique ne viennent jamais seuls. C'est ainsi que Charles se disposait à la croisade; mais d'un autre côté la Providence lui préparait de terribles catastrophes: « Tant il est vrai, dit un historien, que Dieu » donne aussi souvent les royaumes pour » punir ceux qu'il élève, que pour châtier » ceux qu'il assujettit. »

Pendant que ces scènes sanglantes se passaient en Italie, Louis IX poursuivait l'ouvrage de la paix publique et l'entreprise de la croisade. Le saint monarque n'oubliait point que la plus sûre manière d'adoucir les maux de la guerre et ceux de son absence, c'était de faire de bonnes lois; il rendit alors plusieurs ordonnances, et chacune de ces ordonnances était un monument de sa justice. La plus célèbre de toutes, est la pragmatique sanction, que Bossuet appelait le plus ferme appui des libertés

» très dangereux de garder, et encore plus de relâcher dans » un royaume tout plein de factions et de révoltes, il leur fit » faire leur procès par les syndics des villes du royaume. »

gallicanes. Il s'occupait aussi d'élever ce mo- 1255-1270
nument de législation qui a illustré son règne, et qui devint une lumière pour les siècles suivants.

Le comte de Poitiers, qui devait accompagner son frère, travaillait en même temps à pacifier ses provinces, et fit beaucoup de règlements pour le maintien de l'ordre public. Il s'occupa surtout d'abolir la servitude, ayant pour maxime : disait-il, *que les hommes naissent libres*, *et qu'il est toujours sage de faire retourner les choses à leur origine*. Ce bon prince s'attira les bénédictions du peuple, et l'amour de ses vassaux assura la durée des lois qu'il avait faites.

Nous avons dit que le prince Édouard, fils aîné d'Henri III, avait fait le serment de combattre les infidèles. Il venait de déployer une valeur éclatante dans la guerre civile qui désola long-temps l'Angleterre; et la délivrance de son père, la pacification du royaume avaient été le prix de ses exploits. Son estime pour le caractère de Louis IX, plus encore que l'esprit de dévotion, le décidait à partir pour l'Orient. Le roi de France, qui l'exhorta lui-même à prendre la croix, lui avait prêté soixante et dix mille livres tournois pour les prépa-

1255-1270 ratifs de son voyage (1). Édouard devait suivre St. Louis comme son vassal, et conduire sous ses drapeaux les croisés anglais réunis à ceux de la Guyenne. Gaston de Béarn, à qui le monarque français avait avancé une somme de 25000 livres, se disposait à suivre le prince Édouard dans la Terre-Sainte.

On approchait de l'époque marquée pour le départ de l'expédition. Par ordre du légat, les curés, dans chaque paroisse, avaient pris les noms des croisés, pour les obliger de porter publiquement la croix, et tous étaient avertis de se tenir prêts à s'embarquer au mois de mai 1270. Louis confia l'administration du royaume, pendant son absence, à Mathieu, abbé de St.-Denis, et à Simon, sire de Nesle; il écrivit à tous les seigneurs qui devaient le suivre en Orient, pour leur recommander de rassembler leurs chevaliers et leurs hommes d'armes. Comme l'enthousiasme religieux n'était point assez fort pour faire oublier les intérêts de la terre, plusieurs seigneurs, qui avaient pris la croix, craignirent d'être ruinés dans la guerre sainte; la plupart hésitaient à

(1) Nous avons donné le texte du traité fait entre Louis IX et le prince Edouard, dans l'extrait des *Actes de Rymer*. (*Voy*. le VIIe. vol. de *Bibliographie*.)

partir. Louis prit l'engagement de fournir aux dépenses de leur voyage, et de les entretenir à ses frais pendant la guerre, ce qu'on n'avait pas vu dans les croisades de Louis VII et de Philippe-Auguste, où l'ardeur des croisés ne leur permettait pas de songer à leur fortune et de montrer tant de prévoyance pour l'avenir. Il nous reste un précieux monument de cette époque; c'est une Charte (1) par laquelle le roi de France réglait ce qu'il devait payer à un grand nombre de barons et de chevaliers, pendant tout le temps que durerait la guerre d'outre-mer. 1255-1270

Dès le mois de mars, Louis se rendit dans l'église de St.-Denis, où il reçut les marques de son pélerinage, et mit son royaume sous la protection des apôtres de la France (2). Le jour qui suivit cette cérémonie solennelle, on célébra une messe pour la croisade dans l'église de Notre-Dame de Paris. Le monarque s'y rendit accompagné de ses enfants et des principaux

(1) Nous donnerons le texte de cette Charte dans les pièces justificatives, à la fin de ce volume.

(2) Pour les préparatifs et le voyage de Louis IX, on peut consulter Guillaume de Nangis, Geoffroi de Beaulieu, les Gestes de St. Louis, la continuation de Mathieu Pâris, et Joinville.

1255-1270 seigneurs de sa cour; il était sorti du palais, les pieds nus, portant la panuetière et le bourdon. Le même jour il alla coucher à Vincennes, et revit pour la dernière fois ces lieux où il se plaisait à rendre la justice à ses peuples; ce fut là que Louis se sépara de la reine Marguerite, qu'il n'avait jamais quittée, séparation d'autant plus douloureuse qu'elle rappelait de cruels souvenirs, et que ces souvenirs se joignaient aux plus tristes pressentiments.

Le peuple et la cour étaient plongés dans la tristesse; ce qui ajoutait à la douleur publique, c'est qu'on ne savait point encore où Louis allait diriger son expédition: on parlait vaguement des côtes d'Afrique. Le roi de Sicile avait pris la croix, sans avoir la volonté de partir pour l'Asie; et lorsque, dans les conseils, on délibéra sur l'entreprise, il fit insinuer qu'on devait attaquer Tunis. Le royaume de Tunis remplissait la mer de pirates et fermait tous les passages de la Palestine; il était l'auxiliaire de l'Égypte, et pouvait en devenir le chemin. Voilà les raisons qu'on mettait en avant; la véritable, c'est qu'il était important pour le roi de Sicile de conquérir les côtes d'Afrique, et de ne pas trop s'éloigner de l'Italie. La véritable raison pour St. Louis, celle qui le détermina sans doute, c'est qu'il

croyait pouvoir convertir le roi de Tunis, et conquérir un vaste pays à la foi chrétienne. Le prince musulman, dont les ambassadeurs étaient venus plusieurs fois en France, avait lui-même fait naître cette idée, en disant qu'il ne demandait pas mieux que d'embrasser la religion de Jésus-Christ (1) : ce qu'il avait dit pour éviter une invasion, fut précisément ce qui lui attira la guerre. Louis IX répétait souvent qu'il consentirait à passer toute sa vie dans un cachot sans voir le soleil, si, à ce prix, le roi de Tunis se convertissait avec tout son peuple ; expression d'un prosélytisme ardent qu'on a blâmé avec amertume ; mais qui, au fond, ne montrait que l'extrême desir de voir l'Afrique arrachée à la barbarie, et marcher avec l'Eu- 1255-1270

(1) Il est bien vérité que avant que li roy Loys prit la croix, que il avait eu plusieurs messages dou roi de Thunes par moult de fois, et plusieurs l'en avait envoyés ; on donnait entendre au roy Loys, que li roy de Thunes avait bonne volonté d'être chrétien, et que de légier il le pourrait, se il avait honourable occasion, et que ce peut être sauve la sonc honneur, et sauve la per de ces Sarrasins... Il pensait le très bon roy chrétien, si ses grands os et si renommés comme étaient les siens, venait à Thunes soudainement, à peine pourrait-il li roy de Thunes refuser ni excuser si raisonnable occasion de recevoir le saint baptême, etc. (*Annales du règne de St. Louis*, par Guillaume de Nangis.)

1255-1270 rope vers le progrès des lumières et de la civilisation, bienfaits du christianisme.

Pendant que Louis traversait son royaume pour se rendre à Aigues-Mortes, où devait s'embarquer l'armée des croisés, on implorait partout les bénédictions du ciel pour ses armes; le clergé et les fidèles, rassemblés dans les églises, priaient pour le roi et pour ses enfants, pour tous ceux qui le suivaient. On pria aussi pour les princes et les seigneurs étrangers qui avaient pris la croix, et promettaient d'aller en Orient, comme si on eût voulu par-là les inviter à presser leur départ.

La plupart ne répondirent point à ce religieux appel. Le roi de Castille, qui s'était croisé, avait des prétentions à la couronne impériale, et ne pouvait d'ailleurs oublier le supplice de son frère Frédéric immolé par Charles d'Anjou. Non-seulement les affaires de l'empire retenaient les princes et les seigneurs allemands; mais la mort du jeune Conradin avait tellement révolté les esprits en Allemagne, que personne dans ce pays n'aurait voulu combattre sous les mêmes drapeaux que le roi de Sicile. Un si noir attentat, commis au milieu des préparatifs d'une guerre sainte, semblait présager de grandes calamités. Dans l'excès de la douleur ou de l'indignation, on

pouvait craindre que le ciel ne fût irrité contre les chrétiens, et que sa malédiction ne retombât sur les armes des croisés. 1255-1270

Lorsque Louis arriva à Aigues-Mortes, il n'y trouva ni la flotte génoise, ni les principaux seigneurs qui devaient s'embarquer avec lui : les ambassadeurs de Paléologue furent les seuls qui ne se firent point attendre ; car à Constantinople on avait toujours peur de la croisade, et cette crainte était plus active que l'enthousiasme des croisés. Louis aurait pu demander à l'empereur grec pourquoi, après avoir promis d'envoyer des soldats, il n'envoyait que des députés ; mais Louis qui mettait la plus grande importance à la conversion des Grecs, se contenta de rassurer les ambassadeurs ; et comme le pape Clément IV venait de mourir, il les renvoya au conclave des cardinaux pour terminer la réunion des deux églises.

Cependant les croisés, entraînés par les exhortations réitérées, et par l'exemple de Louis, se mettaient en marche dans toutes les provinces, et se dirigeaient vers les ports de Marseille et d'Aigues-Mortes. Bientôt Louis vit arriver le comte de Poitiers avec un grand nombre de ses vassaux ; les principaux seigneurs amenaient avec eux l'élite de leurs chevaliers et de leurs soldats ; plusieurs cités

1255-1270 avaient aussi envoyé leurs guerriers. Chaque troupe avait sa bannière, et formait un corps séparé, portant le nom d'une ville ou d'une province : on distinguait dans l'armée chrétienne le bataillon de Beaucaire, ceux de Carcassonne, de Châlons, de Périgord, etc. Ces noms excitaient vivement l'émulation, mais aussi ils donnèrent lieu à des querelles que la sagesse et la fermeté de Louis parvinrent difficilement à appaiser. Il arriva des croisés de la Catalogne, de la Castille et de plusieurs autres provinces d'Espagne; cinq cents guerriers de la Frise arrivèrent pleins de confiance dans un chef tel que Louis IX, disant que leur nation avait toujours été fière d'obéir aux rois de France.

Le roi, avant de s'embarquer, écrivit encore une fois aux régents du royaume pour leur recommander de veiller sur les mœurs publiques, de délivrer la France des mauvais juges, de faire rendre à tout le monde, et particulièrement aux pauvres, une justice prompte et entière, afin que celui qui juge les jugements des hommes n'eût rien à lui reprocher.

Tels furent les derniers adieux que Louis fit à la France. La flotte mit à la voile le 4 juillet, et peu de jours après son départ arriva dans la rade de Cagliari. Ce fut là que le conseil des comtes et des barons s'assembla dans le vais-

seau du roi pour délibérer sur l'entreprise de la croisade. Ceux qui avaient proposé la conquête de Tunis, disaient qu'on ouvrirait par-là les chemins de la Méditerranée, et qu'on affaiblirait la puissance des mamelucks; qu'après cette conquête, l'armée irait triomphante en Egypte ou dans la Palestine. Plusieurs des barons ne partageaient point cet avis. Si la Terre-Sainte exigeait de prompts secours, on devait les lui porter sans délai; tandis qu'on serait arrêté sur les côtes d'Afrique, dans un pays qu'on ne connaissait point, les villes chrétiennes des côtes de Syrie pouvaient tomber au pouvoir des Sarrasins : le plus grand ennemi des chrétiens, était Bibars, ce redoutable sultan du Caire; c'était lui qu'il fallait attaquer; c'était dans ses états, au sein de sa capitale et non à deux cents lieues de l'Égypte qu'il fallait porter la guerre. On ajoutait à cela les souvenirs des défaites de l'armée française sur les bords du Nil, défaites qu'il fallait venger sur le théâtre même de tant de désastres. 1255-1270

L'histoire contemporaine ne nous dit pas jusqu'à quel point Louis IX fut frappé de la sagesse de ces discours; mais l'expédition de Tunis flattait ses plus chères espérances. Elle avait été conseillée par le roi de Sicile, dont le concours était nécessaire au succès de la croi-

1255-1270 sade. Il fut donc décidé que la flotte génoise se dirigerait vers l'Afrique; deux jours après, le 20 juillet, elle arriva à la vue de Tunis et de Carthage.

Sur la côte occidentale de l'Afrique, vis-à-vis de la Sicile, se trouve une péninsule décrite par Strabon, dont la circonférence est de 340 stades ou 42 milles. Cette péninsule s'avance dans la mer entre deux golfes, dont l'un à l'Occident offre un port commode; l'autre, entre l'Orient et le Midi, communique par un canal, avec un lac qui s'étend à trois lieues dans les terres, et que les géographes modernes appellent la *Goulette*. C'est là qu'était bâtie la rivale de Rome, dont l'enceinte s'étendait aux deux rivages de la mer. Les conquêtes des Romains, les ravages des Vandales, n'avaient pu ruiner entièrement cette cité florissante; mais dans le VIIe. siècle, envahie et désolée par les Sarrasins, elle n'était plus qu'un amas de ruines; une bourgade, sur le port, appelée *Marsa*, une tour sur la pointe du cap, un château assez fort sur la colline de Byrsa, voilà tout ce qui restait de cette ville dont la puissance domina si long-temps sur la Méditerranée et sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie.

A cinq lieues de là, vers l'Orient et le Midi, un peu au-delà du golfe et du lac de la *Goulette*,

s'élevait une ville appelée dans l'antiquité *Ty-* 1255-1270
nis ou *Tinissa*, et maintenant Tunis, dont Scipion se rendit maître avant d'attaquer Carthage. Tunis s'était accrue de la ruine des autres cités, et dans le XIIIe. siècle elle le disputait, pour sa richesse et sa population, aux villes les plus florissantes de l'Afrique. On y comptait dix mille maisons, trois grands faubourgs; les dépouilles des nations, les produits d'un commerce immense l'avaient enrichie; tout ce que l'art des fortifications peut inventer, avait été employé pour en défendre l'accès.

La côte où s'élevait Tunis fut le théâtre de nombreuses révolutions dont les anciens historiens nous ont transmis le récit; mais l'histoire moderne n'a point de même consacré les révolutions des Sarrasins. On peut à peine suivre dans leur marche les barbares qui plantèrent sur tant de ruines l'étendard de l'islamisme. Tout ce qu'on sait de positif, c'est que Tunis, long-temps réunie au royaume de Maroc, s'en était séparée sous un prince belliqueux, dont le troisième successeur régnait au temps de St.-Louis.

A l'aspect de la flotte chrétienne, les habitants de la côte d'Afrique furent saisis d'effroi; tout ce qui était sur la rive de Carthage prit la fuite vers les montagnes ou vers Tunis. Quel-

1255-1270 ques vaisseaux qui se trouvaient dans le port restèrent abandonnés; le roi ordonna à Florent de Varennes, qui remplissait les fonctions d'amiral, de descendre dans une chaloupe et d'aller reconnaître le rivage. Varennes ne trouva personne dans le port, ni sur la rive; il manda au roi qu'il n'y avait point de temps à perdre et qu'il fallait profiter de la consternation des ennemis. On se rappelle que dans la précédente expédition, on avait précipité la descente sur les côtes d'Égypte; dans celle-ci on ne voulut rien hasarder. Alors c'était la jeunesse qui présidait à la guerre; maintenant c'étaient la vieillesse et l'âge mûr. On résolut d'attendre au lendemain.

Le lendemain, au lever du jour, la côte parut couverte de Sarrasins, parmi lesquels on voyait un grand nombre d'hommes à cheval. Les croisés ne se mirent pas moins en mesure d'aborder; à l'approche des chrétiens, la multitude des infidèles disparut, et ce fut une grande faveur du ciel, car, au rapport d'un témoin oculaire, le désordre était si grand que cent hommes auraient suffi pour arrêter toute l'armée.

Lorsque l'armée chrétienne eut débarqué, elle se rangea en bataille sur la rive, et, d'après les lois de la guerre, Pierre de Condé, au-

mônier du roi, lut à haute voix une proclama- 1255-1270
tion, par laquelle les vainqueurs prenaient possession du territoire. Cette proclamation, que Louis IX avait rédigée lui-même, commençoit par ces mots : « Je vous dis le ban » de notre seigneur Jésus-Christ et de Louis, » roi de France, son sergent. »

On débarqua les bagages, les provisions et les munitions de guerre. Une vaste enceinte fut tracée, et on y dressa les tentes des soldats chrétiens. Tandis qu'on creusait des fossés et qu'on élevait des retranchements pour défendre l'armée d'une surprise, on s'empara de la tour bâtie à la pointe du cap. Le lendemain cinq cents matelots plantèrent l'étendard des lys sur le château de Carthage. La bourgade de Marsa, qui avoisinait le château, tomba aussi au pouvoir des croisés; on y laissa les femmes et les malades, et l'armée resta sous les tentes.

Louis IX espérait encore la conversion du roi de Tunis; mais cette pieuse illusion ne tarda pas à s'évanouir. Le prince musulman envoya des députés au roi pour lui annoncer qu'il viendrait le chercher à la tête de cent mille hommes, et qu'il lui demanderait le baptême sur le champ de bataille; le roi Maure ajoutait qu'il avait fait arrêter tous les chré-

1255-1270 tiens qui se trouvaient dans ses états, et qu'ils seraient tous massacrés, si l'armée chrétienne venait insulter sa capitale.

Les menaces et les vaines bravades du prince de Tunis ne pouvaient changer le projet de la croisade. Les Maures d'ailleurs n'inspiraient point de crainte et ne cachaient point la terreur que leur causait la seule vue des croisés. N'osant jamais affronter l'ennemi, leurs bandes, tantôt éparses, erraient autour de l'armée chrétienne et cherchaient à surprendre ceux qui s'écartaient du camp; tantôt réunies, elles fondaient sur les postes avancés, lançaient quelques flèches, montraient leurs sabres nus, et la vitesse de leurs chevaux les dérobait à la poursuite des chrétiens. Souvent ils avaient recours à la trahison : trois d'entre eux vinrent dans le camp des croisés et dirent qu'ils voulaient embrasser la foi chrétienne (1); cent autres les suivirent en annonçant la même intention. On les reçut à bras ouverts; eux tombèrent sur les Français le glaive à la main; mais bientôt accablés par le nombre, les uns furent tués, les autres s'enfuirent. Les trois premiers se jetant à genoux implorèrent la

(1) Guillaume de Nangis dit à ce sujet : « Ici ot grant trayson » des Sarrasins et grant simplesse des chrétiens. »

compassion des chefs. Le mépris qu'on avait 1255-1270
pour de pareils ennemis leur fit obtenir grâce ; ils furent jetés hors du camp.

A la fin l'armée musulmane, enhardie par l'inaction des chrétiens, se présenta plusieurs fois dans la plaine. Rien n'était plus facile que de l'attaquer et de la vaincre ; mais Louis avait résolu de rester sur la défensive, et d'attendre pour commencer la guerre l'arrivée du roi de Sicile; résolution funeste qui perdit tout : car le monarque sicilien qui avait conseillé cette malheureuse expédition, devait achever par ses retards le mal qu'il avait déjà fait par ses conseils.

Les musulmans accouraient de toutes les parties de l'Afrique pour défendre la cause de l'islamisme contre les chrétiens. On se préparait en Égypte à prévenir l'invasion des Francs, et dès le mois d'août, Bibars annonçait par ses messages qu'il allait marcher au secours de Tunis. Les troupes que le sultan du Caire entretenait dans la province de Barka eurent ordre de se mettre en route. Ainsi l'armée des Maures allait devenir formidable ; mais cette foule de Sarrasins n'était pas ce que les croisés avaient le plus à craindre. D'autres dangers, d'autres malheurs les menaçaient : l'armée chrétienne manquait d'eau ; on n'avait que des vivres

1255-1270 salés; les soldats ne pouvaient supporter le climat d'Afrique; il régnait des vents venus de la zône torride qui semblaient n'être qu'un feu dévorant. Les Sarrasins, sur les montagnes voisines, soulevaient le sable avec certains instruments, et la poussière se dirigeait en nuages enflammés dans la plaine où campaient les chrétiens. Enfin la dyssenterie, maladie dangereuse dans les pays chauds, causait de grands ravages parmi les troupes. La peste, qui paraît naître d'elle-même sur ce sable brûlant et aride, avait aussi porté sa contagion dans l'armée chrétienne.

On était jour et nuit sous les armes, non pour combattre l'ennemi qui fuyait toujours, mais pour se défendre de toute surprise. La plupart des croisés succombaient à la fatigue, à la disette et à la maladie. Les Français eurent d'abord à regretter Bouchard, comte de Vendôme, le comte de la Marche, Gauthier de Nemours, les seigneurs de Montmorency, de Pienne, de Brissac, Guy d'Aspremont, Raoul, frère du comte de Soissons. On ne pouvait suffire à ensevelir les morts: les fossés du camp étaient remplis de cadavres jetés pêle-mêle, ce qui ajoutait encore à la corruption de l'air et au spectacle de la désolation générale.

Cependant Olivier de Termes, gentilhomme

languedocien venant de la Sicile, annonçait 1255-1270
que le roi Charles était prêt à s'embarquer avec une armée. Cette nouvelle fut reçue avec joie, mais n'adoucit aucun des maux que souffraient les croisés. Les chaleurs devenaient excessives; le manque d'eau, la mauvaise nourriture, la maladie qui poursuivait ses ravages, le chagrin de se voir enfermé dans un camp sans pouvoir combattre, achevaient de porter le découragement dans l'âme des soldats et des chefs. Louis cherchait à les animer par ses paroles et par son exemple; mais il tomba lui-même malade de la dyssenterie. Le prince Philippe, le duc de Nevers, le roi de Navarre, le légat, éprouvèrent aussi les effets de la contagion. Le duc de Nevers, surnommé Tristan, était né à Damiette pendant la captivité du roi. Louis l'aimait tendrement: le jeune prince restait dans la tente de son père; mais près de succomber à sa maladie, on le transporta sur un vaisseau. Le monarque demandait sans cesse des nouvelles de son fils; ceux qui l'environnaient gardaient le silence. A la fin on lui annonça que le duc de Nevers était mort; Louis ne put retenir ses larmes. Peu de temps après le légat du pape mourut, vivement regretté du clergé et des soldats de la croix, qui le regardaient comme leur père spirituel.

1255-1270 Malgré ses souffrances, malgré ses chagrins, Louis IX s'occupait toujours du soin de son armée. Il donna des ordres tant qu'il lui resta quelque force, partageant son temps entre les devoirs d'un chrétien et ceux d'un monarque. Enfin la fièvre redoubla; ne pouvant plus se livrer ni aux soins de l'armée, ni aux exercices de la piété, il fit placer une croix devant lui, et tendant les mains, il implorait en silence celui qui avait souffert pour tous les hommes.

Toute l'armée était en deuil; les soldats fondaient en larmes; on demandait au ciel la conservation d'un si bon prince. Au milieu de la douleur générale, Louis portait ses pensées vers l'accomplissement des lois divines et des destinées de la France. Philippe, qui devait lui succéder au trône, était dans sa tente; il le fit approcher de son lit, et d'une voix éteinte lui adressa des conseils sur la manière de gouverner le royaume de ses pères. Les instructions qu'il lui donna renfermaient les plus nobles maximes de la religion et de la royauté. Ce qui les rendra à jamais dignes des respects de la postérité, c'est qu'elles avaient l'autorité de son exemple et rappelaient toutes les vertus de sa vie. Après avoir recommandé à Philippe de respecter et de faire respecter la religion et ses ministres, de craindre en tout temps et pardessus tout d'of-

fenser Dieu (1). « Mon cher fils, ajoutait-il, sois 1255-1270
» charitable et miséricordieux pour les pau-
» vres et pour tous ceux qui souffrent. Si
» tu parviens au trône, montre-toi digne par
» ta conduite de recevoir la sainte onction
» dont les rois de France sont sacrés... Quand
» tu seras roi, montre-toi juste en toutes
» choses, et que rien ne puisse jamais t'écarter
» du sentier de la vérité et de la droiture..... Si
» la veuve et l'orphelin luttent devant toi avec
» l'homme puissant, déclare-toi pour le faible
» contre le fort, jusqu'à ce que la vérité te soit
» connue... Dans les affaires où tu serais toi-
» même intéressé, soutiens d'abord la cause
» d'autrui ; car si tu n'agissais de la sorte, tes
» conseillers hésiteraient à parler contre toi,
» ce que tu ne dois pas vouloir... Mon cher fils,

---

(1) Geoffroy de Beaulieu a rapporté ces instructions en latin. On les retrouve en vieux français dans Joinville et dans les *Annales du règne de St. Louis*. Ces trois auteurs les donnent avec des différences assez remarquables. Moreau, dans le vingtième volume de ses *Discours sur l'Histoire de France*, en donne une nouvelle version, qu'il assure avoir été copiée sur un des registres de la chambre des comptes, où vraisemblablement Philippe-le-Hardi voulut que ce monument fût consigné. C'est cette version que nous avons principalement suivie dans l'extrait que nous donnons ici. On peut voir la pièce entière dans les *Pièces justificatives*.

1255-1270 » je te recommande surtout d'éviter la guerre » avec tout peuple chrétien ; si tu es réduit à » la nécessité de la faire, fais du moins que » le pauvre peuple, qui n'a point de tort, soit » gardé de tout dommage... Réunis tous tes ef» forts pour appaiser les divisions qui s'éle» veraient dans le royaume ; car rien ne plaît » tant à Dieu que le spectacle de la concorde » et de la paix... Ne néglige rien pour qu'il y » ait dans les provinces de bons baillis et » de bons prévôts... Donne volontiers le pou» voir à gens qui en sachent bien user, et » punis ceux qui en abusent ; car si tu dois » haïr le mal dans autrui, à plus forte raison » dans ceux qui tiennent de toi leur autorité... » Sois équitable dans la levée des deniers pu» blics, sage et modéré dans leur emploi ; » garde-toi des folles dépenses qui mènent à » des taxes injustes ; corrige avec prudence ce » qui est défectueux dans les lois du royaume. » Maintiens avec loyauté les droits et fran» chises que tes prédécesseurs ont laissés ; » plus tes sujets seront heureux, plus tu seras » grand ; plus ton gouvernement sera irrépro» chable, plus tes ennemis craindront de l'at» taquer. »

Louis donna plusieurs autres conseils à Philippe sur l'amour qu'il devait à Dieu, à ses

peuples et à sa famille ; puis, épanchant tout 1255-1270
son cœur, il ne fit plus entendre que le langage d'un père qui va se séparer d'un fils qu'il aime tendrement. « Je te donne, lui dit-il, toutes » les bénédictions qu'un père peut donner à » son cher fils. Que tu me fasses aider par » messes et oraisons, et que j'aie part à toutes » les bonnes œuvres que tu feras. Je prie notre » Seigneur Jésus-Christ que par sa grande mi- » séricorde il te garde de tous maux, et te dé- » fende que tu fasses chose contre sa volonté ; » et qu'après cette mortelle vie nous puissions » le voir, l'aimer et le louer ensemble dans les » siècles des siècles. »

Lorsqu'on pense que ces paroles étaient prononcées sur les côtes d'Afrique par un roi de France expirant, on éprouve un mélange de surprise et d'émotion, dont les esprits les plus froids et les plus indifférents ne sauraient se défendre. Qu'on juge de l'effet qu'elles durent produire sur l'âme d'un fils désolé. Philippe les écouta avec une douleur respectueuse, et voulut qu'elles fussent transcrites fidèlement pour les avoir sous les yeux tous les jours de sa vie.

Louis se tourna ensuite vers sa fille, la reine de Navarre, qui fondait en larmes aux pieds de son lit : dans une instruction qu'il avait pré-

1255-1270 parée pour elle, il lui rappela les devoirs d'une reine et d'une épouse. Il lui recommanda surtout d'avoir soin de son mari qui était malade, et n'oubliant pas les plus petites circonstances, il conseilla au roi de Navarre, à son retour en Champagne, de payer ses dettes avant de rebâtir le couvent des Cordeliers de Provins.

Ces instructions paternelles furent les dernières paroles que Louis adressa à ses enfants; dès-lors il ne les revit plus. Les ambassadeurs de Michel Paléologue venaient d'arriver à l'armée chrétienne; le roi consentit à les recevoir. Dans l'état où il se trouvait, Louis ne pouvait juger ni les fausses promesses des Grecs, ni les alarmes et la politique trompeuse de leur empereur; il ne s'occupait plus des choses de la terre. Il se borna à exprimer des vœux pour que la réunion des deux églises pût enfin s'opérer, et promit aux ambassadeurs que son fils Philippe y travaillerait de tout son pouvoir. Ces envoyés étaient Meliteniote, archidiacre de la chapelle impériale, et le célèbre Vechus, chancelier de l'église de Constantinople. Ils furent si touchés des paroles et des vertus de St. Louis, qu'ils se livrèrent dans la suite avec zèle à la réunion, et finirent tous deux par être les victimes de la politique des Grecs.

Après cet entretien, Louis ne voulut plus songer qu'à Dieu, et resta seul avec son confesseur (1). Ses aumôniers récitèrent devant lui les prières de l'église auxquelles il répondait. Puis il reçut le St.-Viatique et l'Extrême-Onction. « Dès le dimanche, à l'heure de nones, » dit un témoin oculaire, jusqu'à lundi, à » l'heure de tierce, sa bouche ne cessa ne de » jour, ne de nuit, de louer notre Seigneur, et » de prier pour le peuple qu'il avait là amené. » On l'entendit répéter ces paroles du prophète-roi : « Faites, Seigneur, que nous puissions dé- » daigner les prospérités du monde et braver » ses adversités. » Il disait aussi, à haute voix, ce verset d'un autre psaume : « O Dieu, daigne sanctifier ton peuple et veiller sur lui ! » Quelquefois il invoquait St. Denis, qu'il avait souvent invoqué dans les batailles, et lui de- 1255-1270

(1) On trouve les détails sur la mort de St. Louis dans Geoffroy de Beaulieu, Guillaume de Chartres, Guillaume de Nangis, et dans une lettre de l'évêque de Tunis, rapportée par Martenne. Joinville en raconte quelques circonstances : mais il est à regretter que le bon sénéchal n'ait pas assisté aux derniers moments de St. Louis : combien sa relation eût été touchante et l'eût emporté sur celle que nous ont donnée des témoins oculaires qui ont écrit avec trop de sécheresse et de concision !

1255-1270 mandait son céleste appui pour cette armée qu'il allait laisser sans chef. Dans la nuit du dimanche au lundi, on l'entendit prononcer deux fois le mot de *Jérusalem*, puis il ajoutait : *nous irons à Jérusalem.* Son esprit était toujours frappé de l'idée de la guerre sainte. Peut-être aussi ne voyait-il plus alors que la Jérusalem céleste, dernière patrie de l'homme juste.

A neuf heures du matin, le lundi 25 août, il perdit la parole ; mais il regardait encore les gens *débonnairement*. Son visage était calme ; et l'on voyait que son âme se partageait entre les plus pures affections de la terre et les pensées de l'éternité. Sentant que sa mort approchait, il fit signe qu'on le plaçât, couvert d'un cilice, sur un lit de cendres. « Entre heures de » tierce et de midi fit aussi comme semblant » de dormir, et fut bien les yeux clos l'espace » d'une demi-heure et plus. » Il parut ensuite se ranimer, ouvrit les yeux et regarda le ciel, en disant : « Seigneur, j'entrerai dans votre » maison, et je vous adorerai dans votre » saint tabernacle. » Il expira à trois heures du soir.

Nous avons parlé de la profonde douleur qui régnait parmi les croisés, lorsque Louis était tombé malade. On ne voyait pas un chef ni un

soldat qui n'oubliât ses maux pour songer à la maladie du roi. A chaque heure du jour et de la nuit, ces fidèles guerriers accouraient autour de la tente du monarque, et lorsqu'ils voyaient l'air triste et consterné de ceux qui en sortaient, ils s'en retournaient les yeux baissés vers la terre, et l'âme remplie de sombres pensées. Dans le camp on osait à peine s'interroger, parce qu'on n'attendait plus que des nouvelles sinistres. Enfin quand le malheur que tout le monde redoutait fut annoncé à l'armée, les guerriers français se livrèrent au désespoir ; ils voyaient dans la mort de Louis le signal de toutes les calamités, et se demandaient entre eux quel chef les reconduirait dans leur patrie. Au milieu des gémissements et des sanglots, on entendait de vives plaintes contre ceux qui avaient conseillé cette expédition, et surtout contre le roi de Sicile, qu'on accusait de tous les désastres de la guerre. 1255-1270

Le jour même de la mort du roi, Charles d'Anjou débarqua avec son armée près de Carthage : les trompettes et les instruments de guerre se firent entendre sur la rive ; mais un morne silence régnait dans le camp des croisés, et personne n'allait au-devant des Siciliens qu'on avait attendus avec tant d'impatience. De tristes pressentiments s'emparent de Charles ;

1255-1270 il devance son armée et vole à la tente du roi qu'il trouve étendu sur la cendre. Les traits de Louis étaient à peine altérés, tant son trépas avait été tranquille. Charles se prosterna à ses pieds, les arrosa de larmes, l'appelant tantôt son frère, tantôt son seigneur. Il resta long-temps dans cette attitude, sans voir aucun de ceux qui l'entouraient, s'adressant toujours à Louis comme s'il eût été vivant, et se reprochant, avec l'accent du désespoir, de n'avoir pas entendu, de n'avoir pas recueilli les dernières paroles du plus tendre des frères, du meilleur des rois.

Les restes mortels de Louis furent déposés dans deux urnes funéraires. Les entrailles du saint roi furent le partage de Charles d'Anjou, qui les envoya à l'abbaye de Montréal, où ces précieuses reliques attirèrent long-temps le respect et la dévotion des fidèles. Les ossements et le cœur de Louis restèrent entre les mains de Philippe. Ce jeune prince ayant voulu les envoyer en France, les chefs et les soldats ne consentirent point à se séparer de ce qui leur restait d'un si bon monarque. La présence de ce dépôt sacré au milieu des croisés, leur paraissait une sauve-garde contre de nouveaux malheurs, et le plus sûr moyen d'attirer sur l'armée chrétienne la protection du ciel.

Philippe était toujours malade, et sa maladie donnait encore des inquiétudes. L'armée le regardait comme le digne successeur de Louis, et l'affection qu'on avait pour le père se reportait sur le fils; il reçut, au milieu de la douleur publique, l'hommage et les serments des chefs, des barons et des seigneurs. Son premier soin fut de confirmer la régence et tout ce que son père avait établi en France avant son départ. Geoffroi de Beaulieu, Guillaume de Chartres et Jean de Mons, confesseurs et aumôniers du feu roi, furent chargés de porter les ordres de Philippe en Occident. Parmi les lettres que ces religieux apportèrent en France, l'histoire a conservé celle qui était adressée (1) au clergé et *à tous les gens de bien du royaume*. Après avoir raconté les travaux, les périls et la mort de Louis IX, le jeune prince demandait à Dieu la grâce de suivre les traces d'un si bon père, de remplir ses ordres sacrés et de mettre en pratique ses conseils. Philippe terminait sa lettre, qui fut lue à haute voix dans toutes les églises, en suppliant les ecclésiastiques et 1255-1270

(1) Cette lettre, qui a été traduite en latin, se trouve dans la collection de Martenne. Nous en donnerons un extrait dans la *Bibliographie des Croisades*, sixième volume de cette histoire.

1255-1270 les fidèles « d'adresser au roi des rois leurs » prières et leurs offrandes pour ce prince » dont on avait connu le zèle pour la religion, » et la tendre sollicitude pour le royaume de » France qu'il aima comme la prunelle de ses » yeux. »

La mort de Louis avait relevé la confiance des Sarrasins. Le deuil qu'ils remarquaient dans l'armée chrétienne, ils le prenaient pour du découragement et se flattaient de triompher de leurs ennemis; mais leurs espérances ne tardèrent pas à s'évanouir. Le roi de Sicile prit le commandement de l'armée chrétienne, pendant la maladie de Philippe, et fit recommencer la guerre. Les troupes qu'il avait amenées avec lui se montraient impatientes de combattre. Les Français durent chercher volontiers une distraction à leur douleur sur le champ de bataille. La maladie qui désolait leur armée semblait avoir suspendu ses ravages, et les soldats, long-temps emprisonnés dans leur camp, se sentaient plus de force à la vue des périls de la guerre. On livra plusieurs combats autour du lac de la *Goulette* dont on voulait s'emparer pour se rapprocher de Tunis. Les Maures qui, peu de jours avant, menaçaient les guerriers chrétiens de les exterminer ou d'en faire leurs esclaves, ne purent soutenir long-temps le

choc de leurs ennemis; souvent les arbalétriers 1255-1270
suffisaient pour disperser leur innombrable multitude. Des hurlements horribles, des bruits de timbales et d'autres instruments annonçaient leur approche ; des nuages de poussière partis des hauteurs voisines, annonçaient leur retraite et dérobaient leur fuite. Dans deux rencontres, ils furent atteints et laissèrent un grand nombre des leurs étendus dans la plaine. Une autre fois leur camp fut enlevé et livré au pillage. Le souverain de Tunis ne pouvait plus compter sur son armée pour la défense de ses états ; lui-même ne donnait point à ses soldats l'exemple de la bravoure; il restait sans cesse renfermé dans des grottes souterraines pour se dérober à-la-fois aux rayons brûlants du soleil et aux périls des combats. Pressé par ses craintes, il ne vit plus enfin de salut pour lui que dans la paix (1) ; il résolut de l'acheter au prix de tous ses trésors.

(1) On lit dans la Vie de Bibars, et dans la Chronique d'Ibnferat, que le sultan du Caire fut très mécontent de la conduite du roi de Tunis. La paix que fit ce dernier laissait aux croisés la liberté de porter leurs forces en Egypte. Bibars aurait voulu que l'armée chrétienne eût été retenue sur les côtes d'Afrique. Il menaça son allié de le détrôner, et dit aux ambassadeurs du roi de Tunis, qu'un prince tel que lui n'était pas digne de régner sur des musulmans.

1255-1270 Ses ambassadeurs vinrent plusieurs fois à l'armée chrétienne, chargés de faire des propositions, et surtout de séduire le roi de Sicile par les plus brillantes promesses.

Quand le bruit de ces négociations se répandit dans le camp des croisés, il y fit naître des opinions différentes. Les soldats à qui on avait promis le pillage de Tunis, voulaient continuer la guerre. Quelques-uns des chefs à qui on avait donné d'autres espérances, ne montraient pas la même ardeur que les soldats. Par la mort de Louis IX et du légat apostolique, la croisade avait perdu son principal mobile et cette force morale qui animait tout. L'esprit des croisés, que personne ne dirigeait, poussé par mille passions diverses, flottait dans l'incertitude, et cette incertitude devait à la fin retenir l'armée dans l'inaction et faire abandonner la guerre. Philippe desirait retourner en France où l'appelaient les affaires du royaume. La plupart des seigneurs et des barons français commençaient à regretter la patrie. On consentit enfin à délibérer sur les propositions pacifiques du roi de Tunis.

Dans le conseil, ceux à qui on n'avait fait aucune promesse et qui n'étaient pas aussi impatients que les autres de quitter les côtes d'Afrique, furent d'avis qu'on devait pour-

suivre la guerre. « C'était pour la conquête 1255-1270
» de Tunis que Louis IX avait débarqué à
» Carthage, et que l'armée chrétienne avait
» souffert tant de maux. Que restait-il à faire
» de mieux pour honorer la mémoire de Louis
» et de tant de Français martyrs comme lui de
» leur zèle et de leur foi, que de continuer et
» d'achever leur ouvrage? Toute la chrétienté
» savait que les croisés menaçaient Tunis,
» que les Maures fuyaient à leur aspect, et que
» la ville s'apprêtait à leur ouvrir ses portes.
» Que dirait la chrétienté en apprenant que
» les croisés avaient fui devant les vaincus et
» s'étaient dérobés à leur propre victoire? »

Ceux qui étaient d'avis de conclure la paix, répondaient qu'il ne s'agissait pas seulement d'entrer dans Tunis, mais de conquérir le pays, ce qui ne pouvait se faire qu'en exterminant la population. « D'ailleurs les longueurs d'un » siége affaibliraient beaucoup l'armée chré- » tienne. On approchait de l'hiver où l'on ne » pourrait se procurer des vivres, où les pluies » continuelles causeraient peut-être plus de » maladies que l'excessive chaleur. La prise » de Tunis n'était point le principal objet de » la croisade; il fallait faire la paix à des con- » ditions avantageuses, pour avoir les moyens » de porter ensuite la guerre où l'exigeraient

1255-1270 » les circonstances. » Les chefs qui parlaient ainsi étaient ceux-là même qui avaient conseillé l'expédition de Tunis : on remarquait à leur tête le roi de Sicile; ils ne reconnaissaient plus la nécessité de délivrer la Méditerranée des pirates qui arrêtaient la marche des pélerins; ils ne parlaient plus d'enlever au sultan d'Égypte le plus puissant de ses auxiliaires. Les raisons qu'ils donnaient pour mettre fin à cette guerre étaient précisément celles qu'ils avaient données pour qu'on la commençât.

Cependant leur avis prévalut, non pas qu'on fût convaincu par tout ce qu'on venait d'entendre; mais, comme cela arrive souvent dans les délibérations les plus importantes, la plupart se décidèrent plutôt par des motifs qu'ils n'avouaient pas, que par ceux qu'on s'efforçait de faire valoir (1).

Le 31 octobre, une trève de dix ans fut conclue entre le roi de Tunis et les chefs de l'armée chrétienne. Tous les prisonniers devaient être rendus de part et d'autre, et les chrétiens qu'on retenait dans les fers mis en liberté. Le souverain de Tunis s'engageait à n'exiger des Francs aucun des droits imposés dans son

---

(1) *Voyez* pour les événements qui suivirent la mort de S. Louis, Duchesne, tom....., et le *Spicilége*, tom. II.

royaume au commerce étranger. Le traité accordait à tous les chrétiens la faculté d'habiter les états de Tunis, d'y bâtir des églises et même d'y prêcher la foi. Le prince musulman devait payer un tribut annuel de quarante mille écus d'or au roi de Sicile, et deux cent dix mille onces d'or pour les frais de la guerre aux chefs de l'armée chrétienne. 1255-1270

C'est sans doute cette dernière condition qui avait décidé la paix : les deux cent dix mille onces d'or surpassaient la somme que Louis IX avait donnée en Égypte pour la rançon de son armée ; mais on n'en reçut d'abord qu'une partie. Qui pouvait assurer que le reste de la somme serait payé lorsque l'armée chrétienne aurait quitté les côtes d'Afrique ? Le seul roi de Sicile pouvait retirer quelque avantage de ce traité, honteux pour les armes françaises ; non seulement il avait trouvé le moyen de faire payer par un prince musulman le tribut de quarante mille écus d'or qu'il devait au pape comme vassal du St.-Siége ; mais la paix qu'on venait de conclure mettait en quelque sorte à sa disposition une armée capable d'entreprendre de plus grandes conquêtes que celle de Tunis. Aussi des plaintes s'élevèrent-elles dès-lors contre le roi de Sicile, auquel on reprochait de changer ainsi à son gré le but de la croisade

1255-1270 pour faire servir les armées chrétiennes à son ambition.

Peu de jours après la signature de la trêve, le prince Édouard arriva sur la côte de Carthage avec les croisés d'Écosse et d'Angleterre. Parti d'Aigues-Mortes, il se dirigeait vers la Palestine et venait prendre les ordres du roi de France. Les Français et les Siciliens prodiguèrent aux Anglais tous les témoignages d'une sincère amitié : on reçut Édouard avec de grands honneurs ; mais lorsqu'il eut appris qu'on avait fait la paix, il se retira dans sa tente, et ne voulut assister à aucun des conseils de l'armée chrétienne.

Cependant les croisés se montraient impatients de quitter une terre aride et meurtrière qui ne leur rappelait que des infortunes sans aucun mélange de gloire. L'armée chrétienne s'embarqua le 18 novembre pour se rendre en Sicile; et comme si le ciel eût arrêté que cette expédition ne serait qu'une suite de malheurs, une tempête affreuse assaillit la flotte près d'entrer dans le port de Trapani. Dix-huit grands vaisseaux et quatre mille croisés furent submergés et périrent dans les flots. La plupart des chefs et des soldats perdirent leurs armes, leurs équipements, leurs chevaux. Si nous en croyons un historien, on perdit encore dans ce nau-

frage l'argent qu'on avait reçu du roi de Tunis. 1255-1270

A la suite d'un si grand désastre, le roi de Sicile ne négligea rien pour secourir les croisés dans leur malheur. On doit croire aux sentiments généreux qu'il montra dans cette occasion ; mais à ces sentiments se mêlait sans doute quelque espoir de tirer parti pour ses projets d'une circonstance déplorable. Quand tous les chefs furent arrivés, on tint plusieurs conseils pour savoir ce qui restait à faire. Comme chacun déplorait ses infortunes, Charles proposa un moyen sûr de les réparer ; c'était la conquête de la Grèce. Voici le plan qu'il avait arrangé : d'abord toute l'armée passait l'hiver en Sicile ; au printemps le comte de Poitiers partait pour la Palestine avec une partie de l'armée ; le reste devait suivre Charles en Épire, et de là vers Bysance. Ce projet avait quelque chose d'aventureux et de chevaleresque qui aurait pu séduire les barons et les seigneurs français ; mais il arriva des lettres de France où les régents représentaient au jeune roi la douleur et les alarmes de ses peuples. Philippe déclara qu'il ne pouvait s'arrêter en Sicile et qu'il allait retourner dans ses états. Cette détermination renversa toutes les espérances de Charles ; les seigneurs français ne voulurent point aban-

1255-1270 donner leur jeune monarque ; les princes et tous les chefs de l'armée chrétienne quittèrent la croix. Une chronique d'Italie rapporte que Charles, dans son dépit, fit confisquer à son profit tous les vaisseaux et tous les biens des naufragés que la dernière tempête avait jetés sur la côte de Sicile. Il avait profité des malheurs de l'armée devant Tunis; il s'enrichit des dépouilles de ses compagnons d'armes. Cet acte d'injustice et de violence acheva d'indisposer contre lui la plupart des croisés, et surtout les Génois à qui appartenait la flotte sur laquelle était embarquée l'armée chrétienne.

Cependant on décida qu'on reprendrait la croisade quatre ans plus tard. Les deux rois, les princes et les principaux chefs s'engagèrent par serment à s'embarquer pour la Syrie avec leurs troupes, dans le mois de juillet de la quatrième année : promesses vaines qu'aucun d'eux ne devait tenir et qu'ils ne faisaient alors que pour excuser à leurs propres yeux les inconséquences de leur conduite dans cette guerre. Édouard, qui avait annoncé la résolution de passer l'hiver en Sicile, et de partir ensuite pour la Palestine, fut le seul qui ne manqua point à ses promesses.

Les guerriers français ne songeaient plus à la croisade; mais ils étaient loin de voir se

fermer cet abîme de misères qu'elle avait ouvert 1255-1270.
sous leurs pas. Le roi de Navarre mourut peu de temps après avoir débarqué à Trapani; sa femme Isabelle ne put lui survivre, et mourut de douleur. Philippe repartit pour la France au mois de janvier; la jeune reine qui l'avait suivi fut une nouvelle victime de la croisade. En traversant la Calabre, comme elle passait à gué une rivière près de Cozence, son cheval s'abattit: elle était enceinte; cett chute causa sa mort. Philippe poursuivit sa route, emportant avec lui le corps de son père, de son frère et de sa femme. Il apprit dans sa marche que le comte et la comtesse de Poitiers, retournant en Languedoc, venaient de mourir en Toscane des suites de la maladie contagieuse. Peu de temps après, Philippe passant à Viterbe, vit périr d'une mort tragique un des plus illustres de ses compagnons d'armes; Henri d'Allemagne fut assailli par les fils du comte de Leicester, poursuivi jusque dans une église, et massacré au pied des autels. Ainsi les grands crimes s'unissaient aux grandes calamités pour ajouter aux cruels souvenirs que devait laisser cette croisade.

Philippe, après avoir traversé le Mont-Cénis, revint à Paris par la Bourgogne et la Champagne. Quelles journées de deuil pour la

1255-1270 France! Au départ de Louis IX pour l'Orient, tout le peuple pressentait les événements les plus sinistres, et tous ces pressentiments venaient de se réaliser. Ce n'était point l'étendard de la victoire, mais un drap mortuaire qui précédait les guerriers français dans leur marche. Des urnes funéraires, les débris d'une armée naguère florissante, un jeune prince malade et n'ayant échappé que par miracle au trépas qui avait enlevé sa famille, voilà tout ce qui revenait de la croisade. La foule accourait de toutes parts; elle entourait le jeune roi; elle se pressait autour des restes de Louis IX, et l'on voyait à son pieux recueillement, à sa tristesse religieuse, que les sentiments qui la faisaient accourir n'étaient pas ceux qui précipitent la multitude sur les pas des maîtres de la terre.

A l'arrivée de Philippe dans sa capitale, les ossements et le cœur de Louis furent portés dans l'église de Notre-Dame, où des ecclésiastiques chantèrent toute la nuit les hymnes des morts. Le lendemain, on célébra dans l'église de St.-Denis les funérailles du roi-martyr. Au milieu d'un immense cortége formé de toutes les classes du peuple, on remarquait avec attendrissement le jeune monarque portant lui-même sur ses épaules les dépouilles mortelles

de son père. Il s'arrêta plusieurs fois sur la route, et des croix, qui furent placées à chaque station, rappelaient encore dans le siècle dernier ce beau modèle de la piété filiale. 1255-1270

Louis IX fut déposé près de son aïeul Philippe-Auguste et de son père Louis VIII. Quoiqu'il eût défendu d'orner son tombeau, on le couvrit de lames d'argent qui, dans la suite, furent enlevées par les Anglais. Plus tard une révolution terrible brisa sa tombe et dispersa sa cendre; mais cette révolution n'a pu détruire sa mémoire.

Non, la postérité ne cessera jamais de louer cette passion de la justice qui remplit toute la vie de Louis IX, cette ardeur de connaître la vérité, si rare même chez les grands rois, cet amour pour la paix auquel il sacrifia jusqu'à la gloire qu'il avait acquise dans les armes, cette sollicitude pour le bonheur de tous, cette tendre prédilection pour la pauvreté, ce profond respect pour les droits du malheur et pour la vie des hommes; vertus qui étonnèrent le moyen âge, et que notre siècle retrouve encore dans les descendants d'un si bon prince.

L'ascendant que lui donnaient sa piété et sa vertu, il ne l'employa qu'à défendre son peuple contre tout ce qui était injuste. Cet ascendant qu'il conserva sur son siècle, donnait

1255-1270 à ses lois un empire que les lois, quelles qu'elles soient, n'obtiennent d'ordinaire que du temps. Peu d'années après son règne, des provinces demandaient à se réunir à la couronne avec le seul espoir et à la seule condition d'avoir *les sages coutumes du roi justicier*. Telles étaient les conquêtes de St. Louis. On sait qu'après ses victoires sur les Anglais, il leur rendit la Guyenne, malgré l'avis de ses barons, qui regardaient cet acte de générosité comme contraire aux intérêts du royaume. Peut-être n'appartenait-il qu'à des âmes élevées comme la sienne, de savoir ce qu'il y a de sagesse dans les conseils de la modération! Un illustre écrivain du siècle dernier a dit, en parlant de Louis IX, que *les grands hommes modérés sont rares*, et c'est pour cela sans doute que le monde ne les comprend pas.

Dans la position où se trouvait la France, un génie vulgaire aurait fomenté les divisions. Louis ne chercha qu'à les appaiser, et cet esprit de conciliation qui le rendit l'arbitre des rois et des peuples, lui donna plus de force et de puissance que n'auraient fait les combinaisons d'une politique plus savante. Parmi les contemporains de St. Louis, il ne manqua pas de gens qui blâmèrent sa modération, et ceux qui se vantent d'être habiles la blâment

encore aujourd'hui: étrange habileté qui tend 1255-1270
à faire croire que la morale est étrangère au bonheur des peuples, et qui ne peut souffrir dans les chefs des empires les vertus que la Providence a données aux hommes pour la conservation des sociétés!

Plus on admire le règne de Louis IX, plus on s'étonne qu'il ait deux fois interrompu le cours de ses bienfaits et quitté son peuple qu'il rendait heureux par sa présence. Mais en voyant les passions qui agitent la génération présente, qui oserait élever la voix pour accuser les siècles passés! Si, dans le moment même où j'écris cette histoire, toute l'Europe s'émeut au bruit d'un soulèvement contre les musulmans, maîtres de Bysance! si les disciples les plus ardents de la philosophie moderne font des vœux pour le triomphe de l'Évangile sur le Coran, pour la délivrance des Grecs et la résurrection d'Athènes et de Lacédémone, comment croirait-on qu'au moyen âge les princes et les peuples chrétiens n'eussent point été touchés de l'horrible servitude dans laquelle gémissaient Jérusalem et toutes ces régions saintes d'où la lumière du christianisme était venue? Avec le caractère que Louis IX montra dans toutes les circonstances de sa vie, comment pouvait-il rester indifférent aux malheurs des colonies

1270-1291 chrétiennes qui n'étaient peuplées que de Français, et qu'on regardait alors comme une autre France, comme la France d'Orient? Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le but de sa politique était de réunir les peuples de l'Orient et de l'Occident par les liens du christianisme, et que ce but, s'il eût été rempli, devait tourner à l'avantage de l'humanité. On a pardonné quelquefois à l'ambition elle-même des projets plus chimériques et des guerres plus malheureuses (1).

Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que la captivité et la mort de St. Louis dans des régions lointaines, n'affaiblirent point en Europe le respect qu'on avait pour son nom et pour ses vertus. Peut-être même que de si hautes infortunes, souffertes au nom de la religion et de tout ce qu'on révérait alors, ajoutèrent quelque chose à l'éclat de la monarchie; car on était loin encore des temps que nous avons vus, où les malheurs des rois n'ont servi qu'à dépouiller la royauté de ce qui la fait respecter parmi les hommes. La mort de Louis IX fut sans doute un grand sujet de douleur pour les Français; mais aux regrets que causait sa

(1) Parmi les panégyriques nombreux de Louis IX, il y en a peu qui aient résisté à l'épreuve du temps. Voltaire a fait un beau portrait du saint roi. M. Dampmartin, dans son ouvrage des rois de France, a parlé de ce prince avec talent et vérité.

perte, se mêlait, pour tout le peuple, la pensée 1270-1291
de l'heureux avenir que Louis avait préparé, et pour les âmes pieuses l'espérance d'avoir un appui dans le ciel. Bientôt on célébra le trépas d'un roi de France, comme un nouveau triomphe pour la religion, comme une nouvelle gloire pour la patrie ; et l'anniversaire du jour où il expira, devint, dans la suite, une des fêtes solennelles de l'église chrétienne et de la monarchie française.

Ce fut un beau spectacle que celui de l'instruction canonique dans laquelle le père commun des fidèles interrogea les contemporains de Louis IX sur les vertus de sa vie et les bienfaits de son règne. Des Français de toutes les classes vinrent attester sur l'Évangile que le monarque dont ils pleuraient la mort était digne de toutes les récompenses du ciel. Parmi eux on remarquait les vieux compagnons d'armes de Louis qui avaient partagé ses fers en Égypte, qui l'avaient vu mourant sur la cendre devant Tunis. L'Europe entière confirma leur religieux témoignage, et répéta ces paroles du chef de l'église : *Maison de France, réjouis-toi d'avoir donné au monde un si grand prince ; réjouis-toi, peuple de France, d'avoir eu un si bon roi* (1) !

(1) Paroles de la *Bulle de canonisation*.

1270-1291 La mort de Louis IX, comme nous l'avons déjà dit, avait tout-à-coup suspendu toutes les entreprises d'outre-mer. Le seul Édouard partit pour la Syrie avec le comte de Bretagne, son frère Edmond, trois cents chevaliers et cinq cents croisés venus de la Frise. Tous ces croisés réunis formaient à peine un corps de mille ou douze cents combattants, et voilà tout ce qui devait arriver en Asie de ces armées innombrables qu'on avait levées en Occident pour la délivrance de la Terre-Sainte. Un si faible renfort n'était point fait pour inspirer la confiance et rendre la sécurité aux chrétiens de la Palestine, consternés encore de la retraite des croisés devant Tunis, et de leur retour en Europe.

La plupart des princes et des états chrétiens de la Syrie, dans la crainte d'être envahis, avaient conclu des traités avec le sultan du Caire; plusieurs devaient hésiter à s'engager dans une guerre où les faibles secours de l'Europe ne leur permettaient pas d'espérer de grands avantages, où d'ailleurs ils avaient à craindre d'être abandonnés par les croisés, toujours prêts à retourner en Occident. Cependant les Hospitaliers et les Templiers, qui ne manquaient jamais une occasion de combattre les Sarrasins, se réunirent au prince Édouard que sa renommée avait devancé en Orient.

Bibars, qui ravageait alors le territoire de Ptolémaïs, s'éloigna d'une ville qu'il avait remplie d'alarmes, et parut un moment avoir abandonné l'exécution de ses projets. 1270-1291

La petite armée des chrétiens, composée de six à sept mille hommes, s'avança sur le territoire des musulmans ; elle se dirigea d'abord vers la Phénicie, pour rétablir la communication interrompue entre les villes chrétiennes. Dans cette expédition les croisés eurent beaucoup à souffrir des excès de la chaleur ; plusieurs moururent pour avoir mangé des fruits et du miel que le pays produisait en abondance. Ils marchèrent ensuite vers la ville de Nazareth, sur les murs de laquelle ils plantèrent l'étendard de Jésus-Christ. Les soldats de la croix ne purent se rappeler sans indignation que Bibars avait fait détruire de fond en comble l'église de cette ville, consacrée à la Vierge; Nazareth fut livrée au pillage, et tous les musulmans qu'on trouva dans la ville conquise, expièrent, par le glaive, l'incendie et la destruction d'un des plus beaux monuments élevés par les chrétiens en Syrie.

Après cette victoire, dont on ne peut louer les croisés, l'armée chrétienne eut à combattre les troupes musulmanes, impatientes de venger les excès commis à Nazareth. Soit qu'il eût

1270-1291 appris à connaître la supériorité de ses ennemis, soit qu'il eût à se plaindre des guerriers de la Palestine, Édouard rentra dans les murs de Ptolémaïs, et ne chercha plus d'autres combats. Les fréquentes excursions des Sarrasins ne purent le déterminer à reprendre les armes; mais tandis qu'il restait éloigné des périls de la guerre, il fut sur le point de périr sous les coups d'un musulman qu'il avait pris à son service. Les chroniques du temps nous apprennent, les unes, que l'émir de Jaffa avait armé le bras de l'assassin, les autres, que le coup partait de la secte des Ismaéliens qui subsistaient encore malgré la guerre que leur avaient déclarée les Tartares et les mamelucks.

Après avoir couru ainsi le danger de perdre la vie, Édouard, guéri de ses blessures, ne songea plus qu'à conclure une trève avec Bibars, et rappelé en Angleterre par les prières d'Henri III auquel il devait succéder, il quitta l'Orient sans avoir rien fait d'important pour la cause qu'il avait juré de défendre. Ainsi tous les résultats de cette croisade, qui devait jeter tant d'alarmes parmi les musulmans, se réduisirent, d'un côté, au massacre de la population désarmée de Nazareth, de l'autre, à la vaine conquête des ruines de Carthage. Un autre résultat de cette guerre, et le seul qu'elle

eut pour l'Europe, fut de décourager entière- 1270-1291
ment les guerriers chrétiens, et de leur faire oublier l'Orient. Après Édouard, aucun prince d'Occident ne passa la mer pour aller combattre en Asie les infidèles, et la croisade à laquelle il prit une part peu glorieuse, fut la dernière de celles qui eurent pour objet la délivrance ou le recouvrement de la Terre-Sainte.

Parmi les circonstances qui firent échouer cette croisade, l'histoire ne doit pas oublier la longue vacance du St.-Siége, pendant laquelle aucune voix ne se fit entendre pour animer les croisés, aucune autorité ne fut assez puissante, surtout après la mort de St. Louis, pour diriger leur entreprise. Cependant le conclave, après deux ans, choisit un successeur de St. Pierre; et par une circonstance heureuse pour les chrétiens d'Orient, les suffrages des cardinaux tombèrent sur Thibault, archidiacre de Liége, qui avait suivi les Frisons en Asie, et que la nouvelle de son élévation trouva encore dans la Palestine. Les chrétiens de Syrie durent espérer que le nouveau pontife, long-temps témoin de leurs périls et de leurs misères, ne manquerait pas d'employer tout son pouvoir pour les secourir. Thibault leur en donna l'assurance avant de quitter Ptolémaïs, et dans un discours qu'il adressa

1270-1291 au peuple assemblé, il prit pour texte ce verset du psaume 136: *Si je t'oublie jamais, ô Jérusalem, que je sois moi-même oublié parmi les hommes.*

Le patriarche de Jérusalem, les grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital, accompagnèrent Grégoire X en Occident. A son retour le pontife s'appliqua d'abord à rétablir la paix en Italie et en Allemagne. Il engagea les princes et surtout le roi de France, à réunir leurs efforts pour secourir la Terre-Sainte. Philippe se contenta d'envoyer quelques troupes en Occident, et d'avancer au pape trente-six mille marcs d'argent, pour lesquels furent engagées toutes les possessions des Templiers dans le royaume; Pise, Venise, Gènes et Marseille fournirent plusieurs galères, et cinq cents guerriers à la solde du souverain pontife s'embarquèrent pour Ptolémaïs.

Ces secours étaient loin encore de répondre aux espérances et aux besoins des colonies chrétiennes. Grégoire résolut d'intéresser à son projet toute la chrétienté, et pour y parvenir il convoqua un concile en 1274. Ce concile qui se tint à Lyon, fut plus nombreux et plus solennel que celui qu'Innocent IV avait rassemblé trente ans auparavant dans la même ville. On y remarqua les patriarches de Jérusalem et de

Constantinople, plus de mille évêques et ar- 1270-1291
chevêques, les envoyés des empereurs d'Orient et d'Occident, ceux du roi de France, du roi de Chypre, de tous les princes d'Europe et d'outre-mer. Mais dans cette nombreuse assemblée, ce qui attirait le plus l'attention des fidèles, c'était les ambassadeurs et les princes tartares, envoyés par le chef puissant des Mogols pour contracter une alliance avec les chrétiens contre les musulmans; plusieurs de ces princes tartares reçurent le baptême des mains du pape, et les chrétiens, témoins de cette cérémonie, y voyaient un gage assuré des promesses divines.

On admirait la puissance de Dieu qui avait choisi les instruments de ses desseins dans des régions inconnues; la foule des fidèles regardait le chef suprême des hordes de la Tartarie, comme un autre Cyrus, que la Providence avait chargé de la destruction de Babylone et de la délivrance de Jérusalem. Dans sa dernière séance, le concile de Lyon arrêta qu'on entreprendrait une nouvelle croisade, et qu'il serait levé pendant dix ans une décime sur tous les revenus des biens ecclésiastiques. Paléologue, qui se soumettait enfin à l'église latine, promit d'envoyer des troupes pour délivrer l'héritage de Jésus-Christ; le pape reconnut, comme

1270-1291 empereur d'Occident, Rodolphe de Hapsbourg, à condition qu'il irait en Palestine à la tête d'une armée.

Cependant le spectacle d'un concile, les décisions et les exhortations du pape et des prélats ne purent réveiller l'enthousiasme des fidèles, qui n'était plus, pour nous servir d'une expression de l'Écriture, *que le reste fumant d'une toile brûlée*. Grégoire X était parvenu à rétablir la paix entre les républiques d'Italie, à terminer toutes les discordes élevées en Allemagne pour la succession à l'empire : aucune guerre ne pouvait s'opposer à une croisade; mais l'esprit des princes et des peuples prenait une direction nouvelle. Il nous reste de cette époque un écrit qui avait sans doute obtenu l'approbation et peut-être les encouragements du pape, et qui nous paraît très propre à faire connaître tout-à-la-fois le goût du siècle et l'opinion généralement répandue alors sur les expéditions d'Orient. Dans cet écrit, qu'on jugera bizarre au moins pour la forme, l'auteur, Humbert de Romanis, s'efforce de ranimer le zèle des chrétiens pour la guerre sainte, et, déplorant l'indifférence de ses contemporains, il trouve d'abord huit obstacles à l'effet de ses prédications : 1°. *l'habitude du péché*, 2°. *la crainte de la fatigue*, 3°. *la répugnance à quitter son*

pays natal, 4°. *un amour excessif pour la famille*, 5°. *les mauvais discours des hommes*, 6°. *les mauvais exemples*, 7°. *une faiblesse d'esprit qui fait croire tout impossible*, 8°. *une foi sans chaleur.* Parmi tous ces motifs d'indifférence, l'auteur aurait pu ajouter d'autres raisons, tirées de la politique et des nouveaux intérêts de l'Europe; mais, sans se laisser arrêter par tant d'obstacles, l'intrépide défenseur des croisades, procédant toujours par énumérations et par catégories, se hâte d'exposer sept raisons puissantes qui, selon lui, devaient faire triompher les partisans de la guerre sainte. Ces raisons étaient: 1°. *le zèle pour la gloire de Dieu*, 2°. *le zèle pour la foi chrétienne*, 3°. *la charité fraternelle*, 4°. *la dévotion pour la Terre-Sainte*, 5°. *la guerre commencée par les musulmans*, 6°. *l'exemple des premiers croisés*, 7°. *les grâces de l'Église* (1). Après ces énumérations, Humbert de Romanis répète les objections qu'on faisait de son temps contre l'entreprise des croisades. Les uns disaient que les guerres, quelles qu'elles fussent, ne servaient qu'à faire répandre du sang, et que 1270-1291

(1) Nous renvoyons aux Pièces justificatives un extrait plus étendu de ce singulier ouvrage. Il a été recueilli par dom Martenne.

1270-1291 c'était bien assez de celles qu'on ne pouvait éviter, de celles où l'on se trouvait obligé de se défendre; d'autres disaient que c'était tenter Dieu que de quitter une terre où sa volonté nous avait fait naître, où sa bonté nous comblait de biens, pour aller dans des pays que la Providence avait donnés à d'autres peuples, où l'on se trouvait abandonné par elle au milieu de toutes les misères de l'exil. On disait encore qu'il n'était pas permis d'envahir le territoire des Sarrasins, qu'on ne devait pas plus poursuivre les musulmans que les juifs, que la guerre qu'on leur faisait n'opérerait jamais leur conversion, enfin que cette guerre ne paraissait pas agréable à Dieu, puisqu'il permettait que tant de malheurs accablassent les croisés.

Humbert de Romanis répond dans son livre à ces objections et à beaucoup d'autres; mais ces objections mêmes étaient fondées sur l'esprit du siècle qu'on ne pouvait changer par des raisonnements. En vain il répond que la Terre-Sainte appartenait d'abord aux chrétiens, et que ceux-ci avaient le droit de la reconquérir; que la vigne du Seigneur devait être défendue par le glaive contre ceux qui voulaient l'arracher; que, si on extirpait des ronces d'un terrain stérile, à plus forte raison devait-on chasser d'une terre sainte une nation gros-

sière et barbare. En vain il répétait ce qu'on 1270-1291
avait dit souvent avant lui, que les malheurs des croisades n'étaient pas arrivés parce que les croisades déplaisaient à Dieu, mais parce que Dieu voulait punir les péchés des croisés ou éprouver leur constance et leur foi. Tout cet étalage d'érudition et d'argumentations scolastiques ne persuadait personne, non qu'on fût plus éclairé qu'on ne l'était quelques années auparavant, mais parce qu'on avait d'autres pensées : de pareils discours auraient fait fortune dans le siècle précédent, adressés aux passions dominantes; ils ne produisaient aucun effet, adressés à l'indifférence.

Cette indifférence de l'Europe était funeste aux colonies chrétiennes en Orient; elle les livrait sans défense à la merci d'un ennemi qui devenait chaque jour plus puissant, et dont le fanatisme était échauffé par la victoire. D'un autre côté, on remarquait chaque jour dans la confédération des Francs en Syrie, de nouveaux symptômes de décadence et de nouveaux signes d'une ruine prochaine. Toutes ces petites principautés, toutes ces villes éparses sur les côtes de Syrie, étaient divisées entre elles; et toutes les passions qu'enfantait l'esprit de rivalité devenaient les auxiliaires des Sarrasins. Chacun de ces petits états, sans

1270-1291 cesse dans la crainte, s'empressait d'acheter quelques jours de paix, ou quelques mois d'existence, par des traités avec Bibars, traités dans lesquels on sacrifiait presque toujours l'honneur et l'intérêt commun des chrétiens. Les sultans du Caire ne dédaignaient point de conclure un traité d'alliance avec une ville, avec une bourgade, et rien n'est plus curieux que de voir figurer dans ces actes de la politique, d'un côté le souverain de l'Égypte, de la Syrie; de la Mésopotamie, de vingt autres provinces; et de l'autre une petite cité (1) comme Sidon ou Tortose, avec ses champs, ses vergers et ses moulins: déplorable contraste qui devait faire sentir aux chrétiens toute leur humiliation, et leur montrer tout ce qu'ils avaient à craindre. Dans tous ces traités, la politique musulmane cherchait à diviser les Francs, à les tenir sous sa dépendance (2), ne les regardant

(1) Les Chroniques arabes nous ont conservé plusieurs de ces traités: on peut voir dans les extraits des manuscrits orientaux un Traité entre le sultan du Caire et la petite ville de Tortose. Lorsqu'on lit les titres et les dépendances des maîtres et des habitants de Tortose, on croit lire le contrat d'un bail ou d'une ferme passé devant notaire.

(2) On peut voir dans Ibn-Férat la lettre qu'écrivit le sultan du Caire au sujet de la princesse de Berouth, qui s'était éloignée sans le consentement du sultan de sa petite principauté. (*Voy.* les extraits des manuscrits arabes.)

jamais comme des alliés, mais comme des vassaux, des fermiers et des tributaires. 1270-1291

Telle était la paix dont jouissaient les états chrétiens en Syrie; chose plus déplorable encore, il y avait alors trois prétendants au royaume de Jérusalem : le roi de Chypre, le roi de Sicile et Marie d'Antioche qui descendait de la quatrième fille d'Isabelle, femme d'Amaury. Des partis s'agitaient, on se battait pour un royaume à moitié détruit, ou plutôt on se disputait la honte de le perdre tout-à-fait, et de le livrer, déchiré par la discorde, à la domination des Sarrasins.

Cependant Bibars poursuivait le cours de ses conquêtes; chaque jour la renommée racontait quelque nouveau triomphe; tantôt il rentrait au Caire traînant à sa suite un roi de Nubie qu'il avait vaincu; tantôt il revenait de l'Arménie, d'où il ramenait trente mille chevaux et dix mille enfants des deux sexes. Ces récits portaient l'effroi dans les villes chrétiennes que ne rassuraient point leurs traités avec le sultan d'Égypte; on ne savait quelle était la nouvelle conquête que projetait Bibars, et chaque cité tremblait d'être l'objet de son ambition ou de sa fureur, lorsque la mort de ce farouche conquérant vint donner aux chrétiens quelques moments de sécurité et de joie.

1270-1291 La fin de Bibars est racontée de plusieurs manières; nous suivrons le récit de l'historien arabe Ibn-Férat, dont nous emprunterons quelquefois les expressions. Bibars allait partir de Damas pour combattre les Tartares vers l'Euphrate: avant son départ il demanda un impôt extraordinaire; l'imam Mohyeddin Almoury lui adressa des représentations; le sultan répondit: « O mon maître, j'abolirai cet » impôt quand j'aurai vaincu les ennemis. » Lorsque Bibars eut triomphé des Tartares, il écrivit en ces termes au chef du divan à Damas: « Nous ne descendrons point de cheval que tu » n'aies levé un impôt de deux cent mille dir» hems sur Damas, de trois cent mille sur son » territoire, de trois cent mille sur ses bourgs, » et de mille mille dirhems sur la province » méridionale. » Ainsi la joie qu'avait causée la victoire de Bibars, se changea en tristesse; le peuple desira la mort du sultan. On alla se plaindre au cheick Mohyeddin, homme pieux et respecté (1); on avait à peine com-

---

(1) Ce récit est beaucoup plus long dans Ibn-Férat; nous avons cru devoir l'abréger: nous en avons conservé le ton et la couleur orientale. Au reste, la Chronique d'Ibn-Férat, qui est un recueil de plusieurs autres Chroniques, rapporte plusieurs versions différentes; celle-ci nous a paru la plus vraisem-

mencé à lever le tribut, que Bibars était rayé 1270-1291
de la liste des vivants. Il mourut empoisonné.

Les historiens arabes placent Bibars parmi les grands princes de la dynastie des mamelucks baharites. Il avait été d'abord vendu comme esclave, et quoiqu'il n'eût vécu que parmi des soldats, une grande sagacité d'esprit lui tenait lieu d'éducation. Lorsque dans la suite il eut fait la guerre, et qu'il eut été jeté dans les factions de l'armée, il sut tout ce qu'il devait savoir pour régner sur les mamelucks. Ce qui le servit le plus dans la carrière de son ambition, ce fut son incroyable activité; pendant les dix-sept années de son règne, il ne connut pas un jour de repos; on le voyait presque en même temps, en Syrie, en Egypte, sur les bords de l'Euphrate : les chroniques rapportent que souvent il parcourait les rues d'Alep ou celles de Damas, tandis que les courtisans attendaient encore son réveil à la porte des palais du Caire. Comme deux sultans d'Égypte avaient péri sous ses coups, et qu'il arriva à l'empire par des révolutions violentes, ce qu'il redoutait le plus, c'était l'influence de son

---

blable et la plus propre à montrer quelles étaient les ressources des peuples de l'Asie contre les excès du despotisme.

1270-1291 exemple; tous ceux dont il craignait l'ambition ou l'infidélité ne pouvaient conserver la vie. Les plus simples communications des hommes entre eux alarmaient son humeur défiante et farouche; si on en croit les historiens orientaux, pendant le règne de Bibars les amis s'évitaient dans les rues, et personne n'osait entrer dans la maison d'un autre. Lorsqu'il lui importait de cacher ses desseins, de voiler ses démarches, de dérober aux regards sa présence, malheur à qui devinait sa pensée, malheur à qui prononçait son nom ou le saluait sur son passage. Sévère avec ses soldats, flatteur avec ses émirs, ne dédaignant point la ruse, préférant la violence, se jouant des traités et des serments, d'une dissimulation que personne ne pouvait pénétrer, d'une avarice qui le rendait impitoyable dans la levée des tributs; n'ayant jamais reculé ni devant l'ennemi, ni devant un obstacle, ni devant un crime, son génie et son caractère semblaient faits pour ce gouvernement, qu'il avait en quelque sorte fondé, gouvernement monstrueux qui se soutenait par des vices, par des excès, et qui n'aurait pu subsister par la modération et la vertu.

Ses ennemis et ses sujets tremblaient sans cesse devant lui; on tremblait encore autour

de cette litière qui le transporta de Damas au Caire après sa mort. Mais tant d'excès, tant de violences, tant de triomphes, qui ne servaient que son ambition personnelle, ne purent fixer la couronne dans sa famille; ses deux fils ne firent que monter sur le trône et en descendre. Kelaoun, le plus brave des émirs, usurpa bientôt la souveraine puissance; une marche uniforme dans la succession au trône ne pouvait convenir à une armée sans cesse portée à la sédition. Tous les mamelucks se croyaient nés pour l'empire, et dans cette république d'esclaves il semblait permis à tout le monde de rêver la tyrannie. Chose incroyable, ce qui devait perdre cette milice turbulente, fut précisément ce qui la sauva; la faiblesse ou l'incapacité ne pouvait jamais se soutenir longtemps sur le trône, et dans le tumulte des factions il arrivait presque toujours que le plus brave et le plus habile était choisi pour diriger le gouvernement et la guerre. 1270-1291

Bibars avait commencé la ruine des chrétiens; Kelaoun devait l'achever. Grégoire poursuivait en vain, en Occident, les préparatifs ou plutôt les prédications de la croisade; il avait plusieurs fois renouvelé ses instances auprès de Rodolphe de Hapsbourg, mais Rodolphe avait un empire à conserver; vainement

1270-1291 le pape menaça de lui ôter la couronne; le nouvel empereur voyait moins de danger pour lui dans la colère du souverain pontife, que dans une expédition qui l'éloignerait de ses états. Enfin Grégoire mourut sans avoir pu remplir les promesses qu'il avait faites aux chrétiens d'Orient. La Palestine recevait de temps à autre quelques secours de l'Europe; mais ces sécours n'arrivant presque jamais à propos, semblaient moins propres à la défendre qu'à compromettre sa sécurité. Le roi de Sicile, qui s'était fait proclamer roi de Jérusalem, avait envoyé des soldats et un gouverneur à Ptolémaïs (1); il se disposait à faire une expédition formidable en Syrie, et peut-être que son ambition, en cette circonstance, aurait servi la cause des chrétiens, si une révolution ne l'eût tout-à-coup arrêté dans ses projets.

Le mécontentement des peuples dans ses nouveaux états et surtout en Sicile, allait toujours croissant. On avait chargé les peuples

---

(1) Plusieurs historiens pensent que les préparatifs deCharles étaient dirigés contre Constantinople. Sans démentir cette opinion, on peut croire que le roi de Sicile s'occupait aussi du royaume de Jérusalem. Charles cachait toujours les projets de sa politique; et le plus souvent la dissimulation des princes cause autant d'embarras aux historiens qu'elle pouvait faire de mal aux contrées qui devaient en redouter les atteintes.

d'impôts pour la dernière croisade ; la publication d'une croisade nouvelle irrita les esprits ; les ennemis de Charles ne voyaient dans la croix des pélerins que le signal de la violence et du brigandage : c'est sous cette bannière sacrée, disaient-ils, qu'il a coutume de répandre le sang innocent ; on se rappelait encore que la conquête de Naples avait été faite sous les drapeaux de la croix ; enfin le signal de la révolte étant donné, huit mille Français furent immolés aux mânes de Conradin, et les Vêpres siciliennes achevèrent de détruire tous les projets de Charles sur l'Orient. 1270-1291.

Kelaoun aurait pu dès-lors attaquer les chrétiens ; mais occupé d'affermir son autorité parmi les mamelucks, et de repousser les Tartares qui s'étaient avancés vers l'Euphrate, il consentit à conclure une trève avec les Francs de Ptolémaïs. On voit par ce traité que les auteurs arabes nous ont conservé, quels étaient les desseins des sultans du Caire, et quel ascendant ils prenaient sur leurs faibles ennemis. Les chrétiens (1) s'engageaient, dans le cas où un prince franc ferait une expédition en Asie,

(1) On peut lire le texte de ce traité dans la Vie de Kelaoun. Nous le donnerons dans les Extraits des historiens arabes, au sixième volume.

1270-1291 à prévenir les infidèles de l'arrivée des armées chrétiennes d'Occident. C'était à-la-fois signer une condition déshonorante, et renoncer à l'espérance d'une croisade.

Au reste les armées de l'Occident se battaient pour d'autres intérêts que ceux de la Terre-Sainte, et rien ne laissait croire que de long-temps on les vît arriver en Asie. La plupart des princes de l'Europe ne songeaient point alors aux musulmans ni à leurs victoires; les princes ou les états qui avaient quelques intérêts à ménager en Orient (1), non-seulement s'alliaient sans scrupule avec le sultan d'Égypte, mais promettaient par des traités

---

(1) M. de Sacy a traduit un traité conclu entre le sultan d'Egypte et les rois de Sicile et d'Aragon. Voici une des clauses de ce traité : « Si le cas advenait que le pape de Rome, les rois des Francs, des Grecs, des Tartares ou autres, demandassent au roi d'Aragon et à ses frères, ou fissent demander dans les états de leur domination, des troupes auxiliaires ou quelques secours, soit cavalerie, infanterie, argent, vaisseaux, bâtiments ou armes, lesdits princes n'y donneront aucun consentement ni ouvertement ni en secret; ils ne leur accorderont aucun secours, et ne consentiront à rien de cela. Si le roi d'Aragon apprend que quelqu'un des rois susnommés soit dans l'intention de porter la guerre dans les états du sultan, ou de lui causer quelque préjudice, il enverra en donner avis au sultan, et l'instruira du côté par lequel ses ennemis se proposent de l'attaquer, et cela dans le plus court délai possible, avant

et juraient sur l'Évangile de se déclarer les ennemis de toutes les puissances chrétiennes qui attaqueraient les états de leur allié musulman. 1270-1291

Ainsi tous ces traités, dictés tantôt par la crainte, tantôt par l'ambition ou l'avarice, élevaient chaque jour une nouvelle barrière entre les chrétiens de l'Orient et ceux de l'Occident. D'ailleurs ils n'arrêtaient point le sultan du Caire, qui trouvait toujours quelque prétexte pour les rompre, lorsque la guerre lui offrait plus d'avantages que la paix. C'est ce qui arriva pour la forteresse de Margat, située sur le fleuve Éleuctère, dans le voisinage de Tripoli. On accusa les Hospitaliers qui gardaient ce château, de faire des incursions sur les terres des musulmans; cette accusation, qui n'était peut-être pas sans fondement, fut bientôt suivie du siége de la place. Les tours et les remparts de Margat résistèrent long-temps au choc des machines de guerre; la garnison repoussait toutes

---

qu'ils se soient mis en mouvement, et il ne lui cachera rien de tout cela. »

Ce traité est fort long, et prévoit toutes les difficultés. On peut faire ici une remarque générale, c'est que la plupart des traités faits entre les Orientaux et les chrétiens, surpassent en quelque sorte la sagacité de la diplomatie moderne, tant la défiance réciproque donnait de prévoyance aux négociateurs et aux puissances contractantes.

1270-1291 les attaques ; mais tandis qu'on se battait sur les murs et au pied des murs, des mineurs creusaient la terre sous les remparts. Enfin la forteresse, minée de tous côtés, se trouva prête à s'écrouler au premier signal. Les Hospitaliers obtinrent une capitulation honorable, et Margat ouvrit ses portes à l'armée musulmane.

Sur le bord de la mer, entre Margat et Tortose, s'élevait un autre château où s'était retiré un seigneur franc, que les chroniques arabes appellent, les unes, le sire de Telima, les autres, le sire Barthélemi. Ce seigneur franc ne cessait de ravager les terres du voisinage, et chaque jour il revenait dans sa forteresse, chargé des dépouilles des Sarrasins. Kelaoun voulut attaquer le château du sire de Barthélemi ; mais l'ayant jugé inexpugnable, il écrivit au comte de Tripoli : « C'est toi qui » as bâti ou laissé bâtir ce château ; malheur » à toi, malheur à ta capitale, malheur à ton » peuple s'il n'est promptement démoli (1) ! » Le comte de Tripoli fut d'autant plus effrayé de ces menaces, que lorsqu'il reçut la lettre

---

(1) Nous ne trouvons aucun document sur ce que nous racontons ici dans les chroniques d'Occident : nous n'avons eu pour guide que la chronique d'Ibn-Férat.

du sultan, les troupes musulmanes étaient déjà sur son territoire ; il offrit en échange au seigneur Barthélemi des terres considérables : les offres les plus brillantes, les promesses, les prières, tout fut inutile. Enfin le fils de Barthélemi s'interposa dans la négociation, et partit pour implorer la compassion du sultan du Caire. Le vieillard irrité vola sur les pas de son fils, l'atteignit dans la ville de Ptolémaïs, et le poignarda devant le peuple assemblé. Ce parricide révolta tous les chrétiens ; Barthélemi se vit à la fin abandonné par ses propres soldats à qui son crime faisait horreur. Le château, qui était resté désert, fut démoli. Dès-lors le sire Barthélemi devint le plus cruel ennemi des Francs, et se retira parmi les infidèles, sans cesse occupé de les associer à sa vengeance et de provoquer la destruction des villes chrétiennes. 1270-1291.

Sa haine impitoyable n'eut que trop d'occasions d'être satisfaite. Le sultan du Caire poursuivait la guerre contre les chrétiens, et tout semblait favoriser ses entreprises. Depuis long-temps il avait le projet de s'emparer de Laodicée, dont le port rivalisait avec celui d'Alexandrie; mais la citadelle de cette ville, entourée des eaux de la mer, était inaccessible ; un tremblement de terre, qui renversa les tours de

1270-1291 cette forteresse, lui en facilita la conquête. Le château de Crac et quelques autres forts bâtis sur la côte de Phénicie, tombèrent encore au pouvoir des musulmans. Après s'être ainsi ouvert toutes les avenues de Tripoli, le sultan du Caire ne s'occupa plus que du siége de cette ville. Ni la foi des traités, ni les soumissions récentes de Bohémond, ne purent retarder un moment la chute d'une cité florissante : aucune ville chrétienne, aucun prince de la Palestine ne vint au secours de Tripoli. Tel était l'esprit de division qui régnait toujours parmi les Francs, que les Templiers, d'accord avec le seigneur de Giblet (1), avaient eu le projet d'introduire des soldats dans la ville de Bohémond, et de s'en emparer par surprise. Ils ne purent, il est vrai, exécuter leur dessein ; mais que de maux ces odieuses jalousies, ces noires trahisons, ne devaient-elles pas attirer sur les faibles restes des colonies chrétiennes !

Une armée formidable parut devant les murs de Tripoli ; un grand nombre de machines furent dressées contre ses remparts : après trente-cinq jours de siége, les musulmans pénétrèrent dans la ville le fer et la flamme à la main. Sept

---

(1) *Voyez* sur cette trahison une pièce curieuse à la fin du VIe. volume.

mille chrétiens tombèrent sous l'épée du vainqueur ; les femmes, les enfants furent traînés en esclavage ; une foule éperdue chercha vainement dans l'île de Saint-Nicolas un asile contre les mamelucks animés au carnage. Aboulféda rapporte qu'étant allé lui-même dans cette île, quelques jours après la prise de Tripoli, il la trouva couverte de morts. Plusieurs habitants s'étaient retirés sur des vaisseaux et fuyaient leur patrie désolée ; la mer les repoussa sur le rivage, où ils furent massacrés par les Sarrasins. Non-seulement la population de Tripoli périt presque tout entière ; mais le sultan ordonna de brûler et de démolir la ville. Le port de Tripoli attirait une grande partie du commerce de la Méditerranée ; la ville renfermait plus de quatre mille métiers en soie ; on admirait ses palais, ses tours, ses fortifications. Tant de sources de prospérité, tout ce qui pouvait faire fleurir la paix et servir de défense dans la guerre, tout périt sous la hache et le marteau. Le principal but de la politique musulmane dans cette guerre, était de détruire tout ce qu'avaient fait les chrétiens, de ne laisser sur la côte de Syrie aucune trace de leur puissance, rien qui pût y attirer désormais les princes et les guerriers de l'Occident, rien qui leur donnât les moyens

1270-1291

1270-1291 de s'y maintenir, si jamais ils étaient tentés d'y arborer de nouveau leurs étendards.

Ptolémaïs, restée neutre dans une si cruelle guerre, apprit la chute et la destruction d'une ville chrétienne par quelques fugitifs qui avaient échappé au glaive des musulmans et venaient lui demander un asile. A cette triste nouvelle, elle dut pressentir les malheurs qui la menaçaient elle-même.

Ptolémaïs était alors la capitale des colonies chrétiennes, et la ville la plus considérable de la Syrie. La plupart des Francs, chassés des autres villes de la Palestine, s'y étaient réfugiés avec leurs richesses ; c'est là qu'abordaient toutes les flottes qui venaient d'Occident ; on y voyait les plus riches marchands de tous les pays du monde. La ville n'avait pas moins reçu d'accroissement en étendue qu'en population; elle était construite en pierres de taille carrées; tous les murs des maisons s'élevaient à une hauteur égale (1); une plate-forme ou terrasse couvrait la plupart des édifices. Des peintures

(1) Tous ces détails curieux sur Ptolémaïs et sur les mœurs et la manière de vivre des habitants, nous ont été fournis par Herman Cornarius (Collection d'Ekard). On en trouvera un extrait plus étendu dans l'analyse que nous donnerons au sixième volume des collections des auteurs allemands.

ornaient l'intérieur des principales habitations, et ces habitations recevaient le jour par des fenêtres vitrées, ce qui était alors un luxe extraordinaire. Dans les places publiques des tentures de soie ou d'une étoffe transparente garantissaient les habitants des ardeurs du soleil. Entre les deux remparts qui bornaient la ville à l'Orient, s'élevaient des châteaux et des palais, habités par les princes et les grands ; les artisans et les marchands habitaient l'intérieur de la cité. Parmi les princes et les nobles qui avaient des habitations à Ptolémaïs, étaient le roi de Jérusalem, ses frères et sa famille, les princes de Galilée et d'Antioche, le lieutenant du roi de France, celui du roi de Sicile, le duc de Césarée, les comtes de Tripoli et de Joppé, les seigneurs de Bérouth, de Tyr, de Tibériade, de Sidon, d'Ibelin, d'Arsuph, etc. On lit dans une vieille chronique que tous ces princes et seigneurs se promenaient sur les places publiques, portant des couronnes d'or comme des rois ; leur suite nombreuse avait des vêtements tout éclatants d'or et de pierreries. Tous les jours se passaient en fêtes, en spectacles, en tournois, tandis que le port voyait s'échanger les trésors de l'Asie et de l'Occident, et montrait à toute heure le tableau animé du commerce et de l'industrie. 1270-1291

1270-1291 L'histoire contemporaine déplore avec amertume la corruption des mœurs qui régnait à Ptolémaïs; la foule des étrangers y apportait les vices de toutes les nations; la mollesse et le luxe s'étaient répandus dans toutes les classes, le clergé lui-même n'avait pu éviter la contagion; de tous les peuples qui habitaient la Syrie, les plus efféminés, les plus dissolus étaient les habitants de Ptolémaïs.

Non-seulement Ptolémaïs était la plus riche des villes de la Syrie, elle passait encore pour être la place la mieux fortifiée. St. Louis, pendant son séjour en Palestine, n'avait rien négligé pour réparer, pour accroître ses fortifications; du côté de la terre, une double muraille entourait la ville, surmontée de distance en distance de hautes tours avec leurs créneaux. Un fossé large et profond défendait l'accès des remparts; du côté de la mer, la ville était défendue par une forteresse bâtie à l'entrée du port, par le château du Temple vers le Midi, et par la tour appelée la Tour du roi, vers l'Orient.

Ptolémaïs avait alors beaucoup plus de moyens de défense qu'à l'époque où elle soutint pendant trois ans l'attaque de toutes les forces de l'Europe. Aucune puissance n'aurait pu la réduire si elle avait eu pour habitants de

véritables citoyens, et non des étrangers, des 1270-1291
pélerins, des marchands toujours prêts à se transporter d'un lieu à un autre avec leurs richesses. Ceux qui représentaient le roi de Naples, les lieutenants du roi de Chypre, les Français, les Anglais, le légat du pape, le patriarche de Jérusalem, le prince d'Antioche, les trois ordres militaires, les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Arméniens, les Tartares avaient chacun leur quartier, leur juridiction, leurs tribunaux, leurs magistrats, tous indépendants les uns des autres, tous avec le droit de souveraineté. Tous ces quartiers étaient comme autant de villes différentes opposées entre elles par les coutumes, par le langage, par les mœurs, et surtout par les rivalités et les jalousies. Il était impossible d'établir l'ordre dans une ville où tant de souverains faisaient des lois, qui n'avait point d'administration uniforme, où souvent le crime se trouvait poursuivi d'un côté, protégé de l'autre. Ainsi toutes les passions étaient sans frein, et donnaient lieu souvent à des scènes sanglantes : outre les querelles qui naissaient dans le pays, il n'y avait pas une division en Europe et surtout en Italie qui ne se fît ressentir à Ptolémaïs. Les discordes des Guelfes et des Gibelins y agitaient les esprits, et les rivalités de Venise et de Gènes y avaient fait couler des

1270-1291 torrents de sang. Chaque nation avait des fortifications dans le quartier qu'elle habitait; on y fortifiait jusqu'aux églises. A l'entrée de chaque place on remarquait une forteresse, des portes et des chaînes de fer; il était aisé de voir que tous ces moyens de défense avaient été employés moins pour arrêter l'ennemi, que pour élever une barrière contre des voisins et des rivaux.

Les chefs de tous les quartiers, les principaux de la ville se rassemblaient quelquefois; mais ils s'accordaient rarement et se défiaient sans cesse les uns des autres; ces sortes d'assemblées n'avaient jamais aucun plan de conduite, aucune règle fixe, surtout aucune prévoyance. La cité tout-à-la-fois demandait des secours à l'Occident, et sollicitait une trève auprès des Sarrasins. Lorsqu'on venait à conclure un traité, personne n'avait assez de puissance pour le faire respecter; chacun au contraire était maître de le violer, et d'attirer ainsi sur la ville tous les maux que cette violation pouvait entraîner.

Après la prise de Tripoli, le sultan du Caire menaça la ville de Ptolémaïs; cependant, soit qu'il redoutât le désespoir des chrétiens, soit qu'il ne jugeât point encore le moment favorable, il céda à quelques sollicitations, et re-

nouvela avec les habitants une trêve pour deux ans, deux mois, deux semaines, deux jours et deux heures. Au rapport d'une chronique, le légat du pape désapprouva le traité, et fit insulter des marchands musulmans qui s'étaient rendus à Ptolémaïs : les Templiers et les autres ordres militaires voulaient faire réparation au sultan d'Égypte ; le légat s'y opposa, et menaça d'excommunier (1) ceux qui auraient la moindre relation avec les infidèles. 1270-1291

Un auteur arabe donne un autre motif aux violences commises envers les musulmans. Il raconte que la femme d'un riche habitant de Ptolémaïs, éprise d'un jeune musulman, s'était rendue avec lui dans un des jardins qui environnaient la ville ; le mari, averti de cet outrage fait à la foi conjugale, rassemble quelques amis, sort avec eux de Ptolémaïs (2), surprend

(1) Nous trouvons ce fait dans deux Chroniques autrichiennes, qui ont pour titre, l'une, *Chronicon anonymi Leobensis* ; l'autre, *Thomæ Ebendorferri de Haselbach Chronicon*. La première dit que le légat fit rassembler le peuple de Ptolémaïs, qu'il lança contre lui les anathèmes de l'Eglise, et s'embarqua ensuite pour retourner à Rome. Cette dernière circonstance nous a paru peu vraisemblable, et nous l'avons passée sous silence.

(2) Cette circonstance est rapportée dans la vie du sultan Kelaoun. (*Voy.* les extraits des manuscrits arabes à la fin du septième volume.)

1270-1291 sa femme avec son corrupteur, et les immole tous deux à sa vengeance. Quelques musulmans accourent du voisinage; les chrétiens arrivent en plus grand nombre; la querelle s'échauffe et devient générale; tout ce qu'on rencontre de musulmans est massacré.

Ces violences, que la renommée ne manquait pas d'exagérer dans ses récits, pouvaient donner au sultan d'Egypte un prétexte pour recommencer la guerre; les chrétiens qui avaient le pressentiment de leurs nouveaux périls, implorèrent les secours du souverain pontife. Le pape engagea Venise à lui fournir vingt-cinq galères, et cette flotte transporta à Ptolémaïs une troupe de seize cents hommes levés à la hâte dans quelques villes d'Italie. Ce renfort, qu'on envoyait aux habitants de la Palestine pour leur défense, provoqua leur perte; les soldats du St.-Siége, levés parmi les aventuriers et les vagabonds, se livraient à toutes sortes d'excès. Comme ils étaient sans solde, ils pillaient les musulmans et les chrétiens; enfin cette troupe indisciplinée sortit en armes de la ville, et alla faire une incursion sur les terres des Sarrasins; tout fut ravagé sur son passage; les bourgs et les villages furent pillés, les habitants insultés, plusieurs massacrés; le sultan du Caire envoya des ambas-

sadeurs aux chrétiens pour se plaindre de ces 1270-1291
violences commises dans la paix. A l'arrivée des envoyés musulmans, on tint plusieurs conseils dans Ptolémaïs : les avis étaient d'abord partagés; les uns voulaient qu'on défendît ceux qui avaient rompu la trève; les autres, qu'on donnât satisfaction au sultan, et qu'on sollicitât la continuation des traités. A la fin on se décida à envoyer au Caire une députation chargée de faire des excuses et d'offrir des présents. La députation, admise à l'audience de Kelaoun, allégua que le mal avait été commis par des soldats venus d'Occident, et non point par des habitants de Ptolémaïs. Les députés offrirent au nom de leur cité de punir les auteurs du désordre; leurs soumissions, leurs prières ne purent fléchir le sultan, qui leur reprocha avec amertume de se jouer de la foi des traités, et de donner asile à des perturbateurs, à des ennemis de la paix et du droit des gens. Il se montra d'autant plus inflexible, qu'il jugeait l'occasion convenable pour accomplir ses projets; il savait qu'aucune croisade ne se préparait en Europe, et que tous les secours de l'Occident se réduisaient à ces aventuriers qui venaient de rompre la trève. Kelaoun renvoya les ambassadeurs, en menaçant de toute sa colère la ville de Ptolémaïs; déjà

1270-1291 ses ordres étaient donnés pour qu'on fît des préparatifs de guerre dans toutes ses provinces.

Au retour des ambassadeurs (1), on réunit à Ptolémaïs un grand conseil auquel assistèrent le patriarche de Jérusalem, Jean de Gresli, qui commandait pour le roi de France, Messire Oste de Granson pour le roi d'Angleterre, les grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital, les principaux de la cité, un grand nombre de bourgeois et de pélerins. Quand les députés eurent rendu compte de leur mission, et rapporté les menaces du sultan d'Égypte, le patriarche prit la parole; ses vertus, ses cheveux blancs, son zèle pour la cause des chrétiens, inspiraient la confiance et le respect. Ce vénérable prélat exhorta tous ceux qui l'écoutaient

(1) Nous avons consulté sur le siége de Ptolémaïs Sanuti, Herman, et une Relation manuscrite. Cette Relation, écrite en français du temps, paraît avoir été rédigée d'après une lettre de Jean de Vile, maréchal de l'hôpital de St.-Jean, qui écrivait à son frère Guillaume de Vile, prieur de St.-Giles en Provence. Jean de Vilo s'était trouvé à Ptolémaïs, ou bien il avait écrit sur le témoignage de quelques Hospitaliers qui avaient échappé au glaive des musulmans et qui s'étaient retirés dans l'île de Chypre. Cette Chronique manuscrite, que nous citons souvent, est divisée en vingt-deux chapitres. Elle est à la Bibliothèque du Roi, n°. 1290. Nous en donnerons un extrait dans les Pièces justificatives.

à s'armer pour défendre la ville, à se ressouvenir qu'ils étaient chrétiens et qu'ils devaient mourir pour la cause de Jésus-Christ; il les conjura d'oublier leurs discordes, de n'avoir d'autres ennemis que les musulmans, et de se montrer dignes de la sainte cause pour laquelle ils allaient combattre. Son éloquence réveilla dans son auditoire des sentiments généreux; tous jurèrent d'obéir aux exhortations du patriarche : heureuse la cité de Ptolémaïs si ses habitants et ses défenseurs avaient toujours conservé les mêmes dispositions et le même enthousiasme au milieu des périls et des malheurs de la guerre. 1270-1291

On demanda partout des secours; il arriva quelques pélerins de l'Occident, quelques guerriers des îles de la Méditerranée : le roi de Chypre débarqua avec cinq cents hommes d'armes. Ces nouveaux auxiliaires et tous ceux qui portaient les armes dans la cité, s'élevaient à neuf cents hommes à cheval, à dix-huit mille combattants à pied. On les partagea en quatre divisions chargées de défendre les tours et les remparts. La première de ces divisions était sous le commandement de Jean de Gresli et d'Oste de Granson, l'un avec les Français, l'autre avec les Anglais et les Picards; la seconde division était commandée

1270-1291 par le roi de Chypre, réuni au grand-maître de l'ordre Teutonique; la troisième par le grand-maître de St.-Jean et celui des chevaliers de Cantorbéry; la quatrième par le grand-maître du Temple et celui de St.-Lazare; un conseil, composé de huit chefs, devait gouverner la cité pendant le siége.

Les musulmans se préparaient de toutes parts à la guerre; tout était en mouvement depuis les rives du Nil jusqu'à celles de l'Euphrate. Le sultan Kelaoun, étant tombé malade en sortant du Caire, envoya devant lui sept principaux émirs, chacun avec quatre mille cavaliers et vingt mille fantassins. A leur arrivée sur le territoire de Ptolémaïs, les jardins, les maisons de plaisance, les vignes qui couvraient les collines, tout fut dévasté. La vue de l'incendie qui s'élevait de tous côtés, la foule éperdue des habitants du voisinage qui fuyaient avec leurs meubles, leurs troupeaux et leurs familles, apprirent à Ptolémaïs les menaces et les projets sinistres des Sarrasins: il y eut quelques combats livrés dans la plaine; mais rien de remarquable et de décisif; les musulmans attendaient l'arrivée du sultan pour commencer les travaux du siége.

Cependant Kelaoun était toujours retenu en Égypte par sa maladie, et sentant sa fin appro-

cher, le sultan manda auprès de lui son fils et ses émirs; il recommanda aux uns de reconnaître et de servir son fils comme ils l'avaient servi lui-même; à celui-ci, de poursuivre sans relâche la guerre contre les chrétiens, le conjurant de ne point lui accorder les honneurs de la sépulture avant d'avoir conquis la ville de Ptolémaïs. Chalil jura d'accomplir les dernières volontés de son père, et lorsque Kelaoun eut fermé les yeux, les ulemas et les imans se rassemblèrent dans la chapelle où ses restes furent déposés, lurent pendant toute la nuit les versets de l'Alcoran, et ne cessèrent d'invoquer leur prophète contre les disciples du Christ. Chalil ne tarda pas à se mettre en marche avec son armée; les Francs espéraient que la mort de Kelaoun ferait naître quelques discordes parmi les mamelucks; mais la haine des chrétiens suffisait pour réunir les soldats musulmans; le siége même de Ptolémaïs, l'espoir d'anéantir une ville chrétienne, étouffa tous les germes de divisions, et consolida la puissance de Chalil, qu'on proclamait d'avance le vainqueur des Francs et le *pacificateur de la religion musulmane*.

1270-1291

Le sultan arriva devant Ptolémaïs; son armée couvrait un espace de plusieurs lieues, depuis la mer jusqu'aux montagnes. Plus de trois cents

1270-1291 machines de guerre étaient prêtes à foudroyer les remparts de la ville. L'historien Aboulféda, qui assistait à ce siége, parle d'une de ces machines que cent chariots suffisaient à peine à transporter.

Ce formidable appareil jeta la consternation parmi les habitants de Ptolémaïs; le grand-maître du Temple, désespérant de la défense et du salut de la ville, assembla les autres chefs pour savoir s'il restait quelques moyens de renouveler la trève et d'échapper ainsi à une ruine inévitable (1). S'étant rendu à la tente du sultan, il lui demanda la paix, et cherchant à ébranler son esprit, il exagéra les forces de Ptolémaïs; le sultan, effrayé sans doute des difficultés du siége, et pensant trouver une autre occasion de se rendre maître de la ville, consentit à une trève, à condition que chaque habitant lui paierait un denier de Venise. Le grand-maître revint dans la place, convoqua une assemblée du peuple dans l'église de Ste.-Croix, et lui exposa les conditions que le sultan mettait à la conclusion d'une trève nouvelle. Son avis était de souscrire à ces conditions, attendu qu'on n'avait aucun autre moyen

(1) Ce fait est rapporté dans une Chronique allemande que nous avons citée plus haut.

de sauver Ptolémaïs. A peine avait-il exprimé son opinion, que la multitude entre en fureur; de toutes parts on crie à la trahison; peu s'en fallut que le grand-maître du Temple n'expiât sur l'heure sa sage prévoyance et son zèle pour le salut de la ville. Dès-lors ce généreux guerrier ne songea plus qu'à mourir les armes à la main pour un peuple ingrat et frivole, incapable de repousser la guerre par la guerre, et ne souffrant point qu'on le sauvât par la paix. 1270-1291

La présence du sultan avait redoublé l'ardeur des troupes musulmanes. Dès les premiers jours de son arrivée on poussa le siége avec une incroyable vigueur. L'armée des assiégeants comptait soixante mille cavaliers et cent quarante mille fantassins, qui se relevaient sans cesse et ne laissaient point de repos aux assiégés. Les machines lançaient des pierres et d'énormes pièces de bois dont la chute ébranlait les palais et les maisons de la ville. Une nuée de traits, de javelots, de pots à feu, de balles de plomb, tombaient jour et nuit sur les remparts et sur les tours. Dans les premières attaques, les chrétiens tuèrent à coups de flèches et de pierres un grand nombre d'infidèles qui s'approchaient des murailles : ils

1270-1291 firent plusieurs sorties, dans l'une desquelles ils pénétrèrent jusqu'aux tentes des Sarrasins. Repoussés à la fin, quelques-uns d'entre eux tombèrent au pouvoir des musulmans, et les cavaliers syriens qui avaient attaché au cou de leurs chevaux les têtes des vaincus, allèrent étaler devant le sultan du Caire les barbares trophées d'une victoire chèrement achetée.

Le danger avait d'abord réuni tous les habitants de Ptolémaïs et les animait des mêmes sentiments. Dans les premiers combats, rien n'égalait leur ardeur : ils étaient soutenus par l'espoir qu'on recevrait des secours de l'Occident; ils espéraient aussi que quelques avantages, remportés sur les Sarrasins, forceraient les assiégeants à la retraite; mais à mesure que ces espérances s'évanouissaient, on voyait se ralentir leur zèle; la plupart ne pouvaient supporter de longues fatigues; la vue d'un péril qui renaissait sans cesse, lassait leur courage; ceux qui défendaient les remparts voyaient chaque jour diminuer leur nombre; le port était couvert de chrétiens qui fuyaient emportant leurs richesses. L'exemple de ceux qui prenaient ainsi la fuite, achevait de décourager ceux qui restaient; dans une ville qui comptait cent mille habitants, et qui, dans les

premiers jours du siége, avait fourni près de vingt mille guerriers, on ne trouva plus enfin que douze mille hommes sous les armes. 1270-1291

A la désertion se joignit bientôt un autre malheur, ce fut la division parmi les chefs; plusieurs désapprouvaient les mesures qu'on suivait pour la défense de la ville, et parce que leur avis n'avait point prévalu dans le conseil, ils restaient dans l'inaction, oubliant les périls et les malheurs qui menaçaient la cité et les menaçaient eux-mêmes.

Le quatrième jour de mai (le siége durait depuis près d'un mois), le sultan du Caire donna le signal d'un assaut. Dès le lever du jour, tous les tambours de l'armée, placés sur trois cents chameaux, firent entendre un bruit épouvantable. Les plus formidables des machines de guerre furent employées à abattre les remparts vers la porte et la tour de St.-Antoine, à l'orient de la ville. Ce poste était gardé par les soldats du roi de Chypre; les musulmans vinrent planter leurs échelles au pied des murailles; la défense ne fut pas moins vive que l'attaque; le combat dura toute la journée, la nuit seule força les Sarrasins à la retraite. Le roi de Chypre, plus occupé alors de sa sûreté que de sa gloire, ne pensa plus qu'à déserter une ville qu'il n'espérait plus sauver. Il se retira le soir avec sa

1270-1291 troupe, sous prétexte de prendre quelque repos, et confiant le poste du péril aux chevaliers Teutoniques, il leur promit de revenir au soleil levant; mais quand le jour parut, le roi de Chypre s'était embarqué avec tous ses chevaliers et trois mille combattants. A la nouvelle d'un si lâche abandon, quelles furent la surprise et l'indignation des guerriers chrétiens. « Plût » au ciel, s'écrie l'auteur d'une relation (1) » que nous avons sous les yeux, plût au ciel » qu'un vent de tourbillon eût soufflé, eût » submergé ces fugitifs, et qu'ils fussent tom» bés au fond de la mer comme du plomb. »

Le lendemain les musulmans donnèrent un nouvel assaut; ils s'avancèrent en bon ordre couverts de leurs larges boucliers, approchant leurs machines, portant avec eux une multitude d'échelles. Les chrétiens défendirent quelque temps l'approche des murailles; mais lorsque les assiégeants s'aperçurent que les tours, occupées la veille par les Cypriotes, étaient abandonnées, leur audace redoubla; ils s'occupèrent de combler le fossé, en y jetant des pierres, de la terre, des chevaux morts. Les relations contemporaines rapportent ici un

(1) Relation manuscrite du siége et de la prise d'Acre par les Sarrasins.

fait difficile à croire : une troupe de sectaires, 1270-1291
qu'elles appellent des *chages* (1), suivait l'armée des mamelucks ; la dévotion de ces sectaires consistait à souffrir toutes sortes de privations, à s'immoler pour le salut de l'islamisme : le sultan leur ordonna de remplir le fossé ; ils le comblèrent de leurs corps vivants, et la cavalerie musulmane marcha sur eux pour arriver au pied des murailles.

Les assiégeants combattaient avec fureur ; les uns dressaient leurs échelles et s'élançaient en foule sur les remparts ; d'autres battaient les murs avec les béliers, et s'efforçaient de les démolir avec toutes sortes d'instruments. Enfin une large brèche ouvrit un passage pour pénétrer dans la ville ; cette brèche devint bientôt le théâtre d'un combat sanglant. On ne lançait plus de pierres et de flèches, on se battait avec la lance, l'épée et la massue. La multitude des Sarrasins ne faisait que s'ac-

(1) Ce fait extraordinaire se trouve rapporté dans un discours adressé au pape Nicolas IV par le frère Arsène, prêtre grec, qui avait été en pélerinage à Jérusalem dans le temps du siége de Ptolémaïs. Cette Relation se trouve dans Muratori ; nous l'avons traduite tout entière dans l'analyse que nous avons faite de la Collection des auteurs italiens, et qui se trouve au sixième volume de cette histoire.

1270-1291. croître, tandis que les chrétiens ne recevaient point de secours. A la fin, ceux qui défendaient le rempart, harassés de fatigue, accablés par le nombre, sont obligés de se retirer dans la ville ; les Sarrasins se précipitaient à leur poursuite, et ce qu'on aura peine à croire, la plupart des habitants restaient spectateurs immobiles, non que la vue du péril eût glacé tous les courages; mais l'esprit de rivalité et de jalousie n'était point étouffé par le sentiment des malheurs publics. « Quand la nouvelle de l'entrée » des Sarrasins (nous empruntons les expres- » sions d'une chronique contemporaine) se » répandit par la cité, beaucoup de bourgeois, » par dépit l'un de l'autre, n'eurent mie si » grand pitié du commun qu'ils dussent, et n'en » tinrent nul compte ainsi que de ce pouvoit » leur advenir, pensant dans leur cœur que » le soudan ne leur feroit nul grief, attendu » qu'ils n'avoient point consenti à la violation » de la trêve. » Dans leurs folles espérances ils aimaient mieux devoir leur salut à la clémence du vainqueur (1) qu'à la bravoure des guerriers chrétiens; loin de porter du secours à ses voisins, chacun se réjouissait en secret de leurs

(1) Ce fait est aussi attesté par la Chronique d'Herman Comérius, que nous avons déjà citée.

pertes; les principaux chefs de chaque quartier ou de chaque nation craignaient d'exposer leurs soldats, non point pour conserver leurs forces contre les Sarrasins, mais pour avoir plus d'empire dans la cité, et se ménager les moyens d'être un jour les plus puissants et les plus redoutés dans les discordes publiques. 1270-1291

Cependant la véritable bravoure ne se laissait point entraîner à de si lâches passions; les milices du Temple et de l'Hôpital se montraient partout où il y avait du danger; Guillaume de Clermont, maréchal des Hospitaliers, accourut avec ses chevaliers au lieu du désordre et du carnage. Il rencontra une foule de chrétiens qui fuyaient; ce brave guerrier ranime leur courage abattu, et se précipitant lui-même dans les rangs des Sarrasins, il frappe et renverse tout ce qu'il trouve sur son passage; les musulmans, dit une vieille chronique, *fuyoient, à son approche, comme brebis devant le loup.* Alors la plupart de ceux qui avaient pris la fuite revinrent au combat; le choc fut terrible, le carnage effroyable: vers le soir, les trompettes des Sarrasins sonnèrent la retraite; les musulmans, échappés au fer des chrétiens, se retirèrent en désordre par la brèche qu'ils avaient faite.

Cet avantage inattendu changea tout-à-coup

1270-1291 les esprits. Ceux qui n'avaient point pris de part aux combats, et qui étaient restés paisibles dans leurs demeures, craignirent enfin qu'on ne les accusât de trahir la cause des chrétiens. Ils se mirent en marche, les bannières déployées, et s'avancèrent vers la porte St.-Antoine; la vue du champ de bataille, rempli encore des traces du carnage, dut réveiller en eux quelques généreux sentiments, et s'ils n'avaient point fait éclater leur bravoure, la vue des guerriers, étendus à terre, qui les conjuraient de panser leurs blessures, leur offrit au moins l'occasion d'exercer leur humanité. On soigna les blessés, on enterra les morts; on s'occupa ensuite de réparer les murailles, de placer des machines; toute la nuit fut employée à préparer les moyens de défense pour le jour qui devait suivre.

Le lendemain, avant le lever du soleil, on convoqua une assemblée générale dans la maison des Hospitaliers. La tristesse était peinte sur tous les visages; la veille on avait perdu deux mille guerriers chrétiens; il ne restait plus dans la ville que sept mille combattants; ils ne pouvaient plus suffire à défendre les tours et les remparts; ils n'étaient plus soutenus par l'espoir de vaincre leurs ennemis; l'avenir n'offrait que des périls et des calamités.

Quand toute l'assemblée fut réunie, le patriarche de Jérusalem prit la parole. Le vénérable prélat ne fit point de reproches à ceux qui n'avaient pas assisté au combat de la veille, on devait oublier le passé; il ne loua point ceux qui avaient signalé leur bravoure, de peur d'éveiller la jalousie: dans son discours il ne parla point de la patrie, car pour la plupart de ceux qui l'écoutaient, la patrie n'était pas dans Ptolémaïs. Le tableau des malheurs qui menaçaient la ville et chacun de ses habitants, fut présenté sous les couleurs les plus sombres; il n'y avait point d'espérance et point d'asile pour les vaincus; on ne devait rien espérer de la clémence des Sarrasins, accomplissant toujours leurs menaces, jamais leurs promesses. Il n'était que trop certain que l'Europe n'enverrait point de secours; on n'avait point assez de vaisseaux pour songer à fuir par la mer; ainsi le patriarche cherchait moins à dissiper les alarmes de ses auditeurs qu'à les animer par le désespoir. Il termina son discours en les exhortant à placer toute leur confiance en Dieu et dans leur épée, à se préparer au combat par la pénitence, à se chérir, à se secourir les uns les autres, à rendre leur vie et leur mort glorieuses pour eux, utiles à la chrétienté. 1270-1291

1270-1291 Le discours du patriarche fit la plus vive impression sur l'assemblée; on n'entendait que des soupirs et des sanglots; tout le monde fondait en larmes; les sentiments religieux, que ranime d'ordinaire la vue d'un grand péril, remplissaient toutes les âmes d'une ardeur et d'un enthousiasme inconnus; la plupart s'embrassaient, s'exhortaient réciproquement à braver tous les dangers; ils se confessaient les uns aux autres et souhaitaient la couronne du martyr; ceux même qui la veille méditaient leur désertion, jurent qu'ils n'abandonneront point la ville, et qu'ils mourront sur le rempart avec leurs frères et leurs compagnons.

Les chefs et les soldats vont ensuite occuper les postes confiés à leur bravoure. Ceux qui ne sont point employés à la défense des remparts et des tours, se disposent à combattre l'ennemi s'il vient à pénétrer dans la ville; on élève des barrières dans toutes les rues, on fait des amas de pierres sur les toits et à la porte des maisons, pour arrêter dans leur marche et pour écraser les musulmans.

A peine avait-on achevé ces préparatifs que l'air retentit du son des trompettes et des tambours; un bruit horrible, qui se faisait entendre dans la plaine, annonce l'approche des Sarrasins; après avoir lancé une multitude de

flèches, ils se précipitent vers le mur qu'ils avaient renversé le jour précédent. On leur opposa une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point ; plusieurs trouvèrent la mort au pied des remparts ; mais comme leur nombre s'accroissait de moment en moment, leurs attaques sans cesse renouvelées devaient à la fin épuiser les forces des chrétiens, toujours en petit nombre et ne recevant point de renforts. Ceux-ci, vers la fin de la journée, avaient à peine la force de lancer leurs traits et de manier leurs lances. La muraille s'écroula de nouveau sous les coups des béliers ; alors on entendit le patriarche, toujours présent au lieu du danger, s'écrier d'une voix lamentable : « ô Dieu, » entoure nous d'un rempart que les hommes » ne puissent détruire, et couvre-nous de » l'égide de ta puissance. » A cette voix les soldats parurent se ranimer, et firent un dernier effort ; on les voyait se précipiter au devant de l'ennemi, en appelant *le benoist Jésus-Christ à haute voix*. Les Sarrasins, ajoute notre chronique, *appelaient le nom de leur Mahomet*, et proféraient les plus violentes menaces contre les défenseurs de la foi chrétienne. 1270-1291

Tandis qu'on se battait ainsi sur les remparts, la ville attendait dans la crainte l'issue du

1270-1291 combat; l'agitation des esprits enfantait mille rumeurs qu'on adoptait, qu'on rejetait tour-à-tour. On disait dans les quartiers les plus éloignés que les chrétiens étaient victorieux et que les musulmans avaient pris la fuite; on ajoutait qu'une flotte arrivait de l'Occident avec une armée. A ces nouvelles, qui donnaient un moment de joie, succédaient des nouvelles effrayantes, et dans tous ces bruits il n'y avait de vrai que ce qu'ils annonçaient de sinistre.

Bientôt on apprend que les musulmans sont entrés dans la ville. Les guerriers chrétiens qui défendaient la porte St.-Antoine n'avaient pu résister au choc de l'ennemi, et fuyaient dans les rues, implorant le secours des habitants. Alors ceux-ci se rappellent les exhortations du patriarche; des renforts accourent de tous les quartiers; on voit reparaître les chevaliers de l'Hôpital ayant à leur tête le valeureux Guillaume. Une grêle de pierres tombaient du haut des maisons; des chaînes de fer étaient tendues sur le passage de la cavalerie musulmane; ceux qui avaient déjà combattu reprennent des forces, et se précipitent de nouveau dans la mêlée; ceux qui arrivaient à leur secours volent sur leurs pas, enfoncent les bataillons musulmans, les dispersent et les poursuivent

jusqu'au-delà des remparts. Dans tous ces combats on voit tout ce que peut la valeur réunie au désespoir. En voyant d'un côté l'inévitable ruine d'une grande cité, de l'autre les efforts d'un petit nombre de défenseurs qui reculent chaque jour les scènes de la destruction et de la mort, on ne peut se défendre de la compassion et de la surprise. Les assauts se renouvelaient sans cesse, et toujours avec la même fureur. A la fin de chaque journée, les malheureux habitants de Ptolémaïs se félicitaient d'avoir triomphé de leurs ennemis; mais le lendemain, quand le soleil revenait sur l'horizon, quelles étaient leurs pensées, lorsque du haut de leurs remparts ils revoyaient l'armée musulmane toujours la même, couvrant la plaine depuis la mer jusqu'au pied du Karouba et du Carmel. 1270-1291

De leur côté, les Sarrasins devaient s'étonner de la résistance qu'on opposait à toutes leurs attaques ; tant de combats dans lesquels leur innombrable multitude n'avait pu obtenir un avantage décisif, commençaient à les jeter dans le découragement. Dans l'armée musulmane on ne pouvait s'expliquer l'invincible bravoure des soldats chrétiens, qu'en lui assignant des causes miraculeuses. Mille récits extraordinaires volaient de bou-

1270-1291 che en bouche, et frappaient l'imagination de la foule grossière des musulmans. Ils croyaient voir deux hommes dans chacun de ceux qu'ils avaient à combattre (1) ; dans l'excès de leur étonnement, ils se persuadaient que chaque guerrier qui tombait sous leurs coups, renaissait de lui-même, et reparaissait ensuite plus fort et plus terrible sur le champ de bataille. Le sultan du Caire semblait avoir perdu l'espoir de prendre la ville d'assaut. On assure que les renégats, à qui leur apostasie faisait desirer la ruine du nom chrétien, cherchèrent alors à relever son courage; le sire Barthélemi qui avait juré une haine éternelle aux Francs, suivait l'armée musulmane (2); cet implacable transfuge ne négligea rien pour encourager les chefs,

(1) Une Chronique allemande de Thomas Ebendorft rapporte les récits miraculeux qui circulaient parmi les Sarrasins. D'après cette chronique, lorsqu'un chrétien expirait il en sortait un autre de sa bouche, *ex ore*... Il y avait deux âmes dans un corps; *in uno corpore duo fuerunt homines*.

(2) Les chroniques arabes parlent du sire de Telima ou Barthélemi, qui ne cessait de provoquer la fureur des Sarrasins. Les chroniques d'Occident n'en parlent point; l'une d'elles se contente de dire qu'un Franc, banni de Ptolémaïs pour cause de meurtre, se retira auprès du sultan d'Egypte, et lui enseigna les moyens de prendre la ville.

pour les ranimer au combat, pour réveiller 1270-1291
dans leurs cœurs les passions furieuses qui le poursuivaient sans cesse. D'un autre coté, les imans et les cheiks, accourus aux camps des mamelucks, parcouraient les rangs de l'armée pour enflammer le fanatisme des soldats : le sultan menaça du supplice ceux qui fuiraient devant l'ennemi; il proposa des récompenses extraordinaires pour ceux qui planteraient l'étendard du prophète non plus sur les remparts de Ptolémaïs, mais au milieu de la ville.

Le 4 mai, jour funeste aux chrétiens, on donna le signal d'un nouvel assaut. Dès le lever du jour l'armée musulmane était sous les armes; le sultan animait les soldats par sa présence. L'attaque et la défense furent beaucoup plus vives et plus opiniâtres que dans les jours précédents. Parmi ceux qui tombaient sur le champ de bataille, on comptait sept musulmans pour un chrétien; mais les musulmans pouvaient réparer leurs pertes; celles des chrétiens étaient irréparables. Les Sarrasins dirigèrent encore tous leurs efforts contre la tour et la Porte Saint-Antoine.

Ils étaient déjà sur la brèche, lorsque les chevaliers du Temple prirent la résolution hardie de sortir de la ville, et d'attaquer le

1270-1291 camp des musulmans. Ils trouvèrent l'armée ennemie rangée en bataille; après un combat sanglant, les Sarrasins repoussèrent les chrétiens, et les poursuivirent jusqu'au pied des remparts. Le grand-maître du Temple fut atteint d'une flèche et tomba au milieu de ses chevaliers. Le grand-maître de l'Hôpital reçut en même temps une blessure qui le mit hors de combat. Alors la déroute devint générale; on perdit tout espoir de sauver la ville. Il restait à peine mille guerriers chrétiens pour défendre la Porte Saint-Antoine, contre toute l'armée musulmane.

Les chrétiens furent obligés de céder à la multitude de leurs ennemis; ils se dirigèrent vers la maison du Temple, située du côté de la mer. Ce fut alors qu'un crêpe de mort s'étendit sur toute la ville de Ptolémaïs: les Sarrasins s'avançaient pleins de fureur; il n'y avait point de rue qui ne fût le théâtre du carnage; on livrait un combat pour chaque fort, pour chaque palais, à l'entrée de chaque place, et dans tous ces combats il y eut tant d'hommes tués, qu'au rapport d'un historien, *on marchait sur les morts comme sur un pont.*

Alors, comme si le ciel irrité eût voulu donner le signal de la destruction, un vio-

lent orage, accompagné de grèle et de pluie, 1270-1291
éclata sur la ville ; l'horizon se couvrit tout-à-coup d'une si grande obscurité, qu'on pouvait à peine distinguer les enseignes des combattants et voir quel drapeau flottait encore sur les tours ; tous les fléaux concouraient à la désolation de Ptolémaïs ; l'incendie s'alluma dans plusieurs quartiers, sans que personne s'occupât de l'éteindre ; les vainqueurs ne pensaient qu'à détruire la ville, les vaincus ne songeaient qu'à fuir.

Une multitude de peuple fuyait au hasard, sans savoir où elle pourrait trouver un asile. Des familles entières se réfugiaient dans les églises, où elles étaient étouffées par les flammes, ou égorgées au pied des autels; des religieuses, des vierges timides, se mêlaient à la multitude qui errait dans la ville, ou se meurtrissaient le sein et le visage (1) pour

---

(1) Wadin, auteur de la chronique intitulée : *Annales minorum*, tom. II, pag. 585, cite un trait que St. Antonin rapporte dans la 3e. partie de sa *Somme historique*. Après avoir dit que la plupart des Frères mineurs furent tués par les Sarrasins, il ajoute ces mots : « Mais aucune des vierges de Ste.-Claire n'échappa. » L'abbesse de cet ordre, qui avait un cœur mâle, ayant appris que les ennemis étaient entrés dans la ville, convoque toutes ses sœurs au son de la cloche, et par la force de ses paroles leur persuade de tenir la promesse qu'elles

1270-1291 échapper à la brutalité du vainqueur: ce qu'il y avait de plus déplorable dans le spectacle qu'offrait alors Ptolémaïs, c'était la désertion des chefs qui abandonnaient un peuple livré à l'excès de son désespoir. On avait vu fuir dès le commencement du combat, Jean de Gresly et Oste de Granson, qui s'étaient à

avaient faite à J.-C. leur époux, de garder constamment leur virginité. « Mes chères filles, mes excellentes sœurs, leur dit-» elle, il nous faut dans ce danger certain de la vie et de la » pudeur nous mettre au-dessus de notre sexe. Ils sont près de » nous, les ennemis, non pas tant de notre corps que de notre » âme; ces barbares qui, après avoir assouvi sur celles qu'ils » rencontrent leur passion brutale, les percent de leur épée. » Dans la crise où nous nous trouvons, nous ne pouvons » échapper par la fuite à leur fureur; mais nous le pouvons » par une résolution pénible, il est vrai, mais sûre. La plu-» part des hommes sont séduits par la beauté des femmes; » ôtons-nous cet attrait, cherchons un préservatif à notre pu-» deur dans ce qui sert d'occasion de la violer. Détruisons » notre beauté pour conserver intacte notre virginité: je vais » vous donner l'exemple; que celles qui désirent aller sans » tache au-devant de l'époux immaculé, imitent leur maîtresse. » A ces mots elle se coupe le nez avec un rasoir; les autres font de même et se défigurent avec courage, dit l'historien, pour se présenter plus belles à J.-C. Par ce moyen, elles conservèrent leur pureté, car les Sarrasins, en voyant leurs visages ensanglantés, conçurent de l'horreur pour elles et les tuèrent toutes sans en épargner une seule.

peine montrés sur les remparts pendant le siége. Beaucoup d'autres qui avaient fait le serment de mourir, à l'aspect de cette destruction générale, ne songeaient plus qu'à sauver leur vie, et jetaient leurs armes pour précipiter leur fuite. L'histoire peut cependant opposer à ces lâches désertions quelques traits d'un véritable héroïsme. On n'a pas oublié les actions éclatantes de Guillaume de Clermont. Au milieu des ruines de Ptolémaïs, au milieu de la désolation universelle, il défiait encore l'ennemi; cherchant à rallier quelques guerriers chrétiens, il accourut à la porte Saint-Antoine, que les Templiers venaient d'abandonner; lui seul veut recommencer le combat, il traverse plusieurs fois les rangs des Sarrasins, et retourne sur ses pas combattant toujours; quand il fut revenu au milieu de la cité, » *son dextrier*, nous copions une relation du » temps, *fut molt las et lui-même aussi; le* » *dextrier résista en contre les espérons, et* » *s'arresta dans la rue comme qui n'en peut* » *plus. Les Sarrasins, à coups de flèches,* » *ruèrent à terre frère Guillaume: ainsi* » *ce loyal champion de Jésus-Christ rendit* » *l'âme à son Créateur.* » 1270-1291

On ne peut refuser des éloges au dévouement du patriarche de Jérusalem, qui, pen-

1270-1291 dant tout le siége, avait partagé les dangers des combattants; lorsqu'on l'entraînait vers le port pour le dérober à la poursuite des musulmans, ce généreux vieillard se plaignait avec amertume d'être séparé de son troupeau au fort du péril; on le força enfin de s'embarquer; mais comme il reçut dans son navire tous ceux qui se présentaient, le vaisseau fut submergé, et le fidèle pasteur mourut victime de sa charité.

La mer était très orageuse, les navires ne pouvaient s'approcher de la terre; le rivage présentait un spectacle déchirant: c'était une mère qui appelait son fils, un fils son père; plusieurs se précipitaient de désespoir dans les flots; la foule s'efforçait de gagner les vaisseaux à la nage; les uns se noyaient dans le trajet, les autres étaient écartés à coups de rames. On vit arriver sur le port plusieurs femmes des plus nobles familles, emportant avec elles leurs diamants et leurs effets les plus précieux; elles promettaient aux nautonniers de devenir leurs épouses, de se livrer à eux avec toutes leurs richesses, si on les conduisait loin du péril; elles furent transportées dans l'île de Chypre; on ne montrait plus de pitié que pour ceux qui avaient des trésors à donner; ainsi, tandis que les larmes ne

touchaient plus les cœurs, l'avarice tenait 1270-1291
lieu d'humanité, et sauvait encore quelques victimes. Enfin les cavaliers musulmans arrivèrent sur le port ; ils poursuivirent les chrétiens jusque dans les flots : dès-lors personne ne put échapper au carnage.

Cependant, au milieu de la ville livrée aux flammes, au pillage, à la barbarie du vainqueur, plusieurs forteresses restaient debout, défendues par quelques soldats chrétiens ; ces malheureux guerriers moururent les armes à la main, sans avoir d'autres témoins de leur fin glorieuse que leurs implacables ennemis.

Le château du Temple où s'étaient réfugiés tous les chevaliers qui avaient échappé au glaive des Sarrasins, fut bientôt le seul lieu de la ville où l'on combattait encore. Le sultan leur ayant accordé une capitulation, envoya trois cents musulmans pour l'exécution du traité. A peine ceux-ci furent-ils entrés dans une des principales tours, la tour du grand-maître, qu'ils outragèrent les femmes qui s'y étaient réfugiées. Cette violation du droit des gens irrita à tel point les guerriers chrétiens, que tous les Sarrasins entrés dans la tour furent sur l'heure immolés à une trop juste vengeance. Le sultan irrité

1270-1291 ordonna qu'on assiégeât les chrétiens dans leur dernier asile, et qu'on les passât tous au fil de l'épée. Les chevaliers du Temple et leurs compagnons se défendirent pendant plusieurs jours; à la fin la tour du grand-maître fut minée: elle s'écroula au moment où les musulmans montaient à l'assaut; ceux qui l'attaquaient et ceux qui la défendaient furent également écrasés dans sa chute; les femmes, les enfants, les guerriers chrétiens, tout ce qui était venu chercher un refuge dans la maison du Temple, périt enseveli sous les décombres. Toutes les églises de Ptolémaïs avaient été profanées, pillées, livrées aux flammes; le sultân ordonna que les principaux édifices, les tours et les remparts fussent démolis.

Les soldats musulmans exprimaient leur joie par de féroces clameurs; et cette joie des vainqueurs formait un horrible contraste avec la désolation des vaincus. Au milieu des scènes tumultueuses de la victoire, on entendait d'un côté les cris des femmes à qui les barbares faisaient violence dans leur camp, de l'autre les cris des petits enfants qu'on emmenait. Une multitude éperdue de fugitifs, chassés de ruine en ruine, et n'ayant plus de refuge, se dirigèrent vers la tente du

sultan pour implorer sa miséricorde ; Cha- 1270-1291
lil distribua ces chrétiens suppliants à ses emirs, qui les firent tous massacrer. Macrisi fait monter à dix mille le nombre de ces malheureuses victimes.

Après la prise et la destruction de Ptolémaïs, le sultan envoya un de ses emirs avec un corps de troupes pour s'emparer de la ville de Tyr; cette ville saisie d'épouvante ouvrit ses portes sans résistance; les vainqueurs s'emparèrent aussi de Berouth, de Sidon, et de toutes les villes chrétiennes de la côte. Ces villes qui n'avaient point porté de secours à Ptolémaïs, et qui se croyaient protégées par une trève, virent leur population massacrée, dispersée, traînée en esclavage; la fureur des musulmans s'étendit jusque sur les pierres, on bouleversa jusqu'au sol qu'avaient foulé les chrétiens; leurs maisons, leurs temples, les monuments de leur industrie, de leur piété et de leur valeur, tout fut condamné à périr avec eux par le fer et par l'incendie.

La plupart des chroniques contemporaines attribuent de si grands désastres aux péchés des habitants de la Palestine, et ne voyent dans les scènes de la destruction que l'effet de cette colère divine qui s'appesantit sur Ninive

1270-1291 et sur Babylone. L'histoire ne rejette point ces explications faciles ; mais il lui est permis sans doute de pénétrer plus avant dans les affaires humaines, et tout en reconnaissant l'intervention du ciel dans les destinées politiques des peuples, elle doit au moins chercher à connaître les moyens dont s'est servi la Providence pour élever, maintenir quelque temps, et détruire enfin les empires.

Nous avons montré dans notre récit, jusqu'à quel point l'ambition des chefs, l'indiscipline des guerriers, les passions turbulentes de la multitude, la corruption des mœurs, l'esprit de discorde et de dissension, enfin l'esprit d'égoïsme et d'isolement, avaient pu précipiter le royaume de Jérusalem vers sa décadence et vers sa perte. Nous ne ferons ici qu'une observation générale qui appartient à notre sujet, et qu'on ne peut omettre dans une histoire des croisades.

Cette puissance des Francs avait été jetée au milieu de l'Asie, comme par une tempête, et ne pouvait s'y soutenir par ses propres forces. Les véritables soutiens du royaume de Jérusalem restaient en Occident, et le principe de sa conservation, la source de sa puissance se trouvait hors de lui ; son salut dépendait d'une foule de circonstances que ses chefs

ne pouvaient prévoir, d'une foule d'événements qui se passaient au dehors; il dépendait surtout des sentiments et des opinions qui régnaient parmi des nations lointaines. Tandis que l'enthousiasme qui avait fondé les colonies chrétiennes, se soutenait en Europe, ces colonies avaient l'espoir de prolonger leur existence; la plus grande de leur calamité (1), ce fut l'indifférence des peuples qui habitaient au-delà des mers; le royaume de Jérusalem avait commencé avec les croisades, il devait finir avec elles. 1270-1291

Une chronique musulmane, après avoir décrit la désolation des côtes de Syrie, et l'expulsion des chrétiens, termine son récit par cette réflexion singulière: « *Les choses, » s'il plait à Dieu, resteront ainsi jusqu'au » dernier jugement.* » Les vœux de l'histo-

---

(1) Parmi les récits merveilleux auxquels donna lieu la destruction des colonies chrétiennes en Syrie, l'histoire a conservé celui-ci: « En cette année 1291, la maison de la Sainte-Vierge à Nazareth, où elle conçut le fils de Dieu, fut transportée par les anges sur une petite montagne dans la Dalmatie, au bord de la mer Adriatique: trois ans après elle fut transportée sur un autre bord de la même mer, dans un bois qui appartenait à une veuve nommée Lorette. Il s'y est depuis bâti une petite ville et une magnifique église, qui conservent encore le nom de cette veuve.

1270-1291 rien arabe n'ont été jusqu'ici que trop exaucés ; les musulmans, depuis plus de cinq siècles, dominent sur tous les pays occupés par les chrétiens, et avec eux règne le génie de la destruction qui avait présidé à la guerre que nous venons de décrire. Le philosophe qui parcourt ces régions désolées, ces campagnes incultes et désertes, ces bourgades en ruines, ces villes sans industrie, sans lois, presque sans habitants, et qui les compare à ce qu'elles étaient au temps des croisades, doit éprouver un profond sentiment de tristesse et de compassion. Sans s'arrêter aux motifs qui faisaient agir les croisés, sans approuver tout ce que leur inspira un enthousiasme souvent aveugle, il doit au moins reconnaître que ces expéditions lointaines avaient pu produire quelque bien, et que si elles portèrent quelquefois la désolation sur les côtes de la Syrie, elles y avaient porté aussi les germes de la prospérité et de la civilisation.

HISTOIRE DES CROISADES.

LIVRE XVI.

Tentatives de nouvelles Croisades. — Croisades contre les Turcs.

Nous voilà parvenus à la fin de l'époque bril- 1291-1396
lante des croisades, mais nous n'avons point achevé notre ouvrage; car de même que la curiosité des lecteurs met un grand prix à savoir les causes des événements, elle doit en mettre aussi à connaître l'influence que ces événements ont eue sur les lois, les mœurs et le sort des peuples. Après avoir vu tant de passions s'allumer, et pendant deux siècles embraser l'Europe et l'Asie, qui ne sera curieux de voir comment ces passions se sont peu à peu amorties; quelles sont les combinaisons de la politique qui ont affaibli cet enthousiasme universel; quels sont les intérêts, les opinions, les habitudes qui ont remplacé l'esprit des guerres saintes. Ici la

1291-1396 philosophie de l'histoire vient nous éclairer de son flambeau, et nous montrer le cours éternel des choses humaines. La fin d'une grande révolution peut, en quelque sorte, être comparée au déclin de la vie de l'homme; c'est là qu'on recueille les fruits d'une longue expérience, que vient se réfléchir, comme dans un miroir fidèle, le passé avec ses souvenirs et ses leçons.

Nous poursuivrons donc avec confiance la tâche que nous avons commencée; si, dans la carrière qui nous reste à parcourir, nous avons peu de chose à dire qui puisse réveiller la curiosité du vulgaire, les esprits éclairés trouveront sans doute quelque intérêt à suivre avec nous ces longs retentissements d'une révolution qui avait agité le monde, et dont les suites devaient se faire sentir jusque dans la postérité.

Lorsque la nouvelle de la prise de Ptolémaïs arriva dans l'Occident, le pape Nicolas IV ne s'occupa plus que de prêcher une croisade. Une bulle adressée à tous les fidèles, déplora en termes pathétiques les derniers désastres des chrétiens; plus ces malheurs étaient grands, plus le pape s'empressa d'ouvrir aux nouveaux croisés le trésor des miséricordes divines et des indulgences pontificales. Une

indulgence de cent jours était accordée à 1291-1396
ceux qui assisteraient aux sermons des prédicateurs de la croisade, et viendraient entendre dans les églises les gémissements de la cité de Dieu. Les orateurs sacrés eurent la permission de prêcher la guerre d'Orient jusque dans les lieux interdits, et pour que les grands pécheurs pussent être admis au nombre des soldats de la croix, les prédicateurs reçurent la faculté d'accorder certaines absolutions réservées à l'autorité suprême du Saint-Siége.

Dans plusieurs provinces, le clergé s'assembla d'après l'invitation du pape, pour délibérer sur les moyens de recouvrer la Palestine. Les prélats s'occupèrent avec zèle de cette pieuse mission, et afin d'assurer le succès de l'entreprise, tous se réunirent pour conjurer le souverain pontife de travailler sans relâche à rétablir la paix entre les princes chrétiens.

Plusieurs monarques avaient déjà pris la croix; Nicolas leur envoya des légats pour les presser d'accomplir un voeu qu'ils semblaient avoir oublié. Edouard, roi d'Angleterre, quoiqu'il eût levé des décimes sur le clergé pour les dépenses de la croisade, montra peu d'empressement à quitter ses états pour

1291-1296 retourner en Asie. L'empereur Rodolphe qui, dans la conférence de Lausane, avait promis au pape de faire le voyage d'outre-mer, mourut à cette époque plus occupé des affaires de l'Allemagne que de celles des chrétiens d'Orient. Nicolas IV fit représenter à Philippe que l'Occident avait les yeux sur lui, et que son exemple pouvait entraîner toute la chrétienté; le souverain pontife exhortait en même temps les prélats de l'église de France à se joindre à lui, pour déterminer le roi, les grands et le peuple à prendre les armes contre les infidèles.

Le père des chrétiens ne borna point ses efforts à réveiller le zèle des princes et des peuples de l'Occident. L'empereur grec Andronic Paléologue, l'empereur de Trébisonde, les rois d'Arménie, de Géorgie et de Chypre, reçurent ses messages apostoliques, dans lesquels il leur annonçait la prochaine délivrance des saints lieux. Comme dans leur détresse les chrétiens avaient quelquefois porté leurs regards vers les Tartares, deux missionnaires furent envoyés à la cour d'Argon, chargés d'offrir à l'empereur mogol les bénédictions du souverain pontife, et de solliciter ses puissants secours contre les musulmans.

Les démarches et les exhortations du pape

ne réussirent point à armer l'Europe contre 1291-1398
les Sarrasins ; les chroniques contemporaines rapportent que Nicolas IV ne put supporter cette indifférence des chrétiens, et qu'il en mourut de désespoir. Après sa mort, le conclave ne fut point d'accord pour nommer un chef de l'église, et le St.-Siége resta vacant pendant vingt-sept mois. Dans ce long intervalle, les chaires où retentissaient les plaintes des fidèles d'outre-mer, restèrent muettes, et l'Occident oublia les dernières calamités de la Terre-Sainte.

En Orient, les affaires des chrétiens ne prenaient pas une tournure plus favorable. La discorde élevée entre les princes de la famille d'Hayton, désolait l'Arménie, et la livrait à l'invasion des barbares. Le royaume de Chypre, dernier asile des Francs établis en Asie, ne devait alors une sécurité passagère qu'aux sanglantes divisions des mamelucks d'Egypte, et ne paraissait occupé que de ses propres dangers.

Mais tandis que la chrétienté ne songeait plus à la délivrance de Jérusalem, les Tartares de la Perse à qui le pape avait envoyé des missionnaires, vinrent tout-à-coup ranimer les espérances des chrétiens, et formèrent le projet d'arracher aux musulmans la

1291-1396 Syrie et la Palestine, entreprise à laquelle il ne manquait, pour être une croisade, que d'avoir été proclamée par le chef de l'Église.

Depuis long-temps les Tartares menaçaient les puissances musulmanes, que les chrétiens regardaient comme leurs plus cruels ennemis. Argon, lorsqu'il mourut, s'occupait des préparatifs d'une guerre formidable. Ces préparatifs avaient répandu de si vives alarmes parmi ses ennemis, que les disciples de Mahomet mirent la mort du prince mogol au nombre des miracles opérés en faveur de l'islamisme.

Parmi les successeurs d'Argon, qui furent tour-à-tour les amis et les ennemis des musulmans, il se trouva un chef habile, belliqueux, et plus animé que tous les autres de la soif des conquêtes. L'historien grec Pachymère et l'arménien Hayton donnent les plus grands éloges à la bravoure, à la vertu et même à la piété de Cazan; ce prince mogol regardait les chrétiens comme ses plus fidèles alliés, et dans ses armées où servaient des Géorgiens, l'étendard de la croix brillait à côté de l'étendard impérial. La conquête des rives du Nil et du Jourdain occupait toutes ses pensées. Lorsque des villes nouvelles s'éle-

vaient dans ses états, il se plaisait à leur donner 1291-1296
les noms d'Alep, de Damas, d'Alexandrie, et de plusieurs autres cités de l'Égypte et de la Syrie.

Cazan quitta la Perse à la tête d'une armée; les rois d'Arménie et de Géorgie, le roi de Chypre et les ordres de Saint-Jean et du Temple, avertis de ses projets, étaient venus rejoindre ses drapeaux. Une grande bataille fut livrée près d'Émesse; la victoire se déclara contre le sultan d'Égypte, qui perdit la meilleure partie de son armée, et fut poursuivi jusqu'au désert par les cavaliers Arméniens. Alep et Damas ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Si nous en croyons l'historien Hayton, les chrétiens rentrèrent alors dans Jérusalem, et l'empereur des Tartares visita avec eux le tombeau de Jésus-Christ.

Ce fut de là que Cazan envoya des ambassadeurs au pape et aux souverains de l'Europe, pour solliciter leur alliance et leur offrir la possession de la Terre-Sainte. Au milieu des singularités de cette époque, on s'étonnera sans doute de voir un empereur mogol, cherchant à ranimer l'esprit des croisades parmi les princes de la chrétienté; et des barbares venus des bords de l'Irtis et du Jaxarte, attendant sur le calvaire et sur le mont Sion,

1291-1396 les guerriers de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, pour combattre les ennemis de Jésus-Christ. Le souverain pontife accueillit les ambassadeurs de Cazan; mais il ne put répondre à leurs propositions et à leurs demandes que par des promesses restées sans exécution. La hauteur avec laquelle Boniface VIII, successeur de Nicolas, parlait aux princes chrétiens, et ses exhortations qui ressemblaient à des commandements, indisposèrent contre lui l'esprit des souverains, et surtout du roi de France. Gènes, alors sous le poids d'une excommunication, fut la seule ville de l'Europe où l'on parla sérieusement d'une croisade, et par une circonstance bizarre, ce furent les dames génoises qui donnèrent le signal et l'exemple.

Il nous reste un bref du pape, dans lequel le St.-Père félicite les dames qui avaient pris la croix, de suivre les traces de Cazan, empereur de Tartarie, *lequel, quoique païen, avait conçu la généreuse résolution de délivrer la Terre-Sainte*. L'histoire nous a conservé deux autres lettres du pape, l'une adressée à Porchetto, archevêque de Gènes, l'autre à quatre nobles génois qui devaient diriger l'expédition. « O prodige! ô miracle! disait-il à Porchetto : un sexe faible et débile prévient les » guerriers dans cette grande entreprise, dans

» cette guerre contre les ennemis du Christ, 1291-1396
» dans ce combat contre les ouvriers de l'ini-
» quité. Les rois et les princes du monde,
» sans aucun égard pour toutes les sollicita-
» tions qu'on leur a faites, refusent d'envoyer
» des secours aux chrétiens bannis de la Terre-
» Sainte, et voici des femmes qui viennent
» sans être appelées ! D'où peut venir cette
» résolution magnanime, si ce n'est du Dieu,
» source de toute force et de toute vertu!!!»

Le pape terminait sa lettre, en ordonnant à l'archevêque de faire assembler le clergé et le peuple, et de proclamer le dévouement des nobles dames génoises, afin que leur exemple pût jeter dans le cœur des peuples des semences de bonnes œuvres.

Au reste, cette croisade n'eut point de suite; elle ne fut sans doute prêchée que pour exciter l'émulation des chevaliers, et le pape n'y arrêta son attention que pour donner aux princes chrétiens une leçon dont ils ne profitèrent pas. On a conservé long-temps dans les archives de la république de Gènes, les lettres écrites en cette occasion par le pape Boniface VIII. Au siècle dernier, on montrait encore dans l'arsenal de cette ville les casques et les cuirasses dont les dames génoises devaient s'armer dans leur expédition d'outre-mer.

1291-1396 Cependant les Tartares, malgré leurs victoires, n'avaient pu triompher de la discipline et de la constance des mamelucks, sortis comme eux des déserts de la Scythie. Il arrivait alors aux Mogols, ce qui arriva presque toujours aux Francs dans la ferveur des croisades; ils remportaient d'abord de grands avantages, mais des événements étrangers à la guerre sainte, les rappelaient dans leur pays, et les forçaient d'abandonner leurs conquêtes. Cazan fut obligé de quitter la Syrie pour retourner dans la Perse; il tenta une seconde expédition qu'il abandonna encore; et dans la troisième, il mourut au milieu de ses triomphes, emportant au tombeau les dernières espérances des chrétiens.

Les guerriers d'Arménie et de Chypre sortirent de la ville sainte, dont ils commençaient à relever les remparts, et qui ne devaient plus revoir dans ses murs les étendards de la croix. Ce dernier revers des chrétiens d'Orient fut à peine connu en Europe, où le nom de Jérusalem retentissait encore dans les assemblées des fidèles, mais ne réveillait plus l'enthousiasme belliqueux des chevaliers. Au concile de Vienne, le pape Clément V proclama la croisade; mais dans cette assemblée, où l'abolition des Templiers fut résolue, on exhorta

faiblement les chrétiens à prendre les armes contre les infidèles. 1291 1396

Le souverain pontife s'occupa plus alors de la levée des décimes que des préparatifs d'une expédition en Orient. Une chose digne de remarque, c'est que Clément V se crut obligé en cette circonstance de recommander la modération aux collecteurs des décimes, et qu'il leur défendit *d'enlever les calices, les livres et les ornements des églises*. Cette défense du pape nous montre que la violence avait souvent présidé à la perception du tribut destiné aux dépenses des guerres saintes; cette violence dut contribuer à ralentir le zèle et l'ardeur des peuples pour des entreprises lointaines, à la suite desquelles les villes chrétiennes étaient ruinées, et les autels de J.-C. dépouillés.

Cependant l'Europe attendait alors avec impatience l'issue d'une expédition que venaient d'entreprendre les chevaliers de St.-Jean-de-Jérusalem. Un grand nombre de guerriers, excités par le récit des aventures de la chevalerie, et par la passion de la gloire militaire, avaient suivi les Hospitaliers dans leur entreprise; les femmes même voulurent prendre part à cette expédition, et vendirent leurs joyaux et leurs diamants pour fournir aux dépenses de la guerre.

L'armée des nouveaux croisés s'embarqua

1291-1396 au port de Brindes, et bientôt on apprit dans l'Occident que les chevaliers de l'Hôpital avaient pris possession de l'île de Rhodes.

La renommée publiait partout les exploits des Hospitaliers et de leurs compagnons d'armes; ces exploits et l'admiration qu'ils inspiraient à toute la chrétienté, reportaient naturellement l'attention et les souvenirs des fidèles sur les Templiers, auxquels on reprochait le honteux repos dans lequel ils oubliaient la Terre-Sainte et le tombeau de Jésus-Christ.

Les chevaliers du Temple, après avoir été reçus dans l'île de Chypre, s'étaient retirés en Sicile, où le roi les avait employés à une expédition contre la Grèce. Réunie aux Catalans et à quelques guerriers d'Italie, cette belliqueuse milice s'empara de Thessalonique, se rendit maîtresse d'Athènes, s'avança vers l'Hellespont et ravagea une partie de la Thrace. Après cette expédition, les Templiers dédaignèrent la possession des villes tombées en leur pouvoir, et laissant les provinces conquises à leurs compagnons d'armes, ils gardèrent pour eux les richesses des peuples vaincus. Ce fut alors que chargés des dépouilles de la Grèce, ils vinrent s'établir en Occident, et surtout en France, où leur opulence, leur luxe, leur oisiveté, durent scandaliser la piété

des fidèles, éveiller l'envie, provoquer la haine du peuple et des grands. 1291-1396

Il n'entre point dans le plan de cet ouvrage de nous arrêter sur le procès des Templiers; mais si nous avons suivi ces nobles chevaliers dans toutes leurs guerres contre les musulmans, si nous avons été si long-temps témoins de leurs exploits, et comme les compagnons de leurs travaux, nous aurons peut-être acquis le droit d'exprimer notre opinion sur les accusations dirigées contre eux. Nous devons d'abord déclarer que nous n'avons rien trouvé jusqu'à l'époque de leur procès, ni dans les chroniques d'Orient, ni dans celles de l'Occident, qui pût accréditer ou faire naître l'idée et le soupçon des crimes qu'on leur imputait. Comment croire en effet qu'un ordre guerrier et religieux qui, vingt ans auparavant, avait vu trois cents de ses chevaliers se faire égorger sur les ruines de Saphet, plutôt que d'embrasser la foi de Mahomet, que cet ordre qui s'était enseveli presque tout entier sous les ruines de Ptolémaïs, pût avoir contracté une alliance avec les infidèles, outragé la religion chrétienne par d'horribles blasphèmes, et livré aux Sarrasins la Terre-Sainte, toute remplie de ses exploits et de sa gloire militaire.

Et dans quel temps adressait-on aux Tem-

1291-1396 pliers des reproches si odieux ? dans un temps où la chrétienté semblait avoir oublié Jérusalem, où le nom de Jésus-Christ ne suffisait plus pour exciter la bravoure des guerriers chrétiens. Sans doute que l'ordre des Templiers avait dégénéré de l'austérité des premiers temps, et qu'il n'était plus animé de cet esprit d'humilité et de religion, vanté par St.-Bernard; sans doute que quelques-uns de ces chevaliers avaient apporté avec eux cette corruption qu'on reprochait alors à tous les chrétiens d'Orient, et dont l'Europe elle-même leur offrait de nombreux exemples; sans doute enfin que quelques-uns d'entre eux avaient pu blesser la morale par leur conduite, offenser la religion du Christ par leurs dérèglements; mais nous ne craignons pas de dire qu'il n'appartenait point aux hommes de les juger, et qu'en cette occasion le Dieu miséricordieux des chrétiens n'avait point chargé les lois humaines de sa vengeance.

Le véritable tort des Templiers fut d'avoir quitté l'Orient, et renoncé à l'esprit de leur institution, qui était d'accueillir et de protéger les pélerins, de combattre les ennemis de la foi chrétienne. Cet ordre, plus riche que les plus puissants monarques, et dont les chevaliers étaient comme une armée régulière, tou-

jours prête aux combats, devait se faire redouter des princes qui lui accordaient un asile. Les Templiers n'avaient point été à l'abri de tout reproche pendant leur séjour dans l'île de Chypre; accoutumés à dominer dans la Palestine, ils durent contracter avec quelque peine l'habitude d'obéir. L'exemple des chevaliers teutoniques, qui, après avoir quitté l'Orient, venaient de fonder dans le nord de l'Europe une puissance redoutée des états voisins, n'était pas propre à rassurer les princes sur l'esprit belliqueux, sur le génie actif et entreprenant des chevaliers du Temple. 1291-1396

Telles furent vraisemblablement les motifs qui armèrent contre eux la politique bien plus que la justice des souverains; rien ne prouve la crainte qu'ils inspiraient comme la violence avec laquelle on les poursuivit, et le soin qu'on prit de les rendre odieux. Lorsqu'on eut commencé à les persécuter, on ne vit plus en eux que des ennemis qu'il fallait traiter en criminels. Comme des rigueurs sans exemple avaient précédé leur abolition, on voulut justifier cette mesure par des rigueurs nouvelles. La vengeance et la haine achevèrent ce qu'avait commencé la politique des princes, politique qui avait peut-être des raisons pour être défiante, mais qui n'en avait

1291-1396 point pour se montrer barbare. C'est ainsi qu'on doit expliquer l'issue tragique de ce procès, où toutes les formes de la justice furent tellement violées, que lors même que les accusations seraient prouvées, on pourrait encore regarder les Templiers comme des victimes et leurs juges comme des bourreaux (1).

Philippe-le-Bel avait promis au concile de Vienne d'aller en Orient combattre les infidèles, sans doute pour se faire pardonner l'acharnement avec lequel il poursuivit les chevaliers du Temple. Au milieu des fêtes qu'occasionna l'arrivée d'Édouard à Paris, le monarque français prit la croix avec les princes de sa famille. La plupart des seigneurs de sa cour suivirent son exemple; les dames promirent de suivre les chevaliers dans la guerre sainte; mais personne ne se mit en mesure de partir. Alors on promettait de traverser les mers, sans songer sérieusement à quitter ses foyers. Le serment de combattre les Sarrasins semblait une vaine cérémonie qui n'engageait à rien. On le prêtait avec une légèreté indifférente; on le violait de même, ne *le regardant*

(1) On ne peut rien ajouter aux savantes recherches de M. Raynouard sur la condamnation des Templiers. Nous renvoyons nos lecteurs à son ouvrage et aux pièces justificatives qui se trouvent à la fin de ce volume.

comme chose plus sacrée que les serments 1291-1396
que les chevaliers faisaient aux dames.

Philippe-le-Bel mourut sans s'être occupé d'accomplir son vœu; Philippe-le-Long qui lui succéda, eut un moment le projet d'aller en Orient. Edouard, qui avait déjà fait plusieurs fois le serment de combattre les Sarrasins, renouvelait alors sa promesse. Mais le souverain pontife, soit qu'il doutât de leur sincérité, soit qu'il eût besoin du concours de ces deux monarques pour rétablir la tranquillité en Europe, et pour résister à l'empereur d'Allemagne contre lequel il s'était armé des foudres de l'Église, soit enfin qu'il jugeât le moment peu favorable, n'approuva point le projet de leur expédition en Syrie. Avant de songer au voyage d'outre-mer, écrivait-il au roi d'Angleterre, nous voudrions que vous eussiez affermi la paix, d'abord dans votre conscience, ensuite dans votre royaume. Le père des fidèles représentait au roi de France que la paix, si nécessaire pour entreprendre une croisade, était presque bannie de la chrétienté. L'Angleterre et l'Ecosse se faisaient la guerre; les états d'Allemagne se trouvaient divisés; le roi de Sicile et le roi de Naples n'avaient entre eux qu'une trêve de courte durée; une défiance réciproque em-

1291-1396 pêchait les rois de Chypre et d'Arménie de réunir leurs forces contre l'ennemi commun; les rois d'Espagne défendaient leurs états contre les Maures; les républiques de Lombardie s'élevaient les unes contre les autres; toutes les villes d'Italie étaient en butte aux factions, les provinces en proie à des tyrans, la mer se trouvait impraticable, la route de terre semée d'écueils. Après avoir fait ce tableau de l'état déplorable de la chrétienté, le pape engageait Philippe à examiner sérieusement comment on pourvoirait aux frais de la croisade, sans ruiner les peuples, et *sans tenter*, ajoutait-il, *l'impossible, comme on l'avait fait autrefois*.

Les avis paternels du souverain pontife, et des troubles survenus au sein du royaume, déterminèrent Philippe à différer l'exécution de son projet. Une multitude de pâtres, d'aventuriers et de vagabonds, arborant, comme au temps de la captivité de St.-Louis, la croix des pélerins, se rassemblèrent en plusieurs lieux, poursuivirent les juifs, et se livrèrent aux plus coupables excès. On fut obligé d'employer la force des armes et toute la sévérité des lois pour arrêter ces désordres dont la croisade était le prétexte. Dans le même temps plusieurs provinces de France eurent à souffrir

d'une maladie épidémique; on accusa les juifs 1291-1396
d'avoir empoisonné les puits, dans le dessein de suspendre les préparatifs de la guerre sainte. On les accusa de toutes sortes de complots contre les chrétiens; la fermentation des esprits était d'autant plus grande, que les soupçons étaient vagues et que la plupart des accusations ne pouvaient être prouvées ni démenties. La politique ne trouva d'autre moyen de dissiper les troubles que d'entrer dans les passions de la multitude et de renvoyer tous les juifs hors du royaume. Au milieu de ces circonstances malheureuses, Philippe tomba malade, et mourut en regrettant de n'avoir point accompli le vœu qu'il avait formé de faire la guerre aux Sarrasins.

Dans l'abandon où étaient tombées les croisades, on s'étonne de voir encore l'esprit des Français dirigé quelquefois vers la délivrance des saints lieux. Ce reste d'enthousiasme, que conservaient nos aïeux au milieu de l'indifférence universelle, ne tenait point seulement aux sentiments religieux, mais au sentiment de la patrie et de la gloire nationale. C'était la France qui avait donné la première impulsion aux guerres saintes, comme nous l'avons fait remarquer plusieurs fois. Le nom de la Palestine, le nom de St.-Jean-d'Acre ou de Ptolémaïs, celui de Jérusalem ne parlaient pas moins

1291-1396 au patriotisme qu'à la piété. Quoique les deux expéditions de Louis IX eussent été malheureuses, l'exemple du saint monarque était une grande autorité pour les princes de sa famille, et reportait souvent leurs pensées vers les lieux où il avait souffert la gloire du martyre. Le souvenir de ses exploits et même de ses malheurs, le souvenir de tant de héros morts sur les bords du Nil et du Jourdain, intéressaient toutes les familles du royaume; et la ville où reposaient les cendres de Beaudouin et de Godefroi de Bouillon, ces régions lointaines où s'étaient livrés tant de combats glorieux, ne pouvaient être oubliées des guerriers français.

Après la mort de Philippe-le-Long, il arriva en Europe des ambassadeurs du roi d'Arménie; le prince arménien, abandonné par les Tartares et menacé par les mamelucks d'Égypte, demandait des secours à l'Occident. Le pape écrivit à Charles-le-Bel, successeur de Philippe, et le conjura de prendre les armes contre les infidèles. Charles reçut avec soumission les conseils et les exhortations du souverain pontife, et s'occupait des préparatifs d'une croisade, lorsque la succession du comté de Flandre fit éclater une guerre dans les Pays-Bas. Dès-lors la France ne fut plus attentive qu'aux événements qu'elle avait sous les yeux,

et dans lesquels son indépendance et son salut 1291-1396
se trouvaient intéressés. A l'approche de sa mort, et dans un temps où le royaume n'avait plus rien à craindre, Charles-le-Bel se ressouvint de son serment, et ses dernières pensées se portèrent vers la délivrance de Jérusalem. « Je lègue, dit-il dans son testament, à la » Terre-Sainte, cinquante mille livres à payer » et délivrer quand le passage général se fera, » et est en mon entente, que si le passage se » faisoit de mon vivant; de y aller en ma per» sonne (1). » C'est ainsi que se montrait encore à cette époque l'esprit des croisades; la plupart des testaments (2) que faisaient alors les princes et les *riches hommes* (ces mots désignaient la noblesse), renfermaient quelques dispositions au profit de la Terre-Sainte; mais il faut dire aussi que la facilité d'acheter pour de

(1) Cet article du testament de Charles-le-Bel est rapporté par Ducange. On a remarqué qu'il était daté du 24 octobre 1324, et Charles mourut en 1327 : on doit penser ou que la date est inexacte, ou que Charles-le-Bel ne remplit point son vœu.

(2) Nous avons eu sous les yeux un testament fait à cette époque, dans lequel un gentilhomme de la famille de Castillon, déjà illustre au temps des croisades, donne une somme pour les frais de la guerre sainte. Nous regrettons de ne pouvoir publier le texte de cette pièce, qui nous a été communiquée par la famille elle-même.

1291-1396 l'argent le mérite du pélerinage, dut beaucoup diminuer le nombre des pélerins et des croisés.

Tandis qu'on prodiguait ainsi des trésors pour la guerre sainte, personne ne prenait les armes. Cependant il restait encore quelques hommes, doués d'une imagination vive et d'une âme ardente, qui faisaient d'incroyables efforts pour réchauffer un enthousiasme prêt à s'éteindre. Plus l'indifférence des peuples était grande, plus ces hommes redoublaient d'ardeur et de zèle dans leurs prédications. Parmi ces derniers apôtres des croisades, l'histoire doit citer le fameux Raymond Lulle, l'une des lumières de l'école dans le moyen âge (1).

Lulle n'eut toute sa vie qu'une pensée, celle de combattre et de convertir les infidèles (2). C'est sur la proposition de ce zélé missionnaire, que le concile de Vienne décida qu'il serait établi dans les universités de Rome, de Bologne, de Paris et de Salamanque, des chaires

(1) Un Mémoire sur la part que les Espagnols ont prise aux croisades, et lu à l'Académie de Madrid, raconte les travaux, les aventures, les courses de Raymond Lulle. On peut voir aussi l'*Hist. ecclés.* de Fleury.

(2) Nous avons tiré ces détails sur Raymond Lulle, de la Dissertation espagnole sur les croisades que nous avons déjà citée dans le livre précédent.

pour l'enseignement des langues d'Orient. Il 1291-1396
présenta au pape plusieurs mémoires sur les moyens d'anéantir le culte de Mahomet et la domination de ses disciples. Lulle, toujours rempli de son projet, fit un pélerinage en Palestine, parcourut la Syrie, l'Arménie et l'Égypte, et revint en Europe raconter les malheurs, la captivité et la honte des chrétiens d'outre-mer. A son retour, il visita toutes les cours de l'Occident, cherchant à communiquer aux souverains les sentiments dont il était animé. Après de vains efforts, son zèle l'entraîna sur les côtes d'Afrique, où il s'efforça de convertir, par son éloquence, ces mêmes Sarrasins contre lesquels il avait invoqué les armes des guerriers chrétiens. Il repassa en Europe, parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, prêchant partout la nécessité d'une croisade. Il s'embarqua de nouveau pour aller à Jérusalem, rapporta de son pélerinage d'utiles notions sur la manière d'attaquer les pays des infidèles. Tous ses travaux, toutes ses recherches, toutes ses prières, ne purent émouvoir l'indifférence des rois et des peuples. Lulle, désespérant enfin de voir se réaliser ses projets, et déplorant l'aveuglement de ses contemporains, se retira dans l'île de Majorque, sa patrie. Du fond de sa retraite il rédigeait encore des mémoires sur une expédition en Orient; mais

1291-1396 bientôt la solitude fatigua son esprit ardent et inquiet; il quitta Majorque, non plus pour parler aux princes de l'Europe qui ne l'entendaient point, mais aux musulmans qu'il espérait ramener à l'Évangile par ses paroles. Il se rendit pour la seconde fois en Afrique, et souffrit enfin, pour prix de ses prédications, les tourments et la mort des martyrs.

Tandis que Lulle cherchait à ramener les pensées des fidèles vers la délivrance des saints lieux, un noble Vénitien consacrait aussi sa vie et ses talents à ranimer l'esprit des croisades. Sanuti raconte ainsi la première audience qu'il obtint du souverain pontife : « Je » ne suis envoyé, lui dit-il, par aucun roi, ni » prince, ni république; c'est de mon propre » mouvement que je viens aux pieds de votre » Sainteté, lui proposer un moyen facile d'a- » battre les ennemis de la foi, d'extirper la » secte de Mahomet et de recouvrer la Terre- » Sainte. Mes voyages en Chypre, en Arménie, » en Égypte, un long séjour en Romanie, » m'ont donné des connaissances et des lu- » mières qu'on peut faire tourner au profit de la » chrétienté (1). » En achevant ces paroles,

(1) *Voyez* ce que raconte Sanuti lui-même dans son livre, dont nous avons donné l'extrait en analysant la Collection de Bongars au sixième volume de cette histoire.

Sanuti présenta au pape deux livres, l'un couvert de rouge et l'autre de jaune, avec quatre cartes géographiques : la première, de la mer Méditerranée ; la seconde, de la terre et de la mer ; la troisième, de la Terre-Sainte ; la quatrième, de l'Égypte. Les deux livres du noble vénitien contenaient l'histoire des établissements chrétiens en Orient et de sages conseils sur l'entreprise d'une croisade. Son zèle éclairé par l'expérience, ne lui laissait pas négliger le moindre détail sur la route qu'il fallait suivre, sur le point qu'il fallait attaquer, sur le nombre des troupes, sur l'armement et l'approvisionnement des vaisseaux. Il conseillait de débarquer en Égypte, et de commencer par affaiblir la puissance des sultans du Caire. Le moyen le plus sûr d'y parvenir, était de tirer directement de Bagdad les marchandises de l'Inde que le commerce européen tirait des villes d'Alexandrie et de Damiette. Sanuti conseillait en même temps au souverain pontife de redoubler la sévérité des censures contre ceux qui porteraient en Égypte des armes, des métaux, des bois de construction, et tout ce qui pouvait servir à l'armement des flottes ou de la milice des mamelucks. 1291-1396

Le pape donna de grands éloges à Sanuti, et le recommanda à plusieurs souverains de

1291-1396 l'Europe; les princes chrétiens, et surtout le roi de France, l'accueillirent avec bonté, louèrent sa piété et son génie, et ne suivirent point ses conseils. Sanuti s'adressa aussi à l'empereur de Constantinople pour l'engager dans une expédition contre les infidèles; il cherchait partout des ennemis aux musulmans, et passa sa vie à prêcher une croisade sans obtenir plus de succès que Raymond Lulle.

On ne peut comparer le zèle des deux hommes dont nous venons de parler, qu'à celui de Pierre l'Hermite; ils avaient l'un et l'autre plus de lumières que le cénobite Pierre; mais ils ne purent se faire écouter, et l'impuissance de leurs efforts nous montre assez combien les temps étaient changés. Pierre prêchait dans les villes et sur les places publiques; et la multitude, échauffée par ses discours, entraînait les grands. Au temps de Lulle et de Sanuti, on ne pouvait plus s'adresser qu'aux souverains, et les souverains, occupés de leurs propres intérêts, montraient peu d'enthousiasme pour des projets qui regardaient la chrétienté en général. Dans les premiers temps des croisades, la delivrance des saints lieux était la grande affaire; il suffisait de prononcer le nom de Jérusalem pour appaiser les différends entre les princes; plus tard le moindre intérêt de

jalousie, d'amour-propre ou d'ambition, suf- 1291-1396
fisait pour arrêter ou faire échouer une sainte entreprise. Souvent dans le XIIme. siècle, les papes et les simples prédicateurs, s'armant de l'autorité de Jésus-Christ, ordonnaient aux princes de prendre la croix et de partir pour l'Orient ; dans le XIIIme., et surtout dans le XIVme. siècle, il fallait prier, solliciter; et souvent les plus humbles prières demeuraient sans effet.

Ainsi les gémissements de Sion ne touchaient plus les cœurs, et l'éloquence chrétienne restait sans force contre les infidèles. Pour frapper l'attention, quelque chose des grandeurs profanes devait se mêler au pathétique des exhortations religieuses; aussi l'Europe, qui écoutait à peine les missionnaires de la croix, parut-elle tout-à-coup se réveiller à l'arrivée du roi de Chypre, sollicitant en personne les secours des princes chrétiens. Le pape, retiré alors à Avignon, s'empressa d'annoncer aux fidèles qu'un roi d'Orient était venu à sa cour, et conjura les guerriers de l'Occident de prendre les armes contre les Sarrasins. Le roi de Chypre et de Jérusalem racontait les invasions des mamelucks, les progrès des Turcs, les dangers que couraient son royaume, celui d'Arménie, l'île de Rhodes, et n'oubliait point

1291-1396 les nombreuses persécutions des chrétiens restés en Syrie et en Égypte. Ces récits, sortis d'une bouche royale, réveillèrent dans les esprits quelques sentiments généreux. Une ligue fut formée entre le souverain pontife, le roi de France et la république de Venise. Le pape publia une bulle par laquelle il ordonnait aux évêques de faire prêcher la croisade.

Philippe de Valois convoqua à Paris, dans la Sainte-Chapelle, une assemblée à laquelle assistèrent Jean, roi de Bohème, le roi de Navarre, les ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Lorraine, de Brabant, de Bourbon, la plupart des prélats et des barons du royaume. Pierre de la Palue, nommé patriarche de Jérusalem, et qui venait de parcourir l'Egypte et la Palestine, harangua l'auditoire sur la nécessité d'attaquer les infidèles et d'arrêter les progrès de leur domination en Orient. Philippe, qui s'était déjà croisé, renouvela le serment qu'il avait fait, et comme il se disposait à quitter son royaume, les barons prêtèrent serment d'obéissance à son fils, le prince Jean, en élevant leurs mains vers la couronne d'épines de Jésus-Christ. Jean de Bohème, le roi de Navarre, un grand nombre de princes et de seigneurs de la cour, reçurent la croix des mains de l'archevêque de Rouen. La croisade fut

prêchée dans tout le royaume ; « et venoist à tous seigneurs, dit Froissard, moult grande plaisance et spécialement à ceux qui vouloient le temps dispenser en armes, et qui adonc ne le savoient mie bien raisonnablement employer ailleurs. » 1291-1396

Le roi de France envoya au pape l'archevêque de Rouen, qui monta dans la suite sur la chaire de St.-Pierre sous le nom de Clément VI. L'archevêque prononça en plein consistoire un discours sur la croisade, et déclara, en présence de la majesté divine, au Saint-Père, à l'Église de Rome, à toute la chrétienté, que Philippe de Valois partirait pour l'Orient au mois d'août de l'année 1336. Le pape félicita le monarque français de sa résolution, et lui accorda les décimes pendant six ans. Ces circonstances sont rapportées par Philippe Villani, qui se trouvait alors à Avignon, et qui après avoir parlé dans son histoire de la promesse faite au nom du roi de France, s'écrie : *et moi, historien, j'entendis le serment que je viens de rapporter.*

Philippe donna des ordres pour qu'une flotte, réunie dans le port de Marseille, fût prête à recevoir quarante mille croisés. Édouard, à qui la croisade offrait le moyen facile de lever des impôts, promettait d'accompagner le roi

1291-1396 de France avec une armée dans le pèlerinage d'outre-mer. La plupart des républiques d'Italie, les rois d'Aragon, de Majorque, de Hongrie, s'engageaient à fournir pour l'expédition de l'argent, des troupes et des vaisseaux. Au milieu de ces préparatifs, les croisés perdirent celui qui les dirigeait, et qui était l'âme de l'entreprise. Tout fut interrompu par la mort du pape Jean XXI, et c'est ici qu'il faut montrer une des causes pour lesquelles on vit échouer, dans le XIIIme. et XIVme. siècles, de si nombreuses tentatives pour porter la guerre en Orient. Comme les successeurs de St. Pierre ne parvenaient presque jamais au trône pontifical que dans un âge avancé, ils manquaient de l'énergie et de l'activité nécessaires pour remuer le monde chrétien, diriger des guerres lointaines, et réchauffer un enthousiasme, autrefois difficile à contenir, maintenant si difficile à ranimer. Chaque croisade exigeant toujours de longs préparatifs, la vie d'un souverain pontife suffisait à peine pour achever de si grandes entreprises. Le plus souvent il arrivait que celui qui avait prêché une guerre sainte ne pouvait voir le départ des croisés, et que celui qui voyait partir les armées chrétiennes, ne vivait point assez pour les suivre dans leurs expéditions, les conduire

dans leurs triomphes, les secourir dans leurs revers. Ainsi on ne trouvait jamais dans les projets que les circonstances avaient formés, cet esprit de suite et d'ensemble qui devait en assurer l'exécution et le succès. Ajoutez à cela que depuis que les papes étaient établis à Avignon, et que leur siége apostolique ne se trouvait plus au centre de la chrétienté, ils n'exerçaient plus le même ascendant sur les provinces éloignées, et leur autorité perdait chaque jour de ce prestige attaché au nom seul de Rome, regardée, pendant tant de siècles, comme la capitale du monde. 1291-1395

Cependant la nouvelle d'une croisade s'était répandue en Orient; les chrétiens qui habitaient l'Égypte et la Syrie, les pélerins et les marchands venus d'Europe, furent en butte à toutes sortes de persécutions. Le sultan du Caire et plusieurs princes musulmans rassemblèrent des armées, soit pour résister aux croisés, soit pour venir attaquer les chrétiens jusque dans l'Occident. Un descendant des Abassides, qui résidait en Égypte, et prenait le titre de calife, envoya partout des lettres et des messages pour engager les vrais croyants à prendre les armes, promettant aux martyrs de la foi musulmane qu'ils assisteraient, dans le paradis de Mahomet, à des banquets déli-

1291-1396 cieux, et que chacun d'eux aurait sept vierges pour épouses.

Le but de cette espèce de croisade, prêchée au nom du prophète de la Mecque, était de pénétrer en Europe par la pointe de Gibraltar; les guerriers musulmans juraient d'anéantir le christianisme et de changer en étables tous les temples des chrétiens. A mesure que les Sarrasins s'enflammaient ainsi pour une expédition qu'ils appelaient aussi une guerre sainte, l'Europe voyait s'affaiblir et s'éteindre le zèle des princes et des guerriers qui avaient juré de combattre les ennemis de Jésus-Christ. Quand Benoist XI succéda à Jean XXI, il trouva toutes les dispositions changées; les haines, les défiances, les jalousies avaient pris la place d'un enthousiasme passager et peu sincère; c'est en vain que les chrétiens, arrivés d'Orient, racontaient les persécutions qu'ils avaient souffertes et les préparatifs des infidèles contre les nations de l'Occident; c'est en vain que le pape continuait ses exhortations et ses prières; plus on avait de raisons pour entreprendre une croisade, plus les esprits se montraient indifférents et semblaient s'éloigner de la pensée de combattre les Sarrasins. Ce fut alors que le frère André d'Antioche vint à Avignon avec le dessein d'implorer le pape et les princes de

la chrétienté. Philippe de Valois s'était rendu à la cour du souverain pontife pour annoncer qu'il différait son voyage en Orient; ce prince montait à cheval pour revenir à Paris, lorsque le frère André se présenta devant lui, et lui dit : « Êtes-vous Philippe roi de France, » qui avez promis à Dieu et à son église de » délivrer la Terre-Sainte? » Le roi répondit: « Oui. » Alors le religieux reprit : « Si votre in- » tention est de faire ce que vous avez résolu, » je prie Jésus-Christ de diriger vos pas et de » vous donner la victoire; mais si l'entre- » prise que vous avez commencée ne doit » tourner qu'à la honte et au malheur des » chrétiens, si vous n'êtes pas décidé à l'ache- » ver avec le secours de Dieu, si vous avez » trompé la sainte église catholique, la jus- » tice divine s'appesantira sur votre famille, » sur votre royaume, et le sang que la nou- » velle de votre expédition a fait répandre » s'élevera contre vous. » Le roi surpris de cette étrange apostrophe, répondit : « Frère » André, venez avec nous; » et le Frère André répliqua sans s'émouvoir et d'un ton d'inspiré : « Si vous alliez en Orient, j'irais devant » vous; mais comme vous allez à l'Occident, » je vous laisse aller. Je retournerai faire pé- 1291-1396

1291-1396 » nitence de mes péchés dans la terre que » vous abandonnez aux Sarrasins. »

Telle était encore l'autorité des orateurs qui parlaient au nom de Jérusalem, que les dernières paroles du frère André jetèrent le trouble et l'incertitude dans l'esprit d'un puissant monarque; mais de nouveaux orages politiques venaient d'éclater. Édouard III avait porté ses prétentions sur le trône des Capets; son ambition donna le signal d'une guerre qui devait durer plus d'un siècle et répandre les plus grandes calamités sur la France. Philippe, attaqué par un ennemi formidable, fut obligé de renoncer à son expédition d'outre-mer, et d'employer, pour défendre son propre royaume, les troupes et les flottes qu'il avait rassemblées pour délivrer l'héritage de Jésus-Christ.

Le pape néanmoins n'abandonna point le projet de la guerre sainte. Le poète Pétrarque, qui se trouvait alors à la cour d'Avignon, se montra un des apôtres les plus ardents de la croisade; cet illustre poète, en qui nous ne voyons aujourd'hui que le chantre ingénieux de la belle Laure, et qu'on regardait alors comme le plus digne interprète de la sagesse des anciens, comme une des lumières de son

siècle, adressa une lettre éloquente au doge de 1291-1396
Venise pour l'engager à combattre les musulmans. Quelques états d'Italie réunirent leurs forces pour faire une expédition en Orient. Une chronique des comtes d'Ason rapporte qu'on vit sortir de Milan un grand nombre de croisés vêtus de blanc, avec une croix rouge; une flotte armée par le souverain pontife, par la république de Venise et le roi de Chypre, parcourut l'archipel et surprit la ville de Smyrne, où les croisés furent bientôt assiégés à leur tour par les Turcs. Le légat du pape et plusieurs chevaliers périrent dans une sortie, ce qui détermina le souverain pontife à tenter de nouveaux efforts pour ranimer le zèle de la croisade. Ce fut alors que le dauphin de Viennois, Humbert II, résolut de prendre la croix, et vint à la cour d'Avignon supplier le pape de *lui octroyer d'être capitaine du saint voyage contre les Turcs, et contre les non féaux de l'église de Rome.* Humbert obtint facilement ce qu'il demandait, et retourna dans ses états pour faire les préparatifs de son expédition. Il aliéna ses domaines, il vendit des priviléges à la noblesse, des immunités aux villes; il leva des sommes considérables sur les juifs, sur les marchands italiens établis dans le Viennois, exigea un tribut de tous ceux de ses sujets qui

1291-1396 ne l'accompagnaient point à la croisade, et s'étant embarqué avec cent hommes d'armes, il alla chercher en Asie la fortune des conquérants ou la gloire des martyrs. Il ne trouva ni l'une ni l'autre, et revint en Europe sans renommée et chargé de dettes. L'histoire nous représente Humbert II comme un prince faible, inconstant et irrésolu. Il se ruina d'abord par ses dissipations, ensuite par les dépenses de la croisade; las du monde et des affaires, il finit par abandonner à la couronne de France sa principauté, qu'il avait engagée à Philippe de Valois, et se retira dans un monastère des Frères prêcheurs. Afin de le consoler de n'avoir pas conquis l'Egypte ou tout autre pays des infidèles, le pape lui donna le titre de patriarche d'Alexandrie, et le roi de France, pour lui faire oublier le Dauphiné, le nomma archevêque de Reims.

Tels furent les événements et les suites de cette croisade, occasionnée en Europe par l'arrivée de Hugues de Lusignan, roi de Chypre. Quelques années s'étant écoulées, ce prince vint de nouveau solliciter le souverain pontife; à cette époque, la plupart des souverains étaient en état de guerre, et le pape ne pouvant rien faire pour le roi de Chypre, eut la singulière pensée de le nommer tribun de

Rome. Hugues de Lusignan accepta cette 1291-1396
fonction, et mourut en Italie, sans avoir pu envoyer aucun secours en Orient.

La guerre n'était point alors le seul fléau qui ravageât le monde ; la peste se joignit à la fureur des armes ; cette peste qu'on appelait la peste noire, et qui avait pris naissance sur le grand plateau de la Tartarie, parcourut toutes les contrées de l'Orient et de l'Occident, et causa en peu d'années le trépas de treize millions d'hommes. Les historiens ont remarqué que ce fléau avait suivi dans sa marche funèbre la route que suivaient les marchands qui apportaient en Europe les productions de l'Inde, et les pélerins qui revenaient de la Palestine.

Quand la peste eut cessé ses ravages, la guerre reprit toutes ses fureurs. L'état déplorable où la discorde plongeait alors l'Europe, et surtout la France, devait faire regretter les temps où la prédication d'une croisade imposait silence à toutes les passions et suspendait toutes les hostilités. Le pape avait plusieurs fois entrepris de rétablir la paix : il adressa d'abord des supplications au monarque anglais ; il le menaça ensuite des foudres de l'Eglise ; mais la voix du père des fidèles se perdit dans le bruit des armes.

1291-1396 Philippe de Valois était mort au milieu de la lutte terrible qu'il soutenait avec l'Angleterre. La perte de la bataille de Poitiers, et la captivité du roi Jean, devinrent le signal des plus grands désordres qui aient troublé le royaume dans le moyen âge. Les complots du roi de Navarre, les intrigues des grands, l'égarement du peuple, la fureur des factions, les scènes sanglantes de la Jacquerie, répandirent l'effroi et la désolation dans la capitale et dans les provinces. Lorsque la France eut achevé d'épuiser ses trésors pour racheter la liberté du roi Jean, la présence de son monarque ne put lui rendre le repos dont elle avait besoin pour réparer ses malheurs. Les soldats des deux nations qu'on renvoyait sans solde et qui se trouvaient sans asile, s'étaient réunis en bandes armées, et, sous le nom de *compagnies blanches*, parcouraient le royaume, bravant les ordres du roi, les excommunications du pape, portant partout la licence, le meurtre, la dévastation. Tout ce qui avait échappé au fer des Anglais, à l'avidité de ceux qui levaient les impôts, devenait la proie de ces brigands, dont le nombre s'accroissait en proportion de leur impunité et de leurs excès. Les campagnes restaient incultes; toutes les voies du commerce se trouvaient interrompues; la terreur et la misère régnaient dans les villes.

Ainsi la suspension des hostilités n'avait apporté aucun soulagement aux malheurs des peuples, et les désordres qui éclataient dans la paix étaient plus insupportables que ceux qu'on avait soufferts dans la guerre. 1291-1396

Ce fut dans ces circonstances malheureuses que Pierre, fils de Hugues de Lusignan, vint, à l'exemple de son père, solliciter les secours des princes chrétiens contre les infidèles, et fit adopter à Urbain V le projet d'une nouvelle croisade. Peut-être espérait-il que l'état de confusion où se trouvait la France, lui offrirait un moyen de lever des troupes, et qu'il pourrait tourner, contre ses ennemis en Orient, toutes ces fureurs belliqueuses qui désolaient le royaume.

Pierre de Lusignan proposait d'attaquer la puissance des sultans du Caire, dont la domination s'étendait sur Jérusalem. La chrétienté avait alors, parmi les nations musulmanes, des ennemis plus redoutables que les mameluks d'Égypte. Les Turcs, maîtres de l'Asie mineure, venaient de passer l'Hellespont, de pousser leurs conquêtes jusqu'au mont Hémus, et de porter le siége de leur empire dans Andrinople; c'était là, sans doute, l'ennemi qu'il fallait attaquer; mais les Turcs n'inspiraient encore de sérieuses alarmes que dans les pays

1291-1396 qu'ils avaient envahis ou menacés. A la cour d'Avignon où se trouvèrent avec le roi de Chypre, le roi de France et un roi de Danemarck, on ne s'occupa ni de l'invasion de la Romanie, ni des dangers de Constantinople; mais de la perte des colonies chrétiennes en Syrie, et de la captivité dans laquelle gémissait la ville de Jésus-Christ.

Pierre de Lusignan parlait avec enthousiasme de la guerre contre les infidèles et de la délivrance des saints lieux; le roi Jean ne l'écouta point sans émotion, et finit par oublier ses propres malheurs, pour s'occuper de ceux des chrétiens au-delà des mers. Valdemar III, roi de Danemarck, était également touché des discours et des récits du roi de Chypre. Le pape prêcha la croisade devant les trois monarques; on était alors dans la semaine sainte; le souvenir des souffrances de Jésus-Christ semblait donner plus d'autorité aux paroles du pontife, et lorsqu'il déplora les malheurs de Jérusalem, les princes qui l'écoutaient ne purent retenir leurs larmes, et jurèrent d'aller combattre les Sarrasins.

On doit croire, sans doute, que le roi de France fut entraîné à prendre la croix par un sentiment de piété, et par l'éloquence du pape; mais on doit penser aussi que les conseils de

la politique ne furent point étrangers à sa dé- 1291-1308
termination. L'esprit de la guerre sainte, si on venait à bout de le réveiller, devait appaiser ou éteindre les discordes et les passions allumées par la révolution et la guerre civile. Le roi Jean pouvait avoir l'espérance de réunir sous l'étendard de la croisade, et d'entraîner avec lui, au-delà des mers, les *compagnies blanches* que son autorité n'avait pu soumettre; le souverain pontife n'était pas moins impatient de voir s'éloigner ces bandes de brigands qui bravaient sa puissance spirituelle et le menaçaient de le faire prisonnier dans Avignon.

Plusieurs grands seigneurs, Jean d'Artois, le comte d'Eu, le comte Dammartin, le comte de Tancarville, le maréchal Boucicault, suivirent l'exemple du roi Jean. Le cardinal Taleyrand de Périgord fut nommé légat du pape dans la croisade. Le roi de Danemarck promit de réunir ses forces à celles des Français. Pour encourager son zèle, le souverain pontife lui donna un fragment de la vraie croix, et plusieurs autres reliques dont la vue devait sans cesse lui rappeler la sainte cause qu'il avait juré de défendre. Valdemar III était venu à la cour d'Avignon pour mettre son royaume sous la protection du St.-Siége; il fit tous les serments

1291-1396 qu'on exigeait de lui : mais les bulles qu'il obtint d'Urbain, pour prix de sa soumission, ne purent rétablir la paix dans ses états, et les troubles qui s'élevèrent à son retour lui firent oublier ses promesses.

Le roi de Chypre, avec les plus pressantes recommandations du pape, visita toutes les cours de l'Europe ; on admira partout le zèle et l'éloquence chevaleresque du héros et de l'apôtre de la croisade ; mais il ne reçut que des promesses vagues pour son entreprise, et de vaines félicitations pour un dévouement qui ne trouvait point d'imitateurs.

Le roi de France était le seul de tous les princes chrétiens qui parût s'occuper de la croisade. Urbain V montrait néanmoins peu de confiance dans la fermeté de sa résolution ; car il menaça d'excommunier tous ceux qui chercheraient à le détourner de la sainte entreprise. Toutes ces précautions du pontife, l'exemple du Roi et les indulgences de la croisade, ne purent entraîner la nation à prendre les armes, ni déterminer les compagnies blanches à *quitter la chambre*; c'est ainsi que les compagnies appelaient le royaume que désolaient leurs brigandages. On approchait du terme fixé pour l'expédition, et rien n'était prêt ; on n'avait ni flotte, ni armée. Ce fut alors que le

roi Jean mourut à Londres, où il était retourné 1291-1396
pour s'offrir en otage à la place du duc d'Anjou, évadé de sa prison, et peut-être aussi pour se débarrasser des soins d'une entreprise qu'il n'avait aucun moyen d'exécuter et de diriger avec succès.

Le pape tremblait dans Avignon, et ne s'occupait que d'éloigner ces bandes formidables, dont les chefs se disaient les *amis de Dieu et les ennemis de tout le monde*. L'histoire rapporte qu'il employa pour leur faire la guerre, le peu d'argent qu'on avait levé pour la croisade, ce qui excita de violents murmures. Ce fut alors que l'empereur d'Allemagne, Charles IV, de concert avec le roi de Hongrie, proposa de prendre les compagnies à sa solde et de les envoyer contre les Turcs. Si ce projet avait été exécuté, nous aurions pu joindre le nom de Bertrand Duguesclin à tous les noms glorieux qui ornent les pages de cette histoire; le héros breton devait être le chef des troupes destinées à combattre les musulmans sur les rives du Danube. Le souverain pontife lui avait écrit plusieurs lettres, pour l'engager à prendre part à la croisade; mais le projet de Charles IV fut à la fin abandonné, et Duguesclin conduisit les compagnies blanches en Espagne.

1291-1396 Cependant le roi de Chypre était parvenu à enrôler sous ses drapeaux un grand nombre d'aventuriers de toutes les conditions, accoutumés à vivre au milieu des périls, et qu'entraînait à sa suite l'espoir de piller les plus riches contrées de l'Orient. La république de Venise n'avait point dédaigné de prendre part à une expédition où son commerce pouvait recueillir de grands avantages. Pierre de Lusignan reçut aussi des secours des braves chevaliers de Rhodes, et, de retour dans l'île de Chypre, il s'embarqua à la tête d'une armée de dix mille hommes pour réaliser ses projets de conquête sur les infidèles. Les croisés, à qui le pape avait envoyé un légat, allèrent attaquer Alexandrie qu'ils trouvèrent presque sans défense. Lorsque la place fut tombée en leur pouvoir, le roi de Chypre voulait qu'on s'y fortifiât et qu'on y attendît les armées du Caire; ses soldats et ses alliés ne purent résister à l'envie de piller une cité florissante, et craignant ensuite d'être surpris par les mameluks, ils mirent le feu à la ville et l'abandonnèrent le quatrième jour de la conquête. Sans avoir vaincu les musulmans, on les avait irrités. Après le départ précipité des croisés, le peuple égyptien, n'écoutant que la vengeance et la haine, se porta à toutes

sortes de violences contre les chrétiens qui habitaient l'Égypte. On saisit, par l'ordre du sultan du Caire, tout ce qui appartenait aux Vénitiens; les mamelucks, ayant préparé une flotte, menaçaient de faire à leur tour une descente dans l'île de Rhodes et dans l'île de Chypre. On implora de nouveau les peuples de l'Occident; le pape invita tous les princes chrétiens à s'armer contre les infidèles; mais aucun d'eux ne consentit à prendre la croix, et le roi de Chypre resta seul en butte à la guerre qu'il avait provoquée. 1291-1396

Cependant à l'ardeur des croisades avait succédé dans l'esprit des guerriers une passion de se distinguer et de s'enrichir par des entreprises chevaleresques et des expéditions aventureuses auxquelles se mêlaient toujours quelques souvenirs des guerres saintes. Les Génois ayant formé le projet de porter la guerre sur les côtes de Barbarie, dont les habitants infestaient la Méditerranée, demandèrent un chef et des troupes au roi de France. Au seul bruit de cette entreprise, on vit accourir de toutes les provinces une foule de guerriers avides de signaler leur bravoure : le comte d'Auvergne, le sire de Coucy, Guy de la Trimouille, messire Jean de Vienne, amiral de France, sollicitèrent l'honneur d'aller combattre les infidèles

1291-1396 en Afrique; quatorze cents chevaliers et seigneurs, sous les ordres du duc de Bourbon, se rendirent à Gènes et s'embarquèrent sur la flotte de la république; les Français et les Génois, les uns conduits par l'amour du butin et de la gloire, les autres, par l'intérêt plus positif de leur commerce, allaient à cette guerre d'outre-mer comme à une fête. « Moult » grande beauté et plaisance, dit Froissard, » fut de voir l'ordonnance du partement, et » comment ces bannières, pennons et ces » estrannières, bien et richement armoyés des » armes des seigneurs, venteloient au vent » et resplendissoient au soleil, et d'ouir ces » trompettes et ces claronceaux retentir et » bondir; austres ménestriers faisant leur mé- » tier, de pipes, de chalemelles et de ma- » caires, tant que du son et de la voix qui » en issoient, retentissoit toute la mer. » Après quelques jours de navigation, l'armée chrétienne arriva sur les côtes de Barbarie, et mit le siége devant la ville d'*Afrique*. Les habitants leur opposèrent quelque résistance, et ne pouvant concevoir pourquoi ils étaient ainsi attaqués par un ennemi qu'ils ne connaissaient point et dont ils n'avaient jamais entendu parler, ils envoyèrent des députés au camp des chrétiens pour leur demander quel motif les

avait amenés devant leurs murailles ; les Gé- 1291-1396
nois rappelèrent sans doute aux députés les brigandages exercés sur la Méditerranée et jusque sur les côtes d'Italie ; mais les chevaliers ne pouvaient alléguer aucun grief, et durent être embarrassés de répondre à la demande des assiégés. Froissard, qui rend compte de cette expédition, nous apprend que le duc de Bourbon assembla le conseil des principaux chefs, et qu'après avoir délibéré sur la question faite par les Sarrasins, il leur adressa cette réponse que nous rapporterons dans le vieux langage du temps : « Ceux qui » demandoient pourquoi on leur faisoit la » guerre, devoient savoir que leur lignée et » génération avoient mis à mort et crucifié le » fils de Dieu nommé et appelé Jésus-Christ, » et qu'on vouloit amender sur eux ce fait et » méfait. De plus ils ne croyoient point au » saint baptême, ni à la Vierge Marie, mère » de Jésus-Christ ; pourquoi toutes ces choses » considerées, on tenoit les Sarrasins et toute » leur secte pour des ennemis. » Les assiégés ne durent pas être très satisfaits de cette explication ; « aussi, ajoute le bon Froissard, » n'en firent-ils que rire, disant qu'elle n'était » pas raisonnable et bien prouvée ; car les

1291-1396 » juifs avoient mis ce Jésus-Christ à mort et » non eux. »

Les chevaliers français avaient plus de bravoure que d'instruction, et savaient mieux combattre que raisonner. Ils poursuivirent le siége, et livrèrent plusieurs assauts; mais dans toutes leurs attaques ils rencontrèrent une vive résistance. Cependant ils étaient persuadés que le ciel se déclarait pour leur cause, et devait faire des prodiges pour leur assurer la victoire. On racontait dans leur camp qu'un bataillon de dames blanches avait paru au milieu des combattants, et porté la terreur parmi les infidèles. On parlait d'un chien miraculeux que Dieu avait envoyé aux soldats chrétiens comme une sentinelle vigilante, et qui plusieurs fois les empêcha d'être surpris par les musulmans. Nous répétons ici ces contes merveilleux pour faire connaître l'esprit des chevaliers, qui ne voyaient plus que des dames dans une circonstance où les premiers croisés n'auraient vu que des saints et des anges. Le conte du chien miraculeux sert à prouver que les guerriers français ne veillaient guère autour de leur camp, et qu'ils pouesaient le siége avec plus de bravoure que de prudence. On livra plusieurs combats, dans lesquels les plus

téméraires perdirent la vie. La chaleur du climat et de la saison fit naître des maladies contagieuses. A mesure que les obstacles se multipliaient autour d'eux, l'ardeur des assiégeants tendait chaque jour à s'affaiblir. La discorde s'établit dans l'armée chrétienne, où les Français et les Génois se reprochaient mutuellement leurs misères : l'hiver approchait, on désespérait de réduire la place; le duc de Bourbon résolut de lever le siége, et de retourner en Europe avec ses chevaliers et ses soldats. 1291-1396

Depuis plusieurs mois on n'avait en France aucune nouvelle de cette expédition; on faisait des processions et des prières publiques dans toutes les provinces pour demander au ciel le retour des croisés. Les vieilles chroniques nous apprennent que « la dame de » Coucy, la dame de Sully, dauphine d'Au- » vergne, et toutes les dames de France qui » avoient leurs seigneurs et maris dans celui » voyage, étoient en grand esmoy pour eux » le terme que le voyage dura, et quand les » nouvelles leur vinrent qu'ils avoient jà passé » la mer, elles furent toutes resjouies. »

Cette expédition que les Génois avaient provoquée dans l'intention de défendre le commerce contre les brigandages des pirates, ne

1291-1396 fit qu'accroître le mal auquel on voulait remédier; la vengeance, l'indignation, la crainte, armèrent de toutes parts les infidèles contre les chrétiens. De toutes les côtes d'Afrique il sortit des vaisseaux qui couvrirent la Méditerranée, et interceptèrent les communications avec l'Europe; on ne reçut plus les marchandises qu'on avait coutume de tirer de Damas, du Caire, d'Alexandrie, et les historiens du temps déplorent, comme une calamité, l'impossibilité où l'on se trouva en France et en Allemagne de se procurer des épiceries.

La guerre qui avait éclaté entre l'Égypte et le royaume de Chypre se poursuivait de part et d'autre avec une égale animosité. Tandis que le sultan du Caire menaçait ce qui restait des colonies chrétiennes en Orient, le roi de Chypre, les chevaliers de Rhodes portaient la terreur sur toutes les côtes de la Syrie; dans une excursion ils s'emparèrent de Tripoli, et livrèrent la ville aux flammes. Tortose, Laodicée, Bélinas, éprouvèrent le même sort: cette manière de faire la guerre dans un pays qu'on voulait conquérir et délivrer, excita partout la fureur des musulmans, sans relever les espérances et le courage des chrétiens établis au-delà des mers. Les pèlerinages à la Terre-Sainte se trouvèrent interrompus, et, pendant

plusieurs années, aucun des chrétiens de l'Europe ne put visiter Jérusalem. 1291-1396

Cependant le sultan d'Égypte, après avoir fait d'inutiles efforts pour se venger de l'expédition d'Alexandrie, fit la paix avec le roi de Chypre et les chevaliers de Rhodes. On convint que tous les prisonniers seraient rendus de part et d'autre, et que le roi de Chypre aurait la moitié des droits perçus sur les marchandises qui entraient à Tyr, à Berouth, à Sidon, à Alexandrie, à Jérusalem et à Damas. Le traité régla le tribut que devaient payer les pélerins dans les lieux de la Terre-Sainte où les appelait leur dévotion. Le sultan d'Égypte rendit aux chevaliers de St-Jean la maison qu'ils possédaient autrefois à Jérusalem, et les chrétiens eurent la permission de faire réparer les églises du St.-Sépulcre, de Bethleem, de Nazareth, etc., etc.

L'Europe avait alors détourné ses regards des contrées qui avaient excité si long-temps sa vénération et son enthousiasme, pour les porter vers les régions envahies ou menacées par les Turcs. Nous avons vu vers la fin du xime. siècle les hordes de cette nation se répandre et dominer dans toute l'Asie. On se rappelle que ce fut leur invasion dans la Palestine, leur domination violente dans la ville sainte, qui sou-

1291-1396 leva la chrétienté et provoqua la première croisade. Leur puissance, qui s'étendit jusqu'à Nicée et qui excitait déjà les alarmes des Grecs, fut renversée par les armées victorieuses de l'Occident. Les Turcs dont nous parlons ici, et que commençait à redouter la chrétienté vers la fin du XIVme. siècle, tiraient leur origine des Tartares, comme ceux qui les avaient précédés. Leurs tribus guerrières établies dans le Karisme, en avaient été chassées par les successeurs de Gengiskan; et les débris de cette nation conquérante, après avoir ravagé la Syrie et la Mésopotamie, étaient venus, quelques années avant la première croisade de St. Louis, chercher un asile dans l'Asie mineure.

La faiblesse des Grecs et la division des princes musulmans leur permirent de conquérir plusieurs provinces et de fonder un état nouveau au milieu des ruines de plusieurs empires. La terreur qu'inspirait leur valeur farouche et brutale facilita leurs progrès et leur ouvrit le chemin de la Grèce. Bientôt les contrées qui avaient été le berceau de la civilisation, des arts et des lumières, reçurent les lois du despotisme ottoman.

Sans doute que le despotisme, tel qu'on le connaissait alors en Asie et qu'on le voit encore de nos jours, est la plus fragile des ins-

titutions humaines. Les mesures violentes qu'il prenait pour se conserver, montraient assez qu'il avait lui-même la conscience de sa fragilité. Lorsqu'on le voit immoler toutes les lois de la nature à ses propres lois, tenir le glaive sans cesse suspendu sur tout ce qui l'approche, éprouver lui-même plus de crainte qu'il n'en inspire, on est tenté de croire qu'il n'a point d'appui véritable. En lisant l'histoire orientale du moyen âge, on s'étonne de voir tous ces empires, que le génie du despotisme avait élevés en Asie, disparaître tout-à-coup de la scène du monde et tomber presque sans résistance. Mais, il faut le dire, lorsque ce gouvernement monstrueux s'appuie sur les idées religieuses, sur les préjugés et les passions d'un grand peuple, il a aussi son ascendant populaire; il est aussi, pour me servir d'une façon de parler fort commune aujourd'hui, l'expression de toutes les volontés, et rien ne peut résister à son action ni arrêter le développement de sa puissance. 1291-1396

Ainsi s'éleva l'empire ottoman qui avait pour mobile la haine des chrétiens, la conquête de l'empire grec, et qui se soutenait par le double fanatisme de la religion et de la victoire. Les Turcs n'avaient que deux idées, ou plutôt deux passions toujours agissantes, qui leur te-

1291-1396 naient lieu de patriotisme : étendre leur domination et propager la foi musulmane. L'ambition qui portait le souverain à conquérir les provinces chrétiennes se trouvait être celle de toute la nation, accoutumée à s'enrichir par toutes les violences de la guerre, et qui croyait obéir au précepte le plus sacré du Coran en exterminant la race des infidèles. Si le prince devait sans cesse animer l'enthousiasme religieux et l'ardeur belliqueuse des sujets, les sujets à leur tour tenaient sans cesse le prince en haleine. Le chef absolu des ottomans pouvait impunément commettre tous les crimes; mais il ne pouvait vivre long-temps en état de paix avec ses voisins sans risquer son autorité et sa vie. Les Turcs ne supportaient ni un prince pacifique, ni un prince malheureux à la guerre: tant ils se persuadaient qu'ils devaient toujours combattre et qu'ils devaient toujours vaincre. Le peuple ottoman, pour qui rien n'était beau que les conquêtes, ne voulait obéir qu'à un conquérant, et s'il consentait à être esclave, à trembler sous un maître, c'était à la seule condition que ce maître tout puissant porterait au dehors la terreur de ses armes et donnerait des chaînes à tous les autres peuples.

La dynastie ottomane qui commença avec

la nation turque et lui donna son nom, cette 1291-1396
dynastie, toujours l'objet de la vénération et respectée par la révolte elle-même, présentait, par sa stabilité, un spectacle nouveau à l'Orient. Elle avait montré au monde une succession de grands princes qui ont presque tous dans l'histoire la même physionomie et se ressemblent par leur orgueil, leur ambition, leur génie militaire : ce qui prouve que tous ces héros barbares étaient formés par les mœurs nationales, et qu'il n'y avait parmi les Turcs qu'une seule manière d'être grand. On peut juger quel avantage cette harmonie entre les sujets et le souverain, devait donner à la nation ottomane dans ses guerres contre les chrétiens et même contre les autres peuples musulmans.

Tandis que l'Europe n'avait pour sa défense que des troupes féodales qui se rassemblaient en certaines circonstances, et qu'on ne pouvait retenir long-temps sous les drapeaux, les ottomans étaient le seul peuple qui eût une armée régulière toujours sous les armes. Leurs guerriers, toujours animés d'un même esprit, avaient d'ailleurs l'avantage de la discipline sur la chevalerie insubordonnée des Francs, que la discorde agitait sans cesse, et que mille passions différentes faisaient mouvoir.

1291-1396 Comme la population des Turcs ne suffisait pas toujours à leurs armées, ils forçaient chaque famille des pays conquis à livrer le cinquième de ses enfants mâles pour le service militaire. Ils levaient ainsi un tribut sur la population des chrétiens, et les fils des Grecs efféminés devinrent ces invincibles janissaires qui devaient un jour assiéger Byzance et détruire jusqu'aux ruines de l'empire des Césars. Tel était le peuple nouveau qui allait se placer entre l'Orient et l'Occident, et fixer tous les regards de l'Europe chrétienne jusqu'alors occupée de délivrer les lieux saints.

Lorsqu'on connaît la puissance et le caractère des ottomans, on s'étonne de voir ce qui restait de l'empire grec subsister long-temps dans leur voisinage. C'est ici qu'il faut reprendre de plus haut l'histoire des faibles successeurs de Constantin, tantôt formant des alliances avec les Turcs prêts à les dépouiller, tantôt implorant les secours des Latins qu'ils haïssaient, et cherchant à réveiller l'esprit des croisades dont ils redoutaient les suites.

Lors des premières invasions des Turcs dans la Grèce, l'empereur Andronic avait envoyé une ambassade au pape pour lui promettre d'obéir à l'église romaine, et lui demander des légats apostoliques avec une armée capable de

chasser les infidèles et d'ouvrir la route du St. Sépulcre. Cantacuzène, qui avait suivi l'exemple d'Andronic, disait aux envoyés du souverain pontife : « Je trouverai la gloire en » servant la chrétienté ; mes états offriront aux » croisés un passage libre et sûr ; mes troupes, » mes vaisseaux, mes trésors seront consacrés à » la défense commune, et mon sort sera digne » d'envie si j'obtiens la couronne du martyr. » Clément VI, à qui Cantacuzène s'était adressé, mourut sans avoir pu intéresser les guerriers chrétiens au sort de Constantinople. Peu de temps après, l'empereur s'ensevelit dans un cloître ; et le frère *Josaphat Christodule*, confondu parmi les moines du Mont-Athos, ne s'occupa plus d'une croisade chez les Latins. 1291-1396

Sous le règne de Jean Paléologue, les progrès des Turcs devinrent plus alarmants. L'empereur vint lui-même solliciter le souverain pontife. Après avoir, dans une cérémonie publique, baisé la main et les pieds du pape, il reconnut la double *procession* du St.-Esprit et la suprématie de l'église de Rome. Touché de cette humble soumission, le pape protesta qu'il viendrait au secours des Grecs ; mais lorsqu'il s'adressa aux souverains de l'Europe, il ne put en obtenir que de vaines promesses

1291-1396 Au moment où Paléologue était prêt à s'embarquer à Venise pour retourner en Orient, il fut arrêté par ses créanciers, et resta ainsi plusieurs mois sans que le souverain pontife et les princes qu'il était venu solliciter et qui lui avaient promis de délivrer son empire, eussent fait la moindre démarche pour le délivrer lui-même. Paléologue, revenu à Constantinople au milieu de sa famille divisée et des Grecs qui le méprisaient, attendit en vain l'effet des promesses du pape. Dans son désespoir, il prit enfin le parti d'implorer la clémence du sultan Amurat, et d'acheter, par un tribut, la permission de régner sur les débris de son empire. Il se plaignit de cette dure nécessité au pontife de Rome, qui fit prêcher une nouvelle croisade; mais les monarques chrétiens virent avec indifférence un prince rentré dans le sein de l'église catholique, condamné à se déclarer le vassal des infidèles. L'empereur de Byzance et le chef de l'église, en promettant, l'un, d'armer l'Occident pour la cause des Grecs, l'autre, de soumettre les Grecs à l'église romaine, avaient pris des engagements qu'il était chaque jour plus difficile de remplir. Pendant qu'ils se reprochaient réciproquement de manquer à leur parole, Amurat, qui accomplissait mieux

ses menaces que le pape et les princes chrétiens 1291-1390
ne tenaient leurs promesses, ajoutait de nouvelles rigueurs au sort de Paléologue, et lui interdisait jusqu'à la liberté de réparer les remparts de sa capitale. Alors se renouvelèrent les supplications adressées au souverain pontife ; le pape les renvoya de nouveau aux monarques de la chrétienté, qui n'y répondirent point, ou se contentèrent de plaindre l'empereur et le peuple de Byzance.

Sans doute que les empereurs grecs avaient besoin pour se défendre du secours des Latins ; mais cette politique pusillanime, qui invoquait sans cesse les nations étrangères, ne faisait que proclamer la faiblesse de l'empire, et devait ôter aux Grecs, dans les jours de péril, toute confiance en leurs propres forces. D'un autre côté, ces cris d'alarmes qui ne cessaient de retentir en Europe, ne trouvaient plus que des esprits incrédules ou des cœurs indifférents. En vain on répétait aux guerriers de l'Occident que Constantinople était la barrière de la chrétienté ; ils ne pouvaient regarder comme une barrière capable d'arrêter l'ennemi, une ville qui ne suffisait point à sa propre défense, et qui avait sans cesse besoin d'être secourue. Lorsque Grégoire XI sollicita l'empereur d'Allemagne de secourir Constantinople, ce prince répondit

1291-1396 avec humeur que les Grecs avaient ouvert aux Turcs les portes de l'Europe et *mis le loup dans la bergerie.*

Alors les tristes restes de l'héritage des Césars n'avaient pas vingt lieues d'étendue, et dans cet espace étroit, il y avait un empire de Byzance, un empire de Rhodoste ou de Selivrée; les princes, que les liens du sang devaient réunir, se disputaient avec fureur les lambeaux de la pourpre impériale. On voyait le frère armé contre le frère; le père et les fils se déclarant la guerre; tous les crimes que l'ambition avait inspirés autrefois pour obtenir le sceptre du monde romain, on les commettait encore pour régner sur quelques misérables cités. Tel était l'empire d'Orient que pressait de toutes parts la domination ottomane.

A l'époque dont nous parlons, tous les princes de la famille de Paléologue ayant été mandés à la cour de Bajazet, obéirent en tremblant à son ordre suprême; et s'ils sortirent sains et saufs du palais du sultan, qui était pour eux comme l'antre du lion, c'est que la pitié désarma les bourreaux, et que le mépris qu'ils inspiraient aux musulmans fut leur sauve-garde. L'empereur ottoman se contenta d'ordonner à Manuel, fils et successeur de Jean Paléologue, non pas de lui livrer Constantinople, mais d'y

rester enfermé comme dans une prison, sous peine de perdre la couronne et la vie. 1291-1396

Tandis que les Grecs tremblaient ainsi devant les Turcs, les janissaires franchissaient sans obstacle le détroit des Thermopyles et s'avançaient dans le Péloponèse. D'un autre côté, Bajazet, que la rapidité de ses conquêtes faisait surnommer *Iberim* ou *l'Éclair*, envahissait le pays des Serviens, celui des Bulgares, et se disposait à porter la guerre dans la Hongrie.

Un schisme déplorable divisait alors la chrétienté. Deux papes se partageaient l'empire de l'église, et la république européenne n'avait plus de chef qui pût l'avertir de ses dangers, d'organe qui exprimât ses vœux et ses craintes, de lien qui réunît ses forces; les opinions religieuses n'avaient plus assez d'influence pour faire entreprendre une croisade; il ne restait à la chrétienté pour sa défense que l'esprit de la chevalerie et le caractère belliqueux de quelques nations de l'Europe.

Les ambassadeurs que Manuel envoya en Occident, répétant les éternelles lamentations des Grecs sur la barbarie des Turcs, sollicitèrent en vain la piété des fidèles. Les envoyés de Sigismond, roi de Hongrie, furent plus heureux, lorsqu'arrivés à la cour de France

1291-1396 ils implorèrent la bravoure des chevaliers et des barons. Charles VI n'avait point renoncé, si on en croit les historiens du temps, à tenter quelque grande entreprise contre les ennemis de la foi : « afin d'acquitter, dit Froissard, les âmes de ses prédécesseurs, le roi Philippe, de bonne mémoire, et le roi Jean, son aïeul. » Les envoyés hongrois avaient eu soin d'insinuer dans leurs discours que le sultan des Turcs méprisait la chevalerie chrétienne; il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'ardeur des guerriers français ; et lorsque le roi eut déclaré qu'il entrait dans la ligue contre les infidèles, tout ce que le royaume avait de preux chevaliers se précipita sous les armes. La plupart des barons et des seigneurs qui s'étaient trouvés à la malheureuse expédition d'Afrique, ne voulurent point perdre cette nouvelle occasion d'exercer leur valeur. Cette brave milice avait à sa tête le duc de Nevers, fils du duc de Bourgogne, jeune prince à qui sa témérité fit donner dans la suite le surnom de *Jean-sans-Peur*. Parmi les autres chefs on remarquait le comte de la Marche, Henri et Philippe de Bar, parents du roi de France, Philippe d'Artois, connétable du royaume; Jean de Vienne, amiral ; le sire de Coucy, Guy de la Trimouille et le ma-

réchal de Boucicaut, dont le nom se trouve 1291-1398
mêlé à l'histoire de toutes les guerres de son temps.

Toutes les idées de la gloire, tous les sentiments de la religion et de la chevalerie se rattachaient à cette expédition. Les chefs s'étaient ruinés pour faire les préparatifs de leur voyage et pour étonner l'Orient par leur magnificence; le peuple implorait la protection du ciel pour le succès de leurs armes. On comparait déjà l'entreprise des nouveaux croisés à celle de Godefroy de Bouillon, et les poètes du temps célébraient la délivrance prochaine de la Terre-Sainte.

L'armée française, où l'on comptait quatorze cents chevaliers et autant d'écuyers, traversa l'Allemagne et se grossit en chemin d'une foule de guerriers venus de l'Autriche et de la Bavière. Lorsqu'ils arrivèrent sur les bords du Danube, ils trouvèrent toute la noblesse de la Hongrie et de la Bohème sous les armes. En passant en revue les nombreux soldats accourus pour combattre les Turcs, Sigismond s'écria plein de joie: « que si le ciel venait à » tomber, les lances de l'armée chrétienne le » retiendraient dans sa chute. »

Jamais une guerre ne commença sous de plus heureux auspices. Non-seulement l'esprit

1291-1396 de la chevalerie avait fait accourir un grand nombre de guerriers sous les drapeaux de la croix ; mais plusieurs peuples maritimes de l'Italie s'étaient armés pour la défense de leur commerce en Orient. Une flotte vénitienne, commandée par le noble Mocenigo, venait de se réunir aux vaisseaux de l'empereur grec et des chevaliers de Rhodes, vers l'embouchure du Danube, et devait faire triompher le pavillon des Francs dans l'Hellespont, tandis que l'armée chrétienne marcherait contre Constantinople.

Dès qu'on eut donné le signal de la guerre, rien ne put résister à la valeur impétueuse des croisés ; partout ils battirent les Turcs, s'emparèrent de plusieurs villes de la Bulgarie et de la Servie, et vinrent mettre le siége devant Nicopolis : heureux si ces premiers avantages ne leur eussent pas donné une confiance aveugle dans la victoire!

Les chevaliers français, qu'on voyait toujours à la tête de l'armée chrétienne, ne pouvaient croire que Bajazet osât les attaquer, et lorsqu'on vint annoncer que le sultan arrivait avec son armée, ils châtièrent le téméraire qui leur en donna le premier avis. Cependant l'armée ottomane avait traversé le Mont-Hémus et s'avançait vers Nicopolis. Quand les

deux armées furent en présence, Sigismond 1291-1396
conjura ses alliés de modérer leur ardeur belliqueuse et d'attendre une occasion favorable pour attaquer un ennemi qu'ils ne connaissaient point. Le duc de Nevers et les jeunes seigneurs qui l'acccompagnaient écoutèrent impatiemment les avis des Hongrois, et crurent qu'on voulait leur disputer l'honneur de commencer le combat. A peine le drapeau du croissant a-t-il frappé leurs regards, qu'ils se précipitent hors du camp et fondent sur l'ennemi : les Turcs se retirent et paraissent prendre la fuite; les Français les poursuivent en désordre, et se trouvent bientôt séparés de l'armée hongroise. Tout-à-coup des nuées de spahis et de janissaires accourent des forêts du voisinage où ils étaient placés en embuscade. Dans toute la campagne on avait planté des pieux qui arrêtaient la marche de la cavalerie. Les guerriers francs ne pouvant ni avancer ni reculer, enveloppés par une armée innombrable, ne combattent plus pour vaincre, mais pour mourir avec gloire et vendre chèrement leur vie. Après avoir, pendant plusieurs heures, porté le carnage dans les rangs ennemis, tout ce qu'il y avait de Français dans la mêlée périt sous le fer des musulmans ou fut fait prisonnier.

1291-1396 Bajazet, après cette première victoire, tourna toutes ses forces contre l'armée hongroise que la terreur avait déjà ébranlée et qui fut dispersée au premier choc. Sigismond, qui le matin de cette journée comptait cent mille hommes sous ses étendards, se jeta dans une barque de pêcheur, et côtoyant les rives de l'Euxin, se réfugia à Constantinople, où sa seule présence annonça sa défaite et répandit la consternation. . .

Tels furent les fruits de la présomption et de l'indiscipline des guerriers français. L'histoire a plaint leurs revers plus qu'elle n'a blâmé leur conduite; elle s'est contentée de dire qne pour vaincre les Turcs, les Hongrois auraient dû montrer la valeur des Français, ou les Français imiter la prudence des Hongrois.

Bajazet, qui avait été blessé dans la bataille, se montra barbare après la victoire. Quelques historiens ont dit que le sultan avait à venger la mort de plusieurs captifs musulmans massacrés par l'armée chrétienne. Il fit amener devant lui tous les prisonniers dépouillés de leurs vêtements, la plupart couverts de blessures, et donna l'ordre à ses janissaires de les égorger sous ses yeux. Trois mille guerriers Français furent immolés à sa vengeance; on n'épargna que le duc de Nevers, le comte

de la Marche, le sire de Coucy, Philippe d'Artois, le comte de Bar, le maréchal Boucicaut, et quelques autres chefs dont l'empereur ottoman espérait tirer une rançon. 1291-1396

La nouvelle d'un si grand désastre fut apportée en France par la renommée; on menaça de jeter dans la Seine les premiers qui en parlèrent: plusieurs furent enfermés au Châtelet de Paris par ordre du roi. A la fin les bruits les plus sinistres se trouvèrent confirmés par les récits de messire de Hély que Bajazet avait envoyé en France pour annoncer la défaite des chrétiens et la captivité de leurs chefs. Cette nouvelle porta la désolation à la cour de Charles VI et dans tout le royaume. Froissard ajoute dans son style naïf: « que les hautes » dames de France furent fort courroucées, et » bien y avoit cause, car ce leur tenoit trop » près du cœur. »

Pour fléchir le courroux de l'empereur turc, Charles VI lui envoya de magnifiques présents. Des messagers, traversant la Hongrie et le territoire de Constantinople, portèrent au sultan des faucons blancs venus de la Norvège, de *fines écarlates*, *des toiles blanches et vermeilles* de Reims, des *draps de haute lice*, ou tapisseries *ouvrées à Arras*, *en Picardie*, qui représentaient l'histoire d'Alexan-

1291-1396 dre, *laquelle chose*, ajoutent les chroniques contemporaines, *étoit très agréable à voir à tous gens de bien et d'honneur.* A la cour de France on ne savait comment envoyer en Turquie l'argent nécessaire pour racheter la liberté des princes et seigneurs retenus dans les prisons de Bajazet. Un banquier de Paris fit alors ce que n'aurait pu faire aucun souverain de l'Europe; de concert avec quelques marchands de Gènes, il négocia la rançon des prisonniers, et se chargea de payer pour cette rançon la somme convenue de deux cent mille ducats.

Les nobles captifs que le sultan avait traînés à sa suite jusqu'à Bruse, eurent enfin la liberté de revenir en Europe. Deux seulement ne revirent point leur patrie: Guy de la Trimouille mourut dans l'île de Rhodes. La dame de Coucy, qui ne pouvait se consoler, avait envoyé chez les Turcs un fidèle chevalier pour apprendre le sort de son époux, et le chevalier revint avec la triste nouvelle que le sire de Coucy était mort dans sa prison.

Lorsque le duc de Nevers, avec ses compagnons d'infortune, quitta le camp de Bajazet, le sultan lui adressa ces paroles, rapportées par Froissard: « Comte de Nevers, je sais assez et » suis informé que tu es en ton pays un grand

» seigneur et fils d'un grand seigneur. Tu es » jeune et à venir; tu pourras et peut par ad- » venture prendre et recueillir en blasme et » vergogne ce qui t'est ainsi advenu en ta pre- » mière chevalerie, et volontiers pour recou- » vrer ton honneur, tu assembleras puissances » pour venir sur moi et donner bataille; si je » faisois doute et si je voulois, je te feroye » jurer sur ta foi et sur la loi que jamais tu ne » t'armeras contre moi, ni tous ceux qui sont » en ta compagnie; mais nenni, ce serment » ni à toi ni à eux ne ferai-je faire; mais je » veux quand tu seras venu et retourné par- » delà, que s'il te vient à plaisance que tu as- » sembles ta puissance et vienne contre moi, » tu me trouveras toujours prêt et appareillé à » toi et à tes gens. » 1291-1396

Ce discours, où se montrait tout l'orgueil ottoman, dut être sans doute une leçon pour de jeunes guerriers dont la folle présomption avait amené tous les malheurs de la guerre. Ils avaient méprisé Bajazet avant leur défaite; les superbes dédains de Bajazet après sa victoire, ne pouvaient passer à leurs yeux pour une vaine bravade. *Aussi*, dit Froissard, *bien leur en souvint tant qu'ils vécurent.*

A leur retour en France, les nobles chevaliers furent reçus avec l'intérêt qu'inspire la bra-

1291-1396 voure malheureuse. On ne se lassait point à la cour de Charles VI et à la cour de Bourgogne de les entendre raconter leurs exploits, leurs tragiques aventures, les misères de leur captivité ; ils disaient des merveilles de la magnificence de Bajazet, et lorsqu'ils répétaient les discours du sultan, qui avait coutume de dire *qu'il serait le sire de tout le monde, qu'encore il viendrait voir Rome et ferait manger l'avoine à son cheval sur l'autel de St.-Pierre*, lorsqu'ils parlaient des armées que l'empereur turc levait chaque jour pour accomplir ses menaces, quelque crainte, sans doute, devait se mêler dans l'âme des auditeurs au sentiment de la curiosité et de la surprise.

Cependant les récits du duc de Nevers et de ses compagnons réveillaient l'émulation des guerriers, et leurs malheurs en Asie inspiraient moins la compassion que le desir de venger leur défaite. Bientôt on annonça dans le royaume une nouvelle expédition contre les Turcs. Une foule de jeunes seigneurs et de chevaliers accoururent sous les armes. Le duc d'Orléans, frère du roi, ne pouvait se consoler de n'avoir point obtenu la permission de se mettre à leur tête et d'aller avec eux combattre les infidèles. Ce fut le maréchal Boucicaut qui, à peine revenu de sa captivité, conduisit les nou-

veaux croisés en Orient. Leur arrivée sur les rives du Bosphore délivra Byzance assiégée par Bajazet. Leurs exploits relevèrent le courage des Grecs et remirent en honneur parmi les Turcs les milices de l'Occident. Lorsqu'après une année de travaux et de combats glorieux ils revinrent dans leur patrie, l'empereur grec Manuel crut voir de nouveaux malheurs prêts à fondre sur lui, et résolut de suivre le maréchal Boucicaut pour solliciter d'autres secours auprès de Charles VI, mettant ainsi tout l'espoir de son empire dans les guerriers de la France. Il fut reçu avec de grands honneurs à son passage en Italie; lorsqu'il eut traversé les Alpes, des fêtes brillantes l'attendaient dans toutes les grandes cités. A deux lieues de Paris il trouva Charles VI et tous les grands du royaume venus à sa rencontre. Il fit son entrée dans la capitale vêtu d'une robe de soie blanche, monté sur un cheval blanc, marques distinctives du rang suprême parmi les Francs. On se plaisait à voir un successeur des Césars implorant les armes de la chevalerie, et la confiance qu'il mettait dans la bravoure des Français flattait l'orgueil de la nation; mais dans l'état où se trouvait alors la France, il était plus facile d'offrir à Manuel le spectacle des tournois et des cérémonies brillantes des cours, 1291-1396

1291-1396 que de lui fournir les trésors et les armées dont il avait besoin. Charles VI commençait à éprouver cette funeste maladie qui laissa le champ libre aux factions et jeta le royaume dans de grands malheurs. L'Angleterre, dont l'empereur de Constantinople sollicita aussi les secours, était troublée par l'usurpation de Henri de Lancastre; et si le monarque anglais prit alors la croix, ce fut moins dans l'intention de secourir les Grecs que pour faire oublier ses injustices, et pour avoir un prétexte de lever des impôts sur son peuple. Dans le même temps la déposition de Venceslas mettait tout en mouvement dans l'empire germanique; et l'hérésie naissante de Jean Hus donnait déjà le signal des désordres qui devaient troubler la Bohème pendant le xvme. siècle. Au milieu de tous ces troubles de la chrétienté, la seule puissance qui aurait pu rétablir l'harmonie était divisée elle-même, et l'église catholique, toujours partagée entre les prétentions rivales de deux pontifes, ne pouvait s'occuper ni de la paix entre les chrétiens, ni de la guerre contre les Turcs.

Cet état de la France et de l'Europe acheva de détruire toutes les espérances de l'empereur grec. Après avoir passé deux années à Paris sans rien obtenir, il prit le parti de quitter l'Occi-

dent, et s'étant embarqué à Venise, il s'arrêta 1291-1396
dans le Péloponèse, où il attendit patiemment que la fortune se chargeât elle-même de la ruine entière ou de la délivrance de son empire.

Cette délivrance qui ne pouvait plus venir des puissances chrétiennes, arriva tout-à-coup par un peuple plus barbare que les Turcs, et dont les conquêtes faisaient trembler tout l'Orient. Tamerlan ou Timur, du sein des guerres civiles, avait été porté au trône des Mogols et venait de relever au nord de l'Asie l'empire formidable de Gengiskan. L'histoire peut à peine suivre ce nouveau conquérant dans ses expéditions gigantesques. L'imagination est effrayée de la rapidité avec laquelle, pour nous servir d'une expression de Timur lui-même, il porta *le vent destructeur de la désolation* depuis le Zagathaï jusqu'à l'Indus, et depuis l'Indus jusqu'aux déserts glacés de la Sibérie. Tel était le fléau que le ciel envoyait pour abattre l'orgueil menaçant de Bajazet. Les historiens du temps ne sont pas d'accord sur les motifs qui armèrent le chef des Mogols contre l'empereur ottoman; les uns attribuent la détermination de Tamerlan aux plaintes des princes musulmans de l'Asie mineure, que le sultan des Turcs avait chassés de leurs états; d'autres, fidèles à l'esprit de leur siècle, et

1291-1396 cherchant les causes des grands événements dans les phénomènes célestes, expliquent l'invasion des Tartares par l'apparition d'une comète qui se fit voir pendant deux mois à l'Asie effrayée. Dédaignant les explications merveilleuses, nous nous bornerons à dire que la paix ne pouvait durer entre deux hommes poussés par la même ambition, et qui ne devaient point se pardonner l'un à l'autre d'avoir eu en même temps la pensée de conquérir le monde. Leur caractère comme leur politique se montre assez dans les menaces violentes qu'ils s'adressèrent réciproquement avant les hostilités, et qui devinrent le signal des plus sanglantes catastrophes.

Tamerlan, parti de Sarmacande, réduisit d'abord la ville de Sébaste, et, comme s'il eût voulu donner à Bajazet, avant de l'attaquer, le spectacle des ravages qui accompagnaient partout ses armes, il dirigea tout-à-coup ses hordes tartares vers la Syrie et les provinces gouvernées par les mamelucks d'Égypte. La valeur de ses soldats, les discordes de ses ennemis, la trahison et la perfidie qu'il ne dédaignait jamais d'appeler au secours de sa puissance, lui ouvrirent les portes d'Alep, de Damas, de Tripoli. Des torrents de sang et des pyramides de têtes humaines marquaient

le passage du conquérant mogol. Partout son approche répandait l'épouvante parmi les chrétiens comme parmi les musulmans; et quoiqu'il se vantât dans ses discours de venger la cause des opprimés, Jérusalem, en cette occasion, dut s'applaudir qu'il n'eût pas songé à sa délivrance. 1291-1396

Enfin les Tartares s'avancèrent vers l'Asie mineure. Timur traversa l'Anatolie avec une armée de huit cent mille hommes. Bajazet, qui avait levé le siége de Constantinople pour venir au-devant de son redoutable adversaire, le rencontra dans les plaines d'Ancyre. A la suite d'une bataille, qui dura trois jours, l'empereur ottoman perdit à-la-fois son empire et sa liberté. Les Grecs, à qui la renommée annonça bientôt cette victoire, remercièrent en tremblant leur farouche libérateur, et l'indifférence avec laquelle il reçut leur ambassade, prouve qu'il n'avait point eu l'intention de mériter leur reconnaissance. Arrivé au Bosphore, le vainqueur de Bajazet dirigea ses regards et ses projets vers l'Occident; mais le maître des plus vastes royaumes de l'Asie n'avait pas une barque qui pût le transporter au-delà du canal. Ainsi Constantinople, après avoir échappé au joug des ottomans, eut le bonheur d'échapper aussi à la présence des Tartares,

1291-1396 et l'Europe vit se dissiper loin d'elle ce violent orage.

Le vainqueur fit tomber sa colère sur la ville de Smyrne, défendue par les chevaliers de Rhodes. Cette ville fut emportée d'assaut, livrée au pillage et réduite en cendres; l'empereur mogol retourna en triomphe à Sarmacande, traînant à sa suite le sultan Bajazet, et méditant tour-à-tour la conquête de l'Afrique, l'invasion de l'Occident et une guerre contre la Chine.

Après la bataille d'Ancyre, plusieurs princes de la famille de Bajazet se disputèrent les provinces ravagées de l'empire ottoman. Si les Francs avaient paru alors dans le détroit de Gallipoli et dans la Thrace, ils auraient pu profiter des défaites et de la discorde des Turcs, et les repousser au-delà du Taurus; mais l'indifférence des états chrétiens, la perfidie et la cupidité de quelques peuples maritimes de l'Europe, laissèrent à la dynastie ottomane le temps et les moyens de relever sa puissance abattue.

Les Grecs ne profitèrent pas plus des victoires de Tamerlan que les Latins. Vingt ans après la bataille dAncyre, les ottomans avaient repris toutes leurs provinces; leurs armées environnaient de nouveau Constantinople, et

c'est ici qu'on peut appliquer à la puissance 1291-1396
des Turcs la comparaison orientale de ce serpent du désert qu'un éléphant a écrasé dans sa course, qui rassemble ensuite ses anneaux dispersés, relève peu à peu sa tête menaçante, ressaisit la proie qu'il avait abandonnée, et la presse de ses replis monstrueux.

Tant que les empereurs grecs n'eurent point de crainte pour leur capitale, ils n'eurent aucune relation avec les princes chrétiens de l'Europe; mais au moment du danger, la cour de Byzance renouvela ses supplications et ses promesses d'obéissance à l'église romaine. Une conversation de Manuel, rapportée par Phrantza, nous fait connaître la situation des Grecs et la politique des timides successeurs de Constantin : « Il ne nous reste, disait ce prince à son » fils Jean Paléologue, pour toute ressource » contre les Turcs, que leur crainte de notre » union avec les Latins, et la terreur que leur » inspirent les nations belliqueuses de l'Occi» dent. Dès que vous serez pressés par les in» fidèles, envoyez à la cour de Rome, et pro» longez la négociation sans jamais prendre » un parti décisif. » Manuel ajoutait que la vanité des Latins et l'obstination des Grecs s'opposeraient toujours à un accord véritable, et qu'une réunion quelconque avec le pape,

1291-1396 en réveillant les passions des deux partis, ne ferait que livrer Byzance à la merci des barbares.

Ces conseils, qui annonçaient peu de franchise dans la politique des Grecs, ne pouvaient être suivis long-temps avec succès. Les dangers devinrent plus pressants, les circonstances plus impérieuses; comme la chrétienté ne répondait à de vaines négociations que par de vaines promesses, le successeur de Manuel se trouva forcé de donner des gages de sa foi et de sa sincérité. On adopta enfin l'idée d'un concile où les deux églises devaient s'entendre et se rapprocher. L'empereur Jean Paléologue et les docteurs de l'église grecque se rendirent à Ferrare, puis à Florence. Après de longs débats la réunion fut jurée de part et d'autre, et proclamée solennellement. Dans l'Occident on célébra cet événement comme une victoire; à Constantinople, on cria au blasphème, à l'apostasie, à l'impiété. Ainsi s'accomplit la prédiction de Manuel; tous les efforts tentés pour réunir les opinions, ne servirent qu'à élever une nouvelle barrière entre les Grecs et les Latins.

Au concile de Ferrare et de Florence, les députés des Arméniens et des Maronites, des Jacobites d'Égypte et de Syrie, les Nestoriens

et les Ethiopiens se soumirent comme les Grecs 1291-1396
à l'autorité pontificale, et sans doute aussi dans l'espérance d'être secourus par les Latins et délivrés de la tyrannie des musulmans. Cette démarche solennelle était moins une soumission au St.-Siége qu'un hommage rendu à la bravoure des Francs, dans lesquels tous les chrétiens de l'Asie et de l'Afrique voyaient des libérateurs.

Cependant le pape Eugène, en recevant la soumission des Grecs, avait promis d'envoyer des secours à Constantinople et aux peuples chrétiens de l'Orient. Le pontife espérait que la réunion des deux églises et la prédication d'une croisade fixeraient sur lui les regards du monde chrétien et rendraient à l'autorité pontificale la confiance et la force que lui avaient fait perdre le schisme de l'Occident et les décrets séditieux du concile de Bâle. Il écrivit à tous les princes de la chrétienté les exhortant à se réunir pour arrêter enfin l'invasion des musulmans. Eugène rappelait dans sa lettre tous les maux que souffraient les fidèles dans les pays soumis à la domination des barbares. « Les Turcs liaient avec des cordes des troupes d'hommes et de femmes qu'ils traînaient à leur suite. Tous les chrétiens qu'ils condamnaient à la servitude, étaient confondus avec le plus vil butin et

1291-1396 vendus comme des bêtes de somme. Leur barbarie séparait le fils de son père, le frère de sa sœur, l'époux de son épouse. Ceux que l'âge ou les infirmités empêchaient de marcher, ils les tuaient sur les chemins, au milieu des villes. L'enfance même n'excitait point leur pitié; ils mettaient à mort d'innocentes victimes qui commençaient à peine la vie, et qui, ne connaissant pas encore la crainte, souriaient à leurs bourreaux en recevant le coup mortel. Chaque famille chrétienne était condamnée à livrer ses propres fils à l'empereur ottoman, comme on avait vu autrefois le peuple d'Athènes envoyer en tribut la fleur de sa jeunesse au monstre de Crète. Partout où les Turcs avaient pénétré, les campagnes étaient frappées de stérilité, les cités étaient sans lois et sans industrie; la religion chrétienne n'avait plus de prêtres, ni d'autels; l'humanité, plus d'appui, plus d'asile.» Enfin le père des fidèles n'oubliait aucune des cruautés commises par les ennemis du Christ; il ne pouvait contenir la tristesse que lui causaient tant d'images douloureuses, et conjurait les princes et les peuples de secourir le royaume de Chypre, l'île de Rhodes, et surtout Constantinople, les derniers boulevards de l'Occident.

Les exhortations du souverain pontife ne

trouvèrent que des cœurs indifférents parmi 1291-1396
les peuples de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne. Le sentiment de l'humanité, celui du patriotisme ne put ranimer l'enthousiasme qu'avait fait naître précédemment l'esprit de la religion et de la chevalerie. Les croisades lointaines, quel que fût leur objet, n'étaient plus regardées que comme l'œuvre d'une politique jalouse dont on faisait jouer les ressorts pour éloigner les princes et les grands qu'on voulait dépouiller de leur puissance. Dans l'état où se trouvait l'Europe, ceux qui aimaient la guerre n'avaient que trop d'occasions d'exercer leur bravoure sans quitter leurs foyers. Les Allemands qui avaient mis sur pied quarante mille hommes pour combattre les hérétiques de la Bohème, restèrent immobiles lorsqu'on leur représenta les Turcs prêts à porter l'étendard de l'islamisme jusqu'aux extrémités de l'Occident.

Cependant le pape ne se contenta pas d'exhorter les fidèles à prendre les armes, il voulut donner l'exemple; le pontife leva des soldats, équipa des vaisseaux pour faire la guerre aux Turcs. Les villes maritimes de Flandre, les républiques de Gènes et de Venise, qui avaient de grands intérêts en Orient, firent quelques préparatifs; leurs flottes se réunirent sous les étendards de St. Pierre et se dirigèrent vers

1291-1396 l'Hellespont. La crainte d'une prochaine invasion réveilla le zèle des peuples qui habitaient les rives du Dniester et du Danube. On prêcha la croisade dans les diètes de la Pologne et de la Hongrie. Sur les frontières menacées par les barbares, le peuple, le clergé et la noblesse obéirent à la voix de la religion et de la patrie.

Le souverain pontife nomma, pour légat auprès des croisés, le cardinal Julien, prélat d'un caractère intrépide, d'un génie ardent, s'armant tour-à-tour du glaive des combats et de celui de la parole, redoutable sur le champ de bataille comme dans les luttes savantes de l'école. Après avoir obtenu la confiance du concile de Bâle, le cardinal Julien s'était distingué dans le concile de Florence, en défendant les dogmes de l'église latine. Son éloquence avait soulevé l'Allemagne contre les hussites; maintenant il brûlait de soulever toute la chrétienté contre les Turcs. L'armée, rassemblée sous les drapeaux de la croix, avait pour chefs Hunniades et Ladislas; le premier, waivode de Transylvanie, était célèbre parmi les guerriers chrétiens, et l'épithète de *brigand*, que les Turcs ajoutaient à son nom, montre la haine et l'effroi qu'il inspirait aux infidèles. Ladislas réunissait sur sa tête les deux cou-

ronnes de Pologne et de Hongrie, et méritait, 1291-1396
par les qualités brillantes de sa jeunesse, l'amour des Polonais et des Hongrois. Les croisés se rassemblèrent sur le Danube et reçurent bientôt le signal de la guerre. Les flottes du souverain pontife, de Venise, de Gènes, de la Flandre, croisaient dans l'Hellespont. Les habitants de la Moldavie, de la Servie et de la Grèce promettaient de se réunir à l'armée chrétienne; le sultan de Caramanie, l'implacable ennemi des ottomans, devait les attaquer en Asie. L'empereur grec, Jean Paléologue, annonçait de grands préparatifs, et se disposait à marcher à la tête d'une armée au-devant de ses libérateurs.

Hunniades et Ladislas s'avancèrent jusqu'à Sophie, capitale des Bulgares. Deux batailles leur avaient ouvert les passages du Mont-Hémus et le chemin de Byzance. Les rigueurs de l'hiver arrêtèrent seules la marche victorieuse des guerriers chrétiens; l'armée des croisés revint dans la Hongrie attendre la saison favorable pour recommencer la guerre. Elle rentra en triomphe dans Bude au milieu des acclamations d'un peuple immense. Le clergé célébra, par des cantiques et des actions de grâces, les premières victoires des chrétiens, et Ladislas se rendit, les pieds nus, dans l'église

1291-1396 de Notre-Dame, où il suspendit aux voûtes du sanctuaire les enseignes prises sur les infidèles.

Avant que la guerre fût commencée, on avait persuadé aux guerriers musulmans que la destruction des chrétiens était écrite dans le livre des destinées. « Quand tous les ennemis » du prophète, disaient-ils entr'eux, seront » détruits, chacun de nous n'aura plus qu'à » conduire sa charrue et à regarder son che- » val de bataille dans l'étable. » Cette opinion, enfantée par l'orgueil de la victoire, avait suffi pour ralentir le zèle des guerriers ottomans. La plupart d'entre eux étaient restés dans leurs foyers, tandis que les chrétiens marchaient vers Andrinople.

Quand la renommée vint leur apprendre les victoires des Francs sur le Danube, cette aveugle sécurité fit tout-à-coup place à la crainte. Le sultan Amurat envoya aussitôt des ambassadeurs pour solliciter la paix. L'histoire ne dit point quels moyens de séduction employèrent les envoyés ottomans auprès des croisés victorieux ; mais on sait qu'ils parvinrent à faire écouter leurs propositions. La paix fut résolue dans le conseil des chefs de l'armée chrétienne. On jura d'un côté sur le Coran, de l'autre sur l'Évangile, une trève de dix ans. Cette

résolution inattendue irrita l'orgueil et le zèle du cardinal Julien, dont la mission était d'animer les chrétiens à la guerre. Lorsqu'il vit les chefs de la croisade se réunir pour la paix, il garda un morne silence, et refusa de signer un traité qu'il désapprouvait. L'inflexible légat attendit une occasion où il pût faire éclater son mécontentement et forcer les croisés à reprendre les armes. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. 1291-1396

Amurat, satisfait d'avoir rendu la paix à ses états et fatigué des grandeurs de la terre, avait renoncé à l'empire et s'était enseveli dans la retraite de Magnésie. Le sultan de Caramanie avertit les chrétiens que leur ennemi le plus redoutable avait *perdu la raison*, et venait d'échanger la couronne impériale contre le bonnet d'un cénobite. Il ajoutait qu'Amurat avait laissé l'autorité suprême à un enfant, et dans son message il comparait cet enfant *à une jeune plante que le moindre vent pouvait déraciner*. Le même sultan était si persuadé que l'empire ottoman touchait à sa décadence, qu'il allait entrer avec une armée dans l'Anatolie. Dans le même temps, le bruit se répandit que l'empereur de Constantinople s'avançait vers la Thrace; que les Grecs du Péloponèse avaient pris les armes; que les flottes des

1291-1396 confédérés attendaient dans l'Hellespont le nouveau signal de la guerre. Une autre circonstance, non moins importante, paraissait propre à réveiller l'ardeur belliqueuse des croisés; la victoire remportée près de Sophie, leur avait donné dans la Grèce un allié puissant. A cette bataille, le troisième des fils de Jean Castriot, qui commandait l'avant-garde de l'armée ottomane, abandonna tout-à-coup la religion et les drapeaux des Turcs, pour défendre dans l'Albanie le culte et l'héritage de ses ancêtres. Les messagers de Scanderberg annonçaient aux chefs de l'armée chrétienne qu'il était prêt à la rejoindre à la tête de vingt mille Albanais, réunis sous l'étendard de la croix.

Toutes ces nouvelles arrivèrent à-la-fois et changèrent tout-à-coup la face des affaires et la disposition des esprits. Alors un nouveau conseil se rassemble; le cardinal Julien prend la parole au milieu des chefs, et leur reproche d'avoir trahi leur fortune et leur gloire; il leur reproche, sans ménagement, d'avoir signé une paix honteuse, sacrilége, funeste à l'Europe, funeste à l'Église. « Vous aviez juré, leur dit-il, de combattre les éternels ennemis de la chrétienté, et vous venez de jurer sur l'Évangile de déposer les armes. Auquel de ces deux serments resterez-vous fidèles? Vous venez de

conclure un traité avec les musulmans; mais 1291-1396
n'avez-vous pas aussi des traités avec vos alliés? Abandonnerez-vous ces alliés généreux, lorsqu'ils volent de toutes parts à votre secours et viennent partager les périls d'une guerre dans laquelle Dieu a protégé si visiblement vos premiers travaux?

» Mais, que dis-je? vous n'abandonnez pas seulement vos alliés, vous laissez sans appui et sans espérance cette foule de chrétiens que vous avez promis de délivrer d'un joug insupportable, et qui vont rester en proie à toutes les fureurs des musulmans que vos victoires ont irrités. Les gémissements de tant de victimes vous poursuivront dans votre retraite, et vous accuseront devant Dieu et devant les hommes.

» Vous fermez pour jamais aux phalanges chrétiennes les portes de l'Asie, et vous rendez aux musulmans l'espoir qu'ils avaient perdu d'envahir les pays de la chrétienté. A quels intérêts, répondez-moi, avez-vous sacrifié votre propre gloire et le salut du monde chrétien? Ce que vous promet le sultan Amurat, la guerre ne vous l'avait-elle pas donné? Ne vous aurait-elle pas donné davantage encore; et les gages obtenus par la victoire n'inspirent-ils pas plus de confiance que les promesses des infidèles?

1291-1396 » Que dirai-je au souverain pontife qui m'a envoyé auprès de vous, non pour traiter avec les musulmans, mais pour les repousser au-delà des mers? Que dirai-je à tous les pasteurs de l'église chrétienne, à tous les fidèles de l'Occident qui sont maintenant en prières pour demander au ciel le succès de vos armes?

» Sans doute que les barbares que nous avons vaincus deux fois n'auraient jamais consenti à la paix, s'ils avaient eu les moyens de poursuivre la guerre. Croyez-vous qu'ils observeront les conditions du traité quand la fortune leur deviendra favorable? Non, les guerriers chrétiens ne peuvent rester liés par un pacte impie qui livre l'église et l'Europe aux disciples de Mahomet. Apprenez qu'il n'y a point de paix entre Dieu et ses ennemis, entre la vérité et le mensonge, entre le ciel et l'enfer. Je n'ai pas besoin de vous absoudre d'un serment évidemment contraire à la religion et à la morale, à tout ce qui fait, parmi les hommes, la sainteté et la foi des promesses. Je vous exhorte donc, au nom de Dieu, au nom de l'Évangile, à reprendre les armes et à me suivre dans le chemin du salut et de la gloire. »

La violence de ce discours avait sans doute pour excuse la défense de la chrétienté; mais l'histoire impartiale, quelles que soient les rai-

sons qu'on pouvait alléguer, ne saurait approuver cet oubli manifeste de la foi des serments. Les chefs de la croisade méritaient les reproches du légat apostolique, qui les accusait d'avoir fait une paix honteuse et funeste à l'Europe chrétienne; mais ils méritèrent aussi les reproches de la postérité en violant les traités qu'ils venaient de conclure. Lorsque le cardinal Julien avait commencé à parler, les esprits étaient déjà ébranlés; lorsqu'il eut achevé son discours, l'ardeur guerrière qui l'animait s'empara de tous ses auditeurs et se manifesta par les signes bruyants d'une approbation générale. D'une voix unanime on jura de recommencer la guerre dans le lieu même où l'on venait de jurer la paix. 1396-1453

L'enthousiasme de la plupart des chefs était à son comble; il leur permit à peine de voir qu'ils avaient perdu la moitié de leur armée. Un grand nombre de croisés venaient de quitter leurs drapeaux, les uns impatients de retourner dans leurs foyers, la plupart mécontents d'un traité qui rendait leur bravoure et leurs exploits inutiles. Le prince de Servie, voisin des Turcs et redoutant leur vengeance, n'osa point courir les dangers d'une guerre nouvelle, et n'envoya point ses troupes à l'armée d'Hunniades et de Ladislas. On at-

1396-1453 tendit vainement les renforts promis par Scanderberg, obligé de défendre l'Albanie. Il ne restait plus que vingt mille hommes sous l'étendard de la croix. Un chef des Valaques, en rejoignant les croisés avec sa cavalerie, ne put s'empêcher de témoigner sa surprise au roi de Hongrie, et lui dit que le sultan qu'on allait combattre se faisait souvent suivre à la chasse de plus d'esclaves que l'armée chrétienne n'avait de combattants.

On conseilla aux principaux chefs d'attendre, pour commencer la guerre, l'arrivée de nouveaux croisés ou le retour de ceux qui étaient partis; mais Ladislas, Hunniades, surtout le cardinal Julien, étaient persuadés que Dieu protégeait les défenseurs de la croix, et que rien ne pouvait leur résister. Ils se mirent en marche, et traversant les déserts de la Bulgarie, vinrent camper à Warna sur les côtes de la Mer-Noire.

Ce fut là que les croisés, au lieu de trouver la flotte qui devait les seconder, apprirent qu'Amurat, sorti de sa retraite de Magnésie, accourait avec une armée de soixante mille combattants. A cette nouvelle s'évanouit la folle confiance que leur avait donnée le cardinal Julien, et dans leur désespoir ils reprochèrent aux Grecs de les avoir trahis ou aban-

donnés; ils accensèrent les Génois, et le neveu 1396-1453
du pape qui commandait la flotte chrétienne, d'avoir livré aux Turcs le passage de Gallipoli. Cette accusation se trouve répétée dans toutes les chroniques d'Occident; mais les historiens turcs n'en font aucune mention; ils disent au contraire qu'Amurat traversa l'Hellespont loin des lieux qu'occupait la flotte chrétienne, et que le grand-visir, qui l'attendait sur le rivage d'Europe, protégea, par une batterie de canons, le passage de l'armée ottomane. Aussitôt que les troupes d'Amurat, ajoute l'historien turc Coggia-Effendi, eurent touché la terre, elles se mirent en prières pour remercier le Dieu de Mahomet, et *le zéphir de la victoire souffla sur les drapeaux musulmans*. Le sultan poursuivit sa marche, jurant par les prophètes de l'islamisme, de punir sur ses ennemis la violation des traités. S'il faut en croire quelques auteurs, l'empereur des Turcs supplia Jésus-Christ lui-même de venger l'outrage fait à son nom par des guerriers parjures. A l'approche des Ottomans, Hunniades et le légat proposèrent la retraite; mais la retraite devenait impossible; Ladislas résolut de mourir ou de vaincre. On livra la bataille: ce fut alors, dit l'histoire ottomane, qu'il y eut un grand carnage, et *qu'une infinité de vail-*

1396-1453 *lants hommes coururent à la vallée du néant par des torrents de sang.* Dès le commencement du combat, l'aile droite et l'aile gauche de l'armée turque furent ébranlées. Quelques auteurs disent qu'Amurat eut alors la pensée de fuir, et qu'il fut arrêté par un janissaire qui le retint par la bride de son cheval; d'autres célèbrent le courage inébranlable du sultan, et le comparent à un rocher qui résiste à tous les coups de la tempête. Coggia-Effendi, que nous avons déjà cité, ajoute que l'empereur ottoman adressa, sur le champ de bataille, une prière au dieu de Mahomet, et qu'il le conjura par ses larmes d'éloigner des musulmans la coupe du mépris et de l'affliction.

La fortune semblait favoriser les armes des croisés. Une grande partie de l'armée ottomane avait fui devant vingt-quatre mille soldats chrétiens; rien ne résistait au courage impétueux du roi de Hongrie. Une foule de prélats et d'évêques, armés de cuirasses et d'épées, accompagnaient Ladislas et le conjuraient de diriger ses attaques vers le point où combattait encore Amurat, défendu par l'élite de ses janissaires. Il n'écouta que trop leurs conseils imprudents, et s'étant jeté au milieu des bataillons ennemis, il fut percé à-la-fois de mille lances, et tomba avec tous ceux qui avaient

pu le suivre. Sa tête portée au bout d'une 1396-1453
pique et montrée aux Hongrois, répand la consternation dans leurs rangs. C'est en vain qu'Hunniades et les évêques cherchent à ranimer le courage des croisés en leur disant qu'ils ne combattent point pour un roi de la terre, mais pour Jésus-Christ; toute l'armée chrétienne se débande et fuit en désordre. Hunniades est entraîné lui-même : dix mille soldats de la croix perdirent la vie. Les Turcs firent un grand nombre de prisonniers. Le cardinal Julien périt dans le combat ou dans la fuite.

Après sa victoire, Amurat parcourut le champ de bataille, et comme parmi les morts il ne voyait aucun des chrétiens qui eût la barbe grise, son visir lui dit que des hommes, parvenus à l'âge de la raison, n'auraient point tenté une entreprise aussi téméraire. Ces paroles n'étaient qu'une flatterie adressée au sultan; mais elles pouvaient néanmoins servir à caractériser une guerre où les chefs des armées chrétiennes obéirent bien plus aux passions imprudentes de la jeunesse qu'à l'expérience de l'âge mûr.

Les expéditions des chrétiens contre les Turcs commençaient presque toujours, comme celle-ci, par des succès éclatants, et finissaient par les plus grands désastres. Le plus souvent

1396-1453 une croisade se terminait à la première ou à la seconde bataille, parce que les croisés n'avaient que de la valeur, et rien de ce qui peut fixer la victoire ou réparer des revers. Vainqueurs, ils se disputaient la gloire des combats et les dépouilles de l'ennemi; vaincus, ils se décourageaient tout-à-coup et retournaient dans leurs foyers, en s'accusant réciproquement de leurs défaites.

La bataille de Warna assura aux Turcs la possession des provinces qu'ils avaient envahies en Europe, et leur permit de faire de nouvelles conquêtes. Amurat, après avoir triomphé de ses ennemis, avait de nouveau renoncé à la couronne impériale, et la solitude de Magnésie revit le vainqueur des Hongrois revêtu de l'humble manteau des ermites; mais les janissaires, qu'il avait si souvent conduits à la victoire, ne lui permirent point de renoncer au monde et de jouir du repos qu'il cherchait. Forcé de reprendre le commandement des armées et les rênes de l'empire, il dirigea ses forces contre l'Albanie; il revint ensuite combattre Hunniades sur les bords du Danube. Il passa le reste de ses jours à faire la guerre aux chrétiens, et sa dernière pensée fut de recommander à son successeur de tourner ses armes contre la ville de Constantinople.

Mahomet II, à qui Amurat avait légué la conquête de Byzance, ne succéda à son père que six ans après la bataille de Warna. C'est alors que commencèrent pour les Grecs les jours de deuil et de calamité. C'est ici que l'histoire nous offre en spectacle, dans une dernière et terrible lutte, d'un côté, un vieil empire dont la gloire avait rempli l'univers, et qui n'avait plus pour défense et pour limites que les remparts de sa capitale; de l'autre, un empire nouveau dont on connaissait à peine le nom, et qui menaçait déjà d'envahir le monde. 1396-1453

Constantin et Mahomet montés presqu'en même temps, l'un sur le trône d'Osman, l'autre sur celui des Césars, n'offraient pas moins de différence dans leur caractère que dans leurs destinées. On admirait la modération et la piété de Constantin; les historiens ont célébré sa valeur calme et prudente sur le champ de bataille, sa patience héroïque dans les revers. Mahomet porta sur le trône un esprit vif et entreprenant, une politique ardente et passionnée, un indomptable orgueil. On assure qu'il aima les arts et les lettres; mais ces études paisibles ne purent adoucir sa férocité sauvage. Dans la guerre, il n'épargna ni la vie de ses ennemis, ni celle de ses soldats; et les

1396-1453 violences de son caractère, ensanglantèrent souvent la paix. Tandis qu'on retrouvait dans Constantin un monarque élevé à l'école du christianisme, on reconnaissait facilement dans Mahomet un prince formé par les maximes guerrières et intolérantes du Coran. Le dernier des Césars avait toutes les vertus qui peuvent honorer et faire supporter une grande infortune. Le fils d'Amurat montrait les funestes qualités d'un conquérant et toutes les passions qui, au jour de la victoire, devaient faire le désespoir des vaincus.

Lorsque Mahomet fut parvenu à l'empire, sa première pensée fut la conquête de Byzance. Dans les négociations qui précédèrent la rupture de la paix, Constantin ne cacha point la faiblesse de l'empire grec, et laissa voir toute la résignation d'un chrétien. « Ma » confiance est en Dieu, disait-il au prince » ottoman; s'il lui plaît d'adoucir votre cœur, » je me réjouirai de cet heureux changement; » s'il vous livre Constantinople, je me sou- » mettrai sans murmure à sa volonté. »

Le siége de Byzance devait commencer au printemps de l'année 1453. Les Grecs et les Turcs passèrent l'hiver dans les préparatifs de l'attaque et de la défense. Mahomet s'occupait avec ardeur d'une entreprise sur laquelle se

dirigeaient depuis long-temps tous les vœux 1396-1453
de la nation turque et tous les efforts de la politique ottomane. Au milieu d'une nuit, ayant mandé son visir : « Tu vois, lui dit Mahomet, » le désordre de ma couche. J'y ai porté le » trouble qui m'agite et me dévore; désormais il n'y aura plus pour moi de repos » ni de sommeil que dans la capitale des » Grecs. »

Tandis que Mahomet rassemblait toutes ses forces pour commencer la guerre, Constantin Paléologue implorait le secours des nations de l'Europe. Des cris d'alarme étaient si souvent partis de Constantinople, que les uns regardaient les dangers de l'empire grec comme imaginaires, les autres, sa ruine comme inévitable. Vainement Constantin promettait, ainsi que tous ses prédécesseurs, de réunir l'église grecque à l'église romaine; le souvenir de tant de promesses faites dans le péril, oubliées dans les jours de sécurité, ajoutait à l'antipathie des Latins pour les peuples de la Grèce. Le pape exhorta faiblement les guerriers de l'Occident à prendre les armes, et se contenta d'envoyer à l'empereur grec un légat et des ecclésiastiques versés dans l'art de l'argumentation et dans les études de la théologie. Quoique le cardinal Isidore emportât avec lui un trésor

1396-1453 considérable et qu'il eût à sa suite quelques soldats italiens, son arrivée à Constantinople dut porter le découragement parmi les Grecs qui attendaient d'autres secours, et semblaient avoir mis à plus haut prix leur soumission à l'église de Rome.

Les princes de la Morée et de l'Archipel, ceux de la Hongrie et de la Bulgarie, les uns, dans la crainte d'être eux-mêmes attaqués, les autres, retenus par l'indifférence ou l'esprit de jalousie, refusèrent de prendre part à une guerre où la victoire allait décider de leur sort. Comme Gènes et Venise avaient des comptoirs et des établissements de commerce à Constantinople, deux mille guerriers génois, cinq ou six cents Vénitiens se présentèrent pour défendre la ville. On vit arriver aussi une troupe de Catalans, milice intrépide, tour-à-tour le fléau et l'espoir de la Grèce, et que le seul amour de la guerre et du péril conduisait dans la ville impériale. Voilà tout ce qui devait représenter la belliqueuse Europe au siége de Byzance.

A cette époque, plusieurs puissances chrétiennes se faisaient la guerre : le continuateur de Baronius remarque à ce sujet que les soldats qui périrent alors dans les combats livrés au sein de la chrétienté, auraient suffi pour disperser

les Turcs et les repousser jusqu'au fond de 1396-1453
l'Asie. Au reste si l'histoire, en cette occasion, accuse l'indifférence des peuples de l'Occident, que ne doit-elle pas dire de celle des Grecs pour leur propre défense ? Les efforts de Constantin pour réunir les deux églises avaient affaibli la confiance et le zèle de ses sujets qui se prétendaient orthodoxes. Parmi les Grecs, les uns, pour ne rien devoir aux Latins, annonçaient que Dieu s'était chargé lui-même de sauver son peuple, et sur la foi de quelques prophéties qu'ils avaient faites, ils attendaient dans l'inaction une délivrance miraculeuse. D'autres, plus sombres dans leurs rêveries scholastiques, ne voulaient point que Constantinople fût sauvée, parce qu'ils avaient prédit que l'empire devait périr pour expier le crime de la réunion. Toute espérance d'une victoire avait à leurs yeux quelque chose d'impie et de contraire aux volontés du ciel. Lorsque l'empereur parlait des moyens de salut qui restaient encore et de la nécessité de prendre les armes, ces docteurs atrabilaires s'éloignaient avec une sorte d'horreur, et la multitude qu'ils avaient égarée, courait auprès du moine Genadius qui, du fond de sa cellule, criait sans cesse au peuple qu'il n'y avait plus rien à faire et que tout était perdu.

1396-1453 Lorsqu'on étudie les bizarreries de l'esprit humain, ce qui afflige le plus l'observateur éclairé, c'est de voir des hommes qui se passionnent pour des mots, que l'amour-propre attache à de vaines subtilités, et pour qui la ruine du monde serait un spectacle moins douloureux que le triomphe d'une opinion qu'ils ont combattue. A la veille des plus grands périls, Constantinople était remplie de gens auxquels la haine des Latins faisait oublier l'approche et les menaces des Turcs. Le grand duc Notaras alla jusqu'à dire qu'il aimait mieux voir dans Byzance le turban de Mahomet que la thiare du pontife de Rome.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que dans tous ces débats il n'était point question des vérités du christianisme, mais seulement de quelques points de la discipline ecclésiastique: célébrer la messe en langue latine, consacrer du pain sans levain, mêler de l'eau froide dans le calice, communiquer avec les azimites, voilà ce qu'il fallait haïr, ce qu'il fallait craindre plus que l'islamisme. Tels étaient les motifs pour lesquels les Grecs repoussaient les Francs, leurs alliés naturels, s'accablaient entre eux d'anathèmes, invoquaient les malédictions du ciel sur leur propre ville.

Au milieu de ces déplorables disputes on

n'entendait plus la voix du patriotisme, et l'indifférence, l'égoïsme, la lâcheté, purent se cacher sous l'apparence respectable de la religion et de l'orthodoxie. Une grande partie de la population de Constantinople avait abandonné la ville; parmi ceux qui étaient restés, les plus riches avaient enfoui leurs trésors qu'ils auraient pu employer pour leur défense, et qu'ils perdirent bientôt avec la liberté et la vie. La ville impériale ne trouva dans son sein que quatre mille neuf cent soixante et dix défenseurs, et l'empereur fut obligé de dépouiller les églises pour fournir à leur entretien. Ainsi huit à neuf mille combattants formaient toute la garnison de Byzance et la dernière espérance de l'empire d'Orient. 1396-1453

Mahomet avait achevé ses immenses préparatifs. Comme la conquête de Byzance et le pillage de Constantinople étaient la plus riche récompense qu'on pût offrir à la valeur des Ottomans, tous les soldats se trouvaient en quelque sorte associés à l'ambition de leur chef. On vit alors se renouveler parmi les musulmans l'ardeur et le fanatisme belliqueux des compagnons d'Omar et des premiers champions de l'islamisme. De toutes les régions qui s'étendent depuis la chaîne du Taurus jusqu'aux rives de l'Èbre et du Danube, accou-

1396-1453 rurent une foule de guerriers attirés à l'armée du sultan par l'espoir du butin ou le desir de se distinguer dans une guerre religieuse et nationale. Pour faire connaître à-la-fois la décadence et la faiblesse des Grecs, la force et la puissance des Ottomans, il suffirait de dire que Constantinople, que tout ce qui restait du territoire de l'empire, renfermait alors moins d'habitants que Mahomet ne comptait de soldats sous ses drapeaux.

L'armée ottomane partit d'Andrinople au commencement de mars. Le 6 avril, Mahomet avait planté son pavillon devant la porte St.-Romain. On donna bientôt, de part et d'autre, le signal des combats. Dès les premiers jours du siége, les Grecs et les Turcs déployèrent tout ce que l'art de la guerre avait inventé ou perfectionné chez les anciens et chez les modernes. Parmi ses formidables préparatifs, Mahomet n'avait point négligé l'artillerie, dont l'usage se répandait en Occident. Une des pièces de canon fondues sous ses yeux à Andrinople, avait des proportions si gigantesques, que trois cents boeufs la traînaient avec peine, et qu'elle lançait un boulet de sept cents quintaux à une distance de plus de six cents toises. Tous les historiens du temps parlent de ce terrible appareil de guerre; mais ils

ne disent presque rien de l'effet qu'il pro- 1396-1453
duisit sur le champ de bataille. En examinant avec soin le récit des contemporains, et surtout la description qu'ils nous ont laissée de ces énormes machines de bronze qu'on avait tant de peine à faire mouvoir, on reste persuadé qu'au siége de Byzance l'artillerie ottomane inspira plus d'effroi et de surprise qu'elle ne causa de ravage. Les Turcs mirent peu d'adresse et de zèle à seconder les ingénieurs et les artilleurs francs que Mahomet avait pris à son service; et ce fut un grand bonheur pour la chrétienté qu'une découverte si funeste ne se perfectionnât pas dès-lors entre les mains de barbares à qui l'Europe n'aurait pu résister, s'ils avaient réuni cette force nouvelle aux avantages qu'ils avaient déjà dans la guerre.

Les Turcs employèrent avec plus de succès d'autres armes et d'autres moyens d'attaque; tels que les mines creusées sous les remparts, les tours roulantes qu'on approchait des murailles, les béliers qui ébranlaient les murs, les ballistes qui lançaient des poutres et des pierres, enfin les flèches, les javelots, et même le feu grégeois qui rivalisait encore avec la poudre, et que celle-ci devait bientôt faire oublier.

Tous ces moyens de destruction étaient em-

1396-1453 ployés à la fois, et les attaques se renouvelaient sans cesse. Les assiégés manquaient de bras pour se servir de toutes leurs machines de guerre ; et lorsqu'on songe au petit nombre des défenseurs de Constantinople, on s'étonne qu'ils aient pu résister pendant plus de cinquante jours à l'innombrable multitude des ottomans. Cette généreuse milice occupait une ligne de plus d'une lieue, repoussant nuit et jour les assauts de l'ennemi, réparant les brèches des murailles, faisant des sorties ; elle se montrait partout en même temps et suffisait à tout, animée par la présence de ses chefs, et surtout par l'exemple de Constantin. Plusieurs fois la fortune favorisa les efforts de cette troupe héroïque, et mêla quelques lueurs d'espérance au sentiment de tristesse et d'effroi qui régnait dans Constantinople. Les assiégés conservaient un avantage ; la ville était inaccessible vers la Propontide et du côté du port. Mahomet avait rassemblé dans le canal de la Mer-Noire une flotte nombreuse ; mais cette flotte ne servait qu'au transport des vivres et des munitions de guerre. La marine ottomane ne pouvait le disputer à la marine des Grecs, surtout à celle des Francs ; et les Turcs convenaient eux-mêmes qu'ils devaient céder l'empire de la mer aux peuples chrétiens.

Vers le milieu du siége, on vit entrer dans le canal cinq vaisseaux venus des côtes de l'Italie et de la Grèce. Aussitôt toute la flotte ottomane s'ébranle et s'avance à leur rencontre; elle les environne, les attaque à plusieurs reprises pour s'en emparer ou les arrêter dans leur marche. Mahomet, sur la grève, animait les combattants du geste et de la voix. Quand les ottomans sont prêts à succomber, il ne peut retenir sa colère; poussant son cheval dans la mer, il semble menacer les éléments, et, comme un roi barbare de l'antiquité, accuser les flots des obstacles mis à ses conquêtes. D'un autre côté, les Grecs, rassemblés sur les remparts de la ville, attendaient avec inquiétude l'issue du combat. Enfin, après un choc opiniâtre et sanglant, tous les navires des Turcs sont dispersés, jetés sur le rivage; et la flotte chrétienne, chargée de vivres et de soldats, arrive en triomphe dans le port de Constantinople. 1396-1453

Le sultan brûlait de venger cet outrage fait à ses armes; il résolut de tenter un dernier effort pour se rendre maître du port de Constantinople. Comme l'entrée en était gardée par plusieurs grands vaisseaux et fermée par une chaîne de fer qu'on ne pouvait ni briser, ni franchir, le monarque ottoman employa un moyen extraordinaire que les assié-

1396-1453 gés n'avaient point prévu, et dont le succès devait montrer la force de sa volonté et l'étendue de sa puissance. Dans une seule nuit, soixante-dix ou quatre-vingts navires qui étaient mouillés dans le canal de la Mer-Noire, furent transportés, par terre, jusque dans le golfe de Céras. On avait couvert le chemin de planches enduites de suif, sur lesquelles une foule d'ouvriers et de soldats faisaient glisser les vaisseaux. La flotte turque, montée par des pilotes, ornée de ses voiles déployées, équippée comme pour une expédition maritime, s'avança sur un terrain montueux, et parcourut un espace de deux milles à la lueur des torches et des flambeaux, au son des clairons et des trompettes, sans que les Génois, qui habitaient Galata, osassent s'opposer à son passage. Les Grecs, tout occupés de garder leurs remparts, n'avaient rien soupçonné des desseins de l'ennemi. Ils ne reconnurent la cause et l'objet de tout ce tumulte, qui s'était fait entendre la nuit vers le rivage de la mer, que lorsqu'au lever du jour ils virent flotter dans leur port le pavillon ottoman.

On se demande ici quelle résistance durent opposer les vaisseaux qui gardaient la chaîne de fer et ceux qui étaient entrés dans le port, après avoir dispersé la flotte ottomane. On doit croire que tout ce qu'il y avait de guerriers sur-

les navires des chrétiens combattait alors sur 1396-1453
les remparts de la ville. Il est probable aussi que la partie du golfe où les navires des Turcs étaient descendus, n'avait point assez de profondeur pour être accessible à de grands vaisseaux. Quoi qu'il en soit, les musulmans se hâtèrent de profiter de leur avantage. A peine les bâtiments turcs venaient-ils d'être lancés, qu'une multitude d'ouvriers s'occupèrent de construire des batteries flottantes au lieu même où les Vénitiens avaient livré leur dernier assaut dans la cinquième croisade.

Cette entreprise hardie, poursuivie avec tant d'audace et de succès, dut jeter le trouble et la consternation parmi les assiégés. Ils firent plusieurs tentatives pour brûler la flotte et détruire les travaux commencés de l'ennemi; mais vainement ils eurent recours au feu grégeois qui avait tant de fois sauvé Constantinople de l'attaque des barbares. Quarante de leurs guerriers les plus intrépides, trahis par leur valeur imprudente, peut-être aussi par les Génois, tombèrent entre les mains des Turcs, et la mort qu'ils reçurent au milieu des supplices fut le prix de leur généreux dévouement.

Constantin usa de représailles et fit exposer sur les remparts de la ville les têtes de soixante-dix captifs. Cette manière de faire la guerre

1396-1453 annonçait que les combattants n'écoutaient plus que les inspirations du désespoir ou les fureurs de la vengeance. Les musulmans, qui recevaient chaque jour des renforts, poursuivaient le siége sans relâche. L'assurance de la victoire redoublait leur ardeur; Constantinople était attaquée de plusieurs côtés à-la-fois, et la garnison, déjà affaiblie par les combats et les travaux d'un long siége, se trouvait obligée de diviser ses forces pour défendre tous les points menacés.

On avait négligé de réparer les fortifications de la ville du côté du port. Vers l'Occident plusieurs des tours, surtout celle de St.-Romain, tombaient en ruines. Dans cette situation presque désespérée, ce qu'il y avait de plus déplorable, c'est que la garnison de Byzance était livrée à l'esprit de discorde. De violents débats s'élevèrent entre le grand duc Notaras et Justiniani qui commandait les guerriers de Gènes. Les Vénitiens et les Génois furent plusieurs fois sur le point d'en venir aux mains; l'histoire peut à peine indiquer le sujet de ces malheureuses querelles. Tel était l'aveuglement produit par l'esprit de jalousie ou plutôt par le désespoir, que dans cette élite de guerriers qui sacrifiaient chaque jour leur vie à la noble cause qu'ils avaient embrassée, on

s'accusait réciproquement de lâcheté et de trahison. 1396-1453

Constantin s'efforçait de les appaiser, et toujours calme au milieu des discordes, semblait n'avoir d'autre passion que l'amour de la patrie et de la gloire. Le caractère qu'il déploya au milieu des dangers, aurait dû lui rendre la confiance et l'affection du peuple; mais l'esprit turbulent et séditieux des Grecs et la vanité de leurs disputes ne leur permettaient point d'apprécier la véritable grandeur. Ils reprochaient à Paléologue des malheurs qui n'étaient point son ouvrage et que sa vertu seule pouvait réparer. On l'accusait d'achever la ruine d'un empire que tout le monde abandonnait et que lui seul voulait défendre. Non-seulement on ne respectait plus ni l'autorité, ni les intentions du prince; mais tout ce qui s'élevait par le rang ou par le caractère était un objet de réprobation ou de défiance. Par une suite de cet esprit inquiet qui, dans les désordres publics, pousse la multitude à chercher des appuis inconnus, certaines prédictions, accréditées parmi le peuple, annonçaient que la ville des Césars ne pouvait être sauvée que par un misérable mendiant à qui Dieu devait remettre le glaive de sa colère.

A mesure que le jour des grandes calamités approchait, le peuple et le clergé se précipi-

1396-1453 taient dans les églises. On exposa solennellement l'image de la Vierge, patrone de Constantinople; on la porta en procession dans les rues. Ces pieuses cérémonies offraient sans doute quelque chose d'édifiant, mais elles n'inspiraient point la bravoure nécessaire pour défendre la patrie, la religion menacées; et le ciel, dans les grands périls de la guerre, n'écoutait point les prières d'un peuple désarmé et tremblant.

Pendant le siége, on avait plusieurs fois parlé d'une capitulation. Mahomet exigeait qu'on lui livrât la capitale d'un empire dont il possédait déjà toutes les provinces, et permettait aux Grecs de se retirer avec leurs richesses. Paléologue consentait à payer un tribut; mais il voulait rester maître de Constantinople. Enfin, dans un dernier message, le sultan menaça l'empereur grec de l'immoler avec sa famille et de disperser son peuple captif par toute la terre, s'il persistait à défendre la ville. Mahomet offrait à son ennemi une principauté dans le Péloponèse; Constantin rejeta cette proposition et préféra une mort glorieuse. Dès ce moment on ne parla plus de la paix, et Byzance resta livrée aux chances d'une guerre implacable.

Le sultan fit annoncer dans son armée une attaque prochaine et générale: les richesses de Constantinople, les captifs, les femmes

grecques devaient récompenser la valeur de ses soldats; il se réservait la ville et ses édifices. Pour ajouter l'enthousiasme religieux à celui de la guerre, des derviches parcoururent les rangs de l'armée ottomane, exhortant les soldats à purifier leur corps par des ablutions, leur âme par la prière, et promettant les délices du paradis aux défenseurs de la foi musulmane. A la fin de la journée, de grands feux, allumés par les ordres du sultan, éclairèrent tous les rivages de la mer, depuis la pointe de Galata jusqu'à la porte dorée. L'empereur ottoman parut alors au milieu de son armée, promit de nouveau à ses soldats le pillage de Byzance, et, pour rendre sa parole plus solennelle, il jura *par l'âme d'Amurat, par quatre mille prophètes, par ses enfants, enfin par son cimeterre.* Toute l'armée fit éclater sa joie et répéta, à plusieurs reprises, cette acclamation : *Dieu est Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.* Quand cette cérémonie guerrière fut achevée, le sultan ordonna, sous peine de mort, qu'on gardât dans tout le camp un profond silence. Dès lors on n'entendit plus autour de Constantinople que le tumulte confus d'une armée où tout était en mouvement pour les apprêts d'un combat terrible et décisif. 1396-1453

Dans la ville, la garnison veillait sur les

1396-1453 remparts et suivait avec inquiétude les mouvements de l'armée ottomane. On avait entendu avec effroi les acclamations bruyantes des Turcs ; le silence qui tout-à-coup les avait suivies, redoublait la terreur. Les lueurs des feux ennemis se réfléchissaient sur le sommet des tours, sur les dômes des églises, et rendaient plus effrayante l'obscurité qui couvrait la ville. Constantinople, où tous les travaux de l'industrie, où tous les soins ordinaires de la vie avaient été interrompus, était plongée dans un calme profond, sans que personne y connût le repos, ni le sommeil ; elle présentait l'aspect lugubre d'une cité qu'un grand fléau avait rendue déserte. Seulement on entendait autour des temples quelques sons plaintifs et la voix de la prière qui implorait la miséricorde du ciel. On pouvait dès-lors appliquer à cette cité malheureuse ces paroles d'un poète persan, que le vainqueur répéta le lendemain dans son triomphe : l'*araignée file silencieusement sa toile sous les lambris des palais*, *et l'oiseau des ténèbres pousse ses cris sinistres sur les tours d'Efrasiab*.

Constantin rassembla les principaux chefs de la garnison pour délibérer sur les dangers qui menaçaient l'empire. Dans un discours pathétique il chercha à ranimer le courage et l'espoir de ses compagnons d'armes ; parlant aux

Grecs de la patrie, aux auxiliaires latins de la religion et de l'humanité, il les exhorta à la patience et surtout à la concorde. Les guerriers qui assistaient à ce dernier conseil écoutèrent l'empereur dans un morne silence; ils n'osaient s'interroger les uns les autres sur des moyens de défense que tous jugeaient inutiles. Ils s'embrassèrent en pleurant et retournèrent sur les remparts, remplis des plus sinistres pensées. 1396-1453

L'empereur entra dans l'église de Ste.-Sophie, où il recut le sacrement de la communion; la tristesse qu'on remarquait sur son visage, la pieuse humilité avec laquelle il sollicitait l'oubli de ses torts, le pardon de ses fautes, les paroles touchantes qu'il adressa au peuple et qui ressemblaient à d'éternels adieux, durent redoubler la consternation générale. Enfin se leva le dernier jour de l'empire romain : c'était le 29 mai; le signal de l'attaque est donné à l'armée turque avant le lever du soleil : la multitude des soldats musulmans se précipitent vers les murailles de la ville. L'assaut est livré à-la-fois du côté du port et vers la porte St.-Romain. Dans le premier choc, les assaillants trouvent partout une vive résistance; les Catalans, les Génois montrèrent tout ce que peut le courage des Francs. Paléologue combattait à la tête des Grecs, et la seule vue de la bannière impériale remplissait de terreur les

1396-1453 soldats ottomans. Trois cents archers, venus de l'île de Crète, soutinrent glorieusement l'ancienne renommée des Crétois, par leur valeur et par leur adresse à lancer des flèches. Dans cette brave milice il est juste de distinguer le cardinal Isidore, qui avait fait réparer à ses frais les fortifications qu'il était chargé de défendre, et qui combattit jusqu'à la fin du siége, à la tête des soldats qu'il avait amenés d'Italie. L'histoire doit aussi des éloges aux moines de St.-Basyle, qui avaient sans doute adopté le parti de l'union, et dont la valeur et la mort glorieuse expièrent l'aveugle et fatale obstination du clergé de Byzance.

L'historien Phrantza compare les rangs pressés des musulmans à une corde serrée et tendue qui aurait entouré la ville. Les tours qui défendaient la porte St.-Romain s'étaient écroulées sous les coups du bélier et les décharges de l'artillerie ottomane. Les murs extérieurs avaient été emportés; les morts et les blessés, confondus avec les ruines, avaient comblé les fossés. Sur cet horrible champ de bataille, les défenseurs de Byzance combattaient toujours; rien ne pouvait lasser leur constance, ni ébranler leur courage.

Après deux heures d'un choc effroyable, Mahomet s'avance avec l'élite de ses troupes et dix mille janissaires. Il paraissait au milieu

d'eux une massue à la main, semblable à l'ange 1396-1453
de la destruction; ses regards menaçants animaient l'ardeur des soldats; il leur montrait du geste les lieux qu'il fallait attaquer. Derrière les bataillons qu'il conduisait, une troupe de ces hommes que le despotisme charge d'exécuter ses vengeances, punissaient ou contenaient ceux qui voulaient fuir et les forçaient de courir au carnage. La poussière qui s'élevait sous les pas des combattants, la fumée de l'artillerie, couvraient l'armée et la ville. Le bruit des trompettes, le fracas des ruines, l'explosion du canon, le choc des armes, ne permettaient plus d'entendre la voix des chefs; les janissaires combattaient en désordre, et Constantin, qui l'avait remarqué, exhortait ses soldats à faire un dernier effort, lorsque la face du combat fut tout-à-coup changée. Justiniani ayant été atteint d'une flèche, la douleur que lui causa sa blessure lui fit abandonner le champ de bataille. Les Génois et la plupart des auxiliaires latins suivirent son exemple. Les Grecs, restés seuls, sont bientôt accablés par le nombre; les Turcs franchissent les remparts, s'emparent des tours, brisent les portes. Constantin combattait encore; mais bientôt percé de coups, il tombe dans la foule des morts, et Constantinople reste sans chef et sans défenseurs.

1396-1453 Quel spectacle que celui d'un empire qui n'a plus qu'un moment d'existence et qui va finir au milieu des fureurs de la guerre et sous le glaive des barbares! Tout-à-coup la société n'a point de liens qui ne se brisent; la religion, la patrie, la nature n'ont plus de lois qu'on puisse invoquer; la sagesse et l'expérience ne donnent plus que des conseils inutiles. Tout ce que la vertu, le génie, la valeur même, peuvent avoir d'ascendant et d'éclat, ne sert plus à distinguer, ni à protéger les citoyens. Ces magnifiques palais qui faisaient l'orgueil des princes, personne ne les possède plus. Parmi les nombreux édifices d'une grande capitale, personne n'a plus d'asile ni de demeure. La cité n'a plus de guerriers ni de magistrats, de nobles ni de plébéiens, de pauvres ni de riches, et toute la population n'est plus qu'un troupeau d'esclaves qui attend avec effroi la présence d'un maître irrité. Tel était Constantinople au moment où les vainqueurs se préparaient à y entrer.

Lorsque quelques-uns de ceux qui avaient défendu les remparts rentrèrent dans la ville en annonçant l'arrivée des Turcs, on ne voulut pas les croire; lorsqu'on vit arriver les bataillons musulmans, le peuple, dit l'historien grec Ducas, *était à moitié mort de frayeur et ne pouvait plus respirer*. La multitude fuyait dans les rues sans savoir où elle allait et jetant

des cris déchirants. Des femmes, des enfants, 1396-1453
des vieillards couraient dans les églises, comme si les autels du Christ eussent été un asile contre les farouches disciples de Mahomet.

Nous n'avons point à décrire les désastres qui suivirent la prise de Constantinople. Le massacre des habitants désarmés, la ville livrée au pillage, les lieux saints profanés, les vierges et les matrones accablées d'outrages, une population entière chargée de chaînes; tels sont les horribles tableaux qu'on retrouve à-la-fois dans les annales des Turcs, des Grecs et des Latins. Tel fut le sort de cette ville que de fréquentes révolutions avaient couverte de ruines, et qui devint enfin le jouet et la proie d'un peuple qu'elle avait long-temps méprisé. Si quelque chose peut consoler, au milieu de tant de scènes déchirantes, c'est la vertu de Constantin (1) qui ne voulut point survivre à sa patrie, et dont la mort fut la dernière gloire de l'empire d'Orient (2).

(1) Le caractère de Constantin était digne d'être célébré par la muse épique. Un de nos hommes d'état les plus distingués s'est chargé de cette tache glorieuse. Voyez le Poëme du dernier Constantin, par M. de Vaublanc.

(2) On peut consulter sur ce siége de Constantinople, le récit très détaillé de Gibbon, et le tableau rapide, mais complet, de M. Salaberry, dans son Histoire de l'empire ottoman.

1396-1453 Lorsqu'on voit la faiblesse de l'empire grec et la puissance de ses ennemis, on s'étonne qu'il ait résisté si long-temps. Les ottomans avaient toutes les passions qui favorisent la conquête; les Grecs n'avaient aucune des qualités qui servent à la défense: pour s'en convaincre on n'a qu'à voir agir les deux peuples. Lorsque Mahomet eut annoncé son entreprise, les ottomans accoururent à son armée de toutes les parties de son empire; tandis qu'à la première nouvelle du siége, une grande partie de la population de Constantinople avait déserté la ville. On a vu que les derviches encourageaient les soldats musulmans et leur présentaient la guerre contre les Grecs, comme une guerre sainte. Les prêtres grecs au contraire décourageaient les défenseurs de Byzance, et peu s'en faut qu'ils ne regardassent la résistance de Constantin comme une action sacrilége. Au milieu des assauts livrés à la ville impériale, les soldats turcs, pour combler les fossés, y jetaient leurs tentes et leurs bagages, préférant la victoire à tout ce qu'ils possédaient. On sait que dans le même temps, les plus riches des Grecs s'occupaient d'enfouir leurs richesses, préférant leurs trésors à la patrie. Nous pourrions ajouter d'autres traits remarquables; mais ceux-ci montrent

assez de quel côté était la force. Ce qui devait surtout faire présager la ruine de Byzance, c'est le peu de confiance que les Grecs avaient dans la durée de leur empire. Jamais les anciens Romains ne montrèrent plus la puissance et l'ascendant de leur patriotisme qu'en appelant leur ville, *la ville éternelle*. Constantinople vit diminuer le nombre et s'affaiblir le courage de ses défenseurs, en proportion de la facilité avec laquelle s'accréditaient, parmi le peuple, des prédictions sinistres sur sa ruine prochaine. 1396-1453

Lorsque Byzance, au commencement du XIIIme. siècle, tomba sous les coups des Latins, l'empire avait encore de grands moyens de défense, et cependant vingt mille croisés en firent la conquête; ce qui met la valeur des Francs bien au-dessus de celle des Turcs. Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner quelle fut l'influence des croisades sur les destinées de l'empire d'Orient. Dans la première expédition des Latins, l'Asie mineure se trouva délivrée des Turcs qui étaient déjà maîtres de Nicée et qui menaçaient Constantinople; mais les croisés vendirent trop chèrement le service qu'ils avaient rendu: d'une part, la violence, de l'autre, la perfidie, troublèrent l'harmonie qui aurait dû subsister entre les Grecs et les

1396-1453 Latins. Enfin la prise de Constantinople par les Francs porta un coup mortel à l'empire de Byzance. Au milieu de la guerre, le schisme s'accrut par la haine, et le schisme à son tour redoubla la haine réciproque. Cette division favorisa les progrès des Turcs et leur ouvrit les portes de Constantinople.

Ce qu'il y eut de plus malheureux dans la conquête des ottomans, c'est qu'ils ne conservèrent rien, pas même le nom de Byzance. Les barbares qui renversèrent l'empire d'Occident, avaient adopté la religion et les mœurs des peuples vaincus ; ce qui fit disparaître peu à peu les traces de l'invasion et de la conquête. Les Turcs, au contraire, voulaient faire triompher le Coran partout où ils portaient leurs armes. Dès qu'ils furent les maîtres de Constantinople, les autels du Christ furent renversés, et tout changea avec la religion. La ville de Constantin se trouva plus que jamais séparée de la chrétienté ; et comme elle était pour les infidèles la porte de l'Occident, l'Europe chrétienne qui, pendant deux siècles, avait envoyé ses flottes et ses armées en Asie, dut à la fin trembler pour elle-même. Dès-lors les croisades prirent un nouveau caractère, et ne furent plus que des guerres défensives.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N°. Ier.

Lettre du comte d'Artois sur la prise de Damiette.

A sa très excellente et très chère mère Blanche, illustre reine de France par la grâce de Dieu, Robert, comte d'Artois, son fils dévoué, salut, piété filiale et volonté toujours soumise à la sienne. Comme vous prenez beaucoup de part à notre prospérité, à celle des nôtres et aux bons succès du peuple chrétien, lorsque vous les apprenez avec certitude, votre excellence se réjouira sans doute de savoir que le seigneur notre frère et roi, la reine et sa sœur, et nous aussi, jouissons, grâce à Dieu, d'une parfaite santé. Nous desirons vivement que vous en ayez une semblable. Notre cher frère, le comte d'Anjou, a encore sa fièvre-quarte, mais elle est moins forte qu'auparavant. Le seigneur notre frère, et les barons et les pélerins qui ont passé l'hiver dans l'île de Chypre, se réunirent sur leurs vaisseaux le soir de l'Ascension, au port de *Limisso*, afin de se diriger contre les ennemis de la foi chrétienne. Après beaucoup de travaux et de contrariétés de la part des vents ils arrivèrent, sous la garde de Dieu, le vendredi d'après la Trinité et vers midi sur la côte, où, ayant jeté l'ancre, ils se rassemblèrent sur le vaisseau du roi pour délibérer

sur ce qu'il y avait à faire. Comme ils virent devant eux Damiette et le port gardés par une grande multitude de barbares tant à pied qu'à cheval, et l'embouchure du fleuve couverte d'un grand nombre de vaisseaux armés, il fut résolu que le lendemain chacun débarquerait avec le seigneur roi.

Le lendemain l'armée chrétienne, abandonnant ses grands vaisseaux, descendit sur ses galères et ses autres petits bâtiments. Pleins de confiance dans la miséricorde de Dieu et dans le secours de la croix que le légat portait auprès du roi, ils se portèrent vers la terre contre les ennemis qui lançaient contre eux beaucoup de traits. Cependant comme les petits bâtiments, à cause de la trop grande profondeur de la mer, ne pouvaient atteindre jusqu'au rivage, l'armée chrétienne, laissant ces bâtiments sous la garde de Dieu, se jeta dans les flots et prit terre couverte de ses armes. Quoique la multitude de Turcs défendît le rivage contre les chrétiens, cependant, grâce à notre seigneur Jésus-Christ, ceux-ci s'en rendirent maîtres sans aucune perte, et tuèrent un grand nombre de cavaliers et de piétons, et quelques-uns, dit-on, d'un grand nom. Les Sarrasins se retirèrent dans la ville, qui était très fortifiée par le fleuve, par ses murs et par de fortes tours; mais le Seigneur tout puissant la livra le lendemain, qui était l'octave de la Trinité, à l'armée chrétienne, les Sarrasins s'étant enfuis après l'avoir abandonnée. Cela s'est fait par la seule faveur de Dieu. Apprenez que ces mêmes Sarrasins ont laissé cette ville remplie de provisions de toutes espèces et de machines de

guerre. L'armée chrétienne, après s'en être abondamment pourvue, en a encore laissé la moitié pour l'approvisionnement de la ville. Le roi, notre seigneur, y a séjourné avec son armée, et, pendant son séjour, a fait retirer des vaisseaux tout ce qui lui était nécessaire. Nous avons cru que nous y resterions jusqu'à la retraite des eaux du Nil, qui devait, disait-on, inonder le pays, et qui aurait fait éprouver des pertes à l'armée chrétienne.

La comtesse d'Anjou a accouché dans l'île de Chypre d'un beau garçon bien constitué qu'elle y a laissé en nourrice. Donné au camp de *Jamas* l'an du Seigneur 1249, au mois de juin, la veille de la St.-Jean-Baptiste.

N°. II.

Autre lettre sur la prise de Damiette.

Guy, de la famille du vicomte de Melun, à son cher frère utérin et à son ami *B.* de *Carn.*, étudiant à Paris, salut. Comme je sais que vous êtes inquiets de l'état de la Terre-Sainte et du roi de France, tant pour la prospérité universelle de l'église qu'à cause du grand nombre de parents et d'amis qui combattent pour le Christ sous les ordres du roi, j'ai cru devoir vous donner des nouvelles certaines sur les événements dont la renommée vous aura déjà sans doute entretenus. A la suite d'un conseil tenu exprès pour cela, nous sommes partis de Chypre pour l'Orient. Nous avions le projet d'attaquer Alexandrie; mais au bout de quelques jours une tempête subite nous a fait parcourir une vaste étendue de mer.

Plusieurs de nos vaisseaux ont été séparés et dispersés. Le soudan du Caire et les autres princes sarrasins ont su, par des espions, que nous voulions attaquer Alexandrie; ils ont rassemblé une multitude infinie de gens armés tant du Caire que de Damiette et d'Alexandrie, et ils nous attendaient pour nous passer au fil de l'épée. Une nuit que nous étions portés sur la vague par un vent violent, le ciel s'adoucit vers le matin, le vent se calma, et nos vaisseaux dispersés se réunirent heureusement. Nous fîmes monter au haut du mât un pilote expérimenté qui connaissait toute la côte et plusieurs idiomes du pays, et que nous regardions comme un guide fidèle.

Après qu'il eut bien examiné tous les lieux environnants, il s'écria: « Dieu nous aide! Dieu nous aide! nous » sommes en présence de Damiette. » Déjà nous pouvions tous voir la terre. D'autres pilotes avaient fait la même reconnaissance sur d'autres vaisseaux. Le roi, assuré de notre position, chercha à ranimer et à consoler les siens, et leur tint ce discours: « Mes fidèles amis, » nous serons invincibles si nous sommes inséparables » dans notre charité. Ce n'est pas sans une permission » divine que nous sommes transportés ici pour aborder » dans un pays si puissamment occupé. Je ne suis point » le roi de France, je ne suis point la sainte église: » c'est vous qui êtes l'un et l'autre. Je ne suis qu'un » homme, dont la vie s'éteindra, comme celle d'un autre, » quand Dieu voudra. Tout est pour nous, quelque » chose qui nous arrive. Si nous sommes vaincus, nous » sommes martyrs; si nous triomphons, la gloire du Sei-

» gneur en sera célébrée ; celle de toute la France et » même de la chrétienté en sera augmentée. Certes il » serait insensé de croire que Dieu m'a suscité en vain, » lui qui prévoit tout. C'est ici sa cause, nous vain- » crons pour le Christ, et il triomphera en nous. Il don- » nera la gloire, l'honneur et la bénédiction, non pas » à nous, mais à son nom. »

Pendant ce temps nos vaisseaux réunis approchaient du rivage. Les habitants de Damiette et ceux des rivages voisins pouvaient considérer notre flotte, qui était de quinze cents bâtiments, excepté ceux qui étaient dispersés et au nombre de cent cinquante. De nos jours on n'avait point encore vu une réunion si nombreuse de vaisseaux. Les habitants de Damiette, étonnés et effrayés au-delà de toute expression, envoyèrent quatre bonnes galères avec des pirates, très exercés, pour examiner et reconnaître qui nous étions et ce que nous demandions. Lorsque ceux-ci se furent assez approchés de nous pour distinguer nos bâtiments, ils hésitèrent et ralentirent leur course, et, comme s'ils eussent été sûrs de ce qu'ils avaient à rapporter, ils se disposèrent à retourner chez eux; mais nos galères les serraient déjà de près et les forcèrent à amener. Les nôtres voyant la constance du roi et son immuable résolution, se préparèrent, d'après ses ordres, à un combat naval. Le roi commanda de se saisir de ces pirates et de tous ceux qui surviendraient, et d'aborder au rivage pour y prendre terre de force. Nous nous mîmes donc à lancer sur eux des traits enflammés et des pierres au moyen de nos mangonaux,

qui étaient disposés de manière qu'ils envoyaient de loin et à-la-fois cinq ou six pierres et des vases remplis de chaux. Les traits perçaient les pirates et leurs vaisseaux, les pierres les accablaient, la chaux brûlait tout ce qu'elle touchait. Aussi trois galères ennemies furent-elles tout-à-coup submergées. Cependant nous sauvâmes quelques-uns des pirates. La quatrième galère s'éloigna fort endommagée. Nous arrachâmes, par le moyen des tourments, la vérité des pirates qui tombèrent vivants dans nos mains. Nous sûmes que les citoyens de Damiette avaient quitté cette ville, et qu'on nous attendait à Alexandrie. Les pirates qui parvinrent à s'échapper, et quelques-uns d'eux étaient blessés mortellement, allèrent rapporter, en poussant des cris lamentables, à la multitude des Sarrasins qui les attendaient sur le rivage, que la mer était couverte d'une flotte qui arrivait; que le roi de France venait en ennemi avec un nombre infini de gentilshommes. Ils assuraient que les chrétiens étaient dix mille contre chacun d'eux, et qu'ils faisaient pleuvoir le feu, les pierres et des nuages de poussière. Toutefois, ajoutèrent-ils, pendant qu'ils sont encore fatigués des travaux de la mer, si vos vies et vos demeures vous sont chères, hâtez-vous de les exterminer, ou du moins repoussez-les avec vigueur jusqu'à ce que les nôtres soient rappelés. Nous avons échappé seuls et avec beaucoup de peine pour venir vous avertir. Nous avons reconnu les enseignes des ennemis; les voilà qui se précipitent sur nous avec fureur, tout prêts à combattre sur terre et sur mer.

La crainte et la défiance s'emparèrent donc des en-

nemis. Tous les nôtres, assurés de la vérité, conçurent les meilleures espérances. Ils sautèrent, à l'envi les uns des autres, de leurs vaisseaux dans les barques; car la mer était peu profonde le long du rivage. Les barques et les petits bâtiments ne pouvant atteindre la terre, plusieurs guerriers se jetèrent dans la mer, selon l'ordre exprès que le roi en avait donné, et eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Aussitôt il s'engagea un combat très cruel; ces premiers croisés étant promptement suivis par d'autres, toute la force des infidèles fut dissipée. Nous ne perdîmes qu'un seul des nôtres par le fer ennemi; deux ou trois autres qu'un violent desir de combattre porta trop vite à se jeter dans l'eau, y périrent. Les Sarrasins, lâchant pied, se retirèrent en fuyant honteusement dans leur ville, après avoir perdu beaucoup de monde et avec plusieurs des leurs mortellement blessés ou mutilés.

Nous les poursuivions de près; mais les chefs, craignant quelqu'embûche, nous retenaient. Pendant que nous combattions, des esclaves et des captifs rompirent leurs chaînes, car les geôliers étaient aussi sortis contre nous; il n'était resté dans la ville que des femmes, des enfants et des valétudinaires. Ces esclaves et ces captifs accoururent, plein de joie, au-devant de nous en s'écriant: *benedictus qui venit in nomine Dei.* Ces choses étant arrivées un vendredi, jour de la passion de notre Seigneur, on en tira un augure favorable. Le roi débarqua avec joie et sûreté, ainsi que le reste de l'armée chrétienne. On se reposa jusqu'au lendemain, où l'on s'empara de ce

qui restait de terre et de rivage à prendre; on fut aidé et conduit, pour cela, par les esclaves qui connaissaient le pays et les chemins; mais pendant la nuit les Sarrasins ayant découvert que quelques esclaves et captifs s'étaient échappés, firent mourir ceux qui étaient restés, et en firent ainsi de glorieux martyrs du Christ, à leur propre perte. La nuit suivante et le matin du dimanche, les Sarrasins, considérant la multitude des chrétiens qui arrivaient, leur courage, leur constance et la désolation soudaine de la ville, comme s'ils eussent manqué de forces et d'armes, sortirent avec leur chefs, emmenant leurs femmes et leurs enfants, et emportant tout ce qui était transportable. Ils s'enfuirent par de petites portes qu'ils avaient pratiquées long-temps d'avance et de l'autre côté de la ville. Les uns se sauvèrent par terre, les autres par mer, abandonnant la ville pleine de toutes choses. Ce même jour, à trois heures, deux captifs qui avaient par hasard échappé aux mains des Sarrasins, vinrent nous annoncer ce qui s'était passé. Le roi ne craignant plus d'embûche, entra à neuf heures dans la ville, sans effusion de sang et sans aucun obstacle. De tous ceux qui y entrèrent, il n'y eut de blessé grièvement que Hugues, Brun, comte de la Marche, qui perdit trop de sang par ses blessures pour survivre. Je ne dois pas oublier de dire que les Sarrasins ayant résolu de fuir, lancèrent contre nous beaucoup de feu grégeois qui nous était très nuisible, parce qu'il était poussé par un vent soufflant de la ville; mais le vent ayant tout-à-coup changé, reporta ce feu sur Damiette, où il brûla plusieurs

personnes, et où il aurait consumé beacoup plus de choses, si les esclaves qui étaient restés ne fussent venus l'éteindre par le procédé qu'ils connaissent et aussi par la volonté de Dieu. Le roi étant donc entré au milieu de la joie dans la ville, alla aussitôt dans le temple des Sarrasins prier et remercier Dieu, qu'il regardait comme l'auteur de ce qui venait d'arriver. On y chanta le *Te Deum*, et, après qu'il eut été purifié, on y célébra la messe.

Nous avons trouvé dans la ville une quantité infinie de vivres, d'armes, de machines, de vêtements précieux, de vases, d'ustensiles d'or, d'argent, et autres choses. Outre cela nous avons fait apporter nos provisions des vaisseaux et d'autres objets qui nous étaient nécessaires. Par un effet de la munificence divine, l'armée chrétienne, semblable à un étang que des torrents qui viennent s'y jeter augmentent considérablement, s'est grossie chaque jour par la milice teutonique, par celles du Temple et des Hospitaliers, sans parler des pélerins qui arrivent à tout moment. Les Templiers et les Hospitaliers ne voulaient d'abord pas croire à un pareil triomphe, et en effet rien de ce qui ést arrivé n'était croyable; car tout cela tient du miracle, surtout ce feu grégeois qui a été reporté par le vent sur la tête de ceux qui l'avaient lancé contre nous. Ce miracle eut jadis lieu à Antioche. Quelques infidèles se sont convertis à Jésus-Christ, et jusqu'ici nous restent attachés. Pour nous, que le passé a instruits, nous apporterons dans nos actions ultérieures beaucoup de prudence et de circonspection. Nous avons

avec nous des fidèles orientaux sur lesquels nous pouvons compter ; ils connaissent tout le pays et les dangers qu'il présente. Ils ont reçu le baptême avec une véritable dévotion. Pendant que je vous écris ceci, nos chefs tiennent conseil sur ce qu'il faut faire. Il s'agit de savoir si l'on se portera sur Alexandrie ou sur le Caire. Je ne sais encore ce qui sera décidé ; je vous informerai de ce qui arrivera. Le soudan du Caire ayant su cela, nous a dénoncé une bataille générale pour le jour de St. Jean-Baptiste et dans le lieu que les deux armées choisiront, afin, dit-il, que la fortune se décide entre les Orientaux et les Occidentaux, et que celui à qui le sort accordera la victoire s'en glorifie, et que le vaincu lui cède humblement. Le roi a répondu : qu'il ne défiait point l'ennemi du Christ un jour plus tôt qu'un autre et qu'il n'assignait point de terme de repos ; mais qu'il le défiait demain et tous les jours de sa vie jusqu'à ce qu'il eût pitié lui-même de son âme et qu'il se convertît au Seigneur qui veut sauver tout le monde, et ouvre le sein de sa miséricorde à tous ceux qui se convertissent à lui.

Nous n'avons rien appris de certain ni qui soit digne d'être rapporté de la part des Tartares. Nous n'avons point à espérer de bonne foi de gens perfides, ni d'humanité de gens inhumains, ni de charité de gens qui n'en ont point (le texte porte de *chiens*, *caninis*), à moins que Dieu, à qui rien n'est impossible, n'opère cette nouveauté. C'est lui qui a purgé la Terre-Sainte des criminels Karismiens ; il les a détruits et entièrement

fait disparaître de dessous le ciel. Lorsque je saurai quelque chose de certain ou de remarquable des Tartares ou autres, je vous en instruirai par lettre ou par Roger de Montfagon qui doit aller au printemps en France, chez le seigneur notre vicomte, pour nous procurer de l'argent.

No. III.

Lettre de St. Louis sur sa captivité et sa délivrance.

Louis, par la grâce de Dieu, roi des Français, à ses chers et fidèles prélats, barons, guerriers, citoyens, bourgeois, et à tous les autres habitants de son royaume à qui ces présentes lettres parviendront, salut :

Pour l'honneur et la gloire du nom de Dieu, desirant de toute notre âme poursuivre l'entreprise de la croisade, nous avons jugé convenable de vous informer tous qu'après la prise de Damiette, que notre seigneur J.-C., par sa miséricorde ineffable, avait comme par miracle livrée au pouvoir des chrétiens, ainsi que vous l'avez sans doute appris, de l'avis de notre conseil, nous partîmes de cette ville le 20 du mois de novembre dernier. Nos armées de terre et de mer étant réunies, nous marchâmes contre celle des Sarrasins, qui était rassemblée et campée dans un lieu qu'on nomme vulgairement *Massoure*. Pendant notre marche, nous soutînmes les attaques des ennemis, qui éprouvèrent constamment quelque perte assez considérable. Un jour entre autres, plusieurs de l'armée d'Égypte qui étaient venus attaquer les nô-

tres, furent tous tués. Nous apprîmes en chemin que le soudan du Caire venait de terminer sa vie malheureuse; qu'avant de mourir il avait envoyé chercher son fils qui restait dans les provinces de l'Orient, et avait fait prêter serment de fidélité en faveur de ce prince à tous les principaux officiers de son armée, et qu'il avait laissé le commandement de toutes ses troupes à un de ses émirs nommé Fachardin. A notre arrivée au lieu que nous venons de nommer, nous trouvâmes ces nouvelles vraies. Ce fut le mardi d'avant la fête de Noël que nous y arrivâmes; mais nous ne pûmes approcher des Sarrasins, à cause d'un courant d'eau qui se trouvait entre les deux armées, et qu'on appelle le fleuve Thanis, courant qui se sépare en cet endroit du grand fleuve du Nil. Nous plaçâmes notre camp entre ces deux fleuves, nous étendant depuis le grand jusqu'au petit. Nous eûmes là quelques engagements avec les Sarrasins, qui eurent plusieurs des leurs tués par l'épée des nôtres, mais dont un grand nombre furent noyés dans les eaux. Comme le Thanis n'était pas guéable à cause de la profondeur de ses eaux et de la hauteur de ses rives, nous commençâmes à y jeter une chaussée pour ouvrir un passage à l'armée chrétienne; nous y travaillâmes pendant plusieurs jours avec des peines, des dangers et des dépenses infinis. Les Sarrasins s'opposèrent de tous leurs efforts à nos travaux : ils élevèrent des machines contre nos machines; ils brisèrent avec des pierres et brûlèrent avec leur feu grégeois les tours en bois que nous dressions sur la chaussée. Nous avions presque perdu tout espoir de passer sur cette

chaussée, lorsqu'un transfuge sarrasin nous fit connaître un gué par où l'armée chrétienne pourrait traverser le fleuve. Ayant rassemblé nos barons et les principaux de notre armée le lundi d'avant les *cendres*, il fut convenu que le lendemain, c'est-à-dire le jour de carême *prenant*, on se rendrait de grand matin au lieu indiqué pour passer le fleuve, et qu'on laisserait une petite partie de l'armée à la garde du camp. Le lendemain ayant rangé nos troupes en ordre de bataille, nous nous rendîmes au gué, et nous traversâmes le fleuve, non sans courir de grands dangers; car le gué était plus profond et plus périlleux qu'on ne l'avait annoncé. Nos chevaux furent obligés de passer à la nage, et il n'était pas aisé de sortir du fleuve à cause de l'élévation de la rive qui était toute limoneuse. Lorsque nous eûmes traversé le fleuve, nous arrivâmes au lieu où étaient dressées les machines des Sarrasins en face de notre chaussée. Notre avant-garde ayant attaqué l'ennemi, lui tua du monde et n'épargna ni le sexe ni l'âge. Dans le nombre les Sarrasins perdirent un chef et quelques émirs. Nos troupes s'étant ensuite dispersées, quelques-uns de nos soldats traversèrent le camp des ennemis et arrivèrent au village nommé *Massoure*, tuant tout ce qu'ils rencontraient d'ennemis : mais les Sarrasins s'étant aperçus de l'imprudence des nôtres, reprirent courage et fondirent sur eux; ils les entourèrent de toutes parts et les accablèrent. Il se fit là un grand carnage de nos barons et de nos guerriers, tant religieux que autres, dont nous avons avec raison déploré et dont nous déplorons encore la perte. Là nous avons perdu aussi notre

brave et illustre frère le comte d'Artois, digne d'éternelle mémoire. C'est dans l'amertume de notre cœur que nous rappelons cette perte douloureuse, quoique nous dussions plutôt nous en réjouir; car nous croyons et nous espérons, qu'ayant reçu la couronne du martyre, il est allé dans la céleste patrie, et qu'il y jouit de la récompense accordée aux saints martyrs. Ce jour-là les Sarrasins fondant sur nous de toutes parts, et nous accablant d'une grêle de flèches, nous soutînmes leurs rudes assauts jusqu'à la neuvième heure, où le secours de nos ballistes nous manqua tout-à-fait. Enfin après avoir eu un grand nombre de nos guerriers et de nos chevaux blessés ou tués, avec le secours de Notre-Seigneur, nous conservâmes notre position, et nous y étant ralliés, nous allâmes le même jour placer notre camp tout près des machines des Sarrasins. Nous y restâmes avec un petit nombre des nôtres, et nous y fîmes un pont de bateaux pour que ceux qui étaient au-delà du fleuve pussent venir à nous. Le lendemain il en passa plusieurs qui campèrent auprès de nous. Alors les machines des Sarrasins ayant été détruites, nos soldats purent aller et venir librement, et en sûreté, d'une armée à l'autre, en passant le pont de bateaux. Le vendredi suivant, les enfants de perdition ayant réuni leurs forces de toutes parts, dans l'intention d'exterminer l'armée chrétienne, vinrent attaquer nos lignes avec beaucoup d'audace et en nombre infini : le choc fut si terrible de part et d'autre, qu'il ne s'en était jamais vu, disait-on, de pareil dans ces parages. Avec le secours de Dieu, nous résistâmes de tous

côtés; nous repoussâmes les ennemis, et nous en fîmes tomber un grand nombre sous nos coups. Au bout de quelques jours, le fils du soudan, venant des provinces orientales, arriva à *Massoure*. Les Égyptiens le reçurent comme leur maître et avec des transports de joie. Son arrivée redoubla leur courage: mais, depuis ce moment, nous ne savons par quel jugement de Dieu tout alla de notre côté contre nos desirs. Une maladie contagieuse se mit dans notre armée, et enleva les hommes et les animaux, de telle sorte qu'il y en avait très peu qui n'eussent à regretter des compagnons, ou à soigner des malades. L'armée chrétienne fut en peu de temps très diminuée. Il y eut une si grande disette que plusieurs tombaient de besoin et de faim; car les bateaux de Damiette ne pouvaient apporter à l'armée les provisions qu'on y avait embarquées sur le fleuve, parce que les bâtiments et les pirates ennemis leur coupaient le passage. Ils s'emparèrent même de plusieurs de nos bateaux, et prirent ensuite successivement deux caravanes qui nous apportaient des vivres et des provisions, et tuèrent un grand nombre de marins et autres qui en faisaient partie. La disette absolue de vivres et de fourrages jeta la désolation et l'effroi dans l'armée, et nous força, ainsi que les pertes que nous venions de faire, de quitter notre position, et de retourner à Damiette si telle était la volonté de Dieu: mais *comme les voies de l'homme ne sont pas dans lui-même, mais dans celui qui dirige ses pas et dispose tout selon sa volonté*, pendant que nous étions en chemin, c'est-à-dire le 5 du mois d'avril, les Sarra-

sins ayant réuni toutes leurs forces, attaquèrent l'armée chrétienne, et par la permission de Dieu, et à cause de nos péchés, nous tombâmes au pouvoir de l'ennemi. Nous et nos chers frères les comtes de Poitiers et d'Anjou, et les autres qui retournaient avec nous par terre, fûmes tous faits prisonniers, non sans un grand carnage et une grande effusion de sang chrétien. La plupart de ceux qui s'en retournaient par le fleuve furent de même faits prisonniers ou tués. Les bâtiments qui les portaient furent en grande partie brûlés avec les malades qui s'y trouvaient. Quelques jours après notre captivité, le soudan nous fit proposer une trève; il demandait avec instance, mais aussi avec menaces, qu'on lui rendît sans retard Damiette et tout ce qu'on y avait trouvé, et qu'on le dédommageât de toutes les pertes et de toutes les dépenses qu'il avait faites jusqu'à ce jour depuis le moment où les chrétiens étaient entrés dans Damiette. Après plusieurs conférences, nous conclûmes une trève pour dix ans avec les conditions suivantes :

« Le soudan délivrerait de prison et laisserait aller où ils voudraient, nous et tous ceux qui avaient été faits captifs par les Sarrasins depuis notre arrivée en Égypte, et tous les autres chrétiens de quelque pays qu'ils fussent qui avaient été faits prisonniers depuis que le soudan Kamel, aïeul du soudan actuel, avait conclu une trève avec l'empereur; les chrétiens conserveraient en paix toutes les terres qu'ils possédaient dans le royaume de Jérusalem au moment de notre arrivée. Pour nous, nous nous obligions à rendre Damiette, et huit cent mille besants sarrasins pour

la liberté des prisonniers et pour les pertes et dépenses dont il vient d'être parlé (nous en avons déjà payé 400), et à délivrer tous les prisonniers sarrasins que les chrétiens avaient faits en Egypte depuis que nous y étions venus, ainsi que ceux qui avaient été faits captifs dans le royaume de Jérusalem, depuis la trève conclue entre le même empereur et le même soudan. Tous nos biens-meubles et ceux de tous les autres qui étaient à Damiette seraient, après notre départ, sous la garde et la défense du soudan, et transportés dans le pays des chrétiens lorsque l'occasion s'en présenterait. Tous les chrétiens malades et ceux qui resteraient à Damiette pour vendre ce qu'ils y possédaient, auraient une égale sûreté, et se retireraient par mer et par terre quand ils voudraient, sans éprouver aucun obstacle ou contradiction. Le soudan était tenu de donner un sauf-conduit jusqu'au pays des chrétiens à tous ceux qui voudraient se retirer par terre. »

Cette trève, conclue avec le soudan, venait d'être jurée de part et d'autre, et déjà le soudan s'était mis en marche avec son armée pour se rendre à Damiette, et remplir les conditions qui venaient d'être stipulées, lorsque, par un jugement de Dieu, quelques guerriers sarrasins, sans doute de connivence avec la majeure partie de l'armée, se précipitèrent sur le soudan au moment où il se levait de table, et le blessèrent cruellement. Le soudan, malgré cela, sortit de sa tente, espérant pouvoir se soustraire par la fuite; mais il fut tué à coups d'épée en présence de presque tous les émirs et de la multitude des autres Sarrasins. Après cela plusieurs Sarrasins, dans le

premier moment de leur fureur, vinrent les armes à la main à notre tente, comme s'ils eussent voulu, et comme plusieurs d'entre nous le craignirent, nous égorger nous et les autres chrétiens : mais la clémence divine ayant calmé leur furie, ils nous pressèrent d'exécuter les conditions de la trève. Toutefois leurs paroles et leurs instances furent mêlées de menaces terribles : enfin par la volonté de Dieu, qui est le père des miséricordes, le consolateur des affligés, et qui écoute les gémissements de ses serviteurs, nous confirmâmes par un nouveau serment la trève que nous venions de faire avec le soudan. Nous reçûmes de tous, et de chacun d'eux en particulier, un serment semblable, d'après leur loi, d'observer les conditions de la trève. On fixa le temps où l'on rendrait les prisonniers et la ville de Damiette. Ce n'était point sans difficulté que nous étions convenus avec le soudan de la reddition de cette place; ce ne fut point encore sans difficulté que nous en convînmes de nouveau avec les émirs. Comme nous n'avions aucun espoir de la retenir, d'après ce que nous dirent ceux qui revinrent de Damiette, et qui connaissaient le véritable état des choses, de l'avis des barons de France et de plusieurs autres, nous jugeâmes qu'il valait mieux, pour la chrétienté, que nous et les autres prisonniers fussions délivrés au moyen d'une trève, que de retenir cette ville avec le reste des chrétiens qui s'y trouvaient, en demeurant nous et les autres prisonniers, exposés à tous les dangers d'une pareille captivité : c'est pourquoi au jour fixé les émirs reçurent la ville de Damiette, après quoi ils nous mirent en liberté

nous et nos frères et les comtes de Flandres, de Bretagne et de Soissons, et plusieurs autres barons et guerriers des royaumes de France, de Jérusalem et de Chypre. Nous eûmes alors une ferme espérance qu'ils rendraient et délivreraient tous les autres chrétiens, et que, suivant la teneur du traité, ils tiendraient leur serment.

Cela fait nous quittâmes l'Egypte, après y avoir laissé des personnes chargées de recevoir les prisonniers des mains des Sarrasins et de garder les choses que nous ne pouvions emporter, faute de bâtiments de transport suffisants. Arrivés ici, nous avons envoyé en Égypte des vaisseaux et des commissaires pour en ramener les prisonniers, car la délivrance de ces prisonniers fait toute notre sollicitude, et les autres choses que nous y avions laissées, telles que des machines, des armes, des tentes; une certaine quantité de chevaux et plusieurs autres objets; mais les émirs ont retenu très long-temps au Caire ces commissaires, auxquels ils n'ont enfin remis que quatre cents prisonniers de douze mille qu'il y a en Égypte. Quelques-uns encore ne sont sortis de prison qu'en donnant de l'argent. Quant aux autres choses, les émirs n'ont rien voulu rendre; mais ce qui est plus odieux après la trève conclue et jurée, c'est qu'au rapport de nos commissaires et des captifs dignes de foi qui sont revenus de ce pays, ils ont choisi parmi leurs prisonniers des jeunes gens qu'ils ont forcés, l'épée levée sur leur tête, d'abjurer la foi catholique et d'embrasser la loi de Mahomet, ce que plusieurs ont eu la faiblesse de faire; mais les autres, comme des athlètes courageux, enracinés dans leur foi

et persistant constamment dans leur ferme résolution, n'ont pu être ébranlés par les menaces ou par les coups des ennemis, et ils ont reçu la couronne du martyre. Leur sang, nous n'en doutons pas, crie au Seigneur pour le peuple chrétien; ils seront dans la cour céleste nos avocats devant le souverain juge, et ils nous seront plus utiles dans cette patrie que si nous les eussions conservés sur terre. Les musulmans ont aussi égorgé plusieurs chrétiens qui étaient restés malades à Damiette. Quoique nous eussions observé les conditions du traité que nous avions fait avec eux, et que nous fussions toujours prêts à les observer encore, nous n'avions aucune certitude de voir délivrer les prisonniers chrétiens, ni restituer ce qui nous appartenait. Lorsqu'après la trève conclue, et notre délivrance, nous avions la ferme confiance que le pays d'outre-mer, occupé par les chrétiens, resterait dans un état de paix jusqu'à l'expiration de la trève, nous eûmes la volonté et le projet de retourner en France. Déjà nous nous disposions aux préparatifs de notre passage; mais quand nous vîmes clairement, par ce que nous venons de raconter, que les émirs violaient ouvertement la trève, et, au mépris de leur serment, ne craignaient point de se jouer de nous et de la chrétienté, nous assemblâmes les barons de France, les prélats, les chevaliers du Temple, de l'Hôpital, de l'ordre Teutonique et les barons du royaume de Jérusalem; nous les consultâmes sur ce qu'il y avait à faire. Le plus grand nombre jugèrent que si nous nous retirions dans ce moment, et abandonnions ce pays, que nous étions sur le

point de perdre, ce serait l'exposer entièrement aux Sarrasins, surtout dans l'état de misère et de faiblesse où il était réduit, et nous pouvions regarder comme perdus et sans espoir de délivrance les prisonniers chrétiens qui étaient au pouvoir des ennemis. Si nous restions au contraire, nous avions l'espoir que le temps amènerait quelque chose de bon, telles que la délivrance des captifs la conservation des châteaux et forteresses du royaume de Jérusalem, et autres avantages pour la chrétienté, surtout depuis que la discorde s'était élevée entre le soudan d'Alep et ceux qui gouvernaient au Caire. Déjà ce soudan, après avoir réuni ses armées, s'est emparé de Damas et de quelques châteaux appartenant au souverain du Caire. On dit qu'il doit venir en Égypte pour venger la mort du soudan que les émirs ont tué, et se rendre maître, s'il le peut, de tout le pays. D'après ces considérations, et compatissant aux misères et aux tourments de la Terre-Sainte, nous, qui étions venus à son secours, plaignant la captivité et les douleurs de nos prisonniers, quoique plusieurs nous dissuadassent de rester plus long-temps outre-mer, nous avons mieux aimé différer notre passage et rester encore quelque temps en Syrie, que d'abandonner entièrement la cause du Christ et de laisser nos prisonniers exposés à de si grands dangers. Mais nous avons décidé de renvoyer en France nos chers frères, les comtes de Poitiers et d'Anjou, pour la consolation de notre très chère dame et mère et de tout le royaume. Comme tous ceux qui portent le nom de chrétien doivent être pleins de zèle pour

l'entreprise que nous avons formée, et vous en particulier, qui descendez du sang de ceux que le Seigneur choisit comme un peuple privilégié pour la conquête de la Terre-Sainte, que vous devez regarder comme votre propriété, nous vous invitons tous à servir celui qui vous servit sur la croix, en répandant son sang pour votre salut; car cette nation criminelle, outre les blasphèmes qu'elle vomissait en présence du peuple chrétien contre le Créateur, battait de verges la croix, crachait dessus et la foulait aux pieds en haine de la foi chrétienne. Courage donc, soldats du Christ! armez-vous et soyez prêts à venger ces outrages et ces affronts. Prenez exemple sur vos devanciers, qui se distinguèrent entre les autres nations par leur dévotion, par la sincérité de leur foi, et remplirent l'univers du bruit de leurs belles actions. Nous vous avons précédés dans le service de Dieu. Venez-vous joindre à nous. Quoique vous arriviez plus tard, vous recevrez du Seigneur la récompense que le père de famille de l'Evangile accorda indistinctement aux ouvriers qui vinrent travailler à sa vigne à la fin du jour comme aux ouvriers qui étaient venus au commencement. Ceux qui viendront ou qui enverront du secours pendant que nous serons ici, obtiendront, outre les indulgences promises aux croisés, la faveur de Dieu et celle des hommes. Faites donc vos préparatifs, et que ceux à qui la vertu du Très-Haut inspirera de venir ou d'envoyer du secours, soient prêts pour le mois d'avril ou de mai prochain. Quant à ceux qui ne pourront être prêts pour ce premier passage, qu'ils soient du moins en état de faire celui

qui aura lieu à la Saint-Jean. La nature de l'entreprise exige de la célérité, et tout retard deviendrait funeste. Pour vous, prélats et autres fidèles du Christ, aidez-nous auprès du Très-Haut par la ferveur de vos prières; ordonnez qu'on en fasse dans tous les lieux qui vous sont soumis, afin qu'elles obtiennent pour nous de la clémence divine les biens dont nos péchés nous rendent indignes.

Fait à Acre, l'an du Seigneur 1250, au mois d'août.

No. IV.

Liste des grands officiers ou chevaliers qui suivirent St. Louis à Tunis après les convenances entre eux et le roi, *l'an* M. CC. LXIX, *comme porte le manuscrit d'où cette liste est tirée; lequel manuscrit est anciennement sorti de la succession de M. Malet de Graville, jadis amiral, et a été imprimé à la suite de la préface de l'*Histoire de St. Louis, *par Joinville, édition du Louvre.*

Monseigneur de Valery doit aler luy trentiesme de chevaliers, et luy doit le roy donner huit mil livres tournois, et doit avoir restor de chevaulx du roy, à la coustume le roy et le passaige; mais ils n'auront pas bouche à court, et demourront ung an luy et ses gens, lequel on commancera si tost comme ils seront arrivez à terre sèche de la mer; et s'il advenoit que par acord ou par tournant de mer il convenist que l'en séjournast en ysle où le roy, et là séjournassent, par quoi il y demourast mer derrière

eulx, l'année commanceroit quant ilz seroient arrivez pour séjourner; et si est à savoir que de ce qu'il donne à ses chevaliers, il leur doit payer la moictié de leurs dons là où l'année commance, et l'autre moictié quant la première moictié du demy an sera passée; et si est à savoir que il doit passer à chacun banneret deux chevaulx, et à chacun qui n'est pas banneret ung cheval, et ly chevaulx emporte ly garson qui le garde, et doit passer le banneret luy six de chevaulx. Le connétable yra aussi luy quinziesme de chevaliers, ès mesmes condicions que le sire de Valery yra, mais il n'aura du roy que quatre mil livres tournois.

Monseigneur Florent de Varannes ly admiraulx, yra aussi en ces mesmes condicions, luy douziesme de chevaliers, et aura du roy trois mil deux cens livres tournois.

Monseigneur Raoul d'Estrées le mareschal, yra aussi en ces mesmes condicions, luy sixiesme de chevaliers, et aura seize cens livres tournois.

Monseigneur Lancelot de Saint-Marc, mareschal, yra en ces mesmes condicions, luy cinqiesme de chevaliers, et aura quatorze cens livres tournois.

Monseigneur Pierre de Moleines yra, luy cinqiesme de chevaliers, en ces mesmes condicions, sauf que luy et son compaignon mengeront à court, et aura du roy quatorze cens livres tournois et quatre cens livres de don.

Monsieur Collart de Moleines, son frère, yra en autelles condicions et en la manière mesme que monsieur Pierre son frère yra.

Monsieur Gilles de la Tournelle yra, luy quatriesme de chevaliers, en ces mesmes condicions, et aura douze cens livres, et mengeront à court.

Monsieur Malry de Roie yra, soy huitiesme de chevaliers, en ces mesmes condicions et mengeront à court, et aura deux mil livres et deux cens livres de don privé.

Monsieur Girard de Morboie yra, soy dixiesme de chevaliers, trois mil livres tournois.

Monsieur Raoul de Neele, soy quinziesme de chevaliers, quatre mil livres tournois, et mengeront à son hostel.

Monseigneur Almaury de Meulane, soy quinziesme, quatre mil livres tournois, et mengeront en son hostel.

Monsieur Ausout d'Offemont, soy dixiesme de chevaliers, ving-six cens livres tournois, et mengeront en l'hostel le roy.

Monsieur Raoul le Flamant, soy six de chevaliers, quinze cens livres, et mengeront en l'hostel le roy.

Monsieur Beaudouin de Longueval, soy quart de chevaliers, unze cens livres.

Monsieur Loys de Beaugen, soy dixiesme, ving-six cens livres, et mengeront en l'hostel le roy.

Monsieur Jehan de ville, soy quart de chevaliers, douze cens livres, et mengeront en l'hostel le roy.

Monsieur Mairy de la Tournelle, soy quart de chevaliers, douze cens livres, et mengeront en l'hostel le roy.

L'arcevesque de Reims, IIII m. l.

L'évesque de Lengres, IIII m. l., et leur baillera l'en une nef pour ses deux trente chevaliers.

Monsieur Guillaume de Courtenay, soy dixiesme de chevaliers, ving-deux cens livres, et mengeront en l'hostel le roy.

Monsieur Guillaume de Patay, luy et son frère, quatre cens livres, et mengeront en l'hostel le roy.

Monsieur pierre de Sauz, tout seul, huit ving livres, et mengera en l'hostel le roy.

Monsieur Robert-de-Bois-Gencelin, tout seul, huit ving livres, et mengera en l'hostel le roy.

Monsieur Estienne Granche, tout seul, huit ving livres, et mengera en l'hostel le roy.

Monsieur Macy Delone, tout seul, huit ving livres, et mengera en l'hostel le roy.

Monsieur Gilles de Mailly, soy dixiesme, trois mil livres et passage et retour de chevaulx, et mengera à court.

Monsieur Ytier de Mouguac, soy cinqiesme, douze cens livres et passage et retour de chevaulx, et mengera à court.

Ly fouriers de Vernuel, pour soy quatriesme de chevaliers, douze cens livres, et mengera en l'hostel le roy.

Monseigneur Guillaume de Fresne, soy dixiesme de chevaliers, et mengera en l'hostel le roy, ving-six cens livres.

Le comte de Guynes, soy dixiesme de chevaliers, et mengera en l'hostel le roy, ving-six cens livres.

Le comte de Saint-Pol, soy trentiesme de chevaliers, pour passage, pour retour de chevaulx, pour menger et pour toutes autres choses, douze mil livres et deux mil livres de don privé.

Monsieur Lembert des Limons, soy dixiesme aux gaiges le roy, c'est à savoir, chacun dix solz tournois par jour, et ne mengeront pas à court, somme dix-huit cens vingcinq livres.

Monsieur Girard de Campandu, soy quinziesme aux gaiges le roy, et ne mengeront pas à court, ainsy comme Monsieur Lembert, deux mil sept cens trente-sept livres dix solz tournois.

Monsieur Raymond Aban, soy cinqiesme aux gaiges le roy, somme neuf cens douze livres dix solz tournois.

Monsieur Jehan Debelnes, soy dixiesme, trois mil livres, et aura retour de chevaulx et passage, et mengera à court.

Ly Mareschaux de Champaigne yra, soy dixiesme, et n'aura rien du roy.

Monsieur Gaillard Darte, soy cinqiesme aux gaiges le roy, neuf cens douze livres dix solz tournois.

Monsieur Guillaume de Flandres, soy vingtiesme, six mil livres et passage et retour de chevaulx, et mengera à court.

Monsieur Aubert de Longueval, soy cinqiesme, unze cens livres et passage et retour de chevaulx, et mangera à court.

N°. V.

Instructions de St. Louis au lit de mort, adressées à son fils Philippe-le-Hardy (1).

Cher fils, pour ce que je desire de tout mon cœur que tu sois bien enseigné en toutes choses, j'ai pensé que tu recevrais plusieurs enseignements de cet écrit, car je t'ai ouï dire aucunes fois que tu retiendrais plus de moi que de tout autre.

Cher fils, je t'enseigne premièrement que tu aimes Dieu de tout ton cœur et de tout ton pouvoir, car sans cela nul ne peut rien valoir: tu te dois garder de toutes choses que tu penseras devoir lui déplaire, et qui sont en ton pouvoir, et spécialement tu dois avoir cette volonté que tu ne fasses péché mortel pour nulle chose qui puisse arriver, et qu'avant tu souffrirois tous tes membres être hachés et ta vie enlevée par le plus cruel martyre plutôt que tu ne fasses péché mortel avec connoissance.

Si Notre-Seigneur t'envoie aucune de persécution ou maladie ou d'autre chose, tu la dois souffrir débonnairement, et l'en dois remercier et savoir bon gré; car tu dois penser qu'il l'a fait pour ton bien, et tu dois encore penser que tu l'as bien mérité, et plus encore s'il le veut,

(1) Lesdites instructions ont été inscrites dans un registre de la Chambre des comptes. Pour en faciliter la lecture au grand nombre, quelques expressions ont été rajeunies.

pour ce que tu l'as peu aimé et peu servi, et pour ce que tu as fait maintes choses contre sa volonté.

Si Notre-Seigneur t'envoie aucune prospérité ou de santé de corps ou d'autre chose, tu l'en dois remercier humblement, et tu dois prendre garde que, de ce tu ne te décries, ni par orgueil, ni par autre tort, car c'est grand péché que de guerroyer Notre-Seigneur de ses dons.

Cher fils, je t'enseigne que tu t'accoutumes à souvent te confesser, et que tu choisisses toujours confesseur de sainte vie et suffisante science, par quoi tu sois enseigné des choses que tu dois éviter et des choses que tu dois faire; et aie telle manière en toi par laquelle tes confesseurs et amis t'osent hardiment enseigner et reprendre.

Cher fils, je t'enseigne que tu entendes volontiers le service de sainte Église ; et quand tu seras à la chapelle, garde-toi d'oser parler vaines paroles. Tes oraisons dis avec recueillement ou par bouche ou de pensée, et spécialement sois plus attentif à l'oraison quand le corps de Notre-Seigneur sera présent à la messe.

Cher fils, aie le cœur compatissant envers les pauvres et envers tous ceux que tu penseras qui ont souffrance de cœur ou de corps, et suivant ton pouvoir, soulage-les volontiers de consolations ou d'aumônes; si tu as malaise de cœur, dis-le à ton confesseur ou à tout autre que tu penses qui soit loyal ou qui te sache bien garder secret; pour ce que tu sois plus en paix, ne fais que choses que tu puisses dire.

Cher fils, aie volontiers la compagnie des bonnes gens avec toi, soit de religion, soit du siècle, et esquive la compagnie des mauvais: aie volontiers bons parlements avec les bons, et écoute volontiers parler de Notre-Seigneur en sermons; et en privé pourchasse volontiers les pardons. Aime le bien en autrui, et hais le mal, et ne souffre pas que l'on dise devant toi paroles qui puissent attirer gens à péché. N'écoute pas volontiers médire d'autrui ni nulle parole qui tourne à mépris de Notre-Seigneur ou de Notre-Dame, ou des Saints. Telle parole ne souffre sans en prendre vengeance, que si elle venait de clerc ou de si grande personne que tu ne puisses punir, fais le dire à celui qui pourrait en faire justice.

Cher fils, prends garde que tu sois si bon en toutes choses, que, par-là, il appert que tu reconnaisses les bontés et les honneurs que Notre-Seigneur t'a faits, en telle manière que s'il plaisait à Notre-Seigneur que tu vinsses à l'honneur de gouverner le royaume, tu fusses digne de recevoir la sainte onction dont les Rois de France sont sacrés.

Cher fils, s'il advient que tu parviennes au royaume, prends soin d'avoir les qualités qui appartiennent aux rois, c'est-à-dire que tu sois si juste, que tu ne t'écartes de la justice, quelque chose qui puisse arriver. S'il advient *qu'il y ait querelle entre un pauvre et un riche*, *soutiens de préférence le pauvre au riche* jusqu'à ce que tu saches vérité, et quand tu la connaîtras, fais justice. S'il advient que tu aies querelle contre autrui, soutiens la querelle de l'étranger devant ton conseil : ne fais pas sem-

blant d'aimer trop ta querelle, jusqu'à ce que tu connaisses la vérité; car ceux de ton conseil pourraient craindre de parler contre toi, ce que tu ne dois pas vouloir.

Cher fils, si tu apprends que tu possèdes quelque chose à tort, ou de ton temps ou de celui de tes ancêtres, aussitôt rends-le, toute grande que soit la chose, en terre, deniers ou autre chose. Si la chose est obscure par quoi tu n'en puisses savoir la vérité, fais telle paix par conseil de prudhommes par quoi ton âme et celle de tes ancêtres soient du tout délivrées: et si jamais tu entends dire que tes ancêtres aient restitué, mets toujours soin à savoir si rien ne reste encore à rendre, et si tu le trouves, fais le rendre aussitôt pour la délivrance de ton âme et celle de tes ancêtres.

Sois bien diligent de faire garder en ta terre toutes manières de gens, et spécialement les personnes de sainte Église; défends qu'on ne leur fasse tort ni violence en leurs personnes ou en leurs biens, et je veux te rappeler une parole que dit le roi Philippe, un de mes aïeux, comme un de son conseil m'a dit l'avoir entendu. Le Roi était un jour avec son conseil privé, et disaient ceux de son conseil que les clercs lui faisaient grand tort, et que l'on s'émerveillait comment il le souffrait. Il répondit: Je crois bien qu'ils me font grand tort; mais quand je pense aux honneurs que Notre-Seigneur me fait, je préfère de beaucoup souffrir mon dommage, que faire chose par laquelle il arrive esclandre entre moi et sainte Église. Je te remémore ceci pour que tu ne sois pas

léger à croire autrui contre les personnes de sainte Église. De telle façon les dois honorer et garder qu'ils puissent faire le service de Notre-Seigneur en paix ; ainsi t'enseigné-je, que tu aimes principalement les gens de religion, et les secoures volontiers dans leurs besoins, et ceux que penseras par lesquels Notre-Seigneur est le plus honoré et servi, ceux-là, aime-les plus que les autres.

Cher fils, je t'enseigne que tu aimes et honores ta mère, et que tu retiennes volontiers et observes ses bons enseignements, et sois enclin à croire ses bons conseils; tes frères aime et veuille toujours leur bien et avancement, et leur tiens lieu de père pour les enseigner à tous biens ; et prends garde que par amour pour qui que ce soit, tu ne déclines de bien faire, ni ne fasses chose que tu ne doives.

Cher fils, je t'enseigne que tous les bénéfices de sainte Église que tu auras à donner, tu les donnes à bonnes personnes par grand conseil de prudhommes, et il me semble qu'il vaut mieux que tu donnes à ceux qui n'ont rien, et qui en feront bon emploi si les cherches bien.

Cher fils, je t'enseigne que tu te défendes, autant que cela te sera possible, d'avoir guerre avec nul chrétien ; et, si l'on te fait tort, essaie plusieurs voies pour savoir si tu ne pourras trouver moyen de recouvrer ton droit avant de faire guerre, et aie attention que ce soit pour éviter les péchés qui se font en guerre. Et s'il advient qu'il te la convienne faire, ou pour ce qu'aucun de tes

hommes manque en ta cour de droit prendre, ou qu'il fît tort à aucune église, ou à quelque personne pauvre que ce fût, et ne se veuille pas amender, par quoi ou pour autre cas raisonnable, pour quelque chose que ce fût qu'il te convient de faire guerre, commande diligemment *que les pauvres gens qui n'ont fautes ou forfaits soient gardés, que dommage ne leur vienne ni par incendie ni par autre chose*; car il te vaudrait encore mieux que tu aies à craindre le malfaiteur, pour prendre ses villes ou ses châteaux par force de siége; et garde que tu sois bien conseillé avant que tu meuves nulle guerre, que la cause soit beaucoup raisonnable, et que tu aies bien sommé le malfaiteur et autant attendu, comme tu le devras.

Cher fils, je t'enseigne que les guerres et débats qui seront en ta terre ou entre tes hommes, tu te mettes en peine, autant que tu le pourras, de les appaiser; car c'est une chose qui plaît beaucoup à Notre-Seigneur, et messire saint Martin nous a donné beaucoup grand exemple, car il alla pour mettre concorde entre les clercs qui étaient en l'archevêché, au temps qu'il savait par Notre-Seigneur qu'il devait mourir; et il lui sembla que par-là il mettait bonne fin à sa vie.

Cher fils, prends garde qu'il y ait *bons baillifs et bons prevôts en ta terre, et fais souvent prendre garde qu'ils fassent bien justice*, et qu'ils ne fassent à autrui tort ni chose qu'ils ne doivent: de même ceux qui sont en ton hôtel, fais prendre garde qu'ils ne fassent aucune injustice; car combien que tu dois haïr tout mal fait à autrui,

tu dois plus haïr le mal qui viendrait de ceux qui de toi reçoivent le pouvoir que tu ne dois des autres, et plus dois garder et défendre que cela n'advienne.

Cher fils, je t'enseigne que tu sois toujours dévoué à l'église de Rome et à notre Saint-Père le pape, et lui portes respect et honneur comme tu le dois à ton père spirituel.

Cher fils, donne volontiers pouvoir *à gens de bonne volonté qui en sachent bien user*, et mets grande peine à ce que les péchés soient ôtés en ta terre, c'est-à-dire le vilain serment en toutes choses qui se fait ou dit à mépris de Dieu ou de Notre-Dame et des saints; péchés de corps, jeux de dés, taverniers et autres péchés. *Fais abattre en ta terre, sagement et en bonne manière, les traîtres à ton pouvoir; fais-les chasser de ta terre et les autres mauvaises gens, tant qu'elle en soit bien purgée.* Lorsque, par sage conseil de bonnes gens, tu entendras quelque chose à bien faire, avance-les par tout ton pouvoir; mets grand soin à ce que tu fasses reconnaître les bontés que Notre-Seigneur t'aura faites, et que tu l'en saches remercier.

Cher fils, je t'enseigne que tu mettes grande entente à ce que les deniers que tu dépenseras soient à bon usage dépensés, et qu'ils soient levés justement : c'est un sens que je voudrais que tu eusses beaucoup, c'est-à-dire que tu te gardasses de folles dépenses et de mauvaises prises, et que tous tes deniers fussent bien pris et bien employés, et ce sens t'enseigne Notre-Seigneur, avec les autres sens qui te sont profitables et convenables.

Cher fils, je te prie que, s'il plaît à Notre-Seigneur que je trépasse de cette vie avant toi, que tu me fasses aider par messes et par oraisons, et que tu envoies par les congrégations du royaume de France, pour leur faire demander prières pour mon âme, et que tu entendes à tous les biens que tu feras, que Notre-Seigneur m'y donne part.

Cher fils, je te donne toute la bénédiction que le père peut et doit donner à son fils, et prie Notre-Seigneur Dieu Jésus-Christ que, par sa grande miséricorde et par les prières et par les mérites de sa bienheureuse mère la vierge Marie, et des anges et des archanges, et de tous saints et de toutes saintes, qu'il te garde et défende que tu ne fasses chose qui soit contre sa volonté, et qu'il te donne grâce de faire sa volonté, et qu'il soit servi et honoré par toi; et puisse-t-il accorder à toi et à moi, par sa grande générosité, qu'après cette mortelle vie, nous puissions venir à lui pour la vie éternelle, là où nous puissions le voir, aimer et louer sans fin. *Amen.*

A lui soit gloire, honneur et louange, qui est un Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, sans commencement et sans fin. *Amen.*

N°. VI.

Extractiones de libro quem fecit vir venerabilis et religiosus frater Humbert de Romanis, etc.

La première partie du livre d'Humbert de Romanis traite des affaires de l'Église contre les Sarrasins, et

comprend vingt-sept chapitres. Dans le premier, l'auteur établit que c'est au souverain pontife à veiller sur le peuple chrétien; dans le second, que le peuple chrétien est, comme autrefois le peuple d'Israël, exposé à trois maux: persécution du dehors, division des Grecs et des Latins, corruption des mœurs. Dans le troisième, qu'il appartient au pape de porter remède à ces trois maux. Dans le quatrième, que la chrétienté a été attaquée, depuis son origine, par sept espèces d'ennemis: les juifs, les gentils, les philosophes païens, les hérétiques, les empereurs avant Constantin, les barbares, tels que les Goths, les Vandales et les Sarrasins. Tous ces ennemis sont, selon l'auteur, les sept têtes de la bête dont il est question dans l'Apocalypse.

Dans le dixième chapitre, Humbert dit qu'il y a sept espèces d'hommes qui parlent contre l'entreprise à faire contre les Sarrasins. Dans les chapitres 11, 12, 13, 14, 15, 16 et 17, il répond aux objections de ces adversaires. Les premiers, s'appuyant des préceptes de Jésus-Christ et des exemples des apôtres, disent qu'il faut souffrir quand on est menacé, qu'il faut remettre l'épée dans le fourreau, ne pas se défendre ni rendre le mal pour le mal. Humbert leur répond que la vigne de l'Église doit être traitée autrement, et qu'elle ne peut être conservée qu'en coupant avec le glaive ceux qui veulent l'arracher; que le peuple chrétien, lorsqu'il était impuissant, n'a acquis de la force que par son humilité; mais qu'aujourd'hui il ne peut conserver sa puissance que par celle du glaive; que de même qu'un ouvrier qui

perd un de ses instruments, se sert de celui qui lui reste, de même le peuple chrétien, qui n'a plus de miracles, a des armes pour se défendre.

La deuxième espèce d'adversaires prétend qu'il faut cesser de faire la guerre à cause du sang qu'on y a répandu et de celui qu'il faudrait encore répandre, de peur que la dent saine ne soit arrachée avec la dent gâtée et qu'on ne répande plus de sang innocent que de sang coupable. Humbert oppose à ces adversaires les exemples de Charles-Martel, de Charlemagne et de Godefroy de Bouillon, qui ont tué plus de Sarrasins que ceux-ci n'ont tué de chrétiens. Il ajoute que si ceux qui meurent dans cette guerre laissent un vide dans le monde, ils remplissent le ciel.

La troisième espèce d'opposants à la croisade, dit que cette guerre est indiscrète et que c'est tenter Dieu que de la faire, parce que plusieurs ont dans leur pays tout ce qu'il leur faut, et qu'en allant à la guerre ils ont tout contre eux. Il faut répondre à ceux-ci, dit l'auteur: *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* Les anges ont secouru Élysée, Osias, Jérémie, et les autres saints prient pour le peuple de Dieu. Après la prise de Jérusalem, quinze mille cavaliers chrétiens et douze mille fantassins tuèrent cent mille Sarrasins, et deux mille furent étouffés à la porte d'Ascalon.

La quatrième espèce d'opposants soutient que quoiqu'il soit permis aux chrétiens de se défendre, il ne l'est pas de combattre les Sarrasins ni d'envahir leur pays. Humbert leur répond d'abord que ce sont les Sar-

rasins qui, les premiers, ont envahi les pays des chrétiens paisibles; en second lieu, que si on extirpe d'un terrain stérile les ronces et les épines pour en faire une jachère, à plus forte raison doit-on en chasser une nation superstitieuse pour y introduire le culte de Dieu. D'ailleurs, ajoute-t-il après quelques autres raisons, le pays des Sarrasins était chrétien avant Mahomet. C'est lui qui l'a enlevé injustement à la chrétienté.

La cinquième espèce d'opposants prétend que nous ne devons pas plus poursuivre les Sarrasins que nous ne poursuivons les juifs. Humbert répond que si on épargne les juifs, c'est pour que le reste d'Israël soit sauvé, et aussi parce qu'il serait cruel de maltraiter des hommes qui nous sont soumis. Les Sarrasins, quand ils nous sont soumis, sont supportés, parce qu'ils ne peuvent nuire et qu'ils peuvent aussi être plus facilement convertis.

La sixième espèce d'opposants objecte qu'on ne peut tirer de cette guerre aucun fruit pour la religion, parce qu'il y a plus de Sarrasins portés à blasphémer qu'à se convertir, et que tous ceux qui sont tués vont en enfer. On ne peut non plus en retirer d'utilité temporelle, parce qu'on ne peut garder le pays conquis. Humbert soutient qu'il y a au contraire trois sortes d'avantages à retirer de cette guerre : d'abord plus de chrétiens sont sauvés à cause des indulgences et autres biens spirituels; en second lieu les chrétiens sont préservés de l'invasion des Sarrasins; en troisième lieu on remporte des dépouilles, et on assujettit les ennemis à un tribut. Enfin la septième

espèce d'opposants dit qu'il ne paraît pas que cette guerre soit faite par la volonté de Dieu, puisqu'il a permis que tant de maux accablassent les chrétiens, et que Saladin recouvrât, presque subitement, ce qui avait coûté tant de sueur et de travail aux chrétiens. Ces adversaires s'appuient encore de l'exemple de l'empereur Frédéric, qui se noye dans une petite rivière, et de celui de St. Louis, qui est d'abord fait prisonnier avec ses frères et ses barons, et qui meurt plus tard en Égypte. Humbert leur répond que ceux-là sont justes, à qui il arrive des maux qu'ils n'ont point mérités par leur impiété; que d'ailleurs si le diable a triomphé tant de fois de plusieurs, ce n'est pas une raison pour cesser de le combattre; que les fils d'Israël, bien qu'ils aient été vaincus, n'en ont pas moins obtenu la véritable victoire, qui est la fin de cette guerre; que quoique Dieu voulût que l'on combattît contre les Philistins, il souffrit cependant que l'Arche d'Alliance fut prise, que le roi Saül fût tué avec ses enfants, et que son peuple fût mis en fuite; qu'ainsi les maux qui étaient arrivés dans la croisade avaient eu lieu, non pas parce que la guerre ne plaisait pas à Dieu, mais à cause des péchés des combattants ou pour augmenter leurs mérites.

Humbert examine ensuite d'où vient la tiédeur qu'on montre pour la croisade, et il en trouve sept causes: d'abord l'avarice du clergé, qui, arrachant la dîme aux pauvres, ne veut pas donner la dîme de ses biens pour le recouvrement de la Terre-Sainte; ensuite la perte des chrétiens, les maux qui sont arrivés, le découragement

qu'a inspiré la multitude des ennemis, la tiédeur de la foi, la sagesse mondaine qui prétend que l'entreprise ne peut réussir, et enfin les objections elles-mêmes auxquelles il vient de répondre.

De ces sept causes de tiédeur sont venus six maux sur la chrétienté : le premier, c'est qu'on ne peut donner des conseils mâles avec des dispositions semblables. Le second, c'est que ceux qui prêtent du secours, ne le font que malgré eux et en murmurant. Le troisième, c'est qu'on n'excite jamais les autres à en donner. Le quatrième, c'est qu'on inspire sa tiédeur aux autres. Le cinquième, c'est qu'on expose la chrétienté à sa ruine comme, dans un fort assiégé, les hommes sans courage exposent le fort même à être pris. Le sixième enfin, c'est que cette tiédeur augmente l'audace des ennemis. Dans un autre passage, l'auteur trouve cependant sept à huit motifs pour faire espérer le succès d'une croisade.

Dans son chapitre vingt, l'auteur établit qu'il convient qu'il y ait dans l'église quelques hommes fervents pour la croisade ; et le chapitre vingt-un démontre que ce sont les prélats qui doivent avoir cette ferveur. Le vingt-deuxième exige du pape le plus grand zèle ; c'est une conséquence de ce que l'auteur a dit en commençant sa dissertation. Le vingt-troisième prouve, par l'exemple du passé, que ce sont toujours les papes qui ont été les provocateurs des croisades. Dans le vingt-quatrième, Humbert soutient que, quoique cette entreprise n'ait point été terminée par quelque prince puissant, on ne doit pas y renoncer, parce qu'il y a encore de nouvelles res-

sources pour la faire. Dans le vingt-cinquième il indique les moyens à prendre ; c'est de faire des discours et des exhortations publiques, des processions, des jeûnes, des aumônes, des confessions et des conversions. C'est d'y penser tous les jours, de s'en entretenir avec des hommes capables de comparer ce qu'on peut faire avec ce qui a été fait, enfin c'est d'en délibérer avec des personnes expérimentées, de bonne volonté, saintes, justes et de bon conseil.

Dans le vingt-sixième chapitre, l'auteur expose quelle est, sur une croisade, l'opinion commune. On sent généralement, dit-il, que pour résister aux Sarrasins il faut choisir non des mercenaires, non des hommes qui ne regardent que leur paie, mais des hommes qui ont le zèle de la foi ; non des meurtriers ou des hommes perdus, mais des hommes exempts de péchés, parce que la justice de Dieu ne protège point les criminels. Outre les secours que fourniraient les laïcs, on pourrait aisément soutenir ces soldats d'abord du superflu des trésors de l'Église, ensuite en appliquant à cet usage les revenus d'une ou deux prébendes par chaque collégiale, de quelques prieurés, de quelques abbayes supprimées et des bénéfices vacants.

Le vingt-septième chapitre a pour but de faire voir la nécessité où sont les grands de se mettre à la tête de cette sainte entreprise. Les grands sont les vassaux de Dieu ; ils tiennent son pouvoir de lui ; ils ne doivent pas souffrir qu'on lui enlève sa terre. L'auteur s'appuie de l'exemple des rois et princes d'Israël qui combattaient toujours les Philistins, de celui des nobles chrétiens, et

surtout de Charlemagne. Il termine en disant que ceux qui ne veulent ou ne peuvent faire pénitence avec les autres, ne peuvent la faire plus noblement qu'en prenant les armes pour Dieu.

N°. VII.

La pièce suivante, très curieuse par son objet et son antiquité, faisait partie du Trésor des chartres, et se trouve aujourd'hui dans le dépôt des archives du royaume; elle est écrite sur vélin et assez bien conservée, sauf quelques mots effacés par le temps. Le style et les caractères de l'écriture appartiennent à la date qui lui est assignée (1282); elle est cotée C. J. 549.

Elle porte sur le dos le titre suivant :

Confessio Guidonis, Dom. de Gibelet, per quam confitetur ter voluisse de nocte capere civitatem Tripolitanam, quæ tunc pertinebat principi Antiochiæ (1282).

Le langage du temps pouvant offrir aux lecteurs quelques difficultés, nous l'avons translatée en langage plus moderne, sans néanmoins rien changer à la marche et aux tournures des phrases.

Récit fait par Guy, seigneur de Gibelet, de trois tentatives qu'il fit par l'ordre de frère Guillaume de Beaujeu, grand-maître du Temple, pour surprendre pendant la nuit la ville de Tripoli, et des obstacles qui en empêchèrent le succès. (An 1282.)

Sachent tous ceux qui verront et entendront ce présent acte public, que, en présence du très noble prince

d'Antioche et comte de Tripoli, et de moi, notaire public, et des témoins dessous notés, le sire Guy, jadis seigneur de Gibelet, dit et déclara qu'il avait entrepris trois fois de s'emparer de la ville de Tripoli. Ce qui précéda la première tentative fut l'envoi de la part de frère Guillaume de Beaujeu au seigneur de Gibelet, d'un chevalier nommé sire Pol Estaffa, homme lige du temple et dudit seigneur de Gibelet; lequel chevalier était porteur d'une lettre de créance pour ledit seigneur, dont le contenu était qu'il devait croire ce que ledit chevalier Pol lui dirait, et faire sans délai ce qu'on lui mandait; et que s'il ne remplissait ses intentions, il ne devait plus compter sur aucun secours ni appui de sa part ni de sa maison. Voici comme s'exprimait la lettre de créance du chevalier: Le grand-maître vous mande que vous tentiez de prendre Tripoli, et il lui semble que la chose est d'autant plus facile que le prince de Tripoli et les habitants ne sont point sur leur garde et ne pensent point que la chose puisse se faire; vous ferez une descente soudaine dans la ville avec les gens que vous avez et ceux que le grand-maître vous enverra, et vous ferez ainsi l'assaut de la ville; avant que le prince soit éveillé et armé vous aurez fait votre affaire. Le sire de Gibelet lui répondit qu'il ne lui semblait pas que la chose pût se faire ainsi; mais, puisque le grand-maître le voulait, il était prêt à le tenter, moyennant les secours et la compagnie qu'il en attendait. Et sire Pol lui répondit qu'il allait retourner à St.-Jean d'Acre, et qu'il lui amènerait un nombre suffisant d'hommes; que pendant ce temps

il devait prendre ses dispositions et écrire à Tripoli pour s'entendre avec certains habitants à ce sujet : car le grand-maître avait instruit de tout le sire Guy de Montolosier, homme lige du prince, et ce riche chevalier lui avait promis de favoriser cette entreprise, de manière qu'à l'arrivée du sire de Gibelet on pût la tenter. Ledit sire Pol s'en alla à Acre, et le sire de Gibelet manda à Tripoli audit sire Guy de Montolosier et à ceux qui étaient d'accord avec lui et à plusieurs autres chevaliers, savoir : comme sire Henri Mamol, sire François d'Arches, sire Pierre Francart, sire Pierre Jacques, et à plusieurs bourgeois, selon l'ordre que lui en avait donné le sire Guy, et ledit Montolosier manda audit sire Guy qu'il l'instruisît de son arrivée, qu'il y aurait à sa disposition des hommes à pied et à cheval, et que lui-même tiendrait la porte de St.-Michel jusqu'à ce que lui et ses gens fussent débarqués pour qu'on ne pût point marcher sur eux au moment où ils sortiraient de leurs bâtiments. Sire Pol partit d'Acre et emmena avec lui cent arbalétriers et cent hommes armés à fer (de pique); quand le sire Pol fut arrivé, le sire de Gibelet, avec tous ses gens, monta sur ses vaisseaux, savoir : cinq saities (petite barque) et neuf tant columbeaux (petite barque de forme arrondie) que grandes barques. Ainsi le sire Guy avait sous son commandement plus de six cents hommes, dont deux cents lanciers, et ils n'emmenèrent point avec eux de bestiaux dans la crainte que les cavaliers ne tombassent dessus. Les arbalétriers, au nombre de quatre à cinq, approchèrent de Tripoli, et re-

doutèrent de descendre à la marine du Temple. Ledit sire Pol . . . . un . . . . un columbel avant d'approcher davantage de la ville, et se rendit à la maison du Temple pour parler à sire François d'Arches et à sire François, et au prêtre Jehan Arobes, qui étaient dans la maison du Temple, lesquels devaient lui faire connaître ce qui s'était fait et en quel état était la ville de Tripoli et les dispositions prises. Le tout étant ainsi préparé, il devait placer ses gens avec un fusil (1), et le sire de Gibelet devait venir avec tous ses vaisseaux et prendre terre. Ledit sire Pol se rendit à la maison du Temple et s'entretint avec les deux chevaliers et le prêtre dont nous venons de parler, et vit que tout était bien préparé, et il fit placer là le signal qu'il avait indiqué, et pensant bien que ceux du complot se rendraient là, il les attendit. Le sire de Gibelet ne parut point d'abord. Ledit sire Pol voyant que ceux qu'il attendait ne venaient pas, partit pour aller les chercher et se dirigea vers le Calamon, et comme ils étaient d'un autre côté, il ne put les trouver. Sur monts..... l'aube commença à poindre, ils craignirent d'être aperçus et se retirèrent. Ils trouvèrent le sire Pol à son vaisseau, entre Nephin et le Puis, et ils lui demandèrent pourquoi il s'en était allé. Il leur répondit qu'il était parti pour les aller chercher, et qu'il avait fait l'entreseigne (placé le signal) pour qu'ils descendissent sur le

---

(1) Le mot *fusil* est très ancien; on appelait ainsi un long tube avec lequel on lançait le feu grégeois.

point où tout était disposé pour l'affaire. Le sire de Gibelet dit qu'il n'avait pas remarqué le signal, ce qui était cause qu'il n'avait point osé aborder; il ajouta que le prieur du Temple de Tripoli, nommé Jehan de Breband, avait connaissance de toute l'affaire. Quand le sire de Gibelet vint la seconde fois, le prince estait gravement malade; un frère du Temple, nommé...., et le prêtre Jean Arobe du Temple, firent parvenir des lettres à sire de Gibelet, et lui firent savoir que le prince était sérieusement malade, l'engageant à arriver avec ses gens promptement à Tripoli, où il était désiré par les habitants; qu'il trouverait à la maison du Temple et sur la rive, de la cavalerie et de l'infanterie qui l'attendraient, et qu'il ne tardât pas à s'y rendre sans manquer. Ledit sire de Gibelet ayant reçu cette lettre, arma aussitôt sa galère, une saïque et plusieurs autres vaisseaux, et les chargea de seize bêtes et de quatre cents hommes à-peu-près. Quand ils furent à deux lieues de Tripoli, il parut une étoile que les marins prirent pour l'étoile du jour, et comme il leur sembla qu'ils ne pouvaient arriver à Tripoli devant le jour, après avoir hésité un instant, ils retournèrent sur leurs pas, et cela fut un miracle de Dieu, car il n'était qu'un peu plus de minuit. Sur ce, le sire Pol fit entendre à cedit maître et à ses frères, que le sire de Gibelet avait déjà reçu deux fois l'ordre de prendre, avec les hommes qu'il avait, la ville de Tripoli; ce qui le mécontenta beaucoup. Il chargea le frère Ferrant, compagnon de sire de Ruidecœur, commandeur de Tripoli, d'une lettre de créance pour le sire de Gibelet,

laquelle portait qu'il devait croire et faire sans manquer ce que lui dirait le sire Pol, et que, s'il ne l'exécutait pas, il ne devait attendre ni aide ni secours; et Ruidecœur, commandeur de Tripoli, envoyait souvent de ses frères et de ses hommes à Gibelet pour instruire ledit sire de Gibelet de tout ce qui se passait à Tripoli, et de ce que faisait le prince; et il avait à cet effet deux messagers colons qui allaient à Gibelet toutes les fois qu'il voulait mander quelque chose de pressé au sire de Gibelet. Vinrent ensuite à Gibelet sire Arraud, commandeur des chevaliers d'Acre, et sire Symon et Farabel, pour saluer le sire de Gibelet de la part dudit maître, et lui dirent qu'il les avait envoyés vers lui pour savoir et s'informer de lui s'il regardait comme possible de prendre la ville de Tripoli (s'il avait été empêché de prendre Tripoli); car plusieurs personnes donnaient à entendre que s'il l'eût voulu fortement, déjà il eût pu deux fois s'en rendre maître. Sachez, continuèrent-ils, que *si vous ne parvenez pas à prendre cette ville*, *et vous en avez le moyen*, vous n'aurez du grand-maître, ni de ceux de la maison du Temple, aucun secours, aucun appui pour votre propre personne. Je m'en vais à Tripoli, où je resterai, et je vous ferai savoir de jour en jour des nouvelles, l'état de la ville et tout ce qui s'y passe. Quand je vous manderai de venir, arrivez sans délai: car tout sera disposé pour le succès. Le sire Pol vient derrière moi, et amène des arbalétriers et autres gens de guerre que nous avons pris à notre solde pour se joindre à vous pour cette affaire. Il partit ensuite et alla à Tripoli.

Le sire de Gibelet manda son cheval à Gibelet par frère Dominique Pignac, commandeur du Temple, et le cheval de son frère par frère Estienne et Guyot, valet de sire Aymar, châtelain de Tortose, et un autre cheval, et le nommé Oymen de Ferabel conduisit un grand chargement d'armes. Les bêtes furent plusieurs jours à Tripoli en la maison du Temple, en la garde du commandeur, pour que le sire de Gibelet les trouvât fraîches et reposées lorsqu'il viendrait à Tripoli. Le jour même que frère d'Arand et frère Symon arrivèrent à Tripoli, ils écrivirent au sire de Gibelet, et lui firent savoir que le prince était allé à Néphin, et que lui, sire de Gibelet, devait faire dire sur-le-champ à sire Pol de venir avec ses gens, et que le moment pour le succès était très opportun. Le sire de Gibelet fit venir ses messagers-colons de Sayette, et expédia un messager, nommé Jaquemin, au sire Pol, le pressant de venir sans retard. Ledit messager rencontra sire Pol entre Sayette et Barut, qui venait en hâte parce qu'il avait déjà connaissance de ce que lui mandait le sire de Gibelet, et amenait avec lui Remond Pignac et sa compagnie d'arbalétriers, et Galande et François Bès avec leurs gens armés de fer; et comme le commandeur de Triple Reidecœur, qui envoyait souvent à Gibelet des colons-messagers pour informer du fait de la venue de sire de Gibelet, craignant que ces messagers né fussent pris et que tout ne fût découvert, il avait mis un petit signe *entre eux qui étaient deux*. Ledit commandeur écrivait ainsi au sire de Gibelet, comme il écrivait au châtelain de Tortose;

et parce que à Tortose les paroles de signal de son arrivée étaient : *vous mandent les deniers que luile est appareillée*, c'est-à-dire, venez à présent que la besogne est toute prête. Les deux commandeurs des chevaliers et du Temple lui avaient donné à entendre qu'ils seraient avec lui et qu'ils auraient, tant de leurs gens que de ceux de la ville, de trente jusqu'à trente-six hommes à cheval bien équipés, et six cents hommes à pied, et qu'il les trouverait tous disposés à sa descente à la porte du Temple. Ils lui mandèrent de venir à trois reprises différentes pour le presser davantage. La première lettre était écrite à tierce, la seconde après none, et la troisième avant le coucher du soleil. Il se prépara en conséquence à venir à Tripoli ; et il partit avec une galère, deux saïques, et deux colombeaux, et dix-neuf bêtes, et plusieurs autres vaisseaux, et près de six cents hommes d'armes tant sarrasins que chrétiens, et les deux commandeurs lui conseillaient et recommandaient de venir donner contre terre pour briser sa galère et tous les autres bâtiments, pour qu'aucun homme ne conservât l'espoir de retourner dessus, et pour qu'ils combattissent tous avec la plus grande valeur. Lorsque les deux commandeurs n'eurent plus d'incertitude sur son arrivée, ils quittèrent la ville. Le commandeur des chevaliers alla par mer, sous prétexte d'aller à Tortose, et s'arrêta à l'île St.-Thomas ; et le commandeur de Tripoli se rendit à Montcueur. Quand le sire de Gibelet fut près d'aborder, il donna ordre au pilote d'aller droit se briser contre terre, ce qui eut lieu, pensant trouver là les commandeurs

et les gens qu'ils lui avaient promis. C'est pourquoi les bâtiments heurtèrent contre terre, et la galère et une des saïques furent brisées. Lorsque sire de Gibelet eut mis pied sur terre et qu'il ne trouva ni les commandeurs, ni les gens qu'ils lui avaient promis, il se regarda comme trahi, et si sa galère n'eût point été tant endommagée, il serait incontinent retourné sur ses pas. C'est pourquoi il entra au Temple, et on lui amena ses chevaux et toutes les autres bêtes qui étaient toutes prêtes. Ils montèrent sur leurs chevaux et *s'éloignèrent*. A plusieurs reprises il pria instamment le grand-maître de venir à Sayette, et le pressa au nom de Dieu de travailler à le réconcilier avec le prince d'Antioche. Il s'engageait à lui rendre Gibelet, il abandonnerait la terre et quitterait tout le pays; il vivrait enfin le mieux qu'il pourrait; mais il demandait qu'après lui ses successeurs ne fussent point déshérités; le maître ne voulut point consentir à cette demande. Le sire de Gibelet se mit donc ensuite, par ordre dudit maître, à guerroyer les Pisans et à les piller. Il n'avait aucun démêlé avec eux; mais il en agissait ainsi parce que ledit maître lui avait demandé du froment et de l'orge pour sa maison et ses gens. De ce sont témoins l'honorable père en J.-C. frère Hue, de l'ordre des Frères Mineurs, évêque de Gibelet; Dom Pierre Lalleman, abbé de la maison de Beaumont, de l'ordre de Citeaux, devant Tripoli, son compagnon; Dom Symon de Triple, frère Étienne des Barres, prieur provincial des frères Prêcheurs en la Terre-Sainte, son compagnon; frère Hue, provençal, prieur des

nommés Frères à Triple; frère Mathieu, vicaire du ministère. . . . . . des frères Mineurs en la Terre-Sainte, son compagnon; frère Jacques d'Antioche, gardien des susdits frères à Tripoli, l'honorable père; frère Jérémie patriarche des Maronites, ses compagnons; frère Yahanna, archevêque de Resshyn; sire Pierre Orland, de Valencienne, vicaire du Temple; frère Abraham, archevêque de Villejargon; frère Jean Frangepan et sire Étienne de Ryet, chanoine de Tripoli; sire Etienne, prieur de la maison du sépulcre à Tripoli; sire Giles, maître d'Acre *assis de l'église de Triple*; les nobles hommes : sire Meillor (major) de Renoudal, seigneur de Marocler; sire Restam, seigneur de Batron; sire Guillaume de Sarabal, connétable de Triple; sire Jean d'Angeville; sire Jean de Hasard; sire Guidon, patriarche; sire Jean Laufranc..... (ligne entièrement effacée), Dauphin de Crémone, et plusieurs autres chevaliers.

Et fut fait au château de Nephin, au comté de Tripoli, en l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur J.-C. 1282, le 27 février, onzième de l'indiction.

Et moi, Guille de Tripoli, par l'autorité de la sainte église de Rome, notaire public, fus présent audit acte et récit dessus faits, et à la prière et à la requête des susnommés très nobles prince d'Antioche et comte de Tripoli, en ai écrit ce même instrument public, et l'ai signé de mon sceau.

42..

N°. VIII.

La *relation du siége et de la prise d'Acre par les Sarrasins*, dont il est ici question, a été écrite en français du temps et en latin. D'après le manuscrit que nous avons sous les yeux, et qui est précédé d'un préambule de trois pages, il paraît que cette relation n'était autre chose qu'une lettre d'un nommé Jehan de Vile, maître de l'Hôpital de St.-Jean de Jérusalem, témoin oculaire, adressée au frère Guillaume de Vile, du même ordre, et prieur de St.-Gille en Provence. Celui qui s'est servi de cette lettre pour faire sa relation, l'a divisée par chapitres. Ce qui pourrait faire croire que cette lettre était primitivement écrite en latin, c'est qu'à la marge du chapitre II on lit ces mots: *Le texte latin du manuscrit ne commence qu'ici.* En comparant en effet l'ouvrage latin, inséré dans l'Amplissime collection de Dom Martenne, et portant pour titre: *De excidio urbis acconensis libri duo*, on voit que le récit commence par ces mots: *Leva Jérusalem in circuitu oculos tuos et vide*, etc., de même que le manuscrit: *lieve tes iex Iherusalem en aviron et regarde*, etc. L'ouvrage publié par Dom Martenne est aussi précédé d'un petit préambule latin, dans lequel l'auteur, ou plutôt l'éditeur, avoue qu'il n'a point été témoin de ce qu'il raconte; mais qu'il l'a appris de diverses personnes, et qu'il a divisé son récit en deux parties, l'une, qui comprend la narration de ce qui s'est passé avant le siége, l'autre, qui est le récit du siége même et de la ruine d'Acre. Il paraît qu'il existait trois

relations du siége de cette ville, et qu'on en a formé une seule. Une de ces trois relations se trouvait à St.-Jacques de Liége, une autre au collége royal de Navarre, et une troisième à la bibliothèque de St.-Victor à Paris. Adenulfe d'Anagnie qui fit présent de la dernière à l'abbé et au couvent, y mit pour condition qu'on ne pourrait ni aliéner ni vendre son manuscrit. Ces trois manuscrits étaient-ils trois copies du même, ou trois morceaux séparés dont on a fait un tout, comme semble l'indiquer le titre du préambule ainsi conçu: *Gestorum collectionis proœmium sic incipit?* C'est ce que nous n'oserons pas décider. La lettre de Jean de Vile a-t-elle été écrite primitivement en latin et traduite en français du temps? ou bien a-t-elle été traduite ensuite en latin sur le français de Jean de Vile? c'est encore ce que nous ne pouvons décider. Ce qui nous ferait pencher pour la première supposition, c'est 1°. la marge du chapitre II du manuscrit que nous avons citée, et 2°. le quatrième paragraphe de l'ouvrage latin qui, à l'exception des vingt dernières lignes, est omis dans la relation manuscrite. Une pareille omission se trouve encore dans un autre endroit, mais elle est moins considérable. Quoi qu'il en soit, cette relation latine ou française ne mérite pas moins de fixer notre attention, et nous allons essayer d'en présenter une analyse exacte. L'auteur après avoir raconté en peu de mots la prise de Tripoli, dit que le sultan d'Égypte annonça aux habitants d'Acre que s'ils ne lui remettaient leur ville, il leur ferait éprouver au bout de l'année le même sort qu'aux habitants de Tripoli. Il y eut néanmoins

un traité de paix conclu pour deux ans, deux mois, deux semaines, deux jours et deux heures; mais cette paix fut rompue par l'arrivée de seize cents guerriers envoyés par le pape, lesquels se portèrent à mille excès contre les Sarrasins qui habitaient les environs d'Acre. Le sultan d'Égypte qui en fut informé, s'en plaignit vivement aux habitants de la ville, et leur annonça qu'au mois de mars prochain il irait avec une nombreuse armée tirer vengeance de cette violation des traités. Les lettres du sultan furent reçues diversement par les habitants d'Acre: les uns voulaient qu'on envoyât faire des excuses au sultan et que l'on maintînt la trève; d'autres, et c'était le plus grand nombre, prétendaient que s'il plaisait aux princes d'Occident de rompre la trève, on devait la rompre. Cependant l'avis des premiers l'emporta, on envoya au sultan des hommes honorables qui lui offrirent des réparations et des présents, et de lui livrer les auteurs des excès commis. Le sultan rejeta leurs offres avec indignation: « Trompeurs chrétiens, leur dit-il, combien vos discours furent doucereux au temps où vous fîtes alliance avec nous; mais que d'amertume vous cachiez sous des paroles de miel! Souvent on mêle des poisons dans le sucre, dans le miel et autres substances semblables; mais lorsqu'ils sont parvenus au cœur, ils tuent la personne qui ne se défiait de rien. Hélas! vos caresses de femmes nous ont surpris et séduits; elles ont endormi notre vigilance et nous ont fait négliger les soins de notre propre sûreté. Quelle fureur règne parmi vous, chrétiens? quelle rage vous pos-

sède, vous ôte votre raison et vous fait renoncer honteusement à votre ancienne bonne foi ? Lorsque sous les dehors de la simplicité et de la douceur vous nous promîtes, au nom de cette foi que vous dites toute puissante dans votre Christ, de nous garder une paix constante, nous nous engageâmes de même, par la foi que nous tenons de notre invincible Mahomet, de vivre avec vous dans un accord parfait jusqu'au temps fixé. Nous avons fidèlement tenu notre promesse, et nous la tiendrions encore si quelque chose paraissait nous y obliger; mais lorsque nous voyons notre peuple trompé par votre mauvaise foi, et que, renonçant à la vérité que vous dites être le Christ et le fondement de votre religion, vous mettez en danger notre dignité et le salut de notre empire, nous ne pouvons, d'après les devoirs qui nous sont imposés, nous dispenser de courir à la vengeance et de punir un si grand crime. Nous avons la ferme espérance que si votre Christ peut vous donner des secours à cause de la foi que vous avez en lui, vous ne devez compter sur aucune assistance de sa part à cause de cette même foi que vous lui refusez; et nous avons l'intime confiance que, par un juste jugement de Dieu, notre fortune l'emportera sur la vôtre. Ainsi tant que vous retiendrez et protégerez les traîtres qui ont compromis votre salut et le nôtre, renoncez à nous séduire, renoncez à vos mensonges, et sachez que dans le temps fixé nos mains puissantes briseront votre force, que nous pénétrerons dans votre ville ennemie et y passerons tout au fil de l'épée. Adieu, nous voulons toutefois, et

nous ordonnons à cause du caractère dont vous êtes revêtus, que vous retourniez sains et saufs auprès des vôtres. »

Les députés rentrèrent à Acre pleins de tristesse, et firent le rapport de leur ambassade dans une assemblée où se trouvèrent le patriarche de Jérusalem, Jean de Gresli, capitaine des chrétiens de la Terre-Sainte, et envoyé par le roi de France, Hott de Grandson, envoyé par le roi d'Angleterre, et les principaux de la ville. Lorsque la réponse du sultan fut connue, tous s'accordèrent à dire, que malgré l'étonnement où les laissait la nouveauté du rapport, et quoiqu'ils pussent être effrayés de ce qui était dernièrement arrivé à Tripoli, et de la cruauté du sultan, ils devaient tous, par amour pour la foi chrétienne, s'engager à ne pas abandonner légèrement aux infidèles cette ville d'Acre, qui ouvrait aux chrétiens le chemin pour aller visiter les lieux saints, et dont la défense avait été confiée à leur fidélité; qu'autrement leur conduite serait avec raison attribuée à la corruption de leur foi plutôt qu'à leur impuissance; que d'ailleurs eux, qui avaient toujours appris à combattre pour leur liberté, ne devaient pas supporter l'idée de subir une servitude perpétuelle; qu'ainsi il fallait se préparer à une défense honorable, dussent-ils succomber sous les coups du glaive ennemi, plutôt que d'abandonner la ville et de recourir à une fuite honteuse qui attacherait à leur nom une flétrissure éternelle; qu'ayant pour faire leurs préparatifs une demi-année, ils pouvaient informer de leur état et de celui de la

Terre-Sainte, le souverain pontife, les cardinaux, les rois et les princes d'Occident; qu'ils ne doutaient point que tous, en apprenant le sort dont on les menaçait avec tant d'impiété, ils n'envoyassent à temps des secours efficaces. Toute l'assemblée exhorta les chefs de la communauté à envoyer au plus tôt informer les princes chrétiens et le souverain pontife de ce qui se passait, et solliciter de leur piété tout ce qui était nécessaire à la défense de la ville d'Acre.

Le patriarche, après avoir entendu cette résolution, se leva, et portant les yeux vers le ciel et ses mains sur sa poitrine, il rendit grâces à Dieu en soupirant, et dit:

« Bénie soit la Sainte-Trinité qui réunit les habitants d'Acre dans un même sentiment, et qui, dans une circonstance si importante, illumine leur cœur et leur esprit par un conseil uniforme. Persévérez dans cette résolution, habitants d'Acre, car vous verrez le secours du Seigneur venir sur vous. »

Le patriarche, après avoir donné sa bénédiction, congédia l'assemblée.

On envoya aussitôt en Europe informer le pape et les princes que le sultan devait venir assiéger la ville au temps qu'il avait fixé. L'auteur de la relation donne, sur l'arrivée des secours et les préparatifs de défense, les détails qu'on a lus au quatrième tome de cette histoire. Puis il parle de l'arrivée des armées du sultan du Caire devant Acre: « Li terre, dit le manuscrit français, tremblait en leur rewart (aspect) pour le multitude des troupes et des estrumens autres; et quand ils pas-

» soient, li solan (le soleil) resplandissoit en l'or targes
» d'or et les montagnes resplandissoient deans. Li fer
» des lances poli resembloient iestre ausi com estoile re-
» luisant el ciel el tant de le nuit serie (sereine), quant
» li ost (armée) aloit avant, ce sembloit iestre une forie
» (forêt) pour le multitude des lances ki este koient amont
» (étoient dressées en haut), li nombre desquels fu quatre
» cent mille hommes combatans ki couvroient toute la
» plaine terre et les montagnes. »

L'auteur parle de la maladie du sultan, de la désignation qu'il fait de son fils pour son successeur, et de sa mort. Il raconte ensuite l'arrivée de ce nouveau sultan devant Acre, les premiers combats qui se livrèrent et la fuite honteuse du roi de Chypre; événements dont nous avons rendu compte en nous appuyant sur cette relation même. Il dit ensuite comment le mur de la ville fut en grande partie abbattu, et comment les Sarrasins s'en rendirent maîtres. Il parle après cela des efforts incroyables de Mathieu ou Guillaume de Clermont, maréchal de l'ordre de l'Hôpital, qui, par sa vigueur et son courage, recouvra en quelque sorte la ville d'Acre. Les habitants travaillèrent toute la nuit à réparer la brèche, à fortifier le mur et à placer des sentinelles. Le lendemain on se réunit dans la maison des Hospitaliers, et on y délibéra sur ce qu'il y avait à faire. Ce fut alors que le patriarche, se levant au milieu de l'assemblée et de la main commandant le silence, parla en ces termes : « Écoutez, sur ce que vous avez à faire, les
» conseils qui se sont présentés à mon faible esprit et

» que je crois devoir soumettre à votre raison et à votre
» fidélité. Nous n'avons pu dans le commencement ré-
» sister à la cause des maux que nous endurons aujour-
» d'hui; mais nous devions au moins nous y opposer par
» nos exhortations et nos conseils. Que ceux qui ont des
» oreilles pour entendre, entendent; et nous comprenne
» qui peut nous comprendre. Hélas! jusqu'ici nous n'a-
» vons pas fait ce que nous avons dit, et nous en sommes
» punis. Quoique nous ne puissions éviter entièrement
» les coups de la fureur de cette nation barbare, nous
» ne devons pas moins tenter tout ce qui peut les dé-
» tourner de dessus nous. Il est aujourd'hui plus clair
» que le jour que si nous tombons au pouvoir de ces
» perfides, de quelque manière que ce soit, ou par le
» droit de la guerre, ou par suite de quelques traités,
» nous n'avons aucune pitié à attendre d'eux, surtout
» s'ils ne trouvent pas dans cette ville les richesses et les
» marchandises qu'ils convoitent, et les femmes et les
» filles qu'ils se sont déjà vanté de déshonorer. Nous
» devons donc préférer vendre chèrement notre vie
» les armes à la main, plutôt que de nous soumettre à
» leurs volontés, quand nous voyons surtout qu'il n'y
» a aucun moyen d'échapper à leurs mains. Mettons donc
» notre confiance dans le Seigneur, dont c'est ici la
» cause, puisqu'il n'y a aucun autre en qui nous puis-
» sions la mettre; car il est écrit: *Il vaut mieux se con-*
» *fier en Dieu que dans les hommes. Il vaut mieux es-*
» *pérer dans le Seigneur que dans les princes.* Comp-
» tons qu'un chrétien vaudra cinq ou six Sarrasins,

» puisque des neuf mille défenseurs que nous avions
» encore, lors de la retraite du roi de Chypre, il nous
» en reste aujourd'hui sept mille, et que vingt mille
» ennemis ont été étendus hier dans les rues de la ville.
» Les choses étant ainsi, raffermissons nos esprits et
» nos courages, attendons ce qui doit arriver, remet-
» tons en Notre-Seigneur la valeur qui peut servir à la
» défense de la ville ; espérons que nous pourrons tou-
» jours la protéger par notre fidélité envers celui qui a
» dit à ses apôtres, comme il vous le dit à vous-mêmes :
» *Si vous avez la foi, tout ce que vous demanderez en*
» *mon nom vous sera accordé.* Vous le savez, et chacun
» de vous peut en juger par lui-même, si quelqu'un
» de vous était choisi par son maître légitime pour dé-
» fendre son honneur contre un ou plusieurs, il n'est
» pas douteux qu'il aimerait mieux succomber sur le
» champ de bataille sous un fer cruel, que d'avoir à se
» reprocher un manque de courage ou de fidélité, parce
» qu'en effet il doit conserver, dans toute son intégrité,
» la foi à son maître, et que s'il y manquait, son nom
» serait à jamais flétri. Vous savez encore que, lors
» même que celui qui combat avec fidélité pour l'hon-
» neur de son maître, succombe dans un malheureux
» engagement, la mort qu'il y trouve se change pour lui
» en mérite et en honneur. Il en est de même pour
» nous, mes frères, à l'égard de Jésus-Christ, de qui
» nous sommes les hommes liges, et à qui nous devons
» garder la foi qui doit tous nous sauver. Que chacun
» de vous se regarde donc comme choisi par le Christ

» pour défendre, par droit de servitude féodale, son
» héritage contre une nation incrédule. Qu'il songe qu'il
» ne se présente pas d'autres défenseurs, et que son
» héritage temporel se changera, selon son mérite, en
» héritage éternel. Que si, à cause de nos péchés, ou
» pour d'autres motifs que nous ignorons, le Sei-
» gneur veut arracher son héritage de nos mains, ne
» croyez pas pour cela devoir l'abandonner sans dé-
» fense à des hommes maudits qui n'y ont certainement
» aucun droit. Puisque vous ne voyez aucun moyen
» d'échapper, restez fermes dans votre défense tant que
» vous le pourrez; vendez cher le sang qui vous reste;
» vengez celui que vous avez déjà perdu. Tout est
» possible à celui qui a une véritable foi, une ferme es-
» pérance et une charité que rien ne peut éteindre. Vous
» pourrez, par le moyen que Dieu présente aux pé-
» cheurs pour leur salut, vous pourrez, après votre
» mort, arriver sans autre pénitence à la félicité de la vie
» éternelle. Confessez-vous donc les uns aux autres,
» et attendez de Dieu le pardon de vos péchés. »

Après ce discours du patriarche, ajoute l'auteur, on dit des messes; plusieurs se donnèrent le baiser de paix, et sachant qu'ils allaient mourir pour le Seigneur, reçurent avec beaucoup de piété la communion. Tous se préparèrent au combat. L'historien fait ensuite la description des quatre assauts que les musulmans livrèrent à la ville, et à la suite desquels ils en devinrent enfin les maîtres. Il parle de la fuite de Jean de Gresli et d'Ott de Grandson, et de la mort glorieuse de Guillaume de

Clermont. Nous avons emprunté de son récit tous les détails qu'on a lus dans le nôtre.

Cette relation est terminée par une exhortation adressée à l'Église pour qu'elle pleure sur la ruine d'Acre, et par des reproches aux prélats et aux princes chrétiens.

Maintenant, dit l'auteur, les *petits chiens des perfides* aboyent et se réjouissent, tous les Sarrasins sont dans la joie de la ruine d'une si grande ville et de la perte de tant de chrétiens. Que le peuple fidèle au contraire ne cesse de pleurer sur ces malheurs! que des ruisseaux de larmes ne cessent de mouiller nos joues! Que la douleur d'une pieuse compassion brise nos cœurs. Pleurez, filles de Sion, sur cette ville chérie; que les pupilles de vos yeux ne cessent de tremper dans vos larmes. Pleurez, filles de Sion, sur vos chefs qui vous ont abandonnées; pleurez sur le souverain pontife, sur les cardinaux, sur les prélats et le clergé de l'église; pleurez sur les rois, les princes, les barons et les guerriers chrétiens, qui, dormant au sein des délices, lorsqu'ils se vantaient d'être de généreux combattants dans cette vallée de larmes, ont laissé sans défense cette ville pleine de peuples chrétiens, et l'ont abandonnée dans une vaste solitude comme une brebis au milieu des loups. Les uns montés sur de beaux chevaux, ont oublié les tribulations et la détresse d'Acre; les autres, parvenus au comble des honneurs et au milieu des pompes et des vanités du monde, au lieu de gouverner l'Église dans un esprit de dévotion et d'humilité, assis sur la chaire de l'iniquité, ont dépensé l'argent destiné à de pieux usages; ils ont élevé

des tours superbes, et construit des palais magnifiques, qu'ils ornent de toutes sortes de peintures précieuses. Pour parer à tant de dépenses, ils enlèvent par tous les moyens licites et illicites la substance du pauvre; ils épuisent ses ressources. Cependant ils ont été choisis parmi le peuple comme des hommes sages, capables de gouverner l'Église et d'être les dispensateurs des biens et de la foi du Christ. Mais, hélas! ces hommes qui devaient être si prévoyants, si éclairés, ont l'esprit troublé par la fureur de la débauche, par l'impureté de leurs desirs, par le fardeau de leurs richesses, par les inquiétudes de l'avarice. On peut dire d'eux ce qu'a dit le Psalmiste: *Ils sont élevés jusqu'au ciel, et ils descendent au fond de l'abîme. Ils sont troublés et chancelants comme l'homme ivre, et toute leur sagesse s'est évanouie.* D'autres, dans la fleur de l'âge, dégradent leur raison par la mollesse de leur âme et par la bassesse de leurs vices. Ils sont tout le jour occupés à poursuivre les bêtes fauves, suivis d'une meute de chiens et précédés de leurs cors de chasse, et cela pour prendre un vil sanglier ou un faon galeux, et pendant ce temps ils négligent leurs affaires, ils laissent flotter au hasard les rênes de leur gouvernement, s'exposant ainsi aux dangers d'une mort sans gloire. C'est d'eux dont Abacuc a dit: *Où sont ces princes des nations qui dominent les bêtes qui sont sur leurs terres et les oiseaux qui jouent dans les airs.* D'autres enfin feignant d'avoir à cœur la cause de Dieu, et se vantant qu'ils veulent venger ses injures, entassent des richesses, accumulent l'or et l'argent qu'ils arrachent par

des demandes violentes à leurs sujets et aux églises pauvres, et cela pour enlever de force les royaumes et les principautés qui les avoisinent, et les joindre à leur empire, et pendant ce temps ils négligent l'affaire principale dont ils disaient vouloir s'occuper. Qu'ajouterai-je encore ? Je ne vois partout qu'ambition, partout qu'avarice, partout qu'infortune pour les pauvres..... Je désire cependant que le Christ les visite, qu'il change leurs volontés afin qu'ils ne recherchent plus que la gloire de Dieu et le recouvrement de la Terre-Sainte.

N°. IX.

Note de M. Raynouard sur l'ouvrage de M. Hammer, intitulé: Mysterium Baphometi revelatum (1), *etc., etc.*

Depuis la proscription des chevaliers du Temple et l'abolition de l'ordre, cinq cents ans étaient écoulés, lorsque les accusations, les témoignages, les jugements ont été soumis à la révision de l'histoire ; la renommée

(1) Cette dissertation remplit les cent pages in-folio du premier cahier du tom. VIe. de l'ouvrage périodique : FUNDGRUBEN DES ORIENTS, etc., Mines de l'Orient, exploitées par une société d'amateurs, etc. Vienne, 1818.

Dans cette note j'extrais et j'analyse les deux articles du *Journal des Savants* (mars et avril 1819), où j'ai rendu compte de la dissertation de M. Hammer, et je me sers aussi des deux articles insérés dans la *Bibliothèque universelle*, tom. X, pag. 327, et tom. XI, pag. 3.

de l'ordre et la mémoire des chevaliers sont aujourd'hui réhabilitées dans l'opinion des personnes impartiales.

Un nouvel adversaire des Templiers s'est présenté, et, laissant à l'écart les accusations que les persécuteurs contemporains avaient imaginées, il a supposé d'autres crimes. Malgré l'intervalle des temps, il s'est vanté de pouvoir produire des preuves matérielles : « Il n'est pas besoin de paroles, a dit M. Hammer, quand les pierres servent de témoins. »

Quels sont ces monuments ignorés ou négligés par les personnes qui préparèrent et achevèrent l'infortune de l'Ordre du Temple ? Comment avaient-ils échappé aux perquisitions industrieuses de l'envie et de la haine, à la sagacité des inquisiteurs? Pourquoi les divers apostats qui, par ambition ou par crainte, déposèrent contre l'Ordre, n'indiquèrent-ils pas des monuments, qui alors auraient été et plus nombreux et plus frappants, et dont l'existence aurait justifié leur honteuse désertion ? Et quand les églises et les maisons des Templiers furent occupées par des successeurs qui avaient tant d'intérêt à faire pardonner la rigueur de la spoliation, comment aucun de ces successeurs ne s'aperçut-il de ces preuves matérielles qui, selon M. Hammer, proclament encore aujourd'hui l'apostasie des Templiers?

L'ouvrage de ce savant est intitulé : « LE MYSTÈRE DU BAFOMET RÉVÉLÉ, ou *les Frères de la milice du Temple convaincus, par leurs propres monuments, de partager l'apostasie, l'idolâtrie, l'impiété des gnostiques, et même des ophianites.*

Voici l'exposition, l'analyse et le résumé du système de M. Hammer :

« On lit, dans la procédure prise contre l'Ordre du Temple, que les chevaliers adoraient une idole en forme de BAFOMET (1), *in figuram bafometi*. La décomposition de ce dernier mot, fournit BAFO et METI ; βαφὴ en grec signifie *teinture*, et, par extension, *baptême* ; μήτεος signifie *de l'esprit*. Le BAFOMET des Templiers était donc le *baptême de l'esprit*, *le baptême gnostique*, qui ne se faisait point par l'eau de la rédemption, mais qui était une lustration spirituelle par le feu. BAFOMET signifie donc l'*illumination de l'esprit*.

» Comme les gnostiques avaient fourni aux Templiers les idées et les images bafométiques (2), le mot METE (METIS) a dû être vénéré chez les Templiers ; aussi,

(1) Il s'en faut de beaucoup que les informations prises contre les Templiers aient fourni la preuve ni morale ni légale de l'existence des figures bafométiques. L'acte d'accusation n'en parle point. Il n'en est pas question dans la grande procédure faite à Paris, ni dans les nombreuses dépositions des témoins que l'inquisiteur et les commissaires du pape interrogèrent.

Seulement de six témoins entendus à Carcassonne, qui déclarèrent qu'on leur présenta une idole, deux la désignèrent IN FIGURAM BAFOMETI. L'un, Gaucerand de Montpesat, amené à Paris, rétracta tout aveu précédent ; il ne resterait donc qu'un seul témoin, dont on ignore la conduite ultérieure et la fin. Il est prouvé que des quatre autres interrogés à Carcassonne, Jean Cassauhas et Pierre de Mossi rétractèrent leur première déposition, et que Jean Cassauhas fut brûlé dans cette ville.

(2) M. Hammer suppose ce fait comme constant, mais il n'en

ajoute M. Hammer, je fournirai des preuves de cette circonstance décisive.

» Les gnostiques étaient accusés de vices infâmes. Le METIS était représenté sous des formes symboliques, principalement sous celle des serpents et d'une croix tronquée en forme de TAU, T.

» Les gnostiques, continue M. Hammer, n'employaient pas toujours le mot METE dans leurs monuments ; ils se servaient aussi du mot GNOSIS, qui est synonyme, et on le retrouve chez les Templiers. »

Développant son système d'accusation, M. Hammer soutient toujours qu'il est prouvé par la procédure faite contre les Templiers, qu'ils adoraient des figures bafométiques; il produit des médailles qui offrent ces prétendues figures bafométiques, et surtout quelques médailles où on lit : METE avec une croix tronquée (1), et d'autres qui représentent un temple avec la légende : SANCTISSIMA QUINOSIS, c'est-à-dire GNOSIS. Il indique aussi des vases et des calices gnostiques; et les attribuant aux Templiers, il avance que le roman du SAINT GRAAL, ou *sainte coupe*, est un roman symbolique qui cache et prouve à-la-fois l'apostasie des chevaliers; enfin il croit reconnaître dans les églises qui ont jadis appartenu aux

---

(1) La prétendue croix tronquée que M. Hammer a cru reconnaître sur des médailles, qui d'ailleurs n'ont jamais concerné les Templiers, n'est que l'effet de la superposition d'une main sur le haut d'une croix ordinaire ; cette main, qui tient la croix par le haut, se trouve sur plusieurs médailles ou monnaies que M. Hammer lui-même n'oserait attribuer aux Templiers.

Templiers, ou qu'il prétend leur avoir appartenu, des figures bafométiques, des symboles gnostiques et ophitiques.

M. Hammer fait de très grandes dépenses d'érudition pour indiquer les divers et nombreux systèmes qui ont précédé et ont amené la secte des gnostiques; il arrive enfin aux figures bafométiques; il en produit vingt-quatre qui lui ont paru réunir les caractères du *bafomet*; elles sont chargées de signes astrologiques; plusieurs ont un serpent pour ceinture, et tiennent cette croix à anse qui fut appelée *clef du Nil* par les Egyptiens, et qu'on a regardée comme le symbole de la fécondité; elles portent des inscriptions, dont les unes, en latin et en grec, ne désignent que des noms propres; et d'autres en arabe seraient inintelligibles, si on n'avait eu le moyen de les comparer à celles qui se trouvent sur des vases. Le principal de ces vases offre une inscription arabe qui se rapporte au culte d'une divinité, nommée MÉTÉ; on lui donne le titre de TEALA, toute puissante, et de NASCH, productrice. M. Hammer prétend que le METE était le même que les SOPHIA, ACHAMOT, des diverses sectes gnostiques.

Mais rien n'offre de près ni de loin des rapports avec les Templiers.

C'est M. Nicolaï qui, dans un ouvrage allemand, intitulé: *Essai sur le secret des Templiers*, avait le premier employé ce mot de BAFOMET, et y avait attaché l'idée de l'image du Dieu suprême, dans l'état de quiétude que lui attribuaient les gnostiques manichéens; c'est

ce savant qui, le premier, a supposé que les Templiers avaient une doctrine secrète et des initiations de plusieurs grades, et il prétendait que les Sarrasins leur avaient communiqué cette doctrine.

Pour détruire tous ces systèmes, il suffirait de prouver qu'il est impossible que le mot BAFOMETI, qui se trouve rapporté dans la procédure des Templiers, signifie autre chose que MAHOMET.

M. le baron Sylvestre de Sacy (1) avait déjà condamné cette explication de M. Hammer; et quand ce dernier a persisté à ne pas reconnaître dans BAFOMET le nom de MAHOMET, il a été facile de lui prouver que les auteurs du moyen âge ont souvent écrit BAFOMET pour MAHOMET; les autorités ne manquent pas (2).

Si le mot même de la secte bafométique ou gnostique n'existe pas, s'il n'a jamais existé, le système entier manque par la base.

Mais quand même on prouverait qu'il a existé une secte bafométique, quand on aurait des détails certains sur ses opinions, sur ses mystères, comment M. Hammer prouve-t-il que les Templiers aient appartenu à cette secte?

M. Hammer a rassemblé et a fait graver jusqu'à cent

---

(1) *Voyez* le *Magasin encyclopédique*, 1810, tom. VI, pag. 179.

(2) Raimundus de Agiles dit des mahométans : *In ecclesiis autem magnis* BAFUMARIAS *faciebant..... habebant monticulum ubi duæ erant* BAFUMARIÆ.

Les troubadours emploient BAFOMARIA pour *mosquée*, et BAFOMET pour *Mahomet*.

médailles et divers autres monuments, qu'il attribue aux Templiers, parce qu'il croit y voir le METE, le TAU des gnostiques.

Les médailles et les monuments qu'il cite ne sont pas même des preuves de l'existence d'une secte de gnostiques; et quand cette existence serait démontrée, ces médailles et ces monuments étant entièrement étrangers aux Templiers, pourquoi les leur appliquer?

Pour donner une idée de la manière dont M. Hammer tâche de prouver, par les médailles, que les Templiers étaient gnostiques, je citerai seulement celles où ce savant a cru lire le mot de QUINOSIS ou GNOSIS.

Dans la monnaie 80e. se trouve, selon M. Hammer, le temple de Jérusalem avec quatre tours; l'inscription porte: + S. S. SIMOONJÜ ᗝ.A; mais lisant à rebours, et commençant, non par l'A final, mais par le D couché que M. Hammer a pris pour un Q, tandis que les autres savants, qui ont cité cette médaille, y ont vu un D, il lit SSTA QUINOOMIS, quoiqu'il n'y ait aucun T dans l'inscription; et considérant l'M comme un sigma renversé, M. Hammer a trouvé QUINOOSIS; ensuite changeant QUI en G, et ne faisant qu'un seul O des deux, il obtient GNOSIS; ce qui, selon lui, révèle et prouve le secret des Templiers gnostiques.

M. Hammer non seulement lit à rebours, mais encore il commence la lecture à la pénultième lettre, et il laisse l'A, après lequel est une + qui sépare le commencement de l'inscription de sa fin. Il ajoute un T, et suppose une lettre grecque mêlée dans l'inscription latine; et enfin,

après tous ces changements, il n'a pas encore le mot de GNOSIS.

Et pourquoi a-t-il vu dans cette inscription ce qui n'y est pas, et n'a-t-il pas voulu voir ce qui y est, SS. SIMON JUDA ?

Dans la médaille 99e., on lit de même S. SIMON VEL JUDA; dans la 93e., S. SIMON JUDA, etc. Rien de plus commun dans le moyen âge que les monnaies qui, d'un côté, ont le nom d'un saint; tandis que, de l'autre, elles offrent le nom de la ville ou du prince.

Deux des monnaies où, au lieu de St. SIMON et de St. JUDE, M. Hammer lit SAINTE GNOSTIQUE, portent aussi le nom d'OTTO, d'OTTO MARCHIO. Cette circonstance est embarrassante pour M. Hammer; il l'explique en disant que ce marquis Otton était un gnostique, protecteur des Templiers, initié à leur doctrine secrète.

Seelander (1) n'a lu dans ces monnaies que S. Simon et S. Jude: il a cru que cet Otton pouvait être OTTON II, marquis de Brandebourg, qui a vécu vers l'an 1200. Si l'opinion de Seelander ne suffisait pas à M. Hammer pour adopter cette explication simple, naturelle, évidente, il aurait trouvé dans Otto Sperlingius (2) l'explication d'une pareille monnaie avec l'inscription de S. SIMON ET S. JUDAS. Les têtes des deux saints sont rapprochées sous

---

(1) Nicolaï Seelanders X *Schriften von Deutschen Münzen Mittlerer Zeiten*, etc. Hannover, 1743, in-4°.

(2) Ottonis Sperlingii... *de Nummorum bracteatorum et cavorum*, etc., Lubecæ, 1700, in-4°., pag. 75.

la même couronne. A. Mellen pensait que cette monnaie avait été frappée à Goslar, et Sperlingius adoptait cette opinion.

Mais quand il faudrait admettre que ces monnaies ont appartenu à une secte de gnostiques, je redirai toujours que M. Hammer ne prouve point que les Templiers s'en soient servi. Le raisonnement de ce savant se réduit presque toujours à cette forme : « Ces monuments sont gnostiques, donc ils concernent les Templiers ; » et à celle-ci : « Ces monuments sont relatifs aux Templiers, donc ils sont gnostiques. »

Mais, qu'on me permette de le dire encore, si les Templiers avaient eu parmi eux de tels signes gnostiques, comment ces signes n'auraient-ils pas été connus, dénoncés, lorsqu'il fut question de détruire l'Ordre? comment ne les retrouverait-on aujourd'hui qu'en Allemagne?

J'obtiendrais toujours le même résultat si j'examinais ainsi en détail tout ce qui est relatif aux coupes, aux calices où M. Hammer croit voir des emblêmes gnostiques; non-seulement il n'y est pas question de Templiers, mais encore M. Hammer ne les a recueillis que dans des lieux ou sur des monuments étrangers à l'Ordre du Temple.

Quant aux sculptures gnostiques que M. Hammer s'obstine à voir dans quelques églises, ne sait-on pas qu'on trouve, dans les églises du moyen âge, des sculptures, des monuments qu'il est difficile d'expliquer, soit à cause des idées morales ou religieuses que les artistes

du temps exprimaient sous des images peu convenables; soit à cause des allégories pieuses dont la tradition n'est pas venue jusqu'à nous?

Les reliefs des chapiteaux de l'église de St.-Germain-des-Prés ont embarrassé les antiquaires, et si M. Hammer en avait trouvé de pareils dans une église des Templiers, il n'aurait pas manqué d'en grossir son acte d'accusation.

Il cite sept églises d'Allemagne où il prétend reconnaître des emblèmes gnostiques: mais il ne prouve pas que ces églises aient appartenu aux Templiers, et quand même l'Ordre les aurait fait bâtir, concevrait-on que s'il avait existé une doctrine secrète, les chefs en eussent exposé les symboles en public dans des églises? Et comment auraient-ils choisi sept églises d'Allemagne pour y consigner ces signes d'irréligion, tandis qu'ils n'en eussent pas fait de même dans les mille églises qu'ils possédaient dans la chrétienté?

M. Hammer n'est pas plus heureux quand il recherche dans les romans qui parlent du SAINT GRAAL, l'histoire emblématique, le symbole de l'Ordre du Temple.

Ces romans ne présentent rien qui soit contraire à la religion; les chevaliers, qui en sont les personnages, promettent fidélité à Dieu et aux belles; ils s'arment, combattent pour la religion et les dames. S'étonnera-t-on qu'à l'époque où ces romans ont été composés, on ait regardé la recherche du S. Graal ou de la sainte Coupe comme un exploit digne de la chevalerie?

M. Hammer a cru tirer un grand parti du passage sui-

vant : « Comme le S. Graal vint à Tramelot le jour de » la Pentecôte, » il fait remarquer que la fête du S. Graal n'était pas célébrée au jour de la Fête-Dieu, mais à celui de la Pentecôte ; « si par cette coupe, dit-il, on avait » cru entendre, ainsi que quelques-uns l'ont supposé, le » calice du Seigneur, la fête eût été célébrée, ou au jour » de la Fête-Dieu, ou au Jeudi-Saint, et non au jour » de la Pentecôte, que les gnostiques regardaient comme » très saint, comme le jour du Saint-Esprit, lequel était » pour les gnostiques Sophia, et pour les Templiers » Mete. »

La réponse est facile : 1°. Le roi Artus tenait sa cour plénière aux grandes fêtes de l'année, il n'est donc pas surprenant que le S. Graal arrive à la Pentecôte. 2°. L'auteur du roman ne pouvait choisir le jour de la Fête-Dieu, qui n'était pas instituée du temps du roi Artus. 3°. Il est même vraisemblable que le roman dont il s'agit a été composé avant l'institution de cette fête par Urbain IV, en 1264.

M. Hammer a senti qu'il était étrange de former après cinq siècles, contre les Templiers, une accusation toute différente de celle qui servit de prétexte aux oppresseurs contemporains. Aussi a-t-il avancé que le pape, par la sentence qui fut prononcée contre les Templiers, avait voulu dérober la connaissance de leurs véritables crimes; mais il soutient que quand les archives de Rome paraîtront, comme tout paraît tôt ou tard, on y trouvera la preuve des crimes qu'il dénonce aujourd'hui.

Comment peut-on croire que si les chevaliers avaient

été coupables des crimes que suppose M. Hammer, le pape et les rois eussent préféré le système absurde d'accusation qu'ils employèrent, à un système tel que celui qu'annonce M. Hammer ?

Mais d'ailleurs il est très certain que TOUTES les pièces que renfermaient les archives de Rome sont connues aujourd'hui : elles sont TOUTES indiquées par leurs numéros dans la notice des pièces inédites qui ont servi à composer les *Monuments historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple*, etc. M. Hammer n'a donc rien à espérer des archives du Vatican.

Ce savant distingué reconnaîtra un jour qu'il n'aurait pas dû céder aussi facilement au desir d'étaler un nouveau système de dénonciation contre l'Ordre et les chevaliers du Temple. Leur terrible et célèbre catastrophe impose l'obligation d'être très circonspect et très sévère dans le choix des moyens qu'on peut se permettre pour leur enlever la juste pitié que la postérité n'a pas refusée à leur sort.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

3


Digitized by Google

